The University of Chicago
Library

Le Réveil

au

Pays de Galles

Par Henri BOIS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

TOULOUSE

SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS MORALES ET RELIGIEUSES

28, RUE DES SALENQUES, 28

A LA MEME LIBRAIRIE

Pain quotidien, nouvelle édition revue, joli forma in-32 allongé. Broché 0 40

— Relié toile grenat, modern-style, tranches rouges. 0 90
— demi-chagrin, tranches dorées. 2 50
— chagrin plein, tranches dorées. 4 50

Imitation de Jésus-Christ, in-32, texte encadré. Broché. 1 »

— Relié toile, tranches jaspées. 1 75
— toile, tranches dorées 2 25
— demi-chagrin, tranches dorées. 3 50
— chagrin plein, tranches dorées. 6 »

L'Ecole divine ou *Regardant en haut.* Consolations offertes à ceux qui souffrent. Nouvelle édition. Broché. 1 50

— Relié toile, tranches jaspées. 2 25
— toile, tranches dorées. 2 75

Nouveau Testament illustré, revision synodale, imprimé sur beau papier, deux colonnes, in-16 carré, 223 gravures d'après des photographies Relié percaline, titre doré sur le plat et sur le dos, reliure souple, tranches rouges. 3 75

Le même, reliure maroquin du Levant, coins arrondis, tranches dorées sur rouge, grand luxe. 11 »

Paroles de vie, par M. le professeur Ruffet. Méditations pour chaque jour de l'année, extraites des meilleurs auteurs protestants. Superbe vol. grand in-8°. 7 »

— Relié toile. 8 50
— demi-chagrin, plats toile. 10 »

Trois ans en Indo-Chine, Notes de voyage, par M. le pasteur J. Pannier, aumônier militaire, et Mme Pannier. Un beau volume grand in-8°, 400 pages, 120 gravures, élégante couverture en trois couleurs. Broché. 6 »

— Relié demi-toile amateur avec coins. 8 50
— demi-chagrin, tête dorée. 11 »

LE

RÉVEIL AU PAYS DE GALLES

A LA MÊME LIBRAIRIE

Pain quotidien, nouvelle édition revue, joli format in-32 allongé. Broché 0 40

— Relié toile grenat, modern-style, tranches rouges 0 90

— demi-chagrin, tranches dorées 2 50

— chagrin plein, tranches dorées 4 50

Imitation de Jésus-Christ, in-32, texte encadré. Broché 1 »

— Relié toile, tranches jaspées 1 75

— toile, tranches dorées 2 25

— demi-chagrin, tranches dorées 3 50

— chagrin plein, tranches dorées 6 »

L'Ecole divine ou *Regardant en haut*. Consolations offertes à ceux qui souffrent. Nouvelle édition. Broché 1 50

— Relié toile, tranches jaspées 2 25

— toile, tranches dorées 2 75

Nouveau Testament illustré, revision synodale, imprimé sur beau papier, deux colonnes, in-16 carré, 223 gravures d'après des photographies. Relié percaline, titre doré sur le plat et sur le dos, reliure souple, tranches rouges 3 75

Le même, reliure maroquin du Levant, coins arrondis, tranches dorées sur rouge, grand luxe 11 »

Paroles de vie, par M. le professeur Ruffet. Méditations pour chaque jour de l'année, extraites des meilleurs auteurs protestants. Superbe vol. grand in-8°. 7 »

— Relié toile 8 50

— demi-chagrin, plats toile 10 »

Trois ans en Indo-Chine, Notes de voyage, par M. le pasteur J. Pannier, aumônier militaire, et Mme Pannier. Un beau volume grand in-8°, 400 pages, 120 gravures, élégante couverture en trois couleurs. Broché 6 »

— Relié demi-toile amateur avec coins 8 50

— demi-chagrin, tête dorée 11 »

LE

RÉVEIL AU PAYS DE GALLES

PUBLIÉ
PAR LA SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS MORALES ET RELIGIEUSES
DE TOULOUSE

TOULOUSE. — IMP. LAGARDE ET SEBILLE, RUE ROMIGUIÈRES, 2.

Le Réveil

au

Pays de Galles

Par Henri BOIS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

TOULOUSE

SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS MORALES ET RELIGIEUSES

28, RUE DES SALENQUES, 28

BV3777
.G7B6

Coulton

1639932 dy

AVANT-PROPOS

Dans les quelques récits et les quelques réflexions que contient ce volume, je me place surtout *au point de vue de la psychologie.*

Le point de vue du psychologue est distinct — théoriquement au moins — du point de vue du croyant. Car il convient de distinguer entre les faits et les interprétations morales et métaphysiques des faits. En ce qui concerne les interprétations, chrétiens et non-chrétiens ne pourront que différer sans doute ; mais pourquoi ne tomberaient-ils pas d'accord sur les faits, sur la matière même de l'étude proprement psychologique ?

Le point de vue du psychologue est distinct — théoriquement au moins — du point de vue du croyant. Mais il ne lui est pas nécessairement hostile. Bien loin de gêner ou de troubler la foi, j'estime, en me fondant sur ma propre expérience, que la psychologie aide et fortifie la foi; car en conduisant le psychologue à étudier les faits religieux comme des faits, à les traiter comme des données authentiques, elle le conduit par là-même à toucher et palper leur intensité, leur réalité, leur sérieux. Et pour mon compte je me demande si j'aurais eu

287531

cette année la pensée d'aller au Pays de Galles, n'était que depuis quelque temps déjà je poursuis des études psychologiques qui m'ont fait prendre un intérêt de plus en plus intense à toutes les manifestations individuelles ou collectives de la vie religieuse, aux conversions, aux Réveils.

Le point de vue du psychologue est distinct — théoriquement au moins — du point de vue du croyant. Mais la distinction entre faits et interprétations des faits est plus simple en théorie qu'en pratique, et il faut convenir qu'il est parfois difficile à un psychologue de ne pas mêler du tout sa morale et sa métaphysique personnelles, sa foi et sa vie, à sa psychologie. Si c'est un danger ou un inconvénient, j'ai bien conscience de n'y avoir pas échappé. Je me suis placé surtout *au point de vue de la psychologie, mais je n'ai pas réussi à ne me point placer du tout au point de vue de la foi religieuse..... Aussi bien, je ne l'ai pas cherché. Quand on s'occupe de psychologie par fonction et par goût, comment s'abstenir d'étudier en psychologue un ensemble de phénomènes aussi intéressant, aussi curieux, aussi suggestif que le Réveil Gallois ? Mais lorsqu'on est personnellement chrétien, comment s'abstenir de parler en chrétien ému et touché des grandes choses que la grâce de Dieu a opérées et opère par le Réveil au Pays de Galles ?*

Décembre 1905.

LE

RÉVEIL AU PAYS DE GALLES

CHAPITRE PREMIER

LE CERCLE DE PRIÈRES

« Il y a des conversions partout, » me disait naguère au cours de mon voyage au Pays de Galles un pasteur anglais, et c'est, à coup sûr, un des traits les plus caractéristiques et les plus réjouissants de l'heure présente que cette presque universalité d'un réveil des besoins religieux, d'un renouveau de la vie spirituelle et chrétienne. Que l'on songe aux magnifiques résultats obtenus naguère par Torrey et Alexander en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Tasmanie, au Japon, en Chine, en Ecosse, en Angleterre, en Irlande ; que l'on songe à la mission récente de Torrey et Alexander à Londres, à Sheffield, et maintenant à Toronto, en Amérique ; que l'on songe aux missions de Gipsy Smith en Angleterre, au Réveil du Pays de Galles, au mouvement religieux produit en Ecosse par une petite mission galloise sous la direction d'un journaliste, le journaliste qui a accompagné jadis Evan Roberts dans toutes ses tournées et publié le compte rendu de ses réunions et qui, de journaliste

devenu revivaliste enthousiaste, a soulevé Edimbourg et Glasgow par les récits qu'il faisait de vive voix du Réveil qu'il avait raconté d'abord au jour le jour la plume à la main. Partout en Grande-Bretagne, et là même où il serait excessif de parler proprement d'un Réveil en donnant toute son ampleur à ce mot, partout on sent que les âmes s'agitent, cherchent et trouvent. Il est impossible de respirer quelque temps cette atmosphère et de se défendre du pressentiment qu'on est à la veille de quelque chose de très beau et de très grand, d'une sorte de réveil peut-être universel de la vie chrétienne sur notre planète. Je me rappelle, dans une réunion galloise, avoir été grondé, très amicalement, mais enfin grondé, parce que, dans la pauvre petite allocution que je m'étais risqué à faire, je ne m'étais pas montré assez affirmatif sur la certitude d'un Réveil en France. Un homme se leva et gourmanda ce qui lui semblait être un commencement ou un reste d'incrédulité. Ailleurs, à la fin d'une autre réunion, comme je prenais congé de l'une des demoiselles revivalistes qui accompagnaient Evan Roberts dans ses voyages, nous causions du Réveil en France, elle m'affirmait son inévitabilité; et, comme argument décisif, au moment où je lui touchai la main, elle me jeta : « Oh ! vous » aurez le Réveil en France, vous n'y échapperez pas, vous » savez, Evan Roberts l'a prophétisé ; et jusqu'à présent » toutes les prophéties d'Evan Roberts se sont réalisées. Il » sait très bien, par exemple, quand il y aura des conver- » sions dans une réunion. Et il le dit sans jamais se trom- » per. Pourquoi donc se tromperait-il en attendant le Réveil » dans le monde entier ? » Mais ce ne sont pas les prophéties d'Evan Roberts seulement, tous les revivalistes anglais aussi bien que gallois, tous les missionnaires américains aussi bien qu'anglais, sont de plus en plus convaincus du caractère en quelque sorte mondial du Réveil qui n'a fait encore que débuter.

« Autrefois », disait naguère Torrey à Edimbourg, « je

» regrettais de ne pas vivre à l'époque de Wesley et de » Whitefield, ou dans les jours de 1859 en Ecosse, ou de » 1857 en Amérique, ou dans les premiers jours des grands » réveils de Moody. Maintenant, je remercie Dieu de ce » qu'il me fait vivre en 1903. Je crois que nous sommes à » l'aube d'une des plus grandes époques, d'une des plus glo- » rieuses qu'il y ait jamais eu pour amener les hommes dans » le Royaume de Dieu et vivifier nos entreprises chrétiennes. » Autrefois, même les grands réveils étaient plus ou moins » locaux. Aujourd'hui, ce qui arrive en Australie est aussi- » tôt connu en Ecosse et y stimule la vie. Ce qui est fait en » Ecosse, est transmis jusque dans l'Inde, dans la Chine, » dans chaque coin de la terre, et si Dieu juge à propos, » comme je crois qu'il le juge, de répandre son Esprit avec » une puissance suprême sur Edimbourg, Glasgow et les » autres cités d'Ecosse, tous les champs de mission sur la » terre en sentiront le pouvoir. Mon propre pays bien- » aimé en sentira le pouvoir. Et un vrai réveil par le pou- » voir du Saint-Esprit de Dieu ébranlera non seulement » l'Ecosse, mais la terre entière! Nous sommes sur le seuil » d'un semblable réveil. Je ne prétends pas être un pro- » phète. Mais je sais quelque chose de l'histoire de l'Eglise; » je sais quelque chose des modes d'action du Saint-Esprit; » je sais quelque chose de l'histoire de la prière et de ses » succès; et je sais aujourd'hui que vous et moi, si Dieu » nous conserve la vie assez longtemps pour cela, nous » allons sentir l'impulsion, le pouvoir, la gloire de l'un des » réveils les plus puissants que Dieu, dans sa grâce in- » finie, ait jamais donnés à un monde pécheur. »

J'ai coupé mon séjour au Pays de Galles par une visite de deux jours à l'un de mes meilleurs et plus intimes amis, un pasteur méthodiste de Bradford. Au moment de nous séparer, il me dit d'un ton de regret : « C'est bien dommage » que vous ne soyez pas venu un dimanche. Vous auriez » pu vous rendre compte des résultats que nous a donnés

» une mission tenue récemment. Nous avons moissonné
» ce que nos frères et sœurs avaient semé. Il y a eu dans
» notre seule Eglise une quarantaine de convertis dont la
» grande majorité sont des élèves de notre école du Di-
» manche et de nos classes méthodistes. Vous auriez pu,
» si vous aviez été ici un Dimanche, voir une *fraternité*,
» commencée il y a quelques mois, et qui compte déjà plus
» de deux mille membres, tous des hommes, tous des ou-
» vriers. Vous auriez constaté que si notre ville de Brad-
» ford est l'une des plus froides de l'Angleterre, depuis
» quelques mois la froideur se dissipe et nous entrons
» dans un beau printemps spirituel. Mais voilà, vous êtes
» venu dans la semaine, je n'ai rien pu vous montrer. Et
» vous allez rentrer en France. Vous raconterez des tas de
» belles choses du Pays de Galles, de Liverpool et de Lon-
» dres, et de je ne sais où encore. Et vous n'aurez rien à
» dire du pauvre Bradford ! »

« Détrompez-vous, lui répondis-je. J'emporte de vous
» deux choses que je vous promets d'utiliser à l'occasion.
» Vous m'avez fait un *récit* et vous m'avez fait un *cadeau*. »

Voici le *récit* : mon ami m'a donc raconté qu'il était allé, peu de temps avant mon arrivée, prêcher dans une Eglise voisine ce qu'on appelle en Angleterre des *sermons anniversaires*. Les sujets de ces sermons (un le matin, un le soir) étaient suivant l'usage annoncés à l'avance, plus qu'annoncés, imprimés, imprimés même en grosses lettres bien voyantes sur d'immenses affiches placardées à la porte du temple. « Quand j'ai été là, a continué mon ami, après le service du matin, je me suis senti comme mystérieusement poussé à dire que je ne traiterais pas le soir le sujet annoncé (ce devait être quelque chose sur l'éducation), mais que je prêcherais sur un verset auquel je n'avais pas réfléchi auparavant et sur lequel je ne m'étais pas préparé : « *Voici, je me tiens à la porte et je frappe.* » J'ajoutai qu'il y aurait une réunion de prière après le sermon. C'était une

Eglise très orthodoxe, mais très peu vivante. On me dit : « Vous n'aurez presque personne pour assister à la réunion de prière ; en tout cas, personne ne priera ». Eh bien ! presque toute la congrégation est restée. Et il y a eu des prières spontanées, comme au Pays de Galles, la réunion s'est prolongée très tard; elle se serait prolongée encore plus tard, si je n'avais cru sage de congédier l'assemblée. Le lendemain, j'ai appris qu'il y avait eu, comme suite et conséquence de cette simple réunion, deux ou trois conversions, et cela dans une Eglise nullement excitée, dans une Eglise où depuis des années il était sans exemple qu'il se fût produit une seule conversion ! » — Voilà jusqu'à quel point une seule réunion de prière peut être efficace ! Voilà jusqu'à quel point Dieu besogne actuellement dans les âmes les plus indifférentes, sinon hostiles, en apparence, à la vie religieuse ouverte et décidée !

Oui, il y a, et cela non seulement en Angleterre et au Pays de Galles, mais sur toute la face de la terre, des besoins religieux et des résultats religieux en nombre toujours croissant.

D'où cela vient-il ?

C'est ce que va nous expliquer, après le récit de mon ami, son cadeau. Il m'a fait cadeau, en effet, de deux petites cartes qui résument d'une façon concrète tout le secret du Réveil — du Réveil passé et présent, du Réveil futur.

La première porte ces mots — je traduis littéralement :

Voulez-vous faire de ceci votre
QUOTIDIENNE PRIÈRE
jusqu'à ce que la réponse vienne ?

O Seigneur, envoie un Réveil et commence au dedans de *moi*, pour l'amour de Jésus.

Amen.

Promesses sur lesquelles s'appuyer : Es., 57, 15 ; Ps. 138, 7.
Résultats qui doivent suivre : Ps. 51, 10-15 ; Os., 14, 4-8.

La seconde carte porte ces mots :

« LIGUE D'INTERCESSION »

CARTE DE MEMBRE

Je m'engage par là à observer les conditions suivantes :

I. — A faire tout ce qui est en mon pouvoir pour répandre des informations sur le Réveil et à aider ainsi à aviver la flamme.

II. — Je veux essayer d'en amener d'autres à se joindre à la Ligue, et devenir ainsi un centre d'influence.

III. — Je promets de me joindre chaque jour aux autres membres — *tous d'un seul accord* — dans une prière ardente et importune, pour que Dieu envoie sur les Eglises de ce pays le baptême du Saint-Esprit avec une force régénératrice et vivifiante.

Signé.....

Date.....

Mon ami, en me donnant ces cartes, me raconta que c'est un pasteur wesleyen de ses amis qui les a fait faire, et qu'un grand nombre se sont déjà répandues, — distribuées non pas en public, dans de grandes assemblées, mais dans des visites particulières, dans des entretiens familiers et intimes. Et il ajouta que des cartes de ce genre circulent dans toute l'Angleterre et que ceux qui les donnent et ceux qui les acceptent se rattachent et s'attachent à une association de prières. « Voilà », me disait-il, « le secret du Réveil » actuel et du Réveil futur. Quand les chrétiens prient, » prient avec persévérance, prient avec entente, d'un seul » cœur, Dieu exauce les prières, et les miracles moraux et spirituels arrivent. » Le dernier petit fait religieux qui a clôturé mon dernier voyage au Pays de Galles a été celui-ci : au moment de quitter Cardiff, une demoiselle

écossaise avec laquelle j'étais descendu à une réunion de prière au fond de la mine, à Pontypridd, et que je venais de retrouver à Cardiff, m'a demandé tout simplement mon nom et m'a donné le sien en me demandant de prier pour elle et en me promettant de prier et de faire prier pour la France et pour moi dans le cercle de prières auquel elle est rattachée à Edimbourg.

Il n'y a rien de plus édifiant et de plus encourageant, quand on y arrête sérieusement sa pensée et son cœur, que l'histoire de ces cercles de prières auxquels je viens de faire allusion et qui se répandent maintenant un peu partout, en France même, en Algérie, ailleurs encore.

Il y a une quinzaine d'années environ, à Melbourne, en Australie, vivait un pieux et ardent évangéliste, mort depuis à l'âge de 41 ans (en 1896), John Mac Neil. Son père, entrepreneur de chemins de fer, pensait faire de lui un mécanicien. Mais il se convertit, et, après avoir fait ses études à Melbourne, il vint suivre des cours de théologie à Edimbourg. Là, il se fit remarquer non seulement par la supériorité de ses dons intellectuels, mais aussi par l'ascendant irrésistible que sa franchise et son courage lui donnaient sur ses condisciples, et que sa générosité et sa tendresse lui donnaient sur les pauvres gens. Un jour qu'il était arrêté au coin d'une rue, il fut pris d'un tel besoin de parler du Sauveur aux passants que de sa puissante voix il se mit à crier : « Au feu ! au feu ! » Une foule se rassemble autour du jeune homme. « Il n'a pas encore éclaté, chers amis », dit-il, « mais vous ne tarderez pas à en entendre le crépitement. Oh ! avant qu'elle vous atteigne, chers, chers amis, fuyez la colère à venir ! » Plus tard, à Launceston, il resta un jour entier la face contre terre devant Dieu, répétant cette seule demande : « Seigneur, donne-moi le pouvoir de chasser les démons ! » Sa foi à l'efficacité de la prière était inébranlable, et ses biographes racontent qu'atteint d'une maladie grave et vio-

lente, il pratiqua avec plein succès pour lui-même la « guérison par la foi et par la prière ». Après avoir terminé ses études en Ecosse, il retourna à Melbourne, se livra alors sans réserve à l'évangélisation itinérante : partout où il s'arrêtait, les multitudes accouraient et des âmes en très grand nombre étaient sauvées (1).

Or, un jour, John Mac Neil eut l'idée de se réunir régulièrement avec deux pasteurs de ses amis pour demander à Dieu un « gros Réveil » — c'était l'expression dont il se servait — à l'intérieur et à l'extérieur des Eglises. Bientôt, de trois, le nombre des « prieurs » s'éleva à vingt. La petite bande de pasteurs et de laïques, hommes et femmes, animés du même esprit, se réunissait tous les samedis après-midi. La réunion durait trois heures environ. De temps à autre, les soirées aussi étaient consacrées à la prière. Bientôt, c'était en 1891, ces réunions enfantèrent une grande conférence analogue à la Convention de Keswick, qui réunit chaque année en Angleterre les chrétiens d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, et même du continent, désireux d'avancer dans la vie chrétienne qu'ils possèdent déjà. Tenue pour la première fois en septembre 1891, la Convention de Geelong se réunit désormais régulièrement chaque année, précédée par des réunions de prière intimes qui duraient cinq ou six jours. Les années se succédèrent; une Société d'évangélisation de l'Australie se forma, laquelle, jugeant que tout était mûr pour le gros Réveil et qu'il n'y fallait plus que l'étincelle, envoya une pétition recouverte d'une multitude de signatures au grand revivaliste Moody pour l'inviter à venir. Moody aurait volontiers accepté l'invitation. Mais les médecins lui défendirent absolument ce long voyage par mer.

Les Australiens ne se laissèrent pas décourager. Ils

(1) Cf. Le Saint-Esprit en nous, d'après John Mac Neil, par E. B. M., 1897. Grassart.

eurent une idée assez originale. Ils choisirent deux délégués en qui ils avaient pleinement confiance et les envoyèrent, en 1901, en Angleterre et en Amérique avec mission de parcourir ces deux pays et d'y découvrir, d'y dénicher et d'y attraper un revivaliste capable de réussir une mission en Australie. Les deux délégués visitèrent l'Angleterre, allèrent en particulier à la convention de Keswick. Ils écoutèrent de toutes leurs oreilles, conscients de leur responsabilité. Nos deux Australiens cherchèrent partout un homme ; ils ne le trouvèrent pas. Ils se décidèrent à passer en Amérique.

Mais ici je dois interrompre momentanément mon récit pour indiquer ce qui s'était passé en Amérique avant l'arrivée des deux Australiens.

Reportons-nous à l'année 1898 ou 1899, et dirigeons-nous vers l'Institut biblique de Moody à Chicago, institut dont Torrey a été le principal dès sa fondation, car Moody l'y a immédiatement appelé. Un samedi soir, à la fin d'une très belle semaine de prières, Miss Strong, la directrice de la section féminine, vint voir Torrey et lui dit : « Pouvons-
» nous terminer ainsi cette semaine de prières? Ne faut-il
» pas plutôt la continuer, à travers toute l'année, et nous
» donner rendez-vous un soir par semaine, quand tout le
» reste du travail est fait, le samedi par exemple, de 9 à
» 10 heures du soir, afin de prier pour un puissant Réveil à
» travers le monde entier? » Le docteur Torrey consulta le Conseil de faculté, qui se montra favorable à la proposition, et on fixa le samedi afin de prier chaque semaine pour un Réveil à travers le monde. — Il importe de noter que ce mouvement de prière en Amérique commença d'une manière absolument indépendante du mouvement de prière qui était en pleine force en Australie. Les chrétiens d'Australie et les chrétiens d'Amérique ne se doutaient pas que leurs frères se rassemblaient ainsi comme eux régulièrement pour demander un Réveil dans le monde entier. —

Les trois ou quatre cents personnes qui se rassemblaient chaque semaine à l'Institut biblique de Chicago, avaient une foi robuste. Elles en avaient besoin. Au bout de quelques semaines, en effet, les gens commencèrent à interroger, avec plus ou moins de bienveillance, les membres de la réunion. « Eh bien! ce Réveil pour lequel vous priez, » est-ce qu'il est venu? — Non. — Quand viendra-t-il? — » Nous ne savons pas. — Combien de temps est-ce que vous » allez prier comme ça? — Jusqu'à ce que le Réveil vienne. » Et ils continuèrent à prier. Bien que les semaines et les mois eussent l'air de passer sans qu'on vît venir le Réveil, ils *savaient* que Dieu l'enverrait.

Un soir, après la réunion, un petit groupe resta encore dans la salle pour continuer de plus intimes et de plus pressantes prières, jusque très tard, très tard dans la nuit. Cela devint une habitude régulière. Le président de cette seconde réunion était le docteur Torrey. Quelquefois, ces réunions se prolongeaient toute la nuit, du samedi jusqu'au dimanche matin. Elles avaient duré déjà pendant un an ou deux lorsqu'une nuit, vers minuit ou une heure du matin, un moment de silence s'étant produit dans le petit cercle de prières, au cours de la seconde réunion, l'Esprit de Dieu tomba sur le docteur Torrey, à ce qu'il raconte, et une prière s'éleva dans son cœur, « une prière, déclare-t-il, » qui n'était pas la mienne, une prière que je ne songeais » certes pas à offrir quand nous sommes entrés dans le » sanctuaire ce soir-là. Cette prière était celle-ci : Sei- » gneur, envoie-moi autour du monde pour prêcher l'Évan- » gile! Quand j'eus fini de prier, je savais que j'allais » partir pour prêcher l'Évangile autour du monde. Com- » ment, je l'ignorais. Avec une grande Église, avec un » nombre croissant de membres dont je devais être le pas- » teur, je ne voyais pas comment je pourrais m'en aller. » Avec l'Institut biblique à guider et à instruire, je ne » voyais pas comment je pourrais partir; mais je savais

» que l'appel était venu de Dieu, et que Dieu ouvrirait la » voie. »

C'est ici que nous retrouvons nos deux Australiens. Peu de temps après cette prière extraordinaire, Torrey avisa deux étrangers dans son auditoire à l'Institut biblique. L'un d'entre eux se présenta à lui comme le père de l'un des étudiants. Dès lors, Torrey ne s'étonna plus de voir les deux étrangers devant lui au premier rang chaque fois qu'il devait parler qnelque part. Un jour, l'un d'entre eux vint vers lui et lui dit : « Puis-je vous parler en parti- » culier? — Certainement, répliqua Torrey. — Nous allâ- » mes dans une chambre à l'écart, » raconte Torrey. Et l'Australien me dit : « Nous avons été envoyés à Keswick, » en Angleterre et en Amérique pour dénicher et attraper » un homme qui vienne réveiller l'Australie; mon ami et » moi nous avons jeté notre dévolu,.. *sur vous! Quand* » venez-vous? — Mais, répliqua Torrey tout saisi, il y a mon » Église, il y a l'Institut.., — Il n'y a pas de *mais*, rétorqua » l'Australien; *vous venez!* — Il faut pourtant que je voie » ma femme, objecta Torrey — Allons-y! » dirent les Australiens, et séance tenante, avec le consentement de Mme Torrey, le départ fut décidé, sous réserve de l'autorisation de l'Église qui fut généreusement accordée. Torrey quitta l'Amérique en décembre 1901. On ne lui avait accordé qu'une année de congé. Cette année est expirée depuis longtemps, et Torrey est toujours absent (1). Il a visité ainsi le Japon, la Chine, la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie, l'Australie et l'Inde, tenant partout des réunions abondamment bénies; puis il a poursuivi en divers quartiers de Londres et à Sheffield, une très belle campagne d'évangélisation. Maintenant il est rentré en Amérique; toutefois il n'est pas revenu à Chicago, il est allé tenir

(1) Il a fait seulement une courte apparition à Chicago, du milieu de juin au milieu d'août 1903.

une nouvelle mission revivaliste à Toronto. L'Église de Torrey ne souffre point de cette absence prolongée. Elle prie pour son pasteur, et, en l'attendant patiemment, non seulement elle se maintient, mais elle s'accroît.

Mais restons-en pour le moment à l'année 1901. Avant de quitter Chicago, Torrey avait fait signer à cinq mille personnes l'engagement de prier chaque jour pour la mission qu'il allait entreprendre à travers le monde. Confiant dans la force de ces prières, instruit des prières multipliées depuis si longtemps en Australie, Torrey était absolument certain qu'un grand Réveil allait se produire. Avant d'arriver en Australie, il écrivait à son Eglise une belle lettre où se trouvaient ces mots : « Oublions-nous entièrement nous-» mêmes et mettons au premier plan la gloire de l'Eglise » et du Christ. Nous avons devant nous un Réveil général » de la religion à travers le monde. Il y a des indications » que ce Réveil est en train de venir. » Et Torrey a dit lui-même que bien loin d'avoir été surpris par le Réveil en Australie, il aurait été très étonné si les choses s'étaient passées autrement.

Tandis qu'à Chicago on priait pour l'Australie, dans l'Australie elle-même les prières n'avaient pas chômé depuis que les deux Australiens avaient quitté Melbourne. Quand on sut la venue de Torrey, on redoubla d'efforts. Les préparatifs faits pour recevoir Torrey et pour le mettre tout de suite en contact avec des auditoires nombreux et déjà travaillés et remués, ont été quelque chose de colossal dont nous n'avons pas d'idée. Je ne relèverai qu'un point. Pendant les sept semaines qui précédèrent immédiatement la mission Torrey, et tandis que cinquante missionnaires tenaient déjà des réunions dans cinquante quartiers différents de la ville, une « chaîne de prières » fut formée et maintenue, et des réunions de prière eurent lieu dans deux mille maisons différentes les Mardis soirs, une vingtaine de personnes assistant et prenant part à chaque réu-

nion, ce qui porte à quarante mille le nombre de chrétiens réunis par petits groupes en prières ferventes, prolongées souvent jusqu'au milieu de la nuit. La ville était ainsi comme toute entourée d'un cercle de prières. « Ç'a été » pour moi un grand privilège et une grande joie, dit » Torrey, que de travailler et de prêcher dans une sem- » blable atmosphère. » Et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'avant de quitter Melbourne, Torrey, ayant annoncé une réunion pour ceux-là seulement qui auraient été convertis durant la campagne revivaliste et ayant invité au cours de cette réunion les nouveaux convertis à se lever, ait vu se dresser devant lui environ huit mille cinq cents personnes. Et encore les nouveaux convertis n'y étaient-ils pas tous. On évalue à dix mille le nombre de conversions opérées.

Mais voici le tour de l'Angleterre, après l'Amérique et l'Australie. Au mois de juillet 1902, le récit de ces deux mille cercles de prières fut apporté tout chaud à la Convention de Keswick, en Angleterre, où étaient groupés cinq mille chrétiens. L'impression fut profonde. Les directeurs de la Convention hésitèrent un instant. Il y avait déjà tant d'organisations! Fallait-il réellement en créer une de plus? Mais un puissant courant d'opinion et de sentiment emporta toutes les hésitations. Si une cité peut être ainsi entourée d'un cercle fervent de prières, pourquoi pas le monde entier? Et voilà les cercles de prières fondés avec enthousiasme à Keswick — avec enthousiasme, mais avec modération et sagesse : point de comité, point de souscription. Tout d'abord, quand les cercles de prières furent fondés, il n'y avait même pas de cartes de membres. On demandait simplement à ceux qui étaient disposés à faire partie du cercle de prières pour le Réveil d'envoyer leur nom et leur adresse aux secrétaires de la Convention de Keswick. Mais très vite après la Convention on pensa qu'il était préférable d'avoir des cartes de membres, et l'on en prépara qui pouvaient et peuvent toujours être obtenues

gratuitement aux bureaux de la librairie de Keswick, à Londres. Toutefois, on ne publie pas le nom des adhérents; on se borne à publier dans le journal de Keswick (La vie de la foi, *The life of faith*) la liste complète de tous les endroits du monde où les cercles de prières ont des adhérents. Un membre du cercle de prières ne peut, malgré sa demande, obtenir communication de la part des secrétaires de Keswick de la liste des autres membres qui se trouvent dans sa propre ville ou dans les environs. On a fait imprimer non seulement des cartes de membres, mais aussi sur joli papier le texte-devise : « Je répandrai de mon Esprit sur toute chair », et on envoie ce texte pour 4 pence à ceux qui désirent le posséder comme un souvenir utile, un rappel. Mais on prend soin d'ajouter que comme plusieurs personnes dont on apprécie la sympathie et dont on désire la communion dans la prière, ne se sentent pas libres d'employer cette promesse pour l'intercession, il est bien entendu qu'en se joignant au Cercle de prières on ne s'engage nullement à employer de cette façon le verset dont il s'agit.

Le Cercle de prières a gagné la sympathie d'un nombre considérable de chrétiens. Des milliers de chrétiens, représentant plusieurs nations différentes, et appartenant à tous les rangs et à toutes les classes de la société, ont envoyé spontanément leurs noms. Des mouvements analogues se sont produits en Amérique, dans l'Inde, en Chine, en France, en Algérie, ailleurs encore.

Le but du *Cercle de prières pour un Réveil à travers le monde entier* est de grouper, d'enchaîner de la façon la plus simple ceux qui sont disposés à faire un effort pour prier *quotidiennement* pour un Réveil à travers le monde entier, et à continuer de prier *jusqu'à ce qu'il vienne*. La prière, naturellement, doit être tout d'abord particulière, privée, individuelle; mais là où c'est possible, il est suggéré que de petits cercles s'unissent en réunions intimes. Et

l'un des traits originaux de ces cercles de prières a été très vite la formation de petits foyers de prières, de petites réunions où une fois par semaine au moins, plus souvent là où c'est possible, de petits groupes de deux, trois chrétiens ou davantage, mais pas trop, se rassemblaient pour demander à Dieu une effusion de son Esprit sur le monde entier.

On n'estime pas désirable d'organiser des réunions de prière proprement dites et spéciales pour les objets visés par le cercle. Les réunions de prière déjà existantes sont souvent faibles et mal suivies. Lancer une autre espèce de réunions publiques pourrait avoir une apparence de rivalité. Les membres du cercle sont invités à suivre les réunions déjà existantes et à faire leurs efforts pour les renforcer par leur sympathie et leur communion.

« Est-ce que ce ne serait pas un avantage d'*organiser* le » le cercle avec plus d'élaboration? Nous ne le pensons » pas » réplique une petite brochure tout récemment publiée : *Comment lancer un cercle de prières* (How to start a Prayer Circle); « car il entrerait alors en compétition avec » d'autres institutions et organisations. »

On ne veut pas supprimer les réunions de prières régulières. On souhaite que le cercle de prières ait pour effet d'y introduire le sujet du Réveil et de l'y maintenir à l'ordre du jour.

Les petites réunions intimes ne doivent pas prendre la place des réunions de prière de l'Eglise, mais plutôt les fortifier en les élargissant et en rendant plus précis et plus définis l'habitude et le service d'intercession.

« Qu'est-ce que je puis faire pour développer le Cercle de prières? » est-il demandé dans la petite brochure que je viens de citer. Et la réponse est ainsi conçue :

« 1° Vous y joindre;
» 2° En parler;
» 3° Répandre autour de vous des informations à ce sujet;
» 4° Prier pour le Cercle. »

Australie, Amérique, Angleterre. — Ce n'est point tout encore. Un mois avant la réunion de Keswick, en juin 1902, le même esprit de prière avait soufflé sur les chrétiens de l'*Inde :* sans rien savoir du mouvement de prière qui se produisait en d'autres pays, les chrétiens de l'Inde s'étaient décidés à former eux aussi un cercle de prières comprenant tous ceux qui voudraient s'unir pour demander un Réveil.

Cette année 1902 est une année véritablement unique en son genre, une année où à travers les mers et les continents les âmes les plus diverses se sont, sans le savoir, rencontrées aux pieds du trône de Dieu pour demander d'un seul cœur une nouvelle Pentecôte !

Cette même année 1902 a vu publier deux brochures qui ont eu un grand retentissement en Angleterre. L'une est intitulée : *Une invitation à se réveiller adressée aux Églises* (A Revival Call to the Churches). L'autre : *Retour à Pentecôte* (Back to Pentecost) m'a été gracieusement offerte par son auteur, A. Gregory Wilkinson, que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Rhos, où il était venu, comme moi, pour voir le Réveil Gallois.

Australie, Amérique, Angleterre, Inde — Il faut maintenant enfin ajouter *Pays de Galles.* C'est, en effet, vers la fin de cette même année 1902 que, dans le Pays de Galles, celui qu'on a appelé le prophète du Réveil gallois, le Jean-Baptiste du Réveil gallois, le doyen Howell lança un puissant appel qui impressionna tout le pays.

Le doyen Howell, quoique appartenant à l'Église anglicane, était aimé et vénéré par tous les Gallois comme un patriote, un orateur, un saint — et un barde. Son nom de barde était Llawdden. Vers la fin de 1902, à l'âge de 83 ans, Llawdden, sur le seuil de l'éternité, envoya un dernier message à ses compatriotes, et ce message s'est trouvé être la prophétie merveilleuse du Réveil. Le doyen dépeignait en traits vivants la disette spirituelle du pays; puis, dans un langage improvisé, il insistait sur le seul remède : un réveil

spirituel. Il invitait les Gallois à « créer un cercle de prières », un cercle de chrétiens qui crieraient à Dieu : « Oh! si tu ouvrais les cieux et si tu descendais! » Enfin, suppliant ses lecteurs de se consacrer eux-mêmes à Dieu et de faire d'un réveil leur principal et suprême désir, il terminait par les mots suivants :

« Prenez garde, car c'est peut-être mon dernier message » à mes compatriotes dans toute l'étendue du Pays de » Galles avant d'être cité en jugement, la lumière de l'éter- » nité commence à luire pour moi; mon dernier message » est celui-ci : le besoin principal de mon pays et de ma » chère nation à l'heure présente, c'est un réveil spirituel » par une effusion spéciale du Saint-Esprit. »

Ce message fut publié dans une revue galloise en janvier 1903 et produisit une profonde impression sur tout le pays. Ce fut, en effet, le dernier message du doyen Howell, car, peu après, Dieu le retira à lui.

Son appel eut un retentissement d'autant plus profond que plusieurs pasteurs gallois avaient assisté aux réunions de Keswick, en 1902, et y avaient été enflammés d'un nouveau zèle et d'une nouvelle confiance dans la vertu intime de la prière. Déjà, dans la vallée de Rhondda, en particulier, bien des Gallois priaient régulièrement depuis des années demandant un Réveil. Après la fondation des cercles de prières, à Keswick, après l'appel du doyen Howell, les prières redoublèrent en nombre et en intensité. Mrs. Penn-Lewis (1) cite deux sœurs du comté de Monmouth, dont l'une était invalide, et qui, pendant les années 1903-1904, furent oppressées par le poids du péché dominant et les progrès du mal dans leur pays; une de ces sœurs disait, les larmes aux yeux : « Je ne puis dormir » ni jour ni nuit parce que mon cher Seigneur est méprisé

(1) *The Awakening in Wales and some of the hidden springs.* London. Marshall brothers. Keswick house, p. 26.

et réduit à néant », et d'après Mrs. Penn-Lewis une autre enfant de Dieu s'écriait : « Je mourrai si Dieu n'exerce pas » son pouvoir et n'envoie pas un Réveil ! » En mai 1903, trois ministres forment entre eux un cercle de prières, et décident que chaque matin, à 10 heures, chacun priera pour les deux autres et pour leurs églises.

En août 1903 se tint à Llandrindod Wells une grande Conférence — la « réunion de Keswick » galloise — à laquelle Howell s'était beaucoup intéressé. Quand on lui en avait parlé, en septembre 1902, il s'était levé avec enthousiasme, et les mains et les yeux tendus vers le ciel, il s'était écrié : « Je suis un vieillard sur la limite de l'éter- » nité, et je dis que si une telle conférence pouvait avoir lieu, » *donnée par Dieu* et non faite par l'homme, ce serait une » incalculable bénédiction pour le Pays de Galles. » De cette conférence, un grand nombre de ministres, d'évangélistes, retournèrent à leurs diverses sphères de travail avec de nouvelles visions et de nouvelles espérances. Bien des ministres entrant en rapport avec ceux qui avaient été à Llandrindod Wells, se rendaient compte que leurs frères avaient fait là une expérience spirituelle nouvelle, inconnue, et se mettaient à la chercher dans la prière, et l'y trouvaient en recevant le baptême du Saint-Esprit. — Et c'est peu après, en 1903 déjà, dans plusieurs endroits tels que Tonypandy, mais surtout en 1904, que le Réveil gallois a éclaté dans toute son ampleur, comme nous le verrons dans un prochain chapitre. J'ajouterai que c'est une dame revivaliste galloise, Mrs. Jones, qui a bien voulu me donner la petite brochure où j'ai trouvé le plus de détails sur la chaîne de prières à Melbourne, et, en me la donnant, elle me dit pour corroborer par son expérience personnelle le document qu'elle me remettait : « Chez moi, nous avons » prié quinze jours pour avoir le Réveil ; le seizième jour, » ça y était. »

Je ne sais si les lecteurs de ces pages pensent et sentent

comme moi. Mais je trouve que rien n'est plus frappant, plus solennel même que cet accord mystérieux dans la prière; j'y saisis comme sur le fait le doigt même de Dieu. Oui, il y a un quelque chose, un je ne sais quoi qui agit sur les âmes, qui les attire, qui les oriente à leur insu vers les mêmes pensées, qui soulève leurs communes aspirations vers un but commun. Ce quelque chose, ce je ne sais quoi, n'est-ce pas l'Esprit même du Dieu vivant qui besogne au fond des cœurs? N'est-ce pas le Saint-Esprit qui, à la même époque, dans ces pays si éloignés et si différents les uns des autres, Australie, Amérique, Inde, Angleterre, Pays de Galles, et nous pouvons ajouter France, Algérie, etc., fait jaillir de tant de cœurs et de tant de lèvres cette même et identique prière : Seigneur, envoie un Réveil puissant à travers le monde entier? Je comprends que les promoteurs du Cercle de prières se soient sentis pressés de convoquer tous les membres du Cercle, répandus dans toutes les parties du monde, à faire du dimanche 23 juillet 1905 un jour spécial d'actions de grâces. Car si les prières n'ont pas encore été pleinement exaucées, il y a eu néanmoins déjà assez de choses grandes et magnifiques accomplies pour qu'il y ait lieu de se réjouir. N'y aurait-il pas lieu de se réjouir, quand bien même il n'y aurait d'autre motif de joie que l'universalité extraordinaire de toutes ces prières sur notre planète? Et un chrétien qui interprète les faits à la lumière de son expérience religieuse et de sa foi, n'est-il pas fondé à dire à ses frères et à se dire à lui-même : Lorsque l'Esprit de Dieu provoque ainsi la prière, c'est que Dieu est résolu à l'exaucer. Hâtons-nous donc de nous joindre nous aussi, pour y avoir notre part, notre part d'action et notre part de bénédiction, hâtons-nous de nous joindre à ce large et profond courant d'intercession qui s'étend, qui grandit, qui monte irrésistible de la terre au ciel et qui attirera inévitablement sur l'humanité des bienfaits supérieurs à tout ce que nous pouvons entrevoir! Et

rappelons-nous la prière si simple et si complète dans sa brièveté, recommandée sur la petite carte dont je parlais tout à l'heure : « Seigneur, envoie un Réveil et commence-le au dedans de *moi*, pour l'amour de Jésus. Amen. »

A la fin d'une réunion où j'avais raconté les faits dont on vient de lire le récit, un laïque pieux et instruit s'approcha de moi et me dit en s'excusant de la liberté qu'il prenait : « Puis-je vous poser une question ? — Mais certainement ! » répondis-je. — « Eh bien ! tout ce que vous nous avez rap-
» porté est fort curieux, fort impressif. Mais ne croyez-vous
» pas que cela pourrait s'expliquer par la *suggestion*,
» l'*autosuggestion* ?... — Vous avez parfaitement raison », lui répliquai-je, « vous parlez en psychologue, tandis que
» je viens de parler en chrétien. Mais le psychologue ne
» contredit pas le chrétien. Et voici, à mon sens, la conci-
» liation : Il y a, dans le monde de l'esprit, des lois, des lois
» aussi fixes et aussi certaines que dans le monde maté-
» riel. Et de même que, pour produire des miracles physi-
» ques Dieu ne viole pas, mais emploie, applique et com-
» bine les lois de la nature matérielle, de même, pour
» produire des miracles moraux et spirituels, Dieu ne viole
» pas, mais emploie, applique et combine les lois de l'es-
» prit. Etre capable, en présence de l'activité miraculeuse
» de Dieu, physique ou spirituelle, de nommer les lois dont
» Dieu s'est servi, n'équivaut pas à supprimer cette activité
» miraculeuse elle-même. Oui, il y a de la suggestion, —
» de l'autosuggestion et de l'hétérosuggestion, — dans tout
» ce vaste ensemble de prières, dans ces coïncidences
» étranges, dans cette contagion et cette harmonie mysté-
» rieuse. Et la science psychologique comme telle peut et
» doit s'arrêter là. Elle n'a pas le droit d'empêcher le
» croyant d'aller plus loin et d'affirmer, quant à lui, sa per-
» suasion que Dieu est au fond de tout cela. »

Il me semble trouver l'illustration et la confirmation de ces vues dans le récit autobiographique, cité par Mrs. Penn-

Lewis (1), des expériences d'une femme qui déjà, bien avant la Convention de Keswick de 1902, puisque c'était en 1900, s'était offerte à Dieu pour ce qu'elle appelait le *service spécial de l'intercession*, comme d'autres peuvent s'offrir pour le service spécial de l'évangélisation, de la mission, etc. Le document peut paraître étrange. Il rapporte des visions, des voix — toutes choses auxquelles nous ne sommes certes pas habitués, mais qui sont courantes aux époques de Réveil intense et qu'il faut bien admettre comme des faits, quelle que soit l'explication qu'on en donne. Pour ne pas revenir plusieurs fois sur le même sujet, je renvoie tout essai d'explication au moment où nous aurons à parler des visions d'Evan Roberts, et je me borne à reproduire le document de la chrétienne dont il s'agit :

« J'avais lu quelque part des paroles qui revenaient à » ceci : « Si une vie, même une seule, pouvait être pleinement » abandonnée à Dieu pour qu'il s'en serve, suivant qu'il en » a besoin, pour la prière, les résultats les plus merveilleux » suivraient — et Dieu a besoin d'une telle vie. » « Alors, » je m'agenouillai, et très humblement je lui dis que s'Il » voulait me prendre et m'employer pour la prière, j'y » serais disposée. Quand je dis du fond de mon cœur : « Oui, Seigneur », « il me sembla qu'une main se posait » sur moi, appuyait, me pressait de plus en plus fort, » descendait, descendait, jusqu'à ce que je n'eus plus de » de vie laissée en moi — et je pleurai.

» Pendant quelques mois, Dieu m'employa pour la » prière dans les petites choses, mais un jour, six mois plus » tard environ, tout devint obscurité absolue. Comme d'ha- » bitude, j'allai vers Lui, mais l'obscurité continua pen- » dant environ une semaine. Alors, un matin, vers dix heu- » res, l'agonie devint terrible, et je criai : « Seigneur, » qu'est-ce ? » « Il me répondit : « Viens avec moi, et je te

(1) Ouv. cité, p. 20-21.

» montrerai le péché dans ce lieu. » « Il me sembla que » nous allions dans toutes les parties les plus dégradées » du district, et je vis le péché comme je ne l'avais jamais » vu auparavant. Je criai à Dieu pour le peuple. Ma prière » était : « *O Seigneur, envoie un Réveil* en ce lieu ! » « Alors » vint sur moi une paix parfaite jusqu'au lendemain matin » à la même heure ; à ce moment, le Seigneur, m'appela de » nouveau et m'emporta avec lui encore plus loin. La » même chose arriva pendant une semaine entière, jusqu'à » ce que je fusse dans l'agonie, priant pour un *Réveil à tra-* » *vers le monde entier,* car Dieu me prenait dans des lieux » où on n'avait jamais entendu l'Evangile. Puis tout cela » cessa.

» A partir de ce moment, je commençai à guetter l'appa- » rition du Réveil et à me demander comment le Seigneur » l'enverrait. Quand nous entendions parler de quelqu'un » que Dieu employait spécialement pour le Réveil, j'allais » vers le Seigneur et je lui disais : « Est-ce là ton instru- » ment, Seigneur ? » « Et Il répondait : « C'en est un seu- » lement, enfant. » « Et je retournai auprès de Dieu pour » l'interroger au sujet d'une autre âme qu'Il employait » beaucoup, et la même réponse me venait, avec cette » addition : « J'ai quelque chose de plus que ceci. »

» A Keswick, en 1902 — la première réunion de Keswick » à laquelle j'aie assisté — les cercles de prières furent » annoncés pour un Réveil à travers le monde entier. Alors » j'allai au Seigneur et je criai : « Seigneur, pourquoi » devons-nous prier pour ce que Tu as déjà promis ? » « Alors Il dit : « Ce Réveil est déjà un fait accompli dans » mon Royaume », « et je dis : « Pourquoi ne vient-il pas, » Seigneur, sans ces cercles de prières ? » « Il répliqua : « Je suis prêt, mais mes enfants ne le sont pas. Avant qu'il » vienne, ils doivent prêcher la parole de la Croix, le mes- » sage du Calvaire. »

Ce document est du plus haut intérêt. Il nous permet, en effet, non seulement de voir comment cette dame s'est trouvée, conduite à prier de proche en proche d'abord pour de petites choses, puis pour un Réveil local, puis pour un

Réveil universel, mais aussi de constater la conception psychologique qu'elle se fait de la prière et de ses résultats. Certes, cette dame, et Mrs Penn-Lewis qui reproduit son témoignage, sont absolument convaincues que Dieu entend et exauce les prières, et que les prières ont ainsi une action directe sur Dieu lui-même. Mais ce n'est pas ce qui est mis en lumière dans les lignes citées. L'idée qui ressort, c'est que Dieu veut un Réveil, et que, pour provoquer le Réveil, Dieu se sert des prières du chrétien, Dieu a besoin des prières des chrétiens. Il ne peut rien sans cela. Il est impuissant sans cela. Et c'est pourquoi il provoque, il inspire les prières. Et pourquoi Dieu a-t-il besoin des prières? Parce que, sans doute, en vertu de la solidarité étroite établie par Dieu entre les hommes, il est certaines choses que Dieu ne peut et ne veut faire pour une âme que si une autre âme le lui demande, mais aussi parce que les prières produisent un incalculable effet non seulement sur Dieu à qui elles s'adressent, mais sur ceux qui les adressent à Dieu. *« Je suis prêt, mais mes enfants ne le sont pas. »* Mrs Penn-Lewis commente ainsi cette parole : « Cela mon-
» tre que les cercles de prières à travers le monde entier
» étaient nécessaires surtout pour créer un désir parmi le
» peuple de Dieu, et pour préparer les canaux pour la
» pluie qui approchait. » Oui, les cercles de prières étaient utiles, nécessaires pour créer un désir parmi quelques chrétiens, pour rendre ce désir contagieux, pour emmagasigner dans le cœur d'une multitude toujours plus considérable de chrétiens des aspirations ferventes susceptibles d'en suggérer d'autres, et capables, finalement, après s'être longtemps et lentement accumulées dans les profondeurs cachées d'un nombre croissant d'âmes toujours plus ébranlées, toujours plus remuées, toujours plus vibrantes, de faire irruption au dehors en une puissante explosion de vie religieuse débordante, expansive et conquérante.

Ainsi, il n'y a vraiment pas à s'étonner que toujours et

partout la prière ait préparé le Réveil (1), et qu'en particulier, il n'y ait pas un seul endroit du Pays de Galles où le Réveil ait éclaté sans avoir été précédé par de ferventes

(1) J'ai sous les yeux le règlement de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des enfants. Le 7e article est le suivant : « Tous les associés sont invités à » porter la médaille de l'Archiconfrérie et à réciter en union les uns avec » les autres Notre Père, Je vous salue, Marie, et l'invocation : Notre-» Dame des enfants, protégez nous, protégez nos parents, protégez » l'Eglise. » Et la même brochure qui contient ce règlement renferme aussi une lettre du chanoine J. Horoux, datée du 13 déc. 1896 et intitulée : « Croisade de prières pour les enfants chrétiens. » La lettre débute par ces mots : « Tous les cœurs catholiques s'inquiètent en ce mo-» ment de la situation faite aux enfants au point de vue grave de l'en-» seignement de la religion et de l'éducation. Aussi les voyons-nous » rivaliser de zèle et unir leurs efforts pour la fondation et le dévelop-» pement des écoles vraiment chrétiennes. En agissant ainsi, les catho-» liques remplissent un devoir ; mais ne serait-il pas opportun de venir » en aide à ce zèle et à ces efforts par une prière fervente qui ne cessât » point? Dans ce but, des personnes pieuses ont émis ce désir : que » partout les enfants chrétiens soient associés pour former une croi-» sade de prières, afin d'obtenir de Dieu la conservation de leur foi et » de leurs mœurs, et attirer sur la France et le monde les bénédictions » de Dieu... » Et la lettre se termine par cette exhortation : « Nous nous » adressons donc aux parents, aux patrons, à tous les éducateurs de la » jeunesse, les suppliant de provoquer partout des prières, d'associer à » l'Archiconfrérie le plus d'enfants possible, de les faire prier, de prier » avec eux ; ils inscrivent ces enfants sur des listes spéciales, qui nous » seront adressées, afin que tous les noms soient transcrits sur les re-» gistres de l'Archiconfrérie, et mis dans le sanctuaire de Notre-Dame » des Enfants : nous unissons nos prières à toutes ces prières et, nous » en sommes assurés, Dieu les exaucera. » — Toutefois, jusqu'ici, nous n'avons pas ouï dire que cette croisade de prières, — qui a incontestablement une ressemblance avec les cercles de prières, — ait amené en France l'éclosion d'un Réveil catholique analogue comme intensité d'émotion et comme profondeur de résultats au Réveil qui s'est produit au Pays de Galles. Serait-ce que l'appel du chanoine Horoux n'a pas été entendu? Ou serait-ce, sans faire intervenir ici les différences des deux conceptions religieuses protestante et catholique, serait-ce qu'au point de vue simplement psychologique, la récitation, aisément machinale, de formules stéréotypées de prières, n'est pas de nature à produire et à développer une intensité d'émotion comparable à celle que nourrissent des prières libres et spontanées, des prières de cœur où l'âme s'épanche dans son propre langage devant Dieu ?

prières. Pour nous, chrétiens, la prière est une invocation réelle d'un Dieu réel, elle est une requête qui atteint la puissance suprême à laquelle elle est adressée, et cette puissance suprême, c'est le Dieu d'amour qui s'est révélé en Jésus-Christ et qui nous a dit par la bouche de Jésus-Christ : « Si vous qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ! » Et au point de vue simplement psychologique la prière est un merveilleux instrument de condensation et d'incubation spirituelle, un merveilleux moyen de charger le subconscient et de préparer ainsi peu à peu ce qui éclatera bientôt au grand jour.

CHAPITRE II

LES RÉVEILS ANTÉRIEURS AU PAYS DE GALLES

Le Pays de Galles est une terre classique de Réveils. Un coup d'œil rapide sur les Réveils qui ont précédé le Réveil actuel, ne sera pas inutile pour bien comprendre et bien situer celui-ci.

Aucun lien profond n'a jamais uni les Gallois à l'Eglise catholique romaine dont l'intervention ne s'est jamais produite en faveur de la cause nationale. On peut en dire autant de l'Eglise anglicane, plus indifférente encore à la condition de ce malheureux peuple et plus négligente de ses devoirs que n'avait pu l'être, aux pires époques, l'Eglise romaine. Dans les temps qui précèdent le premier Réveil, les évêques anglicans, tous anglais, s'abstiennent de résider dans leur diocèse ; il leur suffit de cumuler les bénéfices. Le pauvre clergé paroissial fait très irrégulièrement son service; il passe son temps dans les tavernes, s'adonne publiquement à l'ivrognerie et au tapage, se querelle avec les paroissiens et autres gens. L'Eglise anglicane n'est pour les gouvernements qu'une machine politique : elle n'a rien d'une force spirituelle. L'Eglise anglicane, c'est l'Eglise des maîtres parlant l'anglais et pratiquant la religion nationale

de l'Angleterre. Depuis ces tristes époques, l'Eglise anglicane s'est à coup sûr améliorée, transformée. Les Réveils successifs qui ont éclaté au Pays de Galles ont eu sur elle leur répercussion. Néanmoins elle a continué de commettre, à plusieurs moments différents de l'histoire galloise, la faute de se montrer inapte à comprendre les aspirations de la nation galloise et à sympathiser avec l'idéal patriotique gallois. Et elle a fini par s'aliéner en grande partie et irrémédiablement, semble-t-il, la sympathie du peuple et par perdre sa confiance. Il est de fait en tout cas que la littérature religieuse galloise émane presque toute entière des non-conformistes. Il en est de même pour la poésie religieuse. Et les Anglicans eux-mêmes ont dû faire des emprunts musicaux aux compositeurs non-conformistes.

Le non-conformisme au Pays de Galles date de la première partie du dix-septième siècle. L'occasion de sa naissance fut l'ordre, donné par le roi en 1616 et renouvelé en 1633, de lire dans les églises le *livre des Sports*. Ce qu'il y avait de pasteurs pieux se refusa à obéir. Et cette résistance conduisit à la fondation d'une communauté *Indépendante*, en 1639, à Llavaches. Cette communauté fut la mère des Eglises libres au sud du Pays de Galles. Son premier pasteur fut William Wroth, dont la conversion s'était accomplie dans des circonstances assez dramatiques. Il était, quoique pasteur, frivole et mondain, et aimait assez à faire danser les gens au son de son violon. Il avait un ami, qui eut à subir un procès à Londres. L'ami gagna le procès, écrivit chez lui la nouvelle de son succès et invita une compagnie assez nombreuse à se réunir dans sa maison le soir même de son retour présumé pour fêter avec lui son triomphe juridique. Wroth était du nombre; il apportait avec lui un violon tout neuf avec lequel il avait l'intention de contribuer à la gaieté générale. Toute la société était dans une joyeuse attente, se préparant à recevoir, avec de bruyantes démonstrations, le voyageur victorieux, lors-

qu'un messager arriva avec la tragique nouvelle que son maître était mort en chemin. La consternation fut si grande, que Wroth jeta de côté son violon, et tomba à genoux implorant le pardon divin. Ce fut ce jour-là qu'il entendit l'appel divin, et il y obéit. On ne sait combien de temps avant 1639 ce fait s'est passé. Mais lorsqu'en 1639 la congrégation indépendante se forma, Wroth en devint le pasteur, et bientôt il mérita, par la sainteté de sa vie et les succès de son travail apostolique, d'être appelé l'*Apôtre de Galles*. Dans les églises indépendantes qui se formèrent ensuite autour de l'Eglise de Llavaches, comme les cellules se groupent autour d'une première cellule génératrice, les Baptistes étaient mêlés avec les Pédobaptistes. Wroth était pédobaptiste, mais il avait un collègue baptiste. Bientôt toutefois, les Baptistes préférèrent être seuls chez eux et ils se séparèrent des églises pédobaptistes qui conservèreut exclusivement le titre d'Indépendantes, tout en prenant aussi celui de Congrégationalistes. Du Sud, le mouvement non-conformiste se propagea jusque dans le Nord, mais il ne paraît pas y avoir commencé avant 1646.

On comprend aisément, d'après ce qui précède, que le grand Réveil du dix-septième siècle, créateur du non-conformisme gallois, a été, en même temps qu'un Réveil de la vie religieuse, un Réveil aussi de la vie nationale, de la vie de la race. L'ardeur religieuse se réveilla la première, avivée en quelques membres du petit clergé toujours pauvre et souvent insuffisant, mais qui sortait du peuple et en avait toute l'âme. L'ardeur religieuse entraîna tout de suite l'ardeur patriotique, et lui prêta, comme elle en reçut, un puissant secours. Les Gallois se soulevèrent contre l'indifférence anglicane, contre cette Eglise politique, si peu religieuse, et dont les chefs demeuraient étrangers à leur troupeau d'esprit, de cœur et de langage. Le mouvement fut du même coup, en même temps que religieux, ecclésiastique (non-conformiste) et politique (national). Le caractère *national*

se retrouve, plus ou moins marqué, dans tous les Réveils qui se sont succédé au Pays de Galles.

Dès le début, le Réveil du dix-huitième siècle eut la fortune de susciter de grands orateurs : jamais l'éloquence de la chaire, en Grande-Bretagne, ne s'éleva plus haut que dans les petites communautés galloises avec Howell Harris, Daniel Rowlands.

Le Réveil du dix-huitième siècle commença en plusieurs endroits simultanément, sans accord préalable. Griffith Jones de Llandowror, Harris, Rowlands, c'est-à-dire les Gallois, et les Anglais George Whitefield, John et Charles Wesley, commencèrent leurs carrières publiques comme chefs du grand Réveil de cette période à peu près vers la même époque, et les Anglais travaillèrent pendant une courte période indépendamment des Gallois. Griffith Jones fut le premier. Harris, puis Rowlands parurent ensuite. Wesley et Whitefield vinrent après. Quelque temps s'écoula avant que ces divers revivalistes fîssent réciproquement connaissance les uns des autres, de manière à réaliser le fait qu'ils étaient collaborateurs dans un seul et même grand mouvement religieux.

Howell Harris, né à Trevecca, en 1714, avait été destiné dès son enfance à l'Eglise (anglicane). C'est en 1735 qu'il se convertit. « Fatigué et chargé, oppressé sous le poids de ses péchés », il sentit, en participant à la Sainte Cène le jour de la Pentecôte, le pouvoir d'une nouvelle espérance. Toute pensée d'approbation humaine et d'avancement personnel disparut de son esprit : « J'éprouvai un désir insatiable du salut des pauvres pécheurs perdus. » Il se sentit si heureux qu'il ne put s'empêcher de dire, à ceux qu'il rencontra en rentrant chez lui, au sortir de l'Eglise, qu'il *savait* que ses péchés lui étaient pardonnés. Bientôt, il institua dans la maison de sa mère — il avait perdu son père depuis plusieurs années — un culte de famille, ce qui n'était guère

l'habitude chez les Anglicans; puis il se mit à exhorter le pauvre peuple qui arrivait pour l'entendre. Sa prédication était terrible : il prêchait tout d'abord, en effet, presque uniquement sur le péché et le jugement. Mais bientôt la grâce succéda à la loi, et ce fut l'amour du Christ crucifié qu'il présenta avec force aux pécheurs dans ses tournées missionnaires où souvent il fut persécuté, lapidé, à moitié tué.

L'histoire des débuts revivalistes de Rowlands a une certaine ressemblance avec celle des débuts revivalistes de Harris : Profondément remué par un sermon de Griffith Jones, vers 1735, Rowlands avait commencé par prêcher les ouragans de la loi (the stormy Law). Là-dessus, un de ses voisins, Philip Pugh, lui conseilla affectueusement de prêcher la grâce de l'Evangile, d'appliquer le baume de Galaad aux consciences blessées de ses auditeurs. « Mais cette foi, je ne la possède pas dans sa puissance », confessa Rowlands. — « Cherchez-la et prêchez-la jusqu'à ce que vous la sentiez », lui fut-il répondu paradoxalement, mais non pas inutilement. Peu de temps après, tandis qu'il lisait à haute voix au cours du service de son Eglise — l'Eglise anglicane — ces mots de la liturgie :

« Par ton agonie et ta sueur sanglante; par ta croix et ta » passion; par ta mort précieuse et ton ensevelissement; par » ta glorieuse résurrection et ton ascension, et par la venue » du Saint-Esprit, Seigneur compatissant, délivre-nous », il se sentit tout à coup si ému, si bouleversé, qu'il fut obligé de s'arrêter, et aussitôt le Saint-Esprit descendit sur la congrégation avec une telle force que les auditeurs, comme saisis et ployés par une main invisible et irrésistible, frissonnèrent, courbèrent la tête et éclatèrent en sanglots. Dès lors, le Réveil se déchaîna et Rowlands, surnommé par des chrétiens respectables de son époque le gentleman timbré (the cracked gentleman) de Llangeitho, enflamma tout le pays. Un critique anglais, en écrivant ses impressions sur ce Réveil gallois, avait fait une allusion sarcastique aux

Gallois réveillés, qu'il ne craignait pas d'appeler un peuple de *sauteurs* (jumpers). Ces mots soulevèrent l'indignation de Daniel Rowlands, qui répliqua dans une lettre par ces mots : « Je préfère des hommes qui sautent à des hommes » qui dorment dans le service du Maître. »

Christmas Evans, un célèbre prédicateur gallois, que nous allons retrouver tout à l'heure, déclare que lorsque Rowlands prêchait, son attitude et sa physionomie se transformaient, sa voix devenait comme inspirée; l'esprit mondain d'insouciance et de frivolité était chassé par sa seule présence; les gens se rapprochaient de la nuée, du Christ, de Moïse et d'Elie; l'éternité avec ses réalités s'imposait à leur vision. Ces puissantes influences se firent sentir pendant une cinquantaine d'années. Des milliers de Gallois se rassemblaient à Llangeitho de chaque comté du pays. Et un écrivain a pu dire : « Il est douteux que l'histoire nous » fournisse le cas de n'importe quel autre homme qui ait » attiré de si grandes foules dans le cercle *immédiat* de son » ministère. » Car Rowlands n'était pas un prédicateur itinérant : ce n'est pas lui qui allait chercher les âmes, c'étaient les âmes qui venaient se grouper autour de lui.

Comme le grand Réveil antérieur, ce Réveil affecta directement ou indirectement tout le cours de la vie nationale, et éleva l'idéal national. « Le Réveil religieux eut une répercussion infinie : il fit courir dans l'âme galloise un long frisson qui la ranima tout entière, si bien qu'elle put reprendre enfin pleine conscience de sa personnalité (1). » Le mouvement religieux « fut, en fait, dit le professeur Rhys, la résurrection d'un peuple. Il transforma, en les fortifiant, les qualités intellectuelles et morales de la masse du peuple gallois; il développa dans son esprit des puissances qui sans doute existaient déjà, mais qui ne trouvaient pas à s'employer; il amena des hommes, qui

(1) Firmin Roz, *Sous la couronne d'Angleterre*. Paris, Plon, 1905, p. 293.

n'avaient jamais eu l'occasion de réfléchir, à se poser et à discuter des problèmes fondamentaux de la religion et de la philosophie; et il stimula à un degré extraordinaire le sens dialectique et imaginatif d'une race naturellement vive; il l'inclina vers l'éloquence et la fit attentive aux ressources de la langue (1). »

C'est ce Réveil qui donna au Pays de Galles son hymnologie. Jusque-là la nation n'avait guère eu d'hymnes de son cru. On s'était beaucoup servi du psautier métrique d'Edmund Prys. Mais maintenant une vie nouvelle demandait des chants nouveaux. Plusieurs, parmi les plus humbles, composaient sous l'inspiration du Réveil, soit des mélodies, soit des strophes de cantiques. Il faut citer, parmi eux, un des premiers convertis de Howell Harris, William Williams de Pantycelyn; en revenant de l'école pour retourner chez lui, il entendit prêcher Harris, qui devint son père spirituel. Les hymnes de William Williams — que l'on désigne, en général, au Pays de Galles simplement par le nom de la ferme où vivait sa famille : Pantycelyn — ont beaucoup fait pour le Réveil du dix-huitième siècle. Ils ont beaucoup fait pour le Réveil de 1905; car c'est de lui que vient l'un des cantiques le plus souvent chantés et que j'ai entendu retentir jusqu'au fond des mines de Pontypridd : *Guide-moi, o toi grand Jéhovah*, chanté sur la mélodie *Bryn Calfaria* (2). Tandis que de

(1) *The Welsh people*, by John Rhys and David Brynmor-Jones. London, T. Fisher Unwin, 1902, ch. X.

(2) On trouvera cette mélodie dans les *Chants du Réveil*, publiés par l'*Étoile*, mission populaire pour jeunes gens à Genève, Molard, 15. C'est le numéro 48 du recueil, intitulé *Jésus, pain de vie*. Malheureusement les auteurs de ce recueil, imbus de la théorie étrange exposée dans la note de la page 16 que « les mélodies mineures deviennent difficilement populaires », se sont permis de transcrire en majeur le *Bryn Calfaria!!* La mélodie, ainsi défigurée, ne signifie plus rien. Si on veut avoir une idée de son incomparable beauté, il faut la rétablir en mineur, en biffant les quatre bémols, et en opérant les autres changements nécessaires (*ré naturel* au lieu de *ré bémol*, *sol dièze* au lieu de *sol naturel*, etc.)

puissants ministres tonnaient du haut de la chaire, les hymnes de la vieille ferme de Pantycelyn touchaient et inspiraient des milliers de Gallois assemblés. Il y avait, d'ailleurs, du chant partout, en dehors même des réunions; les hymnes nouveaux étaient pleins d'électricité divine; ils resplendissaient brillants et rapides comme des éclairs à travers toute la Principauté. « On chantait plus en une nuit que nous ne le faisons à présent dans une année, » déclarent les historiens gallois qui ont parlé de ce Réveil avant que le Réveil actuel surgît. « Des milliers de gens étaient convertis avant d'avoir entendu un sermon. »

William Williams (Pantycelyn).

Il faut aussi citer David Jones, de Cayo (Carmarthenshire), marchand de bestiaux, qui, une fois converti, employa ses dons musicaux au service de Dieu. Un dimanche matin, tandis qu'il revenait d'une expédition en Angleterre, il perçut le son d'un chant dans la vieille chapelle galloise indépendante de Troedrhiwdalar (Breconshire). Attiré par le chant harmonieux, il entra. Un message de Dieu était là pour lui ce matin. Il quitta la chapelle ayant renoncé pour toujours à sa vieille vie de vanité et de péché; devant lui se dressait l'espoir de Jésus-Christ. Ce fut lui qui traduisit en gallois les psaumes et hymnes du docteur Watts qui étaient alors à l'apogée de leur gloire, et plusieurs de ses strophes demeurent au Pays de Galles les plus populaires et les plus familières de toutes les versions des psaumes

hébreux. Mais il ne se contenta pas de faire l'office de traducteur. Il composa lui-même plusieurs hymnes d'un mérite permanent, où vibre l'esprit du grand Réveil du dix-huitième siècle. A certains moments, David Jones courut de graves dangers, car il y eut des circonstances, comme par exemple une fois à Lampeter, où des brigands, loués pour cet office, jetèrent à la rue les adorateurs attirés par David Jones, et menacèrent de lui faire un mauvais parti, mais les prières de David Jones remplirent les scélérats d'une telle crainte et d'un tel respect que tout honteux ils se dispersèrent.

C'est depuis ce Réveil du dix-huitième siècle que la nation galloise possède un héritage d'hymnes incomparablement riches et profonds, d'une musique originale et mâle, d'une poésie pleine et impressive — précieux instrument pour vivifier et ranimer la vie religieuse, pour susciter de nouveaux Réveils.

Enfin, ce Réveil du dix-huitième siècle créa au Pays de Galles une nouvelle dénomination, l'Église *calviniste méthodiste.* Il faut bien prendre garde que lorsqu'il s'agit du Pays de Galles, le terme *méthodiste*, employé seul, signifie toujours calviniste dans la doctrine et presbytérien dans l'organisation. On doit soigneusement distinguer, en ce qui concerne le Pays de Galles, les *méthodistes* et les *wesleyens* : les wesleyens, eux, sont arminiens quant à la doctrine, et quant à l'organisation ils reproduisent celle de Wesley. Le Réveil du dix-huitième siècle fut calviniste et presbytérien.

Le dix-neuvième siècle a vu se produire dans l'organisation intérieure du méthodisme gallois, une modification importante qui a achevé de le séparer de l'organisation wesleyenne. Au début, les préoccupations missionnaires l'emportaient sur les préoccupations proprement pastorales. Un ministre consacré appartenait à la dénomination entière ; il n'avait pas d'église particulière sous sa direction. Pendant toute l'année il allait de lieu en lieu. Il prêchait presque chaque fois dans un nouvel endroit. La charge

proprement dite de pasteur s'est formée et développée peu à peu — non sans rencontrer même tout d'abord des oppositions. Le docteur Louis Edwards insistait pour l'établissement de pasteurs proprement dits, tandis que ses adversaires objectaient que l'introduction générale de la charge pastorale régulière porterait atteinte à l'ancien système d'itinérance. « Mais, répliquait Edwards, ce système a achevé de » rendre les services qu'il pouvait rendre; il a été excellent » en son temps; il faut le changer maintenant. » Et ses idées ont généralement prévalu. Le nombre des Églises sans pasteurs a diminué rapidement. Les Églises méthodistes galloises sont maintenant pourvues de pasteurs réguliers, établis, qui ne pratiquent point l'itinérance. Comme Wesley ne savait pas le gallois et ne pouvait prêcher qu'en anglais, il n'a guère eu d'influence que sur les localités du Pays de Galles où l'élément anglais prédomine. Et même son influence personnelle n'y a pas été des plus considérables et des plus durables, car le wesleyanisme gallois ne remonte véritablement, d'après M. Elvet Lewis (1), qu'à 1800. Il a été fondé par Edward Jones. Il s'est alors présenté comme un soulagement à beaucoup d'âmes pieuses opprimées par les doctrines rigides de prédestination et d'élection professées par les Indépendants, les Baptistes et les Méthodistes. La théologie de Wesley a fait retentir une note plus libre, plus souple, plus missionnaire, qui a séduit beaucoup d'âmes, et certainement les progrès du wesleyanisme au Pays de Galles doivent être envisagés comme une réaction contre le calvinisme strict. Le wesleyanisme, toutefois, s'est répandu davantage dans le nord du Pays de Galles que dans le sud. Cependant, malgré ses progrès, il reste une petite minorité, comparé aux autres dénominations non-conformistes. M. Elvet Lewis explique

(1) *Nonconformity in Wales*, by H. Elvet Lewis. London, 1904. *(National Council of Evangelical Free Churches.)*

ce fait en disant que les dénominations indépendantes, baptistes, méthodistes, ont été formées sous l'influence d'évangélistes indigènes, authentiquement gallois, tandis que le wesleyanisme a été une importation anglaise. Or, ce qui réussit, au Pays de Galles, c'est toujours et uniquement ce qui est d'origine galloise ou du moins ce qui a traversé l'âme et l'esprit de puissantes individualités galloises avant de se répandre sur la nation. Le wesleyanisme n'a pas eu ses Harris et ses Rowlands.

Il convient de dire que si le méthodisme gallois a été tout de suite et est resté presbytérien dans son organisation, cependant le wesleyanisme a eu une influence indirecte sur toutes les dénominations galloises et leur a fait adopter à toutes, plus ou moins complètement, un trait spécial de son organisation, à savoir ce que les méthodistes anglais appellent « société » ou « meeting d'expérience ». Toutes les dénominations galloises — j'entends toutes les dénominations non-conformistes, car l'Eglise anglicane n'a pas adopté cet usage — toutes les dénominations non-conformistes du Pays de Galles ont adopté cet usage.

Au commencement du dix-neuvième siècle, un autre Réveil eut lieu. John Elias, avec ses sermons théologiques, Christmas Evans avec ses sermons poétiques, Williams of Wern avec ses sermons philosophiques, parcoururent le pays, et le soulevèrent jusque dans ses plus intimes profondeurs. Le résultat fut de nourrir l'intelligence, d'infuser une nouvelle vie dans l'arbre de la connaissance. Tandis que le Réveil de Harris et Rowlands avait donné aux Gallois leur *hymnologie*, le Réveil d'Elias, d'Evans, de Williams of Wern leur donna leur *théologie*. Sous l'influence de ce Réveil, un très grand nombre d'ouvrages religieux et théologiques anglais, spécialement des ouvrages puritains, furent traduits en gallois. Et ils devinrent aussitôt le sujet des discussions dans les Ecoles du Dimanche et dans les

réunions les soirs de semaine. Le puritanisme entra pour ainsi dire dans le sang des Gallois ; il colore encore leurs pensées. De là leur aversion pour les rites et cérémonies. J'ai assisté à des réunions et à des cultes le Vendredi-Saint et le Dimanche de Pâques : point de sainte Cène, rien de spécial, le culte ou la réunion se passait comme d'habitude.

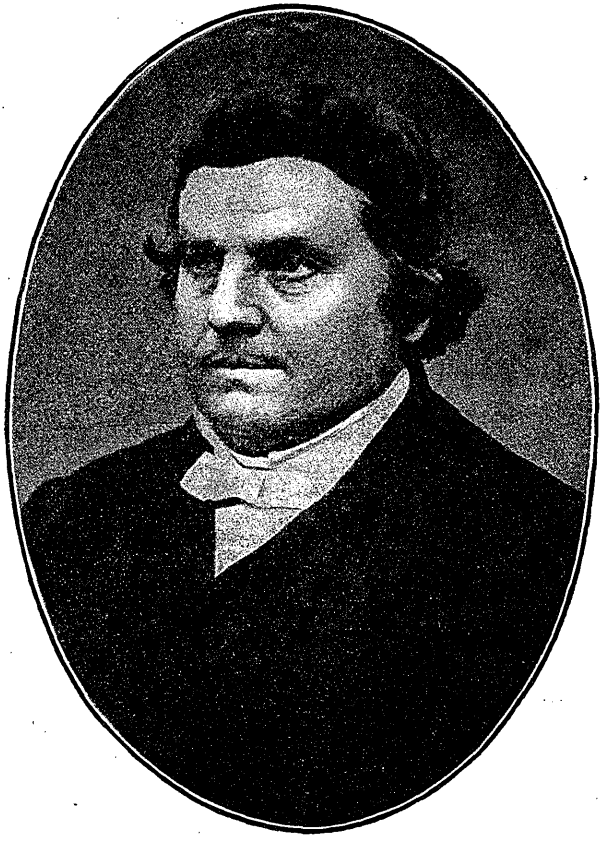
Et cependant il serait peut-être excessif de donner les revivalistes en chef eux-mêmes pour des puritains absolus. Christmas Evans, qui appartenait à l'Eglise baptiste, raconte dans son journal qu'un jour après avoir passé trois heures en prière dans un bois, accablé de tristesse, « comme une douce sensation de l'amour de Dieu et de » son pardon, s'insinua en moi. Comme le soleil approchait » du couchant, je retournai vers la route, montai à cheval, » allai là où j'étais attendu. Le lendemain, je prêchai avec » un tel pouvoir à une vaste assemblée sur le penchant » d'une colline, qu'un Réveil éclata et se répandit sur tout » le pays ». C'est la prédication de l'amour plutôt que celle de la loi. Aussi bien si le wesleyanisme ne réussissait pas à fonder une dénomination bien considérable comme volume, ses doctrines ne laissaient pas de se répandre et d'entamer le vieux calvinisme, le vieux puritanisme. De grands prédicateurs dans les Eglises Indépendantes, tels que Williams of Wern — virent des chaires se fermer pour eux, parce qu'ils professaient ce qu'on appelait alors non pas la « nouvelle école » ou « la théologie nouvelle », mais « le nouveau système ». Le « nouveau système » était tout simplement un calvinisme plus doux que celui qui avait prévalu jusque-là.

En 1859, éclata un autre Réveil. Un jeune ministre Wesleyen, Humphrey Jones, enflammé par le Réveil américain, traversa l'Océan pour apporter le feu du Réveil dans sa propre patrie. Il tint partout des réunions de prière et des services de prédication. Mais sa santé ne put sup-

porter cette fatigue et cette tension nerveuse; au bout de trois ou quatre mois, son système nerveux se brisa (broke down), et il lui fut désormais impossible de remonter en chaire et de faire face à une congrégation. Toutefois, il n'avait pas travaillé en vain; car avant la ruine de sa santé, il avait communiqué le feu qui l'animait à un de ses voisins, le Rév. David Morgan, ministre calviniste méthodiste, qui, lui, jouissait d'une santé et d'une vigueur physique admirables. Morgan parcourut le pays depuis Holyhead jusqu'à Cardiff, parlant comme un prophète inspiré, et cette mission unique dura trois ans. Tout le pays était soulevé. On assure que cent mille convertis furent alors ajoutés aux églises. Le nombre des lieux de culte fut doublé, des milliers d'écoles furent bâties, et trois collèges nationaux furent établis. Si le premier Réveil a donné aux Gallois leur hymnologie, et le second leur théologie, le troisième leur a donné leur *système d'éducation*. Chaque Réveil, comme les inondations du Nil, laisse un riche dépôt derrière lui pour féconder la nation.

Il y a eu, semble-t-il, une grande ressemblance entre le Réveil de 1859 et le Réveil actuel. Les traits principaux du Réveil de 1859, d'après la première brochure publiée par le Western Mail, ont été : les prières spontanées des laïques, l'alliance évangélique entre les églises, le zèle pour la conversion des irreligieux. Presque partout les meetings ont été conduits par les impulsions de l'Esprit — sans programme ni méthode ni chef. N'importe qui priait ou indiquait un hymne, et les meetings ne se terminaient en général que par suite de l'épuisement physique des revivalistes. Souvent les meetings étaient prolongés toute la nuit jusqu'à l'aurore. Les hommes et les femmes les plus ordinaires devenaient éloquents. La différence qui paraît subsister entre ce Réveil de 1859 et le Réveil de 1904-1905, c'est qu'en 1859 les manifestations physiques étaient bien plus marquées. Les gens tombaient souvent dans le délire,

donnant essor à leurs émotions en sautant, et en criant : Hosannah! Halleluiah! En des centaines d'endroits, les



Le Rév. David Morgan,

Collaborateur du Rév. Humphrey Jones
dans le Réveil de 1859-1860.

assistants étaient emportés hors des chapelles incapables de remuer les pieds et les mains.

Le Réveil de 1859 marque une nouvelle ère dans l'histoire de la musique sacrée au Pays de Galles. L'introduction du système appelé *sol-fa* (1) date de cette époque, et aussi l'usage des *singing festivals* (fêtes de chant).

Il semble bien qu'il y a eu, en 1871, un Réveil partiel pendant la mission du Rév. Robert Aitken, à Newport, mais ce Réveil ne saurait être comparé, comme extension et intensité, soit au Réveil de 1859, soit à celui de 1904-1905 dont nous avons à nous occuper spécialement.

Je voudrais toutefois, avant d'aborder proprement le Réveil actuel, raconter ce qu'il m'a été donné de voir des deux institutions que les Réveils passés ont laissées après eux et qui ont été, avec les réunions et les cercles de prières, des instruments si précieux pour la préparation du présent Réveil, je veux parler des *Ecoles du Dimanche* et des *fêtes de chant.*

Le jour de Pâques, je suis allé d'abord visiter l'école du Dimanche du vicaire anglican de Rhos, aux National Schools. Il me promène de groupe en groupe en me faisant répéter comme un perroquet les quelques mots de gallois que j'ai attrapés : « *Dyma Gariad — Diolch iddo — Bendigeddig — Arglwydd, achub.* » Et les vieillards comme les enfants me regardent un peu comme une bête curieuse. Puis le fils du vicaire me conduit successivement dans d'autres écoles du Dimanche non-conformistes : celle de Capel Mawr (la grande chapelle), celle de Bethléem. C'est quelque chose d'impressionnant de voir tous ces groupes qui embrassent tous les âges de la vie, depuis les enfants tout petits auxquels on apprend les lettres jusqu'aux adultes et aux vieillards. Dans un groupe qui a pour monitrice la femme du vicaire, on me montre un jeune homme qui s'est marié la veille ; son attachement pour l'école du Dimanche

(1) Notation musicale avec des lettres.

est tel qu'il n'a pas voulu la manquer, même le lendemain de ses noces! A Bethléem, à Capel Mawr, les adultes sont installés dans la chapelle même, et les petits groupes occupent non seulement le bas de la chapelle, le corps de l'édifice, mais encore les galeries; les enfants, eux, sont dans des salles à côté. Tandis que, dans la chapelle, les adultes font relativement peu de bruit, dans les salles enfantines c'est un grand vacarme. On m'explique qu'on a pour système d'instruire les enfants surtout en leur faisant répéter à voix haute ce que le maître leur dit. Ils ne se font pas faute de crier. Dans un groupe, il y a de tout petits enfants et avec eux un grand jeune homme que je suis étonné de voir en telle compagnie; on me dit que c'est un idiot. Un ministre qui nous accompagne pose quelques questions aux enfants au sujet de David. Il demande comment on s'y prend pour lancer une pierre avec une fronde. Les petits enfants hésitent. L'idiot fait un geste caractéristique qui prouve qu'il est familiarisé avec ce genre de sport. « Qui de vous aimerait être un berger? » demande le ministre. Une petite main se lève. « Eh bien! pourquoi voudrais-tu être un berger? » Le petit hésite à répondre. Le ministre se penche à son oreille et reçoit enfin cette réponse : « ...pour faire de l'argent! » (to make money).

D'après ce que j'ai vu, il semble que, dans ces écoles du Dimanche, tout se passe dans les groupes, et qu'il n'y a pas proprement d'instruction générale. Quand les groupes sont terminés, un trésorier lit le montant de la collecte, des collectes. On chante, on termine par la prière.

Pendant que je visitais ces écoles du Dimanche, je rencontrai dans ma tournée un Anglais dont j'avais déjà fait la connaissance la veille, Mr. Gregory Wilkinson, l'auteur de la brochure : *Retournons à Pentecôte* (Back to Pentecost). Observateur rigide du Sabbat, Mr. Wilkinson m'exprime son étonnement et son mécontentement au sujet des groupes enfantins : « Avez-vous vu? » me dit-il en grondant.

« On apprend à lire aux petits enfants ! Franchement, est-ce qu'ils n'ont pas toute la semaine pour cela ? » C'est que Mr. Wilkinson n'était pas au courant de l'histoire religieuse galloise. Il ignorait l'origine des écoles du Dimanche au Pays de Galles. A coup sûr, cette origine — et ces débuts — sont assez curieux. Les écoles du Dimanche sont nées du besoin profondément senti d'instruire le peuple ignorant, et en particulier de lui apprendre à lire pour qu'il fût en état de lire la Bible — de lui apprendre à lire en *gallois* afin qu'il pût lire la Bible *galloise*. Tout d'abord, Griffith Jones, puis Thomas Charles envoyèrent en mission itinérante des instructeurs qui séjournaient dans une localité le temps nécessaire pour apprendre à lire à toutes les personnes de bonne volonté, les enseignant soit les jours de semaine, soit le dimanche lorsque les illettrés se trouvaient dans l'impossibilité de suivre l'école la semaine ; quand la retraite était terminée dans un endroit, les instructeurs émigraient dans un autre. Ces écoles circulantes firent place dans la suite à des écoles régulières organisées en chaque localité et tenues seulement le dimanche. C'est Thomas Charles qui consacra en quelque sorte l'institution des écoles du Dimanche ainsi comprise en fondant, en 1807-8, les Associations des écoles (*Cymanfaoed Ysgolion*). Le but resta toujours avant tout : l'instruction, non pas pour elle-même à coup sûr, l'instruction pour l'édification, mais enfin l'instruction. Et cela d'autant plus que dans les écoles instituées enfin par le gouvernement et fonctionnant durant la semaine, on apprenait, jusqu'à ces derniers temps, à lire l'*anglais* exclusivement (1). Les écoles du Dimanche sont donc restées jusqu'à ce jour

(1) Depuis peu, l'enseignement du gallois dans les écoles élémentaires publiques est autorisé comme enseignement facultatif. Mais il est probable, à ce que disent MM. Rhys et Brynmor-Jones, que les Gallois préféreront faire instruire leurs enfants en anglais par les écoles de semaine, et en gallois par les écoles du Dimanche.

— et cela dans toutes les dénominations, puisqu'elles ont pénétré même dans l'Eglise anglicane — des écoles où on apprend à lire le *gallois :* toujours, comme on voit, le mélange indissoluble de l'élément religieux et de l'élément national. Et pour ceux qui savent déjà lire le gallois, pour les adultes, l'école du Dimanche reste l'école où on s'instruit tout ensemble dans la langue et la littérature galloises et dans la théologie; le lecteur peut maintenant comprendre ce qui l'a étonné peut-être précédemment, notre assertion qu'à la suite du Réveil d'Elias, de Christmas Evans, des ouvrages théologiques étaient devenus le sujet de discussions (1) dans les écoles du Dimanche : il s'agit, bien entendu, des classes d'adultes. Oui, on y fait de la théologie, en se servant d'ouvrages anglais, mais *traduits en gallois.*

Voilà qui forme des générations instruites des choses de Dieu, toutes prêtes à être réveillées quand le souffle d'en haut viendra passer sur cette éducation religieuse, profonde et ininterrompue! Au reste, la prédication galloise a toujours été très évangélique, et les Gallois sont en général, en dehors des temps de Réveil, l'un des peuples les plus amateurs de prédication qu'il y ait au monde. Il n'est pas rare, dans les grandes occasions, de les voir absorber avec un plaisir évident deux ou trois prédications séparées par un chant, alors qu'une seule aurait été jugée plus que suffisante en d'autres pays. Quand on rapproche l'amour habituel des Gallois en temps ordinaire pour la prédication de leur façon de comprendre les Écoles du Dimanche, on s'explique aisément que la doctrine ne joue pas un très grand rôle dans le Réveil gallois, c'est que la doctrine, ils l'ont déjà, ils en sont tout imbibés, saturés ; ce qu'ils récla-

(1) Dans les classes d'adultes, le « moniteur » fait rarement une leçon ; il préside, il conduit, il oriente, il insiste sur les applicatioas pratiques ; mais chacun dit son mot : tout le « groupe » participe spontanément à l'entretien.

ment et recherchent, l'élément nouveau et fécond, c'est le feu, c'est la vie, c'est l'Esprit.

Après l'École du Dimanche, la *fête de chant* (singing festival).

J'ai assité à Pontypridd, le mardi après Pâques, à l'une de ces fêtes de chant. C'était à 5 h. 1/2 dans une église congrégationaliste. Il y avait eu, paraît-il, à 2 heures, une autre réunion du même genre dans la même église. Le spectacle présenté par la chapelle et son contenu est très particulier. Le bas, le corps (body) de l'Église est garni par les chanteurs, qui sont surtout des jeunes gens des deux sexes. La réunion a pour président un pasteur qui se met au bas de la chaire dans le *Set Fawr* (en gallois — les Anglais disent : *Big Seat* — et cela signifie littéralement : gros siège, place importante ; c'est ainsi qu'on désigne ce que nous appellerions en France le parquet, ou le banc des anciens). Le chef d'orchestre, lui, s'installe dans la chaire même. Après une lecture de la Bible et une prière faite par un laïque, le pasteur président, dans son allocution, fait allusion au Réveil. Il dit que, pendant la lecture de la Bible qui vient d'être faite, il a observé attentivement la physionomie des jeunes gens dans les galeries, et qu'il a été frappé de voir qu'il n'en était pas cette année comme les autres années. Jadis, les jeunes écoutaient la lecture de la Bible comme une corvée, ils avaient hâte que cette partie du programme fut *déblayée*, pressés qu'ils étaient de passer tout de suite à l'affaire capitale de la journée : le chant. Eh bien ! aujourd'hui on a écouté avec le plus profond respect et l'attention la plus soutenue la lecture biblique : c'est là un fruit du Réveil. Dans la même allocution, je note cette autre remarque intéressante : ce Réveil a été caractérisé avec raison comme un Réveil musical, un Réveil du chant et par le chant (a singing Revival) ; mais les jeunes gens ne doivent pas être ingrats. Si un Réveil de chant a été possi-

ble, c'est qu'on avait beaucoup cultivé, pratiqué le chant. Grâce à cette éducation musicale, à cet entraînement musical, le Réveil a été possible ; tout était prêt pour cela. En conduisant l'un de ces festivals, un musicien éminent, Joseph Parry, avait prophétisé, peu avant sa mort, que le prochain Réveil serait un Réveil chantant.

Le programme alors se déroule, hymne après hymne. La plus grande partie des morceaux chantés consiste en chœurs exécutés par les jeunes gens des galeries. Je regrette un peu que ce soient, en général, des hymnes de musique plutôt anglaise ou américaine que galloise. Au reste, on parle anglais tout le temps, car Pontypridd est autant anglais que gallois. Pourtant il y a quelques chants gallois. Le chef d'orchestre interrompt brusquement un chant qui ne va pas à son gré en s'écriant :

« Arrêtez ! ce n'est pas ça ! Vous chantez cet air comme un
» air d'enterrement ! C'est bien vrai qu'il est en mineur. Il
» faut bien qu'il soit en mineur, puisqu'il est gallois. Vous
» savez bien le dicton qui prétend qu'un Gallois est inca-
» pable de dire *Amen* autrement qu'en *mineur*, les deux
» syllabes *A-men* formant tierce mineure. Mais *mineur* n'est
» pas synonyme de *triste*. Le chant que nous chantons est
» un chant joyeux. Les Anglais, en général, sont incapables
» de comprendre ça. Ils ne comprennent pas que les
» Gallois emploient aussi le mineur pour exprimer la joie.
» Et cependant rien n'est plus certain. Le mineur peut
» exprimer la joie aussi bien que la tristesse. »

Et le voilà qui se met, en chantant lui-même tout seul, à montrer les diverses façons, triste ou joyeuse, de chanter la même phrase mineure. Je dois avouer qu'il ne m'a pas entièrement convaincu, et que je préfère encore, au point de vue musical et psychologique, la thèse du vicaire de Rhos, le Rév. Pritchard, qui me disait : « Avez-vous remarqué
» que tous les chants gallois sont en mineur? C'est le pro-

» pre des nations qui ont été conquises. » Il y aurait bien quelque chose à redire à l'assertion ; ce ne sont pas seulement les nations conquises qui ont produit des chants en mineur; il serait plus vrai de dire qu'en général tous les chants populaires sont en mineur : il est vrai qu'on aurait toujours la ressource de soutenir que toutes les nations ont été une fois ou l'autre conquises, ou contiennent des éléments issus de peuplades ou tribus conquises... Ce qui demeure, c'est que, dans les chants gallois, même chantés le plus joyeusement possible, il reste une trace ou une teinte indélébile de mélancolie profonde et pénétrante. Au reste, la cantilène en mineur qui est si fréquente dans les prédications comme dans les prières, et qui s'épanouit dans le hwyl (dont il sera question dans un autre chapitre) donne une physionomie très particulière à tous les services gallois.

Mais le festival ne compte pas rien que des chœurs. Il y a aussi un solo, chanté par une jeune fille qui, pour ce faire, monte dans la chaire, le corsage garni de narcisses et de fougères : le chef d'orchestre se recule pour lui faire place. Et elle chante fort bien l'un des airs favoris d'Alexander (Mission Torrey), le chant de la Gloire, the Glory Song. Puis, il y a un quatuor. Deux couples de jeunes gens et jeunes filles chantent ensemble. Et quand ils ont fini, le président les remercie. — D'ailleurs, chaque morceau est suivi d'un remerciement, même les chœurs dont l'exécution est invariablement accompagnée d'un : *Merci beaucoup* prononcé à voix haute et claire par le chef d'orchestre. — Mais cette fois, le quatuor est remercié par le président qui dit :

« Je suis heureux d'avoir entendu ces nouveaux convertis,
» fruits de notre Réveil. On demande parfois : que faut-il
» faire et que pouvons-nous faire des nouveaux convertis ?
» Eh bien ! employez-les au chant. Ce sera déjà quelque
» chose. Je ne veux pas dire du mal du chant pour compé-

» tition (allusion aux espèces de jeux floraux si répandus
» au Pays de Galles et appelés *eisteddfodau*), mais il est
» bon aussi de s'exercer au chant pour le sanctuaire. »

En réponse à mes interrogations, on m'apprend que cette réunion est une réunion de membres appartenant à diverses Eglises (united meeting). La jeunesse de diverses Eglises est ainsi rassemblée pour ces festivals qui comportent deux ou trois séances dans la journée, et qui ont lieu le Lundi de Pâques, et se prolongent souvent le Mardi. On y chante des hymnes choisis d'avance et étudiés pendant l'année. La fête générale a lieu une fois l'an. L'habitude de ces festivals, et le fait que dans les écoles on enseigne à fond la musique (notation dite *solfa*) et les paroles des hymnes, expliquent toute cette floraison de chants spontanés, sans indications officielles, sans livres, dans le Réveil.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement pendant les vacances de Pâques que de grandes fêtes musicales ont lieu. Vers la fin d'octobre, il y a eu à Mountain Ash, pas très loin de Cardiff, une grande fête à laquelle ont pris part comme chanteurs dix mille membres de deux cents églises méthodistes différentes et à laquelle assistaient quatre mille auditeurs. Parmi ces auditeurs, se trouvaient Evan Roberts et Miss Annie Davies : lorsqu'ils se sont levés à la fin, il a suffi d'un chant de Miss Annie Davies et de quelques mots d'Evan Roberts pour faire jaillir de l'auditoire tout entier des prières et transformer le concert spirituel en une scène revivaliste enthousiaste et émue.

Instruction (écoles du Dimanche et prédication), chant (fêtes de chant et éducation musicale), prière (réunions de prière, prières individuelles, cercles de prières) : nous avons là, les trois puissants facteurs qui, rattachés eux-mêmes aux Réveils passés, ont préparé et finalement provoqué l'explosion du Réveil actuel.

CHAPITRE III

ANTÉCÉDENTS ET DÉBUTS DU RÉVEIL ACTUEL

Pour que surgisse un puissant Réveil, semblable à celui qui a secoué récemment et qui secoue encore tout le Pays de Galles, il faut la réunion de deux conditions qui paraissent au premier abord opposées : un progrès extraordinaire du mal et une incubation sourde du bien.

Très souvent, les Réveils sont précédés d'une période où le mal grandit au point de devenir comme intolérable. Le Réveil Gallois n'a pas échappé à cette règle. Les Gallois s'accordent à reconnaître que les heureux effets des Réveils antérieurs avaient peu à peu disparu, l'impulsion donnée s'étant ralentie, arrêtée, si bien qu'il régnait dans leur pays, avant le Réveil, une profonde dégradation, un alcoolisme croissant, une décadence toujours plus rapide de la foi religieuse. Ils insistent sur le sommeil, sur la torpeur qui avait envahi les nombreuses Eglises du pays et sur le relâchement qui s'était produit dans les mœurs, en sorte que l'intempérance, la débauche elle-même, le jeu et les divertissements de la pire espèce avaient envahi jusqu'aux plus modestes villages. Les lieux de culte étaient de plus en plus désertés ; les parties de foot-ball — grandes occasions

de paris — remplaçaient pour les jeunes gens les réunions de prières. La lecture des romans et la légèreté des conversations avaient démoralisé la jeunesse. Mme Saillens assure qu'Evan Roberts lui-même était un si passionné liseur de romans qu'il aurait refusé de recevoir la visite d'un ami pour ne pas interrompre une lecture commencée. Les jours de fête, la police de Cardiff et des autres villes constatait un nombre toujours plus considérable d'arrestations pour délits commis en état d'ivresse. Dans les mines, la grossièreté des ouvriers, leurs jurements et leurs blasphèmes faisaient frémir les chrétiens qui se trouvaient parmi eux. Au cours du Réveil, à l'une des réunions, on mit dans la main du président un papier sur lequel il était écrit : « Priez » pour les jeunes filles employées dans les magasins, afin » que leur manière de parler soit plus honnête. Leurs » conversations sont si épouvantables dans la rue qu'elles » font trembler les hommes. » « Est-ce possible? » demanda le président à l'auditoire, qui lui répondit : « Oui ! » Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le Rév. William Morris, de Treorchy (comté de Glamorgan) ait pu s'écrier :

« La génération future semblait nous promettre des » matérialistes, des positivistes, consacrés à Mammon ou » à l'athéisme, ne se souciant absolument pas de leur âme » et rayant de leurs calculs le mot : éternité. Mais voici » que l'Esprit de Dieu a glorieusement arrêté la décadence » de notre race. Nos jeunes gens et nos jeunes filles sont » ramenés dans la bonne voie pour un noble dessein, » pour une noble vie et pour un noble idéal. Ce réveil est » le salut des jeunes et le salut de notre nation pendant » une crise terrible de notre histoire. »

Cependant, ces progrès du mal ne suffiraient pas à amener un Réveil, s'il n'y avait que cela. Pour qu'un Réveil éclate, il faut que tout élément de vie religieuse n'ait pas disparu. Si l'irreligion et l'immoralité étaient universelles

et radicales, ce serait fini, et nul Réveil ne serait possible. Il y a des Eglises qui ont disparu : les Eglises d'Asie Mineure du temps de saint Paul, du temps de l'Apocalypse. D'ailleurs, la psychologie montre qu'il faut, pour qu'un Réveil puisse se produire, une incubation plus ou moins prolongée. Il en est, à ce point de vue, des Réveils collectifs comme des conversions individuelles : les conversions les plus brusques, les plus violentes, les plus dramatiques supposent tout un travail de préparation préalable. Ce travail est le plus souvent sourd, caché, enveloppé, ignoré du moi officiel, si je puis ainsi dire. Le moi officiel ne s'en aperçoit qu'à l'instant où la vie intérieure, grossie par cet emmagasinement prolongé, fait irruption soudaine dans la conscience; et c'est pourquoi, pour le moi officiel de l'individu qui se convertit, comme pour les spectateurs étrangers qui jugent le fait à un point de vue extérieur, la conversion est instantanée. En réalité, elle le paraît, elle ne l'est pas. Il n'y a pas de conversion brusque. De même, il n'y a pas de Réveil brusque : tout Réveil est toujours préparé par une période plus ou moins longue de rumination, d'intussusception, d'enveloppement mystérieux, d'absorption, d'incubation — d'incubation de ce qui doit précisément éclater enfin.

C'est encore, me semble-t-il, ce que nous constatons au Pays de Galles. A coup sûr, le Réveil y a été préparé par le consciencieux travail accompli depuis des années au sein des Églises. Les Écoles du Dimanche, nous l'avons dit, avaient formé sinon la totalité, du moins une grande partie de la population à la connaissance de la Bible : aussi plusieurs mauvais sujets, plusieurs pécheurs scandaleux, venant à se convertir, ont-ils eu tout de suite sur les lèvres des expressions bibliques et de nombreux passages pour exprimer soit leur repentance, soit leur foi nouvelle et leurs sentiments de joie, de reconnaissance, d'adoration. Le Pays de Galles est un pays dans la vie duquel la prédi-

cation a toujours joué un grand rôle; il a produit beaucoup de grands prédicateurs, et le peuple est saturé de sermons. L'activité persévérante des pasteurs, comme celle des moniteurs et des monitrices, a porté ses fruits. Dans un des principaux foyers du Réveil, à Neath, on s'est réuni dans une salle pouvant contenir deux mille personnes, dont le nom est significatif : *Salle du mouvement en avant* (Forward Movement Hall). Récemment construite, elle est la résultante des préoccupations de progrès qui ont dû frayer la voie au Réveil. D'après Mrs. Penn-Lewis, le *Mouvement en avant* a indiscutablement préparé le Réveil, car pendant les treize années qui ont précédé le Réveil, il a organisé des réunions aggressives (aggressive work) dans diverses localités galloises, amenant un grand nombre de conversions et enseignant aux convertis à travailler eux-mêmes au salut des âmes. Les débuts même du Réveil sont étroitement liés au *Mouvement en avant*. Car le Rev. Seth Joshua qui, après une mission à New Quay, emmena avec lui les jeunes gens et les jeunes filles réveillées de New Quay en mission à Newcastle Emlyn où était Evan Roberts, qui reçut alors le baptême du Saint-Esprit, — le Rev. Seth Joshua était un évangéliste du *Forward Movement*.

J'ai parlé de salle *construite*. Les innombrables chapelles (temples des Églises non conformistes) qui s'élevaient partout, prêtes à abriter les assemblées, témoignaient déjà, à elles seules, de la préparation du Réveil. Elles ont été bâties avec l'argent fourni par le zèle des troupeaux eux-mêmes et pour répondre à des besoins dès longtemps existants. A Rhos, un laïque m'énumérait les dons offerts par les mineurs pendant les années immédiatement antérieures au Réveil pour la réparation d'une chapelle et des salles adjointes, et j'étais confondu, stupéfait, d'une telle générosité! Ailleurs, on parle d'ouvriers mineurs qui s'étaient cotisés pour fonder une bibliothèque circulante de plusieurs milliers de volumes; ces gens-là n'étaient

donc ni des vauriens ni des dormeurs invétérés ; en tout cas, leur soif de connaissance était bien éveillée.

Ainsi, en dépit, à côté et au-dessous des progrès du mal, il y avait au Pays de Galles, avant le Réveil, une incubation lente du bien.

Aussi bien, on peut dire que, précisément, les progrès de l'immoralité et de l'impureté, dans un milieu donné, peuvent et doivent avoir pour effet d'affliger, d'effrayer, de scandaliser ce qui reste d'élément moraux et religieux, — s'il en reste, — de les amener à soupirer après une métamorphose, un renversement d'orientation, à prier pour un Réveil, et ainsi, en fortifiant, en exaspérant par le contraste la piété et la moralité de quelques-uns, de provoquer le travail sourd de réaction, de germination et d'incubation préalable à l'explosion du Réveil. Et comment ne pas se rappeler ici ces lignes tout récemment écrites par un éminent chrétien anglais :

« Quand Dieu a résolu d'accorder de grandes bénédic-
» tions à une église, voici comment il s'y prend. Deux ou
» trois membres de cette église s'attristent de sa chute pro-
» fonde et en deviennent troublés jusqu'à l'angoisse. Peut-
» être ne se disent-ils rien de leur tristesse commune,
» mais ils se mettent à prier avec un zèle, une instance
» infatigables. La passion du Réveil de leur église devient
» la règle de leur vie. Ils pensent au Réveil dans leur repos,
» ils y pensent dans leur sommeil, c'est le souci dévorant
» de leur vie. Un lourd fardeau les oppresse, sans cesse ils
» souffrent en eux-mêmes pour les pécheurs qui périssent ;
» ils sont en travail d'enfantement pour les âmes » (1).

C'est ce qui s'est passé au Pays de Galles. Et ceux qui se sont trouvés excités ainsi par les progrès même du mal à redoubler de prières, ont été très souvent des vieux chré-

(1) *La Vertu de la Violence* (The Virtue of Violence). *British Weekly*, du 14 sept. 1905, traduit par E. Ponsoye. *Foi et Vie*, 16 oct. 1905, p. 615.

tiens convertis jadis par le grand Réveil de 1859 : ils se sont mis à faire eux aussi, à travers le temps, et d'un Réveil à l'autre Réveil, leur *chaîne de priére*, comme les Australiens l'ont faite, dans l'espace, d'un quartier à l'autre de Melbourne. Brandons dispersés çà et là dans les églises et recouverts d'une cendre qui n'avait pas réussi à les éteindre, ils ont réagi contre la froideur et les ténèbres environnantes ; ils se sont ranimés, rallumés, et ont ainsi préparé le retour du Réveil.

Il ne faut pas oublier d'ajouter aux causes précédentes, une cause d'un caractère complexe, à la fois politique, nationale, morale et religieuse. Plusieurs mois déjà avant le Réveil, le Pays de Galles avait entrepris une résistance héroïque au nouveau système d'éducation du gouvernement anglais — système qui confère un injuste privilège à l'Eglise anglicane, dont l'importance est si restreinte dans la vie nationale du Pays. On se rappelle que l'anglicanisme n'a jamais été bien vu par les Gallois. On a voulu l'imposer avec la conquête, et il reste synonyme de conquête dans l'esprit et les traditions des Gallois. Dès lors, on s'explique fort bien que le nouveau système d'éducation n'ait trouvé nulle part, dans toute la Grande-Bretagne, des adversaires plus acharnés qu'au Pays de Galles. Le Pays de Galles, non conformiste jusqu'à la moelle, ferme champion de la liberté, a été la citadelle de la résistance à la loi scolaire injuste. Cette résistance persévérante, en même temps qu'elle exigeait un déploiement de vigueur morale remarquable, a produit une concentration extraordinaire de l'esprit public sur les questions religieuses, en même temps qu'elle a amené une recrudescence de l'esprit national, toujours liée dans le Pays de Galles à la recrudescence de l'élément religieux. Lorsque le Réveil a éclaté, il est venu fortifier à son tour le mouvement de résistance qui l'avait préparé. Dans le courant de novembre dernier, on a inauguré une nouvelle chapelle. La pierre frontale porte le nom de la nouvelle

Eglise : *Beulah*, et au-dessous, en gallois : *1905, l'année du Réveil et de la Lutte pour la liberté de l'éducation*. L'inscription est significative.

Si l'on joint à tout ce qui vient d'être dit sur les progrès du mal et l'incubation du bien, et sur la résistance aux privilèges illégitimes conférés à l'anglicanisme, tout ce qui a déjà été exposé dans les précédents chapitres sur les Réveils antérieurs et sur les Cercles de prières, on aura, je crois, une idée assez complète de ce qui a préparé et amené le grand Réveil gallois de 1904-1905.

Comment a-t-il commencé ?

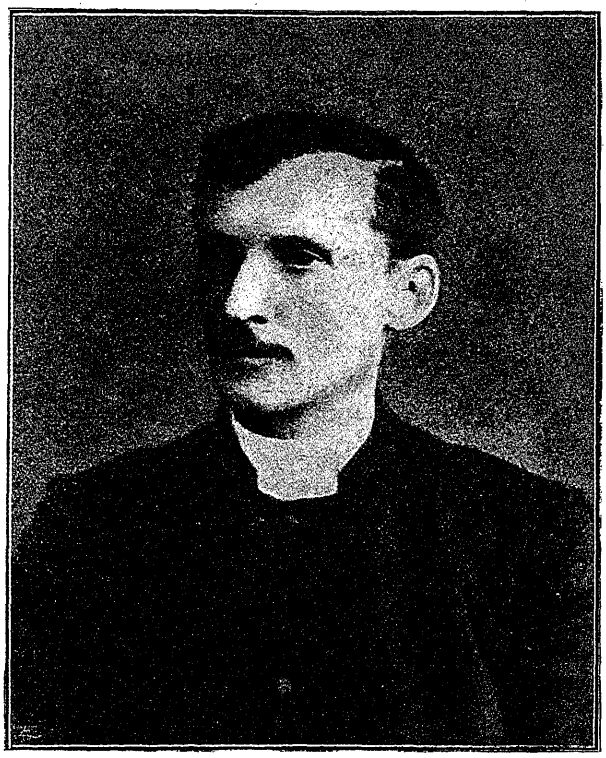
C'est assez difficile à dire. Il semble avoir jailli spontanément dans différentes églises, sans lien les unes avec les autres. Il en avait été ainsi pour plusieurs des Réveils antérieurs. La cause dernière du déclanchement, là où tout était prêt, il faut la chercher naturellement dans les prières, individuelles ou collectives, qui montaient à Dieu en plusieurs endroits depuis longtemps, en faveur du Réveil.

Quoique le Réveil eût déjà commencé depuis longtemps à Tonypanddy et ailleurs, on s'accorde en général à fixer le vrai point de départ du Réveil en juillet 1903, à New Quay, dans le comté de Cardigan (1). New Quay est situé sur le bord de la baie de Cardigan, à 15 milles de distance de la station de chemin de fer la plus rapprochée. C'est là, dans ce lieu écarté, que le Réveil a éclaté avec une intensité décidément contagieuse. Il est intéressant de noter que le district du sud du comté de Cardigan est essentiellement gallois ; c'est à peine s'il y a plus d'une chapelle anglaise dans le rayon de 20 à 30 milles.

Il y avait à New Quay un ministre nommé le Rév. Joseph Jenkins, dont l'arrière grand-père avait fait partie de la

(1) D'après M. Stead, c'est aussi dans le comté de Cardigan, bien qu'un peu plus au nord que New Quay, qu'éclata le grand Réveil de 1859.

première bande de prédicateurs organisée par Howell Harris. C'était un homme excellent, un chrétien dévoué, et un pasteur fidèle ; mais il sentait qu'il manquait pourtant quelque chose à son ministère et à son Eglise. Pendant le



Le Rév. Joseph Jenkins de New Quay.

cours de l'année 1902-1903, il acquit la conviction qu'il y avait lieu d'organiser de nouvelles réunions religieuses, en y introduisant une plus grande liberté de parole et de témoignage. Les réunions qu'il avait en vue ne devaient

avoir aucune forme prescrite. Chacune devait prendre spontanément sa propre forme particulière. Les personnes présentes prieraient, chanteraient, parleraient, suivant l'impulsion du moment. Dans ces réunions, le Rév. Jenkins voulait communiquer et répandre ses propres expériences spirituelles. Il les raconta, en effet, déclara qu'il pensait bien avoir été converti (saved) depuis plusieurs années, quoiqu'il n'eût pas joui de la joie qu'apporte d'ordinaire la certitude du salut ; il ajouta que ses efforts pour prêcher Christ avaient été sans aucun doute honnêtes, et qu'il avait fait de son mieux pour profiter spirituellement lui-même de sa propre prédication. Et pourtant, conclut-il, « je n'avais jamais compris l'Evangile comme je le com-
» prends aujourd'hui — la puissance de Dieu pour l'assu-
» rance actuelle d'un plein salut ».

Le 16 novembre 1903, le *South Wales Daily News* publiait un sermon du Rév. Jenkins où se trouve rapporté un fait que M. Stead regarde comme le premier signe extérieur et visible du Réveil :

« Il y a quelque temps, au retour d'un voyage, j'ai ap-
» pris qu'un « seiat » (1) avait été supprimé à cause d'une
» soirée musicale en ville. Quelqu'un se leva dans une
» assemblée de l'église et demanda le motif de cette sup-
» pression, estimant que le fait d'une soirée en ville n'était
» pas une raison suffisante. Il fut décidé de rétablir le
» *seiat*, et dans cette réunion on vit et on entendit les pre-
» mières indications de l'aurore qui allait se lever sur
» l'église. Une jeune fille prononça une prière, et cette
» prière fut la plus merveilleuse et la plus touchante prière
» que j'aie jamais entendue. L'effet fut immédiat. Toute
» l'assemblée fut élevée à un degré supérieur et auparavant
» inconnu d'expérience spirituelle. Un des diacres les plus
» âgés, qui était debout près de la porte, s'avança. De

(1) Terme gallois qui signifie « séance », réunion de prière dans l'espèce.

» chaudes larmes ruisselaient sur son visage. Il s'écria : » Tout va bien, je le reconnais. C'est le Saint-Esprit. »

Le ministre regardait, écoutait plein de joie. Cependant lui-même n'était pas encore pleinement baptisé du Saint-Esprit. Le travail intérieur qui avait commencé en lui fut accéléré par diverses circonstances convergentes : une lettre reçue d'un de ses amis de l'Inde, quelques paroles d'un autre ami qui lui dit très directement : « Mon ami, » j'ai peur que vous ne soyez en décadence spirituelle (back-» sliding), car il y a quelque chose dans votre appréciation » des choses, et dans les cadences de votre voix qui trahit un » sérieux déchet dans votre vie spirituelle, et j'ai remarqué » l'absence d'émotion (pathos) dans votre voix quand vous » prêchez. » Tourmenté de nouveau par le sentiment qu'il ne faisait pas dans son ministère tout ce qu'il aurait pu et dû faire, sentant plus profondément que jamais le besoin d'une puissance nouvelle, le Rév. Jenkins la rechercha par l'étude de la Bible et de livres relatifs à la prière, jusqu'à ce qu'enfin il sentit sa vie spirituelle se réveiller et se développer en lisant le livre du Dr Andrew Murray : *Avec Christ à l'école de la prière*. Une nuit, il eut une vision très nette de la Croix : le Christ lui apparut...

Il avait déjà eu la satisfaction et l'encouragement de rencontrer un autre ministre avec lequel il s'était senti en pleine communion d'aspirations. Aucun de ces deux pasteurs n'avait assisté à la conférence de Llandrindod qui venait d'avoir lieu (août 1903). Après avoir prié soit ensemble, soit séparément, l'un pour l'autre, ils décidèrent de demander au Conseil Presbytéral (Presbytery) la convocation d'une réunion pour le développement de la vie spirituelle. La réunion eut lieu (en novembre ou décembre). Il y eut, à cette réunion, trois « missionnaires », c'est-à-dire trois messagers qui avaient assisté à la convention de Llandrindod et y avaient reçu une « fraîche inspiration ». L'un

de ces trois messagers était une dame qui n'avait encore parlé qu'une seule fois en public : ses paroles touchèrent le cœur d'une jeune fille, que nous allons voir réapparaître dans notre récit.

Peu après, un dimanche soir, en janvier 1904, le Rév. Jenkins prêcha sur ce texte : « La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. » Il se sentit comme mystérieusement poussé à décrire *le monde*, tel qu'il le voyait apparaître à ses yeux comme dans une vision. Rentré chez lui, il était sur le point d'aller se reposer, lorsqu'il entend quelqu'un frapper à sa porte. Il ouvre, et voici une jeune fille timide et modeste qui entre. C'était la jeune fille déjà mentionnée, Miss Florrie Evans, dans l'âme de laquelle un travail intérieur avait commencé lors de la réunion de novembre ou décembre 1903. Pendant quelques minutes, elle resta debout, hésitante, silencieuse, comme si elle ne pouvait pas parler; enfin, elle parla : « Voilà une » demi-heure que je me promène devant la porte de la » maison, tâchant de trouver le courage d'entrer. J'ai » essayé de vous rencontrer dans le couloir du temple, » mais vous ne m'avez pas remarquée en sortant. Je suis » allée à votre rencontre lorsque vous vous rendiez chez » vous. Vous m'avez dit simplement : « Bonsoir ! » Mais » c'est la question de mon âme qui me pèse lourdement » sur le cœur, qui me tue. Je ne puis pas vivre comme » cela ! J'ai vu *le monde* dans votre sermon, ce soir. Je suis » sous ses pieds. Venez à mon secours. » Après avoir causé quelques instants avec elle, le pasteur constata que la jeune fille pensait être « sauvée » (convertie), mais qu'elle avait peur de céder entièrement au Sauveur, de le reconnaître pour son *Maître*. Il lui demanda : « Pouvez-vous » dire à Jésus-Christ : *Mon Seigneur ?* — Non, répondit- » elle, je vous comprends, mais je ne le puis pas. Est-ce » que je sais ce qu'il me demandera de faire ? Des choses » bien difficiles, peut-être. — Oui, dit le pasteur, ce sont

» des choses difficiles qu'il vous demandera. Le chemin » qui mène à la paix et aux joies de l'Evangile est étroit. » La jeune fille ne put arriver ce soir-là à se remettre entièrement à Jésus comme à son *Seigneur*. Le pasteur lui conseilla de prier jusqu'à ce que son âme fût disposée à

Miss Florrie Evans de New Quay.

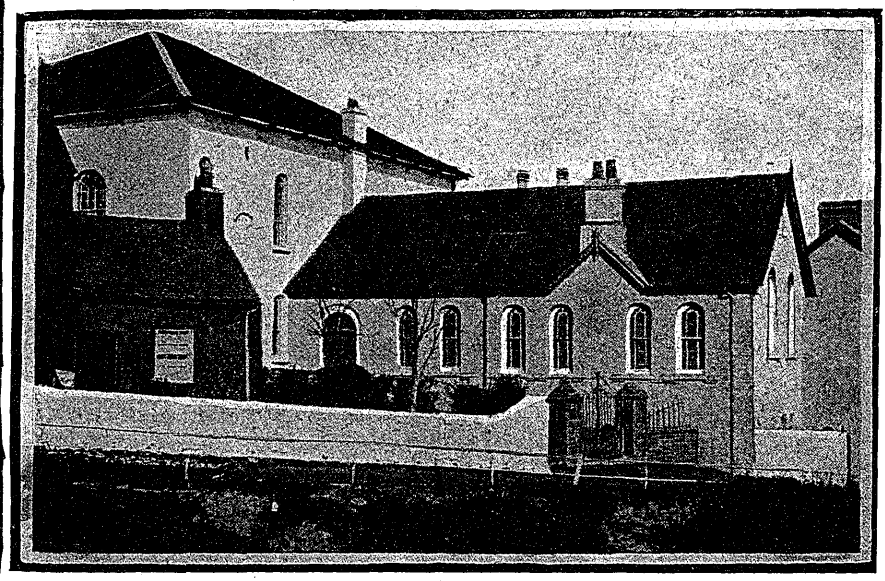
accepter les conditions divines. Elle promit de suivre ces conseils et partit...

Le dimanche suivant, en février 1904, M. Jenkins se sentit poussé à introduire quelque élément nouveau dans la réunion d'activité chrétienne tenue après le culte du

matin; il lui vint à l'esprit de demander aux jeunes gens un témoignage, *un témoignage défini*, de ce que le Seigneur avait fait pour leurs propres âmes. Deux ou trois jeunes gens prirent la parole. « Je vous remercie », interrompit le pasteur, « mais tout cela, ce ne sont que des discours, ce » n'est pas de l'expérience, ce n'est pas du témoignage. » Il y eut un long et penible silence. A la fin, une jeune fille se leva : c'était la jeune fille dont nous avons déjà parlé deux fois, Miss Florrie Evans. Les mains jointes, les yeux pleins de larmes, elle s'écrie d'une voix tremblante et avec une profonde émotion : « Si personne ne parle, je dois dire » que j'aime le Seigneur Jésus de tout mon cœur. » L'effet de cette parole fut électrique et inexprimable. Instantanément l'Esprit de Dieu sembla être tombé sur l'assemblée. Ce fut une émotion indescriptible, un déluge de larmes. L'un après l'autre, les gens se levèrent et firent leur confession publique avec des larmes et des actions de grâce. Le Réveil était commencé. Un membre de la société d'activité chrétienne qui avait préparé un travail sur l'existence de Dieu, ne put se résoudre à le lire. Il déclara que spirituellement le meeting était très en avance sur son essai. Les membres avaient les preuves de l'existence de Dieu dans leurs propres cœurs. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute sur l'existence de Dieu. N'était-Il pas en cet instant même présent parmi eux, transformant la vie de chacun? — Tel est dans sa touchante simplicité le début de ce prodigieux mouvement.

A partir de ce jour, le mouvement religieux s'étend et grandit. De dimanche en dimanche, il devient toujours plus puissant. Les hommes âgés viennent en grand nombre dans les réunions de jeunes gens. Peu à peu, on voit les hommes de la campagne se rassembler d'une distance de dix-huit kilomètres dans la petite ville tranquille de New Quay, pour y subir les merveilleuses influences du Saint-Esprit. Trois jeunes filles de cette ville, qui ont été les premières à sentir ces influences, ont aidé d'une

manière remarquable à réveiller les Églises de leur profond sommeil. Un soir une d'entre elles priait ainsi : « Rends-moi intègre, rends-moi pure. Toi, tu es pur, tu es véritable, la vérité même, toute la vérité. Oh! la vérité infinie... elle m'accable... O Dieu de vérité! » Une autre s'écriait : « Oh! merci de ta miséricorde, de ta miséricorde envers



La chapelle calviniste méthodiste du Tabernacle, à New Quay, où le Réveil a commencé en février 1904.

une grande pécheresse telle que moi. Je te rends grâce, O Jésus, tu es un grand Sauveur! Rends-moi pure, rends-moi blanche, tu ne pourrais pas faire de moi une grande âme, je ne suis qu'une petite créature. Rends-moi pure, brillante, transparente : une petite perle brillante dans ta couronne bénie! » La troisième de ces jeunes filles était une cantatrice renommée ; elle a consacré entièrement sa

voix magnifique au service de Jésus-Christ. On se souviendra longtemps de cette voix qui retentit dans la *Foire aux vanités* de Cardigan, lorsqu'elle suspendit soudain toutes les transactions en chantant un des plus beaux cantiques gallois, qui a pour sujet *Jésus vainqueur de tous ses ennemis.*

Bientôt, sous la direction de leur ministre, le Rev. Jenkins, les jeunes gens de New Quay se mirent à tenir des réunions dans le sud du comté de Cardigan, et le Réveil se répandit de lieu en lieu avec une telle rapidité, qu'on aurait dit, rapporte-t-on, un incendie sur le flanc des collines.

On a parfois prétendu — et M. Sead s'est fait l'écho de ce bruit — que le célèbre pasteur de Londres, F. B. Meyer, l'un des membres assidus et des chefs influents des Conventions de Keswick, avait eu une part directe dans la préparation et l'éclosion du Réveil. En avril 1903, il aurait parlé devant un nombreux auditoire au Pays de Galles de la puissance du Saint-Esprit, qui ne peut être obtenue que par les chrétiens qui sont résolus à donner en tout la première place à Jésus-Christ. Il aurait demandé à ses auditeurs s'ils étaient préparés à exalter Jésus-Christ tout de suite. Ils se seraient levés immédiatement tous ensemble, chantant avec la plus grande ferveur : Crown him ! crown him ! crown him ! (Couronnez-le !) A la fin de cette réunion, plusieurs auraient déclaré à M. Meyer leur résolution de tenir une réunion de prière chaque jour, toute la journée, pendant un mois, en vue d'obtenir la puissance du Saint-Esprit, et dans l'espoir de provoquer un Réveil dans le Pays de Galles. Suivant d'autres, les assistants auraient promis de prier un jour par mois pour un Réveil. D'après tous, Evan Roberts aurait assisté à la réunion et aurait fait ladite promesse. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute l'exactitude de ces récits, sauf en ce qui concerne la présence et l'engagement d'Evan Roberts. Non seulement Evan Roberts n'a jamais fait spontanément allusion

à ce fait, mais un pasteur gallois, dont le témoignage se trouve publié dans une des brochures du Western Mail, étant allé interviewer Evan Roberts, celui-ci a déclaré qu'il n'avait jamais vu ni entendu le Rév. Meyer, et que c'est à peine s'il connaissait son nom. L'histoire religieuse d'Evan Roberts qui, peu à peu ou tout à coup, tantôt d'une façon progressive et continue, tantôt par des crises discontinues et brusques, a fait de lui le revivaliste actuel, a commencé plus de douze ans avant le Réveil, et le Rév. Meyer n'y a joué aucun rôle.

En août 1904, une seconde convention fut tenue à Llandrindod. Les témoignages rendus dans les réunions montrèrent la profondeur de l'œuvre déjà accomplie en 1903. Un ministre, écrivant dans le journal gallois appelé le *Goleuad*, dit qu'à cette conférence « plusieurs virent une » porte d'espérance pour un Réveil au Pays de Galles dans » l'avenir prochain. » Et, au sujet des témoignages rendus dans les réunions, le même auteur écrit :

» C'étaient de véritables délices d'entendre des pasteurs » et des laïques exprimer le changement qui s'était opéré » dans leur ministère et dans leur propre vie personnelle » depuis la Convention de 1903. On a fait de nombreuses » allusions à une consécration plus intense, à des habitu- » des rejetées, à une plus pleine dépendance vis-à-vis du » pouvoir du Saint-Esprit, à la nouvelle naissance de plu- » sieurs âmes qui a résulté de tout cela. Plusieurs ont » attesté que la Bible était un livre nouveau pour eux; » d'autres que la prière était plus aisée et plus puissante » qu'autrefois... Il est manifeste que de meilleurs jours » sont sur le point de luire, et bénis soient ces croyants » qui sont disposés maintenant à se consacrer eux-mêmes » comme dignes médiums (1) pour le Saint-Esprit dans le » prochain Réveil. »

(1) L'expression est intéressante; elle est à rapprocher de ce que nous avons dit à la fin du chapitre premier sur la suggestion.

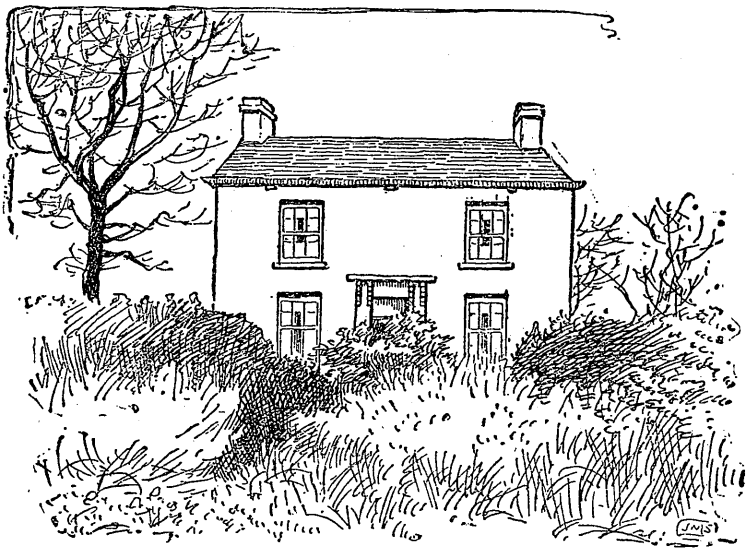
Pendant cette même conférence, il y eut, à ce qu'on raconte, une réunion de prières convoquée à minuit, où tous les assistants se consacrèrent de nouveau à Dieu pour son service, et demandèrent d'une manière précise et définie au Seigneur de *susciter quelqu'un* pour lancer le Réveil.

Au mois de septembre 1904, le Rev. Seth Joshua, évangéliste rattaché au « Mouvement en avant » (Forward Movement), visita New Quay pour y tenir une mission, et il y trouva le Saint-Esprit à l'œuvre d'une façon si remarquable que tout de suite il dit : « Je sens que cela présage » un grand Réveil. » L'Esprit passait et souflait sur les réunions comme un vent puissant. Le chant, les prières, les témoignages, les exhortations, étaient comme chargés d'un fluide vital. Les réunions étaient terminées deux ou trois fois, mais elles recommençaient de nouveau, de nouvelles voix se faisant entendre immédiatement après la bénédiction pour implorer encore le pardon ou pour rendre joyeusement des actions de grâces. Des hommes et des femmes robustes et vigoureux pleuraient en écoutant des prières de jeunes filles. Plusieurs des jeunes gens avaient manifestement reçu un baptême de puissance. L'amour, parmi les croyants, était intense, et la tendresse des prièrès d'intercession irrésistible.

De New Quay, l'évangéliste alla à Newcastle Emlyn, où il y a une école préparatoire pour les jeunes gens qui se destinent au ministère. Au service dirigé par Mr. Joshua, quelques étudiants reçurent manifestement le pouvoir du Saint-Esprit, parmi lesquels Sidney Evans, le camarade et l'ami d'Evan Roberts, et Evan Roberts lui-même.

Evan Roberts est né en 1878, à Loughor, ville du comté de Glamorgan, à l'extrémité occidentale du pays, dans le district de Swansea (sur le canal de Bristol). Il a six frères et trois sœurs. Sa famille appartient à l'église méthodiste. Son père, mineur de profession, était un homme pieux qui

avait à cœur d'élever sa nombreuse famille dans la crainte de Dieu. A la naissance de chacun des dix enfants, l'humble cottage a retenti de cantiques de louange, et de ferventes prières sont montées à Dieu. L'ardent désir de la mère de famille était que l'un au moins de ses sept fils prêchât un jour l'Evangile. Lorsque Evan vint au monde, elle s'écria :



La maison d'Evan Roberts à Loughor.

« Voilà encore un fils pour le service de Dieu! Peut-être » sera-t-il un jour un prédicateur! »

C'était un enfant obéissant, plein de respect pour ses parents et un excellent écolier. « Si difficile que fût une leçon, » affirme un de ses camarades, « Evan la savait toujours. » Grand amateur de jeux, énergique et courageux, prêt à défendre les petits, il se faisait aimer de chacun.

A mesure qu'il grandissait, il trouvait mille moyens de seconder sa mère. Il avait douze ans, lorsqu'un accident de

mine blessa son père au pied assez grièvement. A peine convalescent il regagna son poste, où sa présence était indispensable. Evan demanda à l'accompagner, et il sut se rendre fort utile à son père.

C'est ainsi qu'à l'âge de douze ans, le jeune Roberts dit adieu à son enfance en devenant le bras droit de son père et en s'initiant aux rudes labeurs des mineurs. En effet, lorsqu'au bout de quelques mois son père fut entièrement rétabli, Evan commença aussitôt le travail régulier de garçon de mine au charbonnage de Broadoak (Loughor), et là encore, sa bonne humeur et son caractère énergique ne lui firent point défaut.

Rien d'étonnant à ce que sa piété s'affermît et s'approfondît graduellement dans de pareilles circonstances. Il ne se rattachait point, d'ailleurs, à une union chrétienne, pas même à un chœur. En sortant de la fosse, il se rendait vite à la maison et se plongeait dans ses livres. Son père se plaignait qu'on ne pût l'en arracher avant trois ou quatre heures du matin.

Son premier travail religieux fut la création d'une école du dimanche pour les enfants des mineurs. Il demanda et obtint pour cette école l'usage des bureaux de la mine inoccupés le dimanche. Il se mit de tout son cœur à cette entreprise et bientôt son école était connue dans tout le district. Nombre d'enfants y venaient nu-pieds et en haillons. Il réussit à leur trouver des amis pour compléter leur accoutrement, et finalement le pasteur consentit à incorporer cette école dans la sienne qui n'avait pas eu, jusqu'alors, d'enfants de cette classe.

Tout en travaillant à la mine, le jeune Evan ne perdait pas de vue son ambition suprême de devenir un prédicateur. En attendant, il faisait luire sa lumière à la maison. Avec son frère Dan, et en s'accompagnant d'un harmonium, il faisait retentir le chaud nid familial des cantiques de Sion, et les soirées du dimanche étaient consacrées à des

cultes domestiques pleins de saveur et de vie. Pendant longtemps la Bible avait formé à peu près toute sa bibliothèque. Il ne se lassait pas de l'étudier. On ne le voyait jamais, pour ainsi dire, sans son exemplaire des livres saints. Tout en descendant dans la fosse, dans la benne comme dans les galeries souterraines, il mettait à profit chaque minute de loisir, grâce à sa lampe de mineur. Pendant qu'il travaillait, il plaçait sa Bible dans quelque trou ou quelque angle commode près de l'endroit où il travaillait, afin de l'avoir sous la main quand il pourrait s'asseoir une ou deux minutes, pour en parcourir les pages bien-aimées, debout parfois, ou assis sur un bloc de houille. Un jour, une explosion assez grave se produisit. Le futur revivaliste gallois échappa à tout accident dangereux, mais les feuillets de sa Bible furent écorchés par l'explosion enflammée.

Il avait environ vingt ans lorsqu'il commença à se former une bibliothèque en suivant les conseils d'un diacre. Dès qu'il put garder pour lui une partie de son gain, il se procura des livres qu'il étudiait pour se délasser de ses huit heures de mine. Comme beaucoup de Gallois, il était — et il est — poète, et plusieurs belles strophes de sa composition ont paru dans le *Cardiff Times*, sous la signature *Bwlchydd*.

Pensant que la sténographie pourrait lui être utile, et connaissant, à une lieue de là, un ami qui pouvait la lui apprendre, le voilà qui, durant trois mois, s'astreint à faire journellement deux heures de marche pour acquérir cette science.

Pour compléter ses connaissances en tous genres, il se mit encore à apprendre le métier de forgeron auprès d'un oncle à qui il tint à payer pour cet apprentissage 150 francs de ses économies. Au bout de peu de mois, il était devenu un excellent ouvrier.

Mais il ne prêchait pas encore. Il avait bien été invité à le faire dans une chapelle, mais n'ayant pas encore reçu le

mot d'ordre d'En-Haut, il avait décliné cette invitation. Un soir, un jeune diacre plein de zèle déclarait dans son allocution que si quelqu'un désirait recevoir le Saint-Esprit en vue du service de Dieu, il n'avait qu'à le demander avec une entière persévérance. Ces paroles firent une profonde impression sur Evan Roberts. De retour chez lui, il se mit en prière. Il pria longtemps avec instance, restant sur ses genoux presque tout le matin. Lorsqu'il se releva, il était résolu à entrer à l'école préparatoire de Newcastle-Emlyn, pour étudier ensuite la théologie. Sa mère fut au comble de la joie en voyant ainsi se réaliser le grand espoir de sa vie. La famille tint à contribuer aux dépenses qui, d'ailleurs, furent en partie couvertes par de petites corvées joyeusement acceptées.

Mais ici nous avons le propre récit d'Evan Roberts, nous allons donc lui laisser la parole.

Le document dont nous reproduisons la traduction intégrale et aussi exacte que possible, a été publié pour la première fois par le *Western Mail* auquel il avait été envoyé par le Rév. Thomas Francis, ministre méthodiste à Gorseinon. C'est Evan Roberts lui-même qui a dicté ce récit en gallois au Rév. Francis, le mercredi 28 décembre 1904. Le Rév. Francis l'a traduit en anglais en s'efforçant, dit-il, « de conserver la forme et la vivacité du gallois, sacrifiant » le style et la correction pour obtenir une transcription » littérale fidèle. C'est là, assure-t-il, ce qui explique le » caractère abrupt et raide de certaines phrases. »

Ce récit se trouve reproduit à la fin de la troisième brochure publiée par le *Western Mail*. Il a été aussi inséré *in-extenso* ou en partie dans une grande quantité de journaux religieux anglais.

« Pendant treize ans j'ai prié pour recevoir le Saint-
» Esprit; je fus conduit à prier ainsi par l'incident suivant :

» William Davies, le diacre, dit un soir à la Société (1) : » Soyez fidèles! Supposez que l'Esprit descendît et que » vous fussiez absent de l'Assemblée? Rappelez-vous Tho- » mas, et combien il perdit à ne pas être présent le soir de » la Résurrection ! »

» Je me dis alors : je veux recevoir le Saint-Esprit à tout » prix! Et par tous les temps, en dépit de toutes les diffi- » cultés, j'allai aux réunions. Bien souvent, en voyant » d'autres garçons partir en canot avec la marée, je fus » tenté de faire volte-face pour me joindre à eux. Mais non. » Je me disais : Souviens-toi de ta résolution d'être fidèle, » et j'allais à la réunion : réunion de prière le lundi soir à » la chapelle (2), réunion de prière le mardi soir à Pisgah » pour l'Ecole du dimanche ; réunion de l'Eglise (3) le mer- » credi soir; réunion de la Ligue de l'Espoir (4) le jeudi » — j'assistai fidèlement à toutes ces réunions pendant des » années. Pendant dix ou onze ans j'ai prié pour un Réveil. » Je pouvais passer des nuits entières à lire des récits de » Réveils ou à parler sur les Réveils. C'était l'Esprit qui me » poussait ainsi à penser à un Réveil.

» Un vendredi soir du printemps dernier (1904), tandis » que je priais près de mon lit avant de me coucher, je me » sentis emporté dans une immense étendue, en dehors du » temps et de l'espace (I was taken up to a great expanse — » without time and space). C'était la communion avec » Dieu. Auparavant je n'avais qu'un Dieu lointain. Ce soir- » là, j'eus peur, mais cette peur ne s'est plus jamais renou- » velée. Je tremblais si fort que le lit en fut secoué, et que » mon frère, réveillé, me saisit, pensant que j'étais malade.

» Après cette expérience, je fus réveillé chaque nuit vers » une heure du matin. Ceci est d'autant plus étrange que » je dormais ordinairement comme une pierre, sans qu'au- » cun bruit dans ma chambre pût me réveiller. A partir » d'une heure, j'étais saisi (taken up) dans la communion » divine pendant environ quatre heures. Ce que c'était, je

(1) Probablement la Société d'activité chrétienne.
(2) *Chapel :* sans doute l'Eglise méthodiste.
(3) *Church :* serait-ce l'Eglise anglicane?
(4) *Band of Hope* désigne une ligue cadette de tempérance.

» ne puis vous le dire, si ce n'est que c'était divin. Vers les » cinq heures il m'était de nouveau permis de dormir » (I was again allowed to sleep) jusque vers neuf heures.

» A cette heure-là, j'étais de nouveau saisi (taken up), » emporté dans la même expérience que celle des premières » heures du matin, jusqu'à environ midi ou une heure.

» On me questionnait à la maison. On me demandait » pourquoi je ne me levais pas plus tôt, etc., etc.

» Mais ces choses étaient trop divines pour que j'en pusse » rien dire. Cela dura environ trois mois (1). Quand je partis » pour l'école de Newcastle-Emlyn — oh ! j'eus peur de » perdre la communion. J'avais mis à part une demi-heure » par jour pour elle. Et pendant la première semaine » j'accomplis très bien ma tâche scolaire. Mais après cela » tout mon temps fut saisi (taken up). Un gros rhume me » mit au lit pendant quatre jours, mais jour et nuit, ce » n'était que prière ; la dernière de ces quatre nuits, j'étais » baigné de sueur — résultat du refroidissement et de la » communion avec Dieu (the result of the cold and of com- » munion with God).

» Je me levai le dimanche. Le Rév. Seth Joshua était là. » Le mardi soir, il y avait une réunion de prière, et » Sydney Evans et d'autres vinrent me voir et me deman- » dèrent si je me proposais d'y aller. »

Interrompons ici le récit pour noter quelques remarques.

Ce n'est pas à tort, certes, que Mme Saillens qualifie ce récit d'*étrange*. La psychologie religieuse pourrait bien, je crois, en trouver d'aussi étranges dans les récits d'expériences religieuses ; elle aurait peut-être de la peine à en trouver qui le soient plus.

Il est important d'observer que ce n'est pas le salut, le pardon, la conversion, que recherche Evan Roberts pendant ses treize années de prières. De même que la jeune fille de New-Quay se considérait comme « sauvée », mais

(1) Pendant ce temps, Evan Roberts se préparait pour l'examen d'entrée à l'Ecole préparatoire de Newcastle Emlyn.

souffrait de ne pas se sentir entièrement consacrée à Jésus-Christ comme à son Seigneur, de même Evan Roberts se considère comme sauvé, mais soupire après une autre et supérieure bénédiction : le baptême du Saint-Esprit. Ce désir est intense chez Evan Roberts. C'est comme une idée fixe, une obsession, pendant treize ans. Et pendant ces treize années s'accumulent dans le fond de son être toutes les impressions religieuses produites par des prières répétées, par une assistance régulière aux réunions de la Société d'activité chrétienne et à toutes les réunions de prière possibles, tous les soirs de la semaine. Et à cette idée fixe du baptême du Saint-Esprit, se joint l'idée fixe du Réveil. C'est comme une incubation prolongée. Le subconscient d'Evan Roberts se charge progressivement, se charge sans cesse, jusqu'à ce que se produisent les décharges électriques que nous constatons dans les extraordinaires expériences de Loughor, de Newcastle-Emlyn, de Blaenannerch.

La première expérience, celle de Loughor, est des plus curieuses : c'est une sensation de mouvement ascensionnel (taken up), de dilatation (expanse), et en même temps d'abolition du temps et de l'espace. Certaines sensations physiques sont à coup sûr à la base de cette expérience analogue à celle de plusieurs mystiques. Ce qui est surprenant, c'est de voir cette expérience durer pendant des heures, et se reproduire, toujours pendant une durée de plusieurs heures, chaque jour durant trois mois. Il est surprenant aussi de voir Evan Roberts réussir pendant une semaine à mettre à part une demi-heure par jour pour jouir de cet état : il pouvait donc s'y mettre et en sortir à volonté ? En tout cas, Evan Roberts note fort bien les résultats physiques de cette expérience religieuse : le tremblement nerveux qui le saisit la première fois, tremblement si intense qu'il agite et secoue le lit et réveille le frère d'Evan, et puis, à Newcastle-Emlyn, la sueur abondante que provoque le prolongement de cette expérience durant quatre jours. Il est vrai

qu'avec une calme impartialité faite pour dérouter un lecteur inaccoutumé à la psychologie religieuse, Evan reconnaît que le rhume produit par le refroidissement pouvait bien être aussi, en même temps, une cause de cette sueur abondante. Mme Saillens a supprimé dans sa traduction les mots bizarres : « résultat du refroidissement et de la communion avec Dieu. »

Avant de reprendre la suite du récit fait par Evan Roberts au Rév. Francis, ouvrons une parenthèse pour intercaler, à sa juste place, le récit d'Evan Roberts à M. Stead :

» Voici, dit M. Stead, le récit qu'il me fit de sa conver-
» sion, comme nous prenions le thé ensemble à Mardy, le
» dimanche après-midi :

» Depuis longtemps, bien longtemps, j'étais fort troublé
» dans mon âme et dans mon cœur par la pensée de la
» faillite du Christianisme. Oh ! cela me paraissait une
» telle faillite — une telle faillite — et je priais, et je priais,
» sans que rien m'apportât aucun soulagement. Mais une
» nuit, après avoir de nouveau prié à ce sujet dans une
» une grande angoisse, je m'endormis ; et à une heure du
» matin, je fus soudainement réveillé et je me trouvai,
» plein d'une joie et d'une crainte indicibles, dans la pré-
» sence même du Dieu tout puissant. Pendant quatre heures
» j'eus le privilège de lui parler face à face comme un
» homme parle face à face avec son ami. A cinq heures,
» quand cette apparition prit fin, il me sembla que je
» retombais du ciel sur la terre.

» Ne rêviez-vous pas ? lui demandai-je.

» Nullement. J'étais bien éveillé. Et ce ne fut pas seule-
» ment ce matin-là, mais tous les matins pendant trois ou
» quatre mois. Toujours j'ai joui pendant quatre heures de
» cette merveilleuse communion avec Dieu. Je ne puis la
» décrire. Je la sentais (I felt it), et elle paraissait changer
» toute ma nature, et je voyais les choses sous une lumière
» différente, et je compris que Dieu allait agir dans ce pays
» et non seulement dans ce pays, mais aussi dans le monde
» entier.

» Excusez-moi, dis-je, mais en ma qualité de vieil inter-
» viewer, j'aimerais savoir si, lorsque l'extase mystique eut
» cessé, vous mîtes sur le papier tout ce que vous vous
» rappeliez de ces heures de communion avec Dieu.

» Non, je n'écrivis rien. Cela dura jusqu'à mon départ
» pour Newcastle-Emlyn, où je désirais me préparer en
» vue du ministère. J'aurais voulu retarder ce moment,
» craignant de perdre mes quatre heures de communion
» avec Dieu chaque matin. Mais mon entrée au séminaire
» était chose décidée. Et les choses arrivèrent comme je
» l'avais redouté. Pendant un mois entier, Il ne vint plus.
» Je restai dans les ténèbres. Mon cœur devint dur comme
» la pierre. Même la vue de la croix ne m'émouvait plus.
» Enfin, à ma grande joie, Dieu revint à moi et m'accorda
» de nouveau sa glorieuse communion, et il me dit que je
» devais aller parler aux gens de mon village. Mais je
» n'allai pas. Je ne me sentais pas capable de parler à mes
» plus proches parents, à mes voisins et à mes amis.

» Puis-je vous demander si celui dont vous parlez vous
» apparut sous les traits de Jésus-Christ ?

» Non, dit M. Roberts, ce n'était pas Jésus-Christ, c'était
» Dieu en personne.

» Dieu le Père Tout-Puissant ? repris-je.

» Oui, dit M. Roberts, et le Saint-Esprit.

» Pardonnez-moi de vous avoir interrompu, et continuez,
» je vous prie.

» Je n'allai pas chez les gens de mon village, mais je restai
» troublé et mal à mon aise... » (1).

Dans la brochure anglaise (The Revival in the West), M. Stead commente au bas des pages le récit qu'on vient

(1) Ce récit se trouve dans la brochure de Stead : *The Revival in the west*, p. 42-45. Il en a paru dans les journaux religieux de langue française (*La Pioche et la Truelle, L'Eglise libre, La Vie nouvelle*) diverses traductions dont aucune n'est intégrale. Celle même qui est renfermée dans la traduction française de la brochure de Stead par M. Rochat présente des lacunes Je me suis servi librement de ces traductions diverses en les combinant les corrigeant et les complétant d'après le texte anglais.

de lire par des notes intéressantes que le traducteur suisse, M. Rochat, a supprimées, sans doute parce qu'il a craint qu'elles ne nuisissent à l'édification des lecteurs qu'il avait en vue. Mais il vaut la peine sinon de traduire *in-extenso* ces commentaires de M. Stead, tout au moins de les indiquer. Ils ont une incontestable valeur psychologique et montrent par le fait qu'il est tout à fait possible d'être un *emballé* pour le Réveil et pourtant d'avoir et de conserver dans son esprit des préoccupations de psychologie religieuse.

Donc, dans une première note, M. Stead rapproche l'expérience d'Evan Roberts d'une expérience religieuse analogue faite par M. J. Addington Symonds, une fois qu'il était sous *l'influence du chloroforme* (la citation de Symonds est empruntée à l'ouvrage de William James sur *les variétés de l'expérience religieuse*); il renvoie aussi aux expériences religieuses de Mme Guyon (avec citation de James à l'appui). — Relevant les mots où Evan Roberts déclare : « Je sentais » la communion avec Dieu, et elle semblait changer toute » ma nature, et je voyais les choses sous une lumière diffé- » rente, et je savais que Dieu allait agir dans ce pays et » non pas dans ce pays seulement, mais dans le monde » entier », M. Stead fait observer dans une autre note que ce genre de vision mystique qui rend un homme capable (à ce qu'il croit) de comprendre le secret de Dieu dans la création et l'arrangement de l'univers, a été commun à tous les grands saints, et même à des gens qui n'étaient pas proprement des saints; il cite particulièrement Walt Whitman, George Fox, Ignace de Loyola, sainte Thérèse, Jacob Bœhme. — A propos de la déclaration d'Evan Roberts : « Je n'écrivis rien », M. Stead reproduit deux phrases de W. James sur l'absorption mystique des Sufis en Dieu et « l'incommunicabilité du transport propre à » tout mysticisme ». — Enfin pour illustrer la confession d'Evan Roberts : « Ce n'est pas Jésus-Christ qui m'est

» apparu, c'est Dieu en personne et le Saint-Esprit », M. Stead rapporte que si George Fox avait coutume de causer avec Jésus-Christ, sainte Thérèse, comme Evan Roberts, parlait avec Dieu. (Ici se place une citation de sainte Thérèse d'après W. James.)

M. Stead contredit sur un point les remarques que nous présentions plus haut au sujet du récit Francis. Il semble croire que le récit de l'expérience religieuse de Loughor est le récit de la *conversion* d'Evan Roberts. Et à l'appui de son interprétation, pour prouver qu'Evan Roberts n'était pas chrétien, quoiqu'il fût membre d'une Eglise et moniteur d'une école du dimanche, il cite ces paroles prononcées à Trecynon, le 14 novembre, par Evan Roberts lui-même : « Pendant des années j'ai été un fidèle membre de » l'Eglise, un travailleur zélé et un généreux donateur. Mais » j'ai récemment découvert que je n'étais pas un chrétien » et qu'il y avait des milliers de personnes dans la même » situation que moi. C'est seulement depuis que j'ai fait » cette découverte qu'une nouvelle lumière est entrée dans » ma vie. Elle brille sur tous les hommes, s'ils veulent » seulement ouvrir leurs yeux et leurs cœurs ». Je ne sais toutefois si M. Stead n'attribue pas une importance excessive à ces paroles, et si Evan Roberts, quand il dit : « Je n'étais pas chrétien », ne tombe pas dans ce travers fréquent chez les hommes religieux de déprécier leur propre passé religieux sous le coup d'une nouvelle et forte expérience qui éclipse à leurs yeux les expériences anciennes. Peut-être aussi Evan Roberts veut-il dire seulement : je n'étais pas un chrétien plein et complet, un chrétien normal, comme l'est celui qui a reçu le baptême du Saint-Esprit. Et cette dernière interprétation est, je crois, la plus probable. M. Stead lui-même écarte l'allégation d'après laquelle Evan Roberts aurait été puissamment influencé par le Rév. F.-B. Meyer à une convention religieuse en août 1903, et il dit : « Sui- » vant le récit de M. Roberts lui-même, il semble avoir été

» surtout dominé dans ses dévotions par la conviction » affligeante de la faillite du Christianisme. » Voilà, me semble-t-il, en effet, ce qui préoccupait Evan Roberts, non pas son salut personnel, mais les succès du Christianisme dans le monde, non pas sa conversion individuelle, mais un baptême du Saint-Esprit qui le rendît capable de travailler au Réveil de ses frères. — Il est bien vrai que dans le récit Francis, Evan Roberts déclare que jusqu'à l'expérience de Loughor, Dieu avait été pour lui un Dieu éloigné, tandis que dans cette extase mystique il devint un Dieu de près. Mais il n'est pourtant pas nécessaire de passer par des extases mystiques analogues à celle que décrit Evan Roberts pour être proprement un chrétien. — La preuve que c'est la pensée du Réveil qui hante Evan Roberts plutôt que celle de sa propre conversion, c'est que le résultat de son expérience mystique, il l'a dit lui-même à M. Stead, c'est de lui faire voir les choses sous une lumière différente et de lui faire connaître que Dieu allait agir dans le pays de Galles, et non seulement dans le pays de Galles, mais dans le monde entier. Aussi bien, dans une conversation avec le Councillor Johnson à Newcastle-Emlyn vers la fin de mars, Evan Roberts a déclaré que les récits des journaux étaient incorrects : « Ce qu'ils appellent ma *conversion* se » rapporte à une expérience très différente qui a suivi ma » conversion très longtemps après : il s'agit de l'expérience » du baptême du Saint-Esprit. »

Le récit Stead confirme le récit Francis sur un point curieux. Nous allons voir en effet que dans le récit Francis, Evan Roberts déclare que, à Newcastle-Emlyn, il aimait le Père et le Saint-Esprit, mais n'aimait pas le Fils ; et l'expérience de Blaenannerch semble avoir consisté surtout à le courber sous l'amour de Dieu en Jésus-Christ, Jésus-Christ crucifié, comme nous allons le constater. Eh bien ! au cours du récit Stead, Evan Roberts déclare que dans l'expérience de Loughor, c'est Dieu le Père qui lui apparaît, et le Saint-

Esprit — mais pas Jésus-Christ. Il semblerait presque — sans doute ce serait fausser les choses que de l'affirmer nettement — mais il semblerait presque que l'expérience de Loughor est simplement une expérience *religieuse* au sens général, une expérience *mystique*, et que l'expérience de Blaenannerch est seule, est enfin une expérience essentiellement et spécifiquement *chrétienne*. Ce ne serait pas la première fois que pareil phénomène pourrait être observé. Dans le livre *de la Mort à la Vie*, on peut constater que Haslam, par exemple, a passé par deux conversions qui méritent bien toutes deux ce titre, mais dont la première était simplement religieuse, et la seconde seule réellement chrétienne. Il semble en avoir été ainsi de Jonathan Edwards, avec cette différence que sa seconde conversion a été lente et progressive.

M. Stead nous donne ce détail intéressant, c'est que pendant les derniers mois de son séjour à Loughor, avant de partir pour l'Ecole préparatoire de Newcastle-Emlyn, Evan Roberts, très fervent dans la prière, évangélisait avec ardeur son prochain, tenant dans son petit logement des réunions si fréquentes, si prolongées, si ardentes, que sa propriétaire finit par avoir peur de lui et lui signifia son congé, estimant que « dans son enthousiasme il était possédé ou un peu fou » (possessed or somewhat mad).

Evan Roberts était depuis peu dans l'Ecole de Newcastle-Emlyn, lorsqu'il fut l'objet de la visitation divine qui aboutit à faire de lui le revivaliste extraordinaire qu'il a été de 1904 à 1905. Depuis plusieurs jours il avait vaguement conscience de je ne sais quelle influence mystérieuse. Voici comment il décrit, dans le récit Francis, ce qui se passa alors :

» Il y avait, dit-il, des réunions à Blaenannerch. A ce mo-
» ment, je sentis que l'Esprit venait sur moi, et il vint si
» irrésistible que je me précipitai vers la chapelle sans
» prendre mon pardessus. L'influence commença. J'étais

» prêt à prier — à prier pour que la puissance fût donnée
» aux jeunes filles venues de New-Quay (1) de peur que les
» gens se confient en elles. J'avais prié pour elles à la mai-
» son, le lundi soir. Mais il ne me fut pas permis de prier
» publiquement le mardi soir. Ce jour-là j'avais demandé
» où était le Diable (That day I had asked where the devil
» was). J'étais dur (hard). Je pouvais regarder à la croix
» sans sentir (without feeling). Je pleurais à cause de la
» dureté de mon cœur, mais je ne pouvais pas pleurer à
» cause de Christ. J'aimais le Père et l'Esprit, mais je
» n'aimais pas le Fils.

» Le mercredi, j'allai à Blaenannerch (2). Le matin je
» rencontrai dans la Boutique (la maison du Rev. Evan
» Phillips) l'employé de la gare, et je lui dis que j'étais
» comme une pierre — j'étais comme si quelqu'un avait
» balayé en moi tout sentiment. Et j'étais convaincu qu'il
» fallait ou que je sois jeté sur un lit de maladie ou que je
» reçoive l'Esprit avec puissance.

» Mag Phillips (3) vint à moi. Il y avait une réunion de
» prière en train dans la maison. J'avais deux raisons
» pour n'y pas entrer : la première, la crainte de faire parler
» de moi parce que j'étais sorti de l'Ecole (4); la seconde
» était que je voulais parler à Mag de l'état de son âme.

» Priez pour moi et je prierai pour vous », lui dis-je; et
» les larmes jaillirent de ses yeux.

» Nous fûmes bénis tous les deux le même jour, moi le
» matin et elle l'après-midi. Je ne me rappelle rien sur ce
» mercredi, si ce n'est que je reçus quelque chose vers
» 3 heures et demie et que je demandai à Mag si elle avait

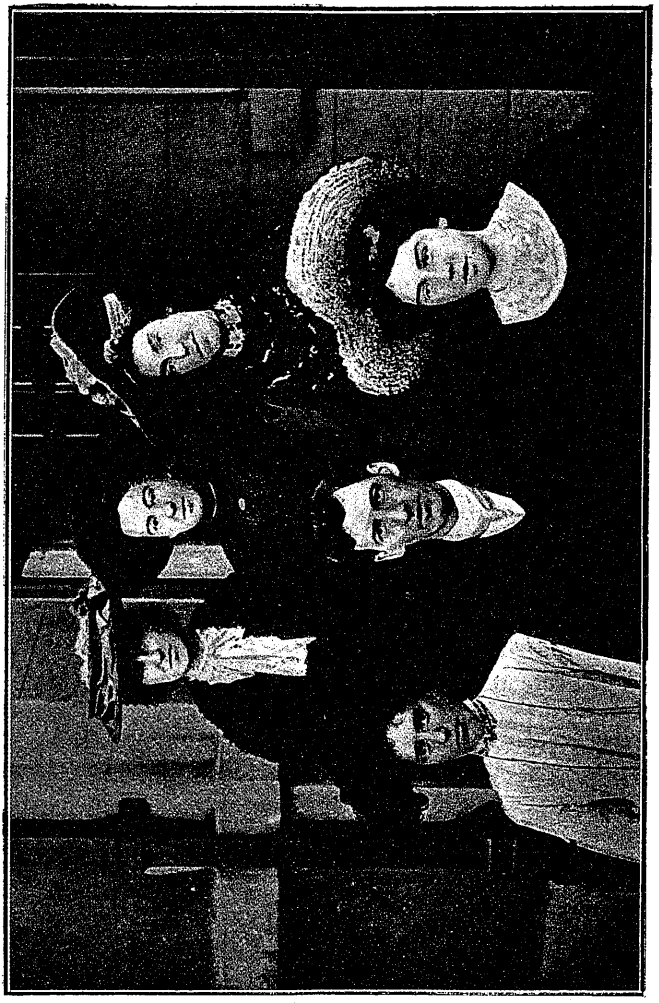
(1) C'était une délégation de la Société d'activité chrétienne de New Quay, envoyée en mission à Newcastle Emlyn et aux environs.

(2) Il y avait en effet à ce moment-là une Convention à Blaenannerch, petite ville située à huit milles de Newcastle Emlyn. Cette Convention était présidée par les mêmes trois messagers de Llandrindod qui avaient visité New Quay vers la fin de 1903. — D'après le reste du récit, il est manifeste que c'est seulement le jeudi qu'Evan Roberts est allé à Blaenannerch avec le Rév. Seth Joshua, les jeunes filles de New Quay, Sydney Evans et un groupe d'étudiants de Newcastle Emlyn.

(3) La fille du pasteur.

(4) Evidemment sans permission.

» prié pour moi à ce moment, sur quoi elle me répondit :



Evan Roberts et les Revivalistes de Loughor.

« J'ai prié pour vous tout le jour, Roberts, mon enfant. »

» Quand je revins le mercredi soir à l'Ecole, les jeunes

» filles de New-Quay essayèrent de m'influencer (tried to » influence me), mais rien ne me touchait. Et elles dirent :

» Ne pouvons-nous rien faire pour vous ?

» Non, dis-je. Je n'ai qu'à attendre le feu. J'ai construit » l'autel ; j'ai empilé le bois et préparé le sacrifice ; je n'ai » plus qu'à attendre le feu. »

» Vers 9 heures et demie, le lendemain matin, le feu » tomba, et il n'a pas cessé de brûler depuis.

» Ce matin-là, le jeudi, nous partîmes pour Blaenannerch » vers six heures. Tantôt joyeux, tantôt triste, tantôt dur et » froid — mes sentiments varièrent ainsi pendant le voyage » ce matin.

» Nous chantions dans le break (1) et mes sentiments » étaient très variés — tantôt haut, tantôt bas.

» La réunion de sept heures du matin était consacrée à » répondre à des questions posées par les assistants. Le » R. W. W. Lewis présidait. A la fin, le Rév. Seth Joshua » pria, et dit au cours de sa prière : « Seigneur, accorde- » nous telle et telle grâce (qu'il énuméra) et courbe-nous » (bend us) » (2). Il ne dit pas : « *O Seigneur, courbe-nous* », » comme si c'était là sa demande principale. C'est l'Esprit » qui mit, en ce qui me concernait, l'accent sur ces mots : » *courbe-nous.* « Voilà ce qu'il te faut », me dit l'Esprit. Et » tandis que je sortais de la réunion, je priais : « O Seigneur, » courbe-moi. »

» A la table du déjeuner, chez le Rév. M. P. Morgan, » Mag Phillips m'offrit le pain et le beurre. Je refusai, » ayant assez mangé. Au même moment, le Rév. Seth » Joshua étendait la main pour prendre le pain et le beurre, » et cette pensée me frappa :

» Est-il possible que Dieu m'offre l'Esprit et que je ne sois » pas préparé à le recevoir, tandis que d'autres sont prêts

(1) D'après Mrs Penn-Lewis, ils chantaient un cantique qui commence ainsi : « Il est en train de venir — il est en train de venir — le pouvoir du Saint-Esprit. — Je le reçois — je le reçois — le pouvoir du Saint-Esprit » (p. 44).

(2) En gallois : *plyg ni.* On peut aussi traduire : subjugue-nous, dompte-nous, ploie-nous.

» à le recevoir, mais qu'il ne leur est pas offert ? Maintenant,
» j'eus l'impression d'une plénitude qui m'étouffait.

» En nous rendant à la réunion de neuf heures, le Rev.
» Seth Joshua fit cette remarque : « Nous allons avoir au-
» jourd'hui une réunion merveilleuse. » A quoi je répondis :
« Je me sens presque prêt à éclater. »

» La réunion ayant été ouverte fut livrée à l'Esprit. J'avais
» l'impression que je devrais prier. Comme l'un après
» l'autre le faisaient, je posai la question au Saint-Esprit :
» Dois-je prier maintenant ? » — « Attends un moment », ré-
» pondait-il. Pendant que les autres priaient, je sentais une
» force vivante venir en mon cœur. Elle m'empêchait de
» respirer, et mes jambes flageolaient et après chaque
» prière je demandais : « Dois-je prier maintenant ? » La force
» vivante allait croissant et j'étais prêt à éclater. Et tout à
» coup quelqu'un termina sa prière — mon cœur étant en
» ébullition. J'aurais éclaté si je n'avais pas prié. Ce qui me
» mettait en ébullition, c'était ce verset : « Dieu a montré
» son amour envers nous... » (1). Je tombai à genoux, les bras
» étendus sur le banc d'en face, et les larmes et la transpi-
» ration coulèrent abondamment. Je crus que c'était du
» sang. Madame Davies, de Mona, New-Quay, vint essuyer
» mon visage. A ma droite était Mag Phillips, et à ma
» gauche Maud Davies. Pendant environ deux minutes, ce
» fut effrayant. Je criai : « Courbe-moi ! courbe-moi !
» courbe-nous ! » Puis : « Oh ! oh ! oh ! oh ! » et Madame
» Davies dit : « O merveilleuse grâce ! » « Oui, répondis-je,
« ô merveilleuse grâce ! » Ce qui me courbait, c'était la
» pensée de Dieu recommandant son amour, tandis que
» moi je ne voyais rien en lui qui méritât recommandation.
» Après que j'eus été courbé (bent), une vague de paix vint
» sur moi et l'auditoire chanta : « J'entends ta voix bien-
» venue. » (2) Et tandis qu'on chantait, je pensais à ceux
» qui seraient courbés au jour du jugement, et je fus rempli
» de compassion pour eux, et je pleurai.

» Depuis ce moment-là, le salut des âmes devint le

(1) Rom., V, 8. La version anglaise traduit : God *commending* His Love, Dieu *recommandant* son amour.

(2) Cantique anglais bien connu.

» fardeau de mon cœur. A partir de ce jour, j'ai brûlé ar-
» demment du désir de parcourir tout le Pays de Galles, et
» même, si c'eût été possible, j'aurais voulu payer Dieu
» pour qu'il me permît d'y aller. On fit un plan de cam-
» pagne, et huit d'entre nous devaient parcourir le pays et
» je paierais tous les frais.

» Un samedi, après-midi, quelques-uns d'entre-nous allè-
» rent à New-Quay pour conférer sur ce projet. Je n'avais
» que deux heures environ à rester, ayant promis de re-
» tourner à Newcastle Emlyn, pour l'amour d'une âme. Les
» autres restèrent et continuèrent à prier pour ce projet,
» mais aucune lumière ne vint. Après ma merveilleuse ex-
» périence à Blaenannerch, j'avais demandé à Dieu d'en-
» flammer six âmes dans l'Eglise, à Newcastle-Emlyn, et
» six furent enflammées, et aussitôt je reçus l'ordre de re-
» tourner chez moi, à Loughor. La vision me fut donnée le
» dimanche, au service du soir, juste avant que le Rév.
» E. Phillips commençât à prêcher. »

Dans le récit qu'on vient de lire, Mme Saillens a supprimé une phrase que j'ai rétablie. La suppression s'explique aisément, car au premier abord on ne voit pas trop ce que la phrase peut bien vouloir dire :

C'est au début de la mission, à Newcastle-Emlyn, des jeunes filles de New-Quay : « Il ne me fut pas permis de
» prier publiquement le mardi soir. *Ce jour-là j'avais de-*
» *mandé où était le diable.* J'étais dur. Je pouvais regarder
» à la croix sans rien sentir... » Pourquoi donc Evan Roberts avait-il demandé où était le diable ? Est-ce parce qu'il doutait intellectuellement de son existence et considérait ce doute comme un péché ? Est-ce qu'il voulait abandonner Dieu pour servir le diable ?... Il faudrait plus de détails pour pouvoir bien pénétrer dans l'intérieur d'un état d'âme qui a pu se dépeindre en ces mots étranges : « J'aimais le
» Père et l'Esprit, mais je n'aimais pas le Fils ! »

Telle a été ma première impression. Mais en y revenant, et en poursuivant mes études et mes lectures sur le Réveil,

il m'a semblé que quelque lumière jaillissait peut-être, sur cette phrase énigmatique, d'une allocution prononcée au mois de juin par Evan Roberts à Conway. Dans cette allocution, après avoir dit que la première question à résoudre c'est celle-ci : *« Y a-t-il un Dieu ? »* et avoir confessé : « En » quelques occasions, après avoir lu quelques livres, j'ai dit » en moi-même : Il n'y a point de Dieu ; mais, chers amis, » un jour Dieu a mis sa main sur moi, et maintenant je » sais qu'il y a un Dieu... » — après avoir dit cela et avoir conclu : « Réaliser qu'il y a un Dieu, c'est le premier pas » (the first step) », il continue : « Mais vous devez aussi croire » qu'il y a un diable. Quelques-uns ont dit qu'il n'y a pas » de diable. Mais » — et ici Evan Roberts redouble d'énergie et d'animation — « si nous pouvons dire qu'il n'y a pas de » diable, le diable nous tient dans ses griffes. Supposez que » nous disions qu'il n'y a pas d'ennemis dans le pays, et que » l'ennemi soit tout près... Nous devons chercher ce grand » ennemi dans toutes les directions, ces jours-ci. Chers » amis, le diable fait de son mieux, ou plutôt il fait le pire » qu'il peut, contre nous tous. Heureusement que c'est un » ennemi *fini* (finite), tandis que Christ, notre Sauveur, est » un être *infini* (infinite). » — Evan Roberts aime assez à parler de l'Infini. — Mais il me semble que ce passage nous autorise à croire que lorsque Evan Roberts, à Newcastle-Emlyn, demandait où était le diable, c'est que, pour une raison ou pour une autre, il doutait de l'existence du diable à ce moment-là, et douter de l'existence du diable lui paraît très grave, très dangereux, très coupable.

On a vu la rapidité avec laquelle les impressions et sentiments d'Evan Roberts varient et passent d'un extrême à l'autre, sans qu'il explique et sans doute aussi sans qu'il sache lui-même pourquoi et comment : tantôt froid, tantôt bouillant, tantôt dur comme une pierre, tantôt prêt à éclater comme une chaudière sans soupape et surchauffée. Il conservera toute sa vie quelque chose de cette mobilité

d'impressions; seulement, après l'expérience décisive de Blaenannerch, ces variations ne se rapporteront plus d'habitude à sa propre personne, mais au salut des autres âmes; elles perdront leur teinte individuelle pour recevoir une couleur sociale, altruiste.

Le lecteur français ne peut assurément pas s'empêcher d'être un peu surpris du rôle joué par les jeunes filles dans tout ce récit, spécialement au moment où les jeunes filles de New-Quay entourent Evan Roberts et *essaient de l'influencer* (1); ces mots qui suggèrent d'ailleurs aussi quelque idée de magnétisme, d'hypnotisme, sont moins étonnants pour qui prend en considération les mœurs anglaises, les relations familières des jeunes gens et des jeunes filles, et pour qui se rappelle que les jeunes filles de New-Quay, déjà *réveillées*, avaient été envoyées en mission auprès des jeunes gens de Newcastle-Emlyn.

Le mot *courbe-nous* déclanche pour ainsi dire l'appareil intérieur d'Evan Roberts. Dans une réunion postérieure, au cours de ses tournées revivalistes, il est arrivé à Evan Roberts de dire :

« Notre prière devrait être : O Dieu, ploie-moi ! Certaines » personnes ont peur de demander au Ciel de les ployer. » Il y eut un temps où j'étais de ce nombre. Pendant treize » ans j'avais servi Dieu, mais c'était une religion de doutes » et de craintes. J'avais le cœur si *dur* que je pouvais re- » garder à la Croix *sans émotion*. Je pouvais penser à l'amour » de Dieu sans en être émerveillé; mais maintenant j'en » suis toujours *émerveillé*, et de plus en plus. Quand pour » la première fois je compris qu'il me fallait me *ployer*, ce » fut un moment solennel et terrible; mais dès l'instant » où je me ployai réellement, je criai : « O Saint-Esprit, » remplis-moi ! et il vint, et je fus rempli de l'Esprit séance

(1) Mme Saillens traduit : *m'interrogèrent*. Mais ce n'est pas ce que dit le texte qui est très clair : tried to influence me.

» tenante. Ah ! ce fut la *vision de l'amour de Dieu* qui me
» ployа, et maintenant cette *vision fait fondre mon cœur.* »

Sous l'influence des mots *courbe-moi* qui servent de point de ralliement et de centre de cristallisation au tourbillon des émotions et désirs d'Evan Roberts, se passe une scène curieuse, différente des scènes de Loughor, mais non moins extraordinaire. Evan Roberts décrit fort bien l'invasion progressive en lui, par contagion, d'une force vivante qui se développe et grandit, qui s'empare de lui au point de lui ôter la respiration, de faire vaciller ses jambes, de lui donner la sensation d'une ébullition interne, d'une tension croissante, et finalement de le jeter les bras étendus, pleurant, baigné de sueur au point qu'il se figure que c'est du sang, criant pendant deux minutes d'une façon effrayante, d'abord répétant les deux mots qui avaient pénétré en lui : Courbe-moi ! courbe-nous ! (bend me ! bend us !), puis incapable de prononcer d'autres mots que ces exclamations répétées : oh ! oh ! oh ! oh !

Il est très remarquable aussi que, dès le début, et sans une hésitation, Evan Roberts se croit, se sent sous la direction de l'Esprit, dialogue avec l'Esprit, voit dans tout ce qui monte en lui des profondeurs de son être une suggestion, un ordre, une initiative ou une réponse de l'Esprit.

Le Rév. Thomas Francis qui a traduit en anglais et publié ce récit, ajoute les renseignements suivants :

« Permettez-moi de rapporter un autre aspect de l'opé-
» ration de l'Esprit pour susciter le Réveil (en gallois
» Diwygiad). L'incident m'a été raconté par le Rév. Seth
» Joshua. Il y a environ quatre ans, après une discussion
» très chaude sur les qualités requises pour la prédication,
» le pasteur en question se sentit pressé en son cœur de
» prier Dieu de prendre un garçon de la mine ou du champ,
» comme il avait pris jadis Elie de la charrue, pour revi-
» vifier son œuvre. Il pria Dieu de ne pas en prendre un

» de Cambridge, de peur que cela ne favorisât notre orgueil, » ni un d'Oxford, de peur que cela ne développât notre » intellectualisme — mais de prendre un garçon par lequel » l'orgueil humain fût dépouillé. Pendant quatre ans il » pria cette prière, et il ne mentionna jamais le fardeau de » son cœur à qui que ce fût avant le matin du jour où » Evan Roberts fut baptisé du Saint-Esprit. Etant en voi- » ture pendant le trajet de Newcastle-Emlyn à Blaenan- » nerch, il se sentit contraint de divulguer le secret. Com- » bien mystérieux sont les agissements de l'Esprit, que » celui qui sème et celui qui moissonne puissent se réjouir » tous les deux ensemble ! »

On comprend bien que la divulgation de ce secret a dû avoir une influence psychologique profonde sur Evan Roberts, dans le tumulte de sentiments, de pensées, d'aspirations où son âme était ce matin-là ballottée. La pensée des quatre années de prières du Rév. Seth Joshua, la pensée que c'était peut-être lui, Roberts, qui allait constituer dans sa personne l'exaucement de ces prières, n'a pas pu ne pas se présenter avec force à son esprit : et aussitôt apparue, elle n'a pas pu ne pas fortifier *l'attention expectante* chez Evan Roberts, l'espoir qu'il allait enfin recevoir le baptême suprême du Saint-Esprit.

Reprenons maintenant et terminons le récit Stead :

» Je n'allai pas chez les gens de mon village, mais je restai » troublé et mal à mon aise. Un dimanche, comme j'assis- » tais au culte, il me fut impossible de fixer mon esprit sur » le service en cours, car toujours devant les yeux, comme » dans une vision, je voyais la salle d'école de mon village. » Et là, assis en rangées, devant moi, je voyais mes anciens » camarades et tous les jeunes gens, et je me voyais en » train de leur adresser la parole. Je secouai la tête avec » impatience et m'efforçai de chasser cette vision. Elle » revint avec persistance. Et j'entendis une voix parlant » clairement à mon oreille intérieure et me disant : « Va » parler à ces gens. » Pendant longtemps, je ne voulus pas.

» Mais la pression devint toujours plus grande, tellement
» que je ne pouvais rien entendre du sermon. Enfin je ne
» pus résister plus longtemps et je dis : « Seigneur, si c'est
» ta volonté, j'irai. » Alors, en un instant, la vision se dis-
» sipa et la chapelle tout entière se trouva remplie d'une
» lumière si éblouissante que je pouvais à peine discerner
» le pasteur dans la chaire, et entre lui et moi il y avait
» une gloire comme la lumière du soleil dans le ciel (1).

» Et alors vous avez repris le chemin de la maison ?

» J'allai trouver mon professeur, je lui dis tout et je lui
» demandai s'il pensait que cela vînt de Dieu ou du diable.
» Il me dit que le diable ne met pas dans l'esprit ces bonnes
» pensées et qu'il me fallait aller et obéir à la vision cé-
» leste (2). C'est ainsi que je retournai dans mon village, où

(1) Ici encore, M. Stead met une note pour déclarer qu'il y a là un des phénomènes les plus habituels dans l'extase. Et il cite W. James sur la fréquence des phénomènes hallucinatoires ou pseudo-hallucinatoires dans le domaine religieux (visions de saint Paul, de Constantin, du Col. Gardner, de Finney).

(2) Voici encore le récit de deux visions qu'il eut à Newcastle Emlyn avant de partir pour Loughor, son village natal. Le premier récit est emprunté au compte rendu d'une réunion publié dans le *South Wales Daily News* du 19 novembre 1904 : « C'était il y a quelques dimanches à Newcastle Emlyn. Pendant plusieurs jours, j'avais été mortellement angoissé en pensant à la faillite apparente des moyens dont use aujourd'hui l'Eglise; et je me sentais blessé en esprit à la pensée des attaques si fréquentes que subit l'Eglise de Dieu. Tandis que j'étais perdu dans cet abîme de désespoir, je me rendis au jardin. Il pouvait être quatre heures de l'après-midi. Tout à coup, dans la haie, à ma gauche, je vis une figure portant l'expression de la haine, du mépris et de la dérision ; et j'entendis comme un rire de défi. C'était le Prince de ce monde qui triomphait de mon désespoir. Mais soudain apparut encore une autre figure, vêtue de vêtements blancs magnifiques et brandissant de la main droite une épée flamboyante. L'épée s'abattit sur la figure grimaçante, et elle disparut aussitôt. Je ne pus voir le visage de celui qui portait l'épée. « Ne voyez-vous pas la morale? » demanda le missionnaire, la figure rayonnante de joie. « N'est-ce pas que l'Eglise de Christ va bientôt triompher? » — On échange dans l'assemblée des regards significatifs. Des visions? Que veut-il dire? Il parle en paraboles. Jusqu'ici il a été un prédicateur sain d'esprit, et sans trace aucune de fanatisme. Il ne peut pas avoir l'intention de dire que... Mais nous sommes promptement détrompés. Evan Roberts reprend : « J'ai raconté

» je demandai aussi conseil à mon pasteur. Celui-ci m'en-
» gagea à essayer ce que je pourrais faire, mais en me pré-
» venant que le sol était pierreux et que la tâche serait
» difficile.

» En fut-il ainsi?

» Je demandai aux jeunes gens de se réunir pour m'en-
» tendre. Ils vinrent. Je me levai pour leur parler, et, voici,
» les choses étaient tout à fait comme je les avais vues
» dans l'église, à Newcastle-Emlyn. Les jeunes gens étaient
» assis en rangées devant moi, comme je les avais vus, et
» je leur parlais comme cela m'avait été montré. Tout
» d'abord ils ne parurent guère disposés à m'écouter. Je
» continuai néanmoins et enfin la puissance du Saint-
» Esprit descendit. Six d'entre eux se déclarèrent pour
» Jésus. Mais je n'étais pas satisfait. « Seigneur, dis-je,
» donne-m'en encore six, il m'en faut encore six. » Et nous
» priâmes ensemble. A la fin, le septième s'avança, et puis
» le huitième et le neuvième se présentèrent ensemble, puis
» au bout de quelque temps le dixième, le onzième et fi-
» nalement aussi le douzième. Douze conversions, pas
» davantage. Ils virent que le Seigneur m'avait donné les
» autres six que j'avais demandés, et ils commencèrent à
» croire à la vertu de la prière.

» Et après cela vous avez continué?

au pasteur Evan Phillips ce que j'avais vu et il m'a répondu que dans l'état d'abattement (despondency où j'étais, j'aurais bien pu imaginer la vision. Mais — et Evan Roberts insiste — je sais ce que j'ai vu : C'était une vision bien distincte. Je ne pouvais m'y tromper. Et m'appuyant sur la promesse que contenait cette vision, je me rendis à Loughor, et de Loughor à Aberdare, et d'Aberdare à Pontycymmer. Et que vois-je? La promesse littéralement accomplie. L'épée descend et Satan est mis en fuite. Amen. » — Le second récit est emprunté à la brochure de Stead. Il s'agit toujours du compte rendu d'une réunion où Evan Roberts revient sur son passé pour y puiser une illustration, un enseignement : « En écoutant un sermon à Newcastle Emlyn, je profitai beaucoup plus par ce que je vis que par ce que j'entendis. Le prédicateur parlait très bien, s'animait, et, dans son effort, on voyait la sueur couler de son front. Et quand je vis la sueur couler de son front, je regardai au delà et je vis une autre vision : mon Sauveur suant la sueur sanglante dans le jardin... et alors, en pensant à cette vision, Evan Roberts ne put continuer son discours, il fondit en larmes. »

« J'essayai d'abord de parler à d'autres jeunes gens dans
» une autre église et je leur demandai de venir. Mais la
» nouvelle s'était répandue et les personnes âgées deman-
» dèrent à être admises elles aussi. Je ne pus leur refuser
» l'entrée. Voilà comment les gens sont venus à moi. Ils
» ont continué à venir jusqu'à présent, tantôt ici, tantôt là,
» et je n'ai pas eu le temps de reprendre mes études. »

En effet, à partir de ce moment, pendant plus de six mois, Evan Roberts n'a cessé de tenir des réunions de loin en loin. Partout où il a passé, des révolutions religieuses se sont accomplies. Partout une puissance inconnue a accompagné ses paroles. Les mineurs de la vallée de Rhondda ont accueilli son message avec enthousiasme ; des pécheurs endurcis se sont repentis, les conversions se sont multipliées. Certaines réunions se sont prolongées toute la nuit, jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, et vers six heures les villageois étaient de nouveau réveillés par les pas de ceux qui se réunissaient pour prier avant leur journée de travail.

La presse, d'ailleurs, a énormément aidé à la diffusion du Réveil. Le *Western Mail* a donné le signal. Il a tout de suite envoyé un reporter pour suivre les réunions d'Evan Roberts de chapelle en chapelle : chaque mois il réunissait en une brochure à deux sous ses articles sur le Réveil. D'autres journaux gallois ont aussi envoyé leurs reporters : tel le *South Wales Daily News*. De grands journaux quotidiens comme le *Daily News* ont donné tous les jours des nouvelles d'Evan Roberts et du Réveil. Le *Times*, le *Standard* et d'autres ont publié des articles ; des revues religieuses et non religieuses ont publié à diverses reprises des notices sur le Réveil, illustrées de la photographie des jeunes missionnaires. Le respect, la sympathie, l'approbation l'ont partout emporté de beaucoup sur la critique ou les réserves. Le Dr. Campbell Morgan raconte qu'il a connu plusieurs personnes amenées à la conversion par

la seule lecture du *Western Mail* ou du *South Wales Daily News*.

Si les articles publiés quotidiennement dans les journaux au sujet du Réveil ont été innombrables, il faut bien se rendre compte pourtant qu'ils n'ont pu donner qu'une idée très partielle, très incomplète du Réveil. Ils n'ont pu raconter qu'une partie de ce qui s'est passé au Pays de Galles, car, ainsi que le dit le Rév. Elvet Lewis, « il est certain que *chaque soir*, cette année, il y a eu *des milliers* de réunions de prière, dont un grand nombre tenues non dans les sacristies ou les salles d'école, mais dans les chapelles même, à cause des foules... Que ceux qui lisent les articles sur le Réveil méditent ceci : chaque matin, ils lisent dans leur journal quelques paragraphes — voire des colonnes entières — sur environ une demi-douzaine, ou tout au plus peut-être une douzaine de réunions tenues la veille au soir. Mais ce même soir il y a eu des milliers de réunions de prière, dont la presse n'a rien dit, mais qui n'ont pas été sans bénédiction (unreported, but not unblest). C'est *là* qu'est le Réveil le plus remarquable » (1). Je me rappelle avoir été très étonné pour mon compte de rencontrer à peine dans le *Western Mail* , et pas du tout ailleurs, la mention des réunions tenues par Dan Roberts à Aberaman et à Aberdare : j'avais assisté à ces belles réunions et les avais trouvées tout aussi ferventes que telles autres dont la presse parlait longuement, et auxquelles j'avais assisté aussi.

La troisième brochure du *Western Mail* publie le nombre des conversions opérées au Pays de Galles en chaque localité. Le chiffre total s'élève à 65,319 dans le Sud du Pays de Galles, à 4,880 pour le Nord : en tout, 70,199 à la fin de janvier.

A la fin de février, d'après la quatrième brochure, les

(1) British Weekly, 2 février 1905.

chiffres se sont élevés à 76,566 pour le Sud, et 7,370 pour le Nord : en tout, 83,936.

Comme le mouvement a continué plusieurs mois après encore, on peut bien dire que le nombre a dépassé les 100,000 que l'on attribue au Réveil de 1859 et que dès la fin de novembre 1904 Evan Roberts prophétisait pour le Réveil actuel. C'est d'ailleurs ce qu'affirme l'avant-propos de la cinquième brochure.

CHAPITRE IV

MON VOYAGE

C'est seulement au moment des vacances de Pâques 1905 que la question s'est posée pour moi de savoir si je prendrais ou non le chemin du Pays de Galles.

Je confesse avoir éprouvé bien des hésitations avant de me décider pour l'affirmative.

N'était-ce pas trop tard pour entreprendre le voyage ? Le Réveil n'était-il pas terminé ? Tandis que je délibérais avec moi-même, l'un de mes étudiants m'exprima son désir d'entrer en contact avec ce Réveil, mais, trouvant peut-être les vacances de Pâques trop courtes ou ayant déjà arrêté son programme pour ces quelques journées, il ajouta : » Pensez-vous que ce Réveil durera encore aux grandes va- » cances prochaines ? J'aimerais bien attendre jusque-là ! » Et je crois lui avoir répondu : « D'après ce que disent les » journaux anglais que je reçois, le Réveil a commencé de » se ralentir ; si vous voulez avoir chance de voir encore le » Réveil, il faut y aller tout de suite. » Peu de temps après cette conversation, j'en vins même, sous l'influence de certains journaux et de certaines revues, à me demander si tout de suite, ce n'était pas encore trop tard et s'il y avait vraiment quelque utilité, quelque opportunité à un départ

même immédiat pour le Pays de Galles. J'écrivis à un pasteur de Cardiff pour lui demander conseil. Il me répliqua qu'après en avoir causé avec ses collègues, il ne pouvait m'encourager à venir, que le temps des grandes foules et des conversions en masse était passé et que je ne gagnerais pas grand'chose au voyage. Ce fut pour moi comme une douche d'eau froide. Je fus quelques jours très perplexe. D'autres lettres, quelques conversations, me redonnèrent un peu de cœur. Et malgré tout, finalement je me résolus à en courir le risque. On verra, dans les pages qui suivent, comment et pourquoi il se fait que je ne me repens pas de ma décision.

Il est clair qu'il n'est pas dans la nature d'un Réveil de durer toujours sous sa forme brusque, explosive. Il est inévitable qu'au bout d'un certain temps une sorte de ralentissement se produise dans les mouvements religieux de cet ordre. L'un des plus grands admirateurs du Réveil gallois, M. Stead, n'a cessé, dans ses diverses brochures, de répéter ce refrain : « Un Réveil ne dure qu'une *saison* ; » hâtez-vous, hâtons-nous de profiter de cette saison passa- » gère pour nous laisser réveiller ; si nous attendons, » bientôt ce sera trop tard. » Il a même illustré sa pensée par une image singulièrement impressive :

» En présence d'un mouvement unique par son impor- » tance, a-t-il dit, rappelons-nous l'histoire de celui qui » ramassait des œufs sur le flanc d'un rocher abrupt do- » minant une côte marine. Suspendu à une corde, il s'était » fait descendre depuis le sommet jusqu'au niveau de la » corniche où les oiseaux déposaient leurs œufs. Le haut » de la falaise s'avançait en surplombant du côté de la » mer dont les vagues se brisaient deux cents pieds plus » bas, et le chasseur ne put atteindre les nids qu'en impri- » mant à la corde un énergique mouvement d'oscillation. » Mais il lâcha la corde en sautant sur le bord du rocher, » et se vit, pendant quelques secondes, en proie à d'af-

» freuses angoisses, abandonné entre le ciel et la mer et
» condamné à périr. Déjà la corde, se balançant comme un
» pendule, revenait après s'être éloignée une première fois.
» Il ne parvint pas à la saisir. Elle s'éloigna de nouveau
» et il se rendit compte que chaque fois qu'elle revien-
» drait, elle serait un peu plus loin de sa portée. Un seul
» moyen de salut lui restait : s'élancer dans le vide au
» moment où la corde se rapprocherait et la saisir s'il pou-
» vait. C'est ce qu'il fit. Il fut sauvé. Ainsi en est-il des
» Réveils. Ils s'approchent un instant, et l'occasion d'en
» bénéficier peut ne jamais revenir pour ceux qui la lais-
» sent passer. »

» Un Réveil, » me disait un pasteur de Ferndale, tout à fait enthousiaste du mouvement gallois, « c'est un tremble-
» ment de terre spirituel. Un tremblement de terre ne sau-
» rait se prolonger indéfiniment ». D'autres ont dit : « Un
» Réveil, c'est un cyclone momentané, ce n'est pas un
» courant constant et continu comme le Gulf-Stream qui
» porte les navires. »

Déjà en novembre dernier, c'est-à-dire au début du Réveil, Evan Roberts avait dit, dans une réunion : « Un
» Réveil, c'est une *fièvre chaude*. Cette fièvre ne peut pas
» durer toujours ; gardons-la toutefois aussi longtemps que
» nous pourrons ; gardons-la et conservons lui son ardeur
» pour qu'elle élève les Eglises à une température spiri-
» tuelle aussi haute que possible ; nous aurons bien le
» temps ensuite de nous calmer et de nous mettre aux af-
» faires.» (Abergwynfi, 20 novembre.)

On n'a pas de peine à comprendre que lorsque, pendant des jours et des jours, les conversions se sont multipliées dans un endroit, les drames romantiques des conversions nombreuses et impressionnantes ne peuvent plus se reproduire. La moisson est faite. Les gerbes sont liées. Lorsque, pendant des semaines et des semaines, les personnes réveillées, converties, sont sorties en mission la nuit pour

aller chercher les incrédules à la sortie des cabarets et les entraîner à la réunion, il est inévitable qu'un instant vienne où le nombre des conversions nouvelles décroisse, où le nombre des gens à convertir diminue ; ceux qui ne sont pas encore convertis sont — le fait même le prouve — les plus réfractaires à la conversion, ils résistent, ils refusent de se rendre à la réunion, ils restent à l'écart, ils se tiennent sur leurs gardes, et quand ils voient venir un revivaliste, ils s'empressent de passer d'un autre côté. De là vient le fait que j'ai souvent observé dans les réunions auxquelles j'ai assisté. Lorsque, vers la fin, le meeting était mis à l'épreuve (tested), suivant la coutume anglaise, américaine et galloise, c'est-à-dire lorsqu'on disait : *Que tous ceux qui croient en Jésus-Christ veuillent bien se lever*, l'assemblée se levait toute entière, et on ne trouvait personne qui gardât son siège et qu'il y eût lieu de presser instamment de se convertir. A la toute première réunion galloise à laquelle j'ai assisté — c'était à Cardiff — le pasteur a voulu *éprouver* le meeting avant la clôture. Il a engagé tous ceux qui étaient pour Christ à se lever. J'étais au troisième ou quatrième banc. Tous ceux qui étaient devant moi se sont levés, et je crois que tous ceux qui étaient derrière ont fait de même. Car le ministre a dit : « Nous ne sommes ici qu'un corps de croyants ». Sur quoi, l'assemblée s'étant rassise, un homme s'est levé de nouveau et s'est écrié : « Je me réjouis de me trouver ici » dans la communion des frères en Christ. Mais nous ne » pouvons nous dissimuler qu'il y a dans Cardiff bien des » inconvertis encore. C'est dommage que nous n'en ayons » aucun parmi nous ce soir. Nous devrions faire ce qu'on » fait ces jours-ci à Liverpool, où l'on a des réunions exprès » pour les personnes qui n'appartiennent à aucune Eglise. » En tout cas, chacun devrait demain tâcher d'amener avec » lui un inconverti. Moi, je promets de donner l'exemple et » d'en conduire un avec moi demain. » Cela était possible à Liverpool et à Cardiff, dans les grandes villes ; cela n'était

pas possible partout au Pays de Galles, à Pâques. En bien des endroits, c'est à peine s'il y avait 1, 2, 3 inconvertis, 4 au plus — je n'exagère pas, je tiens le chiffre d'un pasteur gallois très au courant de tout le mouvement actuel et ses renseignements concordaient absolument avec tout ce que j'ai pu observer moi-même — en bien des endroits c'est à peine s'il y avait 4 inconvertis au maximum que l'on pût décider à assister aux réunions. Et ces quatre-là, tout en assistant à la réunion, restaient réfractaires... Est-il bien sûr que ce fussent toujours des inconvertis ? Est-ce que parfois ce n'étaient pas tout simplement des tempéraments autrement constitués, incapables de se convertir de la même façon que les autres, de la façon où ils s'imaginaient qu'on doit être converti, mais qui tout de même dans le fond étaient vraiment nés de nouveau ?...

Quoi qu'il en soit, il est donc inévitable qu'un Réveil, tel que le Réveil gallois, se ralentisse en quelque sorte, ou du moins change un peu de caractère, le but étant désormais non plus tant d'obtenir des conversions nouvelles que d'édifier, de former, d'éduquer les nouveaux convertis : tâche lente, difficile, qui n'est pas de nature à faire une impression subite et profonde sur le journaliste avide de copie sensationnelle ou sur le voyageur pressé de voir un Réveil extraordinaire entre deux express.

Pourtant, avant même d'aller au Pays de Galles, il me paraissait impossible — et c'est l'une des considérations qui m'ont décidé à partir lorsque j'hésitais — il me paraissait impossible qu'un mouvement religieux de cette nature et de cette intensité s'arrêtât brusquement, et s'arrêtât si bien que le visiteur étranger ne pût plus rien percevoir du feu ardent qui enflammait il y a si peu de temps encore les âmes. Et je puis bien confesser que dans les divers endroits où j'ai été invité extérieurement ou intérieurement poussé à faire une allocution, j'obtenais un succès facile quand je disais à ces excellents Gallois que j'avais refusé de croire à

la cessation soudaine de leur beau Réveil. Il n'y avait qu'à entendre les sonores et retentissants *Amen! Halléluiah! Très bien!* qui accentuaient ces déclarations, pour être édifié sur leurs sentiments.

Et en effet, si en bien des endroits les réunions religieuses se trouvaient réduites à n'être que des réunions de chrétiens, ces réunions de chrétiens persistaient ferventes, vivantes, bénies, avec une régularité vraiment prodigieuse. Que l'on y songe en effet : dans la plupart des églises le soir, au fond des mines le matin, dans les ateliers et les usines au milieu du jour, il s'était tenu chaque jour depuis cinq à six mois, quand je suis arrivé au Pays de Galles, et il se tenait encore des réunions de prière. Et quelles réunions! Des réunions où les prières et les chants se succèdaient sans interruption comme un courant continu où chaque flot pousse et précède un autre flot! Et quels chants! quelles prières!

La ferveur continuait donc toujours au Pays gallois. Il est assez curieux de noter qu'en certains endroits cette ferveur avait subi, dans l'espace des cinq ou six mois écoulés depuis le début du Réveil jusqu'à Pâques, certaines fluctuations rythmiques. « C'est comme le flux et le reflux de la marée », me disait un pasteur. Effectivement, à Pâques, la ferveur était de nouveau à son apogée dans la petite ville de Ferndale, tandis que tout à côté, à un quart-d'heure de distance, à Tylorstown, il y avait au contraire une période d'affaiblissement relatif. Il y a, m'a-t-on dit, une petite ville que je n'ai pas visitée, Tonypanddy, où le Réveil a éclaté bien avant l'époque actuelle, il y a trois ou quatre ans, et il ne s'est jamais arrêté, bien qu'il ait pu avoir, là aussi, son rythme d'exaltation et de dépression. A Cardiff, dans le Sud, à Rhos et à Trevor, dans le Nord, le Réveil battait son plein quand j'y étais. Dans une allocution prononcée à Cardiff, à la dernière réunion à laquelle j'ai assisté avant mon départ, le principal Edwards, doyen du collège des

Baptistes, s'est écrié : « J'ai la conviction que nous ne sommes encore qu'au seuil du Réveil ». Et dans la même réunion, au cours d'une prière, un homme s'est écrié : « Nous sommes comme les savants dont les recherches ont à peine effleuré et utilisé l'extrémité de cet océan : l'électricité. Nous avons à peine effleuré les bords de cet océan : la grâce de Dieu en Jésus-Christ ». Tout me portait à croire que le Réveil, même comme période de vie religieuse dramatique, n'avait pas dit son dernier mot au Pays de Galles, et que, lorsque Evan Roberts serait sorti de la retraite où, sa mission de Liverpool finie, il comptait aller prendre un repos bien mérité et dont il avait grand besoin, le Réveil éclaterait avec une puissance nouvelle dans l'île d'Anglesey où Evan Roberts se proposait de recommencer son activité missionnaire, et dans le nord du Pays de Galles qui, à part quelques endroits, avait été moins touché que le sud et qui attendait avec impatience la venue d'Evan Roberts : « Nous sommes prêts pour le Réveil, me disait un Gallois du nord; nous n'avons besoin que d'une seule chose, c'est qu'Evan Roberts vienne frotter une allumette ! »

Du reste, lorsque je disais tout à l'heure qu'en bien des endroits, à Pâques, le nombre des conversions nouvelles avait diminué et que les réunions ne se faisaient presque plus qu'entre chrétiens, il ne faudrait pas croire que ce fût toujours et partout le cas. D'après ce que me disait l'une des principales revivalistes du nord, Mrs Jones, le Réveil était en train de commencer dans une petite localité appelée Treffynon ; c'était encore là l'époque « des grandes foules et des conversions en masse. » J'ai eu un instant l'intention de m'y rendre. Et j'aurais certainement réalisé cette intention si les circonstances — et les voies et moyens — avaient favorisé mon projet. Mais sans aller à Treffynon j'ai pu assister à bien des réunions où des appels ont été adressés aux inconvertis. Et non seulement j'ai pu assister à des réunions où des appels ont été adressés aux inconvertis,

mais j'ai pu assister à bien des réunions où des conversions se sont produites sous mes yeux.

Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos que je reproduise ici, en les complétant par des lettres écrites, chemin faisant, à des parents et amis, quelques notes prises au jour le jour sur mon voyage. Je suis obligé, pour éviter les répétitions, d'en laisser tomber les détails que je compte utiliser dans les prochains chapitres. Cette suppression laisse néanmoins subsister quelques faits, quelques impressions qu'il n'est sans doute pas inutile de mettre sous les yeux du lecteur : ce sera là d'ailleurs, pour ainsi dire, mon indication de sources, ma bibliographie, ma documentation, puisque c'est principalement (1) dans mes observations personnelles, au cours de mon voyage, que j'ai puisé les éléments de mon étude.

Dimanche, 9 avril. — Arrivé à Londres à six heures du

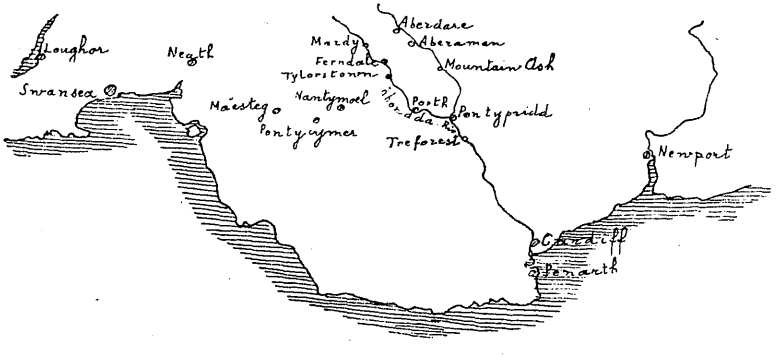
(1) Principalement, non uniquement, il s'en faut. J'ai utilisé, pour écrire ce livre, les six brochures à deux sous, publiées par le *Western Mail* (*The religious Revival in Wales*, 1904-1905, *by Awstin and other special correspondents of the Western Mail.* — London, 176, Fleet Street, E. C.), le livre de Mrs Penn-Lewis (*The Awakening in Wales and some of the hidden springs*, London, Marshall brothers. Keswick House), les brochures de M. Stead : *The Revival in the West* (partiellement traduite par M. Rochat, sous ce titre : *Au Pays de Galles, Le Réveil religieux*. Librairie Robert, Genève), *The Torrey Alexander Mission, The national Free Churches and their Missions* (deux sous chacune, aux bureaux de la *Review of Reviews*, 3, Whitefriars Street, Fleet Street, London), la brochure de Mme R. Saillens : *Le Réveil du Pays de Galles* (Valence, imprimerie Ducros), les numéros de l'*Evening Express and Evening Mail : Revival number*, journal publié chaque semaine à Cardiff, aux bureaux du *Western Mail* depuis le mardi 27 décembre 1904, jusqu'au samedi 17 juin 1905 (en tout vingt-cinq numéros à un sou pièce), les articles de divers journaux religieux : le *British Weekly*, le *Christian*, etc., et de divers journaux politiques : le *South Wales Daily News*, le *Daily News*, etc., sans parler des articles des journaux ou revues publiés en France — Il y a là une « littérature » très riche et très volumineuse. Certainement, aucun Réveil dans l'histoire n'a fait couler autant d'encre que le Réveil Gallois.

matin, je reçois vers neuf heures la visite d'un pasteur presbytérien de mes amis qui est allé récemment au Pays de Galles. Il me raconte ses impressions. Il me répète à maintes reprises qu'il n'a jamais rien vu de pareil au Réveil Gallois (I never saw anything like that), si ce n'est peut-être en Amérique dans certains camp-meetings de nègres. » Il vous faudra, me dit-il très judicieusement, faire une » distinction entre l'œuvre de l'Esprit de Dieu, qui est » certaine et des choses purement naturelles, de l'excitation » telle qu'il peut s'en produire et qu'il s'en produit effecti- » vement dans des meetings politiques gallois. » Il n'attache pas une grande importance au phénomène du *hwyl* (1). » Ce phénomène, me dit-il, se produit dans tous les domai- » nes, dès qu'un Gallois parle sous le coup d'une profonde » émotion. » Il m'assure que les classes supérieures, les intellectuels, n'ont pas été touchés par le mouvement ; le Réveil n'a atteint que les mineurs et les paysans. Il prétend aussi que le mouvement a pris naissance et s'est développé chez les baptistes plutôt que chez les presbytériens (2). » C'est, explique-t-il, que les presbytériens sont plus et » mieux organisés, et aussi qu'il y a chez eux plus de » respect pour la discipline (sessions, cours, presbytères, » pasteurs...). Il n'en est pas ainsi chez les baptistes : ce » qui favorise l'explosion d'individualisme qui marque le » Réveil Gallois ainsi que la mise à l'écart des pasteurs. » Il conclut que le grand problème maintenant, c'est de faire travailler les jeunes convertis, de leur fournir tout ensemble travail et récréation.

(1) On en trouvera la description au chapitre VI.

(2) Je dois dire que ce renseignement ne m'a pas paru confirmé par mes observations et mes lectures. Evan Roberts lui-même est presbytérien. Les presbytériens me paraissent avoir pris autant de part que les baptistes au mouvement qui, comme le Réveil de 1859, a été un Réveil non confessionnel, non dénominational, sur les bases de l'alliance évangélique, tandis que les Réveils précédents du Pays de Galles avaient abouti à la fondation de dénominations nouvelles (voir chap. II).

En fait de conseils pratiques, il me conseille de renoncer à poursuivre Evan Roberts que ses amis considèrent comme toujours plus en danger de perdre la tête. Il estime qu'au lieu de courir à Liverpool, d'où d'ailleurs Evan Roberts sera peut-être parti quand j'y arriverai, je ferai mieux de m'en aller tout tranquillement à Cardiff et d'étudier le Réveil dans le sud du Pays de Galles. Il m'engage à visiter les districts miniers en prenant pour centre d'opérations et pour quartiers généraux : *Pontypridd*. Il ajoute : « Aussitôt que vous paraîtrez dans une réunion, le ministre



» ou quelque autre personne vous adressera la parole et on » vous traitera avec une parfaite courtoisie. Vous devriez » vous arranger pour revenir à votre hôtel chaque soir, car » l'organisation pour le sommeil (*the sleeping accommoda-* » *tion*) dans les maisons est très limitée comme vous vous » en apercevrez bientôt, mais vous serez toujours le bien- » venu pour prendre le thé, presque dans n'importe quelle » maison où vous entrerez. Le district tout entier est un » district minier ; et les ouvriers sont comme des ramo- » neurs, ou aussi noirs que des nègres, quand ils sont dans » les rues, mais aux réunions ils sont lavés et bien » habillés. »

J'emploie mon après-midi et ma soirée du dimanche à assister aux réunions de Torrey et Alexander, à Brixton Hall, au sud de Londres.

Lundi, 10 avril. — Les journaux annoncent qu'Evan Roberts a eu un accident de voiture dans une île près de Liverpool.., Ce serait évidemment perdre mon temps, ma peine et mon argent que de vouloir courir après lui. Je verrai plus tard.

Arrivé à deux heures et demie de l'après-midi à Cardiff, je me hâte de me mettre en quête du Collège Baptiste où demeure le Principal Edwards, pour lequel j'ai une « introduction ». Le Principal Edwards, qui est une des personnalités religieuses marquantes du Pays de Galles, est absent, en tournée de Réveil — car il s'est donné corps et âme au mouvement, et dépense à le propager tous les loisirs dont il dispose. Il paraît d'ailleurs qu'il a commencé de bonne heure sa carrière de prédicateur : dès l'âge de 14 ans ! Il en a aujourd'hui 57. Voilà 43 ans qu'il prêche ! Non seulement il s'occupe de théologie et de religion, mais il s'occupe de politique, et est un ferme partisan de la résistance à la loi scolaire, qu'il recommande énergiquement à tous les Baptistes gallois. — On me dit qu'il ne rentrera que ce soir très tard. Je déambule dans les rues, un peu désorienté. Je constate que Cardiff est bien, comme on me l'a dit, une ville cosmopolite, où l'on rencontre des représentants de presque toutes les nations : ce n'est pas une ville purement galloise. Je me promène dans les arcades qui servent de passages entre les rues ; je vois aux devantures des magasins de petites broches de 10 centimes, 20 centimes, où figure le portrait d'Evan Roberts — dans le genre de certaines petites broches que vendent les camelots de Buffalo Bill's. Je rentre à l'hôtel pour y lire le numéro du Réveil *(Evening Express and Evening Mail)* qui vient de paraître et que j'ai acheté. J'y vois que les meetings d'Evan Roberts à Liverpool sont merveilleux, que l'acci-

dent d'Evan Roberts est déjà de l'histoire ancienne, qu'il ne l'a nullement empêché de continuer ses réunions, et que les correspondants du *Western Mail* tiennent sur Evan Roberts un tout autre langage que mon ami de Londres. Je regrette de n'être pas allé tout droit à Liverpool. Mais enfin je suis à Cardiff, il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Après ma lecture, je me rends au Tabernacle (Eglise baptiste) où mon ami de Londres m'a assuré que je pourrais assister à une réunion chaque soir. L'Eglise elle-même n'est pas ouverte. Mais je vois, à côté de l'édifice principal, un bâtiment plus petit dont les fenêtres sont éclairées. Je devine que ce doit être là la réunion. J'entre à la suite d'un jeune homme. Ce n'est pas encore tout à fait l'heure de la réunion proprement dite. Il y a encore très peu de monde : une vingtaine de personnes tout au plus. Quelques prières et quelques chants. Puis le pasteur annonce que deux jeunes gens : un jeune homme et une petite fille ont demandé à être baptisés. Il les fait venir au premier rang et invite ceux qui voudraient aussi se faire baptiser à venir s'asseoir à côté. Une jeune fille se lève et va s'asseoir à côté des deux premiers. Rien de plus touchant que la façon paternelle dont le pasteur leur parle, les interroge sur leur état spirituel, leur demandant avec douceur et bonté s'ils aiment Jésus, s'ils croient en Jésus, etc. Ses questions deviennent encore plus touchantes lorsque penché en avant et le dos courbé pour être à sa portée, il s'adresse à la toute petite fille. D'autres membres de l'Eglise baptiste exhortent les candidats au baptême. Puis on prie. Pendant ce temps, les gens arrivent peu à peu et la salle finit par se remplir. Alors commence la réunion de prière proprement dite.

D'après ce que j'entends, je comprends qu'à Cardiff même, du moins dans l'Eglise du Tabernacle, après avoir eu un temps de Réveil, on a dû subir une période de ralentissement, un abaissement de la température spirituelle. Mais

la « vague » du Réveil semble revenir. Le pasteur fait allusion à la réunion de la veille au soir où il y eut cinq conversions. La réunion de ce soir est très intéressante. En somme, c'est un meeting qui présente bien les principales particularités des réunions galloises telles que les ont décrites les journaux. Mais c'est évidemment atténué, diminué, restreint. La spontanéité, l'élan, ont dû, d'après tout ce qu'on dit, être plus intenses autrefois. Il n'y a pas de prières simultanées, ni de prières et chants simultanés ; et le pasteur, sans présider formellement comme en France, préside effectivement, disant quelques mots çà et là, quand il y a un silence. Il y a eu plus d'exhortations que je ne m'y serais attendu, d'après ce qui m'avait été dit à Londres, — beaucoup de témoignages, dont plusieurs rendus par des dames ou jeunes filles qui n'hésitaient pas à se lever et à venir se mettre devant les premiers rangs, face à l'auditoire, pour exhorter l'assemblée. Le chant est splendide, toujours en parties, et les chants vraiment *gallois* (car on fait quelques emprunts aux airs de Sankey qui paraissent de la bien petite musique à côté) sont magnifiques. J'ai entendu pour la première fois le fameux *Couronnez-le Seigneur de tous!* (Crown Him Lord of all!) C'est admirable, avec des sortes d'enroulements en volute, de spirales fuguées...

Mardi 11 avril. — Par une pluie battante, je me rends de nouveau chez le Principal Edwards. Je suis d'abord reçu par ses deux filles, charmantes de simplicité. C'est émouvant de voir la lumière qui s'allume dans le regard et le sourire de l'aînée quand elle parle des conversions qui s'opèrent dans le Réveil. Le Principal me conseille, pour bien voir le Réveil, de ne pas me borner aux réunions ordinaires d'Eglises, mais de suivre quelques « services spéciaux », c'est-à-dire des réunions présidées par quelqu'un des jeunes revivalistes qui parcourent le pays. Mais il ne sait me dire où je pourrai les trouver. Nous compulsons

vainement les journaux. Alors le Principal me conduit aux bureaux du journal le *Western Mail* pour recueillir des informations. On ne me conseille pas d'aller à Liverpool, parce que « les mouvements d'Evan Roberts sont toujours » incertains », et il se pourrait qu'il partît juste au moment où j'arriverais. On me conseille d'établir mes quartiers généraux ici plutôt qu'à Pontypridd. Le représentant du *Western Mail* croit qu'il y a, dans le voisinage de Cardiff, des « services spéciaux », mais il n'est pas absolument sûr de l'endroit. Il me promet de télégraphier, de téléphoner pour moi, et me convoque cet après-midi à quatre heures pour recevoir le résultat de ses recherches.

Je rentre à mon hôtel, et me replonge dans la lecture des brochures et articles relatifs au Réveil gallois. En somme, je vois qu'actuellement il faut avoir du temps devant soi si on veut arriver à voir quelque chose et à se renseigner. Mais je suis content tout de même d'être venu.

A quatre heures, le représentant du *Western Mail* m'informe que Dan Roberts, le frère d'Evan Roberts, doit présider une série de réunions à Aberaman et à Aberdare, au nord de Cardiff et m'engage à partir tout de suite pour Aberaman. En sortant des bureaux du journal, je vais à la gare prendre mon billet.

J'ai la chance d'arriver à la chapelle d'Aberaman avant le commencement de la réunion et d'avoir une très bonne place, dans l'aile, la première place au coin d'un banc. J'ai à ma gauche le couloir et, à ma droite, une jeune fille de 14 à 16 ans, puis une petite fille de 12 à 13 ans. Le service commence par des chants spontanés successivement entonnés par l'assemblée. Pendant qu'on chante, Dan Roberts, suivi de deux demoiselles revivalistes arrrive sans bruit et très rapidement dans la salle. Les demoiselles s'assoient au *Set Fawr*. Dan Roberts monte dans la chaire, espèce de tribune avec un grand fauteuil confortable, une table-pupitre garnie d'un coussin sur lequel repose la Bible. Il s'assied

dans le fauteuil sans regarder l'assemblée ; les yeux fermés, il prie. Ses lèvres remuent. Il s'essuie le front et la figure avec un grand mouchoir rouge qu'il tire de la poche intérieure de son veston. Les chants continuent. Les assistants arrivent toujours plus nombreux. On va chercher dans la sacristie des bancs mobiles qu'on installe en travers dans les couloirs; ils sont tout de suite garnis, et me voilà bloqué dans mon banc. Que ferai-je si la réunion se prolonge au delà de l'heure du dernier train pour Cardiff ? Pas moyen de bouger. Le pasteur de l'endroit se lève, dit quelques mots de bienvenue à Dan Roberts en gallois. Puis il ajoute en anglais : « Nous » avons parmi nous ce soir des étrangers, des dames de » Londres. Ne soyons pas égoïstes. Employons alternative- » ment le gallois et l'anglais, dans la mesure où nous le » pourrons tout en restant dociles aux suggestions du » Saint-Esprit. » Je rends grâce aux dames de Londres dont la présence me vaudra, j'espère, quelques allocutions ou prières en anglais. Les chants et les prières continuent. De temps en temps, Dan Roberts se lève. Il se penche sur le pupitre, bat la mesure pour donner plus de vigueur au chant, ou bien ferme les yeux ; ses lèvres remuent, on voit qu'il prie. Les trois premiers quarts d'heure se passent en chants et prières (tantôt gallois, tantôt anglais), sans que Dan Roberts intervienne autrement. Enfin il fait une brève allocution, en gallois malheureusement. Très calme, très sérieux, avec très peu de gestes, il semble interroger la congrégation. Un peu plus tard dans la soirée, il entreprend d'*éprouver* (to test) le meeting. Mais il n'y apporte pas l'insistance indiscrète de Torrey. Il le fait en gallois, et je ne comprends pas bien. A un moment, je vois que mes petites voisines lèvent la main. Ne comprenant pas, je reste tranquille. Au bout d'un moment, cependant, je demande à mes petites voisines : « Pourquoi levez-vous la main ? Qu'est-ce qu'il a dit ? — Il a demandé à ceux qui croient en Jésus-Christ de lever la main. » Alors je la lève moi aussi, pour

rendre mon témoignage. La réunion se prolonge si tard que je ne puis attraper que le dernier train qui me fait rentrer à Cardiff à minuit. Je traverse la ville déserte et silencieuse pour rentrer à mon hôtel qui n'est lui, hélas ! ni désert ni silencieux : c'est un vacarme qui dure toute la nuit. A deux heures du matin, je suis réveillé en sursaut par des gens qui descendent en courant pesamment et rapidement l'escalier. J'aperçois de la lumière à travers les fentes de la porte, et me lève précipitamment croyant à quelque incendie. Mais non !... le feu n'était nulle part. Tâchons de nous rendormir !

Mercredi 12 avril. — Je repars le matin de très bonne heure de Cardiff pour Aberaman, après une nuit plutôt incomplète. En débarquant à Aberaman, j'aperçois, dans un endroit où en France on n'a guère, hélas ! l'habitude de trouver des inscriptions pieuses, des phrases dans ce genre :

Où passerez-vous votre éternité? (Where will you spend your eternity ?)

Préparez-vous à rencontrer Dieu (Prepare to meet with God).

Dieu est amour (God is love).

Je me rends à la chapelle d'hier soir, croyant que la réunion de ce matin doit y avoir lieu encore. La chapelle est fermée. J'interroge une dame qui passe. Elle m'informe que le meeting de ce matin doit se tenir à Saron Chapel. Je reviens sur mes pas, et à force de chercher, je découvre Saron Chapel. Quelques dames sont debout devant la porte qui n'est pas encore ouverte. Elles me confirment que c'est bien là, en effet, et elles ajoutent que le ministre de la chapelle est dans la rue à côté (Saron Chapel est à l'angle de deux rues). Je vais me présenter au ministre, et lui décline mes noms et qualités. Nous avons une petite conversation. Il me regarde d'un œil scrutateur, étonné évidemment de me voir là, se demandant si je suis sérieux ou si je suis un curieux, un dilettante, un critique. La chapelle s'ouvre.

J'entre le premier, et je m'assieds au fond. Pour employer le temps de l'attente, je me mets à écrire des cartes postales. Au bout de quelques instants, le pasteur vient me chercher, me fait asseoir sur le devant, et me dit : « Tout à l'heure, » vous m'avez dit que vous étiez venu de France au Pays » de Galles pour *voir* le Réveil; eh bien!, il n'y a rien à » *voir* ici (there is nothing to be seen); il y a quelque » chose à *sentir*, ou plutôt et mieux il y a quelque chose à » *expérimenter* (something to be experienced). » Dans le cours de la conversation, il me demande de dire quelques mots pendant la réunion de prière. La demande me prend tout à fait par surprise. Le pasteur presbytérien que j'avais vu à Londres, retour du Pays de Galles, m'avait affirmé que jamais personne ne me demanderait de parler : « Si » vous voulez parler, » m'avait-il dit, « on vous écoutera » avec courtoisie; mais on ne vous invitera pas à parler ou » à prier; on estime que c'est au Saint-Esprit à faire intérieurement à chacun de semblables invitations, et on » considère chaque personne qui ouvre la bouche comme » mue par le Saint-Esprit. » Grand est donc mon étonnement de me voir invité, par le pasteur gallois d'Aberaman, à participer à la réunion. « Parlez, » me dit-il, « soit en » gallois, soit en anglais, soit en français. » — En gallois, je ne puis, et pour cause. En français? cela ne me sourit pas, quoique, après tout, ce serait rendre aux Gallois la monnaie de leur pièce : ils parlent bien devant moi, pendant des heures, leur gallois que je ne comprends pas, ils pourraient bien supporter à leur tour quelques minutes de français. Tout de même, je ne m'y sens guère porté. Reste l'anglais. « Mais comment voulez-vous que je fasse un discours en anglais? Vous voyez vous-même comment je le » parle. » — « Cela ne fait rien, » réplique mon pasteur qui m'exhorte à mettre de côté tout amour-propre, à oublier le moi, le *self*, et à ouvrir tout simplement mon âme à l'Esprit en ne pensant qu'à la gloire du Christ et au salut des âmes.

— Cependant la réunion va commencer, les assistants sont arrivés et arrivent. Le pasteur prononce quelques mots pour m'introduire. Puis il fait faire la lecture de la Bible par une petite fille. Il tâche de lui persuader de lire la Bible anglaise par égard pour le visiteur étranger. Mais la petite fille n'est à son aise que dans le gallois. Alors le pasteur me met en main une Bible anglaise en m'indiquant le chapitre que la petite fille lit en gallois. C'est la parabole de l'enfant prodigue. La petite fille fait ensuite une très longue prière. Il paraît qu'elle prie d'une manière tout à fait remarquable, avec une facilité et une abondance extraordinaire chez une enfant de cet âge. Malheureusement, c'est en gallois, et je ne puis juger que de la longueur, de l'abondance et de la facilité. Après sa prière, on chante, on prie pendant assez longtemps. Je profite d'un petit intervalle de silence pour me lancer moi-même. J'avais bien un peu peur de m'embrouiller dans les *thou* et les *thee* que je n'ai guère l'habitude de pratiquer. Mais j'ai pensé : en faisant les phrases très courtes et en ne redoutant pas les banalités, cela pourra peut-être aller. Effectivement, j'ai pu aller jusqu'au bout, aidé par la sympathie de l'assistance. C'est une sensation toute particulière que de prier en étant interrompu tout le temps ou plutôt accompagné par des : *Amen! Bravo! Ah! Oui!* etc. On se sent tellement encouragé, soutenu ; on a si bien l'impression que ceux qui sont là pensent aux choses dites sans s'arrêter à la manière dont on les dit qu'on n'a vraiment aucune peine à suivre les conseils de mon pasteur, à s'élever au-dessus de toute préoccupation de soi-même et à s'absorber dans la contemplation des réalités invisibles. Encore quelques prières, quelques témoignages : il semble que ma prière a redonné comme un nouvel élan à la réunion qui est repartie de plus belle. Et moi, j'écoute, tranquille et joyeux, le cœur bien au large, j'ai payé mon écot, on ne me demandera plus rien, je n'ai qu'à recevoir, je n'ai plus à donner, et ce

rôle me convient infiniment mieux à tous égards. Mais tout à coup, à ma grande surprise, le pasteur se tourne vers moi et me demande de dire quelques mots sur mon pays ; il a été frappé de ce que j'ai dit dans ma prière, que nous avions nos difficultés en France; il me demande de dire lesquelles. Pas moyen de se dérober. Je m'exécute, le moins mal que je puis. Je suis écouté avec beaucoup de sympathie et d'intérêt; je comprends très bien que ce n'est ni mon individu, ni mes paroles qui provoquent cette sympathie et cet intérêt, mais c'est le simple fait que je suis un étranger, que j'ai fait un long voyage, que je suis venu là pour m'édifier avec eux, pour me plonger dans leur atmosphère spirituelle et emporter « une étincelle » de « leur feu ». Ils ne rient pas des innombrables fautes de langage que je commets ; ils ne songent qu'à s'édifier, et prennent tout en bonne part. Plusieurs, après moi, font des allocutions et des prières, et me remercient et promettent de prier pour la France et pour moi, et tiennent déjà leur promesse. Une dame fait une très gentille allocution, bien supérieure à la mienne à tous les points de vue. Elle raconte qu'elle ne voulait pas venir ce matin à la réunion, parce qu'elle était un peu fatiguée. Elle avait peur que « cela nuisît à sa santé ». Mais sa petite fille lui a adressé des reproches bien sentis : « Comment! vous ne voulez pas aller à la réunion, » alors qu'il y a des dames anglaises qui sont venues de » Londres tout exprès pour aller au meeting ! Quelle » honte! Et comment oserez-vous regarder en face le Sei- » gneur Jésus, si vous n'allez pas à la réunion ce matin! » A l'ouïe de ces reproches, la dame s'est sentie reprise dans sa conscience, et elle s'est décidée à venir. Et elle est bien heureuse d'être venue. Ah ! il faudrait toujours venir, car aucune de ces réunions ne ressemble tout à fait aux autres, chacune a son cachet spécial. Ainsi ce matin elle a pu voir et entendre ce gentleman venu de France, et elle s'est sentie fortifiée, et cela a ajouté quelque chose à sa foi. Puis elle

raconte très joliment quelques anecdotes et termine par une formule de clôture qui me rappelle le titre d'un petit volume de Rudyard Kipling (1) : « Quelques mots comme çà ! » (a few words like that!) Quand tout le monde a prié et parlé, le ministre prononce quelques mots en terminant, et il résume son impression sur mon compte par ce jugement dont je suis très touché : « C'est un homme honnête » et sincère ; c'est un homme ouvert ; il n'est pas venu par » curiosité pour critiquer le Réveil. Il attrapera le feu pour » le remporter en France. » Et puis il a prié et exhorté à prier pour moi et pour la France.

La réunion terminée, le pasteur s'excuse auprès de moi de ne pas me recevoir chez lui. Sa maison est remplie. C'est lui qui reçoit les demoiselles revivalistes : Miss Jones et Miss Maggie Davies. Dan Roberts, lui, n'est pas à Aberaman ; il loge dans les environs. Mais le pasteur me présente à un autre ministre présent à la réunion, un pasteur méthodiste calviniste, qui me prend chez lui pour les repas. Je dois le déranger terriblement lui et sa femme, car ils sont en train de déménager et ne sont encore qu'à moitié installés dans leur nouveau logis. Mais ils me reçoivent avec une bonté, une cordialité qui me touchent profondément. Dans la seule pièce qui soit pour le moment tout à fait rangée, la cuisine, qui sert de salle à manger, la femme du pasteur fait cuire des saucisses, prépare le thé, puis m'invite à prendre place en me disant que je suis le bienvenu, et me demande de faire la prière pour bénir la table.

Après le repas, pendant que sa femme continue son déménagement, le pasteur m'accompagne à la réunion de l'après-midi. C'est dans une Eglise baptiste. Mais il se trouve qu'il n'y a là aucun pasteur baptiste. En fait de pasteur, il n'y a que mon hôte, le méthodiste. Un laïque lui demande d'ouvrir le meeting. La réunion, plus nombreuse

(1) *Stories like that, Histoires comme çà.*

que le matin, est très animée et très variée. On y emploie beaucoup le gallois. Vers la fin, le pasteur me demande à voix basse si je ne veux pas parler, et je me récuse. Il me semble que, pour un jour, j'en ai assez fait! Mais peu après un laïque se lève dans l'assemblée. M'a-t-il entendu le matin ou a-t-il simplement entendu dire que j'ai parlé? Je ne sais. Mais il me demande de dire quelques mots, et le pasteur se retourne vers moi, de l'air de dire : « Vous voyez bien, vous ne pouvez refuser; il faut y aller. » C'était un peu embarrassant, car j'avais vidé mon sac le matin, je ne voulais pas me répéter — en quoi j'avais peut-être tort — et je ne savais trop comment trouver, et exprimer sur l'heure, en anglais, des choses nouvelles. Mais avec de pareils auditoires on s'en tire toujours. C'est véritablement touchant de voir la bonté et la fraternité de tous ces braves gens.

Rentrés chez le pasteur méthodiste pour prendre le thé, nous faisons ensuite de la musique galloise. La femme du pasteur me montre quelques chants gallois favoris, et je joue plusieurs hymnes sur son piano — pas mauvais du tout.

Nous repartons pour la réunion du soir — la grande, car les réunions de la journée n'étaient que de petites réunions sans le concours des jeunes revivalistes. Ceux-ci n'assistent qu'à la réunion du soir. C'était assez loin, et tout en haut d'Aberaman. La réunion était déjà ouverte quand nous arrivons, et la petite fille, qui avait fait la lecture de la Bible et la prière à la réunion du matin, était là, en train de lire la Bible. Dan Roberts et les « ladies revivalists » n'étaient pas encore arrivés. Ils n'arrivent jamais pour *ouvrir* la réunion. Ils se glissent tout à coup en chaire, quand la réunion est déjà en train. Dan Roberts et Miss Davies sont entrés pendant qu'on chantait, après la lecture de la Bible. Puis la petite fille a fait une très longue, une interminable prière : c'est un peu son défaut — sensible

surtout pour un étranger comme moi — quand elle est partie, il n'y a plus moyen de l'arrêter; car elle semble perdre toute notion du temps et de l'espace. Quand la prière est terminée et que je lève les yeux, l'autre demoiselle revivaliste, Miss Jones, est en chaire à côté de Dan Roberts et de Miss Davies.

Il y a foule — une foule énorme. Les corridors sont remplis de gens *debout*, il y en a sur les marches des escaliers, sur la rampe, etc. Aussi le pasteur de la chapelle déclare-t-il qu'il y a une autre chapelle ouverte pour un *overflow meeting* (une réunion supplémentaire), et le pasteur congrégationaliste, hôte des dames revivalistes, quitte la chapelle pour aller au meeting supplémentaire.

La réunion de ce soir est peut-être un peu inférieure à celle de la veille au soir. C'est du moins l'opinion de mes hôtes. Je suis aussi de cet avis, quoique pour des raisons différentes : il y a ce soir moins d'anglais que hier, presque tout se fait en gallois. Le pasteur de l'endroit, averti que je suis étranger, a la bonté de me chercher les cantiques avec leur traduction anglaise et de me les mettre sous les yeux pour que je puisse suivre. Au cours de la réunion, après une explosion de cinq à six prières spontanées, avec réponses ferventes de l'assemblée (c'étaient des prières de gens *se convertissant* dans l'assemblée *au milieu de leurs propres prières)*, Miss Maggie Davies entonne d'une voix douce et vraiment angélique, le cantique de Newman *(Lead, Kindly light)* avec la mélodie appelée *Sandon*. Ce cantique est parfois chanté, du moins dans l'Eglise anglicane, sur une autre musique. La mélodie *Sandon* n'était pas celle que je préférais à Montauban. J'aimais mieux la mélodie de *Sullivan*. Mais, si la mélodie de Sullivan est peut-être plus belle comme musique — et encore on peut discuter — la mélodie appelée *Sandon* s'adapte mieux en tous cas aux paroles et au sens. Le chant de Miss Maggie Davies répondait si bien à l'état d'âme général, il était si merveilleusement exécuté,

avec une telle profondeur de sentiment chrétien, et puis l'assemblée elle-même s'est mise à le chanter à demi-voix avec une émotion contenue si intense, que j'en étais tout remué et qu'encore à présent, quand j'écris ces lignes, les larmes me montent aux yeux et m'empêchent de distinguer les lettres que j'écris.....

A la fin de la réunion, comme l'heure avance et comme je songe au départ, je vois un laïque se pencher à l'oreille du pasteur de la chapelle où nous sommes; il doit lui raconter que j'ai parlé le matin et l'après-midi, car le pasteur se penche à son tour vers moi pour me demander de de dire quelques mots (just a few words). Après m'être un peu défendu, je finis par accepter. Mais je n'ai pas envie de lutter de la voix avec d'autres, et le silence ne se fait pas. La petite fille qui a lu la Bible et prié au début des deux réunions (celle du matin et celle de ce soir) est encore en train de prier. Je ne puis songer à l'arrêter. Dan Roberts, auquel nul n'a proposé de me donner la parole — et d'ailleurs je ne crois pas que ce fût dans ses principes de donner la parole à qui que ce fût — Dan Roberts n'a pas la patience d'attendre la fin de la prière de la petite fille, et il se met à prier à haute voix pour son compte. Après quoi, il donne la bénédiction, met son pardessus, et les gens s'en vont — et moi aussi, avec mon petit speech..... je ne puis pas dire rentré, car, réellement, je ne savais au monde ce qui allait bien pouvoir sortir.....

Au moment où je vais prendre mon pardessus et mon chapeau remisés quelque part près de l'escalier qui monte à la chaire, Miss Jones descend de la chaire, vient à moi, me tend spontanément la main; elle a l'air très frappée de voir un étranger qui a fait un si long voyage pour venir assister aux réunions galloises; il y a à la fois de la joie, de la curiosité, et un peu de commisération dans les impressions que je lui procure. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'elle ait rencontré encore beaucoup de Français dans ses péré-

grinations. Je lui donne ma carte de visite en souvenir de notre rencontre. Je touche aussi la main à Miss Maggie Davies, la sœur de Miss Annie Davies qui accompagne Evan Roberts, puis à Dan Roberts qui tient longtemps et affectueusement ma main dans les siennes : je me rappelle alors la parole d'Evan Roberts qui a dit un jour que c'était le Saint-Esprit qui lui avait appris à toucher la main et à sourire..... Dan Roberts m'exprime sa certitude que le Réveil va s'étendre et gagner la France et le monde. Miss Jones me confirme qu'ils vont demain à Aberdare. Je compte les y trouver, et leur dis au revoir.

Le pasteur méthodiste et sa femme me reconduisent jusqu'à la station où je prends encore le dernier train qui me ramène à minuit à Cardiff. A Cardiff, une mission revivaliste a commencé sous la direction de Sidney Evans et de Jenkins. Je pense y aller dans quelques jours ; j'ai le temps, puisque la mission doit durer une semaine. Puisque je compte revenir à Cardiff, je garde ici mes quartiers généraux. Je suis décidément très content d'être venu, et reconnaissant d'avoir été tout de suite si bien dirigé par le représentant du *Western Mail*. La parole de mon ami de Londres est vraie : « Je n'ai jamais rien vu de pareil ! » (I never saw anything like that !) Et encore mon ami en a-t-il vu moins que moi. Il n'a vu que les meetings ordinaires qui se tiennent tous les soirs depuis cinq ou six mois dans la plupart des Eglises ; il n'a pas vu les grandes réunions revivalistes, sur le terrain de l'alliance évangélique, présidées par Dan Roberts, Sidney Evans, les ladies revivalistes. Et ce sont là deux genres un peu différents de réunions, quoique la différence soit plutôt de degré que de nature.

Jeudi, 13 avril. — Après m'être un peu reposé le matin et avoir mis mes notes en ordre, je pars l'après-midi pour Aberdare afin d'aller ensuite à la réunion du soir. Je constate l'exactitude du jugement de Reclus : « Aberdare, les villes avoisinantes et les villages d'usines qui se suc-

cèdent dans la vallée de la Taff jusqu'à Cardiff, sont de celles que leur laideur et leur vulgarité rendent le plus déplaisantes à voir. » Mais je ne ne suis pas ici en touriste... Quand j'arrive à Aberdare, je parcours un peu la ville pour me familiariser avec la localité. Je réussis, à ma grande satisfaction, à trouver un hôtel de tempérance. On m'a bien recommandé, pour éviter de scandaliser les gens, de ne jamais entrer sous aucun prétexte dans un cabaret ou une maison quelconque où se ferait la vente de la bière et des spiritueux. Dans mon hôtel de tempérance, je trouve trois étudiants, dont un Hollandais, venus comme moi pour assister à la réunion. Je me fais indiquer avec précision la chapelle où elle doit se tenir, et j'arrive un des premiers. Il y a encore si peu de monde qu'on n'a pas même commencé de chanter. Je suis muni d'une excellente place au parquet (Set Fawr), en qualité d'étranger.

La réunion commence à six heures et demie. Elle se prolonge très tard. Je quitte la chapelle à onze heures moins vingt-cinq, parce que mon train m'appelle à la gare, si je veux rentrer le soir à Cardiff. Mais la réunion n'a pas l'air près de finir. Si je m'en vais, d'ailleurs, ce n'est pas que je sois fatigué. Ce meeting de quatre heures n'a pas été fatigant. Il y a tant d'imprévu, tant de variété, tant de vie, de spontanéité, de ferveur! En partant, je quitte le *Set Fawr* pour me rendre à la sacristie et sortir par la porte de derrière; en passant près de la chaire, je regarde du côté des demoiselles Jones et Davies qui me font un petit signe de tête amical... Ces revivalistes paraissent plongés dans leurs prières ou leurs extases. Mais ils ne perdent rien de ce qui se fait autour d'eux dans la chapelle.

Vendredi, 14 avril. — Regrettant d'avoir été obligé la veille de partir avant la fin de la réunion et de n'avoir pu causer avec Miss Jones, je prends le train de dix heures quarante du matin à Cardiff et arrive à Aberdare vers midi. Je me mets en quête du nom et de l'adresse de la personne chez

qui logent les demoiselles revivalistes. Je vais d'abord au *post office*, où l'on ne sait pas me renseigner directement; mais on m'indique la maison d'un épicier qui est un diacre de l'Eglise où l'on doit se réunir ce soir (Eglise de Nazareth); lui pourra sans doute me donner l'information désirée. Il se trouve qu'il y a dans la rue deux épiciers très voisins. Je me trompe, naturellement, et entre chez le confrère du diacre que je cherche. Nous nous expliquons... lorsque, voyant passer un jeune homme sur le trottoir, l'épicier me dit : « Tenez, voilà le fils du diacre que vous demandez. » Il hèle le jeune homme qui, dès les premiers mots, me dit avec un joyeux sourire : « Vous êtes un frère, n'est-ce pas ? » et il me tend cordialement la main. Son père me donne l'adresse de Mr. Mills, l'hôte des demoiselles revivalistes, et je repars. Je trouve la maison, non sans peine. Je sonne, et demande Miss Jones. On m'introduit dans le petit salon où se trouve Miss Davies et quelques personnes. Puis, successivement arrive Mr. Mills, un vénérable vieillard, puis sa fille, puis enfin Miss Jones. Je consulte cette assemblée galloise sur l'emploi de mon temps. On me conseille, quand j'irai au Nord du Pays de Galles, de visiter Wrexham. On n'a pas l'air, d'ailleurs, d'avoir beaucoup de notions sur ce qui se passe exactement dans le Nord. Mais on m'engage très fortement, puisque je veux voir le Réveil, à aller « à la source » (expression de Miss Jones) c'est-à-dire auprès d'Evan Roberts qui est encore pour quelques jours à Liverpool. Tous sont dans l'admiration d'Evan Roberts, l'homme envoyé par Dieu, *le* Revivaliste. Evan Roberts est le favori. On regarde Dan tout au plus comme son Elisée sur lequel Evan a jeté son manteau. On accroît ainsi en moi le désir de voir et d'entendre Evan Roberts. Décidément je crois que je partirai demain matin pour Liverpool. La fille de Mr. Mills me retient à dîner, et m'invite à revenir chez elle prendre le thé entre les deux réunions (celle de l'après-midi et celle du soir). Elle m'offre

même de me faire coucher, si je veux passer la nuit à Aberdare, mais je trouve préférable de rentrer ce soir à Cardiff, puisque je compte partir demain matin pour Liverpool. D'ailleurs Dan Roberts et les demoiselles revivalistes n'ont pas de programme pour l'emploi de leur temps après Aberdare. Ils sont fort pris : depuis cinq mois, sauf une quinzaine de jours, tous les soirs ils tiennent des réunions. Et « vous savez, dit Miss Jones, Dan Roberts n'est pas très fort » (*is not very strong*). Probablement Dan Roberts ira se reposer chez lui ; et elles ne savent pas ce qu'elles feront, elles iront peut-être elles aussi se reposer dans leur famille. Je n'ai donc qu'à les quitter et à partir pour Liverpool. Il est bien vrai qu'en quittant le Sud du Pays de Galles, je manque les réunions de Sidney Evans et Jenkins à Cardiff. Mais que faire? on ne peut tout avoir ni tout voir. Ce serait tout de même dommage de manquer complètement Evan Roberts.

Après le dîner, je pars tout seul pour la réunion. Miss Davies reste à la maison pour se reposer. Miss Jones va faire des commissions avec la fille de Mr. Mills. On m'indique la chapelle où a lieu le meeting. Lorsque j'entre dans l'Eglise, pas encore très pleine, uu diacre assis au *Set Fawr* me fait signe de m'approcher et je vais m'asseoir derrière lui. « Vous êtes un étranger » ? me dit-il. Je lui décline mes noms et qualités, et il me demande de parler dans la réunion. Accepté. Ce sont des choses qu'on ne peut refuser ici. Le meeting suit son cours, intéressant, nourri, émouvant. Vers la fin, le diacre se lève, et en terminant son allocution, je comprends qu'il parle de moi, parce qu'il prononce dans son discours gallois un mot qui ressemble plus ou moins à Frank ou France, et il me regarde en parlant. Quand il s'arrête en me faisant signe, je lui dis — car dans ces réunions tout se passe en famille — : « Qu'est-ce » que vous avez dit de moi? » — Et il me réplique en anglais : « Oh! nous n'allons pas vous traduire ce que je

» viens de dire sur vous. Voulez-vous seulement dire vous-
» même quelques mots ? » Je fais alors mon petit speech. C'est même le mieux réussi de tous ceux que j'ai faits ces jours-ci. Lorsque dans mon allocution je suis amené à dire : « Je regrette de ne pas comprendre votre langage gallois.
» Mais il y a quelques mots que je commence à comprendre :
» Arglwyd, achub, Bendigedig, Diolch iddo... », l'assemblée prompte à saisir les allusions entonne de tout son cœur le Diolch iddo, puis un autre cantique auquel j'ai fait allusion ; je reste paisiblement debout, écoutant avec délices ce torrent musical, et je reprends immédiatement après mon petit speech interrompu. Après mon allocution, le fameux comique Quenton Ashlyn, converti par la mission Torrey, raconte sa conversion. Nos deux allocutions provoquent d'autres allocutions et prières de la part des auditeurs gallois. Une dame, les yeux brillants d'un éclat concentré et profond, insiste sur le changement opéré au Pays de Galles par le Réveil, sur l'impossibilité de traduire en langage ce qu'elle ressent. « Avant le Réveil, sans doute,
» nous croyions ceci... et nous croyions cela... nous le
» croyions, naturellement, et nous jouissions d'être assis
» dans nos bancs à l'Eglise... et *nous ne faisions rien.*
» Maintenant nous en sommes venus à RÉALISER tout cela.
» C'est là la différence. »

Je retourne chez Mr. Mills pour prendre le thé. J'apprends que Mlles Jones et Maggie Davies viennent de se décider à partir pour l'Ecosse quand la mission d'Aberdare sera terminée. Dan Roberts les laissant libres de leurs mouvements, elles se sont enfermées dans leur chambre, ont causé, prié et ont arrêté leur résolution. Un habitant d'Aberdare auquel j'avais dû céder le matin, sur ses instantes requêtes, l'épreuve que j'avais sur moi du cantique gallois (Dyma gariad) traduit en français par M. Saillens (Torrents d'amour et de grâce), vient faire une petite visite. Il me raconte qu'il a dû donner l'épreuve en question à Dan

Roberts, parce qu'ayant eu l'imprudence de la lui montrer, il s'est vu supplier par Dan Roberts d'une façon si pressante qu'il n'a pu faire autrement que de lui en faire cadeau. Pour le consoler, je lui promets, quand je serai rentré en France, de lui envoyer un autre exemplaire. Mr. Jones — car il porte, lui aussi, ce nom si répandu au Pays de Galles — me dit qu'il a vu cet après-midi un représentant du *Western Mail,* un M. Davies, qui serait bien aise de me voir. Il me propose de m'y conduire avant la réunion, ce que j'accepte. Mais, chemin faisant, il me dit : « Je crois que » Mr. Davies voudrait vous prendre une interview. » — Une interview ! Ça ne me sourit pas énormément ; je suis ici pour interviewer et non pour être interviewé. Et si je lâche quelque mot malencontreux que le *Western Mail* aille reproduire, et qui me suive et m'embarrasse dans mes tournées !... Quelques instants après, revenant sur le don du cantique qu'il a dû faire à Dan Roberts, Mr. Jones ajoute : « Dan Roberts me disait cet après-midi qu'il aime- » rait bien vous voir. » — « Oh ! » ai-je répliqué tout de suite, « je n'ai pas essayé d'aller le voir parce que je craignais » d'être indiscret et de le fatiguer ; mais je serais très heu- » reux de passer encore quelques instants avec lui. » Je lâche le représentant du *Western Mail* et son interview, — et je me fais conduire chez Dan Roberts, où, après quelques instants de causerie, on chante en parties avec un pasteur et sa femme, un missionnaire et sa femme qui se trouvent là, les beaux cantiques gallois. Nous allons au meeting avec Dan Roberts. La réunion a dû commencer déjà depuis un bon moment. Mais il y a place dans le *Set Fawr.* C'est une des plus belles réunions auxquelles j'ai assisté. A côté de moi, bien souvent dans la soirée, j'ai vu des larmes silencieuses couler le long des joues ou remplir les yeux des femmes et des jeunes filles en écoutant des prières ferventes. Un pasteur-missionnaire à côté de moi me disait de temps à autre, les yeux tout brillants et tout humides : « Oh !

» quelle belle prière ! Comme il prie, comme elle prie mer-
» veilleusement ! » Quelques-unes de ces prières, pas assez malheureusement, ont été en anglais ; elles étaient belles, en effet, touchantes de simplicité, et pourtant j'avais l'impression très nette que les prières en langue galloise devaient être infiniment supérieures.

Vers la fin de la réunion, vient un moment où lorsqu'on a fini de presser les gens de se convertir ou de louer Dieu pour les conversions opérées, Dan Roberts invite ceux qui appartiennent à Christ à rendre leur témoignage, s'ils s'y sentent poussés. Alors le pasteur de la chapelle monte en chaire à côté de Dan Roberts, mentionne le fait qu'il y a là un gentleman venu de France et un missionnaire venu... je ne sais trop d'où, et il nous invite à « exprimer nos sentiments (to express our feelings). » Il faut s'exécuter. Je parle d'abord, le missionnaire ensuite. Mais le missionnaire a ce grand avantage qu'il sait le gallois. Je comprends qu'il parle de moi, car les gens dans le *Set Fawr* me regardent en souriant, et Miss Davies du haut de la chaire me regarde et sourit. Un voisin obligeant veut bien me dire que le missionnaire raconte comme quoi lui et sa femme ont fait le voyage avec moi dans le même compartiment depuis Londres (Paddington) jusqu'à Cardiff, il y a quelques jours, et nous ne nous doutions ni les uns ni les autres que nous allions voir la même chose et que nous poursuivions un but commun...

Dès que le missionnaire a terminé son allocution, je me lève pour m'éclipser. Il ne n'agit pas de manquer le dernier train pour Cardiff ! Mais la dame chez laquelle loge Dan Roberts m'arrête au passage, et me dit que, si je désire rester, il y a là une lady qui pourra me donner une chambre. Je me laisse décider, et je regagne ma place. J'étais attristé de partir sans avoir pu serrer la main à Dan Roberts et aux demoiselles revivalistes. Je trouverai bien moyen, demain matin, d'attraper quelque train rapide pour Liverpool.

Le meeting se prolonge après onze heures. Et nous nous retirons encore assez tard après, nous étant arrêtés à causer un grand moment dans la chapelle. Miss Jones me prédit un grand Réveil en France : « Evan Roberts lui-même l'a » prophétisé, et, vous savez, ses prédictions ont jusqu'ici » toujours été vérifiées. » Je dis adieu à Miss Davies et à Miss Jones, laquelle me confesse « avoir un peu mal à la » tête. » Le ministre qui m'a donné la parole dans la réunion, me prend affectueusement sous le bras, me serrant d'une étreinte fraternelle et cordiale. Je lui exprime avec enthousiasme mon admiration pour les chants gallois qui m'ont rempli d'une émotion dont je vibre encore. « Voyez-vous », m'explique-t-il, « c'est que nous autres Gallois, nous chantons avec notre cœur ! » A une bifurcation, nous nous séparons, Dan Roberts me disant quelque chose qui ressemble à *no star*. Je lève les yeux, le ciel est très pur et très étoilé. Je confesse que je ne comprends pas. Mais il m'explique qu'il n'a voulu faire aucune allusion aux étoiles, et que les mots qu'il a prononcés sont gallois et signifient : *bonne nuit !* Les mineurs chez lesquels je suis reçu m'accueillent très affectueusement, me font manger, coucher, déjeuner.

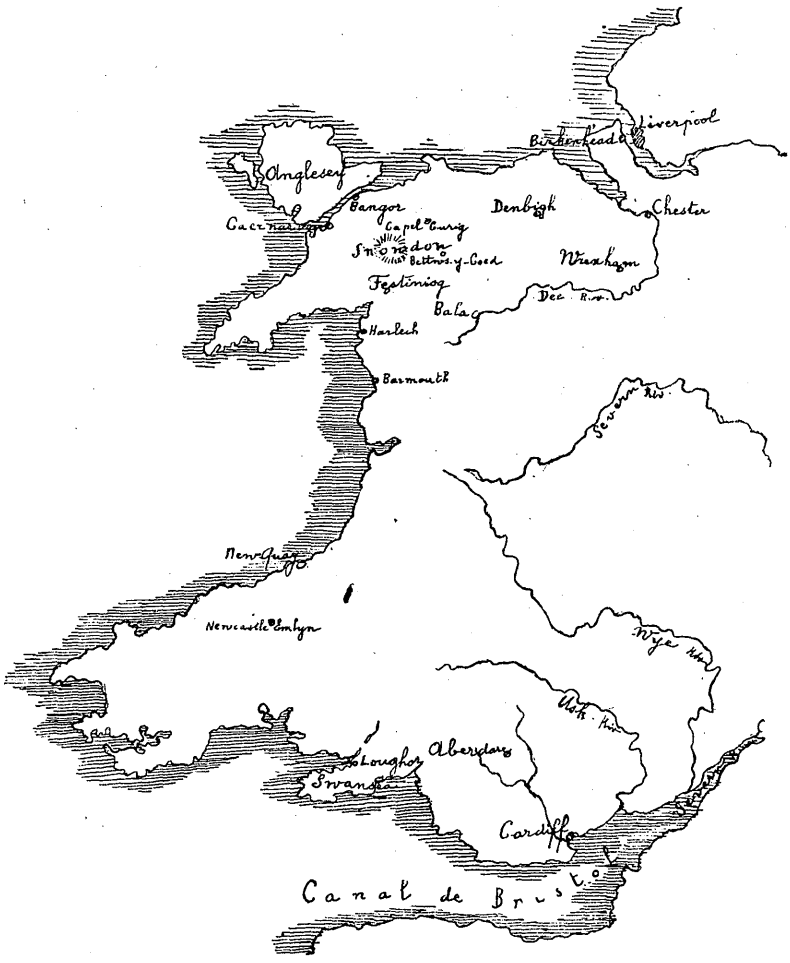
Samedi, 15 avril. — Le matin, de bonne heure, je rentre à Cardiff. En trente-quatre minutes, j'accomplis le tour de force qui serait impossible en France d'aller de la gare à mon hôtel, d'empaqueter mes affaires, de boucler ma valise, de payer ma note, de courir à l'autre gare, et d'attraper le train pour Liverpool.

Comme je raconterai tout au long mon séjour à Liverpool dans le chapitre sur Evan Roberts, je me borne à en marquer ici la place. Le samedi soir, j'assiste au premier meeting d'Evan Roberts.

Le *dimanche, 16 avril,* j'entends deux prédications d'Ian Maclaren (le Dr. Watson).

Le *lundi, 17 avril,* seconde réunion d'Evan Roberts, à Birkenhead.

Du *mardi 18 avril au jeudi 20 avril*, visite à un pasteur méthodiste, de mes amis, à Bradford.



Jeudi, 20 avril, veille du Vendredi-Saint. — Je pars de Bradford à 11 h. 10 du matin, m'arrête en passant à Chester, très

jolie ville du moyen âge, avec de vieilles maisons bien conservées et de curieux remparts dont je fais le tour sur une sorte de trottoir à hauteur de premier étage. J'arrive dans le Nord-Galles, appelé communément Gwynedd, et m'arrête à Wrexham. J'y suis dans l'après-midi, mets ma valise à la consigne, et pars à la recherche d'un pasteur wesleyen pour lequel j'ai une lettre de recommandation. La fille du pasteur, de 14 à 15 ans, m'ouvre la porte, et m'annonce que son père est sorti et ne rentrera que très tard dans la soirée; je pourrai le voir demain matin à 9 heures. Oui, mais je n'ai pas le temps d'attendre. Mes minutes sont comptées. Il faut que je tire parti de toutes mes secondes. Je demande la femme du pasteur. « Ma mère est occupée (engaged) » réplique la jeune fille... Décidément cela se gâte. J'implore de la jeune fille un renseignement : ne pourrait-elle pas me dire s'il n'y a pas ce soir quelque réunion de Réveil quelque part? — Elle ne sait pas. — Et sa mère, est-ce qu'elle ne sait pas, elle aussi ? — Elle va interroger sa mère, et rapporte une réponse négative. Elle me conseille de « m'enquérir ». — Hélas ! c'est justement ce que je fais, et pour le moment cela ne me réussit guère! — Elle m'indique, pour se débarrasser de moi, un avocat que je trouverai en tournant à droite, puis encore à gauche, puis de nouveau à droite, dans une maison de telle apparence... Je me mets en route. Impossible de dénicher l'avocat. Je déambule dans les rues en broyant du noir. Ce sont des instants où il fait mauvais être seul ; à deux, on plaisanterait, on rirait, on se redonnerait du cœur, mais quand on est seul dans une ville étrangère et qu'on n'aboutit pas, et qu'on voit l'après-midi s'avancer, et qu'on se dit : il y aura probablement quelque chose de très bien ce soir, mais je n'arriverai pas à découvrir où et cela se fera sans moi, on devient tout à fait mélancolique. Je regarde ma montre, je me désespère, je me demande si j'ai bien fait de venir à Wrexham. Wrexham est bien, comme le dit mon guide, une ville d'origine

saxonne, quoique située dans le Pays de Galles, une ville anglaise. Pas moyen de rentrer en contact avec les Gallois! Où sont les Gallois? Si je retournais à la gare prendre le train le plus prochain pour Cardiff? Heureusement l'idée très simple me vient d'entrer dans une boutique de libraire, où je vois affiché le portrait d'Evan Roberts, pour demander des cartes postales illustrées — et des renseignements. Le libraire ne sait trop que me dire, mais il m'assure que dans une boutique située dans la même rue à quelques pas, de l'autre côté, on pourra me fixer. Je n'entends pas très bien la désignation de la boutique en question, et prenant un nom commun estropié pour un nom propre je cherche partout la boutique de M. ou de Mme Kami (??) Impossible, et pour cause, d'aboutir. Navré, je reviens à mon libraire et je lui dis : « Ayez » pitié de moi, je suis un étranger, je ne trouve pas la bou- » tique que vous avez eu la bonté de m'indiquer ; tenez, » voici un crayon et du papier, ayez l'obligeance de m'écrire » le nom et l'adresse. » — « Mais c'est tout près et bien » facile, me dit-il, c'est la boutique du pharmacien (chemist) » que vous pouvez apercevoir d'ici », et il me la montre du doigt. Riant de ma méprise, je cours chez le pharmacien, qui, très gentiment, m'informe qu'il y a en effet des meetings tout près de Wrexham, à *Rhos* (1), un district où il y a eu 1.500 convertis depuis le début du Réveil. Il m'explique en même temps par quelle voie, par quel tramway je puis aller à Rhos, à quelle heure il faut partir. Pleinement rassuré, je me mets en quête d'un hôtel ; je le choisis près de

(1) *Rhos* est une abréviation courante. On s'explique d'ailleurs que les gens aient éprouvé le besoin d'abréger. La localité s'appelle de son nom intégral *Rhosllanerchrugog* — mot que les Anglais se déclarent incapables de prononcer. *Rhos* signifie lande ou pays inculte et montagneux. *Llanerch* signifie endroit ou district. *Rugog* signifie bruyère, endroit planté de bruyères. — Rhos est le centre d'un grand nombre de villages miniers, avec une population d'environ 11.000 habitants.

la gare ; j'envoie chercher ma valise pendant que je prends le thé, et je pars en tramway pour Rhos. C'est encore assez loin. Le tramway file très vite, et il met un bon quart d'heure pour franchir la distance. A Rhos, il s'agit de faire une nouvelle enquête pour découvrir la chapelle où a lieu le meeting; au bout de trois enquêtes, après avoir été passé de main en main par des mineurs qui m'accompagnaient un bout de chemin, j'arrive à trouver la chapelle où a lieu la réunion. C'est une réunion un peu différente de celles auxquelles j'ai assisté jusqu'ici. C'est une sorte de « service d'anniversaire ». Il y a un sermon. L'influence du Réveil se fait sentir en ceci, qu'il n'y a qu'*un* sermon, au lieu de deux. Le second sermon est remplacé par les prières et les chants qui encadrent le sermon unique. En sortant, je fais la connaissance d'un certain nombre de personnes qui me donnent des renseignements : quelques ministres, quelques Anglais venus de Sheffield, une famille irlandaise logée dans mon hôtel, et un pasteur congrégationaliste de Wrexham m'indique où se trouve actuellement la voyante ou la visionnaire, Mrs. Jones. C'est à Trevor. J'irai demain l'entendre et la voir.

Vendredi-Saint, 21 avril. — Journée tout entière passée à Trevor, avec Mrs Jones. Je la raconterai au chapitre sur Mrs Jones.

Samedi, 22 avril. — Un marchand drapier dont j'ai fait la connaissance hier, chez Mrs Jones, m'a donné rendez-vous dans la matinée. Il me fait visiter la cathédrale de Wrexham : c'est le seul tribut que je paie aux préoccupations du touriste, après la visite de Chester. Puis, je pars à pied pour Rhos. Mais la distance est trop grande. J'ai peur d'être en retard pour la réunion. A moitié route, je prends le tramway. Arrivé à Rhos, je gravis la colline, je vais chez un épicier dont on m'a donné l'adresse, et il m'indique le lieu de la réunion (Penuel Chapel). Le pasteur qui préside fait allusion aux amis étrangers qui se trouvent là. Et effecti-

vement, après une partie assez longue en Gallois, un gentleman fait une allocution en anglais, et les prières qui suivent ont aussi lieu en anglais. Le pasteur qui préside a l'air si bienveillant, si aimable, que je vais me présenter à lui après la réunion. Il me présente à son tour deux jeunes gens assis dans le *Set Fawr*, deux étudiants en théologie hollandais, et nous invite à aller tous ensemble chez lui prendre le thé. Chemin faisant, je découvre que le pasteur si affable et si enthousiaste pour le Réveil, auquel nous avons affaire, n'est autre que le vicaire anglican de Rhos. Il est intéressant de trouver un anglican si revivaliste et si gallois !

Nous quittons le vicaire pour aller, au meeting, à la chapelle de Bethléem. Un ancien, qui préside, dit quelques mots aimables sur le compte des Hollandais et du Français présents. Un autre ancien vient parler à l'oreille d'un des Hollandais et lui demande de dire quelques mots. Il n'en a pas envie. Pour moi, je commence à être aguerri, je me lance spontanément; pendant un chant, je me lève, vais m'asseoir dans le *Set Fawr*, à côté de l'ancien, et lui annonce que je suis disposé à dire les quelques mots qu'il réclame. Le flot des prières et des allocutions est tel que je dois attendre assez longtemps avant de trouver le joint. L'ancien m'introduit en disant : « Nous sommes un peu de la même famille, Français, Gallois; vos Bretons sont nos frères ». Après mes quelques mots, presque tout se passe en anglais. Un monsieur de Bath, nommé Wilkinson, qui m'a ensuite donné une brochure de lui, « de retour à Pentecôte » (Back to Pentecost), fait une allocution. Un noble Irlandais logé avec sa femme au même hôtel que moi et très intéressé par le Réveil, prie. Il y a une prière d'un jeune homme du Lancashire. L'Anglais qui a parlé à la réunion de l'après-midi, termine par une prière en anglais. Beaucoup de gens viennent me toucher la main après la réunion. Un étudiant de Bala me dit qu'ils ont eu là de merveilleuses réunions, mais maintenant ils sont en vacances. C'est dommage,

j'aurais eu plaisir à visiter cette Faculté de théologie en plein Réveil. Mais ils ne rentrent que dix jours après Pâques, juste au même moment que les étudiants de Montauban. Je trouve aussi là des étudiants en théologie d'Edimbourg avec lesquels je fais d'autant plus vite connaissance qu'ils sont amis de plusieurs des étudiants montalbanais en colonie à Edimbourg. Nous rentrons avec les deux Hollandais chez le vicaire qui a l'amabilité de tracer sur une feuille de papier le programme qu'il nous conseille de suivre le lendemain dimanche, et je pilote mes deux Hollandais de Rhos à Wrexham où nous rentrons pour la nuit.

Dimanche, 23 avril, jour de Pâques. — Le dimanche matin, jour de Pâques, un peu mis en retard d'abord par les deux étudiants hollandais que je vais chercher à leur hôtel pour les entraîner avec moi à Rhos, puis par la rareté des tramways, j'arrive à Rhos et entre dans la « grande chapelle » (Capel mawr), au milieu d'un service déjà en train. Il y a en chaire un prédicateur qui fait un vrai sermon. Le sermon est suivi d'une petite réunion de prière spontanée. Par deux fois, il arrive que deux hommes prient en même temps. Il n'y a pas de service de communion, car, comme en Ecosse, les non-conformistes gallois n'observent pas les fêtes; ils les envisagent comme des restes de superstition catholique. Le meeting est mis à l'épreuve (tested). On me dit que, depuis le commencement du Réveil, chaque service, chaque sermon est suivi d'une réunion de prière plus ou moins longue. Il n'y a pas de prières de femme ce matin. Dans le Nord, les femmes prennent aux réunions une part moins grande que dans le Sud. Non seulement il n'y a pas de communion ce matin, mais il n'y a pas non plus de collecte, à moins qu'elle n'ait été faite avant notre arrivée, ce qui est possible. L'Eglise n'est pas bondée. Elle est plus remplie que cela quand il y a des services spéciaux de Réveil. Et, à nous, étrangers, habitués à la célébration

solennelle de la fête de Pâques et à l'envahissement traditionnel des temples ce jour-là, il paraît étrange qu'il n'y ait pas plus de monde dans les chapelles galloises en un tel jour de fête.

En sortant de la chapelle, nous errons un peu dans les rues. Le vicaire nous avait donné le conseil peu pratique de retourner déjeuner à Wrexham. Mais tous ces voyages offrent des difficultés le dimanche, vu la difficulté de trouver des tramways ; et puis le temps est incertain, parfois il pleut et il grêle. Je conseille à mes compagnons de chercher avec moi quelque auberge de tempérance à Rhos même. Un jeune homme qui nous a observés à la chapelle, nous aperçoit battant le pavé, nos parapluies ouverts. Il nous reconnaît et s'approche fort aimablement pour nous demander s'il peut nous être de quelque utilité. Je lui expose le but de nos recherches, et il nous conduit dans un petit restaurant de tempérance.

Après notre lunch, nous allons, fidèles au rendez-vous, trouver le vicaire de Rhos aux *National Schools.* Nous inspectons son école du dimanche, et son fils nous mène visiter quelques écoles du dimanche non conformistes (celles de Capel Mawr et de Bethleem). Après les écoles, un laïque de la chapelle de Bethleem, celui qui m'a introduit la veille au soir, au moment où j'ai fait ma petite allocution, Mr. Roberts, nous montre les diverses salles attenantes à la chapelle. Tout est aménagé admirablement, propre, confortable, avec un nombre étonnant de salles diverses, et toutes sortes de systèmes ingénieux de cloisons mobiles. « Le Réveil a tout amélioré », nous dit-il, à un moment donné, pendant notre inspection. Et un gamin qui se trouvait là et qui nous suivait, très intéressé, dans notre tournée, s'est écrié en souriant : « Et vous aussi, Mr. Roberts, il » vous a amélioré, pas vrai ? » — « C'est vrai », répliqua Mr. Roberts en riant..... Un peu plus loin, tandis que nous nous extasions sur le confortable et l'ingénieux des dispo-

sitions et aménagements, Mr. Roberts interjette cette réflexion humoristique : « Savez-vous, il y a des gens qui » sont riches dans ce monde et qui sont destinés à être » pauvres dans l'autre. Et il y en a aussi qui sont pauvres » en ce monde et qui seront riches dans l'autre. Mais nous, » nous cumulons, riches dans ce monde, riches dans » l'autre, riches dans les deux (rich in both). »

Il nous explique ensuite sa conception des choses. Sa théorie, c'est que Dieu a visiblement tout préparé : Dieu a fait en sorte qu'il y eût des chapelles assez nombreuses et assez bien aménagées pour abriter des réunions de Réveil. Il a fait en sorte que le chemin de fer eût une station à Rhos, que les tramways de Wrexham à Rhos fussent institués ; et puis quand tout a été prêt, soit à Rhos même pour permettre aux réunions de se tenir commodément, soit autour de Rhos pour permettre aux gens de venir à Rhos, Dieu a fait éclater le Réveil, et comme il ne fait pas les choses à demi, il a accompli toutes ses promesses, il a fait venir des gens des pays étrangers et lointains pour contempler ses merveilles : « J'ai été profondément remué hier soir » quand j'ai vu toutes ces personnes venues d'Irlande, » d'Ecosse, d'Angleterre, de France, de Hollande; j'ai été » profondément ému, en vérité. Et c'est pourquoi je me » suis mis à prier. Vous n'avez pas compris ce que je disais, » parce que je m'exprimais en gallois. Je disais que ce » serait une honte pour les habitants de Rhos de ne pas » suivre les meetings alors que tous ces étrangers étaient » venus de si loin. Je disais à ceux qui restent en dehors » des chapelles, en dehors du Réveil : Prenez garde que les » étrangers d'Irlande, d'Ecosse, d'Angleterre, de France, de » Hollande, ne se lèvent au jour du jugement contre vous » et ne vous condamnent. Car, voici, ils sont venus du » Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, pour contempler » les choses de Dieu. Et il y en a à Rhos qui ne se déran- » gent pas pour venir aux meetings, qui restent dehors !... »

Ces gens-là ont une foi candide, littéraliste, qui désarme, qu'on envie presque. Cette idée que Dieu a tout préparé : les chemins de fer et les tramways et les locaux pour que les étrangers puissent venir et qu'alors il a fait éclater le Réveil, et que les promesses finales des prophètes s'accomplissent, et sans doute que le retour du Christ, la parousie, est proche, est une idée absolument enracinée dans l'esprit de M. Roberts. Il m'aide à comprendre, à réaliser la mentalité des premiers chrétiens vivant dans l'attente de la toute prochaine parousie.

Mr. Roberts nous raconte ensuite comment le Réveil a commencé à Bethléem. « J'étais venu à la chapelle dans » une disposition d'esprit tout à fait ordinaire; je ne m'at- » tendais à rien de spécial, lorsque tout à coup, au bout » d'une heure environ, l'Esprit a éclaté, a fait irruption, » secouant, retournant, renversant sens dessus dessous » toute la congrégation. J'étais tout bouleversé moi-même. » Alors, de toutes parts, dans le bas de la chapelle, les » gens qui avaient eu des discussions, qui étaient brouillés, » se recherchaient, se touchaient la main, se réconciliaient, » s'embrassaient, et ceux qui étaient dans les galeries con- » templaient d'en haut ce spectacle unique et inoubliable, » les yeux baissés, les larmes ruisselant de leurs yeux et » coulant le long de leurs joues..... Nous avons mis plu- » sieurs jours à purifier nos cœurs, à enlever tous les inter- » dits. Et alors la ferveur religieuse a éclaté avec une inten- » sité incroyable. Alors on était obligé de mettre, pour » ainsi dire, les gens dehors, à la porte, autrement ils » seraient restés jour et nuit dans l'Église à chanter et à » prier, ne pouvant se rassasier de contempler la gloire de » Dieu et du Christ. Et quel changement produit dans tout » le village !... »

Tout en cheminant, Mr. Roberts nous montre une petite rue, jadis mal famée; c'était « un enfer sur la terre. » Maintenant c'est une rue comme les autres. Les gens ont

abandonné les cabarets, les luttes, etc... Si bien que, dans une prière, quelqu'un rendant grâces à Dieu du changement opéré, s'est écrié un jour : « Diolch itti (Grâces à toi) » Arglwyd (Seigneur), de ce que Capel Mawr (la grande » chapelle) a attrapé les ivrognes, et la petite chapelle les » lutteurs ! » Il paraît que les propriétaires des cabarets et les inconvertis ont fait, au début, une opposition féroce. « Un tenancier de cabaret s'est précipité agressivement » deux fois sur moi », déclare Mr. Roberts. « Mais j'ai été » défendu par mes amis. » Puis, après avoir attaqué brutalement les convertis, on s'est moqué d'eux, on s'est plu à rappeler leur passé, et à trouver dans le contraste un sujet de railleries : « Ah oui ! un tel s'est converti, celui qui » faisait ça et ça... » — « Mais, » continue Mr. Roberts, » nous avions pris la résolution de ne pas faire attention à » leurs sarcasmes, de les laisser dire, de n'avoir aucun » égard nous-mêmes à ce que nous étions jadis, mais seule- » ment à ce que nous sommes à présent. Peu à peu l'oppo- » sition a cessé. »

Il y a eu deux cents convertis, rien que pour la chapelle de Bethléem. Les Écoles du Dimanche ont été et sont extrêmement utiles pour recevoir et instruire ces nouveaux convertis.

Mr. Roberts nous raconte encore qu'à Bethléem Chapel, pas plus tard qu'il y a quinze jours, le ministre n'a pas pu prêcher son sermon, parce qu'il y a eu un flot ininterrompu de prières et de chants, et que le ministre n'a pas voulu interrompre cette ferveur, imposer silence aux gens et les contraindre de l'écouter. « C'était la même chose qu'avec » vous », me dit Mr. Roberts, en se tournant vers moi. « Je pensais que je ne pourrais pas trouver une occa- » sion pour vous introduire hier au soir et pour vous » demander de parler. » — Et je fais, à part moi, la réflexion que la conduite de ces ministres, la bonne grâce avec laquelle ils s'effacent, se mettent à l'arrière-plan pour écou-

ter avec sympathie et respect leurs paroissiens, est admirable.

Nous revenons chez le vicaire qui nous reçoit pour le thé. Puis, son fils nous accompagne au meeting du soir; cette réunion, relativement courte, ne dure que deux heures et demie — de six heures à huit heures et demie. Il y a moins d'excitation que dans le Sud. Point de prières de femmes : elles se bornent, pour toute démonstration, à chanter des solos. Je le regrette un peu. Il me semble que les prières de femmes manquent pour introduire plus de vie, de variété, de spontanéité. Voilà deux meetings que j'ai suivis le soir dans la même chapelle. J'ai eu l'impression que c'étaient, en bien des cas, *les mêmes* qui priaient. Il se produit, à un moment donné, une collision assez curieuse. En même temps commencent, à deux endroits différents de la chapelle, deux jeunes filles qui entonnent chacune un solo : chacune chante une mélodie différente, et en même temps un homme se met à prier à voix très forte et très élevée. Ce n'était pas très harmonieux, car les deux mélodies, qui n'étaient même pas dans le même ton, ne s'arrangeaient pas très bien ensemble. L'une des deux solistes s'est arrêtée quand elle a eu fini sa première strophe, et s'est rassise pour attendre un peu plus tard que son tour vienne. Mais l'autre soliste, plus emballée, a continué. Et ç'a été pendant assez longtemps un duo d'un genre particulier : chant de jeune fille, prière d'homme. Tantôt le chant, tantôt la prière dominait. Quand la jeune fille a eu épuisé toutes les strophes du cantique, elle s'est rassise. La prière a survécu à tout cela et s'est terminée quelques instants après. Il était visible que plusieurs, dans l'assemblée, étaient étonnés et presque un peu gênés; cela eût paru cependant tout simple et tout naturel dans le sud. Par contre, un Anglais, qui assistait à la réunion et qui était dans le *Set Fawr*, s'est levé enthousiasmé, s'est approché de la balustrade, et a commencé à exprimer son enthou-

siasme : « Je n'ai jamais entendu rien de pareil. C'était une » dissonance harmonieuse... » Mais l'assemblée ne lui a pas laissé achever son speech ; il a été interrompu par le flot des chants et des prières, et au bout d'un certain temps, voyant que le silence ne se faisait pas, il est allé se rasseoir à sa place.

On avait eu la bonté de me donner pour voisin un jeune homme qui devait me traduire le gallois quand j'en aurais envie. Au commencement, ça n'allait pas très bien, parce que le bon jeune homme, connaissant quelques mots de français, mettait comme une sorte d'amour-propre à me traduire le gallois en français, et j'avais autant de peine à comprendre sa traduction française que lui à l'opérer. Au milieu, ça s'est encore plus gâté, parce que mon jeune homme a été tellement saisi, empoigné par la réunion, qu'il oubliait tout à fait de me traduire, et que, en l'interrogeant, je parvenais à peine à tirer de lui quelques réponses aussi brèves que peu intelligibles. Mais à la fin, renonçant à son français et reprenant conscience de la mission spéciale qui lui avait été confiée auprès de moi, il s'est mis à me traduire en anglais les discours et prières, et ça a marché tout de suite beaucoup mieux.

En sortant de la réunion nous allons prendre congé de l'excellent vicaire et le remercier avant de quitter définitivement Rhos. Je disais tout à l'heure que la bonne grâce avec laquelle les ministres s'effacent est vraiment admirable. Mais admirable aussi en son genre me paraît la conduite du vicaire : il a bien eu du plaisir, certes, à nous faire inspecter son Ecole du Dimanche, mais il ne nous y a pas retenus et il nous a envoyés, avec son fils pour guide, visiter deux ou trois autres Ecoles « plus importantes et plus » intéressantes que la sienne », nous a-t-il dit lui-même. Pas une seule fois il ne nous a insinué que nous pourrions assister à l'un quelconque de ses cultes. Et pilotés comme nous l'avons été par son fils tout l'après-midi, nous avons

quitté Rhos sans même avoir vu la chapelle de ce brave vicaire! C'est merveilleux de constater à quel point le Réveil a fait passer à l'arrière-plan les rivalités et jalousies ecclésiastiques, l'esprit d'église et l'esprit de secte — et c'est très édifiant.

Après avoir pris congé du vicaire, nous sommes tous revenus en tramway à Wrexham : des Hollandais, des Ecossais, des Irlandais, des habitants de Wrexham, et moi, cela faisait toute une colonie. Le tramway était plus que bondé.

Rentré à mon hôtel, je donne, suivant ma coutume, des détails à mon hôtesse. Mon admiration et mon enthousiasme ne trouvent que peu d'écho. Mon hôtesse, qui appartient à l'Eglise anglicane, a assisté à une réunion galloise. Elle a été toute scandalisée du manque d'ordre, de régularité, de ce meeting. Pensez un peu ! Elle avait apporté son livre d'hymnes anglican, comme on fait quand on va à une réunion qui se respecte; elle n'a pu une seule minute se servir de son livre ; elle se serait contentée, faute de mieux, de suivre sur un livre gallois... mais il n'y en avait point autour d'elle, et personne ne semblait en éprouver le besoin ! Ce ne sont pas là des façons correctes de s'édifier !...

Lundi, 24 avril. — Le lundi de Pâques, je reprends le chemin du Sud du pays de Galles. Induit en erreur par des indications inexactes, je m'imagine que les trains circulent le lundi de Pâques comme les jours ordinaires. Mais lorsque je me présente au guichet pour prendre mon billet pour Cardiff, j'apprends, à mon grand ennui, que le train rapide sur lequel je comptais est supprimé aujourd'hui ; je dois me contenter d'un train plus lent qui part vers midi et ne me fait arriver à Cardiff qu'à six heures et demie du soir : un long trajet que j'emploie à lire les brochures du *Western Mail.*

Cardiff, six heures et demie, c'est trop tard pour attein-

dre Pontypridd ce soir, comme j'en avais eu l'intention; du moins c'est trop tard pour arriver à Pontypridd à temps pour assister à une réunion, et je ne veux pas perdre ma soirée. Je reste donc à Cardiff. Un journal me donne l'espoir que Sidney Evans est encore à Cardiff. Peut-être pourrai-je le voir et l'entendre. A l'hôtel, on ne sait rien me dire sur les réunions de Réveil. A tout hasard je dirige mes pas vers le Tabernacle baptiste. Il y aura bien toujours quelque chose. Je constate que la petite salle où j'ai assisté à mon premier meeting est ouverte et éclairée. J'y entre. Il n'y a que très peu de monde. Un homme fait une grande harangue en gallois. Puis un autre s'exprime en anglais — comme presque tous ceux qui suivent. Il donne son témoignage, remercie Dieu de ce qu'il est là au lieu d'être au cabaret, et supplie ses frères de lui dire s'ils trouvent en lui quelque faute, de l'avertir, de le reprendre. C'est un nouveau converti. — Un autre demande à être soutenu par les prières de ses frères. Il raconte qu'il a de terribles combats à soutenir. Le vendredi, ils ont, entre ouvriers, une réunion de prière. Et cette semaine il avait mis, bien en vue, une affiche pour indiquer cette réunion et attirer des assistants. L'affiche a été déchirée avec violence par des catholiques furieux. Il demande à Dieu la force de continuer, tout en disant qu'il ne s'est jamais senti plus disposé à continuer que maintenant. — Un vieillard se lève et l'encourage, et cite le mot fameux d'Evan Roberts lorsqu'il a eu son accident : « c'est encore un autre de ses tours! » (il s'agit du diable). Ce mot, je l'ai souvent entendu citer en riant et en plaisantant par des amis anglais. Mais le vieux ne le cite pas en riant. Il est très convaincu. — Un autre parle encore d'une façon très intéressante, disant : « Hier, » jour de Pâques, je pensais au Christ ressuscité. » Il mentionne le fait comme quelque chose qui ne va pas de soi. C'est qu'en effet les non conformistes gallois n'observent pas les fêtes, où ils voient un reste de superstition catho-

lique romaine. « Quand mes pensées sont ainsi tournées » vers les choses célestes, continue l'orateur, il n'y a pas » de place en moi pour les mauvaises pensées. Je pensais » donc au Christ ressuscité. Naturellement je sais par la » Bible qu'il est ressuscité. Mais, grâces en soient rendues » à Dieu! Je le sais d'une façon bien meilleure encore. Je » le sais par expérience, parce qu'*il vit* en moi. »

... Mais peu à peu la salle s'est garnie. Les gens affluent. Il n'y a pas assez de place. Un des laïques (car le pasteur est absent, je ne sais où il est, on prie plusieurs fois pour lui) invite l'assemblée à émigrer de la petite salle dans la chapelle elle-même. Et, en effet, ce déplacement est utile, car tout le bas de la chapelle est bientôt rempli : seules les galeries demeurent inoccupées. Le chant n'est pas aussi beau qu'à Aberaman et à Aberdare ; il est plus lent, moins étoffé. — Un jeune homme, que je suppose être un étudiant en théologie, fait avec une grande facilité une allocution où il rappelle une expérience du Dr Dale relative au Christ vivant. — Ce qui caractérise cette réunion, c'est la grande abondance des allocutions, leur prédominance sur la prière et le chant. On voit bien que le milieu n'est pas purement gallois ; il est tout autant anglais, ou, si l'on veut, anglo-gallois. Tous ceux qui font des allocutions se lèvent et vont sur l'estrade, dans le *Set Fawr*. — Un petit garçon arrive et adresse une allocution aux gens qui se moquent et rient (il devait y en avoir dans le fond, que cet enfant a entendus). Il les exhorte à accepter Christ ce soir. « C'est peut-être » votre dernière chance. Quelques-uns d'entre vous disent » qu'il n'y a pas de Dieu. Eh bien ! s'il n'y a pas de Dieu, » comment pouvez-vous rendre compte de ce monde ? Je » sais qu'il y a un Dieu. Et il nous a envoyé Jésus-Christ. » Oh ! acceptez-le ce soir. » — Quand le meeting est mis à l'épreuve, personne ne reste assis. Les moqueurs, s'il y en avait, doivent avoir filé.

A un certain moment, un laïque informe l'assemblée

qu'il y a là des frères continentaux, et il les invite à parler. Un Suisse, probablement un Suisse allemand, fait une allocution, à laquelle répond un assistant. Je vais dire quelques mots à mon tour.

Un Monsieur vient ensuite ; il insiste sur ce qu'il suffit de croire que tout le salut a été accompli par l'expiation substitutive de Jésus-Christ sur la Croix, il suffit de croire ce fait pour être sauvé. (Il paraît bien être de ceux qui pensent que le salut consiste à croire qu'on est sauvé.) Il insiste énormément sur la substitution. Il ajoute : « J'ai 66 ans, » j'ai été converti il y a plus de 30 ans. Je ne suis pas mieux » sauvé aujourd'hui que je ne l'étais il y a trente ans ; je ne » suis pas mieux sauvé que vous ne l'êtes, vous qui vous » convertissez en ce moment ». Cela me rappelle un mot de Dan Roberts dans la conversation, quand je suis allé le voir à Aberdare dans la maison où il logeait. « Beaucoup de » gens confondent la justification et la sanctification ». Il y a, assurément, dans cette réflexion une part de vérité, mais il peut y avoir excès aussi et grave danger à séparer trop complètement les deux. Et j'imagine que Vinet n'eût pas été très satisfait de la façon dont le Monsieur de Cardiff présentait l'Evangile. Son allocution terminée, le Monsieur fait venir sur l'estrade deux nouveaux convertis et les somme de rendre leur témoignage ; l'un d'eux se décide, mais l'autre refuse énergiquement, alléguant qu'il est incapable de parler en public.

La réunion se termine au bout de trois heures. On annonce que jeudi prochain Sidney Evans et Jenkins tiendront une réunion au Tabernacle. Rentré à mon hôtel, je donne à mon hôtesse quelques détails. Elle ne semble guère partisan des réunions de Réveil, bien qu'elle manifeste moins d'opposition que mes hôtesses de Liverpool et de Wrexham.

Mardi 25 avril. — Je pars le matin pour Pontypridd, me promettant bien de revenir à Cardiff à temps pour assister à

la réunion de Jeudi-Saint — ma dernière réunion, hélas ! avant de quitter le Pays de Galles.

Dans ma journée de mardi, après avoir assisté dans une église congrégationaliste à la fête de chant dont j'ai déjà parlé, je me rends à huit heures du soir dans une autre chapelle méthodiste calviniste, où a lieu une réunion de prière ou plus exactement une « réunion d'expérience ». Il y a très peu de monde. C'est dans une sacristie, une toute petite réunion. Rien de saillant. Le pasteur s'étant laissé aller à prononcer quelques paroles un peu tristes, un peu découragées, à cause du petit nombre des assistants, un laïque se lève aussitôt pour le gronder fraternellement et blâmer son pessimisme. Le pasteur fait humblement son *mea culpa*, reconnaît que son frère laïque a raison et le remercie de sa réprimande; il s'excuse en disant que c'est la quatrième réunion à laquelle il assiste dans sa journée, et qu'il se sent un peu fatigué... On s'aperçoit que je suis étranger. On me contraint presque à parler, ainsi que deux étudiants écossais qui se trouvent là. Je m'éclipse avant la fin pour aller voir un pasteur qui m'a donné rendez-vous ; il m'apprend qu'il a obtenu pour moi des autorités de la mine de de Penrhiw l'autorisation d'aller jeudi matinà la réunion de prière souterraine. Je le quitte à 10 heures du soir pour retourner chez des amis qui veulent bien me donner l'hospitalité à Pontypridd.

Mercredi, 26 avril. — Je pars le matin de bonne heure pour Ferndale. Je demande un pasteur dont on m'a donné le nom et réussis à trouver son logis. Dans ces immenses villages, composés de maisons toutes pareilles juxtaposées en des rues interminables sur le flanc des collines tout en montées et descentes, les perquisitions prennent parfois du temps. La femme du pasteur est très occupée par le nettoyage du printemps (spring-cleaning), auquel elle procède elle-même coiffée d'une casquette. Elle m'introduit dans le salon, et va chercher son mari. Ces pasteurs gallois parais-

sent très pauvres et très simples. L'ameublement et l'organisation sont à la bonne franquette : les manchettes du mari traînent sur la table du salon... Le pasteur en question est un chaud partisan du Réveil. « C'est », me dit-il, » comme une vague qui va et revient; parfois cela semble » s'affaiblir, puis cela reprend. En ce moment, il y a recru- » descence. Le feu brûle plus que jamais à Ferndale. Sans » doute, le Réveil finira par s'apaiser tout à fait. Mais les » jeunes en auront reçu une impression ineffaçable qui leur » restera toute leur vie. Un Réveil, c'est comme un trem- » blement de terre spirituel. — Le Réveil à Ferndale, et » partout au Pays de Galles, » m'assure mon interlocuteur, » n'est dû à aucun instrument humain. C'est l'œuvre de » l'Esprit. En bien des places, Evan Roberts n'a pas paru, » et même là où il a paru, très souvent le Réveil avait » existé avant lui, et il a été quelquefois plus fort après lui » et sans lui. » — Mon interlocuteur, ainsi qu'un autre pasteur, un ministre congrégationaliste chez qui je prends mon repas après le meeting, sont persuadés que le Réveil n'est pas fini au Pays de Galles, quoiqu'il doive bien finir une fois, comme tel. Je les interroge sur les dons prophétiques d'Evan Roberts. Tout ce que j'obtiens, en fait de renseignement, c'est que... « c'est très mystérieux. » Ils ne désirent évidemment pas se compromettre sur le sujet.

Le meeting auquel j'assiste dans la matinée est très beau, remarquablement fervent. On m'explique qu'il y a trois jours de congé en l'honneur de Pâques — régulièrement il n'y a que le lundi (comme Bank holiday), mais peu à peu on a pris l'habitude de laisser les ouvriers chômer aussi le mardi et le mercredi pour se ressaisir (to recover themselves) après les bombances et festivités du lundi de Pâques — donc comme en fait il y a trois jours de congé, on a, pendant ces trois jours, trois meetings chaque jour, pour tâcher de fortifier les nouveaux convertis, de les préserver des tentations... Ce matin, la réunion a lieu dans

une sacristie; la salle n'est pas très grande, mais elle est bondée. Il y règne une ferveur extraordinaire. Nulle part, dans tout mon voyage, je n'ai assisté à un tel déchaînement d'*Amen!*, de *Hear!*, etc., durant les prières, jusqu'à couvrir la voix du prieur. C'est un enthousiasme indescriptible. Pendant le chant d'un cantique, je vois un homme qui frappe des mains en signe de joie, qui applaudit. Pendant les prières, quelques assistants (parmi les silencieux) gesticulent nerveusement, complètement oublieux de leur entourage, ou regardent d'un air joyeux et attendri les personnes qui prient. Pour prier ou parler, les assistants se lèvent, traversent la salle et se rendent au banc de devant, les femmes comme les hommes. Lorsque c'est pour prier, hommes ou femmes s'agenouillent par terre, attendant que le cantique en voie d'exécution ou la prière commencée soient finis; puis, dès que le silence se fait, la prière jaillit. C'est un flot ininterrompu de prières et de chants — et aussi d'allocutions.

Vers les trois-quarts de la réunion, le ministre qui m'a accompagné réussit à profiter d'un moment de silence pour m'introduire et m'exhorter à dire quelques mots. A partir de ce moment, c'est un torrent de prières soit en anglais, soit en gallois pour la France en général, pour moi en particulier. Le meeting est mis à l'épreuve; il n'y a que des chrétiens.

Après la réunion, je vais déjeuner chez un ministre congrégationaliste. Puis je le quitte pour aller à pied à Tylorstown, situé à un quart d'heure de marche. Je me suis fait indiquer un épicier qui me donnera toutes les informations nécessaires sur la réunion de l'après-midi. Et effectivement, grâce à ses renseignements, je trouve la chapelle où a lieu la réunion. Elle est moins chaude qu'à Ferndale. C'est dommage que je n'aie pas passé la journée entière à Ferndale, ou que je ne sois pas allé à Tonypanddy où, paraît-il, le Réveil dure depuis quatre ans, et par con-

séquent est bien antérieur à Evan Roberts, et indépendant de lui.

Après la réunion, je vais à la gare de Tylorstown. Dans la salle d'attente je lis, écrit à la craie, sur la paroi de bois, les mots :

Get right
with
GOD NOW

(mettez-vous en bons termes avec Dieu maintenant). Je prends le train pour me rendre à Porth. Là, je demande un ministre dont on m'a donné le nom. On m'indique sa chapelle. En interrogeant les gens autour de la chapelle, j'apprends que le ministre demeure non à Porth. mais à Ynyshir (la dernière station avant Porth, entre Porth et Tylorstown). Je pars à pied pour Ynyshir qui n'est pas très loin. A Ynyshir, je découvre la maison du ministre, mais pour y recueillir cette information que le révérend est parti pour Londres. C'est décidément un peu loin pour aller l'y chercher. Je reviens à pied d'Ynyshir à Porth. Ces pérégrinations pédestres ont l'avantage de me faire bien connaître la *Rhonda Valley* et voir de près ces villages ou petites villes de mineurs, mais comme il pleut de temps à autre et qu'il faut tout le temps patauger dans une boue noirâtre, cela manque parfois un peu d'agrément et finit même par devenir un peu déprimant à la longue. A Porth, après m'être restauré à un hôtel de tempérance, je cherche à savoir où a lieu le meeting du soir. Impossible de le découvrir avec certitude. Après avoir erré, surveillé deux églises qui m'ont été indiquées comme susceptibles d'être le théâtre d'une réunion, constaté que lesdites chapelles ne s'illuminaient pas et ne s'ouvraient pas, et que nul attroupement ne se produisait, ne voulant pas perdre ma soirée, je me décide à reprendre le train pour Tylorstown, car je sais per-

tinemment qu'il y a là une réunion à sept heures, dans la chapelle Eben-Ezer.

Près de la gare de Tylorstown, se tient un meeting en plein air. J'entends un orateur qui parle ou prie en plein hwyl. Puis la parole s'arrête et un chant commence. Longtemps, je suis accompagné par le chant du *Pen Calfaria*. Ces voix galloises portent loin, et j'ai beau marcher, le son n'a pas l'air de diminuer; ces notes cristallines et limpides montent dans la nuit et me suivent jusqu'à mon entrée dans Eben-Ezer. Peu à peu la chapelle s'emplit. Après plusieurs couples de prières simultanées, le président, qui doit être un ministre, demande aux assistants de rendre leur témoignage en citant un verset de la Bible ou une strophe de cantique. Plus d'une cinquantaine de voix répondent successivement à cet appel : hommes, femmes, jeunes filles, enfants... Mais je suis obligé, par l'heure qui s'avance, de m'en aller avant la clôture pour ne pas manquer mon train.

Jeudi, 27 avril. — Assisté le matin de bonne heure à la réunion de prière au fond de la mine de Penrhiw. Je la raconterai plus loin. Dans l'après-midi, je rentre à Cardiff. Je me dirige le soir vers le Tabernacle, pour assister à mon dernier meeting. Ce n'est pas sans une certaine mélancolie que j'y entre. Je me suis si bien habitué à cette atmosphère fervente que je suis triste à la pensée de quitter tout cela... Le Tabernacle se remplit peu à peu. C'est la plus belle réunion que j'aie vue à Cardiff. Mais, est-ce parce que Cardiff est à demi-anglais? les réunions y sont tout de même moins enthousiastes qu'à Aberaman, Aberdare, Ferndale... Elles durent moins longtemps. Commencé à sept heures et demie, le meeting est terminé à dix heures moins un quart, et bien des gens sont partis avant. L'anglais prédomine : les prières et allocutions sont presque toutes en anglais. Quand Sidney Evans parle, il parle en général plus longtemps en gallois qu'en anglais, mais il traduit ou résume

en anglais ce qu'il a dit en gallois. Je suis tout heureux de tout comprendre et, par effet rétroactif, cela m'aide à comprendre mieux ce que j'ai vu et entendu aux endroits où l'on ne parlait que gallois.

Sidney Evans et Jenkins n'ont pas beaucoup d'extérieur. Ils imposent moins par leur apparence non seulement qu'Evan Roberts — cela va sans dire — mais même que Dan Roberts ou Miss Maggie Davies. Sidney Evans n'a rien dit de très saillant. Il est intervenu plusieurs fois pour faire de très courtes allocutions de quelques minutes, dans le genre de celle-ci : « Tout ce qu'on dit dans la réunion (et ailleurs), il » faut le dire pour glorifier Dieu. L'objet principal doit être » de glorifier Dieu... » « Il faut être des *duplicata* de Christ... » Puis des appels à venir à Christ. — Mais il n'a pas eu un seul mouvement proprement oratoire, pas une seule anecdote. Evidemment ce n'est pas par l'éloquence que ces revivalistes tiennent leur monde. C'est par leur pouvoir spirituel, par leurs prières, par leur consécration entière à Christ, par leur jeunesse, par leur laïcité — ils ne sont ni pasteurs, ni professeurs de théologie, ni étudiants — par leur simplicité : leur simplicité est grande; de tous ceux qui prennent part aux réunions, ce sont ceux qui s'enflamment le moins, qui élèvent le moins la voix. Et l'on s'étonne que l'influence et la popularité de jeunes gens si simples, disant des choses si ordinaires, soit telle que les foules accourent et se pressent dans les chapelles dès que leur présence est annoncée.

Ce soir, les témoignages sont spécialement beaux et touchants. Plusieurs orateurs ou prieurs font allusion au fait que l'on a dit ou que l'on a cru le Réveil fini, et protestent contre cette insinuation. Effectivement, il semble que le Réveil commence ou recommence à Cardiff. Plusieurs allusions sont faites au « glorieux meeting » de hier. Sidney Evans et Jenkins restent à Cardiff jusqu'à Dimanche inclusivement. C'est dommage que je sois obligé de partir. Il y a

une allocution qui menace de trop durer et de devenir... rasante. On lui applique la « clôture musicale. »

Le meeting est mis à l'épreuve de la manière habituelle. Lorsque Sidney Evans presse les inconvertis de venir à Christ, du haut de la galerie retentit un : *En voici un*, suivi d'un *Diolch iddo* chanté par l'assemblée ; puis un : *En voici un autre*, toujours suivi du *Diolch iddo*. Le « corps » du Tabernacle est en somme presque rempli de chrétiens ou de gens qui professent l'être. Les incrédules sont dans les galeries. Sidney Evans conseille aux ouvriers chrétiens (christian workers) de ne pas *discuter* avec les incrédules, de témoigner, d'attester, de montrer la vie qui est en eux, de prier. Au premier rang de l'assemblée, une femme désire se convertir, n'arrive pas à se décider. Un chrétien, qui est à côté d'elle, prie à haute voix pour elle. Elle ne se décide toujours pas. Le meeting arrive à sa fin. Elle ne bouge pas. Et le chrétien reste, lui aussi, assis à côté d'elle à lui parler, à l'exhorter..... Elle a amené ses petits enfants avec elle, et les petits restent là, eux aussi, témoins de ces luttes, de ces prières, de ces conversations de leur mère avec le chrétien qui la presse de se convertir.

Je touche la main au Principal Edwards avant de sortir. Mais il est tellement entouré et occupé qu'il n'a pas le temps de songer beaucoup à moi. Il est décidément beaucoup plus difficile d'approcher et de voir longtemps les meneurs du mouvement dans les grandes villes (Liverpool, Cardiff) que dans les petits endroits.

Et voilà la fin ! J'espère avoir vu et compris l'essentiel, bien qu'assurément si j'avais su le gallois, j'aurais pu recueillir davantage. Fasse Dieu maintenant que je profite de ce que j'ai entendu et vu pour être un chrétien plus fidèle et plus fervent !

CHAPITRE V

MISSION TORREY ET RÉVEIL GALLOIS

De mon voyage d'une part, et de mes lectures de l'autre, je voudrais maintenant essayer de dégager la physionomie psychologique du Réveil gallois.

Tout Réveil, au point de vue psychologique, relève de la psychologie collective, et spécialement de la psychologie des foules. Or, dans les foules et par suite dans les Réveils, il y a en général deux choses à examiner : d'abord les foules elles-mêmes, et puis ceux que la psychologie laïque appelle les *meneurs*, ceux que la langue anglaise appelle les *leaders*, bref, les individualités puissantes qui servent de condensateurs, d'accumulateurs, de conducteurs, de propagateurs au fluide religieux.

Commençons par la foule : nous étudierons ensuite, en quelques chapitres spéciaux, la psychologie curieuse et compliquée d'Evan Roberts, et celle aussi de quelques autres revivalistes tels que Mrs Jones.

Le premier point que je désirerais bien mettre en lumière, c'est la différence qu'il y a entre une entreprise comme la *mission* Torrey et un mouvement comme le *Réveil* gallois.

Pour pouvoir instituer cette comparaison, il convient préalablement, me semble-t-il, de redire les impressions

que j'ai rapportées de mon contact avec la mission Torrey. Ces impressions sont très diverses; peut-être les trouvera-t-on contradictoires : j'en serai désolé, car je professe une estime particulière pour le principe de contradiction; mais ce qu'on attend de moi, c'est que je livre tout naïvement mon état d'âme tel quel, même si je n'ai pas réussi à y introduire une rigoureuse unité. — Je tiens aussi à proclamer d'entrée mon profond respect pour la personne et l'œuvre de Torrey et d'Alexander, ma sincère admiration pour leur zèle infatigable, leur activité fabuleuse, leurs succès spirituels prodigieux. En face de tels géants, on se sent bien petit! Loin de moi la pensée de m'instituer leur juge. Toutefois, il m'est bien permis, je pense, de noter en toute simplicité les alternatives et les mélanges de sentiments très opposés que leurs méthodes ont provoqués en moi, constitué comme je le suis et comme le sont, je m'assure, bien des Français, car une question se pose, celle de savoir si tout cela peut et doit être reproduit chez nous, et si les immenses succès obtenus par Alexander et Torrey, au cours de leurs pérégrinations, constituent réellement un brevet de légitimation pour tous les temps et pour tous les pays.

Je suis arrivé à Londres le lendemain même du jour où Torrey et Alexander venaient de commencer leur mission de deux mois dans un local situé au sud de Londres et appelé Brixton Hall.

Cette mission est aujourd'hui terminée, et Torrey en a même fait plusieurs autres dans d'autres quartiers de Londres et puis à Sheffield. Mais Torrey a beau changer d'endroit : la mission Torrey est bien toujours à peu près la même. Voici en tout cas ce que j'ai vu et entendu à Brixton Hall :

Brixton Hall est une immense salle toute en métal, en tôle gondolée, qui ressemble à une grande salle de marché, telle que Covent-Garden, balayée et garnie de chaises. On ne peut pas dire que l'aménagement de cette salle toute

claire et toute métallique soit très propice au recueillement, d'autant plus que les chaises sont très étroites, aussi rapprochées que possible, et qu'on est un peu opprimé entre ses voisins. Heureusement que les miens n'ont jamais dépassé la moyenne en fait de volume. Au-dessus de la plateforme, on a construit une petite estrade-escabeau assez élevée. C'est sur cette estrade que Torrey et Alexander vont grimper tour à tour pour le chant ou l'allocution. L'estrade est d'ailleurs fort peu large, et il ne faudrait pas que le chanteur ou l'orateur se livrent à une mimique trop exagérée, car une chute serait imminente.

J'ai assisté, dans ma journée du dimanche, 10 avril, aux deux réunions, celle de trois heures et celle de six heures.

A la réunion de trois heures, l'estrade n'est pas entièrement remplie. Le chœur n'est sans doute pas au complet. Mais il y a un bel auditoire dans l'ensemble.

A six heures, il y a encore plus de monde. La salle est bondée. Toute l'estrade est garnie.

Vingt minutes avant le commencement de la première réunion, un individu, qui se trouve être Alexander, mais que je croyais être tout d'abord un aide quelconque, entreprend de faire chanter un cantique par l'assemblée. Je me figurais qu'Alexander, ainsi que Torrey, ne faisait son apparition que lorsque tout le monde était là et lorsqu'il s'agissait de commencer pour tout de bon le meeting. Je suis un peu humilié de ma méprise, quand je réalise que c'est bien à Alexander que j'ai affaire. Mais je me console en voyant dans un journal que la première impression produite par Alexander sur le Rév. John Morgan n'a pas été très bonne, et qu'il n'a été conquis que peu à peu par Alexander. Mon contre-sens cesse de m'humilier.

Alexander entreprend donc de faire chanter par l'assemblée un cantique dont le refrain est le suivant : « Il faut que tout le monde sache que Jésus est mon Sauveur (Everybody should know that Jesus is my Saviour). » Alexan-

der veut absolument que tout le monde chante. Il insiste. « Chacun doit chanter. Quiconque a jamais chanté dans sa vie, doit chanter aujourd'hui. Et si vous n'avez jamais chanté, commencez tout de suite. » Il signale du bras deux gentlemen qui ne chantent pas. Je m'attends presque à ce qu'il m'interpelle, car je suis bien en vue sur le devant, étant arrivé à l'avance et ayant obtenu une bonne place, et je n'ai garde d'ouvrir la bouche pour plusieurs raisons, bien qu'Alexander multiplie ses invitations pressantes. J'échappe, il faut croire, à son regard perçant.

Il insiste toujours, il gronde, il complimente, il blâme, il loue, il raille, il s'efforce de faire comprendre à chacun que le succès de la réunion dépend de son effort personnel. « Apprenez le cantique par cœur, s'écrie-t-il, de telle sorte que si vous perdez le livre, vous ne perdiez pas le chant. » Très satisfait du grand volume de son produit par la galerie de droite, il fait au sujet des efforts de la galerie de gauche cette remarque : « C'est très distingué, cela ressemble au » chant d'une petite fille! » — « Chantez-le de nouveau », dit-il d'un ton encourageant. — « Ah! voilà ce que j'appelle numéro 1, première classe », lui est-il arrivé un jour de déclarer aux hommes de la galerie. « Je ne pouvais pas » comprendre pourquoi le chant était si bon là-haut, mais » je pense que je saisis maintenant. C'est que ce sont les » hommes vigoureux qui ont grimpé dans la galerie. » — « Chantez-le de nouveau! Ah! bien, maintenant vous êtes » en bonne forme pour chanter le *Glory Song* » (l'un des hymnes les plus populaires d'Alexander, le premier hymne qui l'ait fait connaître en Australie d'abord, puis en Angleterre (1). Alexander le chante d'abord lui-même. Puis : « Si l'hymne vous plaît, crie-t-il, chantez-le vous-même! »

(1) On trouvera cet hymne avec les paroles traduites et la musique légèrement altérée au n° 6 des *Chants de Réveil*, publiés par l'*Étoile* (*Gloire à Jésus*). Les paroles anglaises et la musique sont de M. Charles H. Gabriel, de Chicago.

Renonçant pour quelques instants à faire chanter tout le monde ensemble, il fait chanter successivement tous les hommes seuls, puis toutes les femmes seules, puis l'assemblée seule, puis le chœur seul, et enfin le chœur et l'assemblée simultanément, lorsque les combinaisons ou séparations diverses sont épuisées. Il paraît que quelquefois il fait chanter les vers successifs d'une même et unique strophe par des parties différentes de l'auditoire : une galerie la première ligne, une autre galerie la seconde ligne, une autre la troisième, le parterre chantant le refrain. D'autres fois, il demande aux gens sur la plateforme de chanter tout seuls, afin de « pouvoir faire » quelque chose en récompense des bonnes places qu'on » leur a données sur l'estrade. » On raconte qu'à Melbourne, n'étant entouré sur l'estrade que de pasteurs, il eut l'idée de s'écrier : « Que la plateforme chante seule! » Le silence se fit immédiatement. L'auditoire se demandait avec une curiosité amusée comment les pasteurs allaient s'en tirer. Ils s'en tirèrent si bien qu'à la fin de la strophe l'auditoire entier se mit à applaudir vigoureusement. Personne n'avait soupçonné les pasteurs de chanter si bien!

Dans les deux réunions auxquelles j'ai assisté, au moment où l'on chante l'un des cantiques les plus entraînants et les plus populaires, Alexander fait ouvrir toutes les portes du bâtiment, afin que les passants dans les diverses rues avoisinantes puissent entendre l'immense volume de son produit par cette colossale assemblée.

Le chant est accompagné, aux deux réunions, par un jeune homme, un Australien, Robert Harkness, qui manœuvre avec aisance un grand piano à queue : il joue sans avoir de musique devant lui. Il suffit qu'Alexander indique le numéro d'un cantique, sans même dire les premiers mots, pour que le jeune accompagnateur sache de quel cantique il s'agit et commence à jouer. Il improvise des variations dans son accompagnement, tantôt brillantes et

compliquées, avec trilles, avec gammes montantes et descendantes, tantôt sobres, réduites et étouffées, suivant les indications qu'Alexander donne au public ou au chœur; il joue les yeux rivés sur Alexander dont il traduit les moindres intentions avec une fidélité absolue. C'est véritablement, en son genre, un accompagnateur extraordinaire.

Il faut bien reconnaître que les hymnes chantés sont en général assez pauvres comme musique et comme paroles; mais la musique est claire et facile et entraînante, et chaque hymne est muni de refrains qui par leur répétition se gravent profondément dans la mémoire des auditeurs. Il y en a cependant quelques-uns qui jouissent d'une vogue assez méritée et qui ont réussi à s'introduire dans les chants du Réveil gallois. L'un de ceux-là est le *Glory Song*. Un autre est le chant intitulé : « Dites à ma mère que je serai là », à savoir dans le ciel avec elle (Tell mother I'll be there) (1). « Dites à ma mère que je serai là! » Ce fut, parait-il, le message télégraphié par le Président Mac Kinley lorsque sa mère était agonisante sur son lit de mort. C'est un cantique qui, bien chanté, est incontestablement de nature à toucher bien des cœurs. Je l'ai vu employé avec une grande habileté par Alexander de la façon suivante. C'était vers la fin de la réunion. Torrey avait fait son allocution, avait mis le meeting à l'épreuve comme je vais le dire dans un instant, et, cela fait, il était parti laissant Alexander continuer la réunion par le chant de quelques cantiques. Alors, tout à fait à la fin, Alexander a fait monter sur la haute et exiguë estrade un jeune homme, un soliste. « Que tous ceux qui ont une » mère dans le Ciel lèvent la main! » s'écrie-t-il, et un grand nombre de mains se lèvent. Le soliste se met à chanter d'une manière tout à fait remarquable le « Dites à ma

(1) On trouvera cet hymne avec les paroles traduites et la musique un peu altérée (et avec une faute d'impression en plus) au n° 27 des *Chants de Réveil*, publiés par l'*Étoile (Dis-le à ma mère)*.

mère que je serai là. » Je ne sais vraiment si Alexander lui-même aurait été capable de le chanter mieux. Le chant terminé, Alexander se lève et s'écrie : « Maintenant nous allons demander à notre frère de chanter de nouveau la dernière strophe de ce cantique. Est-ce qu'il n'y en aura pas parmi vous qui voudront donner leur cœur à Jésus *pendant* que cet hymne sera chanté? » Et le soliste reprend la dernière strophe, en y mettant visiblement toute son âme. Et pendant qu'il chante, Alexander, à demi-voix, demande par intervalles : « N'y en a-t-il aucun parmi vous qui veuille donner son cœur à Jésus ? » Plusieurs, ne pouvant résister à tous les souvenirs d'une mère et d'une enfance pieuse ainsi évoqués devant eux, ne pouvant résister à ce qui leur semble être comme un appel d'outre-tombe, comme la voix de leur mère bien-aimée elle-même, plusieurs qui avaient résisté à toutes les sommations de Torrey, sentent à ce moment-là leur cœur se fondre et, les larmes aux yeux, dans un mouvement irrésistible, ils se lèvent, ils se donnent au Sauveur en lui répétant eux aussi : « Seigneur Jésus, dis à ma mère que j'irai la rejoindre au ciel ! (1) »

C'est ainsi qu'Alexander encadre en quelque sorte Torrey. Il le précède pour préparer les âmes à l'écouter ; il le suit pour ajouter l'impression émotive à l'effet surtout intellectuel produit par Torrey.

La part de Torrey dans les réunions est double. Le premier acte, c'est l'allocution. Le second acte, c'est la mise à l'épreuve de la réunion.

Torrey est un homme d'un aspect extérieur frappant; au-dessus de la taille de la moyenne, épaules larges, tête

(1) Stead a donc eu raison de dire que dans la mission Torrey, « la mère » joue un rôle prépondérant, et qu'après les appels au Christ et au Saint-Esprit, ce sont les appels à « la mère » qui ont produit le plus d'effet. (*The Torrey-Alexander Mission*, p. 112).

« Jetez la bouée ! » (Throw out the life-line !) — Cantique revivaliste très populaire

massive, traits nets et accusés, il donne l'impression d'uu homme robuste et solide : aussi bien seul un homme d'une santé de fer pouvait supporter la fatigue des efforts effrayants que représente cette tournée gigantesque d'évangélisation à travers le monde. La barbe et les cheveux blancs, quoiqu'il ne soit pas encore très âgé, les yeux bleus, perçants, toujours correctement vêtu d'une redingote et d'une cravate blanche, il se dresse, calme, sûr de son fait. Son expression habituelle est sérieuse et grave. Il a une voix formidable. Il lui arrive de raconter humoristiquement que, dans une circonstance, Moody lui dit un jour : « Eh bien ! vous avez » enfin trouvé une salle assez grande pour votre voix. » Car il est capable, quand il prêche en plein air, de se faire entendre à un quart de mille.

Il prêche des allocutions-sermons très clairement divisées, quoique peut-être la division ne soit pas à l'abri de toute objection homilétique. L'après-midi, il a parlé sur le texte de Jacques, V, 20 : « Celui qui ramènera un pécheur » de la voie où il s'était égaré, sauvera une âme de la » mort. » L'allocution était divisée en trois points : 1° âme ; 2° mort ; 3° sauvera. — Le soir, il a parlé sur : « Dieu est amour », et il nous a montré que Dieu prouve son amour : 1° en châtiant les péchés ; 2° en pardonnant les péchés ; 3° en sacrifiant son Fils. C'est très clair, très raisonnable. Il y a beaucoup d'anecdotes (1), c'est à coup sûr très intéressant. Malgré l'exiguïté de l'estrade, il se livre parfois à une mimique assez accentuée qui me donne des appréhensions. A un moment, il fait la supposition qu'il lui prenne fantaisie de convoquer une réunion pour le lendemain, à six heures du matin — heure bien matinale pour un Anglais ! Mais ce serait, explique-t-il, parce que lui, Torrey, se trouverait, par hypothèse, capable d'apprendre à ses

(1) Il paraît pourtant que ce n'est pas toujours le cas ; il lui arrive de prononcer des allocutions sans anecdotes ni illustrations.

auditeurs le secret de changer les pierres en or. La beauté du secret triompherait des répugnances suscitées par l'heure ultra-matinale. On accourrait en foule. Et pour figurer l'empressement avec lequel, au sortir de la réunion, les hommes se mettraient à déterrer les pierres, voilà Torrey qui se baisse soudain, s'accroupit sur ses pieds et ses mains, et, à quatre pattes, s'évertue à extraire en imagination des tas de pierres du plancher exigu de la haute estrade où il est perché. — A un autre moment de son allocution, il ramasse, par un geste assez drôle, les basques de sa redingote pour figurer la façon dont une femme comme il faut au point de vue mondain, mais pas comme il faut au point de vue chrétien, évite le contact de certaines femmes perdues. Incontestablement, Torrey était assez plaisant à ces instants-là. Mais il avait l'air de l'être sans le vouloir, sans le désirer. Et ni lui, ni même l'auditoire, n'avaient l'air de bien se douter qu'un auditoire français eût trouvé là matière à s'amuser. Il manque à la fois à Torrey, pour autant que je puis en juger par deux auditions — et par tout ce que j'ai lu de lui et sur lui et par tout ce que j'ai entendu dire à son sujet — il lui manque à la fois le pathétique et le comique. Il n'a point de ces saillies humoristiques qui soulevaient d'un franc rire les auditoires de Mc Neil, de Spurgeon, de Price Hughes, de Parker, ni de ces mouvements oratoires qui transportent ou qui pénètrent et qui étaient familiers à ces orateurs de race. En somme, son éloquence me laisse un peu froid. Et je m'étonne en moi-même du grand succès obtenu par Torrey, du nombre des assistants, du nombre des décisions provoquées. Il doit y avoir adaptation au milieu. Ce qui fait probablement son succès, c'est, pour employer le mot d'un philosophe contemporain, Spir, son « horrible certitude ». Ce n'est évidemment pas pour lui qu'a été fait le mot de Renan : « Les choses que l'on croit, on n'en est » jamais bien sûr. » Et il ne souscrirait pas même au mot

de Drummond que Vinet et Secrétan auraient contresigné sans hésitation : « Toutes les vérités religieuses sont sus-» ceptibles d'être mises en doute, même celles que nous » professons le plus fortement. » L'accent de la certitude est dans chaque mot qui lui échappe, ou plutôt qu'il lance délibérément. C'est un homme qui croit absolument chaque mot qu'il prononce, non pas seulement parce qu'il en est convaincu — il y a, grâce à Dieu, beaucoup de prédicateurs convaincus dans le monde — mais encore parce qu'il est entièrement persuadé qu'*il ne met pas du sien* dans sa croyance, que la croyance est contrainte de par l'évidence même des choses, et qu'il faut être fou, déloyal ou ignorant pour ne pas croire ce qu'il croit. Pas de coefficient de probabilité chez lui : tout est certitude. Pas de plans divers : tout est sur le même plan, lumineux, sans ombre. Il sait qu'il a raison, pleinement raison sur tous les points, et que ses auditeurs n'ont chance d'être dans le vrai que dans la mesure exacte où ils sont d'accord avec lui. Ses yeux perçants, inquisiteurs, dominateurs, se fixent sur vous et accompagnent les paroles dites comme pour les pousser plus profondément en vous. C'est un regard imprégné de certitude et qui entend la communiquer, qui vous somme de l'accepter. Tout cela agit puissamment sur les esprits troublés et incertains qui aspirent à la paix de la certitude parfaite, et auxquels, par suite de leur tempérament ou de l'insuffisance de leur culture mentale (1), ne sourit que médiocrement la « volonté organe de la créance » de Pascal. C'est un soulagement pour eux que la présence de cet homme tout d'une pièce qui n'est pas effleuré par la moindre hésitation et ne connaît pas de nuance, et qui estime que les vérités de la religion peuvent se démontrer

(1) D'après Stead (*The Torrey-Alexander Mission*, p. 88), Torrey, à Liverpool, n'a guère fait impression que sur les classes pauvres et ouvrières. Il n'a que peu touché les classes plus éduquées et plus riches.

comme le carré de l'hypoténuse. Ce n'est pas sans dessein que j'emploie cette comparaison, car les biographes de Torrey nous apprennent qu'à l'Université, Torrey se distingua surtout dans la partie des mathématiques, et un journal anglais *(the Trust)* nous raconte qu'un auditeur émerveillé, conquis, exprima un jour son enthousiasme en ces mots : « Tous ceux qui ont assisté à cette réunion remercieront Dieu pour la précision *mathématique* du prédicateur. »

Quant à la doctrine, la conviction théopneustique de Torrey éclate à chaque instant et se manifeste jusque dans le détail. Par exemple, chaque fois que Torrey cite un texte, il cite aussi de mémoire les chiffres du chapitre et du verset. Il sait tout cela par cœur, et ces chiffres sont évidemment impressifs pour ceux qui croient à la théopneustie. Cela donne un air de certitude objective inébranlable. Tant que Torrey n'a affaire qu'à des adversaires qui admettent la théopneustie, il est vraiment irrésistible. Sa position devient moins aisée en face de ceux qui n'acceptent pas cette conception commode de l'inspiration plénière, littérale et verbale de la Bible (1).

J'observe aussi que, de Jésus-Christ, ce n'est guère que la Croix qui est retenue et mise en saillie. Le Jésus de Nazareth qui « allait de lieu en lieu faisant du bien et gué-
» rissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable, car
» Dieu était avec lui », le Jésus de Nazareth qui parlait comme jamais n'a parlé aucun homme, est assez oublié, au moins dans ce que j'ai entendu. Et c'est toujours uniquement le salut par son côté individuel et céleste qui est mis en relief.

Mais voici le second acte :

Après les allocutions de Torrey, il y a, à chaque réunion,

(1) C'est ce que fait très bien remarquer Stead (*The Torrey-Alexander Mission*, p. 83-84).

la partie consacrée à provoquer des décisions et des manifestations. Elle s'est déroulée exactement d'après le même programme aux deux meetings que j'ai vus. Voici donc, d'après les notes que j'ai prises le jour même, les procédés de Torrey. C'est un acte qui comporte plusieurs scènes :

Première scène. — Torrey demande à ceux qui veulent accepter Christ ce soir de se lever un instant pour se montrer à lui, Torrey, et puis de se rasseoir aussitôt. Des individus se lèvent successivement ici, là, à droite, à gauche, devant, derrière, en haut, en bas, en réponse aux appels réitérés, pressants et monotones de Torrey : *Y en a-t-il encore un qui veuille accepter Christ ce soir ?* — Et Torrey salue celui ou celle qui se lève d'un : *Dieu vous bénisse, Monsieur !* (God bless you, Sir !) — *Dieu vous bénisse, Madame !* (God bless, you, Madame !) — Voici une petite fille. God bless you ! — Un petit garçon. God bless you ! — Et tout cela sur un ton d'affaires, un ton positif (matter of fact) qui m'étonne un peu, je l'avoue, et me met, je ne sais pourquoi, mal à l'aise pendant toute cette succession de *Dieu vous bénisse !* (1). La succession dure d'ailleurs fort longtemps. Les réponses viennent, lentement d'abord, puis de plus en plus rapides et nombreuses. Toutefois, ce *crescendo* est à son tour suivi d'un *decrescendo*. Et lorsque les gens commencent à se lever plus lentement, plus rarement, à des intervalles plus espacés, Torrey redouble d'insistance et de pression. Alexander chante un solo de sa belle voix de baryton avec une articulation si nette qu'on ne perd pas un seul mot. Et le nombre des conversions se relève un instant. Quand il recommence à baisser, Torrey modifie son attaque. Il divise pour ainsi dire l'assemblée en plu-

(1) J'ai vu ensuite que Stead avait eu la même impression que moi. La formule stéréotypée de Torrey lui avait produit un effet semblable à celui du : « Merci, Monsieur ! » prononcé par un commissaire-priseur à mesure qu'il reçoit des offres (*The Torrey-Alexander Mission*, p. 88).

sieurs groupes qu'il entreprend l'un après l'autre : dans l'aile gauche, dans l'aile gauche seulement, qui est-ce qui veut, dans l'aile gauche, accepter Christ ce soir ? — La même question est ensuite reprise pour l'aile droite, quand l'aile gauche pressurée et serrée à toutes forces semble ne plus contenir de jus, je veux dire ne plus renfermer de personne susceptible de répondre à l'appel. Après l'aile droite, c'est le tour de la rangée entre l'aile gauche et le corridor du milieu, puis de la tribune du fond, puis de l'estrade..... Et toujours retentit invariable, monotone, la question stéréotypée : *N'y en a-t-il plus qui veuille accepter Christ, ce soir ?* suivie, quand il y a succès, par l'exclamation immuable : *Dieu vous bénisse !* — J'ai lu le compte rendu d'une réunion pour la jeunesse, où Torrey a appelé successivement les jeunes gens de 18 ans, puis les jeunes garçons et les jeunes filles entre 15 ans et 18 ans, puis ceux entre 13 et 15 ans, puis ceux entre 12 et 13, et ainsi de suite en se rapprochant progressivement du jour même de la naissance. — Les gens qui répondent à l'appel de Torrey sont, d'ailleurs, admirablement stylés; ils ont bien saisi la pensée de Torrey. Ils se lèvent et attendent que Torrey les ait vus. Ils ne se rassoieraient pour rien au monde tant qu'ils n'ont pas été aperçus par l'évangéliste et en quelque sorte scellés et consacrés par son exclamation favorite : Dieu vous bénisse ! Aussi, lorsque Torrey tarde à discerner un de ceux ou une de celles qui se sont levés, quelqu'un des chrétiens assis sur l'estrade à côté de lui se hâte de lui crier : il y en a un autre là-bas ! en lui montrant du doigt la personne qui attend debout, et Torrey se dépêche de crier : Dieu vous bénisse, Monsieur ! Dieu vous bénisse, Madame !

2° La *seconde scène* commence. Torrey demande à ceux qui se sont levés successivement et, après s'être levés, se sont rassis, de vouloir bien se lever tous ensemble. Aussitôt, un grand nombre de personnes se lèvent sur tous les points de la salle. Pourtant, il y en a quelques-uns sur

l'estrade, derrière, qui n'obéissent pas à l'ordre donné. Se repentent-ils de s'être levés la première fois? Ne se sont-ils levés que sous l'impulsion d'une sorte d'emballement qui a disparu? Je ne sais. Mais le fait est qu'ils restent assis. Seulement ils ont compté sans les travailleurs chrétiens répandus par toute la salle et qui surveillent leur monde. « Il y » en a un ici qui ne se lève pas », crie une voix. « Il y en a » un autre ici qui garde son siège », crie une autre. Et Torrey se tourne vers les délinquants, les gronde, les presse de se lever un peu vite, et les travailleurs chrétiens se hâtent d'aller exhorter ces demi-renégats à rester fidèles à leur première manifestation qui était un engagement. Les réfractaires se décident enfin à se lever, le rouge au front et aux joues. Quand ils sont tous bien debout, Torrey leur demande de venir tous en masse sur le devant. Ils obéissent et vont se grouper au pied de la plateforme. Sans remonter sur la haute et petite estrade, Torrey, de la plateforme, leur fait une petite exhortation, leur donne de bons conseils pour la vie chrétienne qu'ils vont maintenant avoir à mener. Puis, comme conclusion, il leur demande de répéter tous ensemble à haute voix et en même temps la petite déclaration suivante : *J'accepte Jésus-Christ comme mon Sauveur et mon Roi.* Après quoi les aides de Torrey prennent les noms et adresses des nouveaux convertis, leur donnent de petits papiers, des brochures, — leur font signer et remplir des cartes d'engagements portant un texte fort long — et ils se dispersent. Il paraît que cette seconde scène est une originalité de Torrey. Du moins elle a surpris en Angleterre comme une nouveauté.

3° La *troisième scène* va commencer. D'une part Torrey lâche, si je puis dire ainsi, les ouvriers chrétiens (the christian workers) dans la salle avec mission de parler aux gens, de les presser de se convertir, s'ils sont inconvertis, etc. D'ailleurs ce que les ouvriers chrétiens attitrés font pour ainsi dire par fonction, Torrey invite tous les chrétiens,

quels qu'ils soient, qui se trouvent présents dans la salle, à le faire eux aussi. Et d'autre part, Torrey demande aux auditeurs d'évacuer les dix premiers bancs, et, ou bien de s'en aller, ou bien de se loger ailleurs, là où ils pourront. Les bancs vides vont servir de chambre d'enquête (*inquiry room*). Torrey invite les *anxieux* à y venir. Le travail de l'*inquiry room* qui, dans beaucoup d'autres missions, se fait en secret, à l'abri du public, se fait ici en pleine assemblée, au bon milieu de la foule. Je me rappelle avoir assisté jadis à de très belles réunions de mission dirigées par le Rév. Hugh Price Hughes (mort depuis) dans le Saint-James's Hall, — qu'on va, paraît-il, démolir pour construire sur l'emplacement un restaurant colossal, si bien que la mission wesleyenne a été obligée de se réfugier momentanément au local de l'Union chrétienne, Exeter Hall. — Lorsque cette réunion fut terminée, et que le travail de l'*inquiry room* commença, le Rév. Price Hughes me demanda si je voulais aider à décider et à convertir les personnes troublées, et comme je lui répondis que j'avais peur de ne pas posséder assez bien l'anglais pour cela, il me répondit avec son amicale brusquerie : « Alors! vous ferez aussi bien de vous en » aller! » Eh bien! Torrey et Alexander ne diraient pas cela, ils ne disent pas cela. Tout le monde ou presque tout le monde reste pour assister au travail de l'*inquiry room*. J'ai la chance de me trouver assis au onzième banc, ce qui fait que je suis juste sur la frontière de l'espace réservé aux anxieux et que je puis voir tout ce qui s'y passe. Le travail de conversation, de discussion, de prière, se fait par petits groupes qui causent sérieusement. Parfois on en voit deux — deux hommes ou deux femmes — agenouillés côte à côte, et priant ensemble à demi-voix. Une dame, la figure radieuse et épanouie, prie avec une jeune fille à la figure très sérieuse. Un monsieur met la main sur la jambe du garçon assis à côté de moi et l'exhorte à se déclarer pour Christ : le jeune homme refuse. Devant moi

vient s'asseoir une jeune fille qu'accompagne une dame chrétienne. La jeune fille pleure, toute rouge, penchée en avant. La dame l'exhorte. Ailleurs deux ou trois enfants s'agenouillent avec un jeune homme qui vient prier avec eux. Ailleurs un jeune chrétien feuillette sa Bible et montre des passages à un garçon qu'il tâche de convaincre. Tout cela, je ne le nie pas, finit par agir sur les assistants. Et si je disais tout à l'heure que les allocutions de Torrey ne brillent pas par l'émotion et le pathétique, je n'étends cette caractéristique ni au chant d'Alexander ni au spectacle de cette lutte des chrétiens avec les âmes troublées. Il y a là des personnes émues, très émues. Et le contact de ces émotions est communicatif. Je me sens réellement ému à certains moments. Cette émotion toutefois ne réussit pas à me maîtriser si complètement qu'elle m'empêche de me demander avec inquiétude s'il n'y a pas là malgré tout, dans quelques cas au moins, des choses bien vite réglées...

4° Dans la *quatrième scène,* Torrey invite ceux qui ont déjà accepté Christ avant ce soir, mais n'ont pas encore osé le confesser publiquement à user de l'occasion présente pour « améliorer leur situation » (to improve their situation). De ci, de là, on se lève. Et l'on reçoit l'approbation coutumière de Torrey : Dieu vous bénisse, Monsieur ! Dieu vous bénisse, Madame ! — Une dame se lève derrière moi. Et pour réparer sa timidité passée, elle ne veut pas se borner à se lever et à être vue par Torrey. Elle veut parler. Elle commence : « J'ai accepté... » Mais au même moment une autre voix se fait entendre d'un autre côté, couvrant la sienne. La dame s'arrête sans se décourager, et, bien résolue à faire entendre de toute l'assemblée son témoignage, elle attend que le silence se fasse. De sa voix la plus claire et la plus ferme, elle crie alors : « J'ai accepté Christ comme mon Sauveur et mon Roi ! » Et Torrey lui répond : Dieu vous bénisse, Madame !

5° Enfin la *cinquième* et dernière *scène* a lieu. Torrey

invite tous ceux qui ont accepté Christ dès avant ce soir et qui, avant ce soir, l'ont confessé déjà, à lever la main.

Là-dessus, Torrey se retire, laissant Alexander continuer encore un peu de chant après son départ, comme je l'ai déjà raconté.

On ne peut nier qu'il y ait dans cette façon de provoquer, voire d'extorquer les décisions et les témoignages, une insistance extraordinaire. Cette pression étonne un peu l'étranger inaccoutumé à ces procédés. Elle est certainement plus grande qu'à toutes les réunions de ce genre auxquelles j'avais déjà assisté en Angleterre, soit à Londres, soit à Manchester, soit ailleurs encore. Pour dire toute ma pensée, je me figure mal un Vinet présidant une réunion semblable et pressant ainsi les gens de se lever ou de lever la main. Je me figure mal un Vinet, dans l'auditoire, se levant ou levant la main au commandement. Et cette difficulté que j'éprouve à me représenter Vinet dans cette situation, constitue à mes yeux, sans que je croie avoir besoin de la formuler plus explicitement, la critique la plus forte de ces procédés de mission, si on veut les appliquer indistinctement dans tous les milieux et à tous les individus.

D'ailleurs il y a des Londoniens auxquels ces procédés sont loin de plaire entièrement. Le lendemain même du jour où j'avais assisté aux réunions de Torrey, j'eus l'idée d'acheter le *Daily Mail*, qui n'est certes pas un mauvais journal, il s'en faut, et qui s'est occupé avec sympathie du Réveil Gallois. Et dans ce numéro du lundi 10 avril, je lus sous le titre : *Réveil suburbain*, un article plutôt satirique. L'auteur commençait par dire que Torrey avait avoué son insuccès à Kensington (à l'Albert Hall, lieu de sa précédente mission), que Torrey avait blâmé publiquement l'indifférence de Kensington, avait tapé sur l'épaule de Brixton en l'appelant « un chic type ». Torrey, continuait-il, a tourné le dos à Kensington, a immolé Kensington à Brixton, a

imité par une mimique expressive la façon dont Kensington a manifesté son incapacité d'être enthousiaste. « Maintenant, a crié le Dr Torrey, nous n'avons besoin de rien de » semblable à Brixton. Nous avons besoin d'intégrité et de » sincérité. Nous désirons que les rues de Brixton retentissent du nom de Jésus-Christ. Nous voulons que vous » parliez de Jésus-Christ aux gens que vous rencontrez » dans les tramways, dans les rues, à votre thé. » Et Torrey ajouta : « Chaque personne dans l'auditoire est priée » d'étudier son voisin, de juger s'il est converti ou non, et » ensuite, s'il n'est pas converti, de lui parler de Jésus-» Christ. » — « Il y eut à ces paroles, continue le journaliste, un mouvement perceptible dans l'assemblée. Assise » tout près de moi se trouvait une jeune fille vêtue de noir, » avec des lunettes et un parapluie. Elle commença de me » regarder. Elle s'enfonça et se recula dans la chaise et se » mit à m'étudier. Je devins chaud et nerveux. Je sentais » qu'il serait impossible de lui expliquer que rejeter le » Dr Torrey n'était pas la même chose que rejeter Jésus-» Christ. D'un élan soudain, je me glissai hors de mon » siège, je me frayai la voie à travers les stewards, et je » courus presque, à travers la salle, jusqu'à une issue trois » fois bénie. J'étais un apostat (I backslided). »

On peut trouver à redire à cette critique. Je suis loin de l'endosser telle quelle pour mon compte, et cependant je ne puis m'empêcher de rendre le lecteur attentif à la façon dont ce journaliste critique le Dr Torrey. Il a soin de distinguer très nettement entre *rejeter Torrey* et *rejeter Christ*. Il proteste qu'il n'a nullement l'intention de rejeter Christ. Il ne rend nullement la religion chrétienne solidaire des critiques qu'il adresse au Dr Torrey. Au contraire. Il rompt toute solidarité de ce genre. Et si les derniers mots de son article sont quelque peu irrespectueux (allusion à la Trinité, emploi badin du terme classique dans le langage de la piété anglaise de *backslider*), il n'en reste pas moins que

voilà un individu qui n'est point hostile au Christ, et qui est choqué, mis en fuite par les méthodes de Torrey...

Cela dit, je dois ajouter que les Anglais choqués par les procédés de Torrey sont rares. Et après tout, les gens que cela choque n'ont qu'à ne pas venir. Voilà plusieurs semaines, plusieurs mois que Torrey opère à Londres. Les Londoniens savent à quoi s'en tenir sur la marche des réunions. S'ils y viennent, c'est qu'ils ont pris leur parti d'être soumis à un siège en règle. Ils ne sont pas pris par surprise. Et qui sommes-nous pour condamner les procédés de Torrey, du moment que ces procédés ne peuvent pas être qualifiés d'illégitimes et d'irreligieux en eux-mêmes ? La fin et le résultat justifient les moyens, quand les moyens ne sont pas immoraux.

Et le résultat est souvent excellent, dans la mission Torrey. Preuve en soit la célèbre conversion de l'acteur comique Quenton Ashlyn, dans laquelle, il est vrai, les procédés n'ont joué aucun rôle, et que nous ne pouvons donc pas donner pour une preuve de l'efficacité des procédés, mais qui s'est effectuée sous l'influence de Torrey, et que nous pouvons en tout cas donner pour une preuve de l'efficacité de cette influence. Aussi bien nous aurons trop souvent, dans ce chapitre, l'occasion de nous référer à l'histoire de Quenton Ashlyn, pour qu'il ne soit pas utile de la donner tout de suite ici :

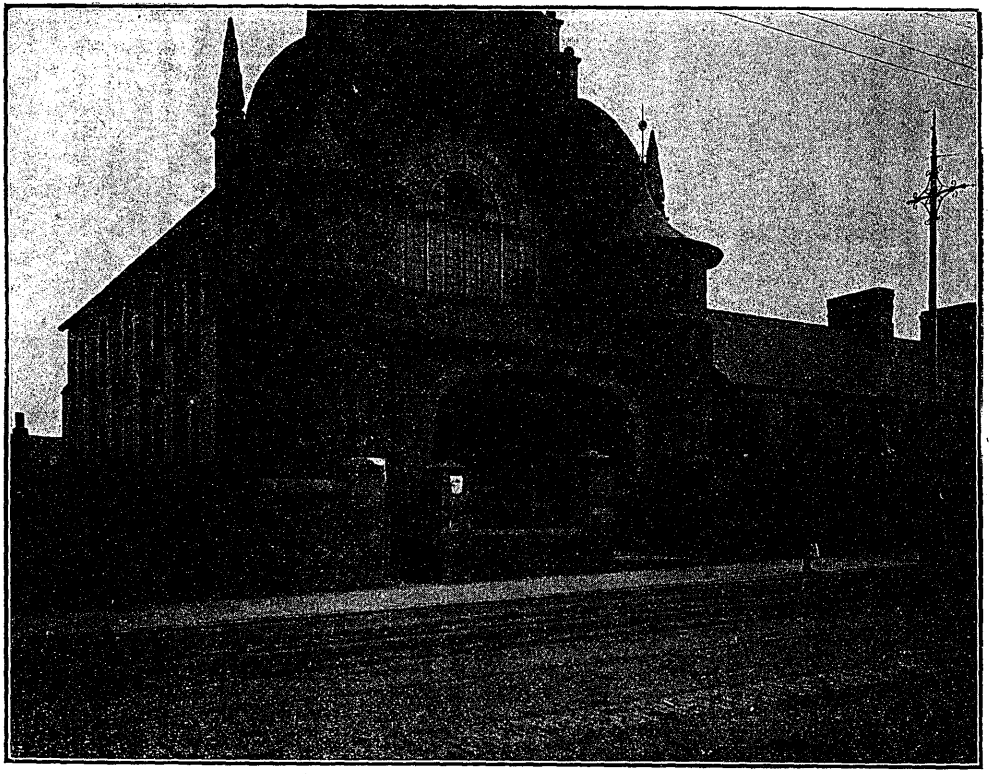
Au cours des réunions tenues à Aberdare par Dan Roberts, j'ai entendu dans deux réunions différentes Quenton Ashlyn raconter sa conversion. Et il l'a encore racontée une troisième fois à Aberdare, mais cette fois je n'y étais pas : c'était dans une réunion supplémentaire improvisée dans une chapelle voisine à cause de la surabondance des Gallois accourus à la réunion de Dan Roberts, et incapables d'y entrer. Les deux récits qui ont été faits en ma présence se sont complétés sans se contredire ; je me permettrai de

les fondre en un seul et unique récit, et même d'y ajouter quelques traits fournis par les journaux religieux et autres qui ont commenté cette conversion sensationnelle entre toutes, publiant à l'envi des *interviews* avec le nouveau converti. « Je suis un bébé, a commencé par nous dire M. Quen-
» ton Ashlyn, je suis un bébé; ma nouvelle naissance ne
» date que de quelques semaines; j'ai été obligé de me dépê-
» cher d'apprendre à parler. J'y suis à peu près parvenu.
» Voici mon histoire. » Employé d'abord dans le service civil, M. Quenton Ashlyn s'était un beau jour trouvé un remarquable talent pour la composition de chants comiques et humoristiques; puis, marchant de découverte en découverte, il s'était aperçu qu'il était capable de gagner encore plus d'argent en chantant lui-même des chansons qu'en en composant. Et il réussit si bien dans ses premiers essais en ce genre, qu'il abandonna complètement sa profession première pour se vouer entièrement à la carrière de chanteur comique. Il était sans cesse invité dans les grandes soirées, dans les salons aristocratiques, dans les concerts, etc. Il avait le don d'agiter ses auditeurs d'un rire inextinguible depuis le commencement jusqu'à la fin, et avait en outre la faculté d'imiter si bien les notes de divers instruments de musique qu'une fois il fit croire à une grande assemblée qu'il jouait réellement du violon, alors qu'il produisait en réalité chaque note avec ses lèvres. Voilà le personnage. Or, un jour, M. Quenton Ashlyn devait chanter une chanson comique dans un concert à Saint-Georges-Hall. Lorsqu'il parut sur l'estrade, aux lieu et place de la récitation amusante qu'on attendait de lui, il prononça ces mots : « Je suis incapable de vous donner
» mon chant habituel cet après-midi. J'ai été récemment
» converti à Dieu par le moyen de la mission de l'Albert-
» Hall, et je sens que ma vie doit être consacrée désormais
» non pas à amuser des gens qui sont pour la plupart sur
» la route de l'éternelle destruction, mais à servir le Sau-

» veur qui est mort pour moi. » Après un instant de profonde stupéfaction, l'assemblée, croyant à une bonne farce, à quelque plaisanterie inédite, partit d'un grand éclat de rire, mais Quenton Ashlyn se hâta de la détromper en lui donnant, au lieu d'un chant comique, une vigoureuse exhortation à la repentance et un appel impressif à la conversion, dont on peut comprendre l'effet, tombant d'une pareille bouche, en un tel lieu et un tel moment. Mais encore comment Quenton Ashlyn s'est-il converti ? Il nous a raconté que sa mère avait toujours été une pieuse chrétienne, que sa sœur aussi était une chrétienne fervente, employant toute sa vie à de bonnes œuvres dans les quartiers misérables de Londres. Quant à lui, malgré les exhortations de sa mère et de sa sœur, et bien qu'il n'ait jamais douté de la vérité absolue du christianisme, désireux de voir le monde et de s'amuser, il avait complètement abandonné le culte et la religion, et sans être jamais tombé dans des vices proprement grossiers, il menait une vie purement mondaine, uniquement occupé à gagner de l'argent en faisant rire les gens et à le dépenser pour ses plaisirs. Mais il ne réussissait pas à être heureux. Au contraire.

« A mesure que les années s'écoulaient, dit-il, mon état » empirait. Je gagnais autant d'argent que je voulais. Mais » plus j'en gagnais, plus je devenais malheureux. Parfois, » je m'éveillais au milieu de la nuit en me disant : cela ne » peut pas continuer comme cela ; non, je ne puis supporter » cette vie. J'étais fatigué de tout, fatigué de me lever le » matin, fatigué de m'habiller, fatigué des théâtres, fatigué » des nouvelles, fatigué d'aller voir mes amis. Deux de mes » anciens amis de salle de concert se suicidèrent, et je fus » presque sur le point de les suivre. J'avais entendu ma » mère parler de la paix et de la joie qu'elle éprouvait. Je » ne la croyais pas. Il me semblait qu'il ne pouvait y » avoir dans le monde une chose telle que le bonheur. Je » n'associais pas cette misère avec un sentiment particulier » de culpabilité, c'était seulement un sentiment écrasant de

» fatigue, d'inutilité, de platitude, de stérilité à propos de
» tout. Les amusements ne m'amusaient pas. Moi qui amu-
» sais les autres, je ne pouvais m'amuser moi-même. Au
» milieu même des passages les plus comiques de mes
» chants, alors que je faisais tordre les assistants, je me
» sentais misérable et désespéré. J'assistai à un meeting du
» Dr. Torrey. Voici dans quelles circonstances je m'y ren-
» dis. Un jour, j'avais passé tout l'après-midi à jouer au
» billard avec un ami ; quand le jeu fut fini, nous allâmes
» à un théâtre à Hammersmith. Je m'attendais à obtenir
» une place gratis, comme membre de la profession ; on me
» la refusa. Je partis. Tandis que je passai, sur l'impériale
» d'un omnibus, devant le Royal-Albert-Hall, où se tenait
» à cette époque la mission Torrey-Alexander, la pensée
» me vint d'y entrer et de voir par moi-même ce qu'il en
» était de ces meetings dont j'avais tant entendu parler.
» Le Dr. Torrey parlait de Christ comme du Sauveur
» des hommes. Son allocution m'impressionna beaucoup ;
» pourtant, elle ne me décida pas. Je me levai et je sortis
» avant la fin, emportant l'impression que je rejetais le
» salut, que le salut pourrait bien ne plus m'être offert de
» nouveau. Mais je sortis. Je sentais que ce n'était pas la
» peine de me convertir ; je ne pourrais jamais vivre la
» vie chrétienne. Peu après, je tombai sur un petit traité
» du Dr. Torrey ; ma sœur l'avait reçu aux alentours de
» l'Albert-Hall, un soir, et elle l'avait placé bien en évi-
» dence, de façon à ce qu'il me fût impossible de ne pas le
» voir. C'était sur le jugement dernier. Il était intitulé : *L'al-*
» *ternative de Dieu.* Salut ou condamnation ? telle était l'al-
» ternative. Je m'assis et je lus la brochure. Elle m'émut
» profondément. J'étais bouleversé. Suivant mon habitude
» régulière, j'allai passer le dimanche après-midi chez un
» de mes amis. Tirant le traité de ma poche, je lui dis :
» Il faut que je vous lise un sermon du Dr Torrey, quand
» les enfants seront allés au lit. » Et je lui lus le sermon
» tout d'un trait, sans autre interruption que celle de ma
» propre émotion qui, de temps à autre, me forçait à m'ar-
» rêter et me coupait la voix. Cependant, j'allai jusqu'au
» bout. Quand j'eus fini, je dis à mon ami : « C'est tout à fait
» terrible. » — « Oui, » me dit-il. — « Et chaque mot de ce



Eglise de Cardiff (Crwysroad).

» sermon est la vérité même de Dieu, » repris-je. — « Je le » crois, » fit mon ami. — « Alors, qu'est-ce que nous allons » faire? » — Je ne sais pas, dit-il; nous ne pouvons pas vivre » la vie chrétienne. » — « Non, répliquai-je, nous ne pouvons » pas vivre la vie chrétienne, » et nous restâmes silencieux » pour un temps... « Oh! m'écriai-je brusquement, si nous » pouvions seulement accepter ce grand salut! » — « Si je » l'acceptais, dit mon ami, je sens que je devrais aller le crier » partout, dans tous les cafés que je fréquente, mais je ne puis. » Non, je ne puis pas vivre la vie chrétienne, de sorte que » cela ne sert de rien. » — Je sortis, continua Quenton Ashlyn, » et, en dépit de ce que j'avais dit sur l'impossibilité de » vivre la vie chrétienne, une fois rentré dans ma chambre, » seul, tranquillement, sans aucune excitation, je me décidai » pour Christ. Oui, je le fis; comment cela se passa, je ne » saurais l'expliquer exactement, mais je dis au Christ : » O Christ, je suis prêt à tout abandonner, à quitter ma » profession, à changer de vie, à être ce que tu veux que je » sois et à faire ce tu veux que je fasse, si seulement *toi* tu » veux me recevoir! Depuis ce moment, je suis un homme » converti. Et depuis ce moment, je suis l'homme le plus » heureux de la terre. Vous trouvez peut-être que cela ne » paraît pas sur ma figure, ajouta-t-il naïvement. Que » voulez-vous? je ne puis pas changer mon visage. Mais je » vous assure que s'il y avait une fenêtre dans mon cœur, » vous n'y trouveriez que paix et félicité. Quand j'eus aban- » donné ma profession, mes amis me disaient : « Vous êtes » fou, vous allez mourir de faim. » Mourir de faim! en » vérité! Je leur répondis : « Mes chers amis, si je fais tant » que d'avoir assez de confiance en Dieu pour croire qu'il » me donnera la vie éternelle, je puis bien avoir assez de » confiance en lui pour croire qu'il me donnera un morceau » de pain chaque jour. Et voilà plusieurs semaines que j'ai » renoncé à chanter la chansonnette, et que je n'ai plus de » gagne-pain. Regardez-moi. Est-ce que j'ai l'air d'un meurt- » de-faim? Non, non, la famine n'a pas commencé, et je » suis sans la moindre crainte. »

Plein de confiance et de joie, Quenton Ashlyn emploie désormais sa vie à rendre son témoignage.

Le lendemain du jour de sa conversion, il se rendit le matin dans le quartier pauvre où sa sœur avait une salle de mission. Il lui raconta qu'il avait donné son cœur à Dieu. « Je ne suis pas venu vous voir pour vous interroger à ce » sujet ou vous demander aide et conseil sur ce point. Car » c'est fait. Mais ensuite? Que dois-je faire? » Sa sœur et la dame qui l'aide dans la mission s'agenouillèrent avec lui, et ils demandèrent ensemble à Dieu ses lumières. Ensuite ils consultèrent la Bible et y trouvèrent un message direct : « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, » et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des » morts, tu seras sauvé. Car c'est en croyant du cœur qu'on » parvient à la justice, et c'est en confessant de la bouche » qu'on parvient au salut. » « J'avais cru, dit Quenton » Ashlyn; je n'avais pas encore confessé de ma bouche. » J'allai donc à l'Albert Hall et fis ma confession publique. » Le lendemain, j'allai au concert de Saint-Georges Hall, » et déclarai qu'étant converti, je ne chanterai plus de » chanson comique. Le dimanche suivant, je racontai, dans » le même local, tout le détail de ma conversion à une vaste » assemblée convoquée à cet effet. » Il termina cette réunion en invitant les personnes qui voulaient se décider pour Christ à se lever : deux se levèrent. Le soir, il parla encore dans le même local, et vingt-cinq ou trente personnes se levèrent pour accepter Christ, parmi lesquelles une actrice. Il tint pendant une semaine des réunions dans le même lieu où jadis il avait si souvent fait retentir des chants comiques. Puis il s'est mis à parcourir le Pays de Galles.

Partout où il y a quelque réunion de Réveil, il accourt pour raconter son histoire et donner gloire à Dieu. « Ah ! » si seulement, a dit à ce sujet M. Stead, si seulement nous » avions deux ou trois conversions comme celle-là, l'Evan- » gile aurait vite fait de bouleverser de fond en comble et » Londres et toute l'Angleterre ».

Il est temps de quitter Londres pour nous rendre au Pays de Galles. A Wrexham, je causais un jour avec un Irlandais — un noble, un fils de comte, venu exprès pour voir le Réveil — je lui disais combien j'étais frappé de la grande différence qui me paraissait exister entre les réunions de Torrey et les réunions galloises. « Oh! me répliqua-t-il, la mission Torrey est une *mission*, le Réveil gallois est un *Réveil*. » Et ce sont là effectivement deux choses assez différentes. Les Gallois s'en rendent très bien compte. Plusieurs d'entre eux m'ont donné à entendre qu'à leurs yeux la mission Torrey est quelque chose d'un peu artificiel, fabriqué, quelque chose de *mécanique*, tandis que le Réveil gallois, lui, est spontané, naturel, *dynamique*. Dans la mission Torrey, se laisse perpétuellement apercevoir l'homme, l'homme qui organise, l'homme qui forme des comités, l'homme qui institue des collectes, l'homme qui fait bâtir une salle spéciale, l'homme qui dépense un argent considérable en réclames. Dans le Réveil gallois, la part de l'homme est réduite au minimum ; il n'y a point de comité ; il n'y a jamais une seule collecte dans aucune réunion. Une fois un homme s'est levé, disant que l'Esprit lui ordonnait de faire une collecte pour les orphelinats de Barnardo. Evan Roberts lui a répliqué : « L'Esprit me dit, à moi, de vous faire asseoir. » Et l'autre n'a pas insisté. Il n'y a point non plus de réclames montées dans le Réveil gallois — les journaux en ont fait une, il est vrai, et énorme, mais ils l'ont faite gratis, parce qu'ils l'ont bien voulu, parce que le grand journal appelé *Western Mail* a épousé avec ardeur la cause du Réveil et a pris soin de faire suivre Evan Roberts par un reporter dans toutes ses tournées ; mais il y a si peu de réclame organisée que l'étranger est souvent embarrassé, ne trouvant nulle part d'affiche qui le renseigne sur le lieu et l'heure des réunions ; il faut questionner et requestionner ; dans les petits endroits, on est assez vite renseigné ; tout le monde est au courant ; mais il

n'en est pas ainsi dans les villes. A Wrexham, j'ai dû interroger la fille d'un pasteur, puis un libraire, lesquels ne savaient rien, avant de tomber sur un pharmacien qui m'a mis sur la bonne voie. A Porth, j'ai dû renoncer, après interrogations répétées, à découvrir le lieu de la réunion, et j'ai pris le train pour Tylorstown à dix minutes de là, parce que je savais l'heure et le lieu du meeting qui devait s'y tenir. Donc, point de réclame. Comme le dit spirituellement M. Stead, la flamme de l'enthousiasme reste sans fumée comme celle de l'anthracite du Pays de Galles, et le mouvement se propage sans le secours d'affiches, de fanfares, de vastes tentes, sans l'attirail ordinaire des œuvres suscitées par l'invention humaine. Point de salle spéciale aménagée exprès : on se réunit dans les chapelles. Point de programme arrêté d'avance pour les réunions. Quand il y a un revivaliste, il ne prépare jamais d'allocution, il parle, s'il s'y sent poussé, et quand il s'y sent poussé; il arrive parfois qu'il ne dise rien ou presque rien : c'est le cas lorsque la réunion est très vivante. La conviction profonde des Gallois, c'est qu'il faut s'en remettre à l'inspiration actuelle et immédiate de l'Esprit et lui laisser le soin de tout diriger. De là ces traits caractéristiques du Réveil gallois là où il est le plus intense, dans le Sud : les prières simultanées ou les chants et prières simultanés. Chacun est censé ne parler que sous la pression intérieure de l'Esprit, mais alors il doit obéir jusqu'au bout et délivrer tout son message ; c'est l'affaire de l'Esprit de garantir le silence s'il y tient, ou, s'il le préfère, de provoquer d'autres manifestations parallèles ; cela regarde le Saint-Esprit. Evan Roberts s'oppose systématiquement à ce qu'on arrête ceux qui parlent ou qui prient. Il n'y a qu'un genre d'arrêt qui soit pratiqué, c'est celui qu'on appelle d'un terme amusant : la *clôture musicale*, mais à vrai dire ce n'est pas précisément un arrêt, c'est une manifestation parallèle ; et il arrive fréquemment que l'assem-

blée, entonnant ainsi un chant au bon milieu d'une prière qui se prolonge et chantant toutes les strophes sans exception à la file, la prière continue pendant et malgré le chant et survit au chant ; quand le chant est fini, on entend encore pendant quelques minutes la prière. Tout cela est fort différent de la façon dont Torrey dirige ses réunions : là, rien n'est laissé... Torrey dirait *au hasard*, les Gallois disent au *Saint-Esprit*. Tout est réglé, dirigé, soit par Torrey, soit par Alexander, qui conservent toujours la maîtrise directe de la réunion. J'ai eu comme l'intuition très vive de cette différence de méthode et d'esprit, un soir, à Aberdare, lorsque M. Quenton Ashlyn a raconté sa conversion. Après son allocution, Ashlyn s'est mis à genoux en chaire et a fait à voix haute une courte prière. Dès que l'Amen dernier a retenti, l'assemblée, tout émue par le récit de cette conversion sensationnelle, a éclaté en chants de louange et d'actions de grâces. Le chant s'est prolongé, l'assemblée ne pouvant en quelque sorte se rassasier d'exprimer musicalement sa joie. Quand Ashlyn a jugé qu'il y en avait assez, il s'est levé et, feuilletant sa Bible, choisissant définitivement un texte, il s'est mis, le livre ouvert, dans la posture d'un homme qui attend que la strophe soit finie pour parler. A la mission Torrey, on sait ce que cela signifie, et l'on s'arrête, docilement. A Aberdare, le chant continue ; pourtant, comme il faut bien que tout finisse une fois, le chant finit par cesser. Un petit silence s'établit, et Ashlyn se dispose à lire les quelques versets de la Bible sur lesquels il a jeté son dévolu : « Je désire vous lire »..., mais tout à coup une autre voix s'élève dans la galerie de droite, c'est quelqu'un qui prie avec véhémence. Ashlyn s'arrête interloqué. Dan Roberts assis en chaire derrière lui se lève, s'approche, et lui dit quelques mots que je n'entends pas — je suis trop loin — mais le geste dont Dan Roberts accompagne ses paroles est significatif ; il veut dire : « Cela ne fait rien, laissez-le prier, puisqu'il y est poussé par l'Esprit,

et vous, parlez quand même, parlez en même temps, parlez pendant que l'autre prie ». Evidemment Ashlyn n'est pas au courant des us et coutumes du Réveil gallois, et cette façon de procéder ne lui sourit que médiocrement. Car malgré les quelques mots de Dan Roberts, il ne reprend pas son discours et attend debout, la Bible ouverte, que l'autre ait fini de prier. Mais avant la fin de la prière une autre prière jaillit, plusieurs autres prières, soit isolées soit simultanées, s'engrènent et se succèdent sans hiatus. C'est l'écho de l'émotion produite par le récit de la conversion d'Ashlyn. Et Ashlyn est toujours là debout en chaire, sa Bible à la main. Dan Roberts prend pitié de lui ; de nouveau il se lève, lui tape sur l'épaule, lui fait signe de s'asseoir à la place qu'il vient de quitter, et se tient lui-même debout, penché sur le pupitre, en prière, suivant une position qu'il affectionne spécialement. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'Ashlyn réussit à placer les quelques mots qu'il veut dire encore. — S'il m'est permis de rappeler ici un fait de ma propre expérience, j'ajouterai qu'à Aberdare, comme dans une petite allocution que je me risquai à faire en Anglais, j'énumérai les quelques mots de gallois que j'avais attrapés : Arglwydd, achub ! (Seigneur, sauve.) — Diolch iddô ! (Grâces soient rendues à Dieu). — Bendigeddig ! (Béni soit Dieu !) etc., l'assemblée, prompte à saisir l'allusion, m'a interrompu pour chanter à pleins poumons successivement deux cantiques auxquels je faisais allusion, mais je ne me suis pas troublé pour cela ; j'ai fait comme Ashlyn, je me suis arrêté, restant debout, et j'ai repris, immédiatement après, ma petite allocution interrompue.

Une autre grande différence qui distingue la mission Torrey du Réveil gallois, c'est que la mission Torrey est une œuvre de ministre, de pasteur, de revivaliste attitré : le Réveil gallois est l'œuvre du peuple, des ouvriers, des jeunes gens et des jeunes filles qui se substituent dans les chaires aux pasteurs avec l'agrément de ceux-ci. Le Réveil gallois

est affaire de laïques. Les pasteurs ont de la sympathie pour le mouvement; ils assistent aux réunions; mais ils ne sont pas les protagonistes ; ils sont à l'arrière-plan. En général — car il y a naturellement des exceptions — les pasteurs n'interviennent pas dans la réunion une fois lancée. Une fois, à l'une des réunions auxquelles j'ai assisté à Cardiff, le pasteur a éprouvé le besoin d'intervenir au cours du meeting pour raconter une histoire qui lui revenait à l'esprit. Il s'en est *excusé*, et a dit qu'il n'avait pu s'empêcher de laisser échapper ces quelques mots, et il s'est hâté de rentrer dans le silence. S'il y a d'autres pasteurs présents, ils ne disent rien — à moins que ce soient des étrangers, auquel cas ils parlent quelquefois, mais à la fin. Les pasteurs — et les professeurs en théologie — ne jouissent de ce chef d'aucun crédit spécial, d'aucune autorité privilégiée dans le Réveil. J'ai bien pu m'en apercevoir pour mon propre compte. Même après avoir été informés que j'étais professeur de théologie, la plupart des gens persistaient à me désigner comme « le gentleman de France. » Les revivalistes et les réveillés n'ont que peu de considération pour les titres et dignités. Il n'est pas rare d'entendre un mineur s'écrier plaisamment, faisant allusion aux grades universitaires de bachelier ès arts (B. A.) et de maître ès arts (M. A.) : « Moi, j'ai deux titres, deux grades : B. A. (born again, né de nouveau), et M. A. (missionary anywhere, missionnaire n'importe où). »

De là résulte ce trait du Réveil gallois qu'il est *superecclésiastique*, comme dit M. S. Lombard. Toutes les divisions et distinctions ecclésiastiques sont oubliées — comme dans le Réveil de 1859. Chacun, sans doute, reste bien membre de sa propre Eglise. Mais tous les membres de toutes les Eglises : Anglicans, baptistes, congrégationalistes, méthodistes, s'unissent tantôt dans une chapelle, tantôt dans une autre pour les grands meetings présidés par les jeunes revivalistes. Et, d'une manière habituelle, si chaque Eglise a sa

propre réunion de prière quotidienne chaque soir, il y a, en beaucoup d'endroits, au moins un soir par semaine où a lieu une réunion de prière « *unie* », tantôt dans une chapelle, tantôt dans une autre. Sans doute, le caractère d'alliance évangélique est aussi très marqué dans la Mission Torrey. Il n'y provient pas de la même cause. Dans la Mission Torrey, c'est un homme, un pasteur qui dirige, et comme il veut atteindre autant d'âmes que possible, il invite à venir l'aider tous les pasteurs et tous les chrétiens des diverses Eglises. Dans le Réveil gallois, ce sont les âmes laïques qui se réveillent spontanément dans les diverses Eglises, et elles éprouvent d'elles-mêmes le besoin de se grouper par dessus les barrières ecclésiastiques pour développer en elles et autour d'elles la vie spirituelle fervente ; ce qui n'empêche pas, assurément, les pasteurs de faire partie des Comités d'alliance évangélique qui se forment dans telle ou telle localité pour appeler les jeunes revivalistes, organiser l'emploi de leur temps et leur assurer l'hospitalité.

Le caractère éminemment *laïque* du Réveil gallois entraîne encore cette conséquence que, tandis que la Mission Torrey est plus dogmatique, plus doctrinale, le Réveil gallois est plus émotif, plus affectif, plus vibrant, plus vital. Dans la Mission Torrey, les allocutions sont un très gros et très important morceau : Torrey est si didactique qu'il n'est pas rare de voir des auditeurs prendre des notes pendant qu'il parle, comme s'ils assistaient à une leçon universitaire. Les allocutions sont, au contraire, à l'arrière-plan dans le Réveil gallois où l'importance suprême est accordée au chant et à la prière. « Pourquoi parlerais-je quand » l'Esprit parle ? a dit Evan Roberts à Mr. Stead. Quel » besoin a ce peuple qu'on lui dise qu'il est pécheur ? Ce » n'est pas la science qui leur manque : c'est la décision, » l'action ». L'émotion qui déborde partout au Réveil gallois, ne joue aucun rôle dans les discours de Torrey — si ce n'est peut-être la crainte, la crainte du jugement, de la

condamnation, de l'enfer, mais guère les émotions plus nobles de l'amour, de l'enthousiasme moral. Ce n'est pas là mon impression personnelle uniquement. Un évangéliste qui a travaillé avec Torrey en Australie, et qui l'admire beaucoup, écrit : « C'est un revivaliste du type Finney. Il » est impitoyable dans sa dénonciation du péché et inflexible » dans toutes ses déclarations. Il a peu ou point de la grande » tendresse pleine d'amour qui marquait à un si haut degré » la prédication de Moody. Quelquefois on souhaiterait » presque qu'après avoir appliqué le glaive affilé à deux » tranchants de la parole, il verse dans les plaies béantes » qu'il a faites l'huile réparatrice de l'Evangile ; mais il est » rare qu'il le fasse. Les flèches sont laissées dans les cœurs » des ennemis du Roi pour les envenimer, jusqu'à ce qu'elles » soient retirées par quelque main compatissante. » Si cet évangéliste trouve que Torrey recule en arrière de Moody jusqu'à Finney, M. Stead, lui, trouve qu'il recule en arrière de Finney jusqu'à Jonathan Edwards. Pour en venir à des impressions que j'ai moi-même recueillies, j'ajouterai qu'un pasteur de Londres m'a dit : « N'était Alexander et ses chants, le sentiment ferait absolument défaut dans la mission Torrey. » Un autre pasteur anglais, de Bradford, m'a dit : « Torrey est venu tenir ici une série de réunions : j'ai assisté » à plusieurs d'entre elles ; Torrey m'a intéressé, mais » jamais à aucun moment il n'a fait courir mon sang plus » vite dans mes veines ! » Une jeune Anglaise m'a dit aussi : » Oui, il n'y a rien pour l'émotion dans Torrey, mais, vous » savez, l'émotion ne réussirait pas à Londres. Je souhaite » bien qu'Evan Roberts ne vienne pas à Londres, car il y » échouerait complètement. » C'est possible, et je veux bien croire qu'effectivement il y a une différence entre le tempérament anglais et le tempérament gallois, et que l'essentiel est de réussir, pourvu que les moyens soient légitimes, et que par conséquent on peut tout ensemble approuver Evan Roberts au Pays de Galles et le Dr. Torrey

à Londres; mais je crois bien qu'il y a là, à côté et au-dessus de la différence des tempéraments, la différence qui sépare la *mission* du *réveil*; j'ai dans l'idée que, quelles que puissent être les manifestations de cette émotion religieuse, s'il y avait un *réveil* véritable en Angleterre, à Londres, il ne pourrait pas ne pas y avoir un peu plus d'émotion qu'il n'y en a dans la mission de Torrey. Et j'ai de la peine à croire que le tempérament d'un peuple, d'une cité, puisse jamais être tel qu'il exclue absolument, *a priori*, sous toute forme quelconque, tout réveil.

Pour mon compte, j'avoue que le Réveil gallois m'a infiniment plus attiré et séduit que la mission Torrey. J'ai commencé par Torrey que j'ai entendu deux fois avant de partir pour Cardiff. Et j'avais bien l'intention, après avoir passé quelques jours au Pays de Galles, de revenir à Londres et de suivre encore quelques réunions de Torrey. Mais j'ai été au Pays de Galles, je n'ai plus pu m'en arracher, et Torrey s'est trouvé impuissant à m'en faire revenir. Il faut aussi ajouter que si Torrey est plus dogmatique qu'émotif, sa doctrine, c'est la vieille orthodoxie qui n'a émoussé aucun de ses angles et qui est infiniment plus agressive qu'au Pays de Galles. Au Pays de Galles l'enfer n'intervient que très rarement; il n'intervient guère que dans les localités où l'élément gallois est fortement additionné d'élément anglais, comme à Cardiff, par exemple, où j'ai entendu un jeune homme s'écrier : « Il y a au fond de la salle des incré-» dules qui se moquent de l'enfer; ils verront bien s'il y a » un enfer, ils le verront quand ils y seront. » Pareilles apostrophes sont rares en pleins centres gallois. Les gens croient sans doute à l'enfer, mais ils n'en parlent pas, tout l'accent étant mis sur l'amour et sur la joie. Evan Roberts non seulement évite de parler de l'enfer, mais il a recommandé à maintes et maintes reprises à ses auditeurs de ne pas en parler aux inconvertis. Voici ses exhortations à Clydach Vale, le 20 décembre : « Ne dites rien aux gens

» de l'enfer et des punitions futures. Vous n'avez pas besoin
» de dire quoi que ce soit contre le théâtre et le cabaret.
» Prêchez l'amour de Christ, et si son amour ne contraint
» pas les gens à vivre une vie meilleure, rien d'autre ne le
» fera. » Et quinze jours plus tard, à Llansamlet : « Cela
» ne sert à rien de dire aux gens de ne pas boire et de ne
» pas jurer, sans leur parler en même temps de l'Amour.
» Je pensais au commencement pouvoir forcer les gens à
» croire par la peur (I thought of terrifying people into be-
» lief), mais l'Esprit m'a dit de prêcher seulement l'amour
» de Christ. »

Les Gallois sont en général peu sensibles à l'argument de la crainte. C'est de tradition chez eux. Au dix-huitième siècle, le grand Réveil de Rowland et de Harris n'a commencé que le jour où, après avoir longtemps et vainement fait retentir les foudres de la loi et les menaces de la condamnation, ils ont laissé tout cela pour ne prêcher que grâce et qu'amour. Instantanément les cœurs se sont fondus et le Réveil a éclaté bouleversant tout le Pays. Torrey, au contraire, se plaît à insister sur la terreur des peines éternelles, sur l'enfer matériel (1), se mettant ainsi en opposition non seulement avec les Gallois, mais avec son maître Moody et avec l'ami de Moody, je veux dire ce grand et génial revivaliste qui s'appelait Henry Drummond.

De même, au Pays de Galles, si parfois j'ai pu trouver qu'on laissait un peu trop dans l'ombre le caractère moral de Jésus de Nazareth et l'influence directe et immédiate du Christ glorifié, c'est-à-dire en somme la personne de Jésus, de telle sorte que la vraie trinité semblait devenir celle-ci : *Dieu, la croix, le Saint-Esprit*, cependant j'ai bien remarqué

(1) Il convient toutefois de noter que la croyance à l'enfer n'a pas pénétré dans le livre d'hymnes d'Alexander. Il ne chante pas et ne fait pas chanter l'enfer comme cela se faisait autrefois. Au fond, le tempérament religieux d'Alexander se serait mieux accordé avec le revivalisme de Moody qu'avec celui de Torrey.

qu'on se borne à dresser au premier plan la croix de Jésus-Christ, le sacrifice et les souffrances du Rédempteur : Torrey, lui, précise et ne se lasse pas d'exposer sous sa forme la plus dure, la plus choquante pour des consciences modernes, les théories d'Anselme ou de Thomas d'Aquin sur la satisfaction vicaire ou l'expiation substitutive.

De même encore, au Pays de Galles, tout en croyant selon toute apparence à l'autorité et à l'inspiration des Ecritures, on met au premier plan l'expérience religieuse contemporaine et l'inspiration actuelle, immédiate : il y a parfois à cet égard une certaine ressemblance d'orientation entre les Gallois et les Quakers. J'ai entendu un homme s'écrier à Cardiff : « Je sais sans doute que Jésus est ressuscité par les Ecritures, mais je le sais d'une bien meilleure façon, je le sais par mon expérience et parce que le Christ ressuscité vit en moi. » Au contraire, Torrey prêche la théopneustie absolue, il ne peut dire un mot sans l'appuyer d'un : Il est écrit, il ne peut citer un verset sans dire de mémoire le chiffre du chapitre et du verset.

Ces différences et d'autres encore qu'on pourrait multiplier expliquent qu'un journaliste comme Stead, qui joint une foi vivante à une théologie assez large et assez avancée, tout en louant chaudement l'évangéliste américain, tout en le recommandant à la sympathie de tous les chrétiens sans distinction, tout en invitant même les agnostiques à lui accorder sans marchander leur appui, ne laisse pas de qualifier ses conceptions théologiques d'« anachronismes désespérés, » de « vues archaïques inutiles et dangereuses, » et de confesser qu'il aurait préféré voir l'œuvre de l'évangélisation de Londres confiée à des apôtres moins étroits (1). Quant à

(1) Mais enfin, conclut-il, faire grise mine à Torrey parce qu'on ne partage pas ses vues sur l'inspiration, l'enfer ou l'expiation, ce serait imiter le pédant qui criait : « Puisse Dieu vous confondre éternellement pour votre théorie des verbes irréguliers ! » Le besoin d'un Réveil de tout ce qui tend vers la justice sociale, vers le bien et vers l'amour est

moi, tout en me doutant bien que, sur quantité de points, mes opinions auraient assez différé des opinions professées par les Gallois, au cas où nous aurions discuté, je ne me suis senti théologiquement mal à l'aise au milieu d'eux, qu'une fois, une seule fois, et ce n'était pas de leur faute ni de leur chef, c'est le soir où le converti de Torrey dont je parlais plus haut, M. Quenton Ashlyn, a raconté sa conversion. L'un des points saillants de son allocution a été son insistance sur l'*enfer*. La brochure de Torrey par laquelle il a été converti : l'*Alternative de Dieu* (God's Alternative) commence par ces mots : *Mon sujet est l'enfer* (My subject is *hell)*. Et Quenton Ashlyn, se penchant sur le pupitre et nous regardant, nous, les ministres assis au parquet, dans le *Set Fawr*, se met à tancer vertement les ministres qui ne parlent pas de l'enfer, qui ne prêchent pas l'enfer. Impossible de ne pas me sentir visé. Depuis que j'ai le privilège de prêcher à Montauban au culte universitaire, je ne me rappelle pas avoir jamais prononcé — ni d'ailleurs entendu — de sermon sur l'enfer. En cherchant dans ma mémoire je me rappelle pourtant avoir confectionné jadis un sermon sur ce terrible sujet quand j'étais étudiant à la Faculté. Je m'étais donné beaucoup de mal pour dépeindre par le menu les souffrances horribles des damnés. Quand j'eus fini et quand, après le petit entr'acte et le traditionnel battement de mains des professeurs, je rentrai dans l'auditoire pour recevoir mes critiques, ce fut très vif de la part

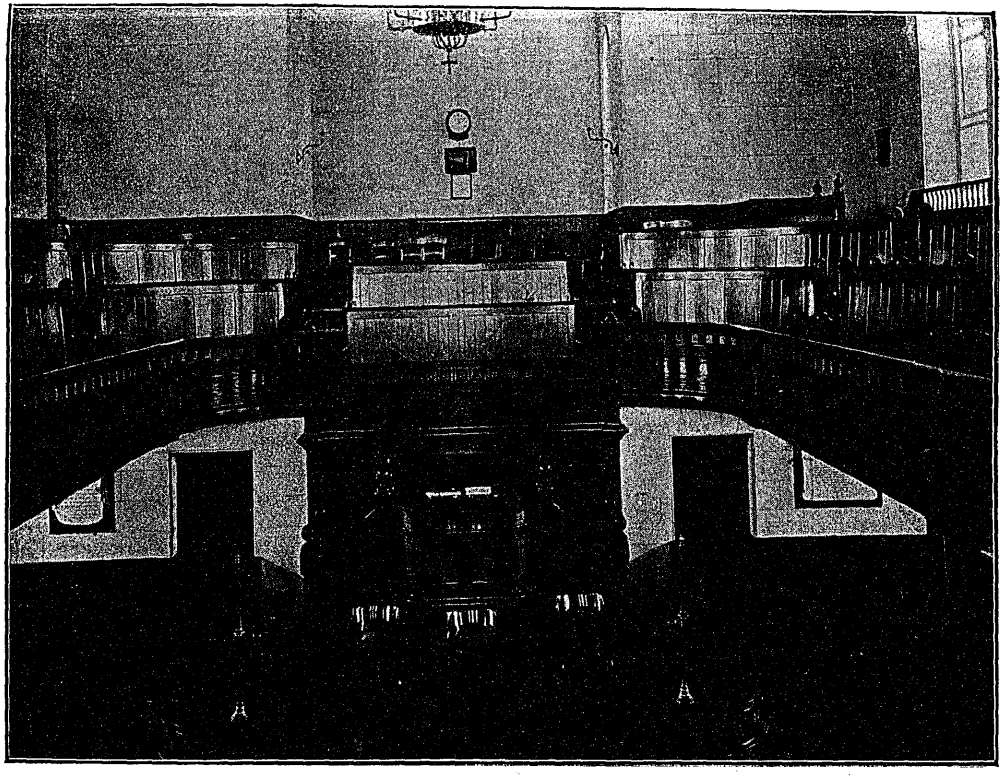
trop grand pour que nous soyons autorisés à nous tenir à l'écart simplement pour des différences d'opinions au sujet de détails extérieurs et sans importance (irrelevancies) tels que les verbes irréguliers, les théories de l'inspiration et les spéculations sur l'enfer. Nous avons à présent dans cette vie un enfer trop réel pour avoir le droit de bouder tel ou tel missionnaire uniquement parce que nous ne pouvons pas l'amener à notre façon de penser sur l'enfer ultra-terrestre. (The Story of Gipsy Smith and the missions of the national Free Church of England, p. 158-160. — Cf. The Torrey-Alexander Mission, p. 83-84, 97-99, 102-109.)

de mes camarades, plus modéré, mais non moins ferme de la part des deux professeurs — qui sont aujourd'hui mes collègues — ce fut le plus bel éreintement dont j'ai jamais été gratifié. Les oreilles m'en tintent encore — quand j'y pense. Depuis, je n'ai plus jamais prêché sur l'enfer... Aussi bien il y a des évangélistes, il y a des revivalistes, comme Frank Thomas, qui non seulement ne prêchent pas *sur* l'enfer, mais qui prêchent *contre :* car Frank Thomas ne cache pas qu'il est conditionnaliste... Mais revenons à Aberdare. La question de l'enfer épuisée, je n'étais pas au bout de mes peines. Car voilà Quenton Ashlyn qui se met à dire : « Je n'ai jamais douté de la vérité absolue du chris-
» tianisme, je n'ai jamais douté de l'inspiration absolue et
» de l'infaillibilité plénière de chaque mot de cette Bible
» depuis une couverture jusqu'à l'autre (1), comme, j'espère
» bien, ajouta-t-il avec un regard circulaire, comme, j'es-
» père bien, c'est le cas pour chacun d'entre vous. » Je confesse qu'à ces mots j'éprouvai pendant quelques secondes une certaine appréhension. Bon ! pensai-je, il est capable de mettre le meeting à l'épreuve (to test the meeting) comme on dit, et de demander : que les théopneustes se lèvent! Et moi, je crois de tout mon cœur à l'inspiration des Ecritures, mais il n'y a pas à dire, je ne crois pas, mais pas du tout à la théopneustie de Gaussen. Je n'ai pas été élevé dans la théopneustie. Mon père n'y croyait pas. Mes professeurs de théologie, quand j'étais à la faculté, ne me l'ont pas enseignée. Il n'y a pas moyen de devenir subitement théopneuste pour faire plaisir à Quenton Ashlyn. Si on met le meeting à l'épreuve, honnêtement je ne pourrai pas me

(1) Quenton Ashlyn est un bon élève de Torrey. C'est Torrey, en effet, qui a dit en 1903 : « Je prêche la Bible entière d'une couverture à l'autre (from cover to cover). J'accepte tout, je n'excepte rien. » « Depuis la fameuse déclaration de Saint-Augustin, *Credo quia absurdum*, déclare M. Stead, il n'y a rien eu d'aussi héroïque en dehors de l'Eglise Romaine » (*The Torrey-Alexander Mission*, p. 105).

lever. Et je m'en vais scandaliser tous ces braves gens, tous ces revivalistes, Dan Roberts, Miss Davies, Miss Jones, avec qui j'ai passé la journée et pris mes repas, causé familièrement, et qui me considèrent et me traitent comme un frère. Et comment avec mon pauvre anglais, d'une part, et avec leur absence de culture théologique de l'autre, comment espérer leur faire comprendre au juste ce qui théologiquement nous sépare et ce qui religieusement nous unit? Je me sens intérieurement furieux qu'il y ait jamais eu au monde des théopneustes. Heureusement... *la question ne fut pas posée*. Et j'eus le temps, à travers ma préoccupation, de constater que l'appel indirect d'Ashlyn : « j'ai tou- » jours cru à l'infaillibilité de chaque mot depuis une » couverture jusqu'à l'autre, comme, j'espère bien, c'est » le cas pour chacun d'entre vous, » tout en provoquant quelques approbations, n'éveillait pourtant pas ce chœur enthousiaste d'*Amens!* d'*Alleluiah!* de *Diolch iddo!* de *Bendigeddig!* que soulèvent dans ces auditoires gallois les affirmations directement religieuses, jaillies toutes chaudes de la vie.

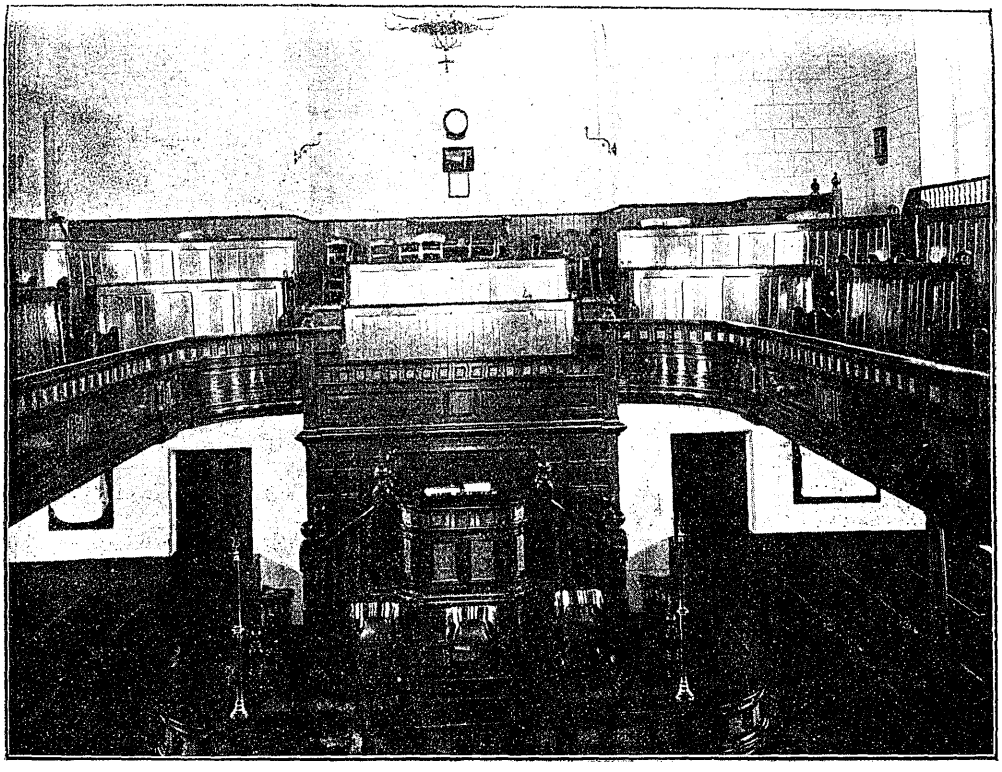
Voilà quelques différences qui séparent la mission Torrey du Réveil gallois. Je ne voudrais pas cependant exagérer ces différences et méconnaître les rapports de ressemblance et de relation. D'abord, il peut arriver qu'une mission produise ou prépare un Réveil ou enflamme le Réveil, comme une allumette déchaîne l'incendie quand elle tombe sur des matériaux appropriés. Je ne veux pas nier qu'en certains endroits du Pays de Galles soit des missions Torrey, soit des missions analogues à celles de Torrey aient pu être l'occasion du commencement du Réveil, quoique dans son ensemble ce Réveil gallois, quelles qu'aient pu être telles ou telles influences étrangères sur tel ou tel point du pays, soit bien un Réveil national et autochthone. Et il est incontestable que le Dr Torrey n'a d'autre ambition que de provoquer un Réveil. Il n'y a pas réussi comme il l'aurait



L'Eglise du Rév. Jones, Trecynon, où se tinrent les grandes réunions de novembre 1904.

lever. Et je m'en vais scandaliser tous ces braves gens, tous ces revivalistes, Dan Roberts, Miss Davies, Miss Jones, avec qui j'ai passé la journée et pris mes repas, causé familièrement, et qui me considèrent et me traitent comme un frère. Et comment avec mon pauvre anglais, d'une part, et avec leur absence de culture théologique de l'autre, comment espérer leur faire comprendre au juste ce qui théologiquement nous sépare et ce qui religieusement nous unit? Je me sens intérieurement furieux qu'il y ait jamais eu au monde des théopneustes. Heureusement... *la question ne fut pas posée*. Et j'eus le temps, à travers ma préoccupation, de constater que l'appel indirect d'Ashlyn : « j'ai tou-
» jours cru à l'infaillibilité de chaque mot depuis une
» couverture jusqu'à l'autre, comme, j'espère bien, c'est
» le cas pour chacun d'entre vous, » tout en provoquant quelques approbations, n'éveillait pourtant pas ce chœur enthousiaste d'*Amens!* d'*Alleluiah!* de *Diolch iddo!* de *Bendigeddig!* que soulèvent dans ces auditoires gallois les affirmations directement religieuses, jaillies toutes chaudes de la vie.

Voilà quelques différences qui séparent la mission Torrey du Réveil gallois. Je ne voudrais pas cependant exagérer ces différences et méconnaître les rapports de ressemblance et de relation. D'abord, il peut arriver qu'une mission produise ou prépare un Réveil ou enflamme le Réveil, comme une allumette déchaîne l'incendie quand elle tombe sur des matériaux appropriés. Je ne veux pas nier qu'en certains endroits du Pays de Galles soit des missions Torrey, soit des missions analogues à celles de Torrey aient pu être l'occasion du commencement du Réveil, quoique dans son ensemble ce Réveil gallois, quelles qu'aient pu être telles ou telles influences étrangères sur tel ou tel point du pays, soit bien un Réveil national et autochthone. Et il est incontestable que le Dr Torrey n'a d'autre ambition que de provoquer un Réveil. Il n'y a pas réussi comme il l'aurait



L'Eglise du Rév. Jones, Trecynon, où se tinrent les grandes réunions de novembre 1904.

désiré à Londres. Je souhaite de tout mon cœur qu'il y réussisse ailleurs. — D'autre part, un Réveil comme celui du Pays de Galles provoque tout naturellement des missions. Des jeunes gens, des jeunes filles, convertis par le Réveil gallois, se sont mis à parcourir le Pays de Galles en tous sens à la suite d'Evan Roberts, ou parallèlement à Evan Roberts : Dan Roberts, Sidney Evans, les demoiselles Jones, Davies, dans le Sud ; dans le Nord : Lloyd Jones, Mrs Jones, etc... Ce sont bien des missions que dirigent ces revivalistes dans les différents endroits où ils sont appelés ; et pendant cinq à six mois, sauf de très courts intervalles, ils ont tenu des réunions chaque soir. On n'a pas de peine à comprendre l'énorme tension et l'énorme fatigue nerveuse occasionnées par une pareille vie : à Pâques ils étaient épuisés et non seulement Evan Roberts, mais plusieurs des jeunes revivalistes se sont vus obligés de se réfugier dans la retraite pour réparer leurs forces.

Ce n'est pas tout. Il y a encore un autre rapprochement à établir entre les réunions de la mission Torrey et les réunions du Réveil gallois. Je me rappelle qu'il y a bien des années, lors de mon premier séjour en Ecosse, je fus très frappé par le fait que dans les églises presbytériennes libres, où l'on repoussait par principe toute espèce de liturgie, on avait cependant, malgré tout, un embryon de liturgie qui consistait, au moins, dans l'ordre régulier des diverses parties du service, dans la place assignée à la lecture de la Bible et aux deux prières improvisées — lesquelles très souvent ressemblaient à des prières liturgiques non écrites, créées par la routine du pasteur amené par sa propre tradition à répéter les mêmes formules de dimanche en dimanche. Eh bien ! il y a quelque chose de pareil dans les réunions galloises. Il y a là aussi un rudiment de programme, malgré la direction laissée à l'Esprit-Saint, et quoique dans le détail il y ait infiniment plus de jeu et de souplesse que dans la mission Torrey. Voici comment on

pourrait esquisser comme une sorte de type moyen de ces réunions :

Les gens commencent à s'assembler lentement, ils entrent peu à peu, successivement, par petits paquets, dans la chapelle ; — à moins qu'il ne s'agisse d'un service spécial avec concours de jeunes revivalistes missionnaires, les Gallois arrivent très *en retard* ; s'il doit y avoir de jeunes revivalistes présents, les Gallois arrivent au contraire très *en avance*, mais il est rare qu'ils soient proprement ponctuels. Dès qu'il y a un certain nombre de personnes réunies, quelqu'un — ou quelqu'une — ne tarde pas à entonner spontanément un cantique que toutes les personnes présentes se mettent bientôt à chanter. Puis, après un court silence, un autre hymne est chanté. Pendant ce temps, les membres de l'assemblée continuent à arriver petit à petit, la salle se garnit. Les chants croissent en force et en volume. L'intervalle qui les sépare diminue, tend à disparaître. Dès qu'un chant est terminé, un autre se lance. Alors, lorsque, sans être encore entièrement remplie, la chapelle est suffisamment peuplée, le pasteur de l'Eglise où l'on se réunit, ou, à son défaut, un autre pasteur, ou à défaut de pasteur un laïque — et même très souvent un laïque, quoiqu'il y ait là des pasteurs — se lève et dit quelques mots très brefs pour ouvrir la réunion. C'est lui qui est censé être le président, mais la présidence est une sinécure. Ce n'est même pas une présidence officielle. Car ledit président ne se met jamais derrière une table, avec une chaise, face au public. Il est assis avec d'autres pasteurs ou laïques au banc des anciens, au parquet, dans ce que les Anglais appellent le *Big Seat* et les Gallois le *Set Fawr*, ou bien il est assis sur l'une des deux chaises qui sont situées au bas de la chaire à droite et à gauche, lui tournant le dos et regardant le public. Et en somme quelqu'un qui n'aurait pas été là au commencement et qui ne l'aurait pas entendu prononcer les deux ou trois mots par

lesquels il a ouvert la réunion, ne se douterait pas que c'est lui qui préside la réunion, surtout lorsqu'il y a des revivalistes spéciaux, qui, arrivés dans la réunion lorsqu'elle est déjà commencée depuis un bon moment, se sont glissés en chaire et ont pris plus ou moins la direction du meeting — si tant est qu'il y ait une direction. Lorsqu'il y a des revivalistes dans une localité, ils ne sont jamais là au début de la réunion, de sorte que l'on ne peut pas dire que ce soient eux qui président; ils n'*ouvrent* pas la réunion, souvent ce ne sont pas eux qui la clôturent. Cependant ils s'asseoient généralement en chaire au lieu de rester dans le *Set Fawr*. Lorsque la réunion a été ouverte, quelqu'un, soit spontanément — c'est le cas le plus ordinaire — soit sur une invitation du président, quelqu'un se lève dans l'auditoire, s'approche, vient se placer devant la chaire, au banc des anciens, dans le *Set Fawr*, et se met à lire un chapitre de la Bible. La lecture finie, il ajoute quelques mots très brefs et indique de mémoire, sans aucun livre, un chant que l'assemblée chante debout, ceux qui sont assis dans le banc des anciens faisant un demi-tour, de façon à tourner le dos à la chaire et à faire face au public. L'assemblée chante le cantique en reprenant souvent plusieurs fois de suite le refrain. Ces reprises jaillissent comme des fusées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de la salle. Et dès que les premières notes sont lancées, l'assemblée suit immédiatement avec entrain. Le chant fini, l'assemblée s'assied, et celui qui a fait la lecture de la Bible se met à genoux, par terre, dans le parquet, et fait une prière assez longue. J'ai vu deux fois la lecture de la Bible et la prière initiale faites par une petite fille de 12 à 13 ans, dont je ne comprenais pas les paroles galloises, mais qui provoquait l'admiration de tous les assistants par la ferveur et la beauté de ses oraisons. Immédiatement après la prière un chant spontané part de quelque coin de la chapelle, et l'assemblée y participe assise — comme c'est

le cas pour la plupart des chants spontanés, on ne se lève que pour les chants indiqués, ou bien, parfois, on se lève comme un seul homme pour un chant spontané lorsqu'on est sous l'empire d'une commune et puissante émotion. — A partir de ce moment, les chants et les prières tantôt isolés, tantôt simultanés, se succèdent. De temps à autre, mais rarement, une allocution. La réunion se déroule comme elle veut, chacun fournissant son contingent quand il s'y sent poussé et *comme* il s'y sent poussé. S'il y a des revivalistes en chaire, tantôt ils parlent, tantôt ils ne parlent pas; tantôt ils font une longue allocution, tantôt ils parlent brièvement. C'est sur ce point-là que la liberté et l'imprévu se donnent libre carrière. Et cela pendant 2 heures, 2 h. 1/2, 3 heures. — Il paraît qu'avant le Réveil les réunions de prière ne dépassaient jamais une heure. Une heure, c'était « la règle de fer ». Dès que le Réveil a éclaté, les réunions se sont allongées. Dans les jours de plus grande ardeur, elles ont duré jusqu'à 7 heures et 9 heures de suite. Celles auxquelles j'ai assisté moi-même n'ont pas duré plus de 4 heures ou 4 h. 1/4 au maximum. C'est déjà joli. Lorsque les deux-tiers de la réunion sont écoulés, soit l'un des revivalistes présents s'il y en a, soit plutôt un laïque, diacre ou ancien, soit plutôt encore un pasteur, le pasteur de l'Eglise où se tient la réunion, entreprend de mettre le meeting à l'épreuve (to test the meeting), et pose la question suivante, ou une question analogue, d'abord en gallois et puis en anglais, afin qu'il n'y ait pas d'erreur ou d'ignorance du sujet : « Que ceux » qui sont déjà membres d'une Eglise et qui ont accepté » Jésus-Christ veuillent bien se lever... » Alors un grand nombre de personnes se lèvent et se mettent à regarder à droite, à gauche, en haut et en bas, pour découvrir s'il y en a dans l'assemblée qui restent assis. L'intérêt dramatique redouble. C'est l'instant où les voisins des inconvertis leur parlent, les supplient, s'agenouillent à côté d'eux,

prient avec eux; et pendant ce temps, celui qui du haut de la chaire dirige l'enquête, multiplie ses appels brefs, pressants, et l'assemblée prie — prie silencieusement, prie à demi-voix, prie à haute voix, tantôt en prières individuelles successives, tantôt en prières simultanées. Et lorsque quelqu'un annonce soit sa propre conversion, soit la conversion de son voisin ou de sa voisine, c'est une explosion du classique *Diolch iddo*, grâces soient rendues à Dieu, dont le chant plusieurs fois pris et repris avec enthousiasme remplace avantageusement le sec *Dieu vous bénisse* prononcé en pareille occurrence par Torrey. Pas plus que la mission Torrey, le Réveil gallois ne connaît la salle des âmes angoissées (inquiry room). Mais le Réveil gallois ne pratique pas non plus le « banc des pénitents » que pratique, quant à lui, Torrey. Au Réveil gallois, les pécheurs troublés restent à leur place. Le combat se poursuit au milieu de l'assemblée qui y participe par ses prières et ses chants. Cela est puissamment dramatique, parfois tragique plus qu'on ne peut dire, et d'autres fois plein d'une joie triomphante. Dans l'une des réunions auxquelles j'ai assisté à Aberdare, lorsque la question habituelle a été posée : « Que ceux d'entre vous qui croient en Jésus-Christ » veuillent bien se lever ! » on a découvert, dans l'une des ailes de la chapelle, pas très loin de la chaire, une jeune fille qui restait assise, témoignant par là qu'elle n'était pas convertie, mais qui montrait par son attitude et par l'expression de sa physionomie qu'elle était profondément tourmentée. Aussitôt l'une des demoiselles revivalistes qui étaient dans la chaire à côté de Dan Roberts, Miss Jones, est descendue. En un clin d'œil, elle s'élance auprès de la jeune fille. La foule s'ouvre pour lui livrer passage. Les voisins lui font place. Elle s'assied près de la jeune fille, lui parle, l'exhorte, la conjure de se donner à Christ. Au même instant, de tous les coins de la chapelle des dizaines de prières simultanées jaillissent demandant à Dieu de

convertir cette âme et de lui donner la paix; aux prières succède le chant du cantique : « *Qui est un Dieu prêt à pardonner comme toi?* » répété une douzaine de fois et plus. L'émotion étreint tous les cœurs; et tandis que Miss Jones continue de supplier la jeune fille dont le visage est baigné de larmes, l'assemblée redouble de chants et de prières simultanées. Bientôt on voit les deux jeunes filles se lever et s'agenouiller ensemble sur le sol pour prier, et c'est une joie délirante qui s'empare de l'assemblée. Le *Diolch iddo* retentit; tout en chantant, plusieurs assistants battent des mains dans leur joie ; d'autres chantent debout les bras et les mains tendus et levés au ciel. Et cela continue de *Diolch iddo* en *Diolch iddo* tant qu'il reste, assis, quelque inconverti qui semble hésiter; on ne s'arrête que devant un refus catégorique et décisif qui souvent se transforme en fuite précipitée. Dans une réunion présidée par Evan Roberts, une voix cria tout à coup de la galerie : « Quelqu'un vient de sortir, il n'a pu y tenir. » — « Ramène-le, Seigneur, ramène-le », prie un jeune homme de dix-neuf ans près de la porte. « Que ton jugement l'épargne. » Il a senti ton Esprit, il l'a dit, mais il s'enfuit. Ramène-» le. » — « Il reviendra, mes amis, assure l'évangéliste. Le » fait qu'il a fui prouve qu'il reviendra. »

Cette partie de la réunion dure parfois très longtemps. Par exemple, à Liverpool et à Birkenhead, dans les réunions d'Evan Roberts destinées surtout aux inconvertis, le Rév. Williams, l'hôte d'Evan Roberts, a soumis les chrétiens à une gymnastique répétée. Il a commencé par inviter lesdits chrétiens à se lever. Les autres restant assis, on a tout de suite découvert un grand nombre d'inconvertis, et les « travailleurs chrétiens » comme on les appelle, se sont mis aussitôt à les entreprendre. Le Rév. Williams a fait signe aux chrétiens de se rasseoir pendant que le siège des inconvertis se poursuivait. Lorsque l'assaut donné aux inconvertis a été terminé soit par un refus de conversion,

soit par une conversion déclarée, après le chant du *Diolch iddo,* le Rév. Williams a de nouveau invité les chrétiens à se lever. On a de nouveau découvert quelques autres inconvertis. On les a entrepris à leur tour, et l'on nous a fait signe de nous rasseoir. Et ainsi de suite. — Dans les premiers mois du Réveil, on avait l'habitude de lire, soit du haut de la chaire soit du parquet, la liste des convertis avec noms et adresses. Je n'ai vu pratiquer cet usage qu'une fois, à Aberdare. Aux réunions d'Evan Roberts, à Liverpool, les « ouvriers chrétiens » faisaient tout le temps passer au Rév. Williams des bouts de papier sur lesquels ils avaient écrit les noms et adresses des convertis. Et le Rév. Williams s'est borné à faire l'addition et à indiquer le chiffre total des conversions opérées : 46 une fois, 76 l'autre. — Dans ces mêmes réunions de Liverpool et de Birkenhead, la procédure s'est compliquée. A un moment, le Rév. Williams demande en gallois, puis en anglais aux chrétiens de se lever. Je me trouvais avec un ancien étudiant de Montauban, M. X... que j'avais eu le plaisir de rencontrer sur un trottoir de Liverpool. Lui et moi nous nous levons pour obéir à l'injonction du Rév. Williams. Au bout d'un moment, le Rév. prononce une phrase en gallois, oubliant de la traduire. Nous nous apercevons que les gens autour de nous et debout comme nous lèvent la main. Comme nous ignorons de quoi il s'agit, nous ne bougeons pas. Aussitôt un « ouvrier chrétien » accourt précipitamment vers M. X... et lui adresse de chaleureuses exhortations en gallois. Surpris, et ne sachant pas trop de quoi il retourne, M. X... balbutie en anglais que nous sommes des étrangers et qu'à notre vif regret nous ignorons le gallois. « Ah ! c'est peut-être pour » ça que vous n'avez pas levé la main ? — Précisément. » Qu'a dit le Rév. Williams ? — Il a dit : que les chrétiens » qui sont déjà membres d'une église lèvent la main ! Vous » comprenez, c'est pour avoir l'occasion d'exhorter les » chrétiens qui seraient en dehors des églises à se rattacher

» à une église, celle qu'ils voudront d'ailleurs. » Puis, reprenant d'un air soupçonneux : « Ah çà ! Est-ce que vous » êtes bien membre d'une église, vous, au moins ? — Oh » oui ! réplique M. X... en se hâtant de lever la main. » Vous pouvez vous tranquilliser. Dans quelques semai- » nes je vais être un directeur d'église, un pasteur, et ce » gentleman est un professeur de théologie. » Rassuré, le Gallois nous laisse et court s'occuper de cas plus pressants...

Cette partie de la réunion terminée, le revivaliste invite les chrétiens déjà convertis depuis quelque temps à rendre leur témoignage, soit par de brèves allocutions, soit par de rapides citations de versets de l'Ecriture ou de strophes de cantique. J'ai vu ainsi, à Tylorstown, de 60 à 100 personnes se lever successivement et fournir l'une après l'autre leur contingent de courtes citations, et cela donne un mouvement, une variété incroyables à la réunion. D'autant plus que souvent telle ou telle de ces citations provoque de la part de quelque membre de l'assemblée un commentaire ému ou humoristique qui est brièvement jeté à l'auditoire par l'interrupteur resté assis à sa place. C'est alors le moment où les visiteurs étrangers, s'il y en a, peuvent faire part de leurs impressions, adresser leurs appels. Il ne faudrait pas qu'ils songent à le faire avant. Ils n'y réussiraient pas. Un Anglais, au début d'une réunion avait voulu une fois, à ce qu'on raconte, faire une allocution. Il se lève et commence : « J'arrive de Plymouth... » Mais il ne peut aller plus loin. Il est interrompu, et noyé dans les chants et les prières qui jaillissent de partout. Il se rassied, renonçant de bonne grâce à son allocution. A sa grande surprise, vers la fin de la réunion, l'assemblée tout entière réclame à haute voix le speech de l'homme de Plymouth qui fait alors son petit discours au milieu de l'attention et du silence de tous.

Dans les premiers mois du Réveil, il arrivait parfois que

les pasteurs, ou même Evan Roberts, avaient toutes les peines du monde à renvoyer les gens et à terminer la réunion. La bénédiction était prononcée, les gens recommençaient de prier et de chanter. Enfin on réussissait à leur faire chanter la doxologie. C'était enfin la fin !... Ah bien oui ! ils chantaient la doxologie, mais ils la chantaient des dizaines et des vingtaines de fois sans pouvoir se rassasier. Et Evan Roberts s'en allait parfois avant la fin comme il était venu après le commencement. Actuellement les réunions se terminent plus aisément. Déjà, au cours même de la réunion, lorsqu'elle se prolonge, il y a çà et là des départs. Ce sont souvent des personnes qui ont des occupations et sont obligées de rentrer, ou des gens qui doivent prendre un train. Parfois ce sont des inconvertis qui ne veulent pas se convertir et ne peuvent pas supporter l'atmosphère spirituelle de la réunion, la tension nerveuse et émotive (the strain). Quelquefois, après un départ plus ou moins considérable, l'assemblée qui reste a l'air de s'installer pour une seconde réunion, et tout repart de plus belle. Enfin au bout de 3 h., 3 h. 1/2, 4 h., les gens commencent peu à peu à s'en aller, l'assemblée s'émiette, se disperse, les assistants s'en vont successivement par petits paquets comme ils sont venus, ce que voyant le revivaliste prononce une bénédiction et met son paletot ; cela n'empêche pas toujours quelque prière ou quelque allocution de jaillir incoercible — le revivaliste écoute debout en boutonnant son pardessus, tandis que l'auditoire continue de s'écouler — et c'est la clôture finale.

En somme, il y a donc dans la liberté et l'imprévu des réunions galloises un certain ordre, élastique et souple, qui rappelle un peu l'ordre beaucoup plus strict et plus rigide des meetings de Torrey. Je crois pourtant que les différences que j'ai signalées subsistent.

Après cet aperçu général sur la marche des réunions gal-

loises, je voudrais maintenant entrer dans le détail et examiner de plus près quelques-uns des éléments divers qui constituent ces réunions.

CHAPITRE VI

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE SUR LES RÉUNIONS GALLOISES

Pour le visiteur psychologue, le Réveil gallois est un mouvement religieux du plus haut intérêt; car il y a là une occasion unique d'étudier sur le fait la psychologie des foules religieuses et d'observer exactement des phénomènes dont nous lisons le récit dans le passé, mais dont il est souvent difficile de vérifier les détails.

Il ne sera pas hors de propos, comme introduction à notre étude sur la psychologie des réunions galloises, de relever quelques traits du tempérament gallois qui expliquent à bien des égards plusieurs des particularités que nous allons avoir à passer en revue :

1° Les Gallois sont un peuple chez qui vibre à un degré extraordinaire la fibre *nationale, patriotique.* Le nom qu'ils se donnent souvent dans leur langue : *Cymry* ou *Kymry* signifie : *ceux qui ont une même patrie.* De même que le Pays de Galles est la partie la plus ancienne de la Grande-Bretagne — le reste de l'île n'était pas encore soulevé au-dessus des mers que déjà les assises galloises se dressaient en îlots au milieu de l'Océan — de même ceux qui peuplent cette terre antique se distinguent des autres insulaires par l'antiquité de leur origine. Et à travers les siècles, souvent vaincus, jamais subjugués, ils ont sans cesse porté

en eux-mêmes la conviction d'une éternité mystérieuse réservée à leur race et à leur nom. Les Romains firent de vains efforts pour les soumettre. Sous la conduite de Caractacus, les Gallois résistèrent courageusement aux efforts d'Agricola. Plus tard ils ne cessèrent d'opposer une barrière invincible à tous les conquérants de la Grande-Bretagne. Ils repoussèrent également les Danois et les Saxons. Guillaume le Conquérant essaya vainement aussi de les réduire; ils ne furent soumis que par Edouard Ier (1282). On dit qu'après sa victoire, Edouard Ier assembla les principaux d'entre les vaincus, et leur annonça que, par égard pour leur esprit de nationalité, il voulait leur donner un chef né dans leur pays, et n'ayant jamais prononcé un seul mot de français ni d'anglais. Tous furent en grande joie, et firent de grandes acclamations. « Eh bien donc, reprit le » roi, vous aurez pour chef et pour prince mon fils » Edouard, qui vient de naître à Caërnarvon, et que j'ap- » pelle Edouard de Caërnarvon. » De là vint l'usage de donner le titre de prince de Galles aux fils aînés des rois d'Angleterre. Mais l'obstination patriotique survécut chez les Gallois à la perte de leur indépendance, et ils mirent bien du temps à se résigner à la domination étrangère. C'est là ce qui explique le reproche d'inconstance et de perfidie constamment adressé par les Anglais aux Gallois et dont quelque chose subsiste encore aujourd'hui dans l'esprit de certains Anglais, car j'ai entendu un jeune anglais me dire avec conviction, quand je lui racontais mon voyage au Pays de Galles : « Ah! moi, je n'aime pas les Gallois, ce ne sont pas des gens sûrs, on ne peut se fier à eux! » Je ne crois pas que ce jeune homme ait jamais eu à se plaindre personnellement des Gallois; c'était chez lui un résidu de reproches antiques, ancestraux, ataviques, une *superstition*, au sens étymologique du terme. Anglais et Gallois gardent deux âmes qui se jugent sans bienveillance et se rapprochent sans sympathie. Le moindre autochtone

de la Principauté se considère comme supérieur aux premiers de l'Angleterre et se croit « de meilleure et de plus » noble race », disait l'un d'eux au siècle dernier, « que » cette noblesse d'hier issue de bâtards, d'aventuriers et » d'assassins ». De son côté, l'Anglais semble regarder ce concitoyen si différent avec quelque mépris et se plaire à le rabaisser. Il le dit volontiers menteur, vaniteux, brouillon, et trouve grossière sa façon de vivre. Si, en effet, c'était perfidie de ne tenir aucun compte du droit de conquête et de faire de continuels efforts pour secouer le joug étranger, le Gallois serait véritablement le plus déloyal de tous les peuples; car leur résistance, par la force et par la ruse, fut aussi opiniâtre contre les Normands que contre les Anglo-Saxons. Les envahisseurs ont eu beau les poursuivre dans leur refuge, opprimer le sol sous la masse des forteresses de pierre, désorganiser les lois et les traditions de l'antique royaume : leur génie national a survécu à leur indépendance, leurs aspirations nationales sont demeurées vivaces sous toutes les contraintes; en cessant d'être un Etat, ils sont demeurés une nation. Toujours ils ont gardé cette fierté patriotique, cet orgueil national, ce sentiment de race, qui tiennent à de grands souvenirs et à de longues espérances, toujours déçues, jamais abandonnées. Après avoir réalisé, parmi tant de causes de destructions, le miracle de ne pas mourir, l'âme galloise a finalement repris son énergie; et, sans territoire, sans souveraineté, elle est en train de restaurer une nation toute spirituelle, au-dessus des injustices et des fatalités de l'histoire. Certes il ne s'agit pas à l'heure actuelle de séparatisme pour les Gallois. Au point de vue du gouvernement général, les douze comtés de Galles ne sont pas moins anglais que les comtés d'Ecosse. Mais les revendications galloises n'en arrivent pas moins à présenter « toute l'apparence d'une charte en formation » (1).

(1) Le Goffic.

Les nationalistes modérés, à la Chambre des Communes, demandent l'autonomie administrative ; le parti avancé réclame un Parlement gallois, dont le gallois serait la langue officielle. Depuis 1889, la Principauté a obtenu des conseils de comté élus.

Bien des traits pourraient être cités pour mettre en relief ce sentiment national et cette fierté patriotique des Gallois.

On raconte, au Pays de Galles, la manière dont Owen Tudor conserva sa généalogie : « Quand Noé voguait près du Snowdon, Owen Tudor le héla pour qu'il le prît avec lui : Noé déclara qu'il n'avait pas la moindre place. Alors Owen Tudor s'écria : pour l'amour de Dieu, prenez du moins ma généalogie, et il la jeta dans l'arche. »

On raconte encore que dans une expédition que le roi Henri II fit en personne au sud du Pays de Galles, un chef gallois, poussé par quelqu'une de ces vengeances de famille qui étaient le vice capital de la nation, vint le trouver à son camp et se joindre à lui. Le roi accueillit ce transfuge comme un auxiliaire précieux, et le questionnant sur les chances probables de la guerre : « Penses-tu, lui dit-il, que les gens de ton pays puissent tenir contre mon armée ? » A une pareille demande, l'esprit patriotique se réveilla dans le cœur du Gallois. Regardant son interlocuteur d'un air calme et assuré, il répondit : « Roi, vos forces ou celles d'un autre pourront bien affaiblir, et, en partie, ruiner cette nation, mais pour la détruire entièrement il faudrait la colère de Dieu. Au jour du jugement dernier, pas une autre race, ni une autre langue que celle des Kymrys ne répondra pour ce coin de terre devant le souverain juge. »

Cette réplique rappelle la fière devise des Gallois : *Tra mor, tra Briton* (tant durera la mer, tant durera le Breton). Elle rappelle aussi le fait suivant, aussi amusant que curieux en son genre, raconté par M. Alfred Erny au retour d'un voyage au Pays de Galles en 1867 : « Un membre de l'assemblée (il s'agit de ce que les Gallois appellent un

CHAPITRE VI

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE SUR LES RÉUNIONS GALLOISES

Pour le visiteur psychologue, le Réveil gallois est un mouvement religieux du plus haut intérêt ; car il y a là une occasion unique d'étudier sur le fait la psychologie des foules religieuses et d'observer exactement des phénomènes dont nous lisons le récit dans le passé, mais dont il est souvent difficile de vérifier les détails.

Il ne sera pas hors de propos, comme introduction à notre étude sur la psychologie des réunions galloises, de relever quelques traits du tempérament gallois qui expliquent à bien des égards plusieurs des particularités que nous allons avoir à passer en revue :

1° Les Gallois sont un peuple chez qui vibre à un degré extraordinaire la fibre *nationale, patriotique.* Le nom qu'ils se donnent souvent dans leur langue : *Cymry* ou *Kymry* signifie : *ceux qui ont une même patrie.* De même que le Pays de Galles est la partie la plus ancienne de la Grande-Bretagne — le reste de l'île n'était pas encore soulevé au-dessus des mers que déjà les assises galloises se dressaient en îlots au milieu de l'Océan — de même ceux qui peuplent cette terre antique se distinguent des autres insulaires par l'antiquité de leur origine. Et à travers les siècles, souvent vaincus, jamais subjugués, ils ont sans cesse porté

en eux-mêmes la conviction d'une éternité mystérieuse réservée à leur race et à leur nom. Les Romains firent de vains efforts pour les soumettre. Sous la conduite de Caractacus, les Gallois résistèrent courageusement aux efforts d'Agricola. Plus tard ils ne cessèrent d'opposer une barrière invincible à tous les conquérants de la Grande-Bretagne. Ils repoussèrent également les Danois et les Saxons. Guillaume le Conquérant essaya vainement aussi de les réduire; ils ne furent soumis que par Edouard Ier (1282). On dit qu'après sa victoire, Edouard Ier assembla les principaux d'entre les vaincus, et leur annonça que, par égard pour leur esprit de nationalité, il voulait leur donner un chef né dans leur pays, et n'ayant jamais prononcé un seul mot de français ni d'anglais. Tous furent en grande joie, et firent de grandes acclamations. « Eh bien donc, reprit le » roi, vous aurez pour chef et pour prince mon fils » Edouard, qui vient de naître à Caërnarvon, et que j'ap- » pelle Edouard de Caërnarvon. » De là vint l'usage de donner le titre de prince de Galles aux fils aînés des rois d'Angleterre. Mais l'obstination patriotique survécut chez les Gallois à la perte de leur indépendance, et ils mirent bien du temps à se résigner à la domination étrangère. C'est là ce qui explique le reproche d'inconstance et de perfidie constamment adressé par les Anglais aux Gallois et dont quelque chose subsiste encore aujourd'hui dans l'esprit de certains Anglais, car j'ai entendu un jeune anglais me dire avec conviction, quand je lui racontais mon voyage au Pays de Galles : « Ah! moi, je n'aime pas les Gallois, ce ne sont pas des gens sûrs, on ne peut se fier à eux! » Je ne crois pas que ce jeune homme ait jamais eu à se plaindre personnellement des Gallois; c'était chez lui un résidu de reproches antiques, ancestraux, ataviques, une *superstition*, au sens étymologique du terme. Anglais et Gallois gardent deux âmes qui se jugent sans bienveillance et se rapprochent sans sympathie. Le moindre autochtone

de la Principauté se considère comme supérieur aux premiers de l'Angleterre et se croit « de meilleure et de plus » noble race », disait l'un d'eux au siècle dernier, « que » cette noblesse d'hier issue de bâtards, d'aventuriers et » d'assassins ». De son côté, l'Anglais semble regarder ce concitoyen si différent avec quelque mépris et se plaire à le rabaisser. Il le dit volontiers menteur, vaniteux, brouillon, et trouve grossière sa façon de vivre. Si, en effet, c'était perfidie de ne tenir aucun compte du droit de conquête et de faire de continuels efforts pour secouer le joug étranger, le Gallois serait véritablement le plus déloyal de tous les peuples; car leur résistance, par la force et par la ruse, fut aussi opiniâtre contre les Normands que contre les Anglo-Saxons. Les envahisseurs ont eu beau les poursuivre dans leur refuge, opprimer le sol sous la masse des forteresses de pierre, désorganiser les lois et les traditions de l'antique royaume : leur génie national a survécu à leur indépendance, leurs aspirations nationales sont demeurées vivaces sous toutes les contraintes; en cessant d'être un Etat, ils sont demeurés une nation. Toujours ils ont gardé cette fierté patriotique, cet orgueil national, ce sentiment de race, qui tiennent à de grands souvenirs et à de longues espérances, toujours déçues, jamais abandonnées. Après avoir réalisé, parmi tant de causes de destructions, le miracle de ne pas mourir, l'âme galloise a finalement repris son énergie; et, sans territoire, sans souveraineté, elle est en train de restaurer une nation toute spirituelle, au-dessus des injustices et des fatalités de l'histoire. Certes il ne s'agit pas à l'heure actuelle de séparatisme pour les Gallois. Au point de vue du gouvernement général, les douze comtés de Galles ne sont pas moins anglais que les comtés d'Ecosse. Mais les revendications galloises n'en arrivent pas moins à présenter « toute l'apparence d'une charte en formation » (1).

(1) Le Goffic.

Les nationalistes modérés, à la Chambre des Communes, demandent l'autonomie administrative ; le parti avancé réclame un Parlement gallois, dont le gallois serait la langue officielle. Depuis 1889, la Principauté a obtenu des conseils de comté élus.

Bien des traits pourraient être cités pour mettre en relief ce sentiment national et cette fierté patriotique des Gallois.

On raconte, au Pays de Galles, la manière dont Owen Tudor conserva sa généalogie : « Quand Noé voguait près du Snowdon, Owen Tudor le héla pour qu'il le prît avec lui : Noé déclara qu'il n'avait pas la moindre place. Alors Owen Tudor s'écria : pour l'amour de Dieu, prenez du moins ma généalogie, et il la jeta dans l'arche. »

On raconte encore que dans une expédition que le roi Henri II fit en personne au sud du Pays de Galles, un chef gallois, poussé par quelqu'une de ces vengeances de famille qui étaient le vice capital de la nation, vint le trouver à son camp et se joindre à lui. Le roi accueillit ce transfuge comme un auxiliaire précieux, et le questionnant sur les chances probables de la guerre : « Penses-tu, lui dit-il, que les gens de ton pays puissent tenir contre mon armée ? » A une pareille demande, l'esprit patriotique se réveilla dans le cœur du Gallois. Regardant son interlocuteur d'un air calme et assuré, il répondit : « Roi, vos forces ou celles d'un autre pourront bien affaiblir, et, en partie, ruiner cette nation, mais pour la détruire entièrement il faudrait la colère de Dieu. Au jour du jugement dernier, pas une autre race, ni une autre langue que celle des Kymrys ne répondra pour ce coin de terre devant le souverain juge. »

Cette réplique rappelle la fière devise des Gallois : *Tra mor, tra Briton* (tant durera la mer, tant durera le Breton). Elle rappelle aussi le fait suivant, aussi amusant que curieux en son genre, raconté par M. Alfred Erny au retour d'un voyage au Pays de Galles en 1867 : « Un membre de l'assemblée (il s'agit de ce que les Gallois appellent un

Eisteddfod, c'est-à-dire un concours public de poésie et de musique) raconta qu'ayant causé la veille avec un barde, et lui ayant dit qu'il ne pouvait apprendre le gallois, celui-ci lui aurait répondu : « Comme vous serez mal à l'aise quand vous irez au ciel ! » et lui avait expliqué avec le plus grand sérieux qu'on parlait le kymri avant la construction de la tour de Babel, et qu'il ne pouvait douter qu'Adam ne fût Gallois. A l'appui de cette dernière prétention, une jeune Galloise me disait un jour à Llanover, qu'on ne pouvait douter de ce fait, car le premier enfant qu'Eve mit au monde s'appelait Caïn; or Cahen (en gallois) veut dire : « J'ai un fils », ce qui prouvait indubitablement, continuait-elle, que la première exclamation d'Eve avait été prononcée en gallois » (1).

Ce patriotisme, ce sentiment de race, cet esprit collectif se retrouvent dans toute l'histoire religieuse des Gallois : ce qui n'est pas très étonnant, si l'on songe que c'est la religion qui a sauvé et ressuscité l'âme galloise, et que tous les Réveils religieux dans ce pays ont été en même temps des Réveils nationaux, et vice versa. C'est pourquoi au Pays de Galles, les importations religieuses ne réussissent pas. Il faut qu'une impulsion émane d'un Gallois pour qu'elle aboutisse. De là vient par exemple que les Méthodistes qui sont calvinistes et presbytériens constituent une dénomination puissante : ils sont issus du Réveil du dix-huitième siècle dirigé par deux Gallois, Rowlands et Harris. Et au contraire les Wesleyens ne sont qu'une très faible minorité, insignifiante au regard des Méthodistes, parce que Wesley était un Anglais qui ne savait pas le gallois et que les prédicateurs méthodistes qui l'ont suivi étaient des Anglais. Le wesleyanisme, qu'il faut bien se garder de confondre avec le méthodisme au Pays de Galles, le wesleyanisme n'a jamais réellement pris dans ce pays.

(1) *Tour du Monde*, 1867, t. I, p. 282.

Quelque chose de ce sentiment national, de cette fierté patriotique que nous avons relevés, se manifeste à coup sûr dans cette réflexion par laquelle un Gallois terminait une allocution à Pontycymmer, le 18 novembre 1904 : « Nous » remercions le Ciel pour ce Réveil dans le Pays de Galles, » mais aussi le Ciel est tenu d'être gracieux pour le Pays de » Galles, parce qu'il y a là... des tas de Gallois ! » Le 5 avril 1905, Evan Roberts lui-même disait à Liverpool, au cours d'une allocution : « Je tremble à l'idée de voir... des » Gallois à gauche du juge dans le grand jour ! » Et le 14 avril, à Liverpool encore, un jeune homme, dans une prière, se décrit lui-même comme étant « un petit Gallois, mais un grand pécheur. »

2° Le développement du sentiment national chez les Gallois est étroitement lié au caractère populaire, primitif, de ce peuple. Quiconque a étudié sur place le Réveil gallois n'a pu manquer de s'apercevoir que les Gallois chez lesquels a surgi le Réveil ne sont certes pas des gens ignorants ; il n'est pas rare de trouver dans le salon de plusieurs de ces mineurs gallois un piano, quelques livres de littérature, voire même de théologie ou de philosophie. Et il leur arrive de poser et d'agiter des questions d'exégèse et de dogmatique, qui montrent souvent des préoccupations intellectuelles plus vives et plus intenses que celle de bon nombre de nos laïques bourgeois ou aristocrates. Mais enfin il ne faut pourtant pas se faire illusion : c'est en somme dans des classes populaires que le Réveil a éclaté et s'est propagé avec force. Les classes supérieures, les intellectuels au sens strict, n'ont pas été beaucoup touchés ; les patrons ont moins ressenti le choc du Réveil que les ouvriers. Et cela pour une raison très simple, c'est que les intellectuels, les patrons, les nobles, au Pays de Galles, ne sont pas gallois. Ce sont très souvent des Anglais. Quand ce sont des Gallois, ce sont des Gallois anglicisés. Après la conquête, en effet, la politique insinuante des conquérants

s'est attachée bien vite à assimiler les nobles gallois, pour détruire cette nationalité si résistante. « On devenait » suspect, dit Aug. Thierry, en allant s'établir dans le Pays » de Galles : ce fut le motif d'une action judiciaire intentée » sous le règne d'Elisabeth. » Soit par contrainte, soit par ambition, les nobles de Galles acceptaient des fonctions à la cour, se mariaient dans l'aristocratie anglaise, fréquentaient les Universités. Le fossé s'élargissait entre eux et la masse du peuple qui, fixé à la terre, isolé dans ses vallées et ses montagnes, s'engourdissait dans la torpeur et la misère. Pour remplacer l'aristocratie galloise appelée en Angleterre, des Anglais allaient se fixer au Pays de Galles. L'élément anglais cherchait à s'infiltrer dans la principauté; des villes s'y fondaient où commerçants et artisans de la métropole étaient encouragés à s'établir, constituant ainsi autant de centres hostiles à la tradition galloise. Chaque jour accroissait l'importance et la force de cette aristocratie conquérante, qu'un abîme sans cesse élargi séparait de la masse rurale emmurée derrière son vieil esprit, ses vieilles mœurs et son antique langage. C'est ainsi que le vrai peuple de Galles mena sa vie obscure, extérieure, si l'on peut dire, aux transformations ambiantes de la pensée et de la vie, et continua de cultiver le sol, de garder le bétail, de creuser les mines, de se marier et de mourir, sans rien ressentir — ou si peu — des grands mouvements intellectuels et sociaux. Persécutée, épuisée, l'âme galloise a senti la lutte user son énergie et son effort. Alors elle s'est repliée sur elle-même, elle a comme suspendu et endormi sa vie, et elle a attendu, dans une insensibilité presque pareille à la mort, un Réveil qui ressemble à une résurrection. Pour opérer cette résurrection, il fallut les grands Réveils successifs dont nous avons déjà parlé et qui ne furent pas moins nationaux que religieux. Mais on comprend dès lors que ces Réveils religieux, celui de 1904-1905 comme les autres, ont été des Réveils religieux populaires, et non intellectuels

ou aristocratiques. C'est donc chez des gens très bien doués intellectuellement sans doute, mais dont l'intelligence a été relativement peu développée par l'exercice et le travail techniques, que le Réveil a fait explosion, chez des gens en qui la volonté et le sentiment prédominent sur la culture rationnelle, chez des gens en qui le subconscient n'a pas été miné, réduit ou altéré par la réflexion et chez qui l'arrière-fond subliminal est capable de faire irruption subite et dramatique au grand jour de la conscience. Les jeunes revivalistes, y compris Evan Roberts, appartiennent tous à ces classes populaires et ouvrières. Les mineurs, en les voyant, en les entendant, ont l'impression qu'ils ont affaire non seulement à des laïques, mais à des laïques qui sont de leur monde, de leur rang, de leur espèce, os de leurs os, chair de leur chair, sang de leur sang.

Pour illustrer mes remarques, je me permettrai de citer deux fragments du journal que je tenais au jour le jour pendant mon voyage. Le premier se rapporte à une visite faite à quelques revivalistes :

« Mrs. Z... me retient à dîner. Je dîne donc avec les la-
» dies revivalistes. Miss X... n'a jamais été professeur,
» comme on l'a prétendu à tort. « Je ne sais pourquoi tout
» le monde répète cela; je ne suis rien, je ne suis rien, »
» dit-elle avec un gentil petit sourire. Evidemment, ces
» jeunes filles n'appartiennent pas à la plus haute société.
» Leurs manières le montrent. Et là, en petite tenue, elles
» ont bien moins grand air qu'en public. Miss Y... ne se
» gêne pas pour se renverser sur sa chaise en s'étirant et
» en bâillant à se décrocher la mâchoire. Je n'ai pas de
» peine à comprendre qu'elles soient un peu surmenées et
» énervées, surtout Miss Y... Pas tant Miss X... qui me
» dit : « Ce Réveil m'a fait du bien au physique comme au
» spirituel. »

Le second trait se rapporte à une visite faite à un revivaliste, N... :

« Je trouve un salon plein de monde. C'est comme lors-

» que j'ai voulu voir Miss X... Ces revivalistes ne prati-
» quent décidément pas beaucoup la cure d'âmes confiden-
» tielle. Ils n'ont pas l'air d'avoir l'habitude de recevoir la
» visite de gens troublés ou désireux d'avis particuliers.
» Visiblement tout se passe en plein jour, en plein air, au
» beau milieu de la réunion, et là se borne l'activité des re-
» vivalistes. Il faut dire aussi que dans des réunions de ce
» genre qui durent quatre heures, on peut faire quelque
» chose... Il y a dans le salon avec N... un missionnaire et
» sa femme avec qui nous avons fait sans nous connaître
» le voyage de Paddington à Cardiff. Nous nous reconnais-
» sons mutuellement. N... est là dans un fauteuil, sans sou-
» liers — ni pantoufles. Il se lève à notre entrée, et insiste
» pour que je prenne son fauteuil. Quand le moment est
» venu de partir, il prend ses chaussures qui se trouvent à
» côté du fauteuil et les met sans cérémonie devant les
» deux dames qui sont là. »

Pour compléter l'histoire des souliers, j'ajouterai encore un trait. Un soir j'ai été logé chez de braves gens, des mineurs.

« Quand j'arrive, escorté par la jeune fille, les parents
» sont en train de faire leur repas du soir dans la cuisine.
» Le père est là à se chauffer au coin du feu. Non seule-
» ment il n'a pas de souliers, mais il n'a ni chaussettes ni
» bas; il vient pieds nus à ma rencontre pour me souhaiter
» la bienvenue. On m'installe dans le petit salon, où il y a
» un piano, et on me sert un petit souper, un morceau d'ex-
» cellent poisson, avec du thé. Puis je me lève pour aller me
» coucher. La jeune fille me demande... de lui donner mes
» chaussures. Surprenant comme une hésitation dans mon
» attitude, la mère s'empresse de me dire : « Oh! ce n'est
» pas la peine, mettez-les seulement à la porte. » J'obéis.
» Le lendemain, quand j'ouvre ma porte, je ne retrouve
» pas mes souliers. Je termine ma toilette, et mon paquet,
» qui est vite fait, puisque je n'ai rien, étant venu simple-
» ment pour la journée, et ayant laissé toutes mes affaires
» à Cardiff où je comptais aller coucher. Quand je suis
» tout à fait prêt, j'ouvre de nouveau la porte. Point de

» chaussures ! J'attends. Pas de chaussures. Je commence
» à m'énerver, à avoir peur de manquer mon train, lors-
» qu'enfin une heureuse inspiration me vient : c'est que
» dans ce pays ou du moins dans cette classe de la popula-
» tion ils ont l'habitude de circuler sans souliers ni pan-
» toufles ! Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de descendre
» bien vite dans cet état. Je descends l'escalier. Je trouve
» au bas de l'escalier mon hôtesse, qui me dit de l'air le
» plus naturel du monde, en me montrant le petit salon :
» vous trouverez là vos chaussures et votre déjeuner. Et, en
» effet, les souliers étaient là qui m'attendaient paisible-
» ment avec mon déjeuner... quoique pas sur le même
» plan. »

Au reste, les pasteurs eux-mêmes appartiennent au peuple. En général ils sont modestement logés, plus modestement que bien des mineurs. J'ai trouvé une femme de pasteur affublée d'une vieille casquette et lavant à grande eau sa maison pour le *Spring cleaning*. Ailleurs, j'ai été reçu dans une pièce qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de cabinet de toilette : car la femme du pasteur m'a invité après le repas à m'y laver les mains, et même elle voulait à tout prix que je me savonne vigoureusement la figure, que je n'avais pourtant pas conscience d'avoir si sale que cela. Mais ce sont les mœurs des mineurs. Il est assez général qu'ils se lavent dans leurs cuisines.

3° Dans le même ordre d'idées, il convient d'insister aussi sur la vitalité de la langue galloise, de cette langue dont les bardes du sixième siècle ont audacieusement prédit l'éternité : si leur prédiction doit être démentie, du moins ne sera-ce pas de nos jours. L'idiome cambrien est parlé encore par un assez grand nombre d'hommes pour que son extinction totale soit ajournée à un avenir impossible à prévoir.

Les Anglais ont bien fait ce qu'ils ont pu pour amener et hâter cette extinction. La dynastie des Tudor, désireuse de détruire la nationalité si résistante des Gallois, ne s'est pas bornée à les frapper dans leur puissance territoriale, dans

leur organisation administrative, dans leurs lois ; elle a essayé de les atteindre plus profondément, et s'est attaquée au langage même, suprême expression de l'identité nationale. « Ce gouvernement, qui encourageait de tous ses » efforts la traduction de la Bible, ne la fit point traduire en » langue galloise ; au contraire, quelques personnes du » pays, zélées pour la nouvelle réforme, ayant publié à leurs » frais une version des Ecritures, loin de les en louer, » comme on eût fait en Angleterre, on ordonna la destruc- » tion de tous les exemplaires, qui furent enlevés des églises » et brûlés publiquement (1). » Plus tard, lorsque la reine Elisabeth revient sur cette manière de voir et encourage au contraire la traduction de la Bible, ce n'est point que son zèle religieux l'emporte sur sa passion politique : celle-ci même y trouve son compte, comme on le voit d'après le « proviso » annexé à un acte du Parlement de 1563, et qui enjoint aux cinq évêques gallois de veiller à ce qu'une bible anglaise et un *Prayer book* anglais soient placés dans chaque église de Galles, afin que ceux qui les comprennent puissent les lire, et aussi que ceux qui ne les comprennent pas, puissent, par la comparaison des deux langues, *arriver le plus tôt possible à la connaissance de la langue anglaise*. Dans cette intention, le traducteur du N. T., William Salisbury, avait déjà publié, avec dédicace à Henri VIII, un dictionnaire gallois-anglais. Il ne saurait donc y avoir de doute sur les dispositions des Tudor à l'égard de la langue galloise. Henri VIII en interdit l'usage en justice et décrète « que dorénavant nul ne pourra, s'il use du parler gallois, jouir d'aucun fief ou office en Angleterre, Galles ou autre domaine du roi, sous peine d'être forfait desdits fiefs ou offices, à moins qu'il n'ait connaissance et usage de la langue anglaise (2). »

(1) Augustin Thierry. *Histoire de la conquête de l'Angleterre.*
(2) Cf. Firmin Roz. *Sous la couronne d'Angleterre*, p. 280-282.

Mais ces efforts n'ont pas abouti. En s'initiant aux progrès de la haute civilisation moderne, les Gallois n'ont pas perdu leur antique passion pour leur histoire, leur littérature et leur langue nationale. Et les Réveils religieux, en fondant les Ecoles du Dimanche où on apprend à lire la Bible galloise, ont puissamment aidé au maintien et au développement de la langue.

D'après MM. Rhys et Brynmor-Jones, jusqu'à aujourd'hui il était coutumier dans le Pays de Galles que les enfants quittassent l'école publique sans avoir acquis de l'anglais une connaissance suffisante pour les rendre capables de s'en servir aisément et commodément dans la conversation. Une très petite minorité d'entre eux devenaient réellement « bilingues », comme l'atteste leur emploi habituel du gallois dans toutes les occasions domestiques, sociales et religieuses. C'est tout au plus si, de l'anglais appris à l'école, la plupart retenaient une dose suffisante pour être à même de répondre à de simples questions posées en termes élémentaires. Il est parfaitement naturel, déclarent MM. Rhys et Brynmor-Jones, qu'ils aient de la répugnance à rendre leur témoignage en anglais dans les cours de justice : un Anglais qui n'aurait qu'une connaissance superficielle du français se trouverait dans la même situation s'il était appelé à subir un interrogatoire en Français dans une cour de justice.

On trouve là l'explication de la prédilection d'Evan Roberts et de Dan Roberts pour la langue galloise et de leur répugnance à se servir de l'anglais. C'est d'abord que si l'anglais ne leur est pas inconnu, il leur est beaucoup moins familier; ils n'y sont pas à leur aise. C'est ensuite que le gallois est la langue nationale, et que le Réveil religieux de 1904-1905, comme tous les Réveils antérieurs qui ont réussi au Pays de Galles, est un Réveil national, autochtone, essentiellement et spécifiquement gallois. Il est tellement gallois que dans les villes où les Gallois sont

mélangés aux Anglais comme Liverpool, Wrexham, d'autres encore, le Réveil n'a pas entamé les Eglises anglaises dont les pasteurs ne se gênent pas, bien souvent, pour critiquer, même injustement, le Réveil.

4° Soit par suite de prédispositions héréditaires exceptionnelles, soit parce qu'il sont restés un peuple très fermé et très primitif, les Gallois ont toujours été et ils sont encore un peuple de poètes et de musiciens. Leurs bardes sont célèbres dans l'histoire, ainsi que ces espèces de jeux floraux qui remplacent en quelque sorte les anciennes cours de justice tenues par les druides, et qu'ils nomment des *eisteddfoddau*. Les eisteddfoddau sont des réunions essentiellement populaires, très différentes de l'Académie française ou de l'Association britannique (1), où les mineurs et les paysans gallois se rassemblent une fois par an, en plein air, sur une colline dans telle ou telle partie de la principauté de Galles. Le but de ces assemblées est d'encourager par des concours la culture de la poésie et de la musique — ces deux arts qui, dans le pays de Galles, ne vont point l'un sans l'autre, et d'assurer le maintien et la propagation de la langue nationale. On y décerne chaque année des prix d'inspiration poétique, faculté que la langue galloise exprime par le mot *awen*. On y pratique le *pennilion* où se montre, dans toute sa vivacité, le véritable talent d'improvisation que les Gallois possèdent comme les Basques et les Bretons. Deux concurrents chantent, avec ou sans accompagnement de harpe, des stances appelées *Pennilion*. Le premier improvise des vers et les chante ; le second reprend l'air et introduit dans la réplique une pointe comique et satirique. D'autres improvisateurs les suivent et tant qu'il se trouve un champion, le joyeux

(1) It is not a union of learned or famous men, like the French Academy, or even like the British Association, but a thoroughly popular assembly representing the rank and file of the Welsh people. (*The Welsh people*, by J. Rhys and D. Brynmor-Jones, p. 522.)

combat continue ; cela dure quelquefois toute une nuit.

Depuis un temps immémorial, il s'est tenu de semblables réunions chez les Kymris, sous la sanction des princes du pays. D'après la légende, Arthur, à la fois magicien, prêtre et roi, aurait institué les eisteddfoddau et, le premier, décerné des prix aux meilleurs joueurs de la harpe galloise. C'est en son nom que sont fréquemment couronnés les poètes, les chanteurs, les musiciens des fêtes populaires, et quand la cérémonie commence, le barde président, monté sur un dolmen, prononce encore la vieille et noble formule, très digne d'un peuple libre : « La vérité contre le monde ! »

Soutenues par le sentiment énergique du peuple, ces réunions ont été tantôt entravées, tantôt autorisées ou tolérées par les dominateurs anglais. Depuis l'époque de Napoléon, les Eisteddfoddau ont été renouvelées avec ardeur, et se tiennent tous les ans dans quelques villes galloises. Il y a des *eisteddfoddau* particulières, provinciales, et, au-dessus, la grande *Eisteddfod* nationale, qui s'est tenue en 1899 à Cardiff, en 1900 à Liverpool, en 1904 à Rhye (Galles du Nord), en 1905 à Mountain Ash (Galles du Sud). L'archidruide qui présidait à ces fêtes et les régissait était jusqu'à ces derniers temps un vénérable pasteur non-conformiste, le Rév. Rowland Williams, dont le nom bardique était Hwfa Mon. Depuis l'*Eisteddfod* de Mountain Ash, le vénérable archidruide est mort, à l'âge de 82 ans. Sa disparition a causé de profonds regrets dans toute la Principauté. Il était un des représentants les plus typiques des Eisteddfoddau. Pendant plus d'un demi-siècle, il avait soutenu une haute réputation bardique. Il y avait douze ans qu'il jouissait du titre d'archidruide, et il paraît qu'il avait bien l'aspect frappant et impressif du grand-prêtre idéal d'un ancien culte, — On n'a pas perdu de temps à élire un nouvel archidruide. Cet honneur suprême est échu au Rév. Evan Rees, ministre calviniste méthodiste de Cardiff, par un choix unanime des bardes ses collègues. Il a gardé le

nom bardique (Dyfed) qu'il avait déjà comme délégué et représentant de l'ancien archidruide.

La cérémonie de l'*eisteddfod* comporte d'abord une étrange évocation que fait l'archidruide appelant les bardes défunts depuis les siècles les plus reculés. Puis les bardes actuels montent sur la pierre sacrée et récitent des poésies avec accompagnement de harpe. On procède ensuite à l'affiliation des nouveaux adeptes. Chacun d'eux, à l'appel du porte-glaive, gravit la pierre sacrée où l'archidruide récite sur lui certaines formules liturgiques. Le nouvel affilié choisit, le jour de sa réception, un nom gallois qui seul désormais le désignera dans la confrérie.

Longtemps les Bretons de France n'avaient pas participé aux fêtes organisées par les Gallois. Sous le règne de Louis Philippe, un premier essai de fraternisation fut tenté. Lamartine envoya en 1838 au banquet gallo-breton d'Abergaveny son salut :

Quand ils se rencontraient sur la lande ou la grève,
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive,
Dont chacun d'eux gardait sa symbolique part.
« Frères, se disaient-ils, reconnais-tu la lame?
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil ?...
Et l'acier, que fondit un même jet de flamme,
Fibre à fibre se rejoint-il ? »
Et nous, nous vous disons : « O fils des mêmes plages !
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur.
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages...
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur ?... »

Enfin, en 1899, à l'occasion de l'eisteddfod de Cardiff, les Bretons envoyèrent une délégation de vingt-cinq membres. La réception fut enthousiaste. Une cérémonie impressionnante clôtura la série des fêtes. Le thème en était emprunté à l'allégorie lamartinienne. Le marquis de l'Estourbeillon, entouré de ses compatriotes, s'avança sur l'estrade. Il était revêtu d'un riche costume vannetais et apportait, sur un

coussin de velours, une moitié de glaive brisé. Simultanément, à sa gauche, débouchait une députation galloise, dont le chef présentait aussi un tronçon de glaive. L'archidruide prit les deux tronçons, vérifia que, selon l'expression du poète, ils se rejoignaient bien fibre à fibre. Avec un ruban de soie immaculée, il les assujettit l'un dans l'autre, brandit au-dessus de la houleuse multitude le glaive reconstitué. De sa voix de prophète, dont les âpres gutturalités ébranlaient la voûte de planches, il cria par trois fois : « *A oès heddwch?* (prononcez heddouc). Est-ce la paix? Y a-t-il la paix? » Et trente mille voix répondirent : « *Heddwch!* La paix! » Dans un fouillis de têtes hurlantes, toutes les mains se tendaient vers les Français. Un vieux laird écossais agitait sa toque à plume d'aigle : « Vive la France! la belle France! » Les pibrocks attaquèrent un air de marche. La délégation bretonne fut débordée, enlevée en une tempête d'acclamations et de musique...

La musique n'est pas moins cultivée que la poésie dans les Eisteddfoddau galloises. La musique galloise est une des plus anciennes qui existent. Le moyen âge l'a connue un instant, dit M. Erny; depuis, elle est restée dans ce coin de la Grande-Bretagne comme une mine dont l'entrée aurait été cachée par un éboulement. Quelques airs seulement ont pénétré jusqu'à Londres... Après avoir dit que « la naïve simplicité de certains chants gallois rappelle les plus gracieux airs de Haydn et de Mozart », M. Erny ajoute : « Ce dernier dans son voyage en Angleterre, a pu avoir connaissance de quelques-uns de ces chants : dans l'air appelé New Year's Eve (le jour de l'an), l'ensemble et surtout une certaine ritournelle ressemblent à s'y méprendre à une composition de Mozart; cependant cet air date de deux à trois cents ans, et a été composé dans le Pays de Galles, qui toujours vécut de sa vie propre et s'est créé un style et une musique si originaux et si caractéristiques. Hændel qui a si longtemps habité l'Angleterre s'en est profondément inspiré. M. Henri

Martin n'a pas été peu surpris de reconnaître un des plus beaux passages de l'*oratorio* de *Samson*, dans un air splendide appelé *le vieux Carphilly*, que l'on chante depuis des siècles (1). »

Nous aurons l'occasion de retrouver soit dans les allocutions et les prières, soit dans le chant et le hwyl la manifestation de ces dons poétiques et musicaux si développés chez les Gallois.

5° Ajoutons enfin que les Gallois passent pour avoir toujours été un peuple comme qui dirait de voyants, de visionnaires, de prophètes : les dons *télépathiques*, les dons de seconde vue ont toujours été très développés chez eux à toutes les époques de leur histoire. Dès le moyen âge, en Angleterre et même en France, les Gallois passaient pour avoir le don de prophétiser. Les vers où d'anciens poètes cambriens avaient exprimé avec effusion d'âme leurs vœux et leur attente patriotique étaient regardés comme des prédictions mytérieuses, dont on cherchait à trouver le sens dans les grands événements du jour. De là vint la célébrité bizarre dont un barde du septième siècle jouit cinq cents ans après sa mort, sous le nom de l'Enchanteur Merlin. De là vint aussi le renom extraordinaire du roi Arthur. Il y a assurément beaucoup de légende dans tous ces récits, mais il y a pourtant bien quelque chose de fondé dans la croyance commune qui attribue aux Gallois certaines facultés parapsychiques, supranormales, médiumiques, télépathiques... En tout cas, les Gallois sont extrêmement nerveux, sensibles, impressionnables, mobiles, bouillants, expansifs. Ils n'ont pas cette habitude de réprimer et de maîtriser leurs opinions qui caractérise la race anglo-saxonne. Les Anglais appellent encore aujourd'hui les Gallois *red hot Welsh*, ce qui veut dire à peu près « tête chaude » ou « cerveau brûlé ».

(1) Tour du monde, p. 270.

Cette caractéristique très rapide et très insuffisante, peut aider pourtant, je crois, à comprendre le caractère particulier de plusieurs des manifestations du Réveil gallois. Dans ce Réveil, comme dans tout Réveil, comme dans toute vie religieuse, il faut faire la part de l'homme et celle de Dieu. Que la part de Dieu soit réelle, considérable, indéniable, dans le Réveil Gallois, j'en ai la profonde conviction. L'Esprit de Dieu est là et y souffle avec force. Mais quand l'Esprit de Dieu agit directement, immédiatement, sur les âmes, ces âmes ensuite, après avoir été touchées par le feu divin, traduisent à leur manière leurs impressions, et c'est ici que les différences de nationalités, de tempérament, interviennent. Il est impossible de donner de prime abord en bloc tout ce qui se passe dans un Réveil, quel qu'il soit, comme le produit immédiat, directement voulu tel quel, de l'action du Saint-Esprit.

Il faudrait à coup sûr se garder d'exagérer ce qu'il y a de spécial dans la psychologie du peuple gallois. Cette exagération courrait le risque de transformer en erreur la vérité que nous avons voulu mettre en lumière.

Il est bien clair que lorsque nous parlons de traits caractéristiques du peuple gallois, nous n'entendons pas désigner par là des traits de caractère absolument inconnus dans tout le reste de l'humanité. Il y a des patriotes, il y a des poètes, des musiciens, des ouvriers, des classes populaires, des individus doués de facultés parapsychiques et télépathiques en dehors du Pays de Galles. Un caractère national, comme un caractère individuel, n'est guère qu'une combinaison particulière, en doses et proportions diverses et un développement de facultés qui se retrouvent, en germe au moins, identiques à elles-mêmes dans la masse de l'espèce humaine. Cela n'empêche pourtant pas les caractères nationaux de se distinguer les uns des autres par des divergences et des variations importantes. Il n'est pas commun de trouver un peuple aussi universellement musicien

que les Gallois : il n'est pas sûr que, même avec une éducation appropriée, tout peuple fût capable de parvenir dans son ensemble à ce niveau musical, etc... Donc il est très possible, sur chaque point indiqué comme caractérisant le tempérament national des Gallois, de trouver des analogies en d'autres peuples, ou chez des individus appartenant à d'autres nationalités, sans infirmer pour cela ce qui a été dit de l'importance et de l'action du tempérament national Gallois.

Une question toutefois se présente que nous ne pouvons qu'indiquer ici : car nous sortirions des cadres de notre sujet si nous voulions l'étudier à fond. Des études les plus récentes de la sociologie il ressort qu'il est en effet contestable que l'on doive accorder, en psychologie collective, en psychologie sociale, une importance décisive aux caractères de la race. Ils en ont moins à coup sûr que les caractères généraux et permanents de l'espèce humaine. Dans une foule qui est en train de passer de la cohésion matérielle à la cohésion psychologique et qui tend à s'unir, à se fondre, comme dans une seule âme, les individus s'assimilent les uns aux autres par leurs caractères les plus ataviques, les plus ancestraux, tandis que les caractères proprement individuels s'effacent, s'élident, s'éliminent. Mais à mesure que la cohésion, l'unification de la foule augmentent, à mesure que la foule devient plus vraiment *une* et s'éloigne toujours plus de l'état de juxtaposition individuelle pour aboutir à l'état de pénétration et de fusion sociale plus complète, les caractères spéciaux de la race tendent eux aussi à s'effacer après les caractères individuels, les caractères ethniques rétrogradent devant les caractères simplement humains. Et c'est pourquoi on a pu prétendre que toutes les foules vraiment unifiées, fondues, se ressemblent à travers les âges et en tout pays ; on a pu affirmer l'immutabilité des manifestations des foules au cours de l'histoire, on a pu soutenir que l'homme en foule, se rapprochant

toujours plus de l'homme primitif, recule en arrière de l'individu actuel jusqu'au point où les individus ne sont pas encore différenciés sur le fonds commun de la race, et en arrière même des races jusqu'au point où les races ne se sont pas encore différenciées sur le fonds commun de l'humanité. Le psychologue qui étudie le Réveil gallois se trouve invinciblement amené à signaler l'analogie de certaines manifestations des foules galloises avec certains phénomènes de l'histoire religieuse hébraïque, ou de l'histoire de l'Eglise chrétienne apostolique, ou de l'histoire religieuse en plusieurs contrées et en plusieurs époques différentes. Il est clair que les caractères de race diffèrent entre les Hébreux, les Corinthiens, les Gallois... Ce qui est identique, c'est le fonds commun primitif.

Pourtant, après avoir signalé l'exagération possible et tout en ayant soin de faire effort pour l'éviter, nous croyons pouvoir maintenir l'importance, dans certaines limites, des caractères de race, et l'utilité qu'il y a à les noter pour réussir autant que possible une psychologie des réunions revivalistes galloises. En effet, la loi de retour aux caractères primitifs de l'humanité, par dessus les caractères postérieurs acquis de la race et de l'individu, est en somme une loi limite, elle signale une tendance, un effort, une orientation. Mais c'est une loi qui n'est jamais ou presque jamais entièrement obéie. Il est rare que tous les caractères individuels soient totalement abolis : il est encore plus rare que tous les caractères de la race le soient. La loi de régression fût-elle complètement obéie en apparence, cela ne voudrait pas dire qu'elle le fût au fond. Les caractères individuels et les caractères de la race fussent-ils en apparence entièrement éliminés, il serait après tout impossible à un individu, à une foule quelconque de détruire réellement toutes les évolutions et toutes les différenciations qui ont eu lieu, d'en supprimer tous les résultats sans exception, et d'en revenir purement et simplement au point exact où

en étaient — chronologiquement ou logiquement — les hommes primitifs avant toute différenciation en races et en individus fortement accusés. Nous pouvons donc maintenir dans certaines limites l'influence du tempérament national des Gallois sur la psychologie de leurs réunions : il ne faut pas l'exagérer, il ne faut pas non plus la nier.

Il est temps d'aborder directement notre étude de la psychologie des réunions galloises, et d'en examiner quelques aspects, quelques éléments.

1° L'aspect *social*... ou *sociable*, si je puis ainsi dire, de ces réunions est très marqué et très important. Voici ce que j'entends par là : La plupart des gens qui se réunissent ainsi chaque soir depuis des mois en réunions de prière sont des gens qui n'ont pas beaucoup d'attractions ni de distractions chez eux, point de vie de famille ni de vie de société très intéressante, très excitante. C'est ce qui contribue à expliquer leur assistance régulière à la réunion. La chapelle remplace le cabaret. C'est leur vie de société. Les réunions de prière satisfont tout ensemble leurs besoins sociaux et leurs besoins religieux. Aussi ont-ils tant de zèle pour les réunions qu'à peine sortis de la mine ou des ateliers, ils se dépêchent d'aller se laver et s'habiller de vêtements propres pour accourir à la réunion.

M. Léo racontant dans *Foi et Vie* (1) la visite qu'il a faite à Schenectady où a éclaté un Réveil écrit :

« Nous sommes un samedi après-midi et tout le monde a » l'air en fête... Il y a les employés et les employées qui » rentrent du travail. Il y a aussi ceux qui sont déjà libres » et se promènent pour leur plaisir, malgré la pluie inter- » mittente, car toute la jeunesse n'a qu'un but, le travail » une fois fini : c'est d'aller là où il y a du monde. Loin » d'eux l'idée de rechercher « le calme et la solitude » après

(1) 1er août 1905, p. 455.

» la cohue des ateliers ! On dirait qu'ils ont pris le pli de
» faire partie d'une foule. Il sont devenus « collectifs. »
» Sans doute quelques-uns sortent de la cité pour voir des
» amis, mais on sent que pour la masse, le vrai plaisir,
» c'est de parcourir la grande rue, de se croiser, de se re-
» connaître, de bavarder. Le soir, les plus infatigables
» prennent le tramway pour atteindre, à la limite et tou-
» jours en arrière de la ville, un de ces « parks », mélange
» de foire, de jardin, de ménagerie et de bal public, ce der-
» nier élément étant l'attrait principal et sans doute le plus
» pernicieux. »

Eh bien ! ce que M. Léo a constaté un samedi à Schenectady se passe tous les jours, se passe constamment au Pays de Galles. Dans l'époque de la grande ferveur du Réveil, la plupart des gens, au lieu d'aller se distraire ensemble dans les cabarets ou ailleurs venaient s'édifier ensemble dans les chapelles.

De là le caratère de liberté et de familiarité de ces réunions, ces dialogues entre assistants, qui nous surprennent, habitués que nous sommes au décorum de nos réunions, mais qui cessent d'étonner quand on réalise le fait que ces réunions galloises où les pasteurs sont présents — et encore pas toujours — mais sans diriger, sans s'imposer, et où les laïques ont le rôle prépondérant, ne sont pas seulement des réunions de prière, mais sont aussi comme qui dirait des réunions de société.

Le *Chrétien Belge* a raconté (21 janvier) la visite du pasteur anglais Campbell Morgan au Pays de Galles. Voici un extrait : « La rumeur se répand qu'il y a là deux pasteurs de Londres : — « Travaillez-vous près de Greenwich ? » crie une voix de la galerie. — « Tout près ! » — « Prenez l'adresse de mon frère, il est buveur, incrédule. Je suis en prière pour lui. » Du haut de la galerie il dicte l'adresse, et le pasteur interpellé l'écrit dans son calepin. Ainsi se font les choses, tout à la bonne franquette, en famille. »

Ailleurs, un jeune homme, tremblant d'émotion, demande que la réunion ne se termine pas avant 11 heures du soir : « Mon frère, dit-il, sortira du cabaret à cette » heure, et je désire qu'il ait une chance de venir ici. Même » s'il vient ivre, je serai content. »

Ailleurs, un étranger se lève, déclare qu'il a été attiré à la réunion par le chant, dit qu'il a servi le diable pendant plusieurs années, et qu'il a l'intention de changer de maître. Il demande à l'auditoire de chanter quelqu'un des vieux hymnes ; après le chant, il tombe à genoux, et, avec une émotion intense, il prie pour que Dieu lui pardonne et le conduise.

Ailleurs, un ministre se lève et dit que ce soir un étrange sentiment est entré dans son cœur, un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant, un sentiment de colère contre le diable. Evan Roberts paraît très intéressé par cette remarque, et il dit : « J'ai éprouvé la même chose, mais vous pouvez vous attendre, mon cher ami, à ce que, puisque vous avez déclaré la guerre à Satan, vous aurez à en souffrir. Il pourra même se faire que, pour éprouver votre foi, Dieu cache sa face de vous. Mais rappelez-vous toujours la promesse : Je serai avec vous tous les jours. Je ne sais pas ce que je serais devenu sans cette parole. »

2° La puissance *suggestive* de l'atmosphère ambiante est énorme dans les réunions galloises. J'ai éprouvé pour mon compte ce que bien des visiteurs français et anglais m'ont dit aussi avoir éprouvé, c'est qu'en pénétrant dans ces assemblées on se sent comme tout à coup baigné dans une atmosphère spirituelle inaccoutumée, et même lorsqu'on tombe sur une succession de prières galloises on a beau ne pas comprendre un mot, à peine est-on là depuis quelques minutes qu'on réalise l'auguste et solennelle présence de Dieu comme on l'avait rarement fait auparavant, et l'on s'explique que des incrédules venus à la réunion pour se moquer, aient été saisis bientôt, parfois même, dès leur

entrée, d'une sorte de crainte respectueuse qui bientôt s'est transformée en remords, en repentir, et les a jetés à genoux, implorant avec larmes le pardon divin, et trouvant la paix du Christ dans cette même réunion qu'ils avaient formé le dessein de ridiculiser. — L'interprétation religieuse, pas plus ici qu'ailleurs, n'est en contradiction avec l'interprétation psychologique. Rien n'empêche, nous l'avons dit, le Saint-Esprit de se servir des lois régulières de la suggestion pour produire des effets spirituels extraordinaires. Et pour extraordinaires, à coup sûr, les effets le sont.

Dans une réunion tenue à Londres par Miss Jones et Miss Maggie Davies, — réunion qui a lieu dans une chapelle galloise et où tout se passe comme au Pays de Galles — les gestes des Gallois pendant leurs prières amusent grandement un Anglais présent qui ne fait aucun effort pour dissimuler ses sourires. Deux membres de l'assemblée se mettent à prier à haute voix pour lui. Comme son amusement ne diminue pas, mais augmente, au contraire, un revivaliste le dénonce comme étant un « moqueur » et non un « gentleman »; puis il prie avec feu, les poings fermés, et toute l'assemblée se met à demander à Dieu la conversion du moqueur. Au bout de deux minutes, voilà le moqueur qui tombe à genoux. Puis il se lève et déclare : « Amis, je n'ai jamais été dans un lieu comme celui-ci auparavant; la façon dont vous priez m'a amusé d'abord. Mais je me donne à Dieu! » Impossible de décrire l'enthousiasme et les *Diolch iddo* qui ont suivi.

Ailleurs, un Anglais déclare que, quoiqu'il n'ait pas compris un mot de ce que les gens disaient, il n'a pas été là depuis quelques minutes qu'il a réalisé qu'il était plus près de Dieu que jamais auparavant. — Dans la même réunion, un autre Anglais s'écrie : « O Dieu, qu'est-ce que cela si-
» gnifie? Nous sommes consternés, effrayés. Qu'est-ce que
» cela signifie? — cette étrange, cette merveilleuse, cette
» particulière atmosphère? »

Un petit fait montrera la puissance énorme, irrésistible de suggestion des foules religieuses : Un soir, en revenant de Tylorstown à Pontypridd, après une réunion que j'avais dû quitter avant la fin pour ne pas manquer mon train, j'ai écouté, en chemin de fer, la conversation de deux jeunes filles dont l'une très excitée racontait à l'autre beaucoup plus calme les sentiments qu'elle avait éprouvés la veille au soir. Elle s'était levée dans la réunion pour aller au *Set Fawr* exhorter les jeunes gens à demeurer en Christ et à ne pas se laisser séduire par le diable. Et puis, quand elle a eu fini son allocution, on lui a dit de s'asseoir dans le Set Fawr. « Oh! je ne sais pas comment je pourrais vous dé-
» crire les sentiments que j'éprouvais! J'étais si complète-
» ment hors de moi-même; j'avais tellement perdu posses-
» sion de moi-même, que j'aurais pu aller m'agenouiller dans
» la rue pour supplier les jeunes gens de ne pas aller au
» cabaret (1)... Eh bien! ce soir, au meeting dont nous
» venons de sortir, cela aurait recommencé de même, je
» sentais que cela commençait à venir, je me serais levée
» de nouveau pour aller parler au *Set Fawr*, si je n'avais
» pas dû sortir avec vous pour prendre le train. Ç'a été une
» bonne affaire que nous fussions obligés de sortir (It was
» a good job we had to go out!) »

Ce trait montre d'une manière frappante l'intensité contraignante de la suggestion exercée par le milieu. Du contact de l'homme avec ses semblables dans la foule, se dégage comme une électricité qui envahit les âmes et leur fait faire, parfois à leur insu, mais en tout cas souvent contre leur gré, des actes qu'elles n'accompliraient pas de sang froid. Cette jeune fille se félicitait d'être sortie à temps pour échapper à l'envahissement de la suggestion. Nul doute

(1) Cela s'est fait d'ailleurs. Il y a des jeunes filles, des jeunes femmes qui n'ont pas hésité à parler même à des ivrognes sortant des cabarets, à s'agenouiller et à prier pour eux en pleine rue. Cf. Mrs. Penn-Lewis. Ouv. cit. p. 40.

que, dans les réunions de Réveil, beaucoup ne cèdent à une suggestion de ce genre en se levant au commande-

Miss Maggie Davies, Miss Annie Davies, Miss S.-A. Jones.

ment pour témoigner qu'ils sont convertis : les quelques personnes qui se sont parfois levées à tort et ont été dénon-

cées par leurs voisins et rabrouées par les revivalistes, n'avaient pas toujours l'intention de tromper; très probablement elles cédaient à leur façon à l'emballement. La pression du milieu n'allait pas jusqu'à les convertir : elle allait jusqu'à les faire lever. D'ailleurs, lorsque, dénoncées et publiquement blâmées, elles se rasseyaient, il n'était pas rare de les voir quelques instants après tomber à genoux et se convertir : la suggestion ambiante avait pénétré plus profond. Il est sûr aussi que l'entraînement collectif peut opérer parfois en tels individus des pseudo-conversions ou des demi-conversions. C'est le cas dans tous les Réveils (1). Mais il n'est pas moins sûr qu'il amène aussi de vraies et durables conversions qui résistent à l'épreuve du temps. Lorsque l'individu se convertit uniquement ou surtout sous l'influence d'une suggestion, il semble que plus la suggestion a été forte, et plus la conversion tient bon ensuite. Mais les meilleures conversions sont plutôt encore celles où la suggestion n'a pas annulé la liberté et la réflexion. Le Rev. Elvet Lewis a déclaré, dans le *British Weekly*, que les convertis retombés ont été surtout du nombre de ceux qui avaient été convertis au cours des grandes réunions de foule (réunions d'alliance évangélique, *united* meetings); l'excitation et la suggestion de ces grands meetings avait en quelque sorte tyrannisé leur volonté — mais seulement pour un temps, tandis que les individus convertis dans l'air plus calme, plus familial d'une réunion de prière d'Eglise particulière, ont cédé librement, et leur conversion a tenu.

Dans une atmosphère semblable à celle des grandes réunions, les dons parapsychiques peuvent s'épanouir et se déployer. C'est dans ces réunions qu'au bout de quelques

(1) On se demande involontairement si tel n'a pas été le cas le 1er décembre à Blaencwm, où les noms des convertis sont arrivés si vite que personne n'avait le temps matériel de les inscrire, et où il nous est raconté que le sentiment était si intense que les reporters n'osaient pas regarder en face l'auditoire (British Weekly).

mois de tension nerveuse prolongée, Evan Roberts a manifesté sa faculté prophétique extraordinaire de lecture de pensée, comme nous le verrons dans un autre chapitre. Mais il n'a pas été le seul à exercer ou à subir l'influence télépathique. Dans une réunion tenue à Cardiff par Sidney Evans et Sam. Jenkins, un Ecossais — qui ne savait pas un mot de gallois — fait une prière, et puis il ajoute qu'il aimerait beaucoup entendre Mr. Jenkins chanter : « Sauve le pauvre rebelle. » Mr. Jenkins immédiatement saute sur ses pieds en chaire et dit : « Tandis que ce cher frère priait, je me » sentais poussé (I was prompted) à chanter précisément » cet hymne. J'ai essayé de penser aux paroles galloises, » mais je n'ai pu. Elles me sont venues toutes en anglais. »

La suggestion s'exerce parfois du dedans de la salle de réunion au dehors ; elle rayonne dans toute la localité et va atteindre les personnes pour lesquelles l'assemblée prie. Dans une réunion, une femme prie avec instance pour son mari qui a refusé de venir et reste impénitent ; vers l'aube, — car la réunion se prolonge toute la nuit — on voit entrer cet homme, avec, sur son visage, une expression étrange ; il s'avance et raconte que la frayeur s'est saisie de lui, qu'il a dû se lever, s'agenouiller ; qu'il vient de se donner au Sauveur ; il lui a fallu venir en rendre témoignage. A plusieurs reprises, après des prières pour tel ou tel incrédule, on a vu celui-ci entrer soudain de même et déclarer à l'assemblée que le Seigneur avait vaincu ses résistances.

Dans une réunion de prière, un jeune homme intercédait pour son compagnon, quand celui-ci entra pour faire la confession suivante : « Je viens tout droit du public-house (café ou cabaret) où j'avais demandé et payé une consommation. Comme je la portais à ma bouche, j'ai été saisi d'un fort tremblement et quelque chose m'a dit, au dedans de moi, que je devais venir à la réunion et me donner à Jésus-Christ. »

A Caerphilly, le 5 décembre, la mission d'Evan Roberts

crée « une panique émotive » (emotional panic). Des gens sautent de leur lit au moment même où l'on prie pour eux en les nommant par leur nom dans les chapelles ; et sans prendre le temps de s'habiller, ils se hâtent de chausser leurs pantoufles et d'enfiler leurs pardessus et courent à la réunion où ils se convertissent et confessent Christ.

Il semble bien que ce doit être dans le fonctionnement des facultés télépathiques déchaînées par les assemblées revivalistes qu'il faut chercher l'explication de certaines visions, de certaines voix — formes hallucinatoires que revêt la suggestion exercée sur tel ou tel individu. En voici un exemple : Dans le comté de Mérioneth, vivait un jeune homme qui avait été élevé dans une famille religieuse, et était tombé dans l'ivrognerie. Un dimanche soir, il revient dans son ancienne chapelle et du même coup à son Sauveur, et il raconte pourquoi. Durant toute la semaine il avait entendu une voix qui l'appelait distinctement par son nom : « Etienne, Etienne, va à la chapelle trois fois dimanche » prochain ! » Il reconnut, à n'en pouvoir douter, la voix de sa mère qui avait beaucoup prié pour lui et qui actuellement était morte. Il en parla à ses camarades qui naturellement se moquèrent de lui, mais il obéit, alla à la chapelle, et se convertit.

Inversement il y en a d'autres qui ressentent cette attraction, mais ils résistent; ils se gardent de mettre les pieds dans la réunion, parce qu'ils ont le pressentiment qu'ils seraient « attrapés ». D'autres viennent, mais lorsque, au fur et à mesure que la réunion se développe et que la ferveur augmente, ils sentent la suggestion ambiante s'exercer sur eux avec un *crescendo* d'intensité inquiétant, ils se hâtent de sortir « incapables de supporter la tension du meeting. » C'est ainsi que, si l'électricité revivaliste en attire plusieurs, elle en repousse d'autres.

3° En ce qui concerne les manifestations physiques extraordinaires, le Réveil gallois me paraît être des plus

sobres et des plus modérés comparativement aux Réveils antérieurs. Je n'ai jamais vu dans les réunions auxquelles j'ai assisté ce qu'on a vu en Angleterre du temps de Wesley, ce qu'on a vu en Amérique, même en Suisse, des gens tombant à terre comme foudroyés, dans un état de catalepsie qui durait des heures, des gens saisissant les piliers du temple pour n'être pas entraînés dans l'enfer qu'ils croyaient voir sous leurs pieds... Il est bien vrai que j'ai visité le Réveil gallois plusieurs mois après le début de son explosion. Et il y avait indéniablement un certain apaisement de l'effervescence première.

Voici à peu près tout ce que j'ai vu en ce genre : J'ai vu un jeune homme couché tout de son long sur les marches de l'escalier conduisant à la chaire, la figure crispée, les poings raidis, et dans cette posture il a lancé une véhémente prière, restant dans la même attitude après avoir prié. J'ai vu des hommes empoignés par l'émotion, au fur et à mesure que la réunion se prolongeait et se développait, fermer leurs poings, boxer pour ainsi dire en cadence, tout en restant assis et sans mot dire, ou bien se frapper la tête, se prendre la tête à deux mains, faire de grands gestes tout en restant silencieux. J'ai vu des femmes, des jeunes filles, sous l'empire de la contagion émotive et nerveuse s'abstraire de plus en plus de leur entourage, les joues rouges, l'œil fixe, parfois les paupières fermées. Ceux ou celles chez qui cela devient trop fort éclatent presque inconsciemment en prières ou en cantiques.

A Aberdare, au cours d'une réunion très fervente, et pendant qu'une jeune fille assise immédiatement à ma gauche au parquet prie en gallois, une autre jeune fille montée dans la chaire à côté de Dan Roberts, se met à faire une allocution vibrante en anglais pour exhorter l'assemblée à avoir *de la foi, plus de foi,* oui, *plus de foi,* si nous voulons voir les merveilles de Dieu, s'écrie-t-elle, toujours plus véhémente et toujours plus émue. Et soudain aban-

donnant à la fois l'anglais et l'allocution elle commence brusquement une prière passionnée en gallois; les larmes coulent sur son visage sans qu'elle s'arrête à les essuyer; ses mains battent l'air de gestes toujours plus fréquents, et tout à coup ne pouvant plus y tenir, elle s'affaisse sur le pupitre, sanglotant et priant toujours, et du pupitre elle se laisse glisser dans la chaire où elle s'effondre au milieu de sanglots et de supplications entrecoupés. La tension nerveuse prend quelque chose d'angoissant, mais alors l'assemblée entonne spontanément un de ces beaux et profonds cantiques gallois dont l'effet est incomparable et dont on n'a pas de peine à ressusciter en soi la vibration unique quand elle vous a ainsi si profondément remué. Comme le dit M. Stead : ces cantiques, quand on les a entendus, on les conserve toujours dans l'oreille, dans le cœur; c'est comme le bruit de l'Océan que semble conserver le coquillage. Je trouve dans mon journal les notes suivantes prises sur le moment et qui traduisent mon impression immédiate : « C'est un beau » meeting que celui de ce soir. L'enthousiasme, le feu se » communiquent... ces Gallois sont extrêmement impres- » sionnables. Il y a bien même là parfois quelque chose » de nerveux, de semi-hystérique. C'est comme un pa- » roxysme d'agitation et d'excitation qui peu à peu saisit » l'assemblée. » — Et pourtant, au sortir de cette réunion si fervente dont je vibrais encore, un jeune homme me demande comment j'ai trouvé la réunion, et comme je lui exprime mon admiration, il me dit : « Eh bien ! vous savez, c'est une réu- » nion *fraîche* (a cool meeting). Si vous étiez venu en janvier » ou février, vous auriez pu assister à des réunions prolon- » gées jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, jusqu'à 4 heures ou » 5 heures... Alors, vous savez, il n'y avait pas moyen de » conserver la maîtrise de soi-même. Pas moyen de s'empê- » cher de sauter, absolument inconscient de son entourage, » de lancer en l'air tout ce qu'on avait devant soi, des livres

» d'hymnes et même des Bibles si par cas il s'en trouvait à
» proximité (ce qui est plutôt rare dans une chapelle gal-
» loise). Les femmes lançaient en l'air leurs bonnets, les
» hommes leurs chapeaux ou leurs casquettes. Je me suis
» mis une fois dans un état dont je me suis ressenti long-
» temps après. J'en ai été malade pendant plusieurs jours. »

Il y avait donc déjà à l'époque où j'ai visité le Réveil un certain affaiblissement de l'excitation. Mais même à l'époque où le Réveil battait son plein, les manifestations physiques ont été relativement sobres et modérées.

Voici quelques échantillons de ce que j'ai trouvé de plus saillant. Les personnes qui ne connaissent pas du tout les Réveils — ni pour en avoir vu, ni pour en avoir entendu parler — pourront en être un peu surprises; mais ceux qui sont un peu au courant de l'histoire et de la psychologie des divers Réveils qui ont eu lieu jusqu'ici dans le cours des siècles seront plutôt étonnés que les phénomènes de ce genre n'aient pas été plus nombreux et plus intenses au Pays de Galles.

A Llanelly, le 11 novembre, une jeune femme se lève au milieu de la réunion pour indiquer un hymne, qui est chanté avec un profond sérieux. Pendant le chant, plusieurs personnes se laissent tomber dans leurs sièges comme si elles avaient été frappées, et commencent à implorer le pardon. Dans la même réunion, un peu plus tard, une femme en train de prier s'évanouit. On lui offre de l'eau, mais elle la refuse, disant que la seule chose dont elle ait besoin, c'est le pardon de Dieu.

A Loughor, le 13 novembre, dans une réunion parmi des bohémiens (gipsies), des femmes, saisies de repentance, s'arrachent les cheveux en s'accusant de leurs péchés.

A Pontycymmer, le 16 novembre, des femmes s'évanouissent et doivent être emportées dehors pendant qu'Evan Roberts est en train de parler. Mais Evan Roberts continue avec le même sourire sur les traits : « Ne les emportez pas,

» dit-il; ne les emportez pas. Qu'elles s'agenouillent et de-
» mandent à Dieu son pardon. C'est là le remède souve-
» rain. » Le 17 novembre, à Pontycymmer encore, une vieille dame s'évanouit pendant une allocution de Roberts. Le 18 novembre, toujours à Pontycymmer, l'émotion, l'excitation deviennent si intenses que plusieurs femmes doivent être emportées dans un état d'évanouissement.

A Trecynon, un incrédule, membre de la société des libres-penseurs, se trouvait dans la tribune quand Evan Lewis, un libre-penseur converti, parla, et il remarqua combien l'auditoire avait été ému par ses paroles. Parmi les auditeurs, il discerna son ami W. H. Davis, le secrétaire de la société, et il voulut descendre « pour lui demander » l'explication philosophique de cette émotion étrange qui » s'emparait de tout le monde ». Mais au moment où il s'apprêtait à descendre, il se sentit comme écrasé par une force irrésistible; il se tordait dans sa douleur, s'efforçant de regimber contre les aiguillons. Il allait ouvrir la porte quand il fut vaincu. Incapable de résister plus longtemps, il s'écria : « Oh! incrédule, incrédule que je suis! Nouveau » Saul de Tarse, un blasphémateur, et voici, Dieu peut me » tordre comme un linge, et faire de moi ce qu'il veut! » Il se convertit instantanément.

En avril, dans une réunion la foule avait chanté : « Nul » excepté Christ ne peut satisfaire » plusieurs fois de suite, et chaque fois que le chœur était répété, le « pouvoir » dans la réunion semblait gagner en force. Soudain, un grand et fort gaillard de 40 ans tombe sur son siège comme s'il venait de recevoir un coup de fusil. Puis il crie, il glapit presque : « Seigneur, aie pitié! » Tout son corps tremble des pieds à la tête. Les assistants prient pour lui, et puis chantent : « Je crois, je veux croire. » Pendant le chant, cet homme se tord et se débat comme s'il luttait contre un cruel ennemi. Puis il se lève et chante avec les autres le *Diolch iddo*.

Pendant la mission d'Evan Roberts à Anglesey, en juin, un jeune homme près de la plateforme est sur le point de s'évanouir. On court à son aide. Evan Roberts s'approche de lui pour le consoler et l'exhorter, et tout à coup le jeune homme prononce une magnifique prière d'actions de grâces.

4° Etudions maintenant quelques éléments des réunions galloises. Il n'y a pas lieu de s'arrêter très longuement aux *allocutions*. Comme je l'ai dit, elles ne sont pas au premier plan dans les réunions — du moins à l'heure actuelle, car au début il est arrivé à Evan Roberts, pour « fondre la glace », de faire des discours de plus d'une heure. Mais cela ne lui arrivait plus à Pâques, ni à lui, ni à aucun autre. A ce moment là, c'étaient les chants et les prières qui constituaient l'essentiel. Il y avait cependant des allocutions. Et ce qui frappait le visiteur, c'était de voir des mineurs rudes, illettrés, d'une intelligence très ordinaire, qui étaient absolument inconnus dans l'Eglise, qui n'avaient jamais pris part à aucun service public, se lever dans une assemblée et s'exprimer avec une aisance, une volubilité, une clarté, une éloquence véritablement extraordinaires. Un homme doux, calme, pondéré, soudain, sous l'influence de l'Esprit, pour parler la langue religieuse, — sous l'influence de l'émotion, pour parler la langue psychologique, — se lève et fait entendre une exhortation vibrante, sa voix est puissante; bientôt l'émotion le gagne, les larmes coulent de ses yeux, sa voix devient tremblante, et l'émotion se communique à l'auditoire. Des jeunes femmes, des jeunes filles qui n'avaient jamais ouvert la bouche en public, s'expriment maintenant avec force, avec feu, l'air en quelque sorte *inspiré*, je ne trouve pas de meilleur mot : inspiration qui participe à la fois de l'inspiration poétique et oratoire et de l'inspiration religieuse.

On a vu, dans cet ordre, des phénomènes encore plus surprenants à l'époque des persécutions chez les huguenots

cévenols, par exemple : des paysans, des paysannes, ne parlant que le patois, et subitement entrant en état de trance et prêchant ou prophétisant en français. L'explication qui se présente à l'esprit d'un psychologue, c'est que, suivant une hypothèse de M. Flournoy, il y a là des phénomènes analogues à ceux des médiums actuels, à l'écriture automatique, etc. Les médiums reproduiraient dans ce cas des « décoctions » de sermons, des fragments et des mélanges de sermons entendus jadis et qui ont pénétré directement dans le subconscient, alors que le moi officiel y prêtait peu ou point d'attention. Il est bien possible que ce système d'explication convienne à plusieurs des allocutions galloises. Les Gallois ont été si longtemps saturés de sermons ! Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que cela leur sorte par tous les pores, lorsqu'ils sont secoués par cette fermentation psychologique qui sévit dans leurs réunions. Je ne crois pourtant pas que l'hypothèse s'applique à tous les cas. Car il n'est pas ordinaire, pour autant que j'en puis juger, que les orateurs gallois soient proprement en état de *trance* : les Gallois perdent certainement moins conscience d'eux-mêmes dans l'allocution que dans la prière, notamment dans le hwyl. Très souvent, la vraie explication a chance de se trouver dans la parole profonde d'Emerson : « Ce sont les émotions qui affinent l'intelligence. » Enorme est, en effet, l'influence du sentiment sur l'intelligence : la psychologie moderne est en train de la mettre toujours plus en lumière.

Naturellement, les orateurs gallois disent souvent des choses drôles, originales, d'abord parce que ce ne sont pas des prédicateurs de profession et que la culture n'a pas détruit leur originalité native, puis, parce que, dans le feu de leur émotion, ils lâchent tout ce qui leur passe par l'esprit et par le cœur. Ils ont aussi beaucoup d'imagination, et leurs descriptions revêtent aisément un tour dramatique et pittoresque. Je voudrais donner quelques spécimens qui intéresseront et instruiront plus que beaucoup de phrases de

mon cru ne pourraient le faire. Je trouve dans une brochure d'un Mr Alexander Sharp, racontant un réveil gallois survenu en 1871, une allocution entendue par lui dans des réunions tenues dans les vallées Taff et Rhondda. Bien que cette allocution émane d'un Réveil antérieur au Réveil actuel, je crois bien faire de la citer, tant elle me paraît typique du genre gallois : « Ah ! mes amis, s'écria l'homme en ques-
» tion, un laïque, laissez-moi vous dire que le plus grand
» coup que l'ennemi des âmes ait jamais reçu, ç'a été à
» l'époque où le Fils de Dieu s'est écrié sur la Croix : Tout
» est accompli; car c'est alors qu'il triompha du diable en
» répandant le sang de sa propre vie pour les coupables
» pécheurs. Le coup le plus terrible que le Malin ait ensuite
» reçu, ç'a été à l'époque de la conversion de Paul. » Là dessus, l'orateur se met à décrire cette conversion avec tant de feu et tant de verve que des centaines de voix hachent ses paroles d'interjections sonores : « Louange à Dieu,
» Halléluiah, Halléluiah, Gloire à Dieu, Amen, Amen, Hallé-
» luiah ! » L'orateur continue en disant : « Le coup le plus
» terrible que le diable ait jamais reçu ensuite, ç'a été à
» l'époque de la conversion de Paul. Ah ! comme cela l'a
» fait chanceler et tituber, le pauvre diable. Et pourquoi ?
» Pourquoi ? Parce qu'il savait bien que quand Paul serait
» converti, il réussirait sûrement à amener au Calvaire
» par le raccourci le plus rapide des milliers et des milliers
» de pauvres pécheurs impuissants. » — « C'est vrai ! c'est
» vrai ! Louez le Seigneur ! » crient les auditeurs enthousiasmés. — L'orateur continue : « Ah ! mes amis, quand
» Paul a été converti et quand le cri a été entendu : Voici,
» il est en prière, savez-vous ce qui est arrivé ? Tous les
» anges dans le Ciel ont attrapé les cordes des cloches
» Halléluiah, et ils ont sonné un tel carillon que jamais le
» Ciel n'en avait entendu de pareil auparavant. » — « Gloire
» à Dieu ! » clame la multitude.

Mais revenons au Réveil actuel. Cette allocution où le

diable joue un si grand rôle m'en rappelle une autre du Réveil d'aujourd'hui dans laquelle un homme se décrit lui-même comme le grand *ex-général* dans l'armée du diable. « J'étais autrefois la terreur des gens dans le voisinage, là » où je vivais. Le diable et moi nous étions des conquérants » victorieux. J'avais avec moi 80 jeunes gens menant joyeuse » vie. Mais maintenant j'ai quitté le service du diable et » — ajoutait-il naïvement — « le diable a beaucoup perdu en » me perdant. »

A Ferndale, au milieu du torrent des prières et des cantiques qui caractérise la réunion à laquelle j'assiste, il y a cependant un certain nombre d'allocutions. Plusieurs sont en Gallois, et c'est alors, beaucoup plus que lorsqu'il s'agit des chants ou des prières, c'est alors que j'ai regretté le plus de ne pas savoir le gallois. Tout de même la flamme de la vie, allumée dans ces âmes par le Saint-Esprit, peut s'apercevoir à travers leurs paroles incomprises comme par un mystérieux effet de transparence. Un homme fait un discours en gallois, un discours de louange et d'adoration joyeuse et reconnaissante. Mon voisin, le ministre, se penche à mon oreille et me dit : « Vous voyez et vous entendez » cet homme, il a perdu cette année même ses deux fils de » 20 à 25 ans, morts tous deux de consomption; et pour- » tant il est rempli d'une sainte joie. Il s'oublie complète- » ment lui-même et il oublie tout dans la communion du » Seigneur ! » Et je me rappelle ce trait de l'histoire galloise, de l'époque où la petite mais vaillante nation était en butte à d'incessantes attaques et en proie à d'incessantes conquêtes. Le jour où l'un des châteaux des oppresseurs était détruit de fond en comble était un jour de joie universelle où, selon les paroles d'un écrivain gallois, « le père privé d'un fils unique oubliait son malheur. » Ce que le sentiment patriotique faisait alors, je vois le sentiment religieux le produire encore plus complètement aujourd'hui sous mes yeux.

Un autre homme fait, encore en gallois, une allocution

qui a l'air très appréciée, car elle soulève des marques très bruyantes d'approbation et des rires inextinguibles. Il parle, me dit-on, des mages et les loue d'avoir eu la sagesse de suivre l'étoile, et il tire de leur histoire diverses applications. Un autre, un jeune homme, parle ensuite en anglais par égard pour le visiteur que je suis et il dit : « Notre frère âgé » (aged brother) qui vient de parler des mages a oublié un » point, il y a une faute même dans les sages d'Orient. Ils » se sont arrêtés de suivre l'étoile pour aller vers Hérode, » c'est-à-dire vers un homme qui n'avait aucune sympathie » pour le Réveil de cette époque et qui ne pouvait pas le » comprendre. Eh bien! je désire que les nouveaux conver- » tis, eux, ne cessent pas de suivre l'étoile et qu'ils n'aillent » pas à la maison d'Hérode. Il y a une multitude de maisons » d'Hérode à Ferndale. Il y en a une en particulier... » Et il se met à donner des détails très précis qui m'échappent parce que je suis étranger, mais je comprends qu'il doit viser quelque barraque de foire établie dans un quartier de Ferndale pour amuser les mineurs pendant leurs jours de congé. C'étaient les vacances de Pâques. Il adjure les mineurs convertis de n'y pas mettre les pieds. Il parle avec force et puissance; quelquefois, quand l'émotion l'emporte, il quitte l'anglais pour parler gallois et tomber bientôt dans le hwyl. Puis il reprend l'anglais. Nous reviendrons tout à l'heure à son allocution en parlant du hwyl.

Un geste familier des prédicateurs ou discoureurs gallois, ministres et laïques, consiste à fermer et à rouvrir leur Bible machinalement pendant qu'ils parlent. A la première allocution galloise que j'ai entendue, je n'ai pu m'empêcher de pousser un soupir de soulagement lorsqu'au bout d'un certain temps j'ai vu l'orateur fermer délibérément sa Bible et la saisir par le dos en la tenant verticalement et en l'appuyant sur la chaire : « Bon! me suis-je dit; il a enfin terminé son discours! » Et comme je n'y comprenais goutte, je me suis réjoui. Pour qui ignore le gallois, les allocutions

galloises paraissent infiniment plus longues que les cantiques gallois ou les prières galloises. Mais j'étais loin de compte. Car voilà mon discoureur qui au bout de quelques instants remet la Bible à plat sur le pupitre et l'ouvre en feuilletant les pages. « Hélas ! le voilà qui recommence ! » pensai-je. Ces alternatives se perpétuèrent tout le long de l'allocution. Depuis, je pus me convaincre qu'il y a là un mode particulier de gesticulation qui n'a rien à voir avec l'imminence plus ou moins prochaine de la cessation du discours.

Aux exhortations il faut joindre les *témoignages* dont je citerai quelques exemples dans le chapitre sur les résultats. Je me bornerai ici à noter une impression. J'ai eu parfois le sentiment que le Réveil devait être dans une période de décadence, de décroissance, que certaines choses tendaient à passer de la fraîcheur du premier jet spontané à la routine de l'habitude. En plusieurs endroits, quand j'ai pu assister à plusieurs réunions de suite dans la même localité, comme à Rhos, j'ai cru constater que c'étaient toujours les mêmes qui priaient ou parlaient. A Aberdare, j'ai entendu un converti du Réveil raconter deux soirs de suite en deux réunions consécutives la même histoire, l'histoire de sa conversion, semblable à ces loriots qui répètent immuablement leurs trois notes..... Dans ce même Aberdare, d'ailleurs, M. Quenton Ashlyn a bien raconté trois fois sa conversion, en trois réunions successives, dans la même journée. — Et cependant un scrupule me vient. Il est fort possible que le même et identique récit, le même et identique *témoignage*, puisse être reproduit avec un sentiment toujours nouveau et qui, au lieu de s'atténuer et de disparaître, persiste et même se développe. Et alors le récit peut paraître identique, stéréotypé, à l'auditeur qui ne ressent pas en soi l'émotion de l'orateur, parce qu'il n'a pas vécu la même expérience ou parce que cette émotion ne se communique pas à lui. Mais pour l'orateur lui-même et pour

celui qui est gagné par l'émotion de l'orateur, l'émotion profonde, intense, nouvelle, se fusionnant avec le récit, donne au récit ancien une coloration toute fraîche. C'est toujours la même chose et pourtant ce n'est jamais la même chose. Après tout n'est-il pas possible de reproduire le même récit — celui de la mort du Christ — avec une émotion toujours renouvelée, restaurée? Pourquoi le converti qui a été sauvé d'un abîme de misère et de perdition, ne pourrait-il pas à maintes et maintes reprises et sans se lasser, redire le poème de sa délivrance, avec un frémissement toujours original, inédit, et des nuances d'émotion indéfiniment variées?

5° Il n'est pas nécessaire ici d'insister longuement sur la *prière* : nous en avons déjà parlé à propos des cercles de prières, puis à propos de l'atmosphère spirituelle des assemblées; et nous en reparlerons lorsque nous étudierons le hwyl, les prières simultanées, le rire... La prière joue un rôle si considérable et si varié dans le Réveil gallois qu'il est impossible de renfermer sous une seule rubrique tous les faits qui s'y rapportent et toutes les réflexions qu'elle soulève.

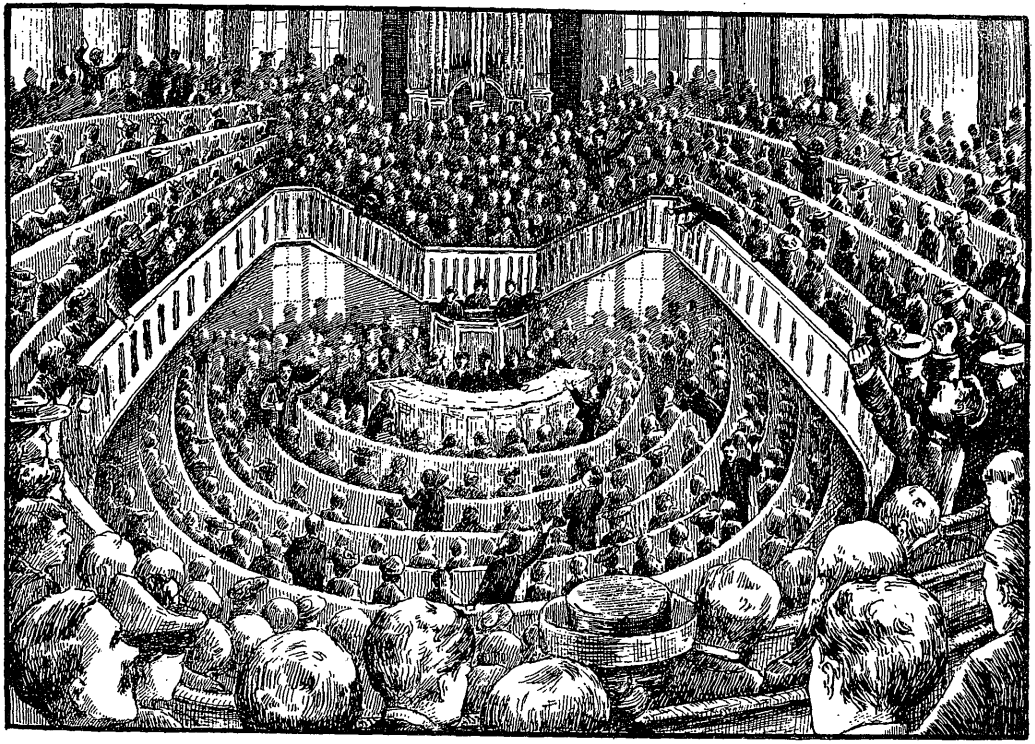
Quelques remarques n'en trouveront pas moins ici leur place toute naturelle.

Quant à l'attitude extérieure, d'ordinaire le prieur qui ouvre la réunion s'agenouille au *Set Fawr*. Les prieurs qui prient pendant la réunion se lèvent et demeurent debout, s'ils restent à leur place; mais s'ils traversent la chapelle pour se rendre au *Set Fawr*, ils s'y agenouillent. Il est arrivé que des petites filles se sont mises à prier perchées sur le genou d'un pasteur. L'assemblée reste toujours assise pendant les prières.

Evan Roberts ne veut pas que celui qui se lève pour prier sache ce qu'il va dire; s'il le sait, ce n'est plus de la prière, car la prière est l'effusion des aspirations du cœur. Et effectivement les Gallois qui se lèvent ou s'agenouillent pour prier ne savent pas ce qu'ils vont dire, « sur quoi » ils vont

prier, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Ils ne savent qu'une chose, c'est que leur cœur brûle au dedans d'eux : ils ouvrent la bouche, et, ce déclanchement opéré, la prière sort comme par un automatisme subconscient. C'est ce qui explique la très grande fréquence des interjections, des exclamations, des phrases coupées dans ces prières frémissantes. Il n'est pas rare d'entendre des prières où presque toutes les phrases successives commencent par *O*, ou bien *O Arglwydd* (ô Seigneur!) Très habituelle aussi est la triple répétition de certains mots, de certains lambeaux de phrases, de certaines phrases courtes tout entières. Lorsqu'un mot ou une phrase est ainsi répété trois fois, c'est en général que la toute première fois l'apparition en a été saluée par de bruyantes marques d'assentiment de la part de l'auditoire : alors le prieur répète ce qui a été approuvé, en insistant, d'une voix plus retentissante et d'une accentuation plus impérieuse ; les marques d'assentiment redoublent ; le prieur, de plus en plus excité, lance le même mot ou la même phrase pour la troisième fois en forçant encore plus sa voix : et les éjaculations enthousiastes de l'assemblée atteignent leur paroxysme...

On dit souvent que les longues prières tuent les réunions de prière, qu'il faut, pour qu'une réunion de prière soit bonne, que les prières soient brèves et nombreuses. Dans les réunions galloises auxquelles j'ai assisté, il n'y a pas eu ou presque pas de prières courtes. Ceux qui se sentent poussés à prier ne peuvent soulager leur cœur et « épuiser leurs pétitions » en deux ou trois courtes phrases ; de l'abondance de leur cœur leur bouche parle ; plus le bouillonnement intérieur est intense et profond et violent, plus la prière se prolonge, et ils ne peuvent se taire avant d'avoir déversé le trop plein de leur cœur, avant d'avoir *répandu leur âme* devant Dieu. J'ai remarqué que très souvent la première prière, la prière initiale par laquelle s'ouvre la réunion, était extrêmement longue, plus longue que les au-



Scènes typiques dans une chapelle. — Prières simultanées.

tres, ce qui est un peu surprenant, car au début de la réunion, il n'y a pas encore de suggestion émotive collective très forte. Il faut croire que ceux qui prient ainsi au début, soit qu'ils le fassent spontanément, soit qu'ils y soient invités, appartiennent à la catégorie des *meneurs*, des *entraîneurs*.., Il faut bien que quelqu'un commence. Celui-là — ou celle-là — commence qui se sent dans l'âme une ferveur débordante, et cette ferveur s'exprime en une très longue prière. « La première prière, a dit un visiteur (1), fut pro-
» noncée par un jeune homme d'environ 20 ans, une longue,
» intense prière, si longue, si interminable, que j'avais
» peur qu'à la fin il ne s'évanouît, de fatigue et d'épuise-
» ment. Je soupirai après une *clôture musicale* pour inter-
» rompre cette tension. Mais enfin la prière se termina, et
» le jeune homme se leva, avec le visage d'un homme qui
» a traversé une grande expérience, et il reprit son siège. »

Lorsqu'il arrive que la prière est courte, c'est alors qu'elle se réduit, par exemple, à la récitation d'un chapitre de la Bible, d'un psaume tel que le psaume 53. Ces récitations sont toujours faites avec une extraordinaire puissance.

Généralement, le prieur, au fur et à mesure que la prière se prolonge, gesticule avec énergie, les poings fermés et crispés, et boxant en cadence : nous y reviendrons en parlant du hwyl.

Dans le matériel des idées et images qui reviennent dans les prières, le diable joue un grand rôle, pas à son avantage assurément... si bien même qu'on finit par se demander parfois si ces sentiments de haine violente contre le diable ne risquent pas de franchir les bornes de la charité évangélique. A Liverpool, 4 avril, une femme dans sa prière rend grâces de ce que « le diable en ces jours est obligé de tra-
» verser tant d'endroits avec son chariot presque vide ». Passe encore. Mais à Wrexham un homme remercie Dieu

(1) Vine Hall.

de ce qu'il a écrasé la tête du diable, et il demande au Tout-Puissant de brûler les pieds et la queue de Satan et de lui couper les griffes, afin qu'il soit incapable de faire du mal aux enfants de Dieu... Pour un peu, on finirait par plaindre... ce pauvre diable!

La note dominante des prières est celle de l'action de grâces, de la reconnaissance, du remerciement. On entend sans cesse retentir les mots *Diolch i Ti*, comme si les Gallois n'étaient jamais fatigués de les répéter, et ne pouvaient trouver assez de souffle et de voix pour les prononcer suffisamment. Quelques-unes de ces actions de grâces sont poétiques à leur façon. Par exemple : « O Dieu ! l'enfer » tremble et le ciel sourit! » Et encore : « La rose de Saron, » oh! comme elle est belle! elle parfume toute la vieille » vallée de Rhondda! » D'autres sont singulièrement touchantes : Une voix, entrecoupée par l'émotion, s'écrie : « Personne ne peut dire que tu n'es pas bon. Je suis » mieux informé. Qu'étais-je avant que tu m'aies relevé ! » Il n'y a personne nulle part qui soit aussi bon, aussi » tendre, pour un vieux vagabond comme je l'étais — per- » sonne nulle part qui soit pareil à Jésus-Christ. Aide-moi » à ne jamais déshonorer ton nom! » — Un vieux berger s'écrie, faisant allusion à la marque mise au fer rouge sur la toison des brebis — marque qui est abîmée, détruite, lorsque la brebis s'égare dans des buissons dont les épines déchirent la toison : « O Seigneur, mon nom était jadis sur » le livre de l'Eglise, et puis je me suis laissé égarer dans » les buissons épineux, mais tu m'as retrouvé, tu m'as » ramené. Oh ! renouvelle, rafraîchis ma marque ! »

A côté des prières d'actions de grâces, il y a les prières qui sont de véritables cris. *Crier à Dieu, lutter avec Dieu, agoniser* dans la prière, ces expressions deviennent tout à fait, littéralement exactes. On peut entendre effectivement les cris déchirants de pécheurs qui s'estiment perdus et qui supplient le Dieu de miséricorde d'avoir pitié d'eux :

« Seigneur, sois miséridordieux envers *moi! moi! moi!* » une grande pécheresse, ou un grand pécheur comme » moi ! »

A Aberaman, à Aberdare, j'ai entendu des pécheurs troublés prier avec une grande émotion, suppliant Dieu de leur pardonner, déclarant avec larmes qu'il ne pouvait y avoir de pardon pour des pécheurs semblables à eux, que leurs péchés étaient trop noirs ...mais au cours de leurs prières, et tandis qu'ils se désespéraient, parfois au milieu d'une phrase commencée, la lumière éblouissante se dressait devant eux, une paix céleste les inondait, et subitement de supplication désolée la prière se transformait en action de grâces enthousiaste. C'est vraiment l'un des spectacles les plus touchants auxquels il soit possible d'assister. Près de l'endroit où je vais chaque année passer mes vacances, la ligne du chemin de fer s'élève progressivement au-dessus de la plaine, à une très grande hauteur, pour redescendre de l'autre côté. Le point culminant de la ligne se trouve au milieu d'un très long tunnel. Quand on est averti et quand on y prête attention, l'oreille discerne très exactement l'instant précis où le train, cessant tout à coup de monter, commence à descendre : le bruit de la locomotive et le *son* des roues se modifient d'une manière sur laquelle il n'y a pas de méprise possible. C'est à quoi je pensais en entendant ces prières galloises : là aussi, l'oreille attentive et avertie pouvait discerner, et mieux encore, le changement de son, la modification de rythme, attestant la métamorphose intérieure profonde. Et mon interprétation m'était, d'ailleurs, confirmée non seulement par les causeries que j'avais avec des Gallois après la réunion au sujet de la réunion, mais aussi par les remarques de mes voisins pendant la réunion elle-même, et aussi par l'attitude de l'assemblée et de Dan Roberts, commentaire perpétuel de ces inoubliables et incomparables prières. L'assemblée, en effet, suivait de sa sympathie et de ses prières ces combats intimes et tragiques

qui se poursuivaient sous ses yeux, à ses oreilles : les interjections émues, passionnées partaient de tous les coins de la salle, comme des fusées, se croisant, se mêlant, se succédant, avec une ferveur redoublée. Et Dan Roberts calme, sérieux, grave, redoublait lui aussi de prière silencieuse dans ces instants critiques ; on voyait ses lèvres remuer, remuer, remuer toujours plus. Puis, tout à coup, à l'instant où la louange succédait à la détresse dans la prière du nouveau converti, la figure de Dan Roberts s'illuminait, un sourire céleste passait sur ses traits, ses lèvres cessaient de se mouvoir, il écoutait, il écoutait comme perdu dans une extase, laissant seulement parfois jaillir de son âme ravie ces exclamations à demi-voix : *Diolch iddo ! Diolch! Diolch! Bendigeddig!* Et souvent l'enthousiasme de la foule était tel que le converti ne pouvait même pas achever sa prière. Il était interrompu et noyé dans une magnifique explosion du refrain classique repris et répété plusieurs fois par l'assemblée toute vibrante : *Diolch iddo ! Diolch iddo !*

6° Enorme est le rôle joué par le *chant* dans le Réveil. Un caractère spécial de ce Réveil, c'est que l'Evangile y est chanté plutôt que prêché. Et, chose remarquable, le Réveil, marchant par la puissance du chant plutôt que de la prédication, ne s'est guère éloigné des régions où le peuple chante. Tandis que, dans les réunions galloises, la prédication est généralement supprimée, le chant demeure avec la prière et les témoignages, leur disputant la place, ne trouvant de concurrrent sérieux que dans la prière — car les témoignages ne viennent guère qu'à la fin de la réunion — et tout le long de la réunion, tantôt c'est le chant, tantôt c'est la prière qui l'emporte. Dans une réunion tenue le 17 février, un Anglais trouva qu'il y avait décidément trop de chant, et au moment où les assistants commençaient un nouveau cantique qui débute par ces mots : *Nous souvenant des agonies du jardin de Gethsémané*, l'Anglais se leva

et voulut faire faire silence. Mais Evan Roberts dit aussitôt, calmement : « Continuez de chanter, amis. » Toutefois, l'Anglais persista, et il allait avoir gain de cause, lorsqu'il eut le malheur de laisser échapper ces mots, pour expliquer son attitude : « Je suis venu ici pour voir le Sauveur. » Aussitôt Evan Roberts saute sur ses pieds : « Est-ce que » vous avez compris l'hymne gallois? mon ami », demanda-t-il, et l'Anglais répliqua : « Mais je ne sais pas le » gallois. » « Eh bien, alors, répliqua Evan Roberts, d'un ton bienveillant, mais ferme : asseyez-vous, s'il vous plaît. » « Continuez de chanter, mes amis, dit-il à la congrégation ; » cet hymne est la chose la plus divine que nous ayons. »

Plus tard, il est arrivé à Evan Roberts de dire : Dans sa première période, le Réveil a été surtout chantant ; dans sa deuxième, c'est la prière qui doit l'emporter. Et, en effet, dans la seconde période, Evan Roberts arrête souvent le chant pour prescrire à l'assemblée de prier. Mais enfin le chant reste, avec la prière, la grande puissance des réunions galloises.

Les Gallois sont un peuple essentiellement musical, ce qui s'accorde avec leur tempérament émotif. « Dans le Pays de Galles, il n'y a que des oiseaux chanteurs », a dit M. Stead. Les Gallois savent si bien les cantiques qu'ils n'ont besoin d'aucun livre d'hymnes. Un Alexander est ici tout à fait superflu pour apprendre aux assemblées les cantiques ou pour les décider à chanter avec entrain. Il suffit que quelqu'un entonne un hymne pour que l'assemblée suive aussitôt et toutes les strophes y passent, chantées avec une mémoire et une sûreté impeccables. Et quelquefois celui ou celle qui entonne ainsi et qui déchaîne ce volume immense d'harmonie et de mélodie, c'est un garçon, c'est une petite fille de cinq à six ans.

A Bangor, c'est le chant non prémédité d'un cantique qui a fait éclater le Réveil. Dans le fumoir du Collège de l'Université, un étudiant s'est mis à fredonner la mélodie

Aberystwyth ; bientôt le murmure s'est changé en un chant et bientôt... voilà que tous les étudiants présents se sont trouvés à genoux ! Sur ces entrefaites, d'autres étudiants arrivent sifflant et criant, ils ouvrent la porte, voient ce spectacle extraordinaire, s'arrêtent sur le seuil cloués d'étonnement et presque de terreur, puis les uns s'enfuient, les autres entrent et s'agenouillent à côté de leurs camarades. L'un des fuyards revient au bout d'une heure, il trouve le fumoir toujours occupé par la réunion de prière... C'était le Réveil.

Les Gallois chantent en parties, et cela à peu près constamment : on dirait, à les entendre, un chœur exercé, entraîné. Les chants sont enlevés avec un sentiment musical extraordinaire, une mesure impeccable, un entrain merveilleux — le tout sans livres. Ce qui est d'autant plus remarquable que les chants proprement gallois sont compliqués et difficiles ; souvent les basses y revêtent l'allure de parties fuguées. Mais tout marche puissamment, splendidement, sans accroc. Et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer : les notes hautes, qui ressortent avec une pureté de cristal et qui, plus elles sont hautes, plus elles deviennent limpides et intenses, ou bien les roulements persistants et majestueux des basses qui accompagnent superbement les mélodies. Seuls les solistes ont à la main leur livre, sans doute en prévision d'un lapsus possible, mais ils ne le consultent pas toujours ou pas constamment. Probablement ce qui fait qu'ils se passent de livres quand ils chantent tous ensemble, c'est que si l'un d'eux a une défaillance momentanée, elle se perd dans la masse et il est soutenu ou repêché par l'ensemble, tandis qu'une défaillance, pour un soliste, serait plus grave et plus difficilement réparable. On m'explique que, dès l'enfance, à l'école, on apprend aux enfants la musique non pas d'après notre notation ordinaire avec portées, clefs, etc., mais d'après une notation par lettres appelée *solfa* ; et à peu près tous les petits Gallois sont

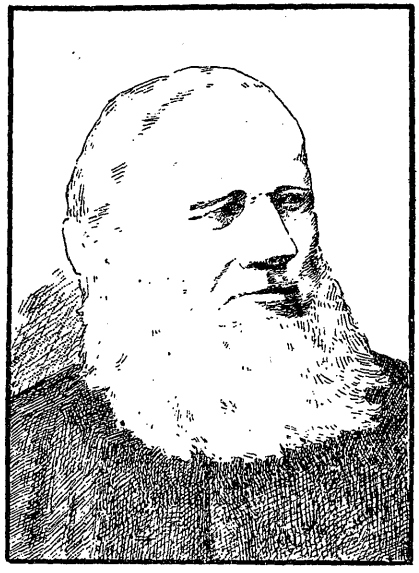
capables de déchiffrer à livre ouvert et sans faute des chants quelconques écrits en solfa. Mais on leur apprend aussi avec grand soin les hymnes chantés à l'église, paroles et musique; on les leur apprend si bien que ces hymnes sont en quelque sorte incorporés à leur substance et qu'ils en disposent avec une aisance souveraine pour toutes sortes de combinaisons. Je m'explique. Si on prend en mains un recueil d'hymnes gallois, on s'aperçoit bien vite qu'il est composé de deux parties juxtaposées ou plutôt — superposées. En bas des pages, ce sont les paroles des cantiques; et les poésies se suivent avec leur numérotation particulière. Le recueil que j'ai sous les yeux contient 930 cantiques, abstraction faite de quelques appendices que je néglige. Au haut des pages, ce sont des mélodies, qui se suivent, elles aussi, avec leur numérotation propre. Le recueil que j'ai sous les yeux en contient 300. De plus, chaque mélodie a un titre spécial par lequel elle est connue et désignée : des noms géographiques très souvent, *Moscou, Dusseldorf, Franconie, Aberystwyth, Bangor, Boston, Edimbourg, Hambourg*, etc., quelquefois des noms de compositeurs : *Gounod, Mendelssohn*, quelquefois des noms bibliques : *Babel, Bethanie, Eden, Calvaire, Sabbat, Tabor, Tabernacle*, des noms de saints : *Saint-André, Saint-Chrysostome, Saint-Jean, Saint-Joseph, Saint-Pierre*, etc. Comme on le voit immédiatement, puisqu'il y a 930 poésies et seulement 300 mélodies, il n'y a pas une mélodie pour chaque poésie. Mais plusieurs poésies peuvent être chantées et sont chantées sur la même mélodie. Il y a déjà une classification faite à ce point de vue dans le recueil imprimé. Les cantiques divers — tantôt 2, tantôt 3, tantôt 4, quelquefois davantage — placés au-dessous ou parfois à côté des mélodies peuvent être tous chantés sur la mélodie qu'ils entourent. Mais ce ne sont pas les seules combinaisons possibles. Et il arrive fréquemment que quelqu'un, dans une assemblée galloise, a tout à coup l'idée d'opérer entre une poésie et une mélodie

un mariage inédit. Il entonne le cantique sur un autre air que l'air accoutumé ou que les airs accoutumés, et l'assemblée saisit immédiatement l'intention, et opère sans heurt ni secousse la combinaison nouvelle. C'est là ce qui explique que dans les brochures publiées par le journal le *Western Mail* sur le Réveil gallois, très souvent quand on mentionne le chant d'un cantique, on indique non seulement les premiers mots de la poésie, mais aussi le nom de la mélodie sur laquelle le cantique a été chanté. On vous dira, par exemple, que, à telle réunion, le *Diolch iddo* a été chanté sur la mélodie *Bryn Calfaria*, au lieu de la mélodie habituelle : *Caersalem*. A vrai dire, cet arrangement parallèle et symétrique des mélodies d'une part, des poésies de l'autre, n'est pas une particularité absolument spéciale aux Gallois. J'ai vu bien des livres d'hymnes anglais arrangés sur le même modèle et même avec plus de raffinement encore. J'ai, par exemple, entre les mains celui de l'ancienne église écossaise des Presbytériens Unis, les U. P. — église qui a disparu maintenant, fondue avec l'église libre : les pages en sont coupées au milieu, de telle sorte que la partie réservée aux mélodies peut se feuilleter et s'ouvrir indépendamment de la partie réservée aux strophes. Cet arrangement permet de chanter, sous réserve des possibilités, n'importe quelle poésie sur n'importe quelle mélodie, en ayant le livre ouvert *à la fois* aux deux endroits de la mélodie et de la poésie. Toutefois, ce que je n'ai vu nulle part ailleurs qu'au Pays de Galles, c'est la liberté souveraine, l'aisance suprême, avec laquelle, sans l'usage d'aucun livre et sous l'évidente inspiration du moment, n'importe qui opérait la jonction d'une strophe avec une mélodie de son choix. Et ce qui augmente encore la richesse et la variété du chant gallois, c'est que les réunions les plus nombreuses, les plus revivalistes, celles qui sont faites sous la présidence ou avec la présence de quelques-uns des jeunes revivalistes, sont des réunions d'alliance évangélique,

où toutes les rivalités et différences confessionnelles sont oubliées et écartées. Mais les différences musicales ne le sont pas, et c'est fort heureux. Les baptistes, les méthodistes, les congrégationalistes, n'ont pas les mêmes recueils d'hymnes. Et sans doute il y a certains cantiques favoris et certaines mélodies préférées qui se retrouvent dans presque tous les recueils. Mais il y en a aussi qui ne se rencontrent que dans un ou deux recueils. Tous ceux qui viennent aux réunions apportent avec eux non pas leurs livres d'hymnes dont ils n'ont que faire, mais la connaissance intime et familière qu'ils possèdent de leurs propres hymnes. Et tantôt c'est un baptiste qui au *Set Fawr* entonne un hymne baptiste, tantôt c'est à la galerie un méthodiste qui déchaîne un chant méthodiste, tantôt c'est dans le bas un congrégationaliste qui met en train un cantique congrégationaliste. Si le chant est nouveau pour une partie de l'assemblée, il y a toujours un nombre d'assistants suffisamment au courant du cantique pour le chanter avec entrain et force, et, dès la deuxième ou la troisième strophe, toute l'assemblée est au fait et se mêle au chant. D'ailleurs, depuis cinq mois et plus que durent les réunions de Réveil sur le terrain de l'alliance évangélique, les Gallois ont tous énormément enrichi leur répertoire : il ne leur faut pas si longtemps pour apprendre un cantique nouveau, friands comme ils sont de toute musique et de toute poésie religieuse nouvelle.

Effectivement les Gallois sont si musiciens qu'il n'est pas rare, lorsqu'on leur chante un hymne inédit, qu'au bout de deux ou trois strophes, l'assemblée, ayant attrapé le refrain, se mette à chanter avec le soliste. Dans une réunion, dit-on, Mme Kate Morgan Llewelyn a chanté un solo sur un air de sa propre composition. La mélodie a enthousiasmé l'auditoire, qui a appris l'air avant que Mme Llewelyn ait fini de chanter ; lorsqu'elle arrive au dernier verset, la congrégation tout entière chante avec elle de tout son cœur.

A Birkenhead, mon ami X... eut une nouvelle aventure à joindre à celle du Gallois qui voulait à Liverpool lui faire lever la main. Nous étions assis par terre sur des marches d'escalier entre les bancs à la galerie, les seules places que nous eussions pu trouver. J'avais le privilège d'avoir une marche d'escalier pour moi tout seul. M. X..., au-dessous de moi, partageait sa marche avec un Gallois. A un moment, le Gallois, après nous avoir offert quelques biscuits qui furent les bienvenus, reproche amicalement à M. X... de ne pas chanter : « Mais vous voyez » bien que je suis étran- » ger. Je ne sais pas le » gallois. — Qu'est-ce » que ça fait? dit l'autre. » — Mais ça fait beau- » coup, reprend M. X... ; » non seulement je ne » comprends pas les pa- » roles, mais je ne les » sais pas, et je serais » incapable de les répé- » ter. — Eh bien ! vous » pouvez bien chanter » l'air, voyons, c'est la troisième ou la quatrième fois qu'on » le chante ! »



Gwilym Hiraethog
Auteur du *Dyma Gariad* (Torrents d'amour et de grâce).

La conduite d'Alexander forme un très grand contraste avec celle de ce Gallois. J'ai lu que le jour où commença à l'Albert Hall la mission Torrey-Alexander, Alexander, pendant qu'il pressait les gens de chanter suivant sa coutume, leur dit tout à coup : « Ne soyez pas passifs, et si vous ne

» pouvez chanter les mélodies, répétez les paroles. Dieu ne » regarde pas à vos voix, mais à vos cœurs, et si vous faites » ce que vous pouvez, vous avez autant de profit que celui » qui a le plus bel organe. » Ainsi Alexander conseillait de chanter les paroles, dût-on chanter faux, dût-on ne pas chanter la mélodie. Notre Gallois conseillait de chanter la mélodie, dût-on se borner à la fredonner, ne comprenant pas et ne sachant pas les paroles. Alexander sacrifiait la musique aux paroles. Le Gallois sacrifiait les paroles à la musique.

Comme illustration des capacités musicales des Gallois, j'ajouterai encore que j'ai vu à Rhos un fait assez curieux dans son genre. Par extraordinaire, il y avait un organiste. Mais c'était quand même l'assemblée qui entonnait, sans indication, les cantiques. Dès qu'un cantique était commencé, le souffleur se précipitait derrière l'orgue, et au bout de quelques mesures l'orgue faisait discrètement son entrée, se joignant tout simplement à l'assemblée, sans qu'il y eût rien qui détonnât, sans qu'on eût la moindre sensation de heurt. Une autre fois, dans la même soirée, c'est l'organiste qui a eu l'idée de faire chanter une mélodie, et, sans indication, il a commencé de jouer les premières mesures : l'assemblée a suivi en chantant.

Les cantiques gallois, vraiment gallois, sont beaux. Comme le dit fort bien M. Saillens, « ils sont graves, sans » être lents; ils rappellent, souvent à s'y méprendre, des » Noëls de nos campagnes de France et surtout de Bre- » tagne; ils ont ce je ne sais quoi de mélancolique qui » marque en tout pays la fréquentation solitaire de la mon- » tagne et de la mer. » Pour la plupart en mineur, ils présentent souvent de réelles complications quant à l'enchevêtrement des parties ou quant au rythme et à la mesure. C'est une autre espèce de musique, plus profonde et plus pénétrante que celle des hymnes Sankey et Alexander, et de plusieurs des chants du recueil Mac-All. On sent la dif-

férence très bien, lorsqu'une assemblée galloise se met à chanter quelqu'un de ces cantiques populaires qui, par la mission Torrey, se sont infiltrés dans le public religieux. La différence saute... aux oreilles. C'est quelque chose d'analogue à la différence entre la musique du cantique : *O Christ ! j'ai vu ton agonie...* et celle de l'hymne Mac-All : *Venez au Sauveur qui vous aime...*

La musique des hymnes Sankey, Alexander, etc... oscille trop souvent — je ne voudrais choquer personne et je fais aussi grande qu'on voudra la part des exceptions, — elle oscille trop souvent entre la musique vulgaire, la musique chant d'Armée du salut, d'une part, et d'autre part, la musique langoureuse d'une romance sentimentale. Je trouve pour mon compte quelque chose de ce sentimentalisme, même dans le *Glory Song*, même dans le *Dites à ma mère que je serai là*. La musique galloise, elle, est toujours distinguée et en même temps mâle et virile. On en trouvera des échantillons dans le petit recueil de l'*Etoile*, auquel nous avons déjà plusieurs fois renvoyé, — et aussi dans le recueil Mac All qui contient quelques chants gallois : la mélodie appelée *Joanna* (cant. 22 : O bonheur ! ô grâce, voici le Sauveur), la mélodie *Béthel* (cant. 192 : Il est un pays bienheureux, où les larmes sont inconnues).

L'un des cantiques gallois a acquis une importance toute particulière dans le Réveil, c'est le *Diolch iddo*. Le témoignage de chaque nouvelle conversion est invariablement salué par un *Diolch iddo* enthousiaste. Dès que quelqu'un « cède », ou jette la nouvelle à l'Assemblée : « Quelqu'un s'est converti ! » et aussitôt tout s'interrompt, et l'Assemblée chante d'une seule voix :

Diolch iddo, diolch iddo, byth am gofio llwch y llawr.

(Béni soit, béni soit à jamais celui qui se souvient de la poussière de la terre !)

Dans une réunion, à un certain moment, un Anglais racontait une expérience touchante ; mais voici qu'une nou-

velle conversion est annoncée ; Evan Roberts semble étranger à tout le reste ; il interrompt celui qui parle : « Vite, dit-il, avec son splendide sourire, chantons : *Diolch* » *iddo !* Ne laissons pas les anges nous devancer dans la » louange ! » Et il bat lui-même la mesure, et l'on voit une joie d'enfant sur son visage : une âme gagnée, quel bonheur !...

Les mots chantés : *Diolch iddo byth am gofio llwch y llawr*, constituent le refrain de la première strophe d'une poésie qui commence par ces mots *Dyma Geidwad*. La poésie se chante sur la mélodie appelée *Caersalem* (1). — Quand on la chante en anglais, les mots *Diolch iddo* sont remplacés

(1) Elle se trouve reproduite, avec la traduction de la poésie galloise, au n° 7 (Dieu a visité la terre) du recueil des Chants de Réveil publiés par l'*Etoile*. — On chante quelquefois ce refrain d'une autre façon que celle qui est indiquée. C'est Evan Roberts qui semble être l'auteur de cette modification musicale. Dans les trois premières mesures de ce refrain (celles qui correspondent aux trois : Bénissons Dieu ! Bénissons Dieu ! Bénissons Dieu ! de la traduction française de la première strophe), on remplace les *deux* premières *blanches* par *quatre noires*, de la façon suivante :

si si	*si si*	*si la*
di-olch	di-olch	id-do
do do	*do do*	*do si*
di-olch	di-olch	id-do
sol si	*si si*	*si la*
di-olch	di-olch	id-do

(Toutes les notes au-dessus des *diolch* sont des noires, et les notes au-dessus des *iddo* sont des blanches.) Ce redoublement qui a commencé à Mardy, dans la vallée de Rhondda, a plu aux gens de Liverpool, qui le pratiquent sur une vaste échelle. Je l'ai entendu dans les deux réunions auxquelles j'ai assisté à Liverpool : Evan Roberts le chantait debout avec un plaisir manifeste, battant de la main la mesure et pressant le mouvement. Quelques jours après, à Trevor, où j'étais allé voir la revivaliste Mrs Jones, tandis qu'avant la réunion du soir on chantait des cantiques dans le petit salon des hôtesses de Mrs Jones, on commença par chanter le *Diolch iddo* tel qu'il est écrit, puis l'une de ces demoiselles se mit à dire : « Chantons-le maintenant à la mode d'Evan Roberts ! » et on chanta le redoublement.

par les mots *Songs of praises* : ce sont même les seuls mots d'anglais que j'aie entendu prononcer à Evan Roberts. Après la répétition indéfinie du *Diolch iddo* en gallois, il a interrompu l'assemblée pour dire : « Maintenant, chantons-le en anglais : Songs of praises ! »

Au *Diolch iddo*, il faut joindre le *Bryn Calfaria*, mélodie dont on a pu dire : « Aucune réunion galloise n'est complète sans le *Bryn Calfaria* » (1); elle a été composée par un fermier, William Owen, qui vivait à Prysgol, près de Carnarvon. Avant d'être fermier, il avait été carrier à Béthesda. C'était un génie musical autodidacte. Il est mort en 1893. — — On chante d'habitude sur cette mélodie une poésie de M. Williams de Pantycelyn, dont voici la traduction littérale, laquelle, il est vrai, n'est faite que sur une traduction anglaise, mais qui donnera tout de même une idée plus fidèle et plus exacte de la poésie en question que la traduction en vers très vague et lointaine publiée dans le Recueil de l'*Etoile* :

« Guide-moi, ô toi grand Jéhovah ! Etranger que je suis » à travers cette terre stérile ; Je suis faible, mais tu es puis- » sant, soutiens-moi avec ta main puissante; Pain du Ciel, » nourris-moi jusqu'à ce que je n'en aie plus besoin.

» Ouvre, ô toi, la fontaine de cristal d'où le flot qui guérit » s'écoule ; que le pilier de nuages de feu me conduise à » travers tout mon voyage ; Fort Rédempteur ! Sois toujours » ma force et mon bouclier.

» Quand je foulerai la limite du Jourdain, ordonne à mes » craintes anxieuses de s'apaiser. Mort des morts et des- » truction de l'enfer ! Conduis-moi en sûreté sur la rive de

(1) On trouvera cette mélodie au n° 48 (Jésus, pain de vie) du recueil de l'*Etoile* : malheureusement, comme je l'ai dit, on a eu la malencontreuse idée de transposer cette mélodie du mineur en majeur, ce qui la défigure et la dénature complètement. Il faut, de toute nécessité, rétablir le mineur en enlevant les quatre bémols à la clef, en remplaçant, de ci de là, un *sol* naturel par un *sol* dièze, un *ré* bémol par un *ré* naturel, etc., etc...

» Canaan : Des chants de louange, je te donnerai tou-
» jours. »

Le Recueil de l'*Etoile* reproduit (1) au n° 10 (Invocation) une mélodie qu'il convient de signaler. D'après un connaisseur, M. W. H. Jude, c'est la mélodie la plus ancienne du monde (*the oldest tune on record*) et cette mélodie, d'origine hébraïque, nommée *Leoni*, a beaucoup influé sur les compositeurs gallois religieux.

Beaucoup des cantiques gallois ont été composés soit quant aux mélodies, soit quant aux paroles, soit quant aux paroles et mélodies tout ensemble par des mineurs, des ouvriers, des paysans. J'ai entendu, à Rhos, un cantique original tout neuf composé par un mineur et exécuté dans des circonstances spécialement émouvantes. Il avait pour auteur un mineur qui avait été tué peu de jours auparavant par un accident de mine. Ce pauvre mineur s'était proposé de chanter lui-même cet hymne ce dimanche soir, précisément. Et, réalisant sa pensée, l'un de ses amis chantait à sa place l'hymne nouveau à la même réunion ; et ce qui ajoutait à l'impression produite, c'est que la femme du mineur décédé se trouvait là, dans l'auditoire, courageuse, confiante, joyeuse au sein même de sa grande douleur.

La mélodie connue sous le nom de *Diadème* a été reproduite au n° 47 (Couronné Roi) du Recueil des « Chants du Réveil » de l'Etoile. Cette mélodie n'est pas de M. Jude, comme l'indique à tort l'*Etoile* — M. Jude a simplement écrit l' « arrangement » — elle est d'un jeune ouvrier qui vivait au commencement du siècle dernier, il la composa un soir et l'apporta le lendemain matin à sa boutique. Les ouvriers se rassemblèrent autour de lui, attrapèrent vite la

(1) Heureusement il la reproduit exactement, quoiqu'elle soit en mineur. Mais il éprouve le besoin de s'en excuser, alléguant « que les mélodies mineures deviennent difficilement populaires », comme si la plupart des mélodies populaires n'étaient pas mineures !

mélodie et les diverses parties, et le chantèrent à leur grande satisfaction. Pendant des années, la mélodie avait été très populaire. Puis la vogue avait passé et l'air avait fini par être relégué dans « la division surnuméraire du nouveau Recueil Méthodiste » : c'est là qu'il a été repêché par le Réveil actuel qui lui a donné une nouvelle jeunesse. C'est le fameux Crown Him Lord of all ! *Couronnez-le Seigneur de tous !* Il faut avoir entendu ces majestueux roulements des basses du refrain pour se faire une idée de la puissance du chant gallois. Parfois on chante cette même poésie sur une autre mélodie, qui est aussi très belle dans son genre (*Miles Lane*), mais qui ne vaut pas le *Diadème*.

Dans une mission tenue au mois de mai à Newquay, le berceau du Réveil, le Rév. Seth Joshua, raconta la touchante histoire suivante :

Peu après le commencement du Réveil dans le Sud du Pays de Galles, Mr. Joshua dirigeait une mission à Liverpool. Un soir, pendant le service, il remarqua à sa droite, pas loin de lui, un vieux gentleman à la physionomie très intelligente, qui semblait suivre le service avec un grand intérêt et une grande dévotion. Lorsque Mr. Joshua se mit à décrire les choses merveilleuses qui se passaient au Sud du Pays de Galles, l'intérêt du vieux gentleman s'accrut visiblement. A la fin de la réunion il s'approcha du missionnaire, et lui dit : « Eh bien ! Mr. Joshua, ils ont un temps » magnifique au Sud du Pays de Galles. — Oui, répondit » Mr. Joshua, c'est, en vérité, merveilleux. — Dites-moi, » continua le vieillard, quels sont les hymnes chantés pen- » dant ce bienheureux Réveil ? — Eh bien ! on chante plu- » sieurs anciens cantiques favoris, tels que le *Dyma Ga-* » *riad*, etc... On chante aussi un simple chant d'enfant » (O na bawn fel Efe), on en est très épris. — Répétez-moi » cela, dit le vieux gentleman avidement. Répétez cela, » Mr. Joshua. » — Mr. Joshua répéta sa déclaration. « Et » est-ce que les adultes chantent aussi cela ? » demanda le

vieillard avec une avidité croissante. « Oui, dit Mr. Joshua, » ils en sont aussi épris que les petits enfants. » — « Vrai- » ment! » dit le vieillard, et les larmes se mirent à couler sur ses joues. « Je n'aurais jamais pensé que des hommes » et des femmes adultes chanteraient mon petit chant. » Quand je l'ai composé, continua-t-il avec émotion, je le » destinais seulement aux tendres petits enfants; mais » combien je suis heureux qu'il ait excité un écho dans les » cœurs des hommes et des femmes durant ce bienheureux » Diwygiad (Réveil)! » Le vieux gentleman était l'auteur de l'hymne revivaliste.

Il faut aussi que je raconte l'histoire du cantique favori des réunions galloises : le *Dyma Gariad*. Elle est assez curieuse, et elle m'a donné assez de mal à obtenir, pour mériter d'être reproduite. Le *Dyma Gariad*, ce cantique que M. Saillens a traduit, qu'on a chanté à l'Oratoire, à Paris, dans la réunion du 1er mai, m'était connu avant même mon départ pour le Pays de Galles. M. le pasteur Robin m'en donna une épreuve le jour même où j'allais quitter Paris pour me rendre à Londres. M. Lombard me le chanta, il me le chanta avec enthousiasme, car il l'admirait beaucoup. Dès lors, ce chant dont on m'avait parlé, qu'on m'avait chanté, qu'on devait chanter à l'Oratoire lors de la réunion que je devais présider à mon retour, prit dans mes préoccupations une place assez considérable. Grande fut ma joie de le réentendre dans plusieurs réunions galloises. Je me le faisais chanter chez mes hôtes divers, quand ils me demandaient quels étaient les cantiques qui me plaisaient le plus. Un jour à Trevor, chez les demoiselles qui logeaient la revivaliste du Nord, Mrs. Jones, un petit garçon arriva pour chercher je ne sais quelles provisions (lait ou autre chose?... ces demoiselles tenaient une sorte d'épicerie); le petit avait l'argent pour payer plié dans un morceau de papier et épinglé dans sa poche; on m'a présenté le bonhomme; on l'a juché sur une

chaise et on lui a dit : « Chantez au gentleman le *Dyma Gariad.* » Il s'en acquitta du mieux qu'il put; cela laissait à désirer. On crut me devoir une explication, et l'on m'apprit qu'il était écossais. L'honneur gallois était sauf. A l'une des réunions de Birkenhead, une petite fille derrière moi a entrepris à son tour de le chanter, dans la chapelle, pendant l'attente avant la réunion, et cette fois le chant a si bien marché qu'une jeune fille voisine lui a aussitôt envoyé des bonbons pour la récompenser. Pendant cette même réunion, la foule restée faute de place hors de la chapelle s'est mise, à un moment donné, à chanter à pleins poumons le *Dyma Gariad* dont le son est arrivé à l'intérieur par les fenêtres ouvertes, si bien que la foule intérieure massée dans la chapelle s'est mise aussitôt à faire chorus et a chanté à l'unisson le *Dyma Gariad* (1). Or, un jour on me dit : « Cette mélodie a été trouvée dans une bouteille » jetée à la côte par la marée. Aussi nous l'appelons » Ton y Botel. » (En anglais : Tune in the Bottle.) Voilà qui commence à m'intriguer. Ailleurs on me répète le même renseignement, et même le vicaire de Rhos m'apporte collée sur carton une coupure du *Daily Mail* qui reproduit la mélodie, avec ce titre : *Ton y Botel*, et cette note au bas : *L'histoire intégrale de cette mélodie se trouve sur l'autre page.* Alléché, je lui demande le numéro du *Daily Mail;* le vicaire ne le possède pas; il ne sait même pas me dire le jour ni même l'année. Il croit que le numéro a paru, il y a trois ou quatre ans. Lorsque, mon séjour au Pays de Galles fini, je reprends le chemin de la France, je

(1) La mélodie est reproduite, avec la traduction de M. Saillens, et une autre traduction de M. Borel-Girard, au nº 31 (Torrents d'amour) du recueil de l'*Etoile.* — J'ai souvent entendu chanter cet air en France. D'habitude on le chante trop lentement, et d'habitude aussi on néglige le point d'orgue qui se trouve sur la blanche du ré (Agneau de *Dieu*) : rien n'est plus impressif que d'entendre une assemblée galloise soutenir puissamment, fortement et longuement ce point d'orgue, pour reprendre ensuite, *piano*, le thème principal.

m'arrête à Londres en passant et m'empresse de courir aux offices du *Daily Mail*. Mais c'était un samedi, mauvais jour pour des perquisitions de ce genre; et comme j'avais une autre requête à présenter, qui, celle-là, a réussi, et dont je reparlerai, je n'ose trop insister sur le *Ton y Botel*. Dans une ou deux heures, les offices vont se fermer. Je ne puis exiger qu'on aille fouiller pour moi toute la collection du *Daily Mail*. De retour en France, poursuivi par cet hymne à la bouteille, j'écris au *Daily Mail*. On me répond que le numéro a paru le 4 janvier 1902, mais qu'il est épuisé. Décidément ce n'est pas de chance! Je reviens à la charge, et je demande qu'on me fasse copier l'article par un copiste, promettant de payer les frais. J'ai la chance que l'employé du *Daily Mail* avec qui je corresponds est une dame; avec une complaisance dont je suis profondément touché, elle veut bien me copier elle-même gracieusement l'article en question qui est d'ailleurs assez court. Le voici :

4 janvier 1902. Ton y Botel.

Un curieux chant funèbre lié et coulé, à moitié plain-chant, à moitié mélodie de cantique, s'est emparé comme un ouragan du Pays de Galles. Il est connu en général sous le nom de *Ton y Botel* (en anglais : Tune in the Bottle), car tout le monde croit qu'il a été recueilli sur la côte galloise, enfermé et scellé dans une bouteille jetée sur la côte par les vagues.

Grâce à la courtoisie de Mr. W. Gwenlyn Evans de Carnarvon, le propriétaire du droit de reproduction, nous sommes en mesure de reproduire la musique; les paroles galloises ont été traduites en français par le Rév. J. W. Wynne Jones, vicaire de Carnarvon.

« Je l'ai entendu pour la première fois à Manchester, en octobre 1901, dit Mr. Evans. Il y a là des centaines de Gallois et ils commençaient à chanter cette mélodie étrange. Je fus très frappé de cette mélodie. Puis je revins chez moi, à Carnarvon, et j'entendis fredonner la mélodie, de petits gar-

çons dans les rues la sifflaient et je pensai qu'elle prendrait, alors je me mis en quête de l'auteur. Au bout d'un certain temps, je découvris que la mélodie avait été composée comme partie d'une antienne par Mr. P. J. Williams, de Rhos, Pontardawe, dans la vallée de Swansea. L'antienne était connue sous le nom de *Golen yn y Glyn* (Light in the Valley, Lumière dans la vallée). Je m'assurai la propriété et le droit de reproduction de cette antienne. Le nom curieux qui lui a été donné : *ton y Botel*, lui a été donné d'abord par plaisanterie, avant que la mélodie fût connue et répandue dans le public. Un jeune homme l'avait exécutée à une soirée privée comme divertissement. On lui demanda où il avait pris cet air et ce que c'était. Il répondit en riant à ses amis que la mélodie avait été recueillie par un paysan, un rustre, sur la côte de Dleyn, dans une bouteille scellée, lavée par les vagues et échouée sur la côte. Cette teinte de romantisme donna sans aucun doute une impulsion à la mode qui devint bientôt une obsession. A cette époque, M. Gwenlyn Evans n'avait pas encore découvert le compositeur, et le nom *ton y botel* resta attaché à la mélodie, même après que l'éditeur l'eût rebaptisé en lui donnant le nom d' « Ebenezer ».

Le progrès du Ton y Botel — car l'hymne restera toujours connu sous ce nom — a été phénoménal. La mélodie a marché d'un village gallois à un autre bien longtemps avant qu'on pût en obtenir des exemplaires imprimés. Les Gallois l'apprenaient par l'oreille. Un jour, une congrégation, dans une ville, la chantait ; le lendemain on pouvait l'entendre un peu plus avant dans l'intérieur du pays, et le jour suivant jusque dans les déserts des forteresses montagneuses couvertes de neige. Puis vint la grande presse pour les exemplaires imprimés, surtout dans le Nord du Pays de Galles et quoique la moitié de la population n'eût jamais vu la musique, presque chaque enfant pouvait chanter la mélodie correctement, et les petits groupes de Gallois pouvaient la chanter en quatre parties. »

Telle est l'histoire du Ton y Botel ; l'air en question est donc bien authentiquement gallois, et ce récit nous montre

à la fois les talents musicaux de ce peuple et la facilité avec laquelle les courants contagieux s'y établissent.

L'air du *Ton y Botel* n'a pas tardé à pénétrer dans la musique religieuse. Le recueil baptiste lui a donné asile. Et c'est Miss Annie Davies qui, chantant sur cet air (1) le *Dyma Gariad*, a donné à l'union de cette mélodie et de cette poésie la popularité dont elle jouit dans le Réveil Gallois. Le *Dyma Gariad*, chanté sur la mélodie *Ton y Botel*, a mérité d'être appelé le *Chant d'amour* du Réveil. — Ce « chant d'amour » a été parfois très utile à Miss Annie Davies. Quand la multitude encombrait les chapelles et les alentours des chapelles aux moments de grande ferveur, il n'était pas toujours facile aux revivalistes — qui arrivent régulièrement dans les réunions quand elles sont déjà en train — de pénétrer dans les édifices. Miss Annie Davies, elle, avait un moyen particulier, irrésistible, pour se frayer un passage à travers les foules les plus serrées. Elle entonnait un chant, le *Dyma Gariad* de préférence, et à l'ouïe de sa voix de cristal, la multitude respectueuse s'ouvrait et la laissait passer.

Tel est l'amour des Gallois pour le chant que, lorsqu'une assemblée est profondément émue, joyeuse, reconnaissante, c'est parfois une frénésie de chant qui s'empare des assistants. Il arrive alors fréquemment que le même cantique, chanté d'abord avec les paroles galloises, est repris ensuite avec les paroles anglaises. Et quelquefois, quand l'exécution avec paroles anglaises est terminée, quelque assistant, immédiatement suivi par la masse, remet en train une nouvelle exécution du même cantique avec les paroles galloises derechef. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse. J'ai vu une fois à Aberdare l'assemblée chanter pendant plus

(1) Le *Dyma Gariad* n'est pas le seul cantique que l'on chante sur la mélodie *Ton y Botel*. Le 18 novembre, à Pontycymmer, on a chanté sur le même air un autre cantique gallois : *Marchog Jesu*. — Inversement, le *Dyma Gariad* est parfois chanté sur d'autres mélodies.

de vingt minutes de suite sans désemparer, répétant à satiété les refrains — un refrain a bien été répété une quinzaine de fois — et quand un hymne était fini, en recommençant aussitôt un autre. Cinq ou six fois, Dan Roberts, qui était en chaire, s'est levé pour parler, mais l'assemblée continuait toujours de chanter et Dan Roberts lui-même se joignait joyeusement au chant et se rasseyait... Il y a parfois dans cet enthousiasme pour le chant quelque chose qui paraît excessif à des étrangers. On m'a rapporté cette réflexion d'un Anglais : « Cela rend tout rêveur de voir des jeunes gens, des » hommes dans la fleur de la vie et des vieillards, rester » assis en gémissant cantique après cantique, pendant des » heures, tandis que des larmes coulent le long des joues » de plusieurs ! » Un autre Anglais me disait à moi-même : « Ces *péans* de louanges, que voulez-vous ? cela me rappelle les Chorybantes ! » — Cet Anglais-là, évidemment, comme dit Molière, n'aimait pas la musique. Pour moi, il m'est souvent arrivé de souhaiter que ces chants indéfinis se prolongent encore. M. Lortsch a fort bien exprimé une impression que j'ai ressentie identique à la sienne :

« Il y a une puissance incomparable dans ces chants, » dans ces strophes entonnées spontanément et qui sont » reprises indéfiniment jusqu'à dix et vingt fois de suite, » tantôt par une voix, tantôt par une autre. Et cela paraît » toujours trop court. Ce chant nous faisait penser aux » vagues de la mer. Vous en voyez une qui déferle majes- » tueusement. Elle vient mourir sur les rochers et, après » l'avoir suivie *con amore*, vous éprouvez peut-être un peu » de mélancolie en vous disant : c'est fini. Pas du tout. » Derrière il en vient une autre, plus belle, plus fière en- » core peut-être, puis une autre, puis une autre, et jamais » l'Océan n'épuise sa puissance. Tel est ce chant, véritable » houle qui passe et repasse sur l'assemblée. Ici on ne » contemple pas, on est en pleine eau. On est entraîné, on » perd pied. Comme pour le prophète dans sa vision, l'eau » est *si profonde qu'il faut y nager.* »

Il m'est souvent arrivé, ai-je dit, de souhaiter que ces chants se prolongent encore. Non pas toujours, il est vrai, car quelquefois la prolongation du chant était due à des causes ou obtenue par des moyens où je ne pouvais prendre le même plaisir que mon entourage. Par exemple, il y a un cantique dans le refrain duquel se trouvent les mots : *Sauve la mère tout de suite.* On répète et on réitère le refrain une dizaine de fois en remplaçant la *mère* par les *enfants*, le *père*. *Save* THE MOTHER *just now* devient *save* THE CHILDREN, *save* THE FATHER, puis on déborde le cercle de famille et on entame les catégories de pécheurs : *sauve les ivrognes* (*save* THE DRUNKARDS), *sauve les parieurs, sauve les voleurs,* puis on entame les professions : *sauve les mineurs,* etc., etc. On comprend que cela peut durer longtemps... Mais l'assemblée trouve dans ces variantes une joie vraiment enfantine. Et c'est à qui fera rebondir le refrain par un changement nouveau (1).

Et je me rappelle cette thèse, familière à qui s'est occupé de psychologie collective, que, parmi les caractères spéciaux des foules, il en est plusieurs que l'on observe également chez les êtres appartenant à des formes inférieures d'évolution, tels que le sauvage, l'enfant : la foule se rapproche des êtres tout à fait primitifs ; la foule qui parfois est femme, parfois aussi et très souvent est enfant (2).

(1) Très souvent, les dames revivalistes qui chantent modifient les paroles des hymnes, et l'assemblée accueille ces modifications improvisées avec de grandes démonstrations de joie. Par exemple en chantant le cantique :

> Comptez vos bénédictions et nommez-les une à une
> Et vous serez surpris de voir ce que le Seigneur a fait.

Une demoiselle revivaliste modifie le dernier vers et chante :

> Allez et dites au peuple ce que le Seigneur a fait.

D'autres fois, tel soliste, en exécutant un cantique, y introduit une strophe nouvelle de sa composition, parfois préparée à l'avance, parfois improvisée sur l'heure sous le coup de l'émotion.

(2) On ne peut pas nier qu'il y aît de l'*infantilisme* dans le trait sui-

Je dois ajouter toutefois que cette tendance à opérer des modifications ou substitutions puériles transformant tels ou tels cantiques en véritables *scies*, ne m'a guère paru s'attaquer qu'à des cantiques Sankey, Alexander, à des hymnes salutistes importés dans le Réveil gallois. L'un des hymnes auquel je viens de faire allusion (*Comptez vos bénédictions*) est le type même de la mélodie canaille, si j'ose dire; il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se la figurer chantée dans un café-concert. La vulgarité de la musique, jointe souvent à la platitude du texte, explique cette attaque collective, cette épidémie de répétitions et modifications enfantines, qui métamorphosent le chant en une sorte de jeu de société. Je n'ai jamais vu aucun des beaux cantiques proprement gallois soumis à un pareil traitement. Je les ai entendu répéter, répéter à satiété, mais tels quels, et avec une intensité poignante d'émotion qui excluait toute velléité d'amusette puérile.

Tout ce que j'ai remarqué à cet égard, c'est qu'il y a parfois certaines mesures isolées, ou certains couples de mesures, que le soliste ou même l'assemblée tout entière, au milieu de la mélodie, et comme pour insister davantage, répète trois fois ! J'ai entendu Miss Annie Davies opérer une

vant : Dans une réunion, un ministre se lève et dit qu'il va apprendre aux assistants un nouveau cantique, et il chante, en effet, un cantique intitulé : *Le Chemin de fer pour la gloire*, qui provoque l'approbation et les rires de l'assemblée :

La ligne qui conduit à la gloire est ouverte.
Je suis dans l'express pour le Royaume,
Et je ne puis manquer d'y arriver sûrement.
Les fenêtres sont marquées de l'écriteau : *Non fumeurs*.
La boisson n'est pas permise dans le train.

Tout cela évoque un chœur puissant d'*Amens*, ainsi qu'un autre vers déclarant que le péché est le seul « bagage perdu ». Quand le chant est fini, un pasteur demande : « Qui est dans le train? » et de tous les côtés pleuvent les réponses : « Je suis dans le train ! — Moi aussi ! — Moi aussi ! » — « En êtes-vous bien sûrs ? » demande encore le pasteur. — « Oui, oui, » réplique avec vigueur l'assemblée.

répétition de ce genre au milieu d'un solo, à Liverpool, et l'auditoire exprimait sa joie de cette répétition musicale par des marques d'assentiment ou des rires. D'autres fois, en chantant le *Dyma Gariad fel y moroedd,* les assistants se sont levés, lançant à toute volée ce grand chant d'amour du Réveil, et ont répété à chaque strophe trois fois de suite les deux mesures qui suivent le point d'orgue et qui correspondent aux mots du chœur : *Et couvert par ta justice* (n° 31 du Recueil de l'*Etoile,* trad. de M. Saillens). Ce sont là des répétitions encore plus mélodiques que verbales, et qui sont faites de façon à ne point gâter, mais au contraire à fortifier l'impression musicale. Et il est surprenant de voir comme les membres d'une assemblée galloise se sentent les coudes, se comprennent, s'entendent sans indication, et réalisent ensemble, avec la sûreté immédiate de l'instinct, ces modifications musicales improvisées, qui doivent se présenter simultanément à l'esprit du plus grand nombre.

Je viens de parler des solistes. Non moins admirables en leur genre que les chœurs chantés par l'assemblée, les chœurs de la plupart des solistes méritent d'être tout spécialement mentionnés. Que de fois j'ai admiré chez ces solistes gallois l'égale mise en valeur du poème et de la musique! Le soliste, pénétré profondément de la pensée, de la parole, de la poésie, s'identifie tout d'abord, si j'ose dire, avec elle. Puis il donne au verbe transfiguré un épanouissement, une souplesse, une intensité que ne possède pas le langage parlé. Musique et poésie s'effacent tour à tour, s'anéantissent l'une pour l'autre, s'abîment l'une en l'autre, et c'est ensuite comme la naissance inattendue d'une force nouvelle qui unit toute la substance des deux autres pour en faire quelque chose de prodigieusement beau et puissant, qui n'est plus ni poésie, ni musique, mais la réunion des deux forces premières en une énergie nouvelle.

Ce n'est pas tout. Il arrive souvent, chez nous, que la même phrase, parfaitement compréhensible à dix mètres

quand elle est parlée, ne l'est plus à la même distance quand elle est chantée ; dans le chant, les syllabes muettes sont accentuées; toutes les syllabes ont la même force, même quand le compositeur a tenu compte de la phonétique du langage pour sa mélodie. Le texte devient incompréhensible. Le chant perd toute signification verbale. Le timbre devient uniforme, on ne comprend plus les paroles, la voix devient chevrotante, sans coloris, sans intérêt. Au contraire, la voix des solistes gallois est aussi forte, brillante et pleine de loin que de près. L'église en est remplie au point que les murs eux-mêmes semblent sonores. La phrase large et fournie circule partout. Les moindres articulations, les timbres divers se développent avec facilité et dans leur pleine expression. La voix se fait entendre là où elle doit être entendue, comme la lumière de ces phares qui semble grandir avec l'éloignement. Bref, la voix sort, c'est la salle qui chante avec les solistes et participe à leurs moindres sonorités, et l'on est comme confondu de la puissance et de l'infinie durée de certaines notes. Au reste, ces mêmes qualités se retrouvent dans les chœurs de l'assemblée. J'ai été plus d'une fois frappé de ce fait auquel, d'ailleurs, les Gallois eux-mêmes m'ont expressément rendu attentif, qu'au moment où l'assemblée commençait à se disperser, se réduisait du quart, du tiers, de la moitié, le volume de son, produit par le résidu des assistants, ne semblait pas avoir diminué. La chapelle était encore toute remplie par le chant, toute frémissante et toute sonore.

Je ne veux pas oublier de signaler le merveilleux instinct, l'admirable à-propos avec lequel, au milieu de la réunion, les jeunes filles telles que les Misses Davies et les jeunes gens tels que Jenkins entonnent spontanément, d'une voix émue et pénétrante, les cantiques appropriés à la circonstance, en harmonie avec l'état de l'assemblée ou avec les paroles prononcées par le revivaliste : Evan ou Dan Roberts, ou Sidney Evans. J'ai spécialement admiré à cet égard les

inspirations et le chant de Miss Maggie Davies. Lorsque l'assemblée, après un paroxysme d'émotion, d'excitation, a besoin d'être calmée, pacifiée, un de ces solos apaisants ne tarde pas à se faire entendre. Miss Maggie Davies se lève, et doucement, d'une voix qui peu à peu s'enfle et remplit la salle, elle chante, l'air inspiré, la tête levée, les yeux fixés en haut comme si elle contemplait quelque spectacle ineffable et céleste ; bientôt les yeux se ferment, un sourire céleste illumine les traits de son visage ; on ne sait plus si elle chante ou si elle prie : elle prie en chantant ; je n'ai jamais vu réaliser avec une telle intensité l'union indissoluble de la prière et du cantique. C'est aussi beau qu'édifiant. Cette alliance de la prière et du chant n'est pas, d'ailleurs, spéciale aux solistes. J'ai bien souvent remarqué que plusieurs de ceux qui chantaient dans l'assemblée le faisaient soit le regard perdu comme en extase, soit dans l'attitude de la prière, la tête baissée, les yeux fermés, l'air profondément recueilli.

Parfois, lorsque Miss Annie Davies ou Miss Maggie Davies entonne un chant, l'assemblée tout entière suit : l'instinct d'un Gallois, quand il entend chanter, c'est de chanter *avec*. Mais la voix vibrante de la jeune fille domine toutes les autres, et elle chante avec tant d'émotion, tant d'âme, que l'assemblée cesse tout à coup de chanter pour écouter, suspendue aux lèvres de la jeune fille. Puis, en sortant, dans les rues, à la station du chemin de fer, le soir, on entend retentir le chant qui a ainsi fasciné et électrisé l'assemblée ; on l'entend sous toutes les formes : chanté en parties par de petits chœurs improvisés, chanté isolément, fredonné, sifflé...

M. Mercier, dans l'intéressant article où il raconte son voyage au Pays de Galles, relève un trait intéressant que je n'ai pas constaté moi-même, bien que j'aie assisté à une réunion tenue par Sidney Evans et Jenkins. Mais il y a une telle variété, un tel imprévu dans ces réunions, et une

telle spontanéité, surtout chez les apôtres du mouvement, que l'on ne peut se flatter d'avoir vu et constaté soi-même toutes les particularités remarquables, lorsqu'on n'a assisté qu'à quelques-unes de leurs réunions : j'ai eu beau assister à deux réunions d'Evan Roberts à Liverpool, je ne l'ai point vu exercer son don prophétique de lecture des pensées. Voici donc ce que M. Mercier raconte au sujet de M. Jenkins :

« A côté du chant collectif, il y a les soli de Jenkins. On » l'écoute avec un visible plaisir, et, lorsqu'il se trouve » aboutir à un refrain connu, tous se joignent à lui. Ce » qu'il chante, ce ne sont pas des cantiques au sens ordi- » naire du mot, mais plutôt des improvisations en mu- » sique. En voici un exemple. Il commence par le verset : « Le salaire du péché, c'est la mort », et le dernier mot, » répété plusieurs fois dans les notes basses, forme un sai- » sissant contraste avec la phrase suivante, qui s'élève » graduellement dans les registres du ténor, jusqu'à l'affir- » mation triomphante de la fin, répétée elle aussi avec » une grande puissance : « Mais le don de Dieu est la vie » éternelle. » « Immédiatement après, nous entendons de » la même manière les paroles de Jésus sur « la porte » étroite et le chemin large », terminées très heureusement » par le verset précédent, qui devient ainsi le refrain de ce « cantique nouveau », suivant l'expression chère aux psal- » mistes d'Israël » (1).

Un dernier trait. Quand je suis parti d'Aberdare pour Liverpool, désireux d'entendre et de voir Evan Roberts, on m'a dit : « C'est dommage ! vous ne verrez pas notre procession chantante, ce soir ! » Tous les samedis soirs, en effet, à Aberdare — et cela se passe aussi dans d'autres endroits — on fait une grande procession en chantant à travers les rues de la ville. Et les Gallois, même indifférents, même incrédules, ne peuvent pas s'empêcher de s'arrêter

(1) *La liberté chrétienne*, 15 juin 1905, p. 255-256.

et d'écouter cette belle musique si bien rendue par ce chœur mouvant chantant toujours en parties. Plusieurs emportent avec eux enracinés dans leur mémoire et transformés en une véritable obsession avec la musique les mots accusateurs ou libérateurs des hymnes qu'ils ont entendus. Et bien des âmes ont reçu là l'aiguillon contre lequel il est dur de regimber. C'est là ce que les Anglais appellent, d'un mot intraduisible : chanter l'Evangile dans les cœurs des pécheurs, le chanter de façon à l'y faire entrer *(to sing the Gospel into the hearts of sinners...)*.

7° Si parfois les Gallois *prient en chantant*, il est vrai de dire aussi qu'ils *chantent en priant* ; c'est ce qui se produit dans ce que l'on appelle en gallois le hwyl (1).

Peut-être la meilleure manière de décrire ce phénomène assez étrange au premier abord pour un témoin du dehors, sera-t-elle de reproduire telles quelles quelques notes rapides prises au jour le jour sur les lieux, sous l'impression encore toute fraîche du moment.

Cardiff, lundi 10 avril. — Entendu ce soir le fameux hwyl. C'est un homme récemment converti qui a commencé par donner son témoignage en anglais. Puis il s'est peu à peu échauffé, ému. Il s'est mis à faire de grands gestes. La gesticulation devenait toujours plus énergique, si bien que j'avais peur qu'il envoyât un coup de poing dans la figure ou le chapeau des jeunes filles au premier rang. Il s'est mis à crier d'une voix forte, et puis, peu à peu, la voix s'est élevée et le hwyl a commencé, durant l'allocution : avec un mouvement cadencé du bras, il s'est mis à faire retentir une sorte de cantilène, comme une espèce de plain-chant. Il racontait en cadences rythmiques des scènes de conversion vues ailleurs. Il s'agissait

D'un homme auquel on a donné un petit bout de papier,
Et sur ce bout de papier était écrite la parole de vie.

(1) Prononcer *houïl*. Ce mot signifie « plein vent dans la voile. »

Cela rappelle le parallélisme hébreu. Noté des phrases comme celle-ci :

Nous avons vu le pire de Satan bien des fois,
Mais nous n'avions jamais vu le meilleur du Christ jusqu'à aujourd'hui.

Et il gesticulait en cadence, comme oublieux de l'auditoire, et semblant être dans une sorte d'état d'inspiration à la fois religieuse et poétique. Cela n'a pas duré très longtemps. Brusquement il est revenu au ton ordinaire, et au bout de quelques minutes il a terminé son allocution en disant : Prions, et il s'est mis à genoux par terre. Il a commencé de prier. Toute sa prière a été en hwyl. Je l'ai regardé pendant qu'il priait. A la fin de chaque phrase du hwyl, il avait une espèce de sanglot qui frisait le sanglot nerveux, hystérique (1), et, sans une hésitation, les phrases se succédaient, bien rythmées, bien scandées, tombant toujours juste en cadence. Il avait la figure congestionnée. Il semblait que des larmes coulaient le long de son visage. Je dis : il semblait — car je n'étais pas assez près pour le voir. Les gens paraissaient habitués à la chose, car personne n'avait l'air étonné, ou choqué, ou amusé; c'était très curieux.

J'ai aussi remarqué un homme qui a commencé sa prière en anglais, et en a fait la plus grande partie en anglais. Mais vers le dernier tiers, tout à coup l'anglais a cessé et a fait place au gallois. Il a passé de l'un à l'autre sans paraître s'en apercevoir, et sans que le public montrât qu'il s'en aperçut — comme l'autre avait passé du ton ordinaire au hwyl.

Aberaman, mardi 11 avril. — Meeting étrange. Prières ferventes, passionnées, de femmes et d'hommes boxant les

(1) L'expression n'est pas de moi. Je la trouve dans un article de la première brochure du *Western Mail*, compte rendu de la réunion de Pontycymmer, 18 novembre : « Strong men of rough exterior *sobbing* almost *hysterically*. »

poings fermés. Plusieurs tombent dans le hwyl. Je dois dire qu'aucun ne le fait aussi bien que le premier que j'ai entendu à Cardiff. — Evidemment, quand on tombe dans le hwyl, on ne se possède plus, on n'a presque plus conscience de soi, c'est le subconscient qui s'épanouit. Une petite fille à ma droite, séparée de moi par une jeune fille, commence à prier en même temps que d'autres. On chante, rien n'y fait. La petite continue. On l'écoute un moment toute seule avec des *amen*, *oui*, *très bien*. Puis l'assemblée en a assez, il faut croire, car elle se met à chanter un grand hymne. La petite continue de prier. Il y a très longtemps qu'elle prie. Elle est dans le hwyl, complètement oublieuse de tout ce qui l'entoure, les yeux fermés, comme possédée par une influence extérieure qui la maîtrise. Tout à coup je sens quelqu'un qui me pousse dans le dos. C'est une dame qui me dit en montrant du doigt la petite fille : *Arrêtez-la !* Je me sens très embarrassé. Je désire complaire à la dame, mais je ne voudrais pas violer le principe gallois qui est formel : ne pas imposer silence, et laisser l'Esprit diriger. Evidemment la dame qui m'a tapé dans le dos n'est pas une galloise. C'est quelque visiteuse anglaise, et qui a reconnu en moi un étranger. Que faire ? Je me penche vers ma voisine immédiate, jeune fille de 15 à 16 ans, et timidement je lui demande si elle ne pourrait pas, elle, faire taire sa petite voisine, et ce qu'elle en pense ? La jeune fille, sans y mettre un grand enthousiasme, fait cependant un mouvement, la dame qui m'a tapé dans le dos en fait un autre simultanément, et les deux mouvements réussissent à arrêter la petite que la dame cherche à calmer en la caressant affectueusement sur l'épaule.

Aberaman, mercredi 12 avril. — Ce soir la petite fille de hier se trouve être de nouveau à mon côté. Nous sommes tous les deux aux places d'honneur dans le *Set Fawr*. Elle a prié *quatre* fois dans la réunion. Il est vrai que trois fois sur quatre c'était pendant que d'autres priaient ou que l'as-

semblée chantait. Il est évident que les prieurs — si je puis employer ce terme en son sens étymologique pour éviter des périphrases longues, lourdes et fatigantes — ne se possèdent plus et sont dans un état d'exaltation qui leur fait perdre le sentiment net de ce qui les entoure. — Chez tous, hommes et femmes, la prière, surtout quand elle a abouti à un hwyl très caractérisé, semble être fatigante et épuisante. Dès que la prière est terminée, le prieur tire son mouchoir, se cache la figure dans ses mains, en s'essuyant les yeux qui sont pleins de larmes et le front qui ruisselle de sueur. S'il n'y a pas de siège disponible, un membre de l'assemblée se hâte de quitter le sien et d'y faire asseoir la personne qui vient de prier et qui demeure là longtemps la figure cachée dans son mouchoir. La petite fille que j'ai indirectement contribué à arrêter hier, après sa prière initiale reste pendant la plus grande partie de la réunion la figure ensevelie dans ses mains. Je vois une autre petite fille, priant avec beaucoup de hwyl, obligée, tout en continant le hwyl, de s'essuyer de la main gauche les larmes qui coulent en abondance sur ses joues, pendant que sa main droite continue de gesticuler. — Généralement il faut un petit moment avant que le hwyl commence. La personne se met à prier à voix très basse, à peine discernable. Peu à peu la voix monte (comme hauteur musicale) et s'enfle (comme volume de son.) Cela monte, monte, puis soudain la voix file et prolonge un son : le hwyl a commencé et les phrases se succèdent dès lors alternant comme dans certaines phrases liturgiques sur deux notes musicales finales. La dernière syllabe seule est proprement chantée. Le reste est intermédiaire entre la parole et le chant. C'est très difficile à décrire parce que cela varie beaucoup d'individu à individu, et qu'il y a là, outre les traits généraux, des traits particuliers. Il y en a qui, à certains moments, introduisent des variations, une troisième ou quatrième note, une vraie cadence musicale. Lorsque l'excitation et le hwyl ont com-

mencé, le geste suit, cadencé, rythmé. La main se lève et se baisse en cadence; ou bien les deux mains se lèvent et se baissent; ou bien les poings se ferment, se crispent, et ont l'air de boxer en cadence; ou bien le poing, lancé en avant, revient ensuite en arrière, régulièrement, inlassablement, comme dans le geste du mineur qui armé de son pic, attaque le rocher; ou bien s'il y a une table ou un banc à proximité, la main se lève et en retombant frappe chaque fois deux ou trois ou quatre coups; ou bien celui qui prie reste la main tendue en avant; et c'est le corps qui se lève sur la pointe des pieds et s'abaisse en cadence; ou bien la gesticulation a lieu non de haut en bas, mais de droite à gauche en cadence... C'est très variable. Lorsque le hwyl commence, les phrases peuvent se suivre pendant très longtemps en commençant toutes ou presque toutes par O, ou quelquefois : *ô Arglwydd*, ô Seigneur! j'ai entendu cet après-midi une jeune femme dans le hwyl de laquelle revenait le *O Arglwydd* comme une sorte de refrain poétique, de terminaison de strophe, qui produisait un grand effet. Et cela montait, montait, vous entraînant comme une puissante vague à la suite... Lorsqu'il y en a plusieurs qui sont atteints du hwyl et qui psalmodient ainsi dans une exaltation croissante au sommet de leurs voix, cela rappelle à certains égards les écoles des prophètes de l'Ancien Testament, la scène de la Pentecôte, l'Eglise de Corinthe. A coup sûr les règles de Saint-Paul sont foulées aux pieds. Je ne sais trop comment ces braves gens dont beaucoup, dont la plupart, je suppose, sont théopneustes, s'arrangent avec les prescriptions de l'apôtre. Mais cela ne paraît pas les gêner. Ils sont encore plus soucieux d'obéir aux inspirations actuelles de l'Esprit qu'à des textes écrits même de la Bible. Et les femmes parlent et prient (1). Et il y a des quantités de prières simultanées.

(1) M. Stead estime que ce qu'il appelle la « limitation corinthienne »

Aberdare, 13 avril. — Il y a plusieurs espèces de hwyl :

a) Le hwyl *simple*. La voix, d'abord sur le ton ordinaire, et peu intense, à peine perceptible, monte, monte comme hauteur musicale et comme volume de son, jusqu'à ce que, arrivée à une certaine hauteur, tout à coup elle s'enfle et se prolonge et s'épanouit en chant. Alors la voix reste sur cette note musicale sans la dépasser. Et sur cette même note les mots parlés se succèdent, terminés par un mot chanté. C'est le dernier mot ou plutôt la dernière syllabe qui est chantée.

b) Le hwyl que je pourrais appeler *chromatique*. La voix monte, monte comme hauteur musicale. Même lorsque le chant a fait son apparition, la voix continue de monter. C'est d'un très grand effet. Cela emporte avec soi l'assemblée. On a cette sensation : « Où allons-nous ? Excelsior? Excelsior ! Progrès ! Triomphe ! Marche en avant ! » Quelque chose de pareil à la sensation produite par les notes montantes de l'Alléluiah du Messie de Hændel. Il semble qu'il n'y aura jamais assez d'ampleur ni d'élan dans le mouvement ascensionnel de cette prière qui vous entraîne avec une ardeur croissante. Cela me remet en mémoire un article sur la musique descriptive, lu naguère dans une Revue philosophique (1). L'auteur y faisait observer que l'on peut obtenir un très grand effet en répétant trois fois le même

avait sa raison d'être à Corinthe, vu la corruption de l'endroit, mais que saint Paul n'aurait certainement pas désiré qu'une telle limitation fût rendue universelle et absolue à travers tous les âges, privant ainsi l'Eglise de la puissante influence féminine. Ce sont les Quakers, d'après M. Stead, qui se sont affranchis les premiers de la « limitation corinthienne ». Puis l'Armée du Salut. Enfin, maintenant, les Gallois qui jadis, même à l'époque du Réveil de 1859, étaient choqués de voir une femme parler ou prier en public, se sont complètement libérés, et les femmes ont autant de part au Réveil que les hommes. M. Stead en conclut que le féminisme va triompher socialement et politiquement au Pays de Galles (*The Revival in the West*, p. 55-56).

(1) Goblot, *La musique descriptive*, dans la *Revue philosophique de Ribot*, juillet 1901.

thème, à la condition de monter chaque fois d'une seconde majeure. On dirait un personnage qui réitère, avec une exaltation croissante, la même affirmation autoritaire ou passionnée, et qui, à chaque fois, avance d'un pas, en une attitude de menace ou de défi. Et l'auteur rappelait l'effet intense d'une telle gradation au cinquième acte des *Huguenots*, quand les martyrs redisent par trois fois, en montant d'un ton, le début du choral de Luther. L'effet de cette modulation redoublée est indépendant du thème, ajoutait l'auteur. Il n'y a qu'à jouer ou chanter trois fois de suite le premier vers de *J'ai du bon tabac*, en *fa*, en *sol*, puis en *la*, pour donner l'impression grotesque d'un jeune coq qui se met en colère, et se dresse sur ses ergots en hérissant son plumage... Mais il convient d'ajouter que dans tous ces exemples, la gradation a lieu dans le mode majeur, au lieu que dans le hwyl gallois tout se passe constamment dans le mode mineur. Et c'est pour cela — comme aussi pour bien d'autres motifs — que l'impression produite par la gradation du hwyl ressemble non point du tout à l'impression produite par la vue d'un jeune coq en colère, mais bien plutôt à l'impression produite par le spectacle tragique des martyrs. En vérité, l'intensité du sentiment qui est à la racine du hwyl, son rythme sonore et progressif, la portée, l'ascension de ce rythme, son trajet pour ainsi dire vertical, appelez tout cela du *lyrisme*, et vous ne serez pas loin de la vérité.

c) Le hwyl *alternant*. La voix monte jusqu'à une certaine hauteur musicale. Arrivée là, elle ne monte plus, mais les phrases rythmées, terminées par une syllabe chantée, se succèdent alternativement sur deux notes formant une tierce mineure. C'est toujours en mineur. Quelquefois, dans le hwyl alternant, pour une ou deux phrases seulement, la voix monte jusqu'au *fa* ou au *sol*. Mais elle ne s'y arrête pas.

J'ai décrit les principales espèces de hwyl. Mais le hwyl est plus compliqué, souvent, que je n'ai semblé le dire.

D'abord, il n'est pas rare de voir les diverses espèces de hwyl unies ensemble ou se succédant dans la même prière. Et puis, il y en a qui ne se bornent pas à une ou deux ou même trois notes, mais qui vont jusqu'à quatre notes : un homme en priant a reproduit plusieurs fois une cadence mineure régulière sur quatre notes, et ce qui prouve qu'il en avait, si je puis dire, le sentiment confus, subconscient, c'est que, sur chacune de ces quatre notes, il répétait successivement le mot *Diolch*. Il y en a, plus rarement, mais enfin il y en a, qui dépassent les quatre notes, et font un vrai dessin musical. Enfin il m'a bien semblé que les cadences propres au hwyl ne concordent pas toujours avec la marche ordinaire de nos gammes et seraient parfois difficiles à noter musicalement avec une exactitude et une précision parfaites.

Quelquefois, la prière se termine abruptement en plein hwyl. D'autres fois, et très souvent, après avoir été en plein hwyl, la voix peu à peu redescend, et le prieur prononce quelques paroles à voix moins musicale, moins tendue, qui le ramènent peu à peu au point *vocal* d'où il était parti. — Même lorsque la prière se termine abruptement, en plein hwyl, les derniers mots : « au nom de J.-C., amen, » sont toujours dits sur un ton plus bas et plus assourdi, comme dans un très rapide *decrescendo*.

Il est rare que le hwyl se produise dans les allocutions; c'est plutôt dans les prières. Cependant, le tout premier que j'ai entendu à Cardiff, est bien tombé dans le hwyl étant en allocution. Mais il n'y est pas resté, il est vite revenu au ton ordinaire pour clore l'allocution et se donner entièrement au hwyl en prière.

Le hwyl se produit moins fréquemment en anglais, et atteint en général un moins grand développement.

Liverpool, 15 avril. — En somme, j'ai vu jusqu'ici peu de ministres tomber dans le hwyl : un à Aberdare, un ici à Liverpool. Le hwyl a l'air de les affecter moins profondé-

ment que les laïques. Ils s'essuient bien la figure quand ils ont fini. Mais ils n'ont pas l'air de pleurer. Et ils ne se cachent pas longuement le visage dans leurs mains ou leur mouchoir. Jusqu'à quel point les pasteurs, dans le hwyl, vont-ils jusqu'à perdre conscience d'eux-mêmes, à s'oublier et à oublier leur entourage? Il est difficile, à coup sûr, de le dire. Ils vont, me semble-t-il, beaucoup moins loin dans cette voie que les laïques, mais parmi ceux-ci également il y a des différences de degré, toute une gamme, depuis le chant d'un sujet parfaitement auto-hypnotisé, en état de *trance*, jusqu'à la simple cantilène d'un sujet ému sans doute, mais très maître de soi (1). — Un de ceux qui ont eu le hwyl ce soir, un laïque, a eu l'espèce de sanglot hystérique que je n'ai remarqué que le premier soir à Cardiff. Il l'avait même très fort, car il était au fond de l'immense église, remplie de 2.500 personnes, tandis que j'étais sur le devant, très près de la chaire et du *Set Fawr*, et cependant le sanglot ou hoquet arrivait très nettement jusqu'à moi.

Rhos, jeudi 20 avril. — Réunion un peu différente de celles auxquelles j'ai assisté jusqu'ici. Ce n'est pas proprement une réunion de Réveil. C'est un « service anniversaire », un service ecclésiastique. Et c'est pourquoi on fait une collecte, ce qui n'est jamais le cas dans les réunions de Dan ou d'Evan Roberts. Puis, il y a un ministre qui monte en chaire pour faire, au milieu, un véritable sermon en gallois sur la prière. Je regrette de ne pas comprendre. Ça a l'air

(1) Cf. la façon dont Edmondo de Amicis caractérise l'éloquence de Castelar : « Ce Castelar, connu dans toute l'Europe, est vraiment la plus complète expression de l'éloquence espagnole. Il pousse le culte de la forme jusqu'à l'idolâtrie, son éloquence est une musique; son raisonnement est esclave de son oreille; il dit une chose ou ne la dit pas, ou la dit dans un sens plutôt que dans un autre, selon qu'elle convient ou non à sa période; il a une harmonie dans la tête ; il la suit, il lui obéit, il lui sacrifie tout ce qui pourrait l'offenser; sa période est une strophe : il faut l'entendre pour croire que la parole humaine, sans rythme poétique et sans chant, puisse arriver aussi près de l'harmonie du chant et de la poésie. » (*L'Espagne*. Paris, Hachette, 1878, p. 195.)

très intéressant. On rit beaucoup. Il a une très grande variété d'intonations, de volume et de hauteur de voix, de gestes. Il est bien plus animé que les Roberts (Dan et Evan). Dans l'ensemble du service, peu de femmes ont pris la parole — rien qu'une, au fait, si je me souviens bien, et qui paraît s'être bornée à indiquer un cantique en récitant la première strophe. Pas d'enfants. C'est beaucoup plus calme que dans le Sud. Un homme a prié. Chez lui le hwyl est parti tout à coup après quelques minutes de prière tranquille, sans préparation, sans ascension graduée de la voix. — Le pasteur qui a prêché a eu de temps en temps quelques passages en hwyl, dans son allocution. Mais ce n'était pas un hwyl très émotif; c'était plutôt une espèce de cantilène, quelque chose comme l'amplification et la transformation en vraie musique, de la cantilène où tombent parfois tels ou tels improvisateurs français.

Rhos, samedi 22 avril. — Toujours du hwyl, mais moins que dans le Sud. Remarqué cependant un homme qui, après un accès de hwyl, est retombé dans le discours ordinaire non-musical, puis a eu un second accès de hwyl suivi de retour au ton ordinaire.

Cardiff, jeudi 27 avril. — Chose assez curieuse! Le hwyl ne paraît pas être familier aux revivalistes eux-mêmes. Je n'ai vu ni Evan, ni Dan Roberts, ni Sidney Evans, ni Jenkins, ni aucune des demoiselles Roberts, Davies, Jones, tomber dans le hwyl. Dan Roberts et Sidney Evans ont toujours été très sobres, très calmes, très maîtres d'eux-mêmes dans les réunions où je les ai vus. Quant à Evan Roberts et aux demoiselles, si je les ai vus souvent très excités, très émus, succombant à leur émotion, jamais cette émotion, cette excitation n'a pris — au moins devant moi — la forme du hwyl. Et comme je les ai entendus somme toute assez souvent, j'ai le droit de dire, sinon que le hwyl leur est absolument étranger, du moins qu'il ne leur est pas familier.

Je ne sais si j'aurai réussi à donner quelque idée approximative du phénomène du hwyl. On a vu, d'après ce qui précède, que j'ai été plus fortuné que M. Edgar Vine Hall, puisque j'ai vu ce qu'il n'a pu voir, des enfants priant en plein hwyl : « Il arrive, écrit M. Hall, aux femmes et aux hommes de tomber, au cours de leurs prières, dans certaines phases musicales fort remarquables, parfois simples, parfois complexes, d'autres fois encore répétées : mais, quoiqu'il existe dans les prières des enfants une certaine intonation, je n'ai pas entendu chez eux le rythme musical inconscient et varié qui est appréciable chez les adultes. A cet égard, une plus longue expérience m'aurait été nécessaire » (1). — En revanche, j'ai pu vérifier, par les renseignements que j'ai recueillis, l'exactitude de cette information de M. Hall : « Une dame ayant passé une année dans le pays de Galles m'informe qu'on peut, jusqu'à un certain point, entendre cela dans les localités les plus reculées, même en temps ordinaire, aussi bien dans les prières que dans les sermons » (2).

Il est essentiel d'ajouter, pour bien interpréter ce phénomène, que le hwyl est chose ancienne chez les Gallois ; il a dû exister de tout temps ; ses origines se perdent dans la nuit des âges. Et il faut encore ajouter que le hwyl gallois n'est pas confiné au domaine religieux ; on m'a assuré qu'il était très répandu dans tous les domaines, et notamment qu'il n'était pas rare de l'entendre dans les réunions politiques, non plus sans doute dans des prières, mais dans des discours. C'est donc tout simplement l'une des façons familières au tempérament et aux mœurs des Gallois (3), de donner cours à une émotion intense. Et il s'ensuit qu'il ne

(1) *Annales des sciences psychiques. Quelques aperçus sur le Revival gallois.* Mai 1905, p. 300.

(2) *Ibid.*, p. 300.

(3) D'après Mme Saillens, les Gallois ont le *hwyl* en commun avec les Highlanders d'Ecosse.

faut ni mépriser ni surfaire le hwyl. Ce qui est dû à l'action de l'Esprit, c'est l'émotion elle-même. Le hwyl n'en est qu'une traduction toute contingente. Mais au point de vue psychologique le hwyl est un phénomène extrêmement curieux et intéressant à étudier. Il me semble qu'il permet de saisir sur le fait la façon dont le plain-chant et les psalmodies ecclésiastiques ont pris historiquement et psychologiquement naissance : plain-chant, psalmodies ecclésiastiques, ne sont pas autre chose en dernière analyse que du hwyl raidi, figé, consolidé, cristallisé. Cantilènes, plain-chant, psalmodies ne sont pas autre chose qu'une forme éteinte de la création affective. Si, dans leurs survivances actuelles, ils n'expriment et ne provoquent souvent qu'une émotion bien restreinte, et parfois même se réduisent à n'être plus qu'un rite formaliste desséché, durant par la force d'une tradition puissante et respectable, à l'époque lointaine de leur apogée, c'étaient au vrai des créations de la vie émotionnelle dont l'ensemble analogue au hwyl gallois constituait une musique religieuse vivante, s'enrichissant et se renouvelant sans cesse par les inventions et inspirations individuelles successives ou simultanées.

La similitude entre le hwyl et le plain-chant est réellement très frappante. On sait, en effet, que le plain-chant primitif, comme la musique antique, ne connaît d'autre rythme que le rythme du discours. Les fragments de musique grecque mis au jour dans les fouilles de Delphes ont affirmé ce caractère de l'art musical des anciens : la durée des notes n'y est indiquée que par la valeur prosodique des syllabes chantées ; le rythme du vers détermine ce que nous appellerions la mesure du morceau. De même la lecture qui se faisait de l'Ancien Testament dans les synagogues était chantée, et la notation des chants adaptés aux textes sacrés se composait d'accents placés entre les lignes et qui exprimaient des groupes de notes qui terminaient une phrase plus ou moins longue chantée sur la même

note ; d'où il résulte que ce chant liturgique n'était qu'une espèce de déclamation accentuée sans mesure ni rythme. Pareillement, le rythme du plain-chant n'est fondé ni sur la mesure, ni sur le retour d'un même mètre. Semblable au rythme oratoire, il est plus libre, plus varié, plus compliqué, plus multiplié que le rythme musical ; il repose essentiellement sur le sens du discours. Le *plain-chant* ou *musique plane* s'oppose à la musique proprement *mesurée*. Eh bien ! le hwyl gallois est, lui aussi, de la musique plane, du plain-chant.

Mais peut-être faut-il aller plus loin encore. Peut-être le hwyl gallois nous permet-il de remonter jusqu'à des origines encore plus lointaines et plus obscures ; peut-être nous permet-il de remonter jusqu'au point où la parole s'est transformée en chant, où la musique, sous l'empire de l'émotion, a fait son apparition dans l'humanité. Tout ce que nous savons des origines de la musique confirme et suggère ce rapprochement. « Les caractères de la musique primitive, écrit M. Ribot, ont été maintes fois énumérés : elle est surtout vocale, comprend très peu de notes, trois ou quatre au plus ; le rythme est très important et rigoureusement réglé » (1). En écrivant ces lignes, M. Ribot, sans le savoir, a formulé très exactement quelques-uns des caractères essentiels du hwyl.

Lors des conférences pastorales de l'Oratoire, ayant eu l'occasion d'y parler du hwyl, quoique avec moins de détails qu'ici, je provoquai une intéressante remarque de M. Raoul Allier, qui a bien voulu ensuite me la confirmer par lettre. Il existe en vieil allemand un livre intitulé : *Révélations de la sœur Mathilde de Magdebourg* (2). Cette mystique commence chacune de ses révélations en prose,

(1) *Logique des sentiments*, p. 155.

(2) *Offenbarungen der Schwester Mechthild von Magdeburg*, herausgegeben von P. Gall Morel. Regensburg, 1869.

mais peu à peu, sous l'influence de l'émotion croissante, le ton s'élève, et finalement la prose disparaît pour faire place à la poésie, comme à une expression plus immédiate, plus complète, plus puissante du sentiment. C'est là — en partie — le même phénomène que le hwyl. Le hwyl est plus complet parce qu'à la poésie il ajoute la musique. Mais des cas simplifiés et individuels, comme celui de Mathilde de Magdebourg, nous aident à comprendre les cas plus complexes et par dessus le marché collectifs comme celui du hwyl gallois.

Le cas de Mathilde de Magdebourg n'est, d'ailleurs, nullement isolé en son genre. On peut aussi citer l'*Imitation de J.-C.*

« L'*Imitation de J.-C.*, déclare M. Bonet-Maury, a été » écrite pour être chantée comme un récitatif; cela est » évident par le rythme poétique qu'offre l'ouvrage d'un » bout à l'autre. Ce rythme se rapproche de celui qu'on » retrouve dans les autres ouvrages de l'école mystique » de Jean de Ruysbroeck et Gérard de Groote (entre » autres dans les Hymnes de Jean Schutken et dans les » Cantiques spirituels de Thomas a Kempis). Ces sentences » rythmées, qui offrent une certaine analogie avec le pa- » rallélisme des Psaumes et des Proverbes hébraïques, ne » sont pas toujours accompagnées de rimes; mais, toutes » les fois que les deux derniers mots de deux propositions » symétriques riment ensemble, celles-ci sont aussi sou- » mises à un certain rythme musical. Ainsi on n'a qu'à lire » tout haut les strophes de l'Imitation, en observant les » règles de l'accent tonique hollandais et les pauses mar- » quées, pour y percevoir une cantilène pleine de charmes, » qui rappelle certaines mélodies du plain-chant » (1).

Il convient de remarquer toutefois que, suivant quelques auteurs, au rebours de ce que nous avons supposé plus

(1) G. Bonet-Maury, *Art. de l'Encyclopédie de Lichtenberger sur l'Imitation de J.-C.*

haut, c'est la parole qui serait née du chant, de la même manière que l'écriture, plus tard, du dessin. Le monologue musical, sous la forme du psaume ou de l'ode, bref le lyrisme aurait marqué la première phase d'une évolution qui aurait peu à peu abouti au dialogue parlé. Avant de se parler, quand ils se rencontraient de loisir, les hommes primitifs auraient commencé par chanter ensemble ou *se* chanter l'un à l'autre. Et l'on pourrait voir un débris survivant de ces communications musicales dans les chants alternés des bergers d'églogues, et aussi bien dans la coutume encore vivante des Esquimaux chez lesquels on chante contre quelqu'un au lieu de le railler, et chez lesquels les chants satiriques, alternés aussi, duels inoffensifs et prolongés, jouent le même rôle que les discussions animées parmi nous. D'après cette hypothèse, à la première aube de la parole, dans la première famille ou horde qui a entendu les premiers balbutiements, ç'aurait été un individu mieux doué que les autres qui aurait eu le monopole du monologue chanté, évoluant en langage ordinaire : les autres auraient d'abord écouté, pouvant déjà le comprendre avec effort, ne pouvant pas encore l'imiter. L'imitation serait ensuite venue (1). — Nous ne pouvons entrer ici dans la discussion de ces conjectures. Il semble, d'ailleurs, malaisé de faire la pleine lumière sur des origines enveloppées d'aussi épaisses ténèbres. Au reste, si l'on adoptait ces vues, il en faudrait simplement conclure que dans le hwyl gallois nous avons comme une sorte de régression, de retour aux origines. Sous l'influence de l'émotion, l'individu en foule se rapproche des êtres tout à fait primitifs. Les phénomènes ancestraux réapparaissent. Ce sont les parties les plus anciennes de la race qui surgissent, les stratifications les plus ataviques, cachées sous les acquisitions récentes, qui affleurent à la surface, et au lieu de nous faire saisir sur le fait

(1) Tarde, *L'opinion et la foule*, p. 90-92.

la transformation de la parole initiale en chant, le hwyl nous met en présence du retour de la parole au chant primitif. Et qui sait? la vérité intégrale pourrait être plus complexe. Il se pourrait que le hwyl gallois fût à la fois une *régression* relativement aux toutes premières origines (retour de la parole au chant) et la reproduction d'un *progrès* relativement à des origines plus récentes (transformation de la parole religieuse — hébraïque ou chrétienne, par exemple — en psalmodie et plain-chant).

Quoi qu'il en soit, il est extrêmement curieux et intéressant de retrouver ainsi, subsistant encore en plein vingtième siècle, un phénomène comme le hwyl. On comprend bien, en y réfléchissant, que le hwyl ne saurait subsister indéfiniment partout. Il suppose, en effet, ces deux choses : un peuple encore fruste, chez lequel la réflexion n'a pas dissous le subconscient, ou obstrué, bouché, les canaux par lesquels le subconscient peut apparaître brusquement dans la concience pour y produire les phénomènes d'inspiration esthétique et religieuse, — et puis un peuple très musical par nature, chez lequel tout sentiment éprouvé se transpose aussitôt en sons, toute impression prend aussitôt la forme musicale.

Depuis que les remarques précédentes étaient écrites, j'ai eu l'occasion de correspondre avec un pasteur écossais et un pasteur gallois. Ils m'ont donné sur le hwyl quelques indications qui tantôt complètent, tantôt corrigent ou contredisent les réflexions qui précédent. Je m'assure qu'elles intéresseront en tout cas le lecteur.

Voici d'abord la lettre du pasteur écossais, que j'avais interrogé sur l'existence du hwyl en Ecosse :

Avant de répondre à votre lettre, j'ai cherché à me procurer des renseignements que je n'avais pas quand je l'ai reçue. Mon ministre ici est un Highlander. Je l'ai interrogé

au sujet de la cadence particulière de voix à laquelle vous faites allusion comme existant dans les Highlands d'Ecosse. Il dit qu'elle y est bien connue, en effet. Des personnes priant en public tombent souvent dans ce ton, inconsciemment, et quelquefois consciemment (comme qui dirait pour obéir à une sorte de mode). Il ne pense pas qu'il y ait rien de semblable à cela dans le discours séculier parmi les Highlanders, il croit que c'est entièrement confiné aux déclarations religieuses ou expressions de dévotion.

J'ai pris la liberté d'envoyer votre lettre à un ministre de l'Eglise presbytérienne galloise avec lequel je corresponds officiellement, car il occupe la même position dans les conseils de son Eglise que moi dans ceux de ma propre Eglise. Son explication de cette façon de parler en Galles correspond tout à fait avec ce qui m'a été dit au sujet des Highlands. Vous remarquerez ce qu'il dit au sujet de la ressemblance qu'il a découverte dans le ton d'un prêtre catholique romain, à Amsterdam.

Voici la lettre du pasteur gallois dont parle mon correspondant écossais :

Je puis dire que personnellement j'ai vu et traversé deux ou trois Réveils dans notre pays, et j'ai été témoin des divers développements des cœurs humains, à la fois dans des réunions privées et dans des réunions publiques.

L'enthousiasme religieux, sacré, des Gallois, connu sous le nom de hwyl est regardé comme une jubilation ou une exultation spontanée très sacrée, éclatant dans une exubérance de belle diction et de pathos accouplée à une douce cadence de la voix, dans les personnes complètement imbibées du pouvoir de l'Esprit de Dieu, lorsqu'elles prient ou contemplent et proclament les glorieux thèmes de la Rédemption. Le réel peut presque toujours être distingué du fictif par les cœurs humains présents.

Le hwyl est le résultat naturel des nombreux grands Réveils qui ont béni et imbibé de temps à autre le Pays de Galles, depuis les jours de nos ancêtres pionniers, il y a

150 ans, époque où presque toute la nation fut capturée par leur fervente prédication.

Jusqu'à aujourd'hui, pendant les anniversaires d'Eglise, et spécialement pendant nos Assemblées de synode, quand la meilleure partie de deux journées est consacrée à la prédication, et cela en plein air, si le temps le permet, quand il s'assemble là de dix à vingt mille personnes, les ministres, complètement excités et sous une profonde onction pour une telle occasion, paraissent mettre à contribution tous leurs pouvoirs de pensée, tout leur talent de parole et toutes leurs puissances de cadence ou d'inflexion de voix, à un moment pour réveiller les impies, à un autre moment pour proclamer dans un superbe torrent d'émotion la gloire et la joie du croyant et spécialement l'infinie beauté et gloire de leur Dieu et Sauveur, jusqu'à ce que la vaste masse de vingt mille auditeurs soit fondue et soudée dans l'émotion et les larmes — quelques-uns criant à haute voix pour demander le pardon, d'autres éclatant en louanges joyeuses.

Comme résultat naturel de tout ceci, le commun des membres (the rank and file of members), lorsqu'ils prient en public — et la réunion de prière publique pour tout notre peuple à toutes les époques et saisons forme un facteur important dans nos observances religieuses — se laissent emporter, — consciemment ou inconsciemment — par une sorte d'émulation, imitant la méthode et la cadence pathétique de leurs puissants prédicateurs qui ont été les moyens de leur conversion et de leur consolation. De là vient qu'une touche de l'accent mélodieux et pathétique se fait entendre chez eux. C'est leur hwyl.

Le hwyl sacré est absolument absent et inconnu dans tous les discours sociaux et politiques.

Malheureusement, la présente race de nos ministres, manquant de la capacité de mettre à contribution leur nature entière pour de grandes occasions, semble un peu plus faible pour s'élever à la hauteur du pouvoir pathétique qui caractérisait nos pères. Cette caractéristique n'est plus aussi évidente, pareillement, dans nos membres en général, excepté durant la ferveur spirituelle d'un grand Réveil.

Cependant nous trouvons que chaque Réveil amène avec soi ses nouveaux modes et développements caractéristiques, variés et originaux. Pourtant, malgré toutes les diversités de dons, c'est le même Esprit.

Etant entré dans une Eglise catholique romaine à Amsterdam, à notre grand étonnement, nous trouvâmes que le prêtre, quand il se mit à prêcher, manifestait presque exactement la même intonation pathétique de voix que nos propres grands prédicateurs, et cela avec grand effet.

De sorte que nous concluons que le hwyl gallois est possible parmi les races continentales.

La pleine possession du Saint-Esprit seule est requise pour exciter la nature entière de l'homme à utiliser tous ses talents. Il est tout aussi vrai que les hommes doivent s'efforcer de s'ouvrir eux-mêmes à sa présence et à son pouvoir, et doivent aussi être très attentifs à donner cours, par le moyen de la prière, de la confession, ou par la récitation de portions de la Parole de Dieu, aux impulsions du Saint-Esprit et à ne pas les cacher au dedans de leurs cœurs, attendu que les dons de l'Esprit bienheureux sont destinés à l'usage et à l'édification publics, et non pas à l'usage personnel seulement.

Mon correspondant écossais a bien raison d'attirer mon attention sur la constatation faite par le pasteur gallois de l'existence du hwyl chez un prêtre catholique romain. Peut-être s'ensuit-il de là que le hwyl n'est pas un produit aussi immédiat, aussi direct du Saint-Esprit que le pasteur gallois a l'air de l'estimer, et qu'après tout il n'y aurait rien d'impossible à ce que quelque chose d'analogue au hwyl pût, à l'occasion, se produire dans les réunions politiques, conformément à l'assertion d'un ami anglais et contrairement aux dénégations de mes correspondants écossais et gallois. Mais les moyens me manquent pour pousser plus loin l'enquête.

Il y a à coup sûr quelque chose qui mérite d'être retenu dans les explications de mon correspondant gallois. Que le hwyl soit né il y a 150 ans seulement par imitation de l'ac-

tion oratoire de prédicateurs puissants ou qu'il remonte à des origines bien plus lointaines et se perde dans la nuit des âges, il est très probablement exact d'insister sur l'origine *individuelle* du hwyl. Oui, ç'a été d'abord la particularité, l'invention de quelque individu — laquelle s'est propagée par imitation consciente ou plutôt inconsciente de façon à devenir comme un instinct social dans une race d'ailleurs prédisposée.

Tout de même, un peu surpris et heurté par la théorie de mon correspondant gallois (1), je lui ai écrit derechef pour lui poser quelques questions : Pensez-vous réellement, lui ai-je demandé, que le hwyl ne date que d'un ou deux siècles ? Ne croyez-vous pas qu'il s'est manifesté il y a très, très longtemps, de telle sorte que là où il apparaît maintenant, il se montre comme une sorte de survivance de quelque chose d'ancestral et de primitif dans la race galloise ? N'y a-t-il pas de traces du hwyl dans l'histoire galloise avant les Réveils de Christmas Evans ou de Rowlands ? — Est-il sûr que le hwyl fût entièrement inconnu à la multitude (the rank and file of the people), avant que quelque prédicateur éminent fût publiquement tombé dans cet état?

(1) J'entends la théorie relative au rattachement historique des origines du hwyl à la prédication des Revivalistes d'il y a 150 ans. Car la description qu'il fait de la prédication même des grands prédicateurs gallois est d'accord avec tout ce que j'ai pu recueillir ailleurs et depuis de renseignements sur ce sujet. Le Rév. Paxton Hood, dans un livre d'un haut intérêt sur Christmas Evans (*Christmas Evans, the preacher of wild Wales, his country, his times and his contemporaries*. London, Hodder et Stoughton, 1902), se sert, pour caractériser la prédication galloise, de termes tels que : « musique de ménestrel », « musique de discours », « espèce de plain-chant psalmodié par le prédicateur sur les cœurs de la multitude », « chant inspiré », « chant sauvage, irrégulier », « refrain jubilant, revenant sans cesse » (p. 9, 11, 17). Il décrit la prédication de Christmas Evans comme une sorte de « chant primitif adressé à des gens d'instincts primitifs» (p. 91), et il nous informe que Christmas Evans était un barde, un ménestrel plus qu'un orateur (p. 327-328). La description de l'éloquence de Davies par le même auteur est dans le même genre (p. 212-213).

— Si le hwyl provient tout d'abord des prédicateurs influents et puissants agissant sur les masses, comment expliquer le fait qu'aucun des revivalistes actuels, à ma connaissance, homme, femme, ou jeune fille, ne tombe dans le hwyl ? Je n'ai jamais vu Evan Roberts, ni Dan Roberts, ni Sidney Evans, ni Jenkins, ni les Misses Davies, ni Miss Jones, ni Mrs. Jones, prier ou parler en hwyl. Ceux que j'ai interrogés étaient dans le même cas que moi. Et aucun journal, aucune brochure, que je sache, n'a signalé une attaque de hwyl chez aucun de ces revivalistes. — Je puis dire aussi que dans les meetings auxquels j'ai assisté, j'ai toujours remarqué que le hwyl était plus fréquent et plus intense dans les prières que dans les allocutions : comment expliquer le fait, si c'est aux allocutions des revivalistes qu'il doit son origine et s'il est né par imitation des allocutions? — J'ai été très frappé enfin par le fait que les gens, dans la congrégation, me paraissaient plus profondément émus dans leur hwyl que les ministres auxquels il arrivait d'y tomber...

A ces questions ou objections, mon correspondant gallois a eu la très grande amabilité de répondre par une nouvelle lettre :

J'ai écrit quelques remarques supplémentaires sur le hwyl en réponse à vos demandes. Peut-être trouverez-vous qu'elles jettent un peu plus de lumière sur les grands mystères de l'action de l'Esprit de Dieu, bien qu'aucune explication certaine et définie de ses agissements ne puisse être donnée par un homme mortel. Vous voyez un changement dans chaque Réveil. *Lui* seul sait pourquoi.

a) En ce qui concerne l'existence primitive du hwyl, nous devons reconnaître que l'aptitude musicale est un facteur naturel très puissant dans la nation galloise et qui a été largement mis en exercice dans les anciens services druidiques, dans les forêts druidiques depuis un temps immémorial.

Plus tard, des sortes de divertissements rythmiques furent en vogue dans les réunions et orgies qui avaient lieu

dans les cabarets, les dimanches et les jours de congé, jusqu'aux Réveils méthodistes d'il y a 200 ans. A cette époque, toutes ces coutumes furent démolies par la puissante prédication qui fut alors introduite. En même temps que cette rénovation de la nation, quelques intermèdes rythmiques puissants et piquants furent mis en jeu avec une sérieuse intention d'écraser et de balayer au loin les restes des folles fantaisies de l'aristocratie et des ministres de paroisses qui n'étaient pas entraînés dans le Réveil.

Il paraît tout à fait possible et raisonnable que ces pouvoirs musicaux et rythmiques aient été tournés par le Saint-Esprit en puissance sanctifiée pour restaurer l'entière nation et l'élever à un niveau spirituel de pensée. Telles sont les traces de ce qui peut ressembler au hwyl antérieurement aux grands Réveils.

b) Quant à l'absence du hwyl dans les revivalistes actuels, hommes et femmes, dans leurs discours et leurs allocutions, une raison de ce fait me semble être que les revivalistes actuels ne sont pas si largement doués de talents naturels pour la parole et la prédication que les revivalistes de jadis, mais ne possèdent qu'une couche inférieure (a lower strata) de talents, comparés aux grands talents qui ont caractérisé les anciens revivalistes. Est-ce qu'en cela Dieu désire conduire son Eglise à s'appuyer davantage sur les grandes impulsions de son Esprit? Nous ne le savons pas, mais tel est le fait.

c) Comment se fait-il que la masse (the rank and file of the multitude) soit plus puissamment affectée par le hwyl que les orateurs? La raison de ce fait semble être que les orateurs ont affaire aux *hommes* et se servent pour cela d'une espèce de conversation et de raisonnement personnel intense, tandis que la multitude s'adresse directement à *Dieu*. Leurs méditations sur la beauté et la gloire de leur Sauveur et l'abondance de la grâce et la gloire de l'amour rédempteur les dominent, les maîtrisent et les transportent en des extases infinies. Comme une illustration de la vérité de cette remarque, Mr Evan Roberts, quand il parle aux hommes, a une manière calme, tranquille, mais intense. Mais parfois, quand d'autres sont en train de prier ou de louer, on le voit souvent complètement prostré sur le sol dans un

violent paroxysme, avec des agitations et des cris (shoutings) : c'est lorsqu'il s'adresse à Dieu et non aux hommes.

Ces intéressantes explications, qui font droit au caractère *primitif* du hwyl, laissent peut-être bien encore des points obscurs. Il faudrait sans doute être un psychologue gallois et pouvoir faire une enquête sur place comme aussi étudier dans l'original les écrits gallois relatifs à l'histoire religieuse et à l'histoire générale du Pays de Galles pour tirer tout cela parfaitement au clair. Il reste surprenant qu'Evan Roberts, étant ce qu'il est et ayant joué le rôle qu'il a joué, ne pratique jamais, pas plus que les autres revivalistes, le hwyl soit dans les allocutions, soit dans les prières. Des sanglots, des agonies, des contorsions, des syncopes, des extases, des trances, etc., Evan Roberts et quelques autres revivalistes en ont, mais non pas du hwyl. Et Evan Roberts semble loin d'avoir pour le hwyl le même respect et la même admiration que mon correspondant gallois. Il interrompt parfois le hwyl comme il interrompt le chant et il lui est arrivé de dire à son auditoire, à Liverpool et ailleurs : « Vous préféreriez une *bonne* réunion avec beaucoup de chant et beaucoup de hwyl... mais il faut d'abord purifier les cœurs, etc... »

D'après les données de mon correspondant gallois, il faudrait penser que ce qu'il y a actuellement de hwyl, dans le Réveil de 1905, est une réapparition et une survivance (1)

(1) A l'appui de cette idée de survivance, on pourrait citer bien des traits. L'influence de la foule dans les réunions de Réveil provoque très souvent des rétrogradations, des régressions vers un état primitif antérieur. Un pasteur de la vallée de Swansea a fait cette déclaration reproduite par le *Christian :* « Il est digne de remarque que les jeunes gens de famille galloise dont les parents ont parlé gallois, mais qui eux-mêmes emploient l'anglais pour parler chaque jour, ont souvent le pouvoir de parler avec facilité (fluency) et force en gallois quand ils sont sous le coup de l'émotion dans ces assemblées. » — Voici qui se rapporte encore plus directement à notre sujet : Dans le *British Weekly* du

de phénomènes familiers dans les Réveils antérieurs et dûs dans ces Réveils à l'imitation par le peuple des grands revivalistes, avec cette différence que le hwyl pratiqué par les revivalistes dans leurs allocutions était pratiqué par la foule dans les prières. Mais le hwyl, n'étant plus pratiqué dans le Réveil de 1905 par les revivalistes ni dans les allocutions ni dans les prières, devrait tendre à disparaître des mœurs galloises... à moins que surgisse dans l'avenir quelque puissant revivaliste dont la prédication fasse réapparaître le hwyl. Ce sont là les changements qui se produisent d'un Réveil à l'autre, d'après mon correspondant gallois, et pour lesquels il essaie de trouver une raison. La raison à laquelle il se rattache, c'est que les revivalistes actuels sont inférieurs aux anciens et que Dieu se plaît à se servir d'instruments inférieurs pour qu'on lui rapporte plus sûrement toute la gloire. Sans combattre de front cette explication et tout en reconnaissant que les revivalistes actuels semblent très inférieurs aux anciens sous le rapport de la puissance oratoire, ou poétique, bardique, un psychologue sera tenté de se demander si le hwyl n'est pas destiné à disparaître peu à peu, au fur et à mesure des progrès de la civilisation, comme ont disparu tant d'autres traits intéressants d'une mentalité primitive, naïve et instinctive.

Quoi qu'il en soit, j'ajouterai que c'est le hwyl, et d'une

7 décembre 1905, M. Elvet Lewis raconte une réunion à laquelle il a assisté en janvier 1905 : « Voici une prière anglaise, sans aucun accent qui trahisse le prieur ; mais, chose assez étrange, tandis qu'il parle, le voilà qui tout à coup tombe dans la mélodie du hwyl gallois, indéniablement, et avec une parfaite justesse. Je me sens mystifié ; est-ce l'atmosphère qui l'a saisi, ou quoi ? A mesure qu'il continue, le secret modestement se dévoile : « Oh ! je te remercie, Seigneur, je te remercie de ce que tu me ramènes au pays natif de mon père pour y attraper le feu sacré ! » Quoi que ce soit qu'il eût perdu par son éducation anglaise et le milieu où il avait passé sa vie, ce jour-là quelque main invisible avait trouvé l'*instinct ancestral* profondément caché dans sa nature, et l'avait fait vibrer pour en tirer une parfaite mélodie. »

manière générale le caractère *musical* des réunions galloises, qui les rend intéressantes pour les étrangers qui ne savent pas le gallois. Je me suis souvent demandé comment il se faisait que des réunions de trois à quatre heures et au delà, où un grand nombre, pas la totalité, heureusement, mais un grand nombre pourtant, des chants, prières et allocutions se faisaient dans une langue inconnue de moi, ne me fatiguaient pas, ne me paraissaient pas trop longues. Je crois bien que des réunions de trois à quatre heures, en France, me paraîtraient avoir plus qu'assez duré, du moins si elles se produisaient et se poursuivaient suivant le train-train habituel ; car en temps de Réveil qui est-ce qui peut savoir ? Mais enfin les réunions galloises ne m'ont jamais paru longues. J'ai trouvé la raison du fait dans le caractère essentiellement *musical* de ces réunions galloises. Ce caractère musical permet à la contagion émotive de s'exercer d'une façon originale et curieuse. On sait vaguement ce dont il s'agit. Dans les prières reviennent à certains intervalles des mots dont on sait le sens : *Arglwydd, achub* (Seigneur, sauve).., *Diolch itti* (grâces te soient rendues)... *Amtat nefol* (père céleste)... *Anfon Yspryd* (envoie l'Esprit)... *Jesu Grist* (Jésus-Christ),.. *Jesu mawr* (Grand Jésus)... *Diwygiad* (Réveil)... Ce sont comme de brefs renseignements qui montrent le chemin, des termes juxtaposés plutôt que liés, espacés plutôt que juxtaposés, sans précision et sans nuances, qui indiquent la pensée plus qu'ils ne l'analysent. Ou bien, de temps à autre, une prière en anglais ou une allocution anglaise signale l'ordre d'idées où l'on se meut actuellement. Et puis, tout le reste n'est que son, tout le reste n'est que musique... Effectivement, une émission de voix qui ne signifie rien, qui n'a pas de sens pour celui qui la perçoit, n'est pas pour lui un mot : ce n'est qu'une donnée purement sonore. Dans le discours compris de celui qui l'entend comme de celui qui le prononce, une phrase est une suite de mots telle que les sens respectifs

de ces mots entrent tous en rapport de manière à former une *proposition*, c'est-à-dire à produire un sens collectif qui participe de chaque sens particulier et formule un jugement. Une phrase est donc une synthèse de mots qui signifie un jugement. Mais une suite de mots qui ne signifie rien pour l'intelligence, qui n'offre aucun sens, équivaut à une simple suite de sons; car le sens particulier de chaque mot ne soutenant, par hypothèse, aucun rapport avec celui de chaque autre mot est par là même inutilisé; il peut être, sans inconvénient, remplacé par n'importe quelle donnée purement sonore. Et ainsi, l'étranger qui ignore le gallois se trouve bien forcé de ne plus tenir compte du sens des mots entendus, mais seulement du son. Comme dans la poésie symboliste et plus que dans la poésie symboliste, le mot perd son caractère de signe intellectuel pour ne plus garder que celui de note musicale. Un pasteur disait à Paris, devant moi, le soir de la réunion du 1er mai, à l'Oratoire, alors que nous parlions de la difficulté de se faire entendre dans ce grand local, quand on n'a pas l'avantage de posséder une voix très puissante : « Oh ! pour moi, je vous assure que je ne tiens pas à en-
» tendre d'un bout à l'autre le prédicateur; cela ne m'est
» pas nécessaire pour être édifié, au contraire; ainsi je me
» rappelle avoir entendu une fois M. Bersier à Anduze.
» Le temple d'Anduze, comme vous savez, est très grand.
» J'étais arrivé en retard, j'étais mal placé ; je perdais les
» trois quarts du discours de M. Bersier ; je ne l'entendais
» qu'aux endroits les plus oratoires où il donnait toute sa
» voix. Eh bien ! j'ai été aussi édifié, je crois pouvoir dire
» plus édifié que si j'avais tout distinctement et clairement
» entendu. » Tout le monde ne sera pas de l'avis de ce pasteur. Mais moi je dirai : j'ai ressenti pour mon compte quelque chose d'analogue aux réunions galloises, avec cette différence en faveur des réunions galloises, qu'en somme, lorque M. Bersier ne se faisait pas distinctement entendre

de son auditeur en retard, celui-ci n'entendait qu'une voix parlant confusément sur un ton ordinaire, — ce qui n'est pas toujours très émotionnant en soi — au lieu que, dans les réunions galloises, là où on ne comprend pas intellectuellement, on perçoit des voix qui vont du ton ordinaire de la parole parlée jusqu'au véritable chant. Il est incontestable qu'un auditeur soit peu émotif, soit peu propre à l'expression musicale de l'émotion, ne pourra être bien empoigné par de telles réunions. J'aurais aimé pouvoir en faire l'expérience et pouvoir envoyer au pays de Galles telles personnes de ma connaissance qui n'ont que de l'horreur pour ce qu'elles appellent, avec une intonation et une moue significatives, le *mysticisme*, et qui n'ont que de l'indifférence ou de l'aversion pour tout ce qui ressemble à de la *musique*. Je crois que ces personnes, si elles traduisaient sincèrement leurs impressions vraies, — je veux dire si elles savaient faire abstraction de toute idée *a priori* sur le Réveil et sur ce qu'il est convenable et religieux d'éprouver dans le Réveil et à propos du Réveil, si elles avaient le courage de leurs sensations et sentiments, devraient accuser un ennui réel, parfois colossal, dans ces interminables réunions galloises. Il n'en est pas ainsi des autres. Elles ne s'ennuient pas, parce qu'elles sont susceptibles d'être atteintes, touchées, par la contagion émotive exercée grâce à la musique.

Et que l'on songe à la très grande variété de ces réunions galloises. Je laisse de côté les chants, la lecture de la Bible, les allocutions, pour ne relever ici que les prières. Quatre éléments peuvent s'y mélanger et s'y mélangent suivant toutes les proportions : anglais, gallois, au point de vue de la *langue*; ton ordinaire, chant musical, au point de vue du *son*. Voici divers cas qui peuvent se produire, se succéder, ou même coexister :

a) Une prière toute en *anglais*, sans hwyl.

b) Une prière toute en *gallois*, sans hwyl.

c) Une prière commencée en *anglais*, puis sous le coup de l'émotion continuée en *gallois*. Rien que cette substitution est déjà importante. L'étranger qui ne comprend pas le gallois, perd du tout au tout au point de vue intellectuel ; il comprenait, il ne comprend plus. C'est comme un rideau brusquement tiré devant l'intellect, avec quelques trous par ci par là lorsque jaillit quelque mot connu : *Diolch itti, achub!* Mais ce que l'étranger perd au point de vue intellectuel, il le gagne en partie au point de vue émotif. Car le passage de l'anglais en gallois s'effectue sous l'influence de l'émotion croissante, et cette émotion croissante commence déjà à donner à la parole comme une nuance musicale, comme une demi-teinte musicale, même avant que commence le hwyl, même s'il ne doit pas y avoir de hwyl proprement dit dans la prière. Le vrai Gallois n'est complètement à son aise, n'exprime avec une entière liberté ses sentiments, ne se livre complètement que par le moyen de la langue galloise, et il est impossible d'écouter une de ces prières où le gallois succède à l'anglais sans être frappé du contraste musical. Aussi bien y a-t-il un grand contraste entre la langue anglaise et la langue galloise. La langue galloise est plus complexe et plus riche ; elle donne du mal aux Anglais qui veulent l'apprendre, notamment, paraît-il, par la difficulté qu'ils trouvent à se fixer dans la tête le genre *masculin* ou *féminin* des substantifs. L'anglais, lui, se distingue surtout par la simplicité de la grammaire, par la brièveté des mots et des phrases. Au point de vue des mots, de leurs flexions, de leur groupement, il n'est pas de langage qui soit plus mutilé, plus détérioré que l'anglais. Il présente, à coup sûr, de ce chef, bien des avantages : l'altération phonétique n'a-t-elle pas aidé l'émancipation de la pensée? n'a-t-elle pas favorisé les progrès de l'homme dans la voie de l'abstraction? Mais autre chose est l'abstraction, autre chose est l'émotion concrète. Et, en ce qui concerne spécialement la sonorité, le parler ordinaire des

Anglais est loin d'être très agréable à l'oreille : il paraît souvent un peu pauvre en voyelles distinctes, sourd, inégal, confus, embarrassé de sifflantes et de sons que l'on peut qualifier d'explosifs : il n'a rien de la belle sonorité des langues méridionales, ni de la claire et nette prononciation du français. Au contraire, la langue des Gallois, quoique très gutturale, est très harmonieuse. On se figure parfois à tort, lorsqu'on en ignore la prononciation et qu'on croit devoir donner aux lettres la même signification que dans d'autres langues, que c'est une langue particulièrement riche, trop riche en consonnes ; mais c'est exactement l'inverse. La langue galloise a en réalité sept voyelles — le *w* et le *y* étant des voyelles originales. On cite en gallois ce dont on aurait de la peine à trouver l'équivalent dans d'autres langues, une poésie de huit lignes dans laquelle il n'y a pas une seule consonne. Lord Lyttleton, dans ses Lettres du Pays de Galles, dit que lorsqu'il franchit pour la première fois quelques-unes des montagnes galloises, et qu'il entendit les belles paysannes chanter en s'accompagnant de la harpe, il ne put s'empêcher de caresser l'idée qu'il avait franchi les Alpes et qu'il jouissait des plaisirs harmonieux du paradis italien (1). Tout cela explique et justifie le discours que me tenait un jour un Gallois, comme nous causions des prières prononcées dans les réunions : « Oh ! me disait-il, vous ne pouvez pas juger des prières » vraiment galloises par les prières anglaises que vous » entendez et comprenez dans les réunions. Ce n'est pas » du tout le même mode, le même style de prière (*It is not* » *at all the same style of praying*). »

d) Il en est de même dans un autre cas qui se produit assez rarement, mais qui se produit quelquefois : le cas d'une prière tout en *anglais*, mais où intervient le hwyl. Cela se produit chez des individus d'origine et de tempéra-

(1) Rév. Paxton Hood. *Christmas Evans*, p. 13-14.

ment bien gallois, mais qui, par suite des circonstances, de l'éducation, du milieu, ont été amenés à parler plus souvent anglais que gallois. Alors l'anglais leur est devenu plus familier par l'habitude. Mais tout de même le tempérament gallois leur maintient la faculté du hwyl. De là l'amalgame un peu étrange, et qui, il faut le reconnaître, nuit un peu à l'intensité et à la puissance du hwyl : le *hwyl en anglais*. Cela prouve, par parenthèse, qu'il ne serait pas radicalement impossible d'entendre un *hwyl en français*, mais il y faudrait assurément un concours de circonstances bien extraordinaires, et qui ne sont guère à présumer (1). Les Gallois eux-mêmes ne semblent pas toujours se douter de ce qu'il y a de très particulièrement gallois dans leur hwyl. A Ferndale, un excellent pasteur qui voulut bien me cueillir au sortir de la réunion et m'inviter à aller partager son déjeûner — partager est bien le mot, car le déjeûner, ou plus exactement le lunch, très suffisant pour sa femme et lui, donnait un quotient un peu court lorsque le diviseur augmentait d'une unité — cet excellent pasteur, dis-je, me demanda si je prêchais quelquefois, et sur ma réponse affirmative et ma description du culte universitaire de Montauban, il me fit, avec un bon sourire, cette remarque : « *Je* » *suppose que vous prêchez avec beaucoup de hwyl* », de la même façon qu'il aurait dit : « Je suppose que vous vous » animez beaucoup en parlant, que vous prêchez avec » beaucoup de feu » (2). J'essayai de lui faire comprendre,

(1) Ces lignes étaient écrites avant que me fût parvenue la lettre du pasteur gallois qui raconte avoir entendu le hwyl dans la prédication d'un prêtre catholique romain à Amsterdam.

(2) J'ai lu, postérieurement, dans l'ouvrage déjà cité du Rév. Paxton Hood sur *Christmas Evans* : « Quand le prédicateur gallois parle dans sa meilleure disposition (his best mood) et avec une grande onction, le plus grand compliment qui puisse lui être décerné, l'éloge le plus élevé qui puisse lui être donné, c'est de dire qu'il avait le hwyl. *Hwyl* est le mot gallois pour désigner la toile d'un bateau ; et, probablement, des toiles ou des voiles d'un bateau, on a passé au sens de bateau rempli

mais je ne sais si j'y réussis, que les prédicateurs français sont capables parfois de prêcher avec feu, avec animation, mais qu'ils ignorent parfaitement cette forme spéciale d'animation et de feu qui s'appelle le hwyl. Il avait l'air de croire que tout homme ému doit être capable de tomber dans le hwyl. Et cependant je puis garantir que le hwyl n'est pas d'une reproduction facile à qui n'est pas gallois. J'ai essayé pour mon compte de reproduire le hwyl devant une personne de ma connaissance qui ne l'avait jamais entendu; et bien que j'eusse fait auparavant une description détaillée et que j'eusse ensuite averti : « Je m'en » vais essayer de vous faire le hwyl », tout le résultat que j'ai obtenu en fait d'impression s'est résumé en cette phrase : « Vous m'avez fait peur ! » Il est évident que mon imitation du hwyl laissait à désirer. Je dois dire que j'ai entendu un étudiant en théologie français, qui avait été au Pays de Galles, imiter le hwyl infiniment mieux que moi. Mais tout de même pour bien faire le hwyl, il n'y a rien de tel que d'être Gallois de tempérament. C'est là la qualité de fond essentielle qui importe plus que la langue elle-même, quoiqu'il y ait, je le répète, dans la langue galloise quelque chose qui favorise le hwyl et lui permet de s'élever à sa plus grande hauteur. — On pourrait aussi, il est vrai, donner une autre interprétation également plausible. On pourrait dire que si les Gallois qui pratiquent le hwyl en anglais, poussent le hwyl moins loin, c'est qu'ils sont moins émus, et qu'un progrès de plus dans l'émotion leur permettrait de pousser plus loin le hwyl. De même qu'il y a des individus qui sous l'empire de l'émotion passent de l'anglais au gallois sans hwyl, il y en a aussi qui sous l'empire de l'émotion passent de l'anglais au hwyl sans gallois; si l'émotion était plus forte, tous aboutiraient au hwyl en

et poussé par la brise ; le mot gallois qui signifie brise, *awel*, ressemble à *hwyl* et est parfois employé dans le même sens » (p. 15-16).

gallois, poussé à bout. Rien n'empêche que nous acceptions cette interprétation sans repousser la première. Car il est plus que probable que les deux interprétations sont vraies toutes deux et s'appliquent simplement à des cas différents.

e) Un cas très fréquent, c'est celui de la prière en *gallois* qui aboutit au hwyl. Comme rien n'est plus varié que le hwyl, et comme rien n'est plus continu, mobile, souple, fuyant — sauf exception — que le passage du ton parlé au hwyl et celui du hwyl au ton parlé, on conçoit qu'il y a là une variété quasi-infinie de modulations diverses.

f) Le cas le plus complexe est celui de la prière commencée en *anglais*, puis sous le coup de l'émotion continuée en *gallois*, puis sous l'influence d'une émotion croissante aboutissant au hwyl, puis redescendant du hwyl au ton ordinaire, et enfin revenant du *gallois* à l'*anglais*. J'ai souvent entendu des prières de ce genre, à la réserve du dernier trait : le retour final du gallois à l'anglais. Ce dernier trait, je ne l'ai constaté que dans une allocution. A Ferndale un homme s'est levé à la fin de la réunion, lorsque j'avais déjà dit quelques mots moi-même ; il s'est avancé au *Set Fawr*, et s'est mis en devoir de parler, mais à peine avait-il dit en gallois : *chers amis*, que l'assemblée a entonné avec entrain un beau cantique. Il a attendu debout, recommençant à la fin de chaque strophe son interjection galloise : *chers amis*, mais l'assemblée repartait de plus belle dans son chant. A l'avant-dernier couplet, je remarquai qu'il avait lâché le gallois et qu'il disait cette fois en anglais son : *chers amis*... Puis, le cantique fini, épuisé, l'assemblée consentit à se taire et à écouter l'orateur, lequel se mit à dire : « Chers amis, je veux essayer de vous adresser » quelques mots en anglais, puisque nous avons ce matin » le privilège d'avoir un visiteur étranger... » Et il se met à faire son allocution en anglais. Mais bientôt le voilà qui s'anime, s'échauffe ; et, tout à coup, sans crier gare, le gallois fait irruption, et peu après le hwyl se déchaîne. Cepen-

dant, au bout de quelques instants, l'explosion de hwyl se modère, le ton ordinaire revient, et l'orateur calmé se rappelant qu'il a promis de parler anglais à cause de moi revient à l'anglais. La même scène s'est reproduite trois ou quatre fois au cours de cette allocution typique : anglais simple — gallois simple — gallois avec hwyl — gallois simple — anglais simple.

Lorsque ces six espèces de prières que je viens d'énumérer se succèdent, se croisent, se mêlent dans la plus grande variété, quelquefois même procèdent parallèlement et simultanément côte à côte, on conçoit qu'il y a là un mode d'expression extrêmement riche, complexe et varié pour l'émotion. Le hwyl, d'ailleurs, se prête avec souplesse à traduire les sentiments les plus divers dans l'ordre religieux : tantôt il est d'une expression grave, majestueuse, propre à rendre l'allure de la prière douce et calme, tantôt il est d'un accent plus mystique, plus passionné, plus déchirant, plus véhément. Joie pieuse, exaltation lyrique, affirmation croyante, transports de reconnaissance, tout cela se succède et se mêle à l'envi dans le hwyl. Mais encore faut-il pour vibrer de concert, être non seulement émotif, mais, de plus, sensible au langage musical. Je ne prétends certes pas qu'il faille être très fort musicien, techniquement instruit, versé dans tous les mystères des lois de la composition et de l'harmonie. Cela n'est pas nécessaire, et je suis loin de me donner moi-même pour tel. Mais il faut être au moins pourvu d'une certaine dose d'intelligence musicale, aimer et sentir la musique, avoir quelque aptitude innée à vivre dans le monde des sensations sonores. L'édification qu'on peut ressentir dans les réunions galloises — surtout celle que peuvent ressentir des étrangers qui ignorent la langue — n'est point l'effet de la réflexion ; elle n'est point faite d'éléments uniquement ou principalement intellectuels. C'est pour cela qu'un pasteur presbytérien de Londres me disait : « Les réunions galloi-

» ses, c'est à peine si je consens à leur donner le nom de » chrétiennes. » C'est que ce pasteur presbytérien, qui ne sait pas plus que moi le gallois, a une très grande prédilection pour la doctrine ; je ne dirai pas qu'il est intellectualiste ; je dirai simplement qu'il est intellectuel, et qu'il lui paraît difficile de s'édifier sans une forte dose de doctrine bien explicite. Pourtant, là où la connaissance existe déjà, comme c'est le cas chez les Gallois, on peut bien concevoir une influence purement émotive qui, au lieu d'agir sur l'intelligence pour inculquer au cerveau quelques nouveaux dogmes et préceptes, transforme radicalement les instincts, tendances et habitudes en transformant la manière de sentir, métamorphose qui pénètre dans le tréfonds de l'individu, qui atteint, par l'intermédiaire de ses sentiments, sa volonté. M. Ribot, dans sa *Logique des sentiments*, avec son grand sens des réalités psychologiques, ne craint pas de définir la conversion « une altération partielle de la personnalité dans ses éléments affectifs. » (p. 85.) Eh bien ! c'est là très exactement la conversion telle qu'elle se produit chez les Gallois, et cette mise en jeu des éléments affectifs se poursuit, se prolonge, soit dans le chant proprement dit, soit dans le hwyl. Et celui qui ignore la langue galloise peut très bien, s'il comprend et sent la musique, vibrer avec les Gallois et se plaire et s'édifier à leurs réunions.

J'irai même plus loin. Je me rappelle avoir entendu dire à un Français, auquel je posais quelques questions avant de partir pour le Pays de Galles : « Vous savez, ces réunions » ne sont pas fatigantes ; non, on n'est pas fatigué quand » on sort de ces réunions si longues ; on est joyeux, serein, » dispos, épanoui ; la joie ne fatigue pas. » Dans la réunion de la rue de Trévise où, en février dernier, MM. Lenoir, Lombard, Lortsch et Saillens ont raconté leur visite au Réveil Gallois, M. Saillens a dit, d'après le Christianisme (23 février) : « Dans les réunions du Pays de Galles, on » oublie la fatigue et la faim ; on y éprouve une ivresse

» très douce et très paisible qui n'énerve pas et ne fatigue » pas; on dirait que l'on y sent des ailes vous frôler par » moments. » J'ai éprouvé pour mon compte la vérité de ces observations ; non pas certes que la fatigue m'ait épargné, mais ce qui est fatigant, ce sont les veillées tardives prolongées pendant des jours et des jours, quand on est habitué à un emploi plus reposant de ses soirées, ce sont les nuits sans sommeil dans des hôtels bruyants ou des chambres insuffisamment obscures ; c'est l'irrégularité dans les repas ; ce sont mille autres choses encore; tout cela fatigue, fatigue même beaucoup à la longue. Mais ce ne sont pas les réunions qui fatiguent, lorsqu'elles sont pleines, débordantes, ferventes ; au contraire, tantôt elles reposent, produisent comme une sorte de détente ; tantôt elles exaltent, fortifient, comme si elles étaient douées de je ne sais quelle vertu. Un psychologue dirait qu'elles sont douées d'une vertu *dynamogénique*. Et je me suis rappelé souvent ces mots de M. Dauriac dans son *Essai sur l'esprit musical* : « La musique exalte en nous le ton de la vie, » parce qu'elle nous donne des sensations intenses et vo- » lumineuses. Elle exalte le ton de la vie parce qu'elle fait » affleurer à la conscience une foule de petites perceptions » restées dans les couches les plus lointaines de la vie inté- » rieure, presque à fond de cale. On dirait qu'en les réveil- » lant elle les ordonne et qu'en les ordonnant elle les » accorde » (p. 227).

En y réfléchissant encore, je dois bien avouer toutefois que cette excitation ou cette détente ne sont que momentanées : lorsqu'on suit pendant plusieurs jours des réunions de ce genre, ces excitations et ces détentes indéniables et effectives dans l'instant où on les éprouve, finissent par être suivies d'une certaine lassitude et par provoquer un certain épuisement physique et mental. Et ainsi, en fin de compte, je dois corriger un peu — ou compléter — mon assertion de tout à l'heure : les réunions ne fatiguent pas,

oui, c'est vrai, *pendant qu'on y est* et *au début*. Mais *après* et *à la longue* on finit bien par constater en soi comme un soutirement de forces, comme une sorte de déperdition et d'affaiblissement nerveux.

8° Pour continuer notre étude psychologique sur les réunions galloises, il convient de relever encore un autre trait de ces réunions : les *interruptions*, les *interjections*, les *marques d'assentiment* plus ou moins bruyantes données par les auditeurs, pendant que les individus isolés prient ou parlent. Ce n'est pas là un trait de mœurs absolument particulier aux Gallois : il est répandu chez les Anglais, chez les Américains. Mais nulle part, je n'avais entendu les éjaculations de ce genre aussi nombreuses, aussi ardentes qu'au Pays de Galles. A Cardiff, j'en ai été frappé dès la première réunion à laquelle j'ai assisté, et je retrouve dans mes notes la remarque suivante :

» Les répons de l'Assemblée ne se bornent pas à des
» Amens stéréotypés. Ce sont parfois des gémissements,
» je pourrais presque dire des sortes de grognements, tantôt
» plaintifs, douloureux, tantôt joyeux, suivant les cas. On
» sent une grande profondeur affective là dessous. »

A Ferndale, le bruit des *Amen! Bravo! Oh! Ah!* était tellement fort qu'il couvrait parfois complètement la voix de celui ou celle qui priait. Il n'y a pas à nier que chez quelques-uns cela ne devienne une habitude, presque une routine, que de laisser échapper de temps à autre de semblable interjections. J'ai observé parfois que dans des instants de silence — instants bien rares dans les réunions ferventes d'alliance évangélique présidées par les jeunes revivalistes, plus fréquents dans les réunions quotidiennes ordinaires où une seule Eglise est représentée — il y avait de braves gens qui s'écriaient : « Très bien ! Amen ! » alors que personne n'avait rien dit du tout. Le public ne s'en offusquait pas, n'avait pas même l'air d'y prêter attention : il est tellement habitué, lui aussi, aux interjections enthou-

siastes! Il fallait être un étranger, sinon un psychologue, pour remarquer ces *amens* lancés dans le vide et ne se rapportant à rien, et y déceler le commencement d'une quasi-routine formaliste. Dans le même genre, j'ai aussi observé des hommes — ce sont surtout les hommes, les diacres ou anciens, ceux qui s'asseoient au *Set Fawr*, et qui se considèrent un peu comme les chefs spirituels, qui sont susceptibles de donner dans ce travers — j'ai observé des hommes qui disaient *Amen! Hear!* tout le temps pendant qu'on lisait un chapitre de la Bible, et cela non pas seulement aux endroits réellement impressifs, solennels, touchants, mais tout le long de la lecture. Ils auraient évidemment ponctué de la même manière la lecture d'une généalogie, si quelque lecteur s'était avisé de faire ce choix (1)... Un scrupule toutefois me prend : est-il bien sûr qu'il y ait là du formalisme, même en germe, même en soupçon? Est-il bien sûr que ces interjections, qui ont l'air de ne se rapporter à rien, ne se rapportent pas d'une manière quelconque aux pensées et aux prières secrètes de celui-là même qui les prononce? ou bien aux paroles qui ont été antérieurement prononcées et qui reviennent, comme ruminées, à l'esprit de l'interrupteur? ou bien ne serait-ce pas parfois une manière d'exprimer le contentement d'être là, la joie de sentir la présence du Saint-Esprit? ou encore un moyen d'encourager les assistants à rompre le silence, à obéir aux inspirations de l'Esprit, à prier ou chanter?

Dans tous les cas, il est des interjections plus étoffées, plus développées, produites pendant les prières et allocu-

(1) Le Rév. Paxton Hood raconte que, tandis que Christmas Evans prêchait sur la félicité céleste, il lui arriva accidentellement de prononcer, au cours de sa description, cette parole : « Là on ne se marie pas, et on ne donne pas en mariage. » Au-dessous de lui était assis un frère fervent qui, probablement sans savoir ce qu'il disait, fit retentir un cordial Amen! Evans s'arrêta, le regarda en pleine figure et lui dit : « Ah! ah! vous en avez eu assez, n'est-ce pas? » (Ouv. cité, p. 235.)

tions que l'on ne peut accuser, elles, de manquer de force et de vie. Quelques-uns des auditeurs sont quelquefois si émus par les discours ou les prières des autres qu'ils se lèvent debout sur leurs pieds et crient : *Amen! hear!* ou émettent des interjections plus détaillées qui sont comme une sorte de commentaire courant du texte débité par le prieur ou l'orateur. Pendant une lecture de la Bible entremêlée de réflexions, un homme, emporté par son émotion, s'écrie : « Oh ! merci à Dieu pour cette révélation ! » Ailleurs, un ouvrier, dans le corps de la chapelle, se lève pour raconter son expérience, il dit que maintenant il trouve son plus grand plaisir dans la prière : « Je prie le matin, à midi, et le soir. » Une voix se fait entendre dans la galerie : « Et nous prions aussi dans les ateliers, n'est-ce pas, Jim ? » — Pendant une prière, un homme assis près de celui qui prie est si ému qu'il se lève lui aussi tout à coup. D'une voix tremblante d'émotion, il s'écrie : « Sonnez les cloches » du ciel et faites un tel carillon que le diable épouvanté » s'enfuie bien loin de ces vallées ! » Et l'édifice tout entier vibre d'*Amens* et de *Diolch iddo* répétés. Une douzaine d'hommes sautent sur leurs pieds, et une parfaite Babel de prières galloises et anglaises s'ensuit.

En décembre dernier, Evan Roberts parlait de l'amour de Dieu et racontait qu'il avait été mis à l'épreuve, qu'il avait perdu pour un temps la conscience de la présence de Dieu en lui ; il ajoutait que, dans ces circonstances, Satan avait essayé de le décourager, et qu'il avait repoussé les attaques du diable par la prière et la lecture de la Bible. « Très bien, mon garçon ! » s'écria un ouvrier, et quoique l'interruption provoquât quelques rires, la congrégation approuva si cordialement l'interrupteur, qu'elle fit instantanément retentir le chant du *Diolch iddo*. Un autre jour, Evan Roberts faisait appel aux auditeurs, les suppliant de devenir des membres actifs, des travailleurs dans les Eglises. Il disait que Dieu ne se soucie pas des gens pares-

seux : « N'êtes-vous pas enfin prêts, demanda-t-il, à ôter « votre veste pour vous mettre à l'œuvre ? » Et aussitôt un jeune mineur, dans la galerie, se leva, ôta en effet sa veste, et la jeta sur son siège, en criant : « Je suis prêt à tra- » vailler ! » — incident qui souleva un tumulte de réponses enthousiastes dans l'auditoire (Abergwynfi, 20 novembre).

Une autre fois encore, pendant qu'Evan Roberts parle de la nécessité de choisir entre le ciel et la perdition et de savoir sur quelle route on se trouve, une voix s'écrie : « Il » y en a ici un qui est en route pour le Ciel, en tout cas », et une autre voix lance cette exclamation originale : « Les » voyageurs pour la Montagne de Sion, en voiture ! »

« Combien y a-t-il de personnes de bonne volonté qui » veuillent venir pour une excursion dans le bateau du » salut, ce soir ? » crie un autre jeune homme au bout de la galerie, et en réponse, l'assemblée chante aussitôt à pleins poumons : le *Crown Him Lord of all* (Couronnez-le Seigneur de tous !) (1).

Parfois, l'interruption devient presque un dialogue entre le revivaliste et tel ou tel assistant : Le 15 février, Evan Roberts, au cours d'une allocution, se met à dire : « Le plan du salut est parfait. »

Une voix dans l'assemblée : « Il n'y a pas de fêlure. »

« Non, il n'y a pas de fêlure », reprend l'évangéliste qui se joint aux rires de l'assemblée.

« Quelques personnes critiquent cette joie », dit Evan Roberts, faisant allusion à ces rires.

Une voix dans l'assemblée : « Qu'ils la critiquent ! je » m'en moque, aussi longtemps que nous avons une part » dans cette joie. »

« Oui, réplique Evan Roberts ; mais ils disent que la » maison de Dieu est sainte !... Eh bien ! est-ce que le Ciel » n'est pas saint ? S'il y a de la joie dans le Ciel, pourquoi

(1) Le nº 47 du recueil de l'*Etoile* (Couronné roi).

» n'y participerions-nous pas? Jésus est joyeux parce qu'en
» laissant tomber ses regards sur nous, il voit que l'œuvre
» de son amour progresse, et quand Jésus se réjouit, nous
» nous réjouissons ! Le seul danger au milieu de cette joie,
» c'est que nous en venions à oublier ceux qui ne sont pas
» sauvés. »

Ne négligeons pas, enfin, de rappeler, en fait d'interruptions, les interruptions musicales. Il n'est pas rare que celui qui parle ou qui prie provoque par telle ou telle de ses paroles une association d'idées qui donne aussitôt naissance à un chant. Quelqu'un, par exemple, au cours de son allocution, se met à décrire avec vivacité la situation d'un homme en train de se noyer et sauvé par un camarade. Au moment où il s'apprête à tirer la morale de son récit, une jeune fille se lève, entonne le cantique : *Jetez la bouée* (Throw out the life-line), et l'assemblée suit avec enthousiasme.

Il arrive très fréquemment aux revivalistes-chanteurs d'interrompre ainsi les revivalistes-orateurs. Jenkins interrompt Sidney Evans, Miss Maggie Davies interrompt Dan Roberts, Miss Annie Davies interrompt Evan Roberts. Habituellement, les revivalistes-orateurs se taisent et renoncent à leur allocution, le chant provoquant des explosions de prières dans l'assemblée. Quelquefois ils reprennent leur allocution après le chant. D'autres fois ils continuent leur allocution pendant le chant. Cela est arrivé surtout à Evan Roberts, qui a ainsi continué de parler tandis que Miss Annie Davies debout, à côté de lui, en chaire, l'accompagnait en chantant à demi-voix, en sourdine. J'ai entendu pour mon compte, à Rhos, deux jeunes filles et un homme partir tous les trois en même temps : l'homme en prière, les deux jeunes filles entonnant chacune un solo différent. Naturellement, c'était assez discordant. Aussi l'une des jeunes filles s'est arrêtée après sa première strophe ; mais l'autre soliste a continué pendant et avec la prière de

l'homme. Et s'il peut sembler *a priori* qu'il doit y avoir là quelque chose de bizarre, même de ridicule et de gênant, je garantis qu'il n'en est pas ainsi pour les auditeurs et témoins. La musique du chant agit d'une manière indéfinissable et subconsciente sur le prieur, sur les modulations de sa voix, sur son hwyl, et il finit par se produire là une sorte de duo d'un caractère tout à fait unique. Un Anglais, qui assistait comme moi à la réunion, s'est levé enthousiasmé et s'est approché de la balustrade pour exprimer son enthousiasme : « Je n'ai jamais entendu rien de plus » harmonieux,... » a-t-il commencé. Mais l'assemblée ne lui a pas permis de placer son discours. Des prières sont immédiatement parties de tous côtés.

9° Ce qui frappe encore l'étranger dans les réunions galloises, c'est l'*attitude des gens* pendant les prières. Comme cela est l'habitude en Angleterre, on reste assis. Il n'y a rien là de particulier. Mais ce qui est particulier, c'est que très souvent *on ne ferme pas les yeux pendant les prières.* C'est ce qui m'a bien mis à l'aise et m'a permis de faire des observations qu'il m'eût été difficile de faire si j'avais eu mauvaise conscience en ouvrant les yeux et en regardant, ou si je ne m'étais risqué à le faire qu'à la dérobée. Mais non, je pouvais y aller carrément sans scandaliser personne. Il faut dire que les gens ouvrent les yeux surtout lorsque se produisent les prières simultanées ; alors, soit par curiosité, désir de voir quels sont ceux qui prient — curiosité et désir qui d'ailleurs ne sont pas forcément profanes, il s'en faut — soit par impossibilité psychologique de suivre une prière quelconque lorsqu'il y en a un si grand nombre qui s'entrecroisent et se mêlent, les yeux s'ouvrent, et plusieurs, dans une attitude toujours respectueuse, mais plutôt dans l'attitude de ceux qui entendent une allocution, écoutent tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Par exemple, il est assez difficile, quand il y a des prières simultanées, de savoir toujours à laquelle de ces prières se rapportent les

Amen ! Hear ! etc... Car — et ceci est assez intéressant à constater comme marque d'une certaine épidémie ou contagion affective — très souvent les prieurs simultanés se lèvent dans le même coin ou la même portion de l'auditoire, à peine distants les uns des autres de quelques places. Ce n'est pas *toujours*, mais il m'a paru que c'était *souvent* le cas. On dirait que l'Esprit, ou l'influence mystérieuse, quelle qu'elle soit, s'abat à un moment donné sur telle partie de l'auditoire et l'inspire particulièrement. Lorsqu'il y a plusieurs prières simultanées et qu'elles s'élèvent dans les galeries, bien des gens en bas lèvent la tête et regardent en l'air. Alors Dan Roberts se lève, s'incline sur le coussin de la chaire, et de la main fait signe de courber les fronts et de prier.

Cette ouverture des yeux, si je puis parler ainsi, ne comporte évidemment pas une explication *unique*. Elle s'explique différemment suivant les cas. Il y en a quelques-uns qui ont les yeux ouverts pour voir et s'édifier en voyant. J'ai encore, ineffaçable dans ma mémoire, le souvenir d'une scène de ce genre à Ferndale. Pendant le chant d'un cantique, une femme s'était levée, avait traversé l'assemblée, et était venue s'agenouiller au banc de devant. C'était dans une petite salle, non dans une chapelle : il n'y avait pas de parquet, tous les bancs étaient au même niveau. Le chant terminé, la femme à genoux se met à prier, d'abord à voix très basse, puis en hwyl, avec une animation croissante. Etant agenouillée au premier banc, elle faisait face à un homme assis au second banc, la tête un peu plus haute. Cet homme avait les yeux ouverts, et il regardait, il regardait cette femme en prière à ses genoux ; il y avait tout un drame dans la succession rapide des émotions que disait ce regard ; et les larmes coulaient de ces yeux ouverts, et des sourires extatiques traversaient ce visage, et le hwyl de la femme augmentant, la femme commençant à gesticuler avec feu, l'homme se mit à gesticuler lui aussi sans perdre

la femme de vue : ses bras se tendaient, ses poings se crispaient, ses mains se levaient et retombaient à mesure que s'élevaient et tombaient les vagues de l'émotion; ses lèvres laissaient échapper les exclamations les plus variées et les plus ferventes, et ses yeux regardaient, regardaient toujours.....

D'autres fois, il y en a, bien certainement, qui ont les yeux ouverts et *qui ne voient pas*. J'avais eu déjà cette persuasion très vive, lorsque je suis tombé sur quelques lignes de Wagner qui peuvent servir à merveille à illustrer le cas, lorsqu'on se souvient du caractère musical des réunions galloises, lorsqu'on se rappelle que, dans le hwyl, la prière, tout en restant prière, se transforme peu à peu en chant : « Sous l'action de la musique, notre vue perd sa puissance, au point que nous cessons de voir, les yeux ouverts... nous tombons, les yeux ouverts, dans un état analogue à la lucidité somnambulique... la musique rend notre faculté perceptive sans force pour tout autre perception que celle de notre monde intime. » (Essai sur Beethoven.)

10° Un autre trait à relever dans les réunions galloises, c'est le *rire* — je ne parle pas du rire des moqueurs : il paraît qu'il y en avait quelquefois dans les réunions auxquelles j'ai assisté; je ne les ai pas vus, mais on a fait allusion à leurs railleries — je parle du rire des chrétiens, des « réveillés. » L'étranger — surtout le Français, on est si peu habitué en France à se dérider dans les temples — est un peu interloqué, lorsqu'au milieu d'une prière fervente, il entend tout à coup l'assemblée partir d'un franc éclat de rire, entremêlé d'*Amen!* de *Hear!* ou bien lorsqu'il voit son voisin partir d'un bruyant éclat de rire en se frappant vigoureusement la jambe de l'air de dire : « Ah! elle est » bien bonne, celle-là! C'est un comble! Il n'y a plus qu'à » tirer l'échelle! » Ce rire ne trouble pas, d'ailleurs, la personne qui prie : elle continue comme si de rien n'était, toujours imperturbable, elle, et ne participant point au rire

général, toujours les yeux fermés, et abstraite de l'entourage. Comment expliquer ce rire? Quelquefois ce rire s'explique très simplement par le fait que l'individu qui prie dit quelque chose de drôle dans sa prière. Cela arrive souvent. Car, d'abord, les gens qui prient sont habituellement des illettrés dont le langage est très pittoresque et imagé; et puis et surtout l'émotion de celui ou de celle qui prie est si vive, si intense, qu'il ne songe ni à soi ni à son entourage, et que, dominé par ses sentiments et presque inconscient de la façon dont il les exprime, il lâche absolument tel quel tout ce qui lui passe par la tête et par le cœur, sans se préoccuper de la propriété du langage et des convenances. Voici quelques exemples : Dans la petite ville de Rhos, il y a une chapelle qui est appelée la grande chapelle, *Capel mawr* en gallois et une autre appelée *petite chapelle* (bien entendu il y a encore quantité d'autres chapelles à Rhos; mais peu importe ici). Dans une prière, un homme remerciant Dieu avec effusion des changements opérés à Rhos par le Réveil, rendant grâces pour les conversions effectuées, les résultats obtenus par l'incorporation aux Eglises des gens autrefois scandaleux, s'est écrié : « Grâces te » soient rendues, ô Seigneur, Diolch itti, ô Arglwydd, grâ- » ces te soient rendues de ce que la petite chapelle a attrapé » tous les voleurs et les parieurs, et de ce que Capel Mawr » a attrapé tous les ivrognes ! » Rien d'étonnant à ce que l'assemblée se soit permis de rire.

Voici encore quelques échantillons de mots soit drôles, soit simplement naïfs, échappés à des Gallois dans leurs prières :

Un jeune homme prie pour son frère : « Cher Seigneur, » souviens-toi de Meirion mon frère, qui est là-bas en Amé- » rique, un enfant prodigue. Jésus-Christ est mort pour » sauver Meirion, dis-lui cela ce soir. L'Amérique est très » grande, mais chaque coin t'en est connu ; et tu sais où est » Meirion, cherchant à se cacher de ta présence. »

Une jeune femme demande à Dieu de sauver son mari, et aussi ses propres frères et sœurs, « quand ce ne serait, » reprit-elle, quand ce ne serait qu'à cause des petits enfants » que tu leur as donnés, Seigneur! »

Un jeune homme, dans sa prière, raconte une conversation qu'il a eue avec un cabaretier qui s'est plaint que le Réveil diminuait ses revenus : « O Seigneur! Il a pris l'ar- » gent qui aurait dû acheter de la nourriture et des habits » pour nos femmes et nos enfants. Pour lui faire fermer son » cabaret et lui faire réparer sa vie passée, fais de lui un » missionnaire. »

Au sujet du foot-ball, qui est une source de dangers et de tentations innombrables au Pays de Galles, une voix s'écrie : « O Dieu, écrase le jeu et convertis les joueurs! »

Un autre, faisant allusion aux merveilles opérées par Dieu dans le Réveil, priait disant à Dieu avec approbation : « O Dieu, tu as bien travaillé! »

Ailleurs, un homme prie : « O Seigneur, autrefois quand nous te priions, nous avions à attendre longtemps ta réponse, mais aujourd'hui nous te remercions de ce que tu nous envoies tes réponses par le retour du courrier. »

Il y a de ces prières qui sont, suivant une expression de Mr. Elvet Lewis, des babils avec Dieu (chats with God). Exemple : « Cher Père, prie un vieillard, tu es venu à nos meetings. Je t'avais demandé de venir ; je t'avais dit qu'il te fallait venir *cette* année à tout prix (les meetings en question étaient des meetings annuels, des meetings « anniversaires »). Et Tu es venu ! Tu es si bon, car j'avais oublié une chose quand je t'ai prié de venir ; j'avais tout à fait oublié de te demander de me garder en bonne santé pour les meetings. Et dimanche dernier je me suis senti très mal ; j'ai eu peur de ne pouvoir me rendre aux meetings et d'en perdre le bénéfice. C'était un peu tard pour te demander d'améliorer ma santé, mais je m'y suis risqué, et... je suis ici ! Oh ! oui, Tu es ici, toi, il n'y a rien là d'éton-

nant, mais moi aussi je suis ici — et c'est ça qui est une merveille ! »

M. Elvet Lewis a aussi raconté une autre prière qui ne laisse pas d'être piquante en son genre : Dans une localité, il y avait six dimanches qu'un ministre n'avait pas pu prêcher, ses paroissiens étant chaque fois saisis et emportés par une puissante et incoercible vague de prière et de louange. Le septième dimanche, obligé de s'absenter, il envoya, pour acquit de conscience, un jeune étudiant prêcher à sa place. Quand l'étudiant entra dans la chapelle, il y avait déjà une réunion de prière en train. Il s'y joignit et attendit patiemment la fin — et le moment de commencer son sermon. Mais quel ne fut pas son ahurissement d'entendre tout à coup un homme s'écrier dans sa prière : « Seigneur ! bénis notre jeune frère qui est venu parmi nous. Il s'imagine qu'il va prêcher, mais nous, nous ne sommes pas bien sûrs qu'il y réussise. Voilà six dimanches que nous avons arrêté un prédicateur bien meilleur que lui (we have stopped a better man than he is for six sundays !) »

M. Lombard m'a raconté une prière qu'il avait entendue à Maesteg, le 12 février. Pour la comprendre, il faut savoir qu'à cette réunion la foule était si nombreuse et si envahissante que, sous sa formidable pression exercée dans tous les sens, un tuyau de bec de gaz se trouva brisé. Le gaz, immédiatement, s'échappa dans la chapelle. On cria d'éteindre tous les becs. Mais il y avait des gens qui persistaient à vouloir laisser quelques becs allumés ou à frotter des allumettes. Une panique générale était imminente. Evan Roberts ne perdit pas son sang-froid. Sa présence d'esprit certainement évita un désastre. Il exhorta les gens à être calmes, il resta lui-même en chaire avec les demoiselles qui l'accompagnaient, et celles-ci entonnèrent dans l'obscurité des cantiques que les trois quarts de l'assemblée demeurés dans la salle chantèrent avec ferveur l'un après

l'autre. La fuite de gaz fut enfin arrêtée, et la chapelle de nouveau éclairée. Evan Roberts demanda aux assistants s'ils n'étaient pas maintenant trop troublés dans leur esprit pour continuer d'adorer, mais ceux-ci lui répondirent aussitôt par un volume énorme de protestation : « Non, non ! » Un jeune homme s'écria qu'il y avait un converti à son côté. Et un autre jeune homme entama une prière ardente dans laquelle il s'écria : « O Seigneur, tu sais que dans la » bagarre j'ai perdu mon chapeau ; j'ai eu beau le chercher, » je n'ai pu le découvrir; je ne sais vraiment pas où il a » passé ; mais, ô Seigneur, tant pis ; tu sais que cela m'est » bien égal et que je suis plus préoccupé de mon âme que » de mon chapeau. »

Ailleurs, à Aberdare, j'ai entendu moi-même un homme qui priait dans une galerie soulever un rire homérique. Il priait en gallois. Je me suis penché vers mon voisin qui m'a complaisamment traduit le passage comique ; et je ne me rappelle plus les termes anglais, mais je me souviens bien de l'impression qu'ils m'ont produite ; j'ai compris que le Gallois avait dit en sa langue quelque chose de semblable à ceci : « O Seigneur, tu sais que les gens qui sont là à côté de » moi, dans la galerie, se moquent de moi pendant que je t'ex- » pose la misère de mon âme, tu le sais, Seigneur ; mais tu sais » aussi que cela m'est bien égal ; tu sais, Seigneur, que je... » me moque (1) de leurs moqueries. » A un autre moment, une autre prière soulève encore des rires. Je me penche de nouveau vers mon voisin pour implorer une traduction. Mais cette fois il s'y refuse en riant : « Vous savez, me » dit-il, c'est du grossier langage gallois. » Cette fois, décidément, la prière est trop inconvenante pour être traduite.

Dans les cas de ce genre, le rire de l'assemblée se com-

(1) Le terme employé correspondait à un mot français beaucoup plus libre, beaucoup moins académique, que le lecteur n'aura pas de peine à suppléer.

prend sans peine. C'est le rire provoqué par le comique. Et à ce propos, il sera permis de faire observer en passant que l'un des psychologues contemporains qui se sont le plus et le mieux occupés du rire, M. Bergson, me paraît en désaccord complet avec mes observations sur le rire des réunions galloises, lorsqu'il soutient, à propos du rire spécialement provoqué par le comique, que ce rire suppose « l'insensibilité », « l'indifférence », « une anesthésie momentanée du cœur », qu'il ne s'inspire jamais « d'une pensée de bienveillance ou même d'équité », qu'il ne peut être ni juste ni bon, qu'il implique « un peu d'égoïsme, et derrière l'égoïsme lui-même quelque chose de moins spontané et de plus amer, je ne sais quel pessimisme naissant » (1). Eh bien, toute cette caractéristique est foncièrement inexacte en ce qui concerne le rire gallois (je ne parle bien entendu que du rire gallois provoqué par le comique). Dans ce rire gallois, ce n'est pas seulement « l'apparence » qui est « faite de jovialité aimable, de bonhomie », c'est le fond. Le rire gallois exprime uniquement la bienveillance. Les sentiments altruistes y dominent les sentiments égoïstes, comme aussi l'optimisme, l'optimisme chrétien en exclut le pessimisme amer et orgueilleux. Et ce rire gallois, bien loin de supposer l'insensibilité se concilie incessamment avec l'émotion très vraie et très intense.

Mais les cas de rire provoqué par le comique n'épuisent pas, il s'en faut, tous les cas de rire que l'on peut rencontrer dans les réunions galloises. Et je crois bien qu'il faut renoncer à ramener à l'unité la diversité des causes probables de ces rires. Ce qui est sûr, dans tous les cas, — et curieux — c'est que le rire ne se produit pas seulement lorsque la prière renferme quelque chose de drôle. J'ai pu m'en convaincre par les rires qui ont accompagné en ma

(1) *Essai sur le rire*, p. 4, 5, 6, 8, 142, 143, 149, 190, 198, 200-201, 202, 203.

présence plusieurs prières anglaises, lesquelles ne renfermaient rien du tout de comique. Le rire semble alors comme une façon d'exprimer le contentement, l'approbation, la satisfaction. C'est un mode d'expansion de la joie de vivre — de la joie de vivre chrétiennement. C'est le retentissement organique naturel d'un état de joie, d'épanouissement, de détente. Lorsqu'un enfant prie et prie bien, les gens rient, et les plus émus rient tout le temps, que l'enfant dise ou non des choses proprement drôles. Voici quelques échantillons de prières d'enfants, où je n'ai pas cherché à classer à part ce qui est réellement comique et ce qui est simplement enfantin :

Un petit garçon : « Merci, ô Dieu, de ce que tu m'aides » à me lever et à prier, mais nous savons que tout ce que » nous demandons à Dieu, il peut nous le donner. Oh ! » que Jésus soit présent ici et fasse sentir sa présence ! » Merci, ô Dieu, pour la croix du milieu sur le Calvaire » (allusion au fait que la croix de Jésus était située entre les » croix des deux brigands). Oh ! je désire marcher sur la » même route que Jésus et être semblable à Jésus, donner » toute ma vie pour Lui et travailler pour Lui ! il y a plus » de plaisir à travailler pour Lui qu'à s'occuper à n'importe » quel autre travail. Oh ! fais que toute la congrégation » ait un nouveau cœur ; l'autre cœur est trop sale ! »

Un autre garçon fait une prière qui revient à ceci : « O » Seigneur, tu sais que ma mère est toujours après moi et » qu'elle... m'embête terriblement ; ô Seigneur, fais-lui com- » prendre qu'elle ne peut rien contre moi, puisque je t'ap- » partiens ! »

Un garçon de 14 ans, de la galerie, marche jusque vers le devant et prie Dieu de pardonner aux autres garçons dans la galerie « qui le raillent parce qu'il ne pense à rien qu'au » Réveil. C'est vrai, confesse-t-il, je ne puis penser à rien » d'autre. »

Un petit garçon : « O Christ, tu as porté une couronne

» d'épines pour moi ! Oh ! oh ! je pourrais les porter pour
» toi ! Oh ! je déteste de retourner à mes anciens compa-
» gnons — à mes vieilles voies. Je ne me soucie de rien.
» Oh ! de quoi est-ce que je me soucie, si ce n'est de Toi !
» Si c'est ta volonté, ô prends-moi maintenant au Ciel avec
» toi. Oh ! oh ! pourquoi est-ce qu'ils ne me crachent pas
» dessus ? Oh ! oh ! ils ont craché sur toi, et toi tu n'avais
» jamais péché ! Oh ! ç'a été pour moi, pour moi, pour
» moi, — pour mes péchés. Oh ! prends mon cœur et ren-
» verse-le sens dessus dessous, — purifie la saleté et fais-en
» sortir la poussière, balaie-le et rends-le pur, pur, pur !
» Oh ! oh ! cher Jésus ! donne-moi seulement une croûte,
» une croûte, une croûte, une, une, une seulement de ton
» pain ! Une goutte, une goutte, une goutte, une, une, une
» goutte de l'eau de la vie ! »

Une petite fille : « O Christ ! viens à moi ! Et quand tu
» viendras à moi, ne me laisse plus, mais, oh ! reste avec
» moi ! »

Une petite fille : « Merci, ô Dieu, de ce que tu me permets
» de m'agenouiller une fois de plus. Tu sais que chaque
» soir à 6 heures les enfants dans l'école ont une petite réu-
» nion entre eux. Merci, ô Dieu, pour cette réunion ; c'est
» une réunion glorieuse. Oh ! donne-moi une robe blanche
» pour aller au ciel, mais, je t'en prie, ne permets pas que
» le Diable mette ses doigts noirs dessus. O Dieu, pardonne
» à tous ceux qui sont ici leurs péchés, afin qu'ils puissent
» commencer de nouveau. O Dieu, fais de tous des mission-
» naires pour Jésus-Christ. Quant à moi, je ne tomberai
» jamais, je ne me détournerai jamais, si Jésus est à mon
» côté. »

Une enfant à une réunion déclare qu'elle ne fera plus de pâtés d'encre, et qu'elle ne « copiera » plus maintenant.

Une autre prie pour que son père puisse rentrer à la maison pendant que le Réveil dure encore, et remercie Dieu

« de ce qu'il n'est plus très loin, car il est presque à Carnarvon ! »

Une autre raconte qu'elle a demandé à une amie si elle voulait travailler pour Jésus; n'ayant pas obtenu de réponse, elle a demandé à son amie : « Alors est-ce que tu » veux travailler pour le Diable ? » L'amie a répliqué que cela lui était bien égal. « Mais, dit la petite fille dans sa » prière, moi, cela ne me serait pas égal de savoir si je tra- » vaille pour Jésus ou non. »

Une petite fille de 9 ans : « O Dieu, enlève les cabarets de Barmouth; tu ne sais pas tout ce qu'ils font aux mères des petits enfants; mais si, tu le sais, car tu sais toutes choses ! Eh bien ! tu sais qu'ils ne font pas une bribe de bien. » La même petite fille avait un petit ami, qui, ayant eu un accident, était couché, malade, et elle prie pour que son petit ami aille mieux. Le soir suivant il allait mieux, et la petite fille prie de nouveau et dit dans sa prière : « O merci, Dieu; le docteur a dit qu'il ne pouvait pas le faire aller mieux; alors il faut bien que ce soit toi. »

Des prières de ce genre sont coupées, hachées, soit par des marques d'assentiment, soit par des éclats de rire de la part des assistants.

Le rire se produit, à ce qu'il m'a semblé, le plus fréquemment dans la seconde partie de la réunion, lorsque l'assistance s'est déjà élevée à un haut diapason d'émotion religieuse; il est consécutif à un effort de tension morale et spirituelle prolongé. Il peut alors, je n'en disconviens pas, sembler quelquefois avoir quelque chose de nerveux, de malsain, voire d'hystérique. Rappelons-nous cependant que, d'après certains psychologues (1), le rire, qui exprime un accroissement soudain de vivacité dans le ton de plaisir de la conscience, a pour effet d'accélérer la circulation et d'assurer au sang une oxygénation plus complète, peut-être

(1) Par exemple James Sully.

aussi de soulager, d'alléger le cerveau en le décongestionnant et en activant les mouvements du sang à travers les petits vaisseaux. Le rire exerce donc une influence bienfaisante sur l'organisme en accroissant l'activité vitale, en même temps qu'il est une soupape de sûreté vis à vis de l'énergie accumulée. N'importe, c'est un étrange spectacle et un étrange bruit pour un étranger que de voir et d'entendre des prières prononcées avec une ferveur et une énergie indéniables, susciter de tels rires chez les auditeurs. Mais c'est encore un signe du caractère spontané, franc, immédiat, de ce réveil populaire où tous les sentiments s'expriment librement comme ils veulent, sans que la timidité, la réflexion sur soi-même, le souci du qu'en dira-t-on, viennent entraver en rien les manifestations.

11° Je voudrais, pour finir, dire encore quelques mots de ces étranges *prières simultanées* qui déconcertent si profondément au premier abord le visiteur étranger (1). Je me rappelle l'impression d'étonnement, de malaise même que j'éprouvai soudain à l'une des toutes premières réunions auxquelles j'assistai, à Aberaman. Pendant deux heures environ, la réunion n'avait provoqué en moi qu'admiration, émotion et joie, lorsque, l'enthousiasme de l'assemblée s'étant graduellement accru, tout à coup une douzaine de personnes au moins se mirent à prier à haute voix et à chanter en même temps. La scène du livre des *Actes* se renouvelait pour moi, car moi aussi j'étais dans l'étonnement, et, ne sachant que penser, je me disais : Que veut dire ceci? C'était bien, en effet, comme une sorte d'ivresse spirituelle qui s'était emparée des assistants. Et au milieu

(1) Je ne parle pas, bien entendu, des cas, assez fréquents, où l'assemblée tout entière récite collectivement à haute voix, d'abord en gallois, puis en anglais, l'oraison dominicale ou telle déclaration de l'Ecriture. Ces récitations font un grand effet : on dirait le bruit d'un tonnerre. Mais je parle des prières simultanées où chaque prière est une prière individuelle différente.

de ce désordre apparent, au milieu de cette Babel, je ressentais quelque chose de l'impression très particulière qu'ont ressentie, je m'assure, ceux de mes lecteurs qui ont visité tels hospices ou qui ont fait un tour dans tel ou tel établissement de Laforce et se sont vus soudain entourés de certaines manifestations et expansions bruyantes. On se dit inévitablement : il y a ici quelqu'un qui déraille. Et parfois on se tâte, inquiet un instant : qui est-ce donc qui déraille? Sont-ce eux? Est-ce moi?... A Aberaman, il y avait quelques autres visiteurs étrangers comme moi, qui avaient l'air d'éprouver les mêmes impressions. Nous levions la tête, nous regardions surpris ces formes humaines dressées un peu partout dans la chapelle, à droite, à gauche, dans le bas, dans les galeries, gesticulant les bras tendus, boxant les poings fermés, priant, chantant, à pleine voix, ensemble... lorsque tout à coup Dan Roberts qui était assis au fond de la chaire les yeux fermés en prière se lève, très calme, très maître de lui, et avec un bon sourire, d'un geste plein de douceur et d'autorité tout ensemble, il fait signe aux têtes de se pencher, de s'incliner pour la prière. J'obéis. Je baisse la tête. Je ferme les yeux. La surprise, la curiosité disparaissent; je me laisse envahir par la contagion. J'étais initié aux prières simultanées.

Lorsqu'aux prières simultanées se mêlent de bruyantes marques d'assentiment, des approbations enthousiastes, et lorsqu'au hwyl vient s'ajouter le chant proprement dit, le tout simultanément, cela fait un tumulte (1) assez extraordinaire dans une église. J'ai même écrit sur mon carnet au

(1) On se rappelle alors les lignes si justes de M. Stead : « On croirait être à Bedlam (asile d'aliénés à Londres), disait un habitant de Chicago en conduisant Ian Maclaren à la Bourse, au moment où le coin des spéculateurs sur les grains était au plus haut point de surexcitation, « mais des fortunes s'y gagnent et s'y perdent à chaque minute. » Et ici, au milieu de ces sanglots, de ces prières, de ces chants sans relâche, n'est-ce pas de vies humaines qu'il s'agit, et qui, à chaque minute, se font et se perdent? »

sortir de la première réunion où j'avais pu entendre de semblables manifestations : « *Aberaman, mardi 11 avril.*
» Prières simultanées. Trois, quatre, douze à la fois. Bruyan-
» tes et ferventes éjaculations de l'assemblée. A un moment,
» quelqu'un du dehors qui entrerait là abruptement se
» croirait dans une salle d'aliénés. Cela me fait comprendre
» la description de l'Eglise de Corinthe par Saint-Paul et la
» fameuse parole : les esprits des prophètes sont soumis
» aux prophètes. »

J'insiste sur ce point. Je n'ai jamais et nulle part eu la sensation de comprendre l'Eglise primitive comme au Pays de Galles. Le Réveil Gallois est à bien des égards une reproduction des phénomènes comme des états d'esprit de l'Eglise primitive. Il aide à comprendre, à réaliser les données du livre des Actes et des épitres de Saint-Paul. Quand nous lisons notre Nouveau Testament, nous sommes tellement habitués à cette lecture dès l'enfance, nous reculons si bien tout cela dans le passé, et notre respect environne tous ces récits d'une telle auréole, qu'ils deviennent pour nous quelque chose d'*irréel* à force de devenir quelque chose tout ensemble de *banal* et de *sacré*. Mais à la lumière de phénomènes semblables à ceux du Réveil gallois, on retrouve la sensation du réel, de la vie. A la Pentecôte on faisait autant de bruit que dans les chapelles galloises, et dans l'Eglise de Corinthe il y avait autant de prières simultanées qu'à Aberaman, qu'à Aberdare ou à Liverpool. A Corinthe, il y avait même un hwyl très particulier, beaucoup plus étrange que le hwyl gallois, la glossolalie. Saint-Paul, lui, trouvait qu'on abusait du hwyl et des prières simultanées (1). Il y a aussi des gens au Pays de Galles qui trouvent qu'on en abuse — du moins qu'on abuse des

(1) Finney, lui aussi, n'approuvait guère les prières simultanées. Cf. sa conduite à Bolton, d'après ses Mémoires, trad. Challand, p. 320-321.

prières simultanées, car je n'ai jamais entendu personne critiquer proprement le hwyl : il est trop entré dans le sang des Gallois, pour qu'un Gallois quelconque y trouve à redire. Mais j'ai entendu un pasteur congrégationaliste d'Aberaman s'exprimer avec une grande vivacité contre l'usage des prières simultanées. Il paraît que ce pasteur n'avait pas voulu se joindre aux autres pasteurs des autres dénominations pour appeler Dan Roberts. Ce qu'il disait était assez judicieux en soi, mais c'était dit sur un ton un peu profane et léger qui détonnait, et comme ces propos étaient tenus à la sortie d'une réunion qui avait été très vivante, on se sentait un peu choqué, comme par une fausse note. Aussi ai-je bien remarqué que le pasteur méthodiste et le laïque qui étaient avec moi ont écouté en silence la critique du ministre congrégationaliste, et se sont soigneusement abstenus de relever ses dires et de se laisser entraîner dans une discussion. « D'un point de vue scientifique, disait mon ministre » congrégationaliste, il est impossible d'écouter avec atten- » tion trois ou quatre prières en même temps. Jamais il n'y » a eu et jamais il n'y aura de prières simultanées dans mon » église. Mes gens ne s'y hasarderaient pas, parce qu'ils sa- » vent que je les arrêterais. L'autre jour, j'ai assisté à X... » à une réunion où il y avait plusieurs dames qui ont prié » simultanément. Il y en avait une qui priait admirable- » ment ; j'aurais voulu l'écouter ; mais il y en avait deux » autres qui priaient en même temps ; j'aurais voulu arra- » cher à l'une son chapeau pour frapper l'autre avec et la » faire taire ! » — Le moyen eût assurément manqué de douceur évangélique.

Ce qui est plus intéressant que ce témoignage un peu suspect, c'est de constater la très grande différence qu'il y a entre le nord et le sud du Pays de Galles. Au nord du Pays de Galles, les prières simultanées sont rares, elles ne sont pas encouragées, au contraire, tandis qu'elles font partie intégrante de la vie religieuse collective du sud. Je

trouve dans mes notes les observations suivantes sur les réunions de Rhos :

Jeudi : Peu ou pas de prières simultanées. Un homme a commencé deux fois de prier. Mais la première fois, un autre ayant commencé aussi de prier, et la seconde fois, l'orgue ayant commencé aussi de jouer, il s'est tu, les deux fois, et a attendu un moment de silence pour recommencer une troisième fois — et cette fois aller jusqu'au bout.

Samedi : Les Gallois de l'endroit ne paraissent pas apprécier les prières simultanées. Il y en a bien eu un exemple l'après-midi. Mais le soir, quand il y a eu conflit de voix, il y en a toujours eu un qui a cédé et s'est tu — pour reprendre quand l'autre a eu fini. Evidemment, il y a moins d'excitation, d'effervescence, dans le Nord que dans le Sud. Lorsque, dans une allocution à Trevor et à Rhos, j'ai dit que je savais le sens des mots : *Arglwydd, achub, Bendigeddig, Diolch iddo,* on ne m'a pas interrompu par un chant de cantiques, comme on l'avait fait à Aberdare. On s'est borné à crier : « *Hear! hear!* » — Et je remarque qu'il a été rare dans ces meetings d'aujourd'hui d'entendre un chant entonné spontanément par l'assemblée. Je crois même que le cas ne s'est pas du tout produit. Mais toujours quelqu'un a récité la première strophe du cantique, puis l'assemblée s'est mise à chanter.

Il y a donc une différence indéniable entre les manifestations religieuses du Sud et celles du Nord, au Pays de Galles. A quoi tient cette différence? Y a-t-il là aussi, comme en France, une différence de tempérament entre les méridionaux plus ardents et les septentrionaux plus calmes? Ou bien est-ce tout simplement que le Réveil n'a pas encore éclaté avec autant de puissance dans le Nord que dans le Sud, et que surtout Evan Roberts n'a pas incendié le Nord comme il a incendié le Sud? Liverpool est encore plus septentrional que les Galles du Nord, et cependant aux meetings d'Evan Roberts à Liverpool les prières

simultanées étaient plus nombreuses et plus ardentes qu'aux Galles du Sud.

Les prières simultanées ont été, dès le début, très encouragées par Evan Roberts. Dès novembre, à Porth, une multitude de prières et de chants ayant éclaté ensemble, le *Western Mail* raconte qu'Evan Roberts souriait, frappait des mains avec joie et criait : « Continuez, continuez, ne » vous arrêtez pas ; vous pouvez tous confesser Christ en » même temps — des douzaines d'entre vous — des centai- » nes d'entre vous ! »

Il y a eu des moments, en bien des réunions, où une partie de l'assemblée criait : « *Hush !* » lorsque plus d'un parlait à la fois ou lorsqu'un chanteur interrompait une prière, interrompait Evan Roberts lui-même. Evan Roberts aussitôt gourmandait les gens et défendait de crier : « *Hush !* » à personne. « Si un ivrogne se levait pour chanter ou dire » quelque chose, je n'oserais pas, moi, l'interrompre, parce » que j'ai connu des ivrognes qui étaient venus à une réu- » nion et qui ont été sauvés dans l'espace d'un quart » d'heure : l'Esprit peut dégriser un ivrogne. Donc, ne dites » jamais : « *Hush !* » à personne. Si vous imposez silence à » quelqu'un, je mets mon pardessus et je m'en vais. Je ne » puis le supporter, c'est trop terrible. »

Dan Roberts n'a pas l'air, lui non plus, de redouter les prières simultanées. Il les recherche, il les stimule. Mais pas à tous les moments de la réunion, c'est vers le second tiers, vers la fin du second tiers de la réunion, qu'il les provoque par ses questions, ses appels brefs et répétés. Précisons. Je lis dans mes notes :

« Après la lecture de la Bible et la prière initiale, pen- » dant toute la première partie de la réunion, les chants et » les prières se succèdent, mais séparément. Peu ou point » de prières simultanées. Après, vient une allocution de » Dan Roberts. Puis les prières et les chants recommen- » cent. C'est alors, au bout d'un moment, que Dan Roberts

» réclame des prières simultanées. Mais voici, pour autant
» que je comprends, la situation. C'est le moment où la
» préparation préalable étant suffisante, l'assemblée étant
» suffisamment chauffée, excitée, dirait un sceptique, Dan
» Roberts met à l'épreuve le meeting (tests the meeting),
» c'est-à-dire exhorte ceux qui ne sont pas convertis à se
» convertir sur place. Chez ces gens démonstratifs et émo-
» tifs, de telles conversions ne se font pas en silence. Elles
» se font dramatiquement, en prière publique, la plupart
» du temps. De telle sorte que ce que Dan Roberts réclame,
» ce ne sont pas les prières simultanées pour elles-mêmes ;
» mais ce sont les conversions simultanées dont les prières
» simultanées ne sont que la traduction, l'expression, l'ins-
» trument et le moyen chez des gens tels que les Gallois. Ce
» qu'il réclame aussi, ce sont les prières simultanées des
» assistants chrétiens pour la conversion des inconvertis.
» Après cette période dramatique, il y a un calme relatif,
» quelques chants — chants du *Diolch iddo* ou du *Lead,*
» *Kindly light*... puis quelques prières isolées d'actions de
» grâces. Et la réunion se termine. »

Assurément, il y a bien quelque chose à dire sur ce chapitre des prières simultanées. Mais comment oser poser des règles fixes, absolues? Il semble bien, de temps à autre, qu'il arrive à des prieurs simultanés de se laisser entraîner dans une sorte de joute, où c'est à qui criera le plus fort, à qui dominera de sa voix la voix du concurrent, à qui se fera le mieux entendre et suivre du public, à qui fatiguera l'autre, le forcera à se taire d'épuisement et survivra seul à la lutte, vainqueur, remplissant seul de sa voix tout l'édifice... Alors, il faut bien le dire, les prières simultanées deviennent d'une édification douteuse, soit pour ceux qui les prononcent, soit pour ceux qui les entendent... Mais tout de même, pour être juste, il faut convenir que ce pourrait être l'apparence plus que la réalité et que cette lutte à qui fera le plus de bruit pourrait bien, en tel ou tel cas, n'être que la traduction frivole et profane, par un auditeur étranger,

insuffisamment ému et ignorant d'ailleurs le gallois, de ce qui n'est au fond que le développement parallèle et indépendant de deux émotions progressives, entraînant par leur accroissement l'élévation constante de la voix, subjuguant chacun des prieurs au point de le rendre inconscient des manifestations d'autrui et de l'empêcher d'entendre toute autre voix que la sienne. Bref, au lieu de l'*interaction* réciproque des prières simultanées qui est l'apparence, la réalité pourrait être le simple *parallélisme*... Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sur quelques abus que l'on peut juger et condamner l'usage. La plupart du temps, les prières simultanées sont une expression authentique de ferveur profonde. Et elles le sont d'autant plus qu'elles sont plus nombreuses ensemble, car le grand nombre des prières simultanées exclut toute idée de concours vocal. Quand il y a plusieurs centaines de prières simultanées comme je l'ai vu à Liverpool, aucun ne peut raisonnablement espérer parvenir à lasser tous les autres ou à dominer seul tout cet immense volume de son. Reste alors la question de l'*ordre*, qui préoccupait surtout Saint-Paul. Et assurément il semble difficile au premier abord de décrire l'état de choses dans une réunion telle que les réunions galloises autrement que comme une parfaite confusion. Pourtant de ce chaos apparent se dégage un certain ordre ; il y a là comme des fils qui tantôt se séparent, s'éloignent, tantôt se rapprochent, se mêlent, pour diverger de nouveau ensuite; et les moments de plus grande diversité sont toujours suivis d'instants où un hymne unique ou bien une prière unique réunit l'ensemble total de la vaste congrégation dans l'unisson d'une commune pensée et d'un commun sentiment.

Une dernière observation relative aux prières simultanées : Il n'est pas rare qu'un homme ou une femme se mette à prier à *demi-voix* aux moments de grande excitation, lorsque les prières simultanées se multiplient : ces prières à demi-voix ne sont évidemment pas faites pour l'assem-

blée, mais c'est que les sentiments et les désirs de certaines âmes deviennent si poignants, si intenses, qu'ils ne peuvent faire autrement que de s'exprimer, ne fût-ce qu'à demi-voix. Dans ce cas, très souvent, quand il y a assez d'espace libre, celui ou celle qui veut prier ainsi se lève de sa place, se met à genoux au milieu de la chapelle et prie ainsi à demi-voix sans se soucier du public, sans faire attention à ses voisins ou voisines, comme s'il était dans sa chambre, seul avec Dieu. Miss Maggie Davies a prié plusieurs fois devant moi de cette manière. Je ne l'ai jamais entendue prier autrement. En semblable circonstance, elle se met à genoux dans la chaire, à côté de Dan Roberts. Et il faut être tout près de la chaire pour percevoir sa voix. Un soir, à Aberdare, dans le *Set Fawr*, il y avait une dame, celle chez qui logeait Dan Roberts, sur le visage de laquelle j'ai suivi longtemps les progrès de l'émotion : la figure toute rouge, les yeux mouillés de larmes, vers le milieu de la réunion, c'est-à-dire, au bout de deux heures environ, elle se lève tout à coup, complètement oublieuse de son entourage, elle s'agenouille sur le parquet pour adresser à Dieu une requête ardente, mais prononcée à demi-voix. Quand elle a terminé, elle se relève et se rassied tout simplement. L'émotion, d'ailleurs, dans ces cas-là, n'a rien d'égoïste. Car le moment des prières simultanées abondantes et des prières à demi-voix, c'est le moment où l'on prie pour le salut des inconvertis, où on demande à Dieu de toucher le cœur des pécheurs qui, dans la salle, n'ont pas encore accepté Jésus-Christ pour Sauveur. Je disais que cette dame était oublieuse de son entourage, et c'était vrai en un sens, elle l'était au point de vue du qu'en dira-t-on, au point de vue mondain, terrestre. Mais elle n'oubliait pas les âmes. Et elle m'a bien montré, à moi personnellement, que son émotion, produite par la passion des âmes et l'amour pour Jésus, bien loin de diminuer, ravivait et nourrissait en elle l'amour fraternel et la préoccu-

pation charitable des autres jusque dans les plus petits détails. Au moment où j'allais quitter la réunion pour attraper le dernier train de onze heures qui devait me ramener à Cardiff, elle m'a arrêté au passage et m'a engagé à rester en me disant qu'elle avait parlé à une demoiselle qu'elle me montrait du doigt, et que je pourrais être logé à Aberdare et y passer la nuit.

J'arrête ici cette étude sur la psychologie des réunions galloises. Je ne me flatte pas de l'avoir épuisée, il s'en faut. Plus j'ai avancé dans mon étude sur place, plus je me suis aperçu de la richesse des observations que pourraient fournir à un psychologue ces manifestations collectives si naïves, si spontanées, d'une vie religieuse intense au sein d'une population encore primitive et où se reproduit, de génération en génération, un tempérament national très spécial et très accusé. Mais nous ne quitterons pas définitivement les réunions galloises en nous occupant de quelques individualités éminentes parmi les revivalistes. Car ces revivalistes ne sauraient être abstraits de leur milieu; s'ils agissent sur leur milieu, c'est leur milieu qui les a faits et qui les conditionne sans cesse.

CHAPITRE VII

QUELQUES REVIVALISTES

Après la foule, les « meneurs ». Après les réunions galloises, les chefs (leaders), les revivalistes.

Quelques remarques générales pour commencer.

Les revivalistes, hommes ou femmes, n'assistent jamais aux réunions de la journée : ils ne paraissent qu'à celles du soir. Est-ce parce qu'ils ont besoin de se reposer ? Probablement. Lorsqu'on passe sa vie à courir le pays pour des réunions, on ne peut pourtant pas en avoir du matin au soir. Peut-être aussi jugent-ils que la préparation des réunions du soir, qui sont proprement les réunions pour inconvertis, incombe à la prière des Eglises locales. Peut-être aussi préparent-ils de leur côté les réunions du soir par la prière d'intercession. Je ne crois pas toutefois que, sauf Mrs Jones, ils pratiquent énormément la prière d'intercession *individuelle* en dehors des réunions.

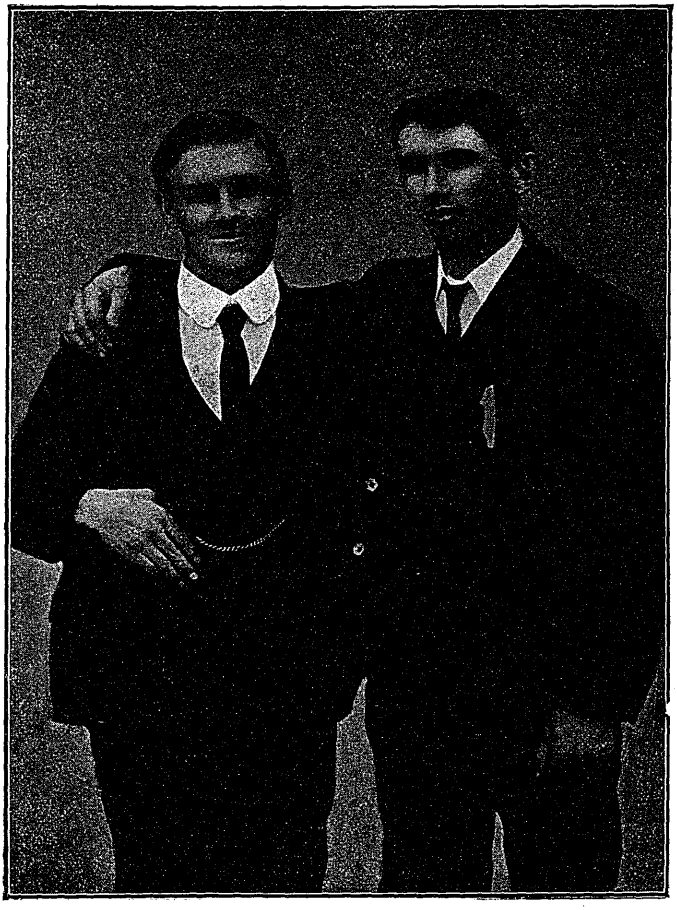
Lorsqu'ils assistent aux réunions, très souvent, habituellement, les revivalistes Dan Roberts, Evan Roberts, Sidney Evans, montent dans la chaire. Et très souvent aussi les demoiselles chanteuses qui les accompagnent montent aussi en chaire avec eux. Spectacle point banal que celui d'un

jeune homme de 20 à 25 ans en chaire avec une ou deux jeunes filles, deux habituellement, une à sa droite, l'autre à sa gauche. Du reste, tout le monde trouve cela très naturel et n'a pas l'air d'avoir le moindre soupçon des idées qui pourraient venir à l'esprit de beaucoup de gens en France. Mr J.-E. Cerisier écrivait très judicieusement dans le *Signal* (8 décembre 1904) :

« Il y a bien au moins une chose étrange dans ce mou-
» vement religieux : ce jeune homme est accompagné de
» cinq jeunes filles qui se sont senties appelées, elles aussi,
» à prêcher la repentance et la conversion et, en effet, elles
» prient et exhortent les assemblées. Tout est pur pour
» ceux qui sont purs et dans aucun journal on n'a formulé
» encore la moindre accusation au point de vue de la mo-
» ralité... »

Effectivement mon hôtesse, à Aberdare, m'a montré une photographie représentant Evan Roberts assis au milieu d'un groupe de jeunes filles, les mains familièrement posées sur les épaules d'une jeune fille assise devant et au-dessous de lui et qui n'est pas sa sœur. En m'exhibant cette photographie, mon hôtesse m'a dit simplement : « Ce sont les » cinq jeunes filles qu'il a eues (he has got) à Loughor. » M. Mercier a publié dans la *Liberté chrétienne* une photographie qui représente un groupe où Sydney Evans, placé entre Samuel Jenkins et Mlle Jenkins, sa sœur, a la main familièrement posée sur l'épaule de Miss Jenkins. De tout cela nul ne s'étonne. Ce n'est pas un des moindres agréments de ce pays que la liberté, la familiarité et la simplicité entre les sexes, sans aucune ombre d'arrière-pensée de part et d'autre. Je dois bien dire toutefois que si nul n'a glosé pendant la période héroïque du Réveil et si nul ne glosait pendant que j'étais là, les langues ont fini par se délier... en Angleterre, et d'Angleterre les bruits, les racontars sont revenus au Pays de Galles. En juillet, on a lancé la nouvelle sensationnelle des fiançailles d'Evan Roberts avec Miss Annie Davies.

La nouvelle a été démentie, mais après avoir fait beaucoup de chemin et avoir ennuyé considérablement non seulement



Sam. Jenkins et Sydney Evans.

les deux intéressés, mais tous les amis les plus chauds et les plus enthousiastes du Réveil. Aussi Mr. Elvet Lewis,

pasteur gallois de Londres, a-t-il émis, dans le *British Weekly*, le vœu que l'on discontinuât ces tournées intersexuelles de revivalistes au Pays de Galles. Et M. Paul Passy, dans une lettre qu'il m'écrivait après son dernier voyage au Pays de Galles, me disait : « Les amis d'Evan Ro- » berts désapprouvent les tournées qu'il fait (ou a faites) en » compagnie de ces cinq jeunes filles. » Evidemment il y a eu là — et il y a là, car je crois que ça continue — un grand affranchissement de ce que Mr Stead appelle la « limitation corinthienne. »

Les revivalistes, quels qu'ils soient, que ce soient Evan ou Dan Roberts, ou Sidney Evans, ou Mrs Jones, ne considèrent pas ce qu'ils peuvent fournir en fait d'allocutions ou de prières publiques prononcées à voix haute comme constituant leur unique apport, ou même leur apport le plus efficace et le plus essentiel. C'est leur présence, ce sont leurs prières silencieuses — prières d'intercession pendant la réunion — c'est leur influence spirituelle qui est la chose capitale pour eux. Et l'assemblée le juge ainsi. Elle n'est nullement préoccupée, en général, de se taire pour laisser la parole au revivaliste, même s'il s'appelle Evan Roberts. Et le revivaliste a beau paraître, les gens ne se taisent pas pour écouter ce qu'il va dire ; au contraire, il semblerait plutôt que, quand il arrive, son apparition accroît le nombre et la ferveur des prières ; il provoque les gens à la prière par le seul fait qu'il est là. Il est indéniable que ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles, qui déclarent avoir « reçu le baptême de l'Esprit, » possèdent une puissance spirituelle extraordinaire, et il suffit de l'apparition de quelques-uns d'entre eux dans une réunion pour que la ferveur augmente subitement. S'il arrive qu'un ralentissement ou qu'un silence se produise, le revivaliste gronde l'auditoire en lui reprochant d'être venu dans un esprit de curiosité, de contrister le Saint-Esprit, et la réunion repart de plus belle. Si elle ne repart pas, comme cela est arrivé à Evan

Roberts, Evan Roberts met son pardessus et s'en va en disant : « Il fait froid, ici; on gêle. Qui est-ce qui pourrait y » tenir ! »

En somme, si les revivalistes semblent avoir pour principe de n'apparaître dans une réunion que lorsqu'elle est déjà commencée, partie, si de plus ils ne parlent et ne prient pas tout de suite dans la réunion, n'est-ce pas parce que l'assemblée n'est pas encore parvenue à un diapason assez élevé, n'est pas encore assez excitée, assez organisée en tant que foule, assez fondue dans une commune et intense émotion, pour profiter de leur intervention directe? N'est-ce pas surtout parce que eux-mêmes, les revivalistes, ne sont pas encore suffisamment échauffés, empoignés, transportés? Les prières, les chants, qui ont lieu pendant deux heures, deux heures et demie, avant que les revivalistes parlent ou avant que le meeting soit *éprouvé* ont pour effet, sinon pour but, de préparer à la fois l'assemblée et les revivalistes, de créer une atmosphère spéciale.

Les revivalistes, eux, ont, en tout cas, besoin d'être préparés, excités. On s'en rend compte quand on les voit de près. Soit par suite de leur extraction sociale, soit par suite de leur éducation, soit par suite de leur timidité, soit par suite de leur fatigue, lorsqu'on les voit en particulier, on les trouve souvent un peu mornes, un peu ternes (*dull*, dirait un Anglais). Quand on a assisté et participé, en France, à des réunions de Réveil, et quand on se rappelle avec quelle avidité et quel intérêt les moindres incidents étaient pris, repris, commentés, discutés, interprétés par les directeurs ou collaborateurs des réunions, on est un peu étonné de ne pas constater la même abondance de conversation chez les revivalistes gallois. J'ai passé un jour avec Miss Maggie Davies, Miss Jones et Dan Roberts, un jour avec Mrs Jones : je n'ai rien constaté de pareil. — Je ne parle pas d'Evan Roberts : je l'ai vu en particulier trop peu longtemps pour me risquer à émettre un jugement

de ce genre sur son compte. — En général, il faut questionner les revivalistes sur le Réveil; ils n'en parlent guère spontanément et ils ne parlent pas longuement. Je suppose que la fatigue doit y être pour beaucoup. Dans un intéressant ouvrage, intitulé *Sensations et mouvement*, M. Ch. Féré démontre qu'il suffit de faire passer une couleur vive sous nos yeux, de faire vibrer un son à nos oreilles, pour exciter notre système nerveux au point que notre force, mesurée au dynamomètre, en soit momentanément augmentée. Mais cette excitation n'est que momentanée; elle est immédiatement suivie d'une lassitude : « Pendant les deux ou trois heures consécutives à l'expérience, dit M. de Fleury, je ne puis plus donner qu'une quarantaine de kilos. Si bien que toute excitation excessive de l'un ou l'autre de nos sens aboutit, au total, à de l'épuisement durable. Or, calculez, je vous prie, conclut M. de Fleury, ce que nous voyons de peinture, ce que nous entendons de musique au cours d'un hiver à Paris, et voyez quel soutirement de force notre existence moderne comporte, rien que pour la partie artistique (1). » De même, dirai-je, calculez ce que les revivalistes ont vu de scènes émouvantes, ce qu'ils ont entendu de prières et de chants au cours d'un hiver comme l'hiver 1904-1905, au Pays de Galles, et voyez quel soutirement de force une telle existence comporte. Quand les revivalistes baignent dans la foule, assis en chaire ou au *Set Fawr*, peu à peu « l'âme collective » les saisit, les envahit, les suggestionne, les fait sentir, penser et agir d'une façon toute différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément, les élève au-dessus d'eux-mêmes, leur rend leur puissance fascinatrice; ils reçoivent, concentrent, accumulent l'électricité religieuse pour la renvoyer accrue à leur entourage. Ce sont des meneurs qui ne peuvent exercer leur fonction qu'à la condition d'être menés

(1) M. de Fleury. *Introd. à la médecine de l'esprit*, p. 211.

eux-mêmes et excités sans cesse, d'avoir toujours autour d'eux une foule — voire une foule en ébullition. Rentrés dans le courant de la vie ordinaire, ce ne sont plus que des Gallois comme les autres, plus fatigués que les autres.

Après ces quelques remarques générales, je voudrais dire d'abord quelques mots des petits revivalistes (les revivalistes *minores*), pour m'arrêter ensuite plus longuement aux deux grands revivalistes (les revivalistes *majores*), Mrs. Jones et Evan Roberts.

Evan Lloyd Jones a été surnommé le chef (the leader) du Réveil dans le Nord. Comme Evan Roberts, il appartient à la classe ouvrière : il était carrier, et travaillait dans la vallée de la Nartlee, près de Nebo, petit village reculé au milieu des montagnes du Snowdon. Il est encore moins « éduqué », dans le sens ordinaire du mot, qu'Evan Roberts. Il n'a jamais manifesté, comme Roberts, l'intention d'entrer dans le ministère. Il a fait ses débuts comme revivaliste à une réunion de prière dans une chapelle de son propre village, où il avait rassemblé les jeunes gens du voisinage en une bande pour unir leurs prières et demander à Dieu de répandre son Esprit sur eux. Le jour suivant, à Talysarn, un centre carrier important, une grande réunion de Réveil était en train, lorsque, tout à coup, Mr. Lloyd Jones entra, et, montant en chaire, déclara qu'il était venu, irrésistiblement poussé par l'Esprit. C'était la première fois qu'il était jamais entré dans une chaire. A l'issue de la réunion, vingt-huit personnes furent admises dans l'Eglise. Depuis ce jour, Lloyd Jones a continué à évangéliser avec succès ses amis les carriers : hommes, femmes et enfants ont assisté en foule à ses réunions et déserté les cabarets. Quoiqu'il fût plus jeune qu'Evan Roberts — il a seulement vingt ans — il possédait, comme chef revivaliste, autant de naturel, de simplicité, d'autorité et de puissance qu'Evan Roberts. Chose curieuse, on affirme qu'il y a une ressemblance

physique frappante entre Evan Roberts et Lloyd Jones.

Je dois avouer, d'ailleurs, que ce que je dis de Lloyd Jones me vient exclusivement des journaux. Non seulement je n'ai ni vu ni entendu Lloyd Jones, mais malgré mes questions répétées, je n'ai pu obtenir aucun renseignement verbal sur lui quand j'étais au Pays de Galles. Il a dû, je suppose, après une période de grande activité, rentrer dans le silence, surmené, épuisé peut-être par les fatigues et la tension nerveuse de sa campagne revivaliste.

Sidney Evans, l'ami et le camarade d'Evan Roberts a bien, comme le dit avec raison le *Western Mail*, une apparence de garçon (boyish appearance). Mais sa simplicité, sa sincérité, sa transparence, lui gagnent tout de suite tous les cœurs. Il n'est pas orateur. Le 25 décembre, à Llanelly, il a commencé son allocution en déclarant à ses auditeurs qu'il n'avait rien de nouveau à leur dire — et la suite du discours a montré la justesse de l'observation. Pourtant il lui arrive de trouver des comparaisons frappantes et originales, comme celle-ci :

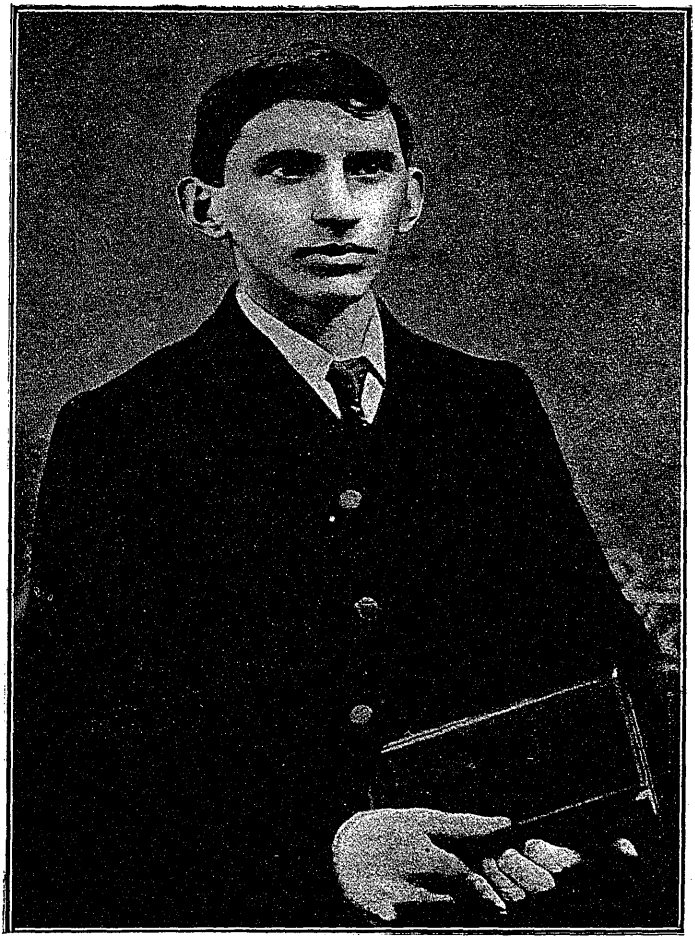
« Dieu a une bénédiction pour chacun de ceux qui le » prient. Il ne jette pas ses bénédictions comme un père » s'amuse parfois à jeter quelques noix pour que ses en- » fants luttent à qui les attrapera le premier. Il a une béné- » diction pour chacun. »

Voici l'histoire de Sidney Evans, telle qu'elle a été racontée d'après ses entretiens avec Sidney Evans lui-même, par M. Mercier (1) :

« Après être resté jusqu'à treize ans environ dans les » montagnes de son pays natal, il entra dans une maison » de commerce à Newport. L'atmosphère de la maison » était nettement antireligieuse ; mais Evans trouvait un » antidote et un réconfort dans les réunions du soir d'une » des chapelles de la ville ; il se rendait à toutes celles qui

(1) *Liberté chrétienne*, 15 juin.

» y avaient lieu, et le mercredi, où la soirée était libre, il
» la passait chez lui à étudier sa Bible et à lire des livres



Sidney Evans.

» chrétiens, des biographies en particulier, lectures qu'il

» ne saurait trop recommander. Son temps achevé dans
» cette ville, il passe à Swansea, également sur le canal de
» Bristol, chez un maître dont « les affaires » étaient le
» dieu; mais là, comme précédemment, les cultes et la fré-
» quentation d'amis chrétiens le gardent fidèle à la foi de
» de son enfance. Un jour, c'était au printemps dernier,
» un des anciens lui demande s'il ne serait pas disposé à
» suivre l'exemple de son ami Jones, qui va commencer
» des études en vue du pastorat. Evans refuse avec décision :
» il vient de prendre de nouveaux arrangements pour en-
» trer dans une place en Angleterre qui le développera
» davantage; ce n'est plus le moment. Mais l'ancien ne se
» décourage pas, et, quinze jours plus tard, il demande à
» l'Eglise de prier pour que son jeune frère réponde à cet
» appel; stupeur de Sydney, qui cependant envisage la
» chose à nouveau et arrive à la conviction que c'est Dieu
» qui lui ouvre ainsi le chemin. Il quitte son bureau, passe
» un mois chez lui, dans la retraite, puis rejoint Evan Ro-
» berts à Newcastle Emlyn, dans l'Ouest du Pays de Galles.
» Dès son entrée dans cette nouvelle vie, il se met à prêcher
» l'Evangile tout en poursuivant sa préparation; mais
» bientôt tous ses plans, comme ceux de Roberts, sont
» bouleversés par une main plus puissante que celle des
» hommes. C'était le 13 septembre dernier. Il prêchait,
» quand un inexprimable sentiment de sa faiblesse, d'une
» lacune profonde dans sa vie spirituelle l'accable à tel
» point qu'à peine il peut achever, et que, disait-il, « sans
» l'appui que me prêtait la chaire, je fusse tombé en avant. »
» Il y avait précisément alors à Newcastle des réunions
» d'appel, les premiers symptômes du Réveil; Sydney
» Evans y assiste le lundi soir. A l'heure des décisions, il
» se sent fortement sollicité de s'avancer et de déclarer qu'il
» se donne à Christ, mais une autre voix lui crie : « Ne te
» rends pas ridicule toi-même; tu prêches l'Evangile aux
» autres et tu irais déclarer publiquement que tu n'es
» pas converti ! » Il ne bouge pas. Le lendemain même
» résistance; mais le mercredi, il n'y tient plus; s'avançant,
» il déclare qu'il remet *tout* aux mains de son Sauveur,
» et aussitôt la paix succède au trouble dans son âme. Il a
» cependant le sentiment intime que cela ne suffit pas

» encore : il lui faut recevoir la force du Saint-Esprit. « L'autel était dressé, la victime immolée, j'attendais le feu » du Ciel. » La réponse à ses prières ne se fit pas attendre ; » comme son ami Roberts, il eut, peu après, en une heure » solennelle, l'impression très nette de recevoir le baptême » d'en haut, et ce fut alors une joie tellement débordante « qu'il eût payé pour qu'on le laissât courir dehors et dire » à tous son bonheur. » Mais Dieu avait encore d'autres » choses à lui apprendre, et il lui imposa un nouveau temps » de retraite. Ce n'est qu'après cette préparation intérieure » que, fidèle aux indications de l'Esprit, il est parti et a » commencé ce ministère d'apôtre itinérant, qui a défini- » tivement fait sombrer ses études de théologie et l'a mis » aux prises avec l'ensemble du royaume à conquérir — » tout le pays gallois, — en attendant que, comme il en a » déjà été question, il pousse peut-être un jour en Bre- » tagne, ou ailleurs dans la terre de France, qui éveille » aussi chez les missionnaires gallois le plus grand intérêt » chrétien. »

Dan Roberts, le frère d'Evan Roberts, était comme lui un mineur, il y a quelques mois, et n'a jamais songé à se faire pasteur. C'est un jeune homme grand, mince, rasé, une figure fine, un regard profond.

Ce qui m'a tout de suite frappé, dès la première réunion où je l'ai vu, c'est son évidente sincérité, son sérieux transparent, la beauté de son sourire, sa totale absence de préoccupation de soi-même et de recherche de l'effet.

La façon dont se comporte Dan Roberts est évidemment imitée de son frère. Il n'a pas le don de seconde vue et de lecture de pensée. Mais il a les mêmes principes, la même méthode. Je lui ai entendu dire à Aberaman que s'il y avait dans l'assemblée un seul homme persistant dans son péché, dans un péché, sans vouloir y renoncer, cela suffirait pour empêcher la grâce de Dieu de se manifester. Evidemment, s'il avait eu le don de seconde vue, il l'aurait employé. Comme son frère, il a arrêté un chant qui com-

mençait en disant : « non, ce n'est pas le moment de chanter, prions encore ! »

Comme son frère Evan Roberts, il comprend surtout sa tâche de directeur de la réunion comme

1° Un excitateur par sa seule présence;

2° Une force par la prière d'intercession, qu'il pratique constamment. Constamment on le voit se recueillir, se concentrer, sans perdre de vue l'assemblée, et prier, ses lèvres remuant. Rien que cette vue est puissamment édifiante et impressionnante. On sent qu'il y a là une vie religieuse d'une intensité et d'une ferveur extraordinaires.

Même dans les moments de plus grande excitation, Dan Roberts reste toujours calme et maître de soi. Les ladies qui sont avec lui perdent plus facilement l'empire sur elles-mêmes.

Derrière les manières calmes, modestes, sans prétention de Dan Roberts, il y a, déclare avec raison le correspondant du *Western Mail*, beaucoup plus de force qu'on ne lui en attribue généralement.

Dan Roberts a fait à un correspondant du journal anglais (The Christian Commonwealth) le récit suivant de sa conversion :

« J'ai été pendant bien des années un membre de l'Eglise » et un assistant régulier à toutes les réunions religieu- » ses, mais mon adhérence à Christ était tiède, et j'étais » comme tâtonnant dans une demi-obscurité, sans per- » sonne pour m'éclairer. Mon frère vint à la maison (à » Loughor) de Newcastle Emlyn avec l'esprit du Réveil » fortement sur lui. Un soir il y avait une réunion de jeu- » nes gens. Une réunion de prière eut lieu immédiate- » ment, mais je n'y allai pas; j'allai seulement à la réunion » de jeunes gens, comme d'habitude. Nous étions seulement » dix-sept présents, et mon frère demanda à la petite » compagnie de rendre immédiatement un public témoi- » gnage. Nous étions plutôt peu enclins à obéir au comman- » dement, mais finalement un se leva, puis un second, et

» je fus le troisième. J'avais été, à toutes les époques, ré-
» servé et timide; je ne prenais part éventuellement aux
» services publics que quand il y avait peu de monde, et
» même je sentais une timidité à aller dans une maison
» étrangère, et spécialement parmi des étrangers. Mais
» après ce témoignage public, ma timidité et ma répu-

Dan Roberts.

» gnance à parler disparurent entièrement. J'ai paru en
» public en bien des endroits depuis, et maintenant je
» n'éprouve plus aucune crainte à paraître devant des
» congrégations assemblées en foule, et quoique, généra-
» lement (as a rule), je me lève à ces meetings sans savoir
» quoi dire, pourtant dès que je suis sur mes pieds le

» Saint-Esprit m'inspire. Oh ! c'est tout tellement merveil-
» leux ! Je suis parfaitement heureux ! *Diolch iddo !* »

De son côté, M. Parker a reproduit dans l'*Evangéliste* (14 avril) les quelques faits qu'il a recueillis dans ses conversations avec Dan Roberts :

M. Dan Roberts nous a raconté son expérience personnelle du baptême du Saint-Esprit ; son frère lui avait écrit, lui disant de rechercher cette grâce : « Tu as la paix, lui disait-il, mais tu n'as pas la joie ; demande à Dieu le baptême du Saint-Esprit afin de connaître toute la puissance du christianisme. » Et Dan Roberts et quelques amis se mirent donc à prier, tenant ensemble des réunions chaque soir, réclamant ce baptême. Une nuit, vers minuit et demi, ils se trouvaient réunis, d'un même accord, et Dan Roberts suggéra que chacun priât à haute voix, à tour de rôle, en ces termes : « O Dieu, envoie-nous maintenant le baptême du Saint-Esprit, pour l'amour de Christ, Amen ! » Ils se mirent à prier ainsi, l'un après l'autre. Mais avant qu'ils eussent pu prier tous, le Saint-Esprit descendit sur eux avec une telle puissance qu'ils furent comme terrassés, et quelques-uns furent contraints de crier à Dieu, lui demandant de retirer sa main, tellement ils se sentaient écrasés par cette manifestation de sa présence.

Récemment, Dan Roberts a fait une nouvelle expérience du baptême de l'Esprit, qu'il nous a racontée avec émotion. Il se trouvait avec quelques amis, à table, après une réunion, et ils s'entretenaient de l'œuvre de Dieu, quand soudain l'influence divine se fit sentir. Il leur semblait que Jésus était là, comme autrefois avec les apôtres, après sa résurrection, soufflant sur eux, et disant : « Recevez le Saint-Esprit. » Le silence se fit instantanément, ils savaient que Dieu était là, et, comme les disciples sur le chemin d'Emmaüs, leur cœur brûlait au-dedans d'eux.

Dan Roberts n'avait pas, comme son frère, commencé des études en vue du Saint-Ministère. Une maladie des yeux l'en empêchait. Mais au commencement de novembre, Evan Roberts vint trouver son frère, et lui dit : « Dan, Dieu a besoin de toi, il prendra soin de tes yeux. » Le len-

demain, Dan Roberts, — c'est lui qui nous l'a dit, — est allé voir son oculiste, qui a été stupéfait en constatant qu'il était radicalement guéri. Depuis lors Dan Roberts est allé de lieu en lieu, présidant des réunions de réveil, presque chaque soir, et plusieurs fois le dimanche, et Dieu est avec lui.

Une mention toute spéciale est due aux jeunes filles revivalistes que l'on a appelées les *sœurs chantantes* (the singing sisters).

« Trouvez-vous utile le ministère des sœurs qui vous » accompagnent pour chanter ? » a demandé M. Stead à Evan Roberts.

« Très utile », a répondu Evan Roberts. « Je ne me sé- » pare jamais d'elles sans avoir le sentiment qu'il manque » quelque chose à nos moyens. »

Les principales d'entre les sœurs chantantes sont les deux sœurs *Maggie* et *Annie Davies*, deux filles d'un mineur. Leur père est lui-même un très bon musicien et a dirigé longtemps le chœur de la chapelle congrégationaliste ou indépendante de Maesteg. Leur mère, une femme pieuse, les avait déjà engagées à se servir de leur voix pour la cause de Dieu, mais elles ne chantaient que dans les chœurs, dans les soirées ou concerts de la ville. Elles étaient à Pontycymmer, lorsqu'Evan Roberts, au début encore de ses tournées revivalistes, y arriva. La renommée de Roberts était déjà considérable : les deux jeunes filles allèrent assister à ses réunions. Elles y allèrent un jeudi, mais « ne sentirent rien », à ce qu'elles racontent. Par curiosité, elles y retournèrent le vendredi, et alors elles se sentirent poussées à consacrer leur voix au service du Christ. Comme elles retournaient chez elles après le service, elles furent rattrapées par Evan Roberts, auquel elles firent connaître le secret de leurs cœurs. Annie avait chanté pendant le service, et Evan Roberts avait décidé d'obtenir sa collaboration pour les réunions. Les jeunes filles partirent avec

lui le samedi : « et quand nous retournerons chez nous, nous n'en avons aucune idée, » disaient-elles cet hiver.

Annie Davies, qui a la plus belle voix, n'a que 18 ans. Elle se préparait, avant sa conversion, à devenir une cantatrice de profession, et étudiait à cet effet. Maintenant elle a abandonné ses études pour aller de village en village, chanter les louanges de Dieu. Elle a un instinct merveilleux pour choisir à chaque instant le chant le mieux approprié à la circonstance. Elle chante d'une voix si pathétique qu'elle fait souvent couler les larmes des milliers d'auditeurs qui l'entendent tous les soirs. C'est elle qui accompagne toujours Evan Roberts.

La sœur aînée a une belle voix de contralto et chante souvent des duos avec elle ou des quatuors avec trois autres dames : elle accompagne plutôt Dan Roberts.

Ajoutons encore à la liste des jeunes filles revivalistes *Miss Davies de Gorseinon*, qui a déclaré dans une réunion : « Avant ma conversion, j'étais une auditrice très régulière » de tous les services — aussi régulière que le ministre lui-» même !... J'allais entendre Evan Roberts uniquement » parce que j'avais entendu dire qu'il avait perdu la tête ; » mais j'ai perdu la tête depuis, moi aussi, et je m'en » félicite. »

Et enfin, citons *Miss Jones* qui n'a pas été une maîtresse d'école, comme on l'a prétendu à tort. « Je ne sais pas » pourquoi les gens disent cela, » a-t-elle répondu à mes questions, et avec un charmant sourire : « Je ne suis rien, rien » (I am nothing). Avant sa conversion, si elle était... quelque chose, elle était, à l'en croire, une jeune fille très frivole. « La première fois que je suis allée aux réunions » d'Evan Roberts, dit-elle, j'y allai préparée à me moquer » des femmes hystériques, des hommes en larmes. Mais j'ai » appris bientôt d'Evan Roberts qu'il n'est pas enfantin de » verser des larmes et qu'il n'est pas hystérique de nous » oublier nous-mêmes. » Elle est maintenant l'un des ora-

teurs les plus passionnés, les plus impressifs des réunions. Je l'ai entendue plusieurs fois, et, fort heureusement pour moi, elle parlait anglais ; je crois bien ne pas me flatter en supposant que ma présence était pour quelque chose dans sa persistance à employer cette langue. Car elle était pleine de pitié et de sympathie tout ensemble pour ce pauvre Français qui avait fait ce grand voyage pour venir voir le Réveil. J'ai raconté déjà sa grande crise de sanglots au milieu d'une prière et son intervention efficace auprès d'une jeune fille anxieuse dans l'assemblée, à Aberdare.

Il ne faut pas confondre Miss Jones, revivaliste du Sud, avec *Mrs Jones*, la revivaliste du Nord, à laquelle il convient d'autant plus de nous arrêter qu'elle nous fournira l'occasion de mettre en relief tout un ordre de phénomènes curieux qui ont eu leur influence et leur rôle dans le Réveil.

CHAPITRE VIII

MRS JONES

Sous ce titre : *Une Mystique du Réveil,* M. Elvet Lewis a publié dans le *British Weekly* un article qui commence par ces mots : « Il y a certains épisodes du Réveil dans le Pays » de Galles que l'on hésite à publier, parce qu'ils risquent » d'attirer une attention disproportionnée et de choquer » par trop les préjugés courants. Mais sans eux l'histoire » resterait incomplète; et c'est la raison qui me pousse à » parler d'un épisode dont on a beaucoup abusé de toutes » façons. »

Ces lignes, qui m'étaient tombées sous les yeux avant mon départ pour le Pays de Galles, étaient faites pour allécher la curiosité d'un psychologue. La suite de l'article encore plus. M. Stead avait affirmé dans sa brochure que le Réveil gallois est accompagné du phénomène mystérieux des lumières surnaturelles. Eh bien! d'après M. Lewis, Mrs Jones constituait précisément le cas le plus intéressant en ce genre, bien qu'il semble avoir échappé à M. Stead. Je désirais fort avoir l'occasion de rencontrer la « mystique » en question, pour employer le terme de M. Elvet Lewis. J'avais bien peur de n'y pouvoir réussir. Car où la trouver? Où la

prendre ? Le *Western Mail* n'a pas d'offices dans le nord du Pays de Galles ; non seulement il ne renseigne que très imparfaitement sur le Nord gallois dans ses colonnes, mais on ne peut trouver aisément un représentant du journal qui téléphone et télégraphie pour vous, comme cela m'est arrivé à Cardiff et qui, avec une obligeance à toute épreuve, vous mette sur la bonne voie.

Les indications données par le *British Weekly* lui-même étaient plutôt vagues. D'abord le nom Mrs Jones ne dit pas grand'chose. Il y a tant de Jones au Pays de Galles ! autant que de Smith en Angleterre. Et puis l'indication relative au lieu d'origine ou d'habitation de cette Mrs Jones était singulièrement indécise : « Dans les terrains marécageux situés » entre Barmouth et Harlech, une ferme — occupée par un » fermier d'une quarantaine d'années, sa femme, leur seul » enfant vivant et deux domestiques — a été le centre pré- » tendu d'une série de signes et de prodiges. » Il est bien vrai qu'en continuant de fouiller le *British Weekly*, je m'aperçus que Mrs Jones avait pour prénom Marie et qu'elle était appelée la visionnaire galloise (the welsh seeress) ou encore « la visionnaire de Dyffrin ». Tout de même, c'était un peu insuffisant comme indications.

Heureusement que, dans une visite que je faisais à un de mes amis, pasteur méthodiste à Bradford, j'eus la bonne fortune de lire dans un journal du nord de l'Angleterre que Mrs Jones était en train de faire une série de réunions dans le district de Wrexham. Cela tombait d'autant mieux que j'avais justement déjà l'intention d'aller à Wrexham. Miss Davies et Miss Jones, à Aberdare, m'avaient beaucoup conseillé, lorsque j'aurais vu Evan Roberts, de me rendre à Wrexham pour y voir le Réveil, indépendamment de Mrs Mary Jones. Bon, pensai-je, je ferai d'une pierre deux coups. Je verrai en tout cas le Réveil de Wrexham, et par dessus le marché je verrai peut-être Mrs Jones. Mon attente ne fut pas trompée. Le soir même de mon arrivée à Wrex-

ham, le hasard fit qu'en revenant de Rhos, je me trouvai assis dans le tramway à côté du pasteur, le Rév. Peris Williams, chez qui Mrs Jones avait logé pendant son séjour récent à Wrexham et sur la maison duquel on avait vu l'une des fameuses « lumières » pendant la visite de Mrs Jones. Nous fîmes promptement connaissance avec le Rév. Williams. Il voulut bien me donner sur un papier, avec sa signature en guise d'introduction, l'adresse actuelle de Mrs Jones.

Le matin du vendredi saint, muni de mon adresse, je me hâte d'aller à la gare pour prendre un train pour la station de Trevor. Comme c'est le vendredi saint, une foule assez nombreuse et endimanchée remplit les rues dont les magasins sont fermés. A l'endroit où de la rue principale se détache un petit tronçon conduisant rapidement à la gare, un homme est debout, tenant dans sa main une corde tendue qu'il abaisse de temps en temps. Avant de la baisser pour me laisser défiler, il me demande avec sévérité si c'est pour affaires que je fais mine d'aller à la gare. Sur mon énergique affirmation qu'il en est bien ainsi, il me laisse passer. Mais à la gare, l'anarchie est grande. Tous les services ordinaires sont bousculés. Il n'y a plus d'heure fixe. Je commence à trouver que les Anglais n'ont pas tout à fait tort de railler les chemins de fer gallois. Après m'être informé quatre ou cinq fois et avoir attendu longtemps, je monte dans un train, craignant de me tromper. Mes compagnons de compartiment me rassurent. Mais le train se repose une demi-heure avant de partir. Puis, quand il est parti, à la deuxième ou troisième station, il faut changer de train, il faut attendre encore. Enfin, je n'ai rien de plus pressé à faire; il n'y a pas de réunions ce matin. Il n'y a qu'à patienter. Tout finit par finir en ce monde. Nous arriverons bien une fois. D'ailleurs, le pays est beau à regarder. C'est par excellence le décor que les descriptions anglaises qualifient de « romantique » : montagnes

noyées dans le gris noirâtre des brumes, pentes rocheuses où la pierre grise affleure à larges pans sous le tapis d'herbe fauve; talus éboulés, écaillés, effrités, des ardoisières ; ou bien gracieuses autant que sauvages les vallées profondes avec leurs torrents et leurs cascades... Mais nous voici enfin à la station de Trevor. Je descends du train et au sortir de la gare je demande la route de Ponteysyllte et parviens sans trop de peine à trouver la boutique de Miss Jeffreys et Miss Jeffreys elle-même, du moins l'aînée des trois Misses Jeffreys. J'exhibe, en guise d'introduction et de recommandation, l'adresse que m'a donnée le Rév. Peris Williams. Un sourire accueille cette présentation. On connaît très bien le Rév. Williams et très avantageusement. Cela rejaillit un peu sur moi. Je demande si Mrs Jones est là et si elle conduit des meetings aujourd'hui. Miss Jeffreys me répond que dans l'après-midi il y a une réunion pour les femmes seules et que le soir il y a une réunion pour tous. Cela ne fait pas mon affaire. Que vais-je devenir tout l'après-midi, si je suis exclu du meeting féminin? Et le soir je comptais revenir à Wrexham pour assister à une réunion dont on m'avait beaucoup parlé. Voyant mon air un peu déconfit et ignorant mes projets, Miss Jeffreys me dit : « Vous pouvez » toujours assister au meeting du soir, et l'après-midi..... » eh bien! vous savez, il y a une procession de Tem- » pliers. Cela vous intéressera de la voir. » Les Templiers sont une sorte de société de tempérance. Mais c'est pour voir et entendre Mrs Jones que je suis venu à Trevor et non pas pour contempler la procession des Templiers. Et Mrs Jones quitte Ponteysyllte demain pour aller je ne sais où... Heureusement Miss Jeffreys me demande d'elle-même si je ne voudrais pas voir Mrs Jones et causer avec elle. Comment donc? Mais c'est justement ce que je désirais. On me fait asseoir auprès du feu en attendant que Mrs Jones descende de sa chambre. Les deux autres Misses Jeffreys viennent à intervalles causer avec moi dans

cette espèce de cuisine-salle à manger. Après quelques minutes d'entretien, on m'ôte mon chapeau et mon parapluie. Bon signe! Au bout d'un moment, on m'ôte mon pardessus. Excellent ! J'inspire une confiance croissante. Au bout d'un autre moment, on m'invite à dîner. Me voilà rasséréné. Je n'aurai pas perdu mon voyage, puisque j'aurai causé et même dîné avec Mrs Jones!! Enfin, Mrs Jones arrive. Sur la table de la cuisine-salle à manger, elle finit quelques lettres pressantes, débat avec Miss Jeffreys l'emploi de sa journée du lendemain et le voyage qu'elle doit faire, discute télégrammes, chemins de fer, levées de boîtes postales, etc... Puis, les affaires terminées, elle se tourne aimablement vers moi, en me disant qu'elle est à ma disposition. On nous conduit et on nous installe tous les deux dans un salon à côté de la cuisine-salle à manger, pour avoir un entretien particulier. Mrs Jones, âgée de 35 ans environ, avec des cheveux qui commencent à grisonner, des yeux bruns ardents et profonds, nez mince, le visage calme, ferme, agréable, habillée de noir, a ceci de commun avec plusieurs des revivalistes que j'ai rencontrés, qu'elle n'est pas très loquace. Il faut la questionner et elle laisse aisément tomber la conversation. Je commence, comme entrée de jeu et pour lui donner confiance, par lui raconter diverses choses de France qui ont l'air de l'intéresser. Puis, peu à peu, je lui pose à mon tour des questions. Je ne lui demande pas directement de me raconter l'histoire de sa conversion ; car cette histoire j'en avais lu le récit dans le *British Weekly*, sous la plume du Rév. Elvet Lewis, qui racontait son interview avec Mrs Jones. Je demande à Mrs Jones si elle a lu l'article du Rév. Elvet Lewis et s'il est exact. Mrs Jones en proclame l'entière exactitude. Pour faire bien connaître Mrs Jones, je reproduis donc librement le récit.

Mrs Jones a été religieuse dès son enfance. Elle avait un naturel très gai. Comme jeune femme, elle était pieuse, mais très timide et réservée, et peu disposée à sortir du

cercle étroit de sa ferme d'Egryn (1). Il y a sept ans, environ, elle perdit son petit garçon, et, quatre ans après, sa sœur unique. Les deux sœurs étaient orphelines et l'aînée, celle qui venait de mourir, avait été pour sa sœur plus jeune, Mrs. Jones, tout ensemble une sœur et une mère. Mrs. Jones trouva le coup si cruel qu'elle perdit absolument toute foi en Dieu. Tel fut sur elle le contre-coup de l'épreuve. Elle s'endurcit de plus en plus contre Dieu : « Je » ne crois pas, a-t-elle déclaré, que personne ait jamais eu » au sujet de Dieu des pensées plus dures que celles que » j'avais alors. » Elle n'avait plus de goût pour les services de la chapelle, plus de goût pour la lecture de la Bible, plus de goût pour la prière. Curieuse antithèse ! Tandis que son mari, qui n'était pas un membre de l'Eglise, assistait fidèlement au culte, elle, qui était membre de l'Eglise, se tenait au contraire de plus en plus à l'écart. Un dimanche soir, un an environ avant le Réveil, son mari lui demanda de l'accompagner à la petite chapelle où il se rendait pour le culte. Elle lui fit sa réponse habituelle : « Non, je ne viens » pas ; à quoi bon ? Il n'y a rien pour moi dans la chapelle. » Elle resta seule à la maison. Quand tout le monde fut parti, quelque chose la poussa fortement à se demander : « N'y » a-t-il aucun livre dans cette maison qui puisse m'ai- » der ? » Il y avait la Bible, mais la Bible était devenue pour elle un livre vide, un livre tout blanc. Elle chercha parmi les quelques volumes dépareillés qui se trouvaient dans la maison et tomba sur le fameux livre de *Sheldon : Que ferait Jésus à ma place ?* (In his Steps). Elle commença à le lire, négligemment, nonchalamment tout d'abord, puis avec un intérêt croissant, puis avec une sorte de crainte respectueuse. Quand son mari rentra à la maison, il fut frappé du changement de sa physionomie. Ce visage,

(1) Egryn est situé à deux milles de la station de Dyffrin, laquelle est à mi-chemin entre Barmouth et Harlech.

qui depuis des mois et des mois était resté dur, insensible, sans être jamais ni éclairé d'un seul sourire ni mouillé d'une seule larme, ce visage était à la fois inondé de larmes et radieux. La lumière lui était venue : « Que ferait Jésus à ma place ? » devint à partir de ce soir-là son unique question. Elle avait lu le livre en anglais; elle se procura des exemplaires de la traduction faite dans sa langue familière, le gallois, pour relire l'ouvrage et le distribuer à ses voisins. « Mais, chose étrange, ajoute-t-elle, — et très étrange, en effet, puisque le gallois est sa langue quotidienne et qu'en public elle ne parle et ne prie qu'en gallois — chose étrange ! je n'ai pu trouver dans la version galloise ce que j'avais trouvé le dimanche soir dans l'original. »

Elle retourna au culte, alors, et devint une aide fidèle, mais modeste et silencieuse, se bornant, pour toute participation publique aux services, à indiquer parfois un hymne. Lorsqu'elle entendit parler du Réveil qui commençait à se produire dans le Sud, elle fut puissamment remuée et finit par demander à son frère, qui était surintendant d'une mission dans la localité, d'annoncer des réunions de prière. Elle était pleine d'attente, pleine d'espoir. Mais la toute première réunion, un lundi soir, lui glaça le cœur. Néanmoins, une autre réunion fut annoncée pour le lendemain mardi. Il y avait un peu plus de monde, et les assistants participèrent plus volontiers ; ce fut à cette réunion qu'elle fit elle-même son premier essai de parole en public. Dès lors, il n'y avait plus de doute, il fallait continuer, soir après soir. Elle devint, sans savoir comment, le chef, le centre, la directrice de ces réunions, parlant peu, se bornant volontiers à la prière et au chant, mais possédant, d'après tout ce qui ressort de quantité de données concordantes, une influence étrange, mystérieuse, et réussissant, par cette seule influence qui se dégageait d'elle, à persuader aux autres de prendre part à la réunion et de venir à Christ. Pendant le jour, elle parcourait les maisons pour inviter

les gens à venir à la réunion et leur parler du Christ; le soir, elle avait sa récompense, elle moissonnait ce qu'elle avait semé. Quand la quinzaine fut achevée, juste le jour où elle fut terminée, il y avait exactement cinquante-un nouveaux convertis dans cette région rurale, relativement peu peuplée et le Réveil battait son plein. Parmi ces nouveaux convertis, se trouvait le mari de Mrs. Jones. Pratiquement, toute la population adulte du district était convertie et le caractère de la localité était transformée comme par magie.

Tel est le récit de la conversion et de la vocation de Mrs Jones, déclaré par elle-même exact et conforme (1). Toutefois, en me garantissant l'exactitude de ce récit, Mrs Jones m'exprime un regret, c'est que le Rév. Elvet Lewis n'ait pas pu rester avec elle plus d'une heure, « de telle sorte », me dit-elle avec une flamme profonde et

(1) D'après le *British Weekly* (2 mars), à une réunion tenue en février, dans le Cardigan, Mrs. Jones aurait dit que sa conversion avait été une œuvre de lente croissance (slow growth) qu'elle attribuait à la disposition mentale réfléchie (the reflective mental mood) produite en elle par ses amères épreuves et ses tribulations. Ses deuils l'avaient amenée à chercher du secours dans la prière, ce qu'elle avait continué de faire pendant douze ans avant de se sentir contrainte de prendre une part prépondérante dans le culte public. — Cela ne cadre pas tout à fait avec le récit de Mr. Lewis dont Mrs. Jones m'a garanti à moi-même l'exactitude. Pourtant, le désaccord est peut-être moins profond et moins irrémédiable qu'il ne le semble au premier abord. Que la conversion de Mrs. Jones ait été lente, progressive, préparée par ses épreuves, ses réflexions..., cela peut aller. L'assertion que Mrs. Jones a prié douze ans avant de devenir revivaliste est en contradiction avec notre récit si on entend que Mrs Jones, déjà convertie, aurait prié douze ans, avec ferveur, comme Evan Roberts, pour recevoir le baptême du Saint-Esprit. Mais la contradiction s'atténue, si on entend, par ces douze ans de prières, douze ans pendant lesquels, étant inconvertie et se sentant malheureuse et troublée, elle a, à certains intervalles, cherché du secours dans la prière, sans d'ailleurs l'y trouver ou l'y trouver pleinement jusqu'au jour où elle a lu Sheldon. Elle a pu refuser systématiquement d'aller à la chapelle et cependant, éventuellement, s'efforcer de prier — de même, après tout, que le jour où elle avait refusé de suivre son mari au culte, elle a cherché, puis lu *Notre Modèle.*

étrange dans le regard, « de telle sorte qu'il n'a pu voir les » *lumières* ». Voilà enfin le grand sujet introduit. Je l'interroge sur les *lumières*. Elle en parle avec la douceur, la modestie, l'humilité dont elle ne se départ jamais, mais avec une entière et calme assurance. Elle en parle aussi simplement que si elle parlait du feu qui est dans la cheminée, elle raconte qu'elle a vu, presque depuis le début du Réveil, chaque soir, un feu ou une lumière entre elle et les collines qui s'élèvent sur le bord des marécages — une lumière vibrant rapidement « comme si elle était remplie d'yeux ». Toutes les fois qu'elle voit les lumières, elle se sent heureuse. C'est pour elle comme un signe de la présence du Saint-Esprit, une manifestation divine. Je lui demande si, la toute première fois qu'elle les a vues, elle n'a pas été quelque peu surprise : « Pas du tout! Pas le moins du » monde! me réplique-t-elle. Je me suis sentie profondé- » ment heureuse, soulevée au-dessus de moi-même, rem- » plie d'une force nouvelle.

» Mais n'avez-vous jamais été troublée par cette appari- » tion de la lumière soir après soir?

» Non, me réplique-t-elle comme au Rév. Lewis, si ce » n'est de cette façon : Aussi longtemps que la lumiére » flottait et se jouait entre les collines et moi, je n'avais pas » peur; mais il m'est arrivé au commencement d'avoir » peur, je ne sais pourquoi, que la lumière ne jaillît, » n'éclatât sur la route sous mes pieds.

» Et est-ce qu'elle l'a fait?

» Oh non! Quand je rentre tard toute seule, elle vient » quelquefois comme une buée blanche, brillant doucement » sur la route, mais elle ne jaillit jamais alors. »

Elle me déclare voir les lumières à peu près chaque jour, sous une forme ou sous une autre, ordinairement le soir. Il lui est pourtant arrivé deux fois de les voir en plein jour. En somme, les lumières lui sont apparues partout où elle a fait des réunions, avec deux exceptions seulement, et

elle déclare : « Je sais maintenant que je n'ai pas été guidée par Dieu quand je suis allée à ces endroits où les lumières ne m'ont pas suivie ; ces deux meetings ont été durs (hard) avec une atmosphère aussi froide que la glace. »

Sur une question que je lui adresse, relativement aux prophéties que les lumières lui ont permis de faire et qui se sont trouvées réalisées, elle me dit qu'à Egryn la lumière lui est toujours apparue sur des maisons où vivaient des personnes qui n'avaient pas l'habitude de suivre le culte public, et que par ce moyen, par cette aide, elle avait pu gagner cinquante-six convertis. Souvent les lumières lui sont apparues multiples et séparées, comme des langues de feu — cela fait songer, n'est-ce pas? aux langues de feu de la Pentecôte — et c'est cette multiplicité de lumières distinctes, discontinues, qui lui a permis de prédire en plusieurs cas le nombre des conversions qui allaient s'opérer. Et cela sans faute, sans erreur. Un soir, elle avait vu quatre lumières : cela prédisait quatre conversions. Effectivement, un, puis deux, puis trois assistants se convertissent lorsque la petite chapelle bondée de gens est soumise à « l'épreuve » à la fin de la réunion. « C'est très bien, dit Mrs Jones, » mais il doit y en avoir quatre. » On ne trouve pas, on n'obtient pas le quatrième, car, à l'exception des trois qui se sont convertis ce soir là, tous les autres sont déjà membres d'Eglise. « Mais il doit y en avoir *quatre* ce soir », répète Mrs Jones. Devant son assurance et sa fermeté, quelqu'un a l'idée d'aller ouvrir la porte. Derrière, il aperçoit une personne hésitante, troublée, se demandant si elle va, oui ou non, entrer. L'ouverture soudaine de la porte, un mot affectueux d'invitation l'attirent à l'intérieur, et elle se convertit à son tour. C'était la quatrième conversion attendue !

Voici une autre prophétie des lumières, dont j'emprunte le récit à l'interview du Rév. Lewis. Mrs Jones avait vu la lumière planer, voltiger sur quelques maisons situées au

haut d'une colline. Elle était intriguée, car elle croyait bien qu'il n'y avait dans ces maisons aucune personne en dehors de l'Eglise, aucune personne inconvertie. Mais un jour le ministre wesleyen de Barmouth et un autre ami lui dirent, au cours d'une visite amicale, qu'il y avait dans une de ces maisons une vieille femme, qui n'était plus maintenant « du côté de Christ. » — « Ah! ce doit être cela! » dit-elle. Les deux amis escaladèrent la colline, trouvèrent la vieille femme tourmentée au sujet de son âme. Mrs. Jones elle-même la visita, et la vieille femme ne tarda pas à devenir l'une des cinquante-un convertis de cette merveilleuse quinzaine de Réveil.

Laissant de côté les lumières et revenant au récit de sa conversion, Mrs. Jones me raconte qu'elle a quitté sa maison, son mari, et sa petite fille qui va avoir douze ans jeudi prochain 27 avril. Elle n'a plus de goût pour les choses de la ferme. Cela ne l'intéresse plus du tout de soigner le bétail. Toutes ses pensées sont aux choses religieuses. Elle a pu mettre à sa place pour remplir ses fonctions une jeune fille qui s'acquitte très bien de son travail, de sorte que la ferme n'en souffre pas. « Sans cela, me dit-elle, je ne me » serais pas sentie libre de partir. » Et elle va de lieu en lieu en tenant des réunions de Réveil. Elle revient de temps à autre le samedi chez elle pour passer le dimanche avec les siens à Egryn, dans le Merionethshire. Elle reçoit beaucoup d'appels. Elle va aller prochainement dans le Sud du Pays de Galles. Elle n'a jamais rencontré Evan Roberts et elle aimerait bien le voir. Elle m'interroge sur la façon dont Evan Roberts conduit ses meetings. Elle n'a pas l'air de l'approuver entièrement, bien qu'elle s'abstienne de toute critique explicite. Mais elle m'avoue très simplement qu'elle n'aime pas les réunions trop prolongées. Elle trouve qu'avec deux heures il y en a bien suffisamment (1).

(1) Postérieurement à cette conversation, j'ai vu dans le numéro du

Elle n'aime pas non plus qu'il y ait trop d'excitation. « Je » préfère, me dit-elle en me fixant de son regard concentré » et profond, je préfère voir les larmes couler silencieuse- » ment le long des joues; de l'émotion, oui, de l'émotion » sans doute, mais de l'émotion calme et profonde » (quiet and deep).

Elle a l'air de ne connaître aucun des autres revivalistes : Dan Roberts, Sidney Evans, etc. Elle ne connaît même pas de nom un évangéliste dont on vend pourtant le portrait en carte postale et que quelques journaux avaient baptisé l'Evan Roberts du Nord du Pays de Galles. Il s'agit de Lloyd Jones sur lequel d'ailleurs personne n'a jamais pu me fournir de renseignement précis. Après quelques jours de grande popularité et de puissante influence, il doit sans doute avoir disparu de la scène. — Il est assez curieux de voir l'ignorance où paraissent être les uns des autres ces divers revivalistes qui ont surgi ici et là à la même époque et ont commencé à peu près au même moment leurs campagnes revivalistes, spontanément, indépendamment les uns des autres, sans rien de concerté. Mrs Jones me donne une petite brochure anglaise sur le Réveil en Australie et les cercles de prières à Melbourne que je conserve précieusement comme un souvenir de cet entretien. Elle est intéressée par les cartes d'engagement revivaliste que je lui montre. Elle n'en avait pas vu en anglais. Mais elle me dit qu'elle en avait vu en gallois.

Sur un appel d'une des demoiselles Jeffreys, Mrs Jones me quitte un moment. Sans écouter aux portes, bien entendu, j'entends pourtant certaines phrases plus hautes qui arrivent spontanément à mes oreilles. Je comprends

2 mars du *British Weekly* que Mrs. Jones était allée en février dans le Cardiganshire et y avait pris part à une réunion qui avait duré plus de cinq heures. Je suppose d'ailleurs que, lorsque après Pâques elle est allée dans le Sud et a fait campagne avec Evan Roberts, elle a bien dû être forcée de modifier sinon ses vues du moins sa pratique.

même qu'il est question de mon individu. Miss Jeffreys déclare, en parlant de moi : « Il a l'air brave, bon (good)... » Il faut le faire asseoir sur le devant, avec vous, à » la réunion. » Et je me réjouis en pensant que je vais avoir le grand privilège, moi, seul de mon sexe, d'assister à la réunion de femmes présidée par Mrs Jones. Cependant la conversation cesse. Le silence se fait. La plus jeune des Misses Jeffreys vient me tenir compagnie. Elle me demande si je ne voudrais pas rester pour le meeting du soir; peut-être que je verrais les lumières. « J'aimerais tant que vous voyiez les lumières! — Moi aussi je l'aimerais bien. » Allons! ne faisons pas comme Elvet Lewis. Prolongeons notre séjour chez ces demoiselles si hospitalières, si cordiales, acceptons l'invitation pour le thé entre les deux réunions, et la promesse qui m'est faite de s'informer pour moi de l'heure du dernier train nocturne.

Le dîner a lieu à 1 h. 1/2. Je suis le seul étranger avec Mrs Jones et les trois demoiselles Jeffreys. Mais, en vérité, je ne me sens pas un étranger chez ces Galloises si empressées, si généreuses, si prévenantes, qui se plaisent si visiblement à voir leur hôte satisfait chez elles et s'y emploient avec tant de cœur. J'ai l'occasion pendant le repas de raconter que j'ai assisté, à Londres, aux réunions de Torrey. L'aînée des Misses Jeffreys a tout de suite acquiescé, quand je me suis risqué à dire que je trouvais ces réunions un peu trop strictement arrangées dans tous leurs détails, un peu trop uniformes et stéréotypées. Evidemment, les Gallois ont bien conscience que ce n'est pas tout à fait la même méthode à la mission et au Réveil.

Après le lunch, Mrs Jones reçoit des visites dans le salon à côté. Elle a l'air de comprendre mieux que Dan Roberts et les demoiselles qui l'accompagnent, mieux même qu'Evan Roberts, l'utilité des entretiens intimes, seul à seul, des conversations religieuses secrètes et non point *coram populo*. Elle a l'air aussi d'éprouver davantage le

besoin de la prière solitaire individuelle. Quand elle n'a pas de visites, elle se retire dans sa chambre pour se préparer par la prière à la réunion.

Pendant ce temps, quelques personnes des environs arrivent, en particulier deux pasteurs qui commencent par me poser force questions, et je me laisse faire, à charge de revanche. Peu à peu, l'invitation qui m'avait été faite d'assister à la réunion de ces dames est étendue aux ministres, à un maître d'école présent, et de proche en proche, on finit même par décider que la réunion sera ouverte librement à tous les représentants du sexe masculin. Je regrette presque de n'être plus le seul à pénétrer dans l'enceinte sacrée... On me dit que les deux réunions de l'après-midi et du soir auront lieu toutes les deux dans une vieille et petite chapelle, aujourd'hui abandonnée, parce qu'on en a bâti une plus grande et plus belle et mieux située. Mais Mrs Jones a tenu à ce que les réunions aient lieu dans la vieille petite chapelle, peu confortable, et plus semblable à une grande salle de cours suisse ou allemande qu'à une église proprement dite. Elle y a tenu parce que, lors de sa première visite à Ponteysyllte, l'église neuve n'étant pas achevée, c'est dans la vieille petite chapelle que les réunions ont eu lieu, et on a vu plusieurs fois les lumières *au-dessus* de la chapelle. En souvenir de quoi Mrs Jones persiste à faire des réunions dans ce local peu commode. Voici donc le sujet des lumières réintroduit dans la conversation. Les deux ministres qui sont là ont vu les lumières, chacun à un moment différent. L'un d'eux me dit qu'il était très sceptique, mais *il a vu*. Il a vu comme deux boules de feu qui s'élevaient au-dessus de la rivière, et parvenues à une certaine hauteur, s'ouvraient, s'étalaient et disparaissaient. Il était avec Mrs Jones quand il a contemplé ce phénomène étrange, et il y avait avec eux un représentant de la presse locale (*the Wrexham Advertiser*). Le ministre m'affirme que c'est une lumière qui diffère absolument quant à l'aspect

de toutes les autres lumières. Il connaît un monsieur, de Wrexham, dont le frère a vu, pendant une réunion à Wrexham, une lumière partir de la porte de la chapelle et se diriger vers Mrs Jones : il y a eu à ce sujet une polémique dans le *Wrexham Advertiser* et il a été prouvé, clair comme le jour, que, étant données la disposition des lieux et l'heure avancée, il ne pouvait absolument pas être question d'expliquer cette apparition lumineuse par un éclair issu des fils du tramway électrique, comme des sceptiques l'avaient prétendu. Un autre monsieur, que connaît mon pasteur, *a vu* des lumières au-dessus de la maison habitée par Mrs Jones à Wrexham, la maison du Rev. Peris Williams. A Wrexham, d'ailleurs, Mrs Jones et Miss S. A. Jeffreys ont vu la lumière deux fois dans la chapelle; quelques-unes des femmes présentes à une réunion ont déclaré qu'elles avaient vu une lumière planer sur la tête de Mrs Jones pendant qu'elle parlait et priait. A une autre réunion, pendant qu'elle prononçait une très puissante allocution, puis une très ardente prière, les « lumières » ont été aperçues par un grand nombre de gens dans la chapelle. La première lumière a été comme un éclair, pendant qu'elle prononçait la première partie de son allocution. Un second éclair a jailli quand elle a commencé, dans son discours, à décrire les lumières telles qu'elles étaient apparues dans le district d'Egryn, et un troisième éclair s'est montré pendant qu'elle priait.

« Après tout, me dit le ministre qui m'entretient, pour-
» quoi ne pas croire à la réalité des lumières? Dieu n'ac-
» complit pas ses promesses à moitié. Pourquoi, puisqu'Il
» fait tant que d'envoyer son Esprit, n'accorderait-il pas
» aussi, suivant la prédiction de Joël rappelée au livre des
» Actes, des *signes du Ciel* ? J'étais très sceptique avant
» d'avoir vu, mais maintenant que j'ai vu, je crois. »

L'aspect des lumières est, paraît-il, très variable. Ce sont des feux étranges qui s'élèvent et s'abaissent, se divisent et

se réunissent, tantôt d'une couleur rouge éclatante, tantôt d'une autre couleur indéfinissable. Un des témoins décrit la lumière comme une flèche de feu (a shaft of fire) lancée trois fois du haut d'un ciel noir. Un autre déclare que ç'a été comme une immense lanterne, voyageant avec la rapidité presque d'un éclair d'une extrémité du ciel à l'autre. Des groupes de 14 à 30 personnes l'ont vue en même temps, et elle leur a paru comme un arc lumineux. D'autres l'ont vue sous la forme d'une houlette de berger...

Nous nous rendons à la réunion de l'après-midi. Mrs Jones a ceci de commun avec Evan Roberts et tous les autres revivalistes gallois, que cela semble être pour elle comme pour eux un principe de n'être jamais là au début de la réunion, de n'arriver dans le meeting que lorsqu'il bat son plein. Mais il y a chez elle une raison spéciale : c'est qu'elle rôde, si je puis ainsi dire, un moment autour de la chapelle, dans la pensée, dans l'espoir secret de *voir les lumières* avant la réunion.

Dans une intéressante brochure, Mr Vine Hall raconte une visite qu'il a faite à Egryn. Il est allé à un service dans la chapelle, et en entrant a été frappé par le spectacle le plus bizarre : dans la chaire se trouvaient trois petites filles qui attendaient le commencement du service, et l'une d'elles, habillée pittoresquement d'une jaquette rouge, était la fille de Mrs Jones. « Voir et entendre cet enfant chanter, » dit Vine Hall, c'était une jouissance que je n'oublierai » jamais de ma vie. La tête haute, les yeux tantôt fermés, » tantôt ouverts, elle était là en chaire exhalant un torrent » de mélodie. »

Je n'ai pu pour ma part contempler ce spectacle, puisque Mrs Jones était toute seule à Trevor. Je n'ai eu pour compagnons dans le *Set Fawr*, en attendant l'entrée de Mrs Jones, qu'un pasteur et un laïque. La chaire était vide. Quand Mrs Jones se décide à entrer, elle ne monte pas en chaire. Elle entre simplement dans le *Set Fawr*, qui se trouve ici,

dans cette vieille petite chapelle, constituer une véritable estrade. Modeste et simple, elle ne se donne pas les airs d'une présidente de réunion. C'est, pratiquement, un ministre qui préside et dirige. Mrs Jones se tient debout pendant les cantiques, les mains croisées derrière le dos, la tête haute, le corps oscillant régulièrement suivant la mesure du cantique. Les yeux tantôt fermés, tantôt ouverts, elle a l'air perdue dans un rêve ou une contemplation. Dès qu'une prière commence, elle se met à genoux par terre, laissant échapper parfois des exclamations : *ya, diolch, amen,* en conformité avec les passages des prières qui la touchent plus particulièrement. Je puis constater qu'en effet elle comprend un peu autrement qu'Evan Roberts la manière de conduire une réunion. Elle ne favorise pas les prières simultanées. Au moment où un homme dans le Set Fawr se lève et se prépare en feuilletant sa Bible à lire quelques versets, elle se penche à son oreille et lui dit de se taire, parce qu'une jeune fille s'est levée dans une aile et commence de prier. L'homme se rassied docilement. A un autre moment, une jeune fille commence de prier et quelques personnes à un autre point de la salle commencent de chanter en même temps. Mrs Jones fait signe de la main aux chanteurs de se taire; mais comme ceux-ci sont trop musiciens pour supporter de laisser une phrase musicale en suspens, ils finissent la première strophe en baissant simplement la voix, et puis ils se taisent.

Vers la fin de la réunion, le ministre qui préside me demande de dire quelques mots et de faire ensuite une prière. Ce que je fais volontiers, ayant eu déjà l'occasion de constater combien les gens ont peu l'esprit critique et combien aussi ils sont édifiés et émus, par le seul fait de voir et d'entendre un étranger qui a fait un si long voyage pour venir se réchauffer au feu spirituel qui brûle chez eux. Dès que j'ai terminé, l'assemblée entonne le beau cantique de Newman : *Lead Kindly light*. C'est seulement à la fin, tout à

fait à la fin de la réunion et très peu avant la clôture que Mrs Jones se décide à ouvrir la bouche. Elle s'agenouille et prie. C'est sa seule contribution à la réunion de cet après-midi. Malheureusement, elle prie en gallois. Mes compagnons m'assurent qu'elle prie admirablement : c'est le sentiment unanime de ceux qui la connaissent. « On sent, » quand elle prie, » me disait un pasteur tout frissonnant d'émotion à ce seul souvenir, « on sent qu'elle est en com- » munion directe et immédiate avec Dieu. Ah ! quand on » entend de telles prières, on ne songe pas à s'étonner des » lumières ! Vous pourriez vous attendre à n'importe quoi » en fait de miracles et de signes, et rien ne serait capable » de vous étonner comme manifestation de Dieu, quand » vous entendez de semblables prières. » Quel dommage que l'obstacle invincible de la langue m'empêche de profiter et de jouir de ces belles prières ! M. Vine Hall, racontant un meeting présidé par Mrs Jones, décrit ainsi la prière qu'il a entendue de celle-ci :

« Pendant longtemps, elle ne prit aucune part à la réu- » nion... Mais à la fin elle éclata dans une tempête, un » ouragan de prière; assurément, si jamais le ciel a été as- » siégé, ce doit avoir été là et alors. Elle se tenait debout, » les yeux fermés et serrés, sa main gauche tantôt fermée, » tantôt ouverte, battant l'air ou marquant ses paroles » comme un grand orateur, à la fin frappant le sol de ses » pieds avec une émotion qu'elle ne pouvait dominer. »

Lors de la prière que j'ai moi-même entendue, Mrs Jones, agenouillée, était beaucoup plus calme; mais j'ai été frappé de l'air de profonde ferveur, de concentration religieuse, d'absorption en Dieu que révélaient son attitude, ses gestes, ses intonations.

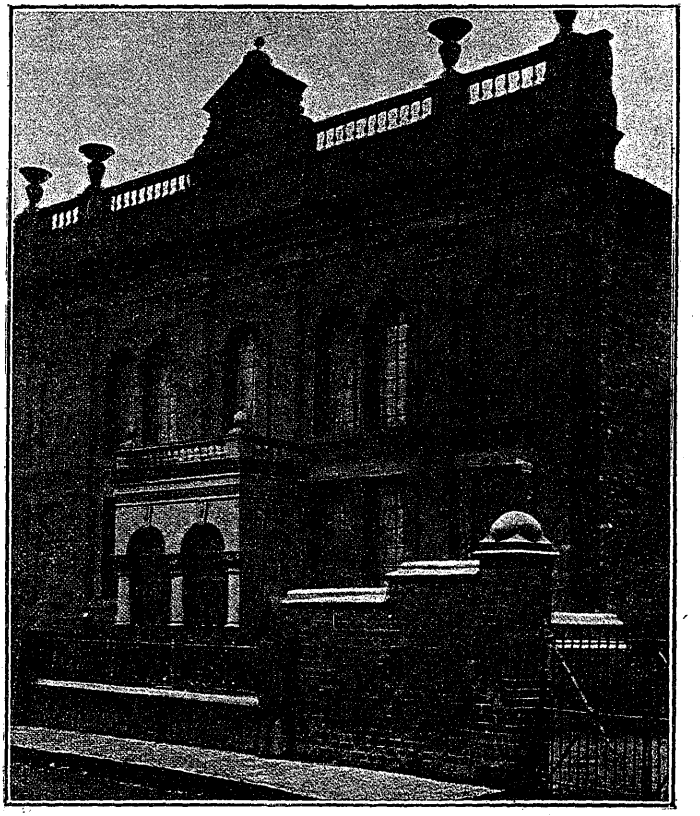
Entre la réunion de l'après-midi et celle du soir, je retourne prendre le thé chez les Misses Jeffreys avec Mrs Jones. Cette fois, nombreux sont les invités. Il y a là des pasteurs. Il y a des petits marchands venus de Wrexham

pour voir et entendre Mrs Jones. La boutique des Misses Jeffreys est connue de toutes les âmes pieuses qui s'intéressent au Réveil. C'est le rendez-vous général. Et on y est traité avec une bonté, une familiarité, une fraternité véritablement touchantes. Si on me permet ce détail comme trait de mœurs, la plus jeune des demoiselles Jeffreys m'offre de me laver. Dans ces pays miniers, d'ailleurs dans toute l'Angleterre, on a beau être très propre le matin ; ça ne dure pas longtemps. Aussi accepte-t-on avec reconnaissance toutes les propositions du genre de celle qui m'est faite. Miss Jeffreys ne me fait pas laver dans la cuisine ; elle n'en fait ni une ni deux ; elle me fait monter tout simplement et m'installe, pour procéder à ma toilette, dans la chambre même de Mrs Jones, qui est en bas à la cuisine.

Après le thé, Mrs Jones s'étant retirée pour prier, on chante des cantiques, dans le petit salon. Un maître d'école se met au piano, sans livre ni recueil de chants, et on exécute les chants que j'indique — que j'indique tant bien que mal, car tantôt je ne sais pas bien les paroles, tantôt je me rappelle mal les mélodies. Mais il ne leur en faut pas beaucoup pour réussir à identifier un hymne. « J'ai tant » chanté depuis le début du Réveil, dit la plus jeune » Miss Jeffreys, que j'ai presque perdu ma voix. Mais ça ne » fait rien, je vais chanter tout de même. » Et je me rappelle la description que fait Augustin Thierry de l'amabilité, de la gaieté et de la sociabilité des Gallois au moyen âge :

« Les visiteurs étrangers étaient accueillis et fêtés partout » avec empressement ; on les admettait, dès le premier » abord, dans l'intimité des familles ; on leur faisait » partager le plus grand plaisir du pays, qui était la musique » et le chant. Ceux qui arrivent aux heures du matin, dit » un auteur du douzième siècle, sont amusés jusqu'au soir » par la conversation des jeunes femmes et par le son de la » harpe. »

Après avoir chanté, on cause. Un laïque a passé son après-midi à Rhos, et il raconte la réunion très belle qui a été tenue. C'était une sorte de commémoration ou de fête du



La chapelle baptiste de Pennel, à Rhos, où le Réveil a éclaté pour la première fois dans le Nord du Pays de Galles.

Réveil. Et à la fin de la réunion, quelqu'un a demandé aux nouveaux convertis, à ceux qui avaient été convertis

pendant le Réveil, de se lever. « Il y en a eu une masse qui » se sont levés, nous dit le laïque. On leur a demandé de » rendre témoignage à ce que Jésus avait fait pour eux. » Aussitôt ils ont sauté sur leurs pieds par douzaines criant » avec enthousiasme : Regardez-moi ! (Look at me). J'étais » un ivrogne. Maintenant vous n'avez qu'à me regarder et » qu'à venir voir ma maison et mon intérieur pour savoir » ce que je suis devenu. Jésus m'a sauvé pour cette vie et » pour l'éternité, *Diolch iddo !* » — Et aussitôt un autre s'écriait : « Il y en a un autre ici (here is another one !) » — « Et ici encore il y en a un autre ! » — La figure du narrateur s'illuminait à mesure qu'il avançait dans son récit. Et il a conclu par ce trait : « Une jeune fille s'est levée, et a « dit que jusqu'à ce Réveil, elle avait cru, sans aucun doute, » mais dans ses préoccupations, dans sa vie, les autres » choses passaient d'abord les premières : la religion ne » venait qu'ensuite, tout à fait à la fin. Maintenant c'était » juste l'inverse ! » Démonstration frappante de cette définition de la conversion donnée par Ribot : « C'est une interversion des valeurs, c'est un déplacement des valeurs (1). »

Après ce récit, une conversation assez piquante s'engage entre un des pasteurs présents et un autre laïque. Le ministre dit au laïque : « Savez-vous, il y a cinq ou six mois, » avant le Réveil, ce n'était pas précisément commode ni » agréable de vous prêcher. Ce que vous étiez froids ! ce que » vous étiez secs ! Tant valait parler aux murailles ou aux » bancs que de vous parler ! » — Et le laïque de répondre avec un sourire où la malice et la bonté se mêlaient indiscernablement : « Mais c'est que, vous savez, si nous avons » changé, vous avez changé vous aussi. Il y a cinq ou six » mois, vous ne prêchiez pas comme vous prêchez main- » tenant ! »

Nous partons pour la réunion du soir, qui présente les

(1) *Logique des sentiments*, p. 85, 86.

mêmes caractères que celle de l'après-midi. Elle est seulement plus nombreuse. L'Eglise est toute pleine. Mrs Jones est un peu plus apparemment présidente que l'après-midi, bien qu'elle ne monte pas en chaire. Mais elle n'a pas grand'chose à faire, car les prières et les chants se succèdent sans beaucoup d'interruption.

J'ai beaucoup joui des chants à cette réunion du soir. Les chants *entonnés spontanément* étaient rares. D'habitude voici ce qui se passait : une dame ou une demoiselle se levait et récitait par cœur la première strophe d'un cantique. Puis elle se rasseyait, et l'assemblée alors, sans autre indication, entonnait immédiatement le cantique. J'avais un voisin très complaisant qui sur un papier, avec un crayon, me résumait en anglais les chants et même parfois les prières. Tous ces chants et toutes ces prières, comme il était naturel pour un vendredi saint, étaient orientés vers la croix de Jésus-Christ. Et la plupart de ces chants avaient une puissance de sentiment et d'émotion infiniment pénétrante. C'était une belle réunion, pleine de pathétique — de cette émotion calme et profonde qu'aime Mrs Jones — tout entière concentrée autour du souvenir des souffrances et de la mort du Christ... Mais les heures s'écoulent, il se fait tard, un marchand de Wrexham qui s'est chargé de me piloter me tape sur l'épaule pendant un chant : « Il faut partir », me dit-il. Je me lève et le suis à contre-cœur, regrettant de ne pouvoir rester jusqu'à la fin de la réunion et de partir avant que Mrs Jones ait fourni aucune contribution personnelle au meeting. Mais il n'y a pas à hésiter, car il n'y a point de lit disponible à Ponteysyllte, il faut rentrer à Wrexham. Nous rejoignons un autre habitant de Wrexham qui rentre aussi chez lui et qui, chemin faisant, s'écrie enthousiasmé : « C'est le plus beau chant (singing) « que j'aie entendu depuis que le Réveil a commencé. » Le marchand, lui, Mr Hughes, me rappelle les lumières. Il me demande d'un air mystérieux et presque solennel : « Est-ce

que vous avez vu les lumières ? » Lui n'a rien vu, mais je pourrais avoir été plus favorisé. J'avoue que j'avais oublié les lumières, sous le charme de l'impression musicale et religieuse que je ressentais ! Non, je n'ai rien vu. — A la station, nous avons à attendre longtemps le train qui est en retard. Pendant ce temps, j'inspecte les collines pour voir si, par cas, les fameuses lumières ne se montrent pas. Tout à coup, derrière la gare, j'aperçois de curieuses lueurs qui se déplacent très vite, horizontalement, dans le sens de la chapelle où est encore Mrs Jones. Je tombe en arrêt, me demandant : « Est-ce que c'est ça ? Est-ce que ça y est ? » Mon compagnon s'aperçoit de ma distraction, et s'arrête, lui aussi, me contemplant dans ma contemplation. Au moment où je suis sur le point de me tourner vers lui pour lui dire : « Est-ce que ce ne sont pas *les lumières* ? » l'esprit critique reprend le dessus, et me souffle cette réflexion décourageante : après tout, ce pourraient bien être simplement... des bicyclettes avec lanternes à l'acétylène filant très vite sur la route qui passe derrière la gare. Et je me tais. Peut-être que si j'étais un Gallois je serais convaincu... Mais non, en mon âme et conscience, je ne puis pas certifier que j'ai vu les lumières. Mon compagnon devine à mon changement brusque d'attitude que j'ai été déçu, et il respecte ma déception. Il me dit que des hommes de science ont suivi Mrs Jones et ont essayé de photographier ces lumières, mais ils n'ont pu y réussir. C'est une lumière qui n'impressionne pas les plaques les plus sensibles, et qui échappe à toutes les recherches scientifiques.

Au cours de l'article qu'il a consacré à Mrs Jones dans le *British Weekly*, M. Elvet Lewis déclare : « Pour elle, ces lumiè-
» res sont tout à fait secondaires ; elle nous aurait proba-
» blement laissé partir sans les mentionner, si ce n'avait été
» la question que nous lui avons posée. » Je ne crois pas cette interprétation tout à fait exacte. Dans la conversation privée, je l'ai déjà dit, les revivalistes ne sont pas très

expansifs, très communicatifs. Si je n'avais posé aucune question à Mrs Jones sur sa conversion, elle ne m'en aurait probablement pas parlé. D'un tel silence on ne peut rien conclure sur la place secondaire ou non de ladite conversion ou des lumières dans la pensée de Mrs Jones. Le fait est que le même numéro du *British Weekly* qui renferme l'article du Rév. Lewis, contient aussi le bref compte rendu d'une réunion tenue à Towyn, par Mrs Jones. C'était la première fois que Mrs Jones se trouvait dans la localité. Et sa présence, nous est-il dit, avait attiré de grandes foules. D'après ce résumé, Mrs Jones *a commencé la réunion* en faisant un récit des visions et des extraordinaires lumières qu'elle avait vues, et *ensuite* elle a invité les gens qui s'y sentaient poussés à prier.

Après mon départ du Pays de Galles, Mrs Jones est allé tenir des réunions de Réveil dans le Sud, à Porth, Ferndale (vallée de Rhondda)... Comme les lumières avaient paru d'abord confinées à la côte du comté de Merioneth, beaucoup de gens pensaient qu'il fallait les attribuer à des causes naturelles purement locales, et qu'il n'y avait aucun lien entre l'apparition des lumières et la mission de Mrs Jones. Mais lorsque Mrs Jones a continué et étendu au loin ses courses missionnaires, les lumières l'ont accompagnée : elles l'ont accompagnée non seulement dans le Nord du Pays de Galles, mais dans le Sud (vallée de Rhondda). Le journal gallois, *le Goleuad*, organe officiel des méthodistes calvinistes, consacre des colonnes à publier des articles portant la signature de pasteurs bien connus qui déclarent avoir vu les lumières.

Mais revenons à mon propre séjour au Pays de Galles. Naturellement, je profite de toutes les occasions possibles pour causer des lumières de Mrs Jones avec ceux que je rencontre et recueillir leurs opinions. Au point de vue psychologique, la diversité de ces opinions est presque aussi intéressante que les lumières elles-mêmes.

Déjà, le jeudi soir, la veille de ma visite à Mrs. Jones, dans le tramway, au moment où j'obtenais d'un ministre, à côté duquel j'étais assis, l'adresse de Mrs Jones à Trevor et où il me conseillait d'y aller le lendemain même, quelqu'un, entendant que nous parlions de Mrs Jones, avait demandé à mon ministre : « Avez-vous vu les lumières? » — « Non, répliqua-t-il, moi, je ne les ai point vues, mais ma femme — et il montre sa femme qui était là, en face de lui et qui fait un signe d'acquiescement, — ma femme les a vues, elle a vu une lumière au-dessus de la tête de Mrs Jones. » — Sur quoi je me hasarde à émettre une petite réflexion peu compromettante, je prononce : « C'est très mystérieux. » — Un noble Irlandais venu à Wrexham pour voir le Réveil et qui loge au même hôtel que moi, me réplique avec un sourire : « C'est que, vous savez, le Christianisme tout entier est une chose « très mystérieuse. »

A Rhos, je cause avec un visiteur anglais venu de Bath pour voir le Réveil, un Mr Wilkinson, qui me fait cadeau d'une brochure de son cru. Je le rencontre le samedi après-midi, le lendemain du jour où j'ai vu moi-même Mrs Jones. Et comme il interroge sans succès le vicaire de Rhos sur les mouvements de la visionnaire, je m'approche, je lui raconte que je l'ai vue la veille, je lui donne l'adresse des Misses Jeffreys à Trevor, mais ne lui cache pas que, très probablement, sûrement même, Mrs Jones, à l'heure qu'il est, est partie. N'importe, comme Trevor n'est pas très loin de Rhos, M. Wilkinson se hâte de partir à pied pour Trevor. Le lendemain, dimanche, je le revois, il me raconte qu'il a bien trouvé les Misses Jeffreys à Ponteysyllte, mais non pas Mrs Jones, partie le matin pour une localité assez éloignée où il ne pouvait la poursuivre. Il est très désappointé. Il aurait bien voulu la voir, surtout et même uniquement à cause des lumières. Il me demande ce que je pense des lumières et comment je les explique. Je me tiens sur une sage réserve. Je reproduis la réflexion prudente

que j'ai déjà risquée le jeudi soir, la réponse que m'ont faite tant de Gallois lorsque je les interrogeais sur les dons prophétiques d'Evan Roberts. La réponse gagne du temps et permet de voir venir. Je réplique donc : « C'est très mystérieux ! » A vrai dire, j'étais un peu honteux de ma réponse, car je pressentais ce qui allait suivre et que, dans son esprit, je prenais place à côté des pauvres juifs ignorants, spectateurs étonnés des merveilles de la Pentecôte, incapables d'expliquer le don des langues autrement que par des suppositions injurieuses et insoutenables, tandis que lui, évidemment, prenait place à côté de Pierre et interprétait ces signes merveilleux par l'effusion du Saint-Esprit, par l'action immédiate du Christ glorifié s'exerçant avec puissance. Et, en effet, avec un accent de reproche provoqué par la faiblesse coupable de mon discernement spirituel, M. Wilkinson me dit : « Moi, avant d'avoir rien entendu dire de Mrs Jones, » j'avais déjà dans l'idée que quelque chose de semblable » allait arriver, devait arriver. Avant d'avoir rien lu dans » les journaux sur Mrs Jones, je me disais : Voilà les pro- » messes de Joël, reprises au chapitre II des Actes ; ces » promesses doivent s'accomplir. Je m'attendais aux *signes* » *des cieux*. Grandes ont été ma joie et mon émotion quand » j'ai lu ce que les journaux ont rapporté des lumières de » Mrs Jones. Ah ! j'aurais bien voulu les voir ! »

Très différente est l'attitude d'un autre ministre, un Ecossais, qui loge à Wrexham dans le même hôtel que moi, et avec lequel je rentre à Wrexham en tramway, ce même dimanche soir. Il explique les lumières par l'imagination, l'hallucination. Il y en a eu, assure-t-il, dans tous les Réveils, dans le Réveil de 1859 en Irlande. Dans tous les cas, ces lumières n'ont pas grand'chose à voir avec l'effet proprement spirituel. — « Naturellement, lui ai-je dit, c'est » quelque chose de physique. — Oui, de physique, » reprend-il ; peut-être bien aussi de métaphysique, mais » rien de spirituel en tout cas. Vous savez, ajoute-t-il, il

» y a une ligne de démarcation à tirer entre le métaphysique
» et le spirituel. »

Les Ecossais sont décidément sceptiques au sujet des lumières. Car à Pontyprydd, en attendant l'instant où l'ascenseur va nous descendre au fond d'une mine, à 6 h. 1/4 du matin, pour y assister à une réunion de prière, je cause avec un étudiant écossais ; nous comparons nos impressions. Et lorsque j'arrive à lui parler des lumières de Mrs Jones, il me déclare qu'il n'en voit pas l'utilité. A quoi cela sert-il, spirituellement ?

Je dois dire, d'ailleurs, que le vicaire anglican de Rhos et sa famille ont aussi l'air très sceptiques. Ils inclinent à croire que c'est de l'imagination pure. Le vicaire, toutefois, me donne une indication intéressante en m'apprenant qu'un grand journal anglais, *le Daily Mail*, a envoyé pendant l'hiver un représentant pour s'informer de ces lumières. Je prends la résolution, quand je serai à Londres, de tâcher de me procurer les numéros du *Daily Mail* consacrés à la question.

A ces appréciations orales, je joins deux appréciations publiées par deux personnalités marquantes :

Dans une interview, le Rév. Agar Beet, professeur au Richmond College (London), dit, au sujet des lumières d'Egryn :

« Le seul guide sûr en ces matières, c'est le sens com-
» mun. Il est tout à fait possible que le tempérament
» celte, vif et imaginatif, puisse en bien des cas le conduire
» à penser qu'il voit quelque chose là où l'investigation
» plus pratique ne verrait rien. Pour lui, ces lumières peu-
» vent avoir une réelle existence, mais pour moi elles n'en
» ont pas, — il faudrait que je les voie pour y croire.
» Durant ma carrière de ministre, j'ai eu tant d'exemples
» d'illusions à rencontrer. Je me rappelle un cas — c'était
» à Wrexham, je crois, — où une femme m'assura grave-
» ment que l'Esprit lui avait donné du pouvoir et qu'elle

» avait ressuscité un homme d'entre les morts ; dans un » autre cas, encore dans le Pays de Galles, un membre de » la Chapelle me dit, comme à son ministre, en toute sin- » cérité, qu'elle avait échappé au diable qui envahissait sa » chambre, parce que le Seigneur avait fait fondre les mu- » railles pour qu'elle pût passer à travers. Naturellement, » je savais que ces gens-là étaient sous l'empire d'illusions » — le sens commun me le dit, et le sens commun est le » critère par lequel il convient d'éprouver les récits de » cette sorte. Il y a des gens qui ne sont fous que sur un » point, comme l'homme qui s'imaginait être le roi d'An- » gleterre, et devait être enfermé pour ne pas gêner le » monde ; le malheur veut que ces gens-là insistent pour » être pris au sérieux. »

De même, dans une conférence à Carnarvon, le professeur Jones, de Glasgow, a exhorté les Gallois à ne pas laisser la superstition se mêler à la vraie religion.

« Des phénomènes qui ont été vus par des gens pieux à » toutes les époques ont tous une origine naturelle. Nous » avons entendu parler de lumières étranges dans les cieux. » Est-ce que ces lumières ont transformé le caractère de » n'importe qui, illuminé l'esprit ou pardonné les péchés ? » Même si les lumières ont existé, elles ne sont pas spiri- » tuelles. Je regarderais plutôt pour leur origine à Celui » qui a suspendu les étoiles dans les cieux (1). »

C'est encore aux lumières de Mrs Jones que j'ai consacré mes dernières pérégrinations à Londres, avant de prendre le train pour Paris. Je suis allé aux bureaux du *Daily Mail* m'enquérir des numéros relatifs aux phénomènes lumineux. Je tombais mal. C'était un samedi matin. On a commencé par m'exhorter à revenir lundi. Apprenant que je partais

(1) Le *Daily News* du 16 février a publié quelques lettres de correspondants moins connus que MM. Beet et Jones, mais qui opinent dans le même sens.

le jour même pour Paris, et voyant mon vif désir d'aboutir, on a fait le grand effort, dont j'ai été reconnaissant comme de juste, de rechercher dans la collection et de me donner les numéros désirés. Quand je dis *donner*, j'exagère. On me les a vendus très cher, six sous pièce, alors que le numéro ne coûte qu'un sou le jour de son apparition. Mais ce que j'y ai appris, et la peine qu'on s'était donnée, valaient bien le prix que ça m'a coûté. J'y ai appris qu'au mois de février, ces mystérieuses lumières ayant beaucoup intrigué les Anglais depuis des semaines déjà, le *Daily Mail* avait envoyé un reporter à Wrexham exprès pour s'enquérir des lumières. Le numéro du 13 février du *Daily Mail* publiait, sous ce titre :

ÉTRANGE MYSTÈRE GALLOIS.
LUMIÈRES SURNATURELLES DANS LE CIEL.
BOULE DE FEU SUR UNE CHAPELLE.
UN SIGNE DU CIEL.

un article dans lequel, après avoir d'abord relaté les rumeurs relatives aux lumières de Mrs Jones, l'auteur continue en disant que ces rumeurs ont acquis toujours plus de consistance et de précision, que des visiteurs impartiaux ont assuré avoir vu les lumières, et que dans ces circonstances, le *Daily Mail* a envoyé un correspondant spécial pour faire une enquête. Voici le récit du correspondant :

La première journée a été nulle. Il est arrivé le soir à Egryn, est allé à la chapelle, s'est rendu à la maison de Mrs Mary Jones qui était absente, tenant une réunion dans un village éloigné. Il s'est promené dans les environs, ne perdant pas de vue les collines et guettant l'apparition de lumières. Il a rencontré des paysans qui lui ont dit : « Oui, nous avons souvent vu les lumières. C'étaient des » messages du Ciel. » Mais lui, le journaliste, il n'a rien vu.

Le lendemain, il a une interview avec Mrs Jones. Et le soir il inspecte les collines sans rien voir.

« A 8 heures, dit-il, j'étais arrivé à la conclusion qu'il n'y » avait là qu'une superstition locale. Une demi-heure plus » tard mon opinion était changée. A 8 h. 1/4, j'étais sur la » route, cheminant de Dyffrin à Egryn. De loin, à une dis- » tance d'un mille environ, je pouvais voir les trois fenêtres » éclairées de la petite chapelle d'Egryn où une réunion » était en train. C'était la seule trace de lumière dans toute » la région. Soudain, à 8 heures vingt minutes, je vis ce qui » me parut être une boule de feu au-dessus du toit de la » chapelle. Elle ne venait de nulle part et elle apparut d'une » manière instantanée. Elle avait un éclat fixe, intense, » jaune, et ne bougeait pas. N'étant pas certain que je ne » me trompais pas moi-même, j'appelai un homme qui était » à une centaine de yards derrière moi sur la route et je » lui demandai s'il pouvait voir quelque chose. Il vint en » courant vers moi très excité, et me dit : « Oui, oui, au- » dessus de la chapelle, la grande lumière. » C'était un » paysan ; il tremblait d'émotion. Nous observâmes la » lumière ensemble. Elle me parut planer en l'air à une » hauteur à peu près double de celle de la chapelle, et elle » était là brillant d'un éclat électrique et se détachant sur » les montagnes environnantes qui étaient derrière elle, lui » servant de fond. Soudain, elle disparut : elle avait duré » environ une minute et demie. Je m'appuyai contre le » mur de pierre qui était le long de la route, et j'attendis » pour voir si elle ne reparaîtrait pas ; le campagnard me » quitta et continua seul sa route. De nouveau, les fenêtres » de la chapelle furent les seules lumières dans toute la » région. Les minutes se succédaient. Jusqu'à 9 heures moins » vingt-cinq, je ne vis rien d'autre. Alors deux lumières » étincelèrent, une de chaque côté de la chapelle, assez » distantes l'une de l'autre, et considérablement plus éle- » vées en l'air que la première que j'avais vue. De nuit, il » était difficile de juger les distances, mais j'estimais » qu'elles étaient élevées à peu près cinq fois la hauteur de » la chapelle. Elles resplendirent brillamment et fixement » pendant l'espace de trente secondes. Alors elles commen- » cèrent toutes les deux à vaciller comme une lampe élec- » trique à arc qui ne marche pas bien. Elles tremblotèrent » ainsi pendant l'espace de temps nécessaire pour compter

» jusqu'à dix. Puis elles redevinrent fixes. De loin elles » apparaissaient comme de grandes et brillantes lumières » d'automobiles. Elles disparurent en quelques secondes. » Après cela on me suggéra que les lumières n'apparaî- » traient plus de nouveau, jusqu'à ce que Mrs Jones, qui était » allée faire une réunion à Bontddu, fût sur la route en train » de revenir. Je partis pour faire à pied les quatre milles soli- » taires jusqu'à Barmouth, m'arrêtant çà et là pendant dix » minutes pour guetter de nouvelles lumières. Les prairies » et la mer libre étaient blanches des rayons de la lune ; les » collines rocheuses seules étaient noires. Il n'y avait pas » de maison en vue, et le seul son discernable était celui du » murmure bas et continu des vagues sur la côte. Immé- » diatement après 10 h. 1/2, je sursautai en apercevant un » éclat de lumière sur la colline sombre immédiatement à » ma gauche ; et en examinant je m'aperçus que j'étais rela- » tivement près de l'une de ces étranges lumières. Elle » brillait d'une façon éblouissante, non pas d'un éclat » blanc, mais d'un éclat jaune profond. Elle ressemblait à » un bulbe solide de lumière, et était un peu fatigante à » regarder. Je courus au mur de pierre sur le bord de la » route, l'enjambai, et courus après la lumière. Elle était » partie avant que j'eusse fait douze yards, et je ne pus » rien trouver que la colline toute nue. Quand j'eus regagné » la route, je regardai en arrière le chemin par lequel j'étais » venu, et je vis près de la chapelle d'Egryn une autre des » lumières éclatantes. Voilà, conclut le journaliste, voilà » tout crûment ce que j'ai vu. Il est probable que les lumiè- » res sont susceptibles de quelque explication naturelle, » mais je donne les rencontres pour ce qu'elles valent. Il y » a une petite bande de terrain marécageux tout près de la » maison de Mrs Jones, et songeant à la possibilité de faire » intervenir une explication par les feux follets, je deman- » dai si on avait jamais vu là des lumières. On me répondit » que non. Les lumières n'étaient jamais vues que sur les » collines dans le voisinage de la chapelle. »

Le journal du lendemain 14 février contenait une lettre d'un gentleman du Sussex qui expliquait les lumières comme

un phénomène semblable à ce que l'on voit en mer, spécialement aux tropiques, et qui est appelé feu Saint-Elme. « La description que vous donnez du feu vu à Egryn, cadre presque exactement avec celle donnée par les marins qui ont été témoins du feu Saint-Elme (1). »

Mais le même numéro du *Daily Mail* contenait aussi un article intitulé :

LE MYSTÈRE GALLOIS.

DE PIEUX VILLAGEOIS OBSERVENT LE CIEL.

INVESTIGATION SUR LES ÉTRANGES LUMIÈRES.

Le journaliste raconte que le samedi 11 février, il est allé à Arthog, assister à une réunion tenue par Mrs Jones. Hors de la chapelle, sur la route, il y avait un petit groupe de gens qui épiaient les montagnes, attendant les mystérieuses lumières, dont ils ne mettaient pas en doute l'origine divine, au-dessus de la chapelle où Mrs Jones était en prières.

« Je regardai aussi, dit le journaliste, mais je ne les vis pas. » La nuit était obscure, les sommets des montagnes cou- » verts de brouillards étaient cachés, mais les pentes infé- » rieures n'étaient assombries que par les ténèbres de la nuit, » et une lumière aurait pu aisément être vue. Je n'en vis » point ». Là-dessus, le journaliste se livre encore à quelques pérégrinations inutiles qu'il raconte par le menu. « A

(1) Cette explication par le feu Saint-Elme m'a rappelé ce passage d'un roman espagnol (*Sœur Saint-Sulpice*, par Palacio Valdès, trad. par Mme Th. Huc) : « *Moi* ! Décidément, vous avez le feu Saint-Elme à la tête, aujourd'hui, cela se voit du reste... Il faut que le commandant (ajouta-t-elle en s'adressant à moi), ait pris bon nombre de petits verres. N'est-ce pas vrai ? » Et au mot Saint-Elme un chiffre renvoie à la note suivante : « Sube San-Telmo à la garia. Littéralement : Saint-Elme monte au bout du mât. Allusion au phénomène météorologique connu de tout le monde, et qui symbolise dans l'argot sévillan le fait de s'être enivré, d'avoir perdu le sens. »

» Barmouth, vers 11 heures, je trouvai des centaines de
» personnes sur la plage chantant des hymnes gallois et
» attendant l'arrivée de Mrs Jones avec ses lumières. Ils
» étaient condamnés au désappointement, car Mrs Jones
» m'avait dit qu'elle restait à Arthog pour la nuit. »

Le dimanche 12 février, le journaliste a encore parcouru les prairies et les routes, de 7 h. 1/2 du soir jusque vers 11 heures, à la recherche de quelque signe des lumières brillantes de la nuit d'auparavant.

« Je ne vis rien. Une vieille dame que je rencontrai sur la
» route voulut m'expliquer leur absence et me rendit at-
» tentif au fait qu'il n'y avait pas de service ce soir à la pe-
» tite chapelle d'Egryn dans le voisinage de laquelle elles
» apparaissent souvent. Elle me fit remarquer en outre
» que Mrs Mary Jones n'était pas sortie en mission ce soir,
» mais qu'elle s'était contentée d'être une auditrice de la
» congrégation de la chapelle de Dyffryn.

» Plus tard, je vis Mrs Jones elle-même, et je lui demandai
» si les lumières apparaissaient toujours les nuits claires,
» éclairées par la lune, ou si elles apparaissaient aussi bien
» dans les nuits obscures et couvertes comme la nuit de ce
» soir. — Elles viennent par toutes les sortes de nuits,
» dit-elle, par les nuits obscures comme par les nuits clai-
» res. J'en ai vu une ce soir sur ma route en allant à Dyffryn.
» Peut-être vous n'avez pas été de ce côté. »

« Je reconnus que je n'avais pas été de ce côté, étant resté
» dans le voisinage d'Egryn.

» J'ai été accompagnée chez moi par les lumières samedi
» soir, et j'en avais une juste dans la voiture. »

Le numéro du 15 février du *Daily Mail* raconte que ce journal a envoyé un expert scientifique, Mr Bernard Redwood, pour étudier les lumières sur place. M. Redwood est parti avec un aide et les appareils nécessaires : le reporter des jours précédents, s'étant joint à eux, cela faisait une petite troupe de trois personnes mobilisée par le *Daily*

Mail pour l'étude des fameuses lumières. Avec des lunettes puissantes, M. Redwood inspecte les collines; il n'aperçoit nulle part de la lumière, excepté aux deux fenêtres de la petite chapelle d'Egryn où les Gallois sont en train de prier et de chanter avec une ferveur extatique. « Ah! dit un » vieux Gallois, vous ne verrez pas les lumières ce soir; » car Mrs Mary Jones est partie. » Et effectivement les trois envoyés du *Daily Mail* ne virent pas les lumières, et effectivement aussi Mrs Jones était partie, elle était allée à un village éloigné de 15 milles. Cependant beaucoup de gens étaient persuadés que le voisinage de sa résidence allait continuer à être la scène des lumières, malgré son absence temporaire. Le long du chemin solitaire entre les montagnes et la mer, des douzaines d'observateurs zélés attendaient les lumières, mais à travers les ténèbres, il n'y avait aucun signe des bandes de feu maintenant bien connues. Hors de la petite chapelle d'Egryn quelques-uns des observateurs se joignaient aux hymnes qui étaient chantés à l'intérieur.

Cependant M. Redwood et ses acolytes choisissent l'endroit qu'on leur indique comme celui où apparaissent le plus souvent les lumières et s'y installent. « Nous avions » apporté, dit M. Redwood, les instruments les plus délicats, » capables d'être influencés par n'importe quelle condition » électrique extraordinaire de l'atmosphère, si petite fût- » elle. Nous avions, par conséquent, la confiance que si » ces lumières avaient une origine électrique, nous serions » capables de la découvrir. » Mais voilà qu'il se met à pleuvoir, ce qui rend la position peu confortable. Les heures passent lentement; rien ne se manifeste. Pas d'autres lumières que celles de la petite chapelle à Egryn. De temps à autre, M. Redwood mettait à l'épreuve ses instruments pour voir s'ils fonctionnaient; il faisait jouer une puissante lampe électrique à main pour voir si ses instruments accusaient une déviation. Il venait de répéter cette épreuve, lors-

qu'il fut assailli par deux hommes arrivant à toutes jambes et qui, ayant pris la lumière de la lampe pour les lumières de Mrs Jones, accouraient avec un appareil photographique pour les photographier !! Après cet incident, un grand moment s'écoula encore, sans rien d'anormal, lorque soudain, du côté du Nord, un éclat brillant apparut dans le Ciel, et ensuite un second : Le premier avait été suivi d'une détonation perceptible. La lumière brilla un moment ; elle ne semblait pas participer aux traits caractéristiques d'un éclair, mais elle ressemblait beaucoup à l'illumination produite par une lampe au magnésium. « Nos instruments » délicats ne bougèrent absolument pas, dit M. Redwood, et » il m'est impossible de conjecturer ce que ces lumières » étaient réellement. Il est évident, toutefois, qu'elles ne » ressemblaient pas du tout aux lumières qui ont été vues » samedi soir et qui ont été décrites par le *Daily Mail.* »

Sur quoi le *Revival number* a publié le petit entrefilet suivant :

LA VISIONNAIRE AMUSÉE.

« Mrs Jones, la visionnaire aux lumières d'Egryn, est un » peu amusée des futiles tentatives des journalistes et » d'autres pour attribuer les lumières à des phénomènes » naturels. Récemment elle a prononcé une fervente prière » en faveur des journalistes. « Souviens-toi des journalistes, » a-t-elle dit, je te remercie, Seigneur, de ce que tu n'as pas » révélé tes lumières aux journalistes ; de ce que tu ne leur » as pas permis d'attraper tes lumières hier soir. »

En somme j'ai pu remarquer qu'en général, dans le public anglais et gallois, on se divise en deux camps : les uns sont parfaitement sceptiques et crient à l'illusion, à l'erreur, quand ce n'est pas à la supercherie, les autres sont convaincus non seulement de la réalité des lumières, mais de leur valeur transcendante et y voient l'accomplissement suprême des prophéties.

Il est assez difficile d'arriver à une conclusion ferme sur la matière. Certes, il est impossible, quand on a passé une journée avec Mrs Jones, comme je l'ai fait, d'avoir le moindre doute soit sur la sincérité absolue, soit sur la vie spirituelle intense de cette revivaliste. Mais cela ne suffit pas à prouver l'exactitude de l'interprétation transcendante qu'elle accepte pour son propre compte.

D'autre part il paraît malaisé d'admettre les interprétations, qui ont été proposées, par les feux follets, les feux Saint-Elme, les étincelles des fils électriques des tramways, les lanternes de bicyclettes ou d'automobiles... Chacune de ces explications pourrait convenir pour un ou deux cas particuliers, mais ne conviendrait pas aux autres. Aucune de ces explications ne s'adapte à tous les cas.

Pour se faire une idée complète du problème, il faut d'ailleurs ajouter que, d'après M. Elvet Lewis, « ce n'est pas » la première fois que la côte de cette baie est ainsi visitée. » De semblables lumières ont été signalées auparavant — » spécialement un hiver en 1649. Trop de témoins accrédités » les ont vues à cette époque pour qu'on puisse attribuer » la chose à des imaginations excitées. » Et moi-même, en lisant, dans le *Tour du Monde*, le voyage dans le Pays de Galles de M. Alfred Erny, je suis tombé sur le passage suivant où M. Erny raconte sa visite à Barmouth et à Harlech, c'est-à-dire justement au pays de Mrs Jones (qui habite à Egryn entre Barmouth et Harlech) :

« Avant qu'on eût construit des chaussées et que le marais » dont nous avons parlé eût été desséché, les esprits du feu » avaient l'habitude de jouer d'étranges tours aux habitants » des environs ; ils empoisonnaient le gazon, mettaient le » feu au foin et au blé et faisaient grand mal aux bestiaux. » Une fois, pendant huit mois consécutifs, ces terribles » feux follets ne cessèrent d'apparaître dans toutes les » parties de la Morfa Bychan ou petit Marais, sous la forme » de flammes bleuâtres et errantes, faisant entendre le son

» du cor ou d'autres bruits étranges, à la grande frayeur » de tout le pays. Ils n'avaient aucun pouvoir sur les » hommes, mais détruisaient les animaux domestiques et » les végétaux. Une nuit, un fermier, voyageant à cheval, » vit devant lui comme une boule vivante qui roulait » autour des pieds de son cheval. On ne sait ce qu'il serait » devenu s'il ne se fût rappelé le pouvoir d'un *Pater noster* » sur les mauvais esprits. Il dit la prière à haute voix; la » boule jeta un éclair ; un rire sardonique déchira l'air, et » le fermier en regardant derrière lui, vit le feu follet bondir » vers le centre de Cwm Bychan (le petit creux), puis, de » là, rouler et disparaître dans un cercle de pierres druidi- » ques au fond de la vallée (1). »

A cette époque là, les « lumières » étaient expliquées aussi d'une manière transcendante ; mais la théorie était précisément l'inverse de celle de Mrs Jones : là où Mrs Jones voit l'intervention de Dieu et du Saint-Esprit, on voyait l'intervention du diable et des esprits mauvais !...

Pour continuer de se faire une idée de la question, il faut ajouter que, dans le cas de Mrs Jones, il n'y a pas seulement les lumières, il y a aussi des *visions* qui lui demeurent personnelles.

D'après M. Vine Hall, elle a eu des visions tantôt bonnes, tantôt mauvaises ; les dernières, elle les considère comme des tentations. Souvent elle a senti sa chambre pleine d'anges ; elle les a littéralement sentis, car ils paraissaient être autour d'elle et la toucher lorsqu'elle était couchée ; d'autres fois, elle a senti sa chambre toute pleine d'êtres à l'apparence de reptiles; et pendant cinq semaines elle a passé bien des nuits à contempler des visions.

Et non seulement il y a les lumières, soit vues seulement par Mrs Jones, soit vues collectivement, non seulement il y a les visions qui lui demeurent propres, mais il y a des

(1) *Tour du Monde*, 1867, t. I. *Voyage dans le Pays de Galles*, par Alfred Erny, p. 276-277.

sons mystérieux entendus par elle ou autour d'elle : D'après le *Revival number*, Miss S. A. Jeffreys rapporte que le jeudi 13 avril elle s'éveilla dans la nuit vers quatre heures et entendit ce qu'elle décrit comme « un chœur d'anges chantant admirablement. » Mrs Jones déclare qu'elle a entendu les mêmes sons en deux occasions différentes.

M. Edgar Vine Hall dit dans sa brochure :

« Non seulement on a vu dans le voisinage d'Egryn des » lumières mystiques, mais on a aussi entendu une douce et » belle musique dans l'air. Il y a une famille que je connais, » dont presque chaque membre certifie avoir entendu cette » mélodie. Il y en avait deux qui revenaient une nuit, à » minuit et demi, d'une réunion de Réveil, lorsque tout à » coup à quelques yards de leur maison, dans l'air calme, » résonna une tranquille et merveilleuse musique, qui les » fit tressaillir et frissonner de crainte. Une autre nuit, » vers 9 h. 30, leur mère aussi l'entendit, inexplicable, mais » douce. Une dame qui passait en voiture près de la » chapelle d'Egryn l'entendit aussi, et le cheval, dit-on, » parut sentir son influence. Ceux qui se rappellent le » Réveil de 1859 disent qu'à cette époque aussi on pouvait » entendre une semblable musique. »

Et M. Vine Hall cite encore ce trait du Réveil actuel :

« A Beddgelert, le 6 février 1905, une étrange visitation » avait excité le peuple. C'était à une réunion où il y » avait moins de gens que d'habitude. Tout à coup il y eut » comme un son subit (rushing sound); quelque chose » sembla passer à travers la pièce, les visages changèrent » d'expression, hommes et femmes tombèrent devant le » Tout-Puissant. Une émotion inexplicable avait fait tres- » saillir tous leurs cœurs ensemble, et plusieurs attestent » que, à partir de cet instant, ils ont été changés pour » toujours. Un incident du même genre s'est produit à » Festiniog deux semaines plus tard. »

Le même auteur, parlant de son propre voyage dans le Merionethshire, écrit :

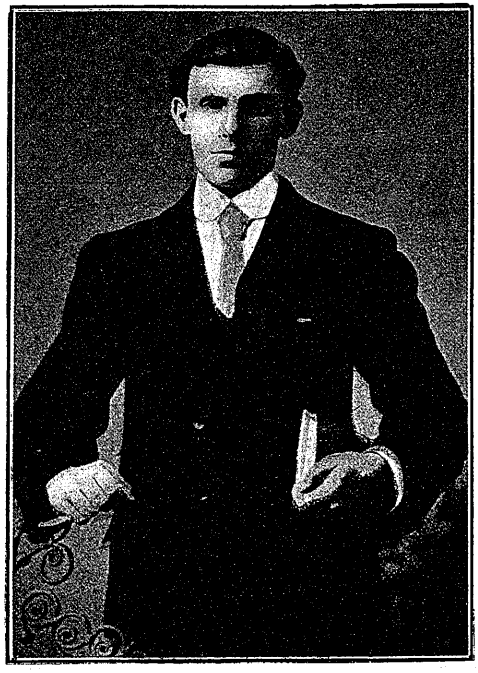
« A mon arrivée à Barmouth, les amies chez lesquelles je m'arrêtais n'avaient pas vu les lumières se produisant autour de Mme Jones, mais elles avaient entendu une musique en l'air, si étrange que je n'ai pu en obtenir qu'une vague description. Deux sœurs, en revenant, vers minuit et demi, d'un Revival-meeting, l'avaient entendue et en avaient frissonné de peur. Leur mère l'entendit à son tour, un autre soir, vers 9 h. 30, alors qu'elle s'était arrêtée sur le quai pour voir quel temps il faisait, et elle appela une voisine, qui l'entendit aussi. On m'a cité d'autres cas, mais je me borne à parler de ceux que j'ai ouï raconter par les personnes mêmes qui en avaient été les témoins. »

Pour continuer de réunir les éléments de la question, il faut noter encore que les phénomènes lumineux et sonores ne sont pas restreints à Mrs Jones et à son entourage. Indépendamment de Mrs Jones, plusieurs, au Pays de Galles, ont vu et entendu des choses étranges :

Le *Revival number* raconte que « deux jeunes revivalistes » visitaient la chapelle de Glanynant, lorsqu'ils remar- » quèrent une étoile brillante au-dessus d'eux. Ils n'y firent » pas attention tout d'abord, mais bientôt elle descendit et » s'arrêta au-dessus de l'édifice, et ils furent étonnés. Elle » augmenta d'éclat, et à sa lumière ils virent apparaître la » figure d'un homme avec les bras étendus. Au bout d'un » moment l'étoile avait disparu. »

A Newquay (Cornwall), une mission revivaliste a été tenue dans une chapelle méthodiste par une jeune galloise, dont l'influence s'est fait grandement sentir. En face de la chapelle, habitait le capitaine Chegwidden, homme bien connu et très estimé dans la ville, et membre de l'équipe de sauvetage. Une nuit il fut réveillé par une lumière brillante resplendissant à travers la fenêtre de sa chambre à coucher. Croyant qu'il y avait le feu quelque

part, il réveilla sa femme, lui dit ses craintes, s'habilla et sortit. Il constata qu'une lumière étincelante traversait les fenêtres de la chapelle, et, regardant dans la chapelle, il vit ce qu'il décrit comme une colonne de feu, étrangement brillante, haute de six pieds environ, avec des flammes s'élançant tout autour. Cette colonne se mit à se mouvoir



Mr Lloyd Jones.

autour de la chapelle et ensuite elle disparut. Les investigations ont échoué à fournir une explication quelconque, et le récit du capitaine Chegwidden a excité un intense intérêt. — Un écrivain, modérément sympathique à Evan Roberts, d'ailleurs, écrit au sujet de l'histoire du capitaine

Chegwidden : « Il semble que personne d'autre que lui n'a » vu les lumières, que rien n'est arrivé dans la chapelle, et » nous avons le choix entre croire à cette apparition sans » signification et improbable ou la discréditer. »

Le *Revival number* raconte encore que les amis et les parents d'une jeune femme, membre de l'Armée du salut, à Camborne (Cornwall), ont déclaré que pendant trois ou quatre nuits une mystérieuse et douce musique s'était fait entendre dans la chambre où la jeune femme était couchée, mourante. La musique se produisait à de fréquents intervalles, durant en moyenne environ un quart d'heure chaque fois. Un officier de l'Armée du Salut a déclaré que c'était la plus douce musique qu'il ait jamais entendue. Il a assuré qu'il pouvait distinguer clairement les notes du cornet, l'harmonie de la harpe et que le tout faisait ensemble un chœur indescriptible. Il a affirmé être resté auprès de la Salutiste mourante pendant deux ou trois nuits de suite et avoir chaque fois entendu la musique étrange. Il a ajouté qu'il était d'abord un peu sceptique et qu'il a examiné les alentours s'attendant presque à découvrir que les fils télégraphiques avaient agi comme un médium, mais la rue était située à une grande distance des fils les plus rapprochés, et il ne trouva aucune explication naturelle possible des sons remarquables. Dans presque chaque cas la musique a commencé à la nuit noire. Il n'a pu reconstituer aucune mélodie d'hymne. A certains moments la musique paraissait venir de loin ; puis elle augmentait graduellement en intensité, jusqu'à ce qu'elle devînt assez forte pour être susceptible d'être enregistrée par un phonographe. Pendant tout le temps que ces sons étranges se faisaient entendre, la femme gisait inconsciente, Une demi-douzaine d'autres personnes qui étaient dans la maison parlent avec respect de ce qu'elles décrivent comme une « musique céleste. »

Enfin, pour terminer ces récits de faits étranges, un fait

très curieux, c'est que le phénomène des lumières est contagieux. D'après le *Daily Despatch* du 28 juillet, Mrs Jones a passé — au moins momentanément — le pouvoir des lumières à Evan Roberts ! On nous raconte, en effet, que lorsqu'Evan Roberts, ayant fait sa mission d'Anglesey, est revenu dans le Sud, il s'est joint à Mrs Jones pour faire avec elle une mission, et comme conséquence de cette alliance, Evan Roberts a reçu, lui aussi, le pouvoir des lumières. Le Rév. David Hughes, de Pontycymmer, et sa femme l'attestent :

« A la chapelle, Evan Roberts conduisit le meeting qui » fut prolongé jusqu'à minuit... Un peu après 1 heure du » matin, ma femme et moi nous vîmes une étrange lumière » semblable d'aspect au segment supérieur du soleil cou- » chant et émettant des étincelles lumineuses à partir de sa » circonférence : cette lumière se mouvait en travers, d'un » côté à l'autre d'une vieille carrière, où les jeunes gens » de l'endroit avaient tenu chaque soir des réunions de » prière depuis une semaine et où, comme je l'ai appris » ensuite, une réunion de prière était à l'instant même en » train. La lumière s'évanouit bientôt et fut suivie par une » boule de feu de la dimension environ d'une balle de cri- » quet, qui s'éleva verticalement au lieu de voyager hori- » zontalement, comme l'avait fait la première lumière vue. » Puis nous vîmes une barre de lumière qui paraissait » d'environ neuf pouces (? de largeur) grimpant le mur de » la maison où Evan Roberts résidait. Nos sensations » peuvent être mieux imaginées que décrites. Mais ce que » nos yeux ont vu, nous le certifions. »

Que conclure ?

Y a-t-il un substratum quelconque objectif à ces phénomènes ? Nous ne savons... Est-ce simplement de l'*imagination* ? L'imagination peut à coup sûr être la cause de beaucoup d'illusions visuelles, mais elle ne paraît pas suffire ici.

Nous pensons qu'il faut aller jusqu'à l'hallucination. (1) Le plus vraisemblable — bien qu'il y ait à cette explication des difficultés que je suis loin de méconnaître — le plus vraisemblable, c'est encore que les phénomènes lumineux ont pour origine des visions hallucinatoires spontanées chez Mrs Jones, suggérées contagieusement chez les autres — même chez les reporters et les experts, car on sait bien que dans les expériences de ce genre il faut avoir grand soin de ne pas prévenir la personne avec laquelle on expérimente de ce qu'elle doit voir, et qu'on vicierait l'expérience en y introduisant un élément suggestif ou imaginatif. Cet élément suggestif ou imaginatif a influé sur les journalistes et les experts comme sur les autres. L'*attention expectante* a joué son rôle.

J'en trouve la preuve dans un curieux récit publié par le *Daily News* du 9 février : M. Beriah G. Evans, un collaborateur de l'*Occult Rewiev*, raconte une visite à Mrs Jones. Pour aller à la réunion le soir, il fallait se rendre de la maison où logeait Mrs Jones jusqu'à la chapelle. La distance était de deux milles. Au moment de partir, Mrs Jones ouvre la porte, regarde dehors et dit : « Nous » ne pouvons pas partir encore, la lumière n'est pas encore

(1) D'ailleurs, l'imagination prépare l'hallucination. Ce qui a pu, chez d'autres que chez Mrs Jones ou chez Mrs Jones au début, n'être qu'une imagination, a pu s'extérioriser ensuite, devenir vision, vision pseudo-hallucinatoire, vision hallucinatoire. — Je trouve comme une transition entre l'imagination pure et consciente d'elle-même, et le cas de Mrs Jones, dans le cas de ce pasteur de Bridgend, le Rév. D. S Jones, qui a raconté avoir vu une vision : « une boule de feu descendant sur l'église », ce qu'il a interprété comme le feu du ciel envoyé pour consumer les scories (*Christian Herald*, 16 fév. 1905). — Je relèverai aussi le fait que les lumières de Mrs Jones ont parfois pris des formes déterminées qui les rapprochaient des visions d'Evan Roberts dont il sera question au prochain chapitre. Un jour, par exemple, Mrs Jones indique à sa sœur une étoile, disant y apercevoir une croix brillante. M. Edgar Vine Hall assure tenir ce détail de la sœur de Mrs Jones, qui pourtant s'efforça en vain de voir cette croix.

» venue. » Cinq minutes après, elle sort de nouveau et rentre promptement en disant : « Maintenant nous pouvons » aller. La lumière est venue. » — exactement comme elle aurait dit : le fiacre nous attend ! On sort. Il ne semble pas, d'après le récit, que personne, sauf Mrs Jones, ait alors vu la lumière. On marche quelque temps en silence. Puis : « Nous venions de traverser le passage à niveau du chemin » de fer, lorsque Mrs Jones *dirigea notre attention* (directed » our attention), vers le ciel du côté du Nord. *Pendant* » *qu'elle parlait encore*, entre nous et les collines, et, sem- » blait-il, à une distance de deux milles, *éclata soudain* une » énorme étoile lumineuse (there suddenly flashed forth an » enormous luminous star), émettant une lumière blanche » extrêmement brillante, et lançant de toute sa circonfé- » rence des étincelles éblouissantes comme les rayons » étincelants d'un diamant. » Donc, Mrs Jones a vu la première et pendant assez longtemps a vu seule la lumière; elle a dit qu'elle la voyait; elle a montré l'endroit où elle la voyait, et c'est pendant qu'elle affirmait, montrait, etc.. que les autres ont vu à leur tour. La suggestion est très nettement saisissable. On la voit encore à l'œuvre dans la suite du récit. M. Evans demande à Mrs Jones si ce ne pourrait pas être la lumière d'un train. « Non, réplique calmement Mrs Jones, elle est trop haute pour cela. » Et *pendant qu'elle dit cela et comme en corroboration* (even as she spoke and as though in corroboration), l'étoile fait un grand saut, soudain, vers les montagnes, pour revenir ensuite à sa position première. — N'est-il pas curieux de voir la lumière obéir si docilement aux paroles de Mrs Jones? Ne serait-ce pas tout simplement que ces paroles ont suggestionné M. Evans? — La lumière se met ensuite à courir très rapidement à la rencontre de la petite troupe, et M. Evans, au même moment, entend le bruit d'un train qui approche du côté de Barmouth. « C'était tout de même le train ! » dit-il. — « Non, réplique sans broncher Mrs Jones ; ce n'est pas

la lumière du train ; nous ne voyons pas encore la lumière du train. » Et, en effet, *dès que Mrs Jones a parlé*, M. Evans voit la lumière du train, très différente de la lumière de Mrs Jones. Pendant que le train se rapproche, les deux lumières continuent, distinctes et différentes, de s'avancer : l'étoile au dessus, la lumière du train au dessous. Puis, tandis que le train passe, l'étoile disparaît. Quand le train est parti, l'étoile réapparaît, etc. Il est difficile, quand on lit ce récit, de se défendre de l'idée que l'origine de toute cette scène doit être cherchée dans une puissante hallucination de Mrs Jones (qui s'est peut-être greffée autour de la lumière d'un train de nuit) ; et que cette hallucination, affirmée avec force par Mrs Jones, s'est communiquée à Mr Evans, lequel était en proie à une attention expectante très forte et était très nerveusement impressionné ; lui-même déclare que lorsqu'au moment de partir, Mrs Jones a dit : « Nous pouvons partir, la lumière est là, » il a reçu cette nouvelle avec un *tremblement perceptible* (a perceptible tremor) ; quand il croit que c'est simplement le train, il est *soulagé* (a sigh of relief), il est *reconnaissant* (sigh of thankfulness). Il attend et il redoute la « lumière ». Sur une nature impressionnable, cette crainte d'un événement auquel il lui sera impossible de se soustraire, a dû agir comme une constante suggestion et tendre à provoquer les impressions redoutées. Excellente disposition pour attraper la contagion hallucinatoire ! Et une fois la contagion attrapée, cela peut aller loin...

En effet, la suite du récit nous apporte une expérience « encore plus étrange » d'après M. Evans. La petite troupe qui se rendait à la chapelle pour la réunion, était composée de cinq personnes : Mrs Jones, M. Evans et trois autres. L' « étoile » avait été vue par les cinq compagnons. Mais ensuite Mr Evans voit trois rayons brillants de lumière blanche éclatante qui traversent la route, de la montagne à la mer, éclairant et mettant en plein relief toutes les pier-

res et tous les insterstices de la muraille, toutes les fougères et tous les brins de mousse, aussi clairement qu'en plein midi... Au bout d'un demi-mille, il voit une lumière couleur rouge de sang, au centre de la rue du village devant lui. Il ne dit rien. La lumière rouge disparaît. « Mrs Jones, dit » alors M. Evans, et ce fut là la première communication » faite aux trois autres membres de la compagnie, de ce » que j'avais vu — à moins que je ne me trompe, votre » lumière nous accompagne toujours. » — « Oui, » réplique-t-elle calmement. « Je me suis tue les deux fois pour voir » si quelqu'un d'entre vous l'avait perçue par lui-même. La » première fois elle était blanche, mais je l'ai vue quelque-» fois rouge de sang, comme vous l'avez vue maintenant. » — « Je n'avais pas dit à Mrs Jones, continue Mr Evans, » quelle était la nature des lumières que j'avais vues ; mais » dès que j'avais déclaré avoir vu la lumière, elle me décrivit » les deux apparitions précisément comme je les ai décrites » plus haut, établissant hors de question le fait que nous » avions vu la même et identique manifestation. » Ici, d'une part, il n'y a pas de suggestion exprimée en parole. Mais il peut bien y avoir eu quand même suggestion, le courant qui rattache Mr Evans à Mrs Jones étant solidement établi après la première expérience. La suggestion amorcée de vive voix a continué sans paroles explicites. Et il n'est pas étonnant que Mr Evans ait vu ou cru voir exactement ce que Mrs Jones voyait ou croyait voir de son côté. D'autre part, il est significatif de constater que les phénomènes lumineux visibles à Mrs Jones et à Mr Evans n'étaient pas visibles à leurs trois compagnons cheminant avec eux sur la même route ; il en ressort que ces phénomènes lumineux n'avaient rien de réel, d'objectif, qu'ils étaient bel et bien hallucinatoires. C'est ce qu'a dit très justement un correspondant du *Daily News* qui signe « French » : « Le phéno-» mène décrit n'a pas été vu par toutes les personnes. C'est » donc un phénomène subjectif et qui tombe dans la classe

» des manifestations télépathiques qui, si mystérieuses » qu'elles puissent être, sont incontestablement un produit » du cerveau humain. »

Dans le récit de ce qui s'est passé à Wrexham lors de la visite de Mrs Jones, je trouve la confirmation de cette exégèse. Voici ce que je lis dans la coupure de journal local qui m'a été donnée et qui rapporte la réunion tenue à la chapelle de Zion : « Chacun naturellement (of course) con- » naissait ce qui avait été dit au sujet des mystérieuses » lumières qui sont supposées apparaître partout où va la » visionnaire, et assez probablement *on s'attendait* à ce que » sa présence amènerait quelque chose de semblable (some- » thing of the kind was looked for). » Attention expectante. « A peine Mrs Jones a-t-elle commencé son allocu- » tion que les lumières mystérieuses sont vues par plusieurs » membres de la congrégation, à ce qu'ils disent... Juste » comme Mrs Jones était en train de dire : « Et maintenant » peut-être vous aimeriez d'entendre parler des lumières, » » un éclair fut aperçu par un gentleman et une dame... » La parole de Mrs Jones a toujours une puissance intense d'évocation et de suggestion. « Un grand nombre de per- » sonnes déclarent qu'elles ont vu les lumières, quelques- » unes pas moins de trois fois (as often as three times). » Notre autorité (our informant) n'a vu l'éclair qu'une fois. » D'autres qui étaient au service n'ont rien vu. » Voilà encore les lumières vues des uns et pas des autres, dans un même lieu où tous pouvaient voir et où tous auraient vu un phénomène visible, réel, objectif.

De même, en février, dans le Cardiganshire, à Talybont, Mrs Jones déclare : « Quelques personnes jettent des doutes » sur les lumières, mais la lumière que j'ai vue était aussi » réelle que le fait que je suis ici maintenant, et la même » lumière est ici dans cette chapelle ce soir. » Ces paroles même prouvent que Mrs Jones était, au moment où elle parlait, la seule personne dans toute la chapelle à voir la

lumière. Autrement elle n'aurait eu qu'à dire : « Cette » lumière est réelle, j'en appelle à vous-mêmes ; ne la » voyez-vous pas en ce moment même aussi bien que » moi ? » Mais Mrs Jones est accoutumée à voir les lumières alors que d'autres ne les voient pas (1) ; il est curieux que la connaissance très nette qu'elle a de ce fait n'ait jamais provoqué dans son esprit le moindre doute, même passager, sur la réalité objective des lumières ; c'est évidemment qu'elle appartient, comme tous les revivalistes gallois, à cette catégorie de natures primitives chez lesquelles l'instinct l'emporte sur le raisonnement et la réflexion, et les facultés subliminales, les facultés d'inspiration et de sentiment sur l'esprit proprement critique.

Enfin on a pu remarquer plus haut que mon compagnon et guide, en sortant de la chapelle de Ponteysyllte pour rentrer avec moi à Wrexham, m'avait demandé si j'avais vu les lumières ; il admettait très bien, comme une chose conforme aux précédents, que j'eusse pu voir alors que lui n'avait pas vu.

Il me paraît résulter de toutes ces données que ce qu'il y a de plus vraisemblable, de plus psychologique, c'est d'entrer dans la voie qui a été ouverte par W. James quand il a écrit au sujet de certains cas de conversion : « Il y a » une forme d'automatisme sensoriel qui mérite une atten- » tion spéciale à cause de sa fréquence ; je veux parler des » phénomènes *lumineux* hallucinatoires ou pseudo-hallu- » cinatoires, des *photismes*, pour employer une expression » des psychologues. La vision céleste aveuglante de Saint- » Paul semble avoir été un phénomène de cet ordre. De » même la croix de Constantin dans le ciel. Le colonel

(1) Cela ressort aussi des mots qu'elle adresse à Mr Evans dans le récit qu'on a lu : « Je me suis tue les deux fois pour voir si quelqu'un d'entre vous avait perçu par lui-même la lumière. » Cela l'intéresse de constater si d'autres qu'elle perçoivent ou non la lumière quand elle ne leur en parle pas Cela l'intéresse, mais elle n'en tire aucune conclusion.

» Gardner vit une lumière flamboyante, Finney de même. »

Ce qu'il y aurait ici d'intéressant, c'est que, ayant affaire à un Réveil, nous trouverions amplifiés jusqu'aux proportions sociales, collectives, les phénomènes hallucinatoires que W. James s'est borné à étudier sous leur forme individuelle (1).

La même explication vaudrait d'ailleurs pour les phénomènes sonores : ce seraient des hallucinations de l'ouïe.

Et il va de soi que la même explication devrait être adoptée pour tous les phénomènes lumineux et sonores qui se sont produits dans le Réveil, non seulement autour de Mrs Jones, mais ailleurs.

(1) Chez les Mormons aussi on a noté des phénomènes semblables : « Très avant dans la nuit, on pouvait voir les jeunes gens courir à travers les champs et les collines à la poursuite, disaient-ils, des boules de feu et des lumières (balls of fire and lights) qu'ils voyaient se mouvoir à travers l'atmosphère. » (Ezra Booth's letters to the Rev. Ira Eddy from Nelson, Ohio, sept. 1831, cité par Davenport, Primitive traits in religious revivals, p. 189.)

CHAPITRE IX

EVAN ROBERTS.

« Ce qui distingue le présent Réveil des autres Réveils gallois, a dit un magistrat, Sir Marchant Williams, c'est la place qu'y occupe, le rôle qu'y joue la figure centrale, *Evan Roberts.* »

Evan Roberts, surnommé « le Wesley gallois », le « jeune revivaliste à la face pâle », — Evan Roberts, pour beaucoup de gens, au Pays de Galles, en Angleterre et à l'étranger, incarne et personnifie « le Réveil. » On le regarde souvent comme l'auteur humain — du Réveil gallois.

D'autres déclarent, au contraire, qu'Evan Roberts, bien loin d'être l'auteur du Réveil, en est un fruit, un simple « spécimen », et que le Réveil n'est pas lié à sa personne. Et effectivement le Réveil avait éclaté à New Quay avant que Roberts eût reçu le baptême du Saint-Esprit. Et bien avant cela, à Tonypanddy, en d'autres endroits encore, le Réveil avait surgi, il y a déjà trois ou quatre ans. A Ferndale, ailleurs aussi, on m'a assuré qu'Evan Roberts n'était pour rien dans le Réveil local, et que, ou bien il n'était jamais venu dans l'endroit en question, ou bien, s'il y était venu, sa présence n'avait pas réussi à produire une plus

grande ferveur que celle qui existait avant et celle qui a existé après. Et il convient d'ajouter, dans le même ordre d'idées, qu'au premier coup d'œil au moins, le Réveil, en bien des localités, n'a pas de conducteur apparent, pas de chef : l'unanimité en tient lieu. Aussi, dans une lettre particulière qu'il a bien voulu m'écrire, M. Paul Passy a-t-il pu s'exprimer ainsi :

« Une des impressions les plus fortes que j'aie rapportées » de là-bas, c'est que le rôle d'Evan Roberts a été beaucoup » moindre dans le Réveil qu'on ne le croit. Ce rôle est » grand, sans doute ; mais le mouvement est avant tout » populaire et démocratique, spontané ; si Evan n'avait » jamais existé, il n'aurait guère été moindre. A Carnarvon, » où on l'attendait, son absence n'a pas empêché une explo- » sion d'enthousiasme. »

Cependant, sans vouloir rien exagérer, il m'a paru, après examen, qu'en bien des endroits, l'indépendance du Réveil vis-à-vis d'Evan Roberts n'était que l'apparence et que, lorsqu'on allait au fond, tout au fond, on retrouvait, directement ou indirectement, Evan Roberts. En définitive, ces soulèvements religieux n'ont pas tous éclaté ensemble ; ils se sont plutôt suivis comme une traînée de poudre à partir de quelques premières étincelles. Un premier Réveil a eu lieu dans telles et telles localités moins préparées ou plus effervescentes que les autres, plus travaillées par Evan Roberts ou ses acolytes, qui ont ainsi donné le signal. Puis, dans les localités voisines, l'élan a été suivi, les nouveaux revivalistes ont eu moins à faire, grâce à leurs prédécesseurs ; et ainsi, de proche en proche, s'est prolongée l'action de ceux-ci, par imitation de foule à foule, avec une force croissante, jusqu'à ce qu'enfin, quand le cyclone populaire s'est élargi bien au delà des limites où il avait été d'abord renfermé, nulle direction ne s'aperçoive plus. A *Aberdare*, Evan Roberts est venu d'abord pour rompre et

fondre la glace (1) : puis son frère Dan a fait une mission de plusieurs jours. A *Aberaman*, j'interroge mon hôte, le pasteur méthodiste : « Comment le Réveil a-t-il commencé » chez vous ? — Eh bien ! m'a-t-il dit, Evan Roberts tenait » des réunions dans une localité voisine. Des gens d'Aber- » aman y sont allés et ont rapporté le feu avec eux. Cela » a éclaté un dimanche matin dans ma chapelle. J'ai dû » renoncer à prêcher mon sermon, et pendant un certain » temps tous les cultes habituels avec sermons ont dû céder » la place aux réunions de prière. » A *Rhos*, je pose la même question : « Comment le Réveil a-t-il commencé » chez vous ? » Je la pose au vicaire anglican et je la pose à un laïque non conformiste; j'obtiens une réponse identique : « Il y a eu un ministre du Sud du Pays de Galles » qui est venu faire ici une mission ; cette mission a duré » une semaine, mais il semblait que c'était une mission » comme les autres. Cependant, quand il a eu fini, le » samedi soir, on lui a demandé de rester encore une autre » semaine. Et dès les premiers jours de cette seconde » semaine, sans qu'on ait jamais pu savoir comment ni » pourquoi, ça y était en plein, toute la population était » secouée, le feu était allumé. » A *Barmouth*, on a tenu des réunions de prière depuis le 20 décembre, mais ce n'est que le 8 février que le Réveil a pleinement éclaté, et cela par suite de la visite de quelques Gallois du Sud. On peut dire, je crois, que presque partout le Réveil n'est pas né tout seul, qu'il y a eu, comme c'est d'ordinaire le cas dans ces incendies que sont les grands mouvements populaires, des incendiaires colportant de ferme en ferme, de mine en mine, d'église en église, un ébranlement primordial. Presque partout, dans le Nord, là où le Réveil a éclaté, ç'a

(1) Voir le récit des débuts du Réveil à Aberdare dans l'article de M. Mercier *(Au Pays du Réveil, Liberté chrétienne* du 15 juin 1905, p. 265 et suiv.).

été sous l'influence de gens venus du Sud ou tout au moins sous l'influence du récit de ce qui avait lieu dans le Sud. Et parfois cette influence du Sud s'est propagée plus loin encore; car si le Réveil a éclaté à Liverpool avant l'arrivée d'Evan Roberts dans cette ville, il faut en rechercher la cause d'abord dans l'envoi par train spécial de 250 personnes s'occupant du Réveil gallois ou arrivées à la conversion par ce Réveil, qui ont été déléguées de Cardiff à Liverpool pour y raconter ce que Dieu avait fait dans le Sud — puis dans les visites de chrétiens de Rhos déjà réveillés eux-mêmes par la mission du pasteur du Sud. Dans le compte rendu d'une réunion de Liverpool (*Evangéliste*, 2 avril) à laquelle il assistait, M. Parker a écrit :

« En écoutant ces chants et ces prières, j'avais l'impres-
» sion d'être de nouveau au Pays de Galles ; même ferveur,
» même enthousiasme. Le feu sacré brûle dans ces cœurs ;
» il n'y a pas de doute. Quelle est l'explication ? Un ami
» nous la donne : plusieurs chrétiens de Rhos sont là ; ils
» ont reçu le baptême du Saint-Esprit et ils sont venus nous
» communiquer leur chaleur. N'est-ce pas une chose re-
» marquable que la présence de quelques chrétiens fer-
» vents dans une si grande assemblée suffise pour qu'im-
» médiatement l'action puissante de l'Esprit de Dieu se
» fasse sentir ? »

Ainsi, quand on cherche les origines de ce qui se passe dans le Nord, on les trouve dans le Sud; et quand on cherche les origines de ce qui se passe dans le Sud, on les trouve la plupart du temps, directement ou indirectement, dans Evan Roberts. Et l'on peut donc affirmer que si Evan Roberts a été d'abord produit par le Réveil, il lui a donné une impulsion puissante, énergique : il lui a servi de condensateur, d'amplificateur. De même qu'il y a dans la nature des substances qui ont un pouvoir accumulateur et qui conduisent les énergies dispersées aux alentours, de même le jeune revivaliste semble concentrer en sa personne les

forces morales et religieuses et les faire rayonner autour de lui. Lorsqu'à Aberdare, j'interroge Miss Maggie Davies et Miss Jones sur le meilleur emploi de mon temps, elles me répondent sans hésiter : « Puisque vous voulez voir le » Réveil, il vous faut aller à *la source*, c'est-à-dire auprès » d'Evan Roberts, à Liverpool. »

Il faut dire aussi que la presse, qui a tant aidé à la diffusion du Réveil gallois, non seulement n'a parlé avec détails que du Réveil dans le Sud, mais a tout de suite identifié le Réveil du Sud avec Evan Roberts, rapportant par le menu tous ses faits et gestes, et racontant en détail toutes ses réunions. Par la presse, c'est encore et toujours Evan Roberts qui a agi sur la population galloise.

J'ai déjà raconté ailleurs les expériences religieuses extraordinaires qui ont conduit Evan Roberts à entreprendre ses tournées revivalistes. Je ne puis songer à retracer ici dans tous ses détails sa carrière d'évangéliste, qui, d'ailleurs, n'est point terminée. Je voudrais dégager ce qui me semble le plus important et le plus caractéristique au point de vue de la psychologie religieuse. Et je me servirai largement, à cet effet, des brochures, au nombre de six, publiées de mois en mois par le *Western Mail*, Ces brochures sont, en effet, extrêmement intéressantes à étudier au point de vue psychologique. Peut-être cette succession de procès-verbaux des réunions tenues au jour le jour pendant six mois est-elle de nature à paraître un peu fastidieuse à un lecteur non psychologue. Peut-être a-t-il chance d'avoir l'impression que c'est toujours la même chose et que, quand on en a lu une ou deux, on peut se dispenser du reste. Mais le psychologue, lui, trouve dans ces brochures une mine inépuisable de renseignements soit pour étudier l'évolution du Réveil gallois, des réunions galloises, soit surtout pour étudier l'évolution d'Evan Roberts lui-même et les modifications qui se sont produites peu à peu dans sa manière d'être et de faire. Je

me bornerai à relever quelques points, ne pouvant tout dire, et je conduirai ainsi Evan Roberts jusque là où il en était à Pâques lorsque je l'ai vu et entendu moi-même. Il me serait impossible, d'ailleurs, de produire brusquement mon témoignage sans préparation.

Au début donc, lorsqu'il entreprend son activité revivaliste, Evan Roberts procède comme un missionnaire. Et il serait vrai de soutenir que le Réveil gallois est le résultat d'une mission, si on envisageait Evan Roberts comme l'auteur, le créateur du Réveil gallois. Mais, comme je l'ai fait observer, en réalité il en a été un fruit, avant d'en devenir le condensateur, l'amplificateur et le conducteur. Donc, Evan Roberts procède d'abord comme un missionnaire, faisant de longues allocutions, des allocutions de plus d'une heure, d'une heure et quart, de deux heures, les faisant le plus souvent en gallois, mais les faisant aussi parfois en anglais, dans les localités où il est averti que les Anglais dominent (Ynysybwl, 23 novembre). Son langage est celui de la conversation familière. Ce qu'il dit est très simple, et même ne s'élève guère au dessus des lieux communs. Un étudiant du Collège des pasteurs de Bala a prétendu que « la critique biblique ne lui est pas étrangère » ; on ne s'en douterait guère à l'entendre. Il commence souvent ses discours en déclarant qu'il ne sait pas ce qu'il va dire, mais qu'il est en communion avec le Saint-Esprit, que le Saint-Esprit lui dictera ses paroles, qu'il sera simplement le « medium » du Saint-Esprit (Loughor, novembre). Il prend pour sujet de ses allocutions un incident qui se produit, une strophe qu'on vient de chanter, un verset peint sur le mur de la chapelle. Sauf certains moments où il s'anime un peu plus, il parle de l'air le plus tranquille, debout, une main dans la poche de son veston ou de son pantalon, l'autre tenant la Bible, et les phrases sont courtes, dites d'un ton naturel, sans éclats, prononcées en général très vite. Il dit

tout ce qui lui traverse l'esprit, sans se préoccuper de cher-

Evan Roberts.

cher des transitions. Sa manière est essentiellement hachée,

discontinue. Et il lui arrive de conclure abruptement par ces mots : « Je n'ai rien de plus à vous dire maintenant. » Il semble n'avoir aucun don oratoire éminent, bien que sa facilité de parole s'accroisse par l'exercice. On assure qu'il y a dans le Pays de Galles quantité de meilleurs orateurs que lui. Sa voix est très claire, ses paroles brèves sont entendues même quand il parle très bas, jusque dans les coins les plus reculés de l'édifice. Mais cette voix n'a rien de spécialement mélodieux ; elle est moins belle que beaucoup d'autres, en ce pays de belles voix. Elle est même un peu rude. Il ne semble pas posséder le don de réciter, pour indiquer un chant à l'assemblée, les beaux cantiques gallois de cette manière impressive et déjà électrisante qui est si commune parmi les gens du Pays de Galles.

C'est le moment de sa carrière où Evan Roberts a le plus ressemblé à Torrey. Mais même alors la différence est sensible. Evan Roberts ne parle ni d'enfer ni de condamnation. Les tourments éternels n'occupent aucune place dans sa théologie. Son Evangile est un évangile de joie et d'amour. Sa grande pensée, son obsession est celle des souffrances du Christ et de l'amour du Christ souffrant et crucifié.

Rien de conventionnel chez lui. Quand il est joyeux, il rayonne de gaieté, aussi jubilant, dit-on, qu'un jeune homme à un jeu de cricket. Il lui arrive de faire des calembours : par exemple, il demande à un ami de lui expliquer la différence entre la *prêsse* à l'époque des Ecritures et la *presse* de nos jours. On lui répond qu'il est douteux que la presse ait existé à une époque si ancienne. « Oh ! dit-il, lisez votre » Bible, et vous verrez qu'à cause de la *presse* Zachée ne » pouvait voir Jésus ; c'est pourquoi il grimpa sur l'arbre. » La *presse* était à cette époque un obstacle qui empêchait » les gens de voir Jésus ; mais aujourd'hui la *presse* offre » toute facilité aux gens pour amener les âmes à voir Jésus. »

Déjà à cette époque il manifeste un pouvoir extraordinaire, inexplicable, d'agir sur les gens, de les modifier, de

les suggestionner, de les entraîner, d'implanter en eux ses sentiments et sa volonté. La puissance spirituelle de ce « jeune enthousiaste fervent » est indéniable. Il y a quelque chose d'indéfinissable dans sa manière d'être. Son joyeux sourire — le sourire d'un homme en qui il n'y a point de fraude — captive et fascine. Son silence opère parfois des prodiges. Sa présence seule fait courir un frisson à travers une vaste assemblée de gens de tout âge et de tout sexe. Il possède le *prestige*, ce je ne sais quoi mystérieux, cette faculté indépendante de tout titre, de toute autorité que possèdent un petit nombre de personnes, et qui leur permet d'exercer une fascination véritablement magnétique sur ceux qui les entourent, alors même qu'ils sont socialement leurs égaux et ne possèdent aucun moyen ordinaire de domination... Dans les cabarets, on discute ferme sur « l'origine des pouvoirs mystérieux d'Evan Roberts. »

Il semble même déjà manifester certaines facultés psychiques et parapsychiques qui ne sont pas ordinaires. Ainsi, déjà en novembre, un journal émet l'idée que les succès d'Evan Roberts tiennent « à son magnétisme personnel. » Et d'autres journaux disent et répètent qu'Evan Roberts a ceci de particulier, qu'il ne peut réussir à avoir sur lui une montre qui marche bien. La meilleure montre, dès qu'il la porte, se détraque, s'affole. Est-ce là le fameux magnétisme? Dans tous les cas, ce que tout le monde remarque, c'est qu'il est extrêmement nerveux, agité. Il lui est impossible de rester en repos; il marche avec l'élasticité d'un homme qui marcherait sur des cordes tendues, ses bras remuant constamment. Pendant les réunions il ne reste pas tranquille dans la chaire. Il monte, il descend, il se promène dans le *Set Fawr*, dans les couloirs, dans les ailes, et jusque dans les galeries, la Bible à la main, exhortant celui-ci, encourageant celui-là, s'agenouillant avec un troisième. Il prodigue des paroles d'avertissement, des conseils, aux âmes troublées, agissant sur elles de très près, par le timbre de la

voix, le regard, la physionomie, les passes magnétiques des gestes. Tout en se promenant, pendant qu'on chante les cantiques, il remue les bras et frappe des mains, s'arrêtant parfois dans sa marche pour frapper du pied afin d'accélérer et d'exciter le chant. Bientôt toutefois, il se voit obligé de renoncer à ces habitudes familières, à cause des foules qui se pressent toujours plus nombreuses à ses réunions et ne laissent pas une place vide. Pour pouvoir se promener dans les couloirs, « il lui faudrait marcher sur les têtes des assistants. » (16 novembre).

Mais surtout Evan Roberts se montre doué d'une faculté extraordinaire : il a en abondance des *visions*. J'ai déjà raconté les visions qu'il a eues avant ses débuts revivalistes. Il en a eu encore après avoir commencé sa mission.

En novembre — j'indique le mois pour bien montrer que nous sommes encore au début du Réveil — en novembre donc, Evan Roberts raconte :

« Lorsque je sors dans le jardin devant la maison, je vois » le diable qui ricane en me regardant, mais je n'en ai pas » peur ; je rentre dans la maison, et quand j'en ressors pour » aller dans le jardin de derrière, je vois Jésus-Christ qui » me sourit. Alors je sais que tout est bien. » (18 novembre.)

Le 20 novembre, Evan Roberts demande dans la réunion du soir : « N'y a-t-il ici personne qui veuille confesser « Christ? » Un jeune homme se lève en chancelant; après l'avoir encouragé en lui disant que nul ne doit être honteux de confesser Christ, Evan Roberts continue : « Il est » étrange que nous soyons assez faibles pour être incapa- » bles de regarder un auditoire de quelques personnes, et, » en face d'elles, de confesser Jésus-Christ. » Puis tout à coup, les yeux fixés en haut :

« Je *vois une vision*. Je puis *voir* le Roi des Rois sur son » trône. Je puis *voir* autour de lui, de chaque côté de lui,

» et derrière lui une vaste foule, des myriades de saints,
» d'anges, de séraphins et de chérubins — et devant ce
» trône se tient notre frère aimé, Jésus. Il se tient là, et
» hardiment il nous reconnaît — il nous confesse vous et
» moi — devant cette immense assemblée. Jésus ne chan-
» celle pas. Jésus n'est pas effrayé. Jésus n'est pas honteux.
» Et nous, nous sommes parfois effrayés ou honteux, ou
» trop faibles, pour nous lever devant quelques personnes
» et confesser le Sauveur qui est mort pour nous ! »

En novembre encore, il raconte qu'en écoutant un sermon à Newcastle-Emlyn, il reçut plus de bien d'une *vision* qu'il eut, que du sermon qu'il entendit. Le prédicateur parlait bien, très bien, s'animait, s'échauffait, transpirait par suite de la véhémence de son action oratoire. En apercevant la sueur sur les tempes du prédicateur, Evan Roberts *aperçut* tout à coup derrière le prédicateur... le Seigneur Jésus suant la sueur sanglante dans le jardin de Gethsémané, et, en rappelant à ses auditeurs cette *vision*, Evan Roberts ne peut résister à son émotion et éclate en sanglots. La congrégation chante aussitôt le *Diolch iddo* pendant que Roberts reprend possession de lui-même.

En novembre encore, Evan Roberts raconte dans une réunion que lorsqu'il était devant le trône de la grâce, il a vu apparaître devant lui une *clef*. Il n'a pas compris la signification de ce signe. — Mais au moment où il tient ce discours, trois membres de la congrégation se lèvent, disant qu'ils viennent de se convertir. « Ma *vision* est expliquée,
» prononce Roberts l'air radieux et illuminé, c'était la clef
» par laquelle Dieu ouvrait vos cœurs ! » (11 novembre). Enfin, en décembre, en déclarant que nous sommes sur le seuil d'un Réveil à travers le monde entier, Evan Roberts est amené à raconter qu'il a eu une *vision*. Il a *vu* une chandelle brûlant avec éclat, et puis la lumière du soleil brillant par dessus. « Cela signifie, dit-il, que la lumière de l'Evan-
» gile, semblable d'abord à une simple chandelle, doit

» devenir comme le grand soleil qui éclaire le monde entier. »

Sur quoi je ferai observer, d'abord, que cette faculté d'avoir des visions n'est pas particulière au seul et unique Evan Roberts dans le Pays de Galles. Elle est commune à un très grand nombre de Gallois. Il y a là quelque chose qui peut tout d'abord surprendre des Français. Le Français, lui, n'a généralement pas l'imagination très forte. Sa vision intérieure n'a ni l'intensité hallucinatoire ni la fantaisie exubérante de l'esprit gallois : elle est plutôt une vue intellectuelle et lointaine qu'une résurrection sensitive, qu'un contact et une possession immédiate des choses mêmes. Mais il en est autrement des Gallois. Par exemple, dans une réunion, une femme a donné une description animée d'une vision qu'elle avait eue le soir précédent :

» Je vis, dit-elle, une terre vaste et magnifique, toute
» peuplée de visages aimés. Entre moi et cette terre dorée,
» il y avait une rivière étincelante, avec, pour pont, une
» planche. Je désirais traverser, mais j'avais peur que la
» planche ne pût pas me porter. Alors je me donnai à Dieu,
» et aussitôt il vint sur moi comme une grande vague de
» foi, et je traversai en toute sécurité (11 novembre). »

Dans une autre réunion (13 novembre), un homme décrit la vision qui lui est apparue la veille au soir. Il était seul dans sa chambre à coucher, lorsqu'il sentit tout à coup qu'il n'était pas seul. En même temps une voix semblait l'appeler, et l'inviter à prier, mais il ne pouvait pas prier. Le commandement fut répété trois fois, et il tomba sur ses genoux, sans qu'un mot pût sortir de ses lèvres. Alors, cependant, la voix lui commanda de « jeter la bouée. » — C'est le début d'un cantique familier (Throw out the life line). — A peine ces mots ont-ils retenti que la congrégation se lève tout entière, comme mue par quelque instinct commun, et se met à chanter l'hymne bien connu.

Un jeune homme dans le voisinage de Bridgend avait

vécu pendant des années une vie très dissolue. Un soir il va entendre Dan Roberts; en revenant, il est interrogé par sa sœur : « Est-ce que vous avez aimé le service ? — Aimé le » service, en vérité ! réplique-t-il, est-ce que vous croyez » qu'un garçon comme ça va m'influencer l'esprit ? Pas » lui ! » Après avoir soupé chez sa sœur, il se met en marche pour rentrer chez lui à deux milles et demi de là. En chemin, il voit une vision : le Sauveur et son propre père, assis tous deux sur des chaises. Son père lui dit d'aller à une certaine ferme voisine et de dire là aux gens qu'il y a un temps merveilleux en perspective pour eux. Il va à la ferme, et trouve la famille en question occupée aux dévotions du soir. On lui dit : « Nous vous attendions. » Il raconte sa vision, ajoutant que son père paraissait en bonne santé. (Il n'avait été enseveli que quelques mois auparavant). Ils prient, chantent et lisent les Ecritures, « jusqu'aux petites heures du matin ». Il les quitte pour rentrer chez lui le cœur aussi léger que paisible, et le soir suivant il est parmi ceux qui louent le Seigneur.

A Trecynon, un libre penseur influent, Tom Hugues, est très impressionné par une réunion. Rentré chez lui, dans sa détresse spirituelle, il descend des rayons les livres qu'il avait tant appréciés pendant les années de son incrédulité; il en déchire les pages et en fait un feu de joie. « Il lui sem- » blait, dit le récit, que les anges de Dieu attisaient le feu » pour hâter cette œuvre de destruction. » — Le lendemain, un autre libre-penseur, Evan Lewis, se convertit, et le surlendemain il se lève au moment où l'on va célébrer la sainte Cène, et s'écrie, avec un accent et des gestes qui révèlent l'amour dont est rempli son cœur : « Oh ! venez » donc à Jésus ! Si seulement vous pouviez le contempler » un instant, comme je l'ai fait hier, aucun de vous ne » pourrait résister à son appel. »

Enfin, au Tabernacle de Cardiff, un homme raconte qu'il a vu quelqu'un de semblable au Fils de Dieu descendre d'un

lieu élevé. Il est descendu tout droit au bord de l'abîme. Il ramenait les gens un à un ; ils revenaient par milliers ; et : « O jeunes gens ! s'est-il écrié, ne voulez-vous pas revenir ce » soir ? »

Beaucoup de Gallois ont donc des visions. Evan Roberts semble en avoir un nombre particulièrement considérable. Dans ces diverses visions, il peut paraître difficile parfois de distinguer entre ce qui est purement invention imaginative, figure de rhétorique, procédé de description vive et pittoresque — et ce qui est réellement hallucination visuelle. Je ne me charge pas de tracer toujours avec sûreté la ligne de démarcation, d'autant plus que, de l'un de ces termes à l'autre, il y a toute une échelle de nuances successives de gradations insensibles. Mais quand on a lu ces divers récits de visions, quand on a fréquenté Evan Roberts et les Gallois, il est bien difficile de ne pas croire que soit les Gallois, soit Evan Roberts ont eu et ont, en effet, des hallucinations visuelles et auditives, et que plusieurs, au moins des visions que je viens de rapporter, sont précisément dans ce cas.

Que si on me demande maintenant comment j'explique ces visions, je répondrai qu'il n'y a pas lieu de les expliquer autrement que tous les phénomènes de ce genre : visions des prophètes hébreux, visions de saint Paul, visions de Socrate et de Descartes, vision de Pascal. Les visions, comme l'a fort bien dit M. Boutroux à propos de Pascal, ne sont pas une *cause*, mais un *effet*. C'est la pensée concentrée pendant des jours et des jours sur un même objet qui, à un moment donné, détermine dans l'organisme des sensations correspondantes. Et dans les visions essentiellement et directement religieuses, l'influence de Dieu peut être à coup sûr présente et active ; mais cette influence s'exerce directement et uniquement sur l'âme. La vision n'est qu'une traduction organique, un contre-coup physiologique d'un état d'âme intime et profond. Il n'y a pas d'ailleurs à se défier de ceux qui ont des hallucinations

visuelles. Rien ne serait plus faux que de les considérer comme des détraqués. M. Boutroux fait observer que le visionnaire *Socrate* « était un esprit sain et robuste, un raisonneur infatigable, célébrant et pratiquant par dessus tout la possession de soi, » et que des visions aussi ont échu en partage « à l'homme du sens le plus rassis, à *Descartes.* » Donc, il n'y a pas à se méfier d'Evan Roberts parce qu'il a des visions. Et rien ne serait plus injuste, plus antipsychologique aussi bien que plus antireligieux, que de qualifier sommairement ces visions, comme on l'a fait parfois, de « grossières hallucinations d'un cerveau malade. » Les visions d'Evan Roberts, déclarent les Gallois « ne doivent » pas plus être ridiculisées que celles de saint Augustin, de » Martin Luther, de George Fox. »

« Evan Roberts a le don de voir ce qu'il pense, a dit Mr Stead. Beaucoup de ses visions sont tout simplement une vive réalisation de ses pensées. » Et l'on m'a fait remarquer au Pays de Galles que l'idée, le germe, qui est à la racine de la plupart de ses visions peut être retrouvé dans l'A. ou le N. T., et qu'il n'y a au fond rien de très original dans ces visions, sauf un petit changement dans la « draperie » ou l'imagerie des documents bibliques. Il semblerait que l'esprit d'Evan Roberts a été comme saturé des symbolismes de la Bible et que, dans ses visions, il reproduit avec quelques variations ces symbolismes lorsqu'il se trouve dans certaines conditions mentales ou spirituelles particulières.

Evan Roberts est un visuel, c'est aussi un auditif. Il arrive souvent que les deux choses sont séparées. Habituellement même, je crois, les bons visuels ne sont guère auditifs, et les bons auditifs sont de médiocres visuels. Dans sa *Logique des sentiments*, M. Ribot a fait une enquête sur la question suivante : Entre l'imagination musicale et l'imagination plastique n'existe-t-il pas un antagonisme naturel ? Le résultat de cette enquête a été que, durant le travail de

l'imagination musicale, l'apparition d'images visuelles est l'exception; lorsque cette forme d'imagination est faible, elle est la règle. Il est assez curieux qu'Evan Roberts qui est très musicien ait pourtant des hallucinations visuelles, et que, ayant des visions, il soit aussi un auditif. Mais tel semble bien être le cas. Il unit les deux, car à des facultés supranormales de l'ordre visuel, il joint des facultés auditives qui ne dépassent pas encore, à cette période du Réveil, la normale, mais qui sont pourtant très développées. Sa chambre est un magasin de musique. Il possède, outre un puissant harmonium, un violon, une viole et une mandoline. Il pousse le Réveil dans la voie du chant, du chant à outrance.

Il faut enfin mentionner les espèces d'agonies intenses par lesquelles on voit passer Evan Roberts, ses contorsions, ses sanglots suivis de sourire, d'épanouissement de joie. A vrai dire, ces agonies sont susceptibles d'interprétations diverses, suivant les cas. Elles peuvent avoir plusieurs causes assez différentes, amenant pourtant un effet identique.

Dès le 17 novembre, nous les voyons apparaître (Pontycymmer). Evan Roberts déclare que ce jour a été « le plus grand jour de sa vie. » Dans le cours de la réunion du matin, « il est tombé prostré (fell prostrate) et est resté le visage sur le sol pendant un certain temps. Il semblait être en agonie. »

D'après quelques visiteurs français du Pays de Galles, lorsqu'Evan Roberts se congestionne, rougit, ou, au contraire, lorsqu'il pâlit, semble abattu, absorbé, triste, c'est qu'il *porte* les péchés de l'assemblée à la façon de Jésus-Christ mourant sur la croix; puis le sourire, réapparu sur sa figure, marque la fin de l'expiation et le pardon qui en découle, la grâce. Cette même explication nous paraît être celle que M. Parker a en vue lorsqu'il écrit dans l'*Evangéliste* (10 février) :

« Tout récemment, Evan Roberts présidait une réunion, » assisté de plusieurs pasteurs qui se tenaient sur l'estrade, » à côté de lui. Et voici que tout à coup il se trouva sous » l'empire d'une émotion extraordinaire qui secouait tout » son être; son visage portait l'empreinte d'une angoisse » inexprimable. « Seigneur, disait-il, retire ta main; je ne » puis endurer cela plus longtemps. » Bientôt il était pros- » terné à terre, caché aux yeux de l'assemblée; mais ses » cris d'angoisse transperçaient les cœurs. Cette agonie » spirituelle dura un quart d'heure. Quand il se releva, il » était presque transfiguré; son visage portait une em- » preinte de calme et de paix qui lui donnait une expression » angélique, et il murmura : « Oh! si j'avais les forces » physiques pour supporter un tel poids de gloire! » C'est » ainsi que, par l'Esprit, Roberts devient participant des » souffrances du Christ, buvant la même coupe et baptisé » du même baptême. »

Je crois l'explication fondée, au moins pour certains cas, pour le plus grand nombre même des cas. En Amérique, lors des Réveils de Jonathan Edwards, il y eut un nommé Davenport qui, poussant l'exagération et la déviation du sentiment religieux jusqu'à l'illuminisme et au fanatisme, fut blâmé et expulsé par l'Assemblée générale du Connecticut. On lui reprochait, entre autres méfaits, de se livrer à « une imitation indécente et affectée de l'agonie et de la passion de notre bien-aimé Sauveur (1). » Les Corinthiens qui criaient : *Jésus est anathème*, et que saint Paul réprimande (1 Cor. XII, 3) devaient avoir eux aussi des allures analogues. Ces cas extrêmes nous aident à comprendre le cas plus modéré, mais peut-être bien quand même un peu excessif, d'Evan Roberts. Chez lui, nous voyons tout d'abord une agonie intense produite par la simple pensée des souffrances endurées par le Christ. Cette pensée obsède

(1) Davenport. *Primitive traits in religious revivals*. New-York, 1905, p. 120.

pour ainsi dire Evan Roberts, et le *Revival number* ne craint pas de déclarer que l'insistance exclusive mise par Evan Roberts sur l'agonie physique de Jésus et la mort sur la croix, et son parti pris d'éviter presque complètement de mettre l'accent sur l'exemple de la vie du Christ, ont arrêté (given pause to) bien des esprits pieux. Lorsque cette pensée des douleurs du Christ saisit, étreint Evan Roberts, son cœur se fond et se brise. Puis l'obsession persistante, grandissante, entraîne Evan Roberts à une sorte de reproduction psychique, et même en partie physique, des souffrances et de l'agonie du Christ. Cette marche progressive du sentiment et de la pensée, cet épanouissement de l'obsession en acte imitatif, me paraît ressortir des exemples suivants :

Gipsy Smith — le fameux évangéliste bohémien — raconte devant Evan Roberts la mort de sa mère. « Nous » n'avions pas de Bible à notre disposition dans notre cam- » pement de bohémiens, dit Gipsy Smith. Mais ma mère a » tout de même trouvé Jésus ! » Aussitôt Roberts se lève et dit d'une voix tremblante et entrecoupée de sanglots : « Pendant que Gipsy Smith parlait de sa mère mourant » dans une tente, je pensai à mon Sauveur qui n'avait pas » de lieu où reposer sa tête, et... » Mais il ne peut aller plus loin ; dominé par son émotion, il se met à sangloter (décembre).

Une autre fois, Evan Roberts proclame que le Christ est mort pour les pécheurs. Mais succombant à son émotion, il retombe sur son siège et pleure à haute voix pendant dix minutes (décembre).

Une autre fois, il invite tous les hommes de 33 à 34 ans à se lever. Ils le font. « Quand je vous vois, » dit Roberts cherchant à dominer une profonde émotion, « je pense... » il ne peut aller plus loin ; il s'effondre pleurant, sanglotant, gémissant : « O mes amis, ô mes amis, quel Sauveur nous » avons ! » Lorsqu'il reconquiert un peu possession de soi-même, désignant l'un des jeunes gens encore debout, il

demande à l'auditoire : « Que penseriez-vous si ce jeune » homme que vous voyez était sur le point d'être crucifié et » de subir les terribles souffrances de Christ ? » La scène qui suit ces mots devient ultra-pathétique, et l'assemblée, comme répondant à la question du revivaliste, chante le *Dyma gariad fel y moroedd* (Torrents d'amour et de grâce). Le jeune homme montré par Evan Roberts était saisi d'une profonde émotion (décembre).

Agonie et vision se mêlent dans le trait suivant. Evan Roberts s'écrie : « Je me rappelle avoir vu une fois à » Loughor un soldat romain en train de clouer mon » Sauveur à la croix. Je pouvais le voir agenouillé sur le » bras de Jésus ; je pouvais voir le clou s'enfoncer, le mar- » teau retomber sur le clou. Oh ! savez-vous... » et Roberts est suffoqué d'émotion au souvenir de la vision. L'assemblée chante (décembre).

Dans une réunion (3 janvier), tout à coup Evan Roberts, remarquant que les aiguilles de l'horloge de la chapelle indiquent 3 heures, se souvient de la scène sur le calvaire à 3 heures de l'après-midi, et se met à dépeindre de la façon la plus pathétique les scènes antérieures à la crucifixion et conduisant à la crucifixion.

Le 18 janvier, pendant le chant d'un cantique, Evan Roberts ouvre la Bible, les mains tremblantes, comme pour y chercher un texte. Tout à coup sa *figure se tord comme s'il éprouvait une vive souffrance.* Il lutte obstinément avec ses sentiments, chaque fibre de son être semble se contracter d'agonie; bientôt il gît à terre, où il reste dix minutes prostré; n'étaient le bruit de ses sanglots, on pourrait croire qu'il est parti. Tous les yeux demeurent fixés sur la chaire. Quand il réapparait, son visage rayonne d'un sourire calme et majestueux. Et il se borne à dire qu'il vient de sortir *de l'une des épreuves les plus dures qu'il ait jamais éprouvées,* et qu'*il a eu comme un nouveau témoignage de ce qu'avait été l'agonie du Christ dans le jardin.*

Peut-être cependant, dans certains cas, les agonies intenses d'Evan Roberts proviennent-elles de l'effort de l'intercession. Nous savons, par Finney, par exemple, combien la prière d'intercession coûte à ceux qui la pratiquent d'une certaine manière avec un succès exceptionnel, et qui semblent avoir reçu comme un charisme d'intercession.

Voilà la première période, si l'on peut ainsi s'exprimer, de la carrière revivaliste d'Evan Roberts. Je dis : si l'on peut ainsi s'exprimer. En effet, il serait assez malaisé de fixer des limites chronologiques très précises aux périodes de la carrière revivaliste d'Evan Roberts. Très souvent, les phénomènes caractéristiques d'une période ont apparu sporadiquement dans la période précédente, et ont continué plus ou moins dans des périodes subséquentes. L'évolution d'Evan Roberts est fort complexe, et, si on veut en faire saillir la marche générale et ne pas se perdre dans un fouillis de détails, on ne peut éviter de simplifier un peu un développement très touffu et très compliqué.

Voici la seconde période :

Peu à peu, au fur et à mesure que le Réveil se développe et se poursuit, augmentant sans cesse en intensité, en puissance, cet épanouissement de la ferveur religieuse agit avec force sur Evan Roberts. Il en arrive à supprimer l'allocution par laquelle, dans les premiers jours du Réveil, il avait la coutume de commencer chaque réunion. L'allocution a fait son œuvre, et maintenant la conduite de la réunion est laissée presque entièrement entre les mains de l'assemblée. Et l'ardeur avec laquelle les assistants se chargent de faire vivre le meeting, peut être mesurée par la longueur du temps que dure chaque réunion (7, 8, 9 heures d'horloge et plus encore parfois). Constamment immergé dans le flux croissant des émotions qui accompagnent l'effort pour arracher les âmes à la destruction et les transporter dans la région bénie du salut, Evan Roberts est de plus en

plus fortement galvanisé. Cette tension d'âme croissante et prolongée exalte son système nerveux et développe progressivement en lui les facultés psychiques et parapsychiques de son être. Le côté *visuel* se développe en lui, du moins à certains égards, car, chose assez curieuse, les visions — imaginatives ou hallucinatoires — semblent diminuer. Il n'en raconte plus dans les dernières brochures du *Western Mail*. Mais il semble acquérir une habileté de plus en plus grande à deviner l'état d'âme des gens en scrutant les visages, en interprétant les moindres jeux de physionomie. Au bout de quelques minutes, il est renseigné sur l'état d'âme des assistants, du moins de ceux que son regard peut atteindre, — à peu près de tous dans celles des chapelles galloises qui ne sont pas trop grandes. A Morriston (Déc. 30), il nous est dit que « Evan Roberts tout en écoutant ce qui était dit, obser- » vait (watched) les figures des assistants avec un intérêt » évident. » Et lui-même s'est écrié à la même époque : « Beaucoup d'entre vous ne chantent pas avec l'Esprit. » Comment est-ce que je le sais ? Vos *visages* le montrent. » Incontestablement, Evan Roberts possède au plus haut degré le penchant et l'aptitude à observer ses semblables. Sous les dehors, mines, gestes, qu'on lui montre, sous les discours qu'on tient, sous les actions qu'on fait, il découvre, comme avec les yeux du corps, les ressorts invisibles qui produisent tout cela. Des signes extérieurs très légers, très fugitifs, une attitude, un mouvement, un faible tremblement du corps, de la main, une rougeur imperceptible, une intonation, un accent, un timbre, un mot échappé... le voilà au fait.

Il y a plus. Evan Roberts semble être en communication toujours plus étroite, toujours plus intime avec son auditoire, et ressentir en soi les moindres vibrations ou modifications du sentiment collectif, et c'est là — dans cette seconde période — ce qui me paraît surtout expliquer les agonies intenses, les contorsions, les sanglots, les sourires

d'Evan Roberts. Toutes ces manifestations me paraissent avoir en bien des cas une signification *télépathique*. Evan Roberts a mystérieusement connaissance des incertitudes, des hésitations, des angoisses, des luttes où se débattent les âmes. S'il y a dans l'auditoire des âmes troublées, s'il se livre dans un cœur un combat tragique, si une âme oppose une résistance désespérée aux influences chrétiennes, Evan Roberts le sent. Une impression pénible, douloureuse, se transmet immédiatement à lui. Et nul moins que lui ne réussit et même ne cherche à dominer et à cacher ses émotions. Toute son attitude révèle à chaque instant son état d'âme. Et quand ça ne marche plus, quand les âmes ne réussissent pas à se convertir ou refusent de se convertir, il souffre, il se tord, il gémit, il lutte, il pleure, il sanglote à fendre l'âme. Et lorsque le combat intérieur se termine par la victoire de Dieu et du bien, lorsque l'obstacle est enlevé, le visage d'Evan Roberts s'épanouit.

C'est vers la même époque qu'Evan Roberts, de plus en plus dominé par l'épanouissement de virtualités cachées qu'il porte au dedans de lui, sentant monter, des arrière-fonds subconscients de son être, de mystérieuses et toujours plus fréquentes poussées, éprouve une répugnance croissante à employer *l'anglais* dans les réunions et répond, à ceux qui lui demandent de l'employer, que l'Esprit ne lui permet pas de parler en anglais. Dans *l'Eclaireur*, M. J.-J. Luce a décrit une réunion à laquelle il avait assisté et où Evan Roberts a raconté que, par deux fois, il avait demandé au Seigneur la permission de parler en anglais, mais que le Saint-Esprit ne la lui avait pas accordée. Il est permis, je suppose, de se demander si l'Esprit émet réellement des ordres de ce genre. L'interprétation psychologique est aisée : cela veut dire tout simplement que le *subconscient* d'Evan Roberts est foncièrement gallois ; que le gallois est la langue qui exprime le mieux les sentiments les plus intimes de son être et permet le mieux au déclanchement des

facultés subliminales de s'opérer. Il est probable que la situation d'Evan Roberts vis-à-vis de l'anglais est sensiblement la même que celle de son frère Dan. Or, au cours d'une conversation que j'ai eue avec Dan Roberts, ayant été interrogé par lui sur la façon dont il fallait dire en français : *Diolch iddo !* et n'étant pas encore, à ce moment-là, très ferré sur le sens de ces mots, je lui répondis : « Je » crois que cela se traduit en français : Gloire à Dieu, » louange à Dieu. » Puis, comme je voulais être bien sûr, j'ai ajouté d'un ton interrogatif et dubitatif : « *Diolch* signifie » bien, n'est-ce pas ? en anglais *glory, praise ?* » Il n'avait pas l'air de trouver que ce fût tout à fait cela ; mais il ne paraissait pas capable de découvrir lui-même la vraie et exacte traduction anglaise de *Diolch*, il cherchait en vain. Sur quoi j'ai interpellé un missionnaire qui était là et qui m'a répondu tout de suite : *Diolch* signifie *Merci, Thanks. Diolch* » *iddo, merci à Dieu, grâces à Dieu.* »

C'est alors aussi que commence à s'exercer le don prophétique d'Evan Roberts, le don de lecture de la pensée. Tout à coup, brusquement, d'après les récits des brochures du *Western Mail*, le voilà qui se met à prédire les conversions sur le point de s'opérer :

Le 30 janvier, tandis que les assistants sont en train de chanter, l'évangéliste les arrête, déclarant qu'un homme est en détresse et sur le point de prendre une décision, et là-dessus, la nouvelle retentit qu'un homme s'est décidé. L'assemblée chante le *Diolch iddo* ; l'évangéliste arrête encore le chant, déclarant qu'il y en a un autre sur le point de se décider ; il demande où est cette personne et, presque aussitôt, retentit la déclaration : « Un autre s'est décidé dans la galerie ! » L'assemblée recommence à chanter ; elle est encore arrêtée par l'évangéliste qui déclare qu'il y en a encore un qui meurt du besoin d'avoir un Sauveur. Et, immédiatement, résonne l'information : « Il y en a un ici qui accepte Christ. » Le *Diolch iddo* retentit de nouveau

avec vigueur. Et cela continue encore plusieurs fois, Evan Roberts interrompant sans cesse le chant pour affirmer qu'il y a des âmes en lutte sur le point de se décider et suppliant l'assemblée de prier. Chaque fois, l'excitation, l'émotion grandissent. Et chaque fois un converti répond à la prédiction du revivaliste. L'impression subie par tous est si solennelle, que l'évangéliste s'écrie : « C'est maintenant » trop terrible ici pour que nous puissions chanter. *Je n'ai* » *jamais rien éprouvé de pareil auparavant* » (1). Quelqu'un essaie de chanter le cantique : « Je prie pour vous, » mais Evan Roberts l'arrête. « C'est trop solennel pour chanter » ici ! » déclare-t-il. A partir de ce moment, dans les réunions suivantes, Evan Roberts multiplie ses prédictions extraordinaires — prédictions toutes optimistes. Il est à la joie, à l'amour. Non seulement il les multiplie, mais il les précise. Il annonce l'endroit de la chapelle où se trouve la personne qui va se convertir, et les prédictions se vérifient — comme celles des lumières de Mrs Jones.

C'est la deuxième période de la carrière revivaliste d'Evan Roberts.

Voici la troisième : En même temps que les facutés télépathiques supranormales de Roberts se développent, le Réveil s'accroît, se propage, grandit. Le *Western Mail* et les autres journaux gallois — voire même les journaux anglais — font gratuitement au Réveil et à Evan Roberts une réclame monstre. Le *Western Mail*, le principal journal de Cardiff et du Pays de Galles du Sud, identifie de plus en plus, d'une manière même parfois excessive, le Réveil gallois et Evan Roberts. Il envoie un reporter, Awstin, qui suit Evan Roberts, s'attache à ses pas, publie le compte

(1) Voilà le témoignage spontané et naïf du changement psychologique qui se produit dans Evan Roberts, de l'avénement subit au grand jour de certaines virtualités latentes de son être.

rendu de toutes les réunions d'Evan Roberts. Peu à peu, la renommée d'Evan Roberts s'étend. La réclame dans laquelle il n'est pour rien, d'une part, et d'autre part l'étrange fascination qu'il exerce, et le caractère original, imprévu de tout ce qu'il fait et de tout ce qu'il dit, les scènes étranges d'agonies ou de prédictions attirent et fixent sur lui l'attention. Son nom est dans toutes les bouches. Il voit s'asseoir dans les réunions qu'il préside des pasteurs de toutes les dénominations, des auditeurs appartenant à toutes les classes de la société, depuis le simple mineur jusqu'aux magistrats, aux évêques et aux membres de l'aristocratie de son pays. Partout où il va, il éveille une curiosité croissante. Des foules énormes s'assemblent pour le voir, pour l'entendre. Les enfants le suivent dans les rues et trouvent une nouvelle joie dans la vie à lui parler, à lui toucher la main. Il est obligé de dissimuler autant qu'il peut ses mouvements, de cacher ses allées et venues. Mais il n'y réussit pas complètement, car il ne veut pas décourager la presse, si enthousiaste pour le Réveil et qui, portant partout les nouvelles des conversions opérées, propage le feu dans tout le pays. Et quand un journaliste sait une nouvelle mystérieuse convoitée, le secret est en de douteuses mains ; il s'évente bientôt. Et les foules continuent de suivre, de précéder, d'entourer Evan Roberts.

Avec sa perspicacité, normale et supranormale, il discerne bientôt, dans les réunions qu'il préside, la présence d'un nombre croissant de personnes venues dans un esprit de curiosité. Il les gronde, les gourmande, les menace. Il commence par blâmer et tancer ceux qui ont résisté au Saint-Esprit en ne suivant pas les impulsions à prier, à chanter qui leur venaient de l'Esprit — désobéissance due à la curiosité, à la frivolité, à la tiédeur. Les scènes de ce genre se multiplient. Puis il blâme ceux qui se sont levés pour chanter, parler ou prier sans y être poussés par l'Esprit, par vanité, désir de paraître. Déjà le 14 novembre,

à Trecynon, au cours d'une allocution, Evan Roberts avait dit : « Si quequ'un est venu ici ce soir avec l'intention de faire de l'effet, je lui conseille de s'abstenir. Restez silencieux, à moins que vous ne sentiez que vous êtes poussé à parler ou chanter. » Mais cette défense de parler, d'abord passagère, se répète, se renouvelle, se précise.

Le 4 janvier, Evan Roberts se lève tout à coup et crie : *Arrêtez !* Un chanteur persiste à chanter, mais Evan Roberts lui crie à plusieurs reprises : *Arrêtez ! Arrêtez ! s'il vous plaît !* Quand il s'est arrêté, Evan Roberts déclare qu'avant d'agir ainsi, il a demandé de la sagesse :

« Si vous obéissez à l'Esprit en chantant, vous pouvez » obéir aussi en vous arrêtant. J'ai remarqué, ajoute-t-il, » que dans quelques réunions l'Esprit avait été éteint par » des personnes qui s'étaient levées pour faire certaines » choses ; et j'ai reçu du Saint-Esprit l'ordre de dire à de » telles personnes de s'asseoir. A une certaine époque (1) » j'ai permis aux meetings de marcher tout seuls, mais » maintenant le Saint-Esprit me dit d'empêcher que le » Saint-Esprit soit éteint par n'importe qui enclin à se » lever pour faire montre de soi-même. Je sais lorsque » quelqu'un se lève sans être mû par l'Esprit. Vous le savez » aussi. Et il devient nécessaire d'enseigner aux gens à » marcher, et à marcher droit. Il est absolument nécessaire » de prier pour obtenir la sagesse. Vous pourrez dire que » je suis dur en parlant ainsi, mais c'est la leçon du Saint- » Esprit, *par qui je suis guidé dans la matière* (2). Prions-le » de nous prendre et de nous employer corps et âme, et » *nous ne pourrons pas nous tromper* dans ce que nous » ferons. Prions pour obtenir la sagesse. »

Bientôt les dons télépathiques d'Evan Roberts prennent

(1) On voit comme lui-même a conscience de la succession de plusieurs époques dans sa carrière revivaliste.

(2) On remarquera cette certitude qu'a Evan Roberts d'être infailliblement inspiré.

une nouvelle direction et un nouvel emploi. Il lit dans les âmes des auditeurs les obstacles qui s'opposent à la conversion, les obstacles moraux. Il somme les gens brouillés de se réconcilier tout de suite ou de quitter la réunion.

Par exemple, le 26 janvier, à la fin de la réunion, il crée une surprise considérable en déclarant qu'il y en a quelques-uns dans la chapelle qui sont comme des loups en habits de brebis. Ils sont venus là avec le dessein exprès de mettre des obstacles sur son chemin. « Je me sens presque con-» traint de les désigner, déclare-t-il, et si je le fais, les gens » vont ouvrir les yeux ! » Alors Evan Roberts se retire loin de la vue du public pendant un petit moment et paraît se plonger dans une prière silencieuse. Puis il demande à l'assemblée de chanter un hymne qu'il indique. La réunion continue. Quand il est sur le point de partir, il se reprend à parler de ceux qui sont venus à la réunion pour faire obstacle et affirme que ses remarques se rapportent à deux hommes et que ces deux hommes sont dans le *Set Fawr*. — Cette déclaration cause naturellement une vive sensation, et provoque des discussions animées parmi les assistants. Et ce n'est là que le premier échantillon de scènes très nombreuses qui se sont ensuite déroulées, scènes dans lesquelles Evan Roberts multipliait ses déclarations pessimistes, objurguait, parfois même dénonçait nommément tel individu (notamment à Merthyr, le 29 janvier).

Continuant ses tournées revivalistes, Evan Roberts se voit obligé, à plusieurs reprises différentes, de s'interrompre et de se reposer quelques jours. Pendant ces cinq mois, il a commis beaucoup d'imprudences, mangeant peu, dormant mal, sortant le soir sans pardessus et sans chapeau d'une chapelle surchauffée par une nombreuse assistance pour courir à travers les rues froides à une autre chapelle, où se tenait une autre réunion. Des tempéraments plus robustes que le sien n'y résisteraient pas. Mais surtout la tension nerveuse a été trop intense. Les

meilleurs amis de Roberts commencent à craindre pour lui. On se souvient de ce qui est arrivé à un Réveil antérieur, celui de 1859, où le premier revivaliste Humphrey Jones a été brisé au bout de trois ou quatre mois et rendu incapable de présider jamais une autre réunion, et où le Réveil aurait été arrêté, si un second revivaliste plus vigoureux, Morgan, n'avait pas surgi. Les amis de Roberts l'engagent à ne pas tant user de ses dons télépathiques qui courent le risque de l'épuiser, et à en revenir à sa première manière, plus calme, plus modérée. Mais si Evan Roberts est influençable par les courants collectifs, ou par l'état mental d'une âme dans la réunion, influençable dans ce sens qu'il est informé et qu'il *sent* en conséquence, personne n'est moins influençable que lui dans le sens où être influençable signifie être prompt à modifier sa pensée et sa conduite par déférence pour des avis motivés et réfléchis qui lui sont présentés. Tout cela lui apparaît comme de la réflexion humaine, tandis que ce qui lui arrive de l'arrière-fond subconscient de son être lui semble provenir tout droit du Saint-Esprit.

Deux ministres gallois établis en Angleterre et chauds admirateurs d'Evan Roberts, le Rév. Elvet Lewis, de Londres, et le Rév. Davies, de Brighton, ont supposé que les noms de certaines personnes étaient donnés à Evan Roberts en réponse à ses prières, mais ont suggéré l'idée que de tels secrets étaient obtenus à des frais vraiment trop considérables lorsque l'épuisement consécutif rendait Evan Roberts incapable de poursuivre sa grande mission. N'y a-t-il pas, ont-ils demandé, une façon « plus excellente » de faire pénétrer dans les cœurs la conviction de péché que la lecture de pensées même surnaturelle ? Et l'importance croissante attachée aux dons supposés surnaturels du revivaliste, ne constitue-t-elle pas un renversement de l'appréciation que saint Paul faisait de la valeur relative de ces mêmes dons qui existaient à son époque, et de la grâce de

la charité qui existait alors et qui heureusement existe encore aujourd'hui? N'y a-t-il pas des dangers spéciaux liés à de telles prétentions, comme le montre l'exemple de ce grand homme, Edouard Irving?... Evan Roberts ferait beaucoup mieux de se reposer à fond, pour pouvoir ensuite reprendre et poursuivre sa belle œuvre.

C'est vers cette même époque, le 31 janvier, que paraît dans le *Western Mail* une vigoureuse attaque contre Evan Roberts, sous la forme d'un article intitulé : *Le double Réveil au Pays de Galles*, et signé par le Rév. Peter Price, pasteur de l'Eglise congrégationaliste de Béthanie, à Dowlais. Dans cet article, le Rév. Price soutient qu'il y a deux Réveils : un Réveil authentique, divin, où Evan Roberts n'est pour rien — et un Réveil artificiel, qui n'est qu'une parodie de l'autre, une « moquerie », un « travestissement », et dont l'auteur est Evan Roberts — lequel affecte les airs d'une personne douée des attributs divins. « Y a-t-il donc quatre personnes dans la Trinité, et Evan Roberts est-il la quatrième? » Il se conduit non pas « comme quelqu'un que le Saint-Esprit a dirigé », mais « comme quelqu'un qui dirige le Saint-Esprit. » Le vrai Réveil est un feu céleste, le Réveil d'Evan Roberts n'est qu'un feu follet. Evan Roberts ressemble aux prophètes de Baal qui cherchaient par leurs incantations à créer un feu de mensonge. Tous les agissements d'Evan Roberts sont sacrilèges et blasphématoires. Et le Rév. Price lui reproche des prophéties de conversions qui n'ont pas été vérifiées, ses refus de parler anglais sous prétexte qu'il n'y est pas autorisé par l'Esprit, alors que la vraie raison c'est qu'il ne sait pas l'anglais, son habitude de n'arriver dans les réunions que lorsqu'elles sont déjà au comble de l'excitation, et de ne visiter que les localités où le feu a brûlé déjà depuis des semaines et des mois, sa mauvaise humeur quand les choses ne vont pas à son gré, ses boutades fâcheuses, telles que celle-ci : « Demandez à Dieu de damner les gens si vous ne demandez rien d'autre! » — « Oui, conclut le

» Rév. Price, oui, mais il a une figure aimable et un beau » sourire — ainsi disent quelques femmes. C'est le dernier » mot qui tranche tout. »

En publiant cet article, l' « éditeur » du *Western Mail* le fit suivre de quelques remarques où il prenait la défense d'Evan Roberts, contestait absolument qu'il y eût *deux* Réveils gallois, déclarait qu'avant les réunions d'Evan Roberts à Loughor le Réveil pouvait être dans l'air, mais n'avait pas éclaté, et que c'est grâce à l'intervention d'Evan Roberts qu'a éclaté et s'est développé le seul et unique Réveil qu'il y ait jamais eu au Pays de Galles.

Peu après paraissait une brochure publiée par le *Western Mail* et orné des portraits du Rév. Peter Price et d'Evan Roberts sous ce titre : « Le Rév. Peter Price et Evan Roberts. Discussion sur le Réveil gallois (1). » Il était dit dans le préambule que l'article du Rév. Peter Price « avait pro- » duit une profonde excitation, qu'il était même douteux que » le monde gallois religieux ait jamais été plus profondé- » ment ému. » « Des protestations vigoureuses et indignées se sont abattues sur les bureaux du *Western Mail*, était-il ajouté, venant de toutes les parties du Pays de Galles et même de l'Angleterre ; des Anglicans se sont joints à des nonconformistes pour répudier Mr Price comme critique équitable des Revivalistes. Pourtant, Mr Price n'a pas manqué de soutiens, même de la part des ministres (sa propre Eglise l'a unanimement approuvé). Mais la vaste majorité des lettres ont condamné fortement ses vues. Une vingtaine de colonnes environ ont été consacrées dans le *Western Mail* à la publication de ces lettres, et on n'en a pas publié un dixième du nombre total. » Ces lettres sont publiées de nouveau dans la brochure en question, avec quelques autres qui n'avaient pas encore vu le jour. Plu-

(1) The Rev. Peter Price and Evan Roberts. Controversy on the Welsh Revival. Reprinted from the *Western Mail*.

sieurs de ces missives nient catégoriquement le bien-fondé des allégations du Rév. Price, et à bon droit. Il n'est pas vrai, par exemple, qu'Evan Roberts ignore l'anglais. Et plusieurs autres affirmations du Rév. Price sont dénuées de fondement.

Toutefois, défalcation faite de ces erreurs, on ne peut contester que dans les réflexions du Rév. Price et de ses défenseurs, il n'y ait certaines critiques fondées et dont Evan Roberts se serait bien trouvé de faire son profit. Mais le ton était si hostile, si déplaisant, les invectives à l'adresse d'Evan Roberts si dépourvues de mesure, que l'impression sur le revivaliste, sur ses amis, sur la masse des Gallois ne pouvait qu'être pénible et fâcheuse. Plusieurs des correspondants du *Western Mail* qui ont pris la plume pour défendre Evan Roberts sont allés jusqu'à accuser explicitement le Rév. Price de « haine, de jalousie, d'envie, de vanité, d'arrogance, d'orgueil, de grossière indiscrétion, de cruauté, de malice. » Il y en a un qui compare la lettre du Rev. *Peter* Price attaquant Evan Roberts à l'attitude de *Pierre* reniant Jésus-Christ. Un autre le déclare animé du même esprit que les persécuteurs d'Etienne. Un autre conseille aux paroissiens du Rév. Price d'exiger immédiatement de lui une rétractation ou sa démission. Il est certain que, comme le font remarquer le professeur Keri Evans et quelques autres correspondants, les auteurs de ces lettres prennent vis-à-vis du Rév. Price la même attitude, aussi peu charitable, que celle qui a été prise par le Rév. Price lui-même vis-à-vis d'Evan Roberts. Ils ne montrent assurément pas par leurs lettres que l'esprit du Réveil les ait bien suffisamment remplis de douceur et de charité.

Quant à Evan Roberts, il a pris et conservé une attitude de calme indifférence en face de cette controverse passionnée. Il a refusé d'entrer en discussion avec qui que ce soit ou même d'exprimer une opinion quelconque sur les critiques du Rév. Price. Il s'est borné à dire : « Je suis satisfait,

je suis sur le roc. » Et à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il pensait des critiques du Rév. Price, il s'est contenté de répondre : « Laissez-le tranquille. J'ai mon œuvre à » faire. Cette attaque ne me dérangera pas. Tout arbre est » connu par son fruit et, grâce à Dieu, le fruit de l'Esprit » est abondamment manifeste dans ce mouvement. » Si les attaques du Rév. Price et de ses amis ont eu sur Evan Roberts une influence quelconque, il est à croire qu'elles l'ont plutôt confirmé et poussé dans sa voie. Car Evan Roberts s'est tenu ce raisonnement très simple : ces gens-là s'opposent à Dieu ; le fruit de l'Esprit montre que le Réveil est de Dieu et que mon activité est inspirée ; donc ce qu'ils blâment, c'est ce que blâme Satan ; par suite, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de continuer d'être et de faire ce que le Rév. Price et ses amis trouvent mauvais que je fasse et que je sois ! Et il est probable que les attaques du Rév. Price ont eu pour résultat d'empêcher Evan Roberts de prêter attention et importance aux avertissements et insinuations de ses vrais amis qui désiraient enrayer un développement qui leur causait, à juste titre, quelque appréhension.

On peut se demander si l'emploi que fait Evan Roberts de ses dons télépathiques est bien légitime ?

J'avoue avoir été et être encore un peu étonné des reproches véhéments, qu'adressent plusieurs Anglais à Evan Roberts, le blâmant d'employer l'occultisme, le mesmérisme, la télépathie, à des fins religieuses. Comment peuvent-ils trouver là un si grand crime, lorsque, d'autre part, ils admettent — c'est ce que font tous les critiques anglais de Roberts, — le droit pour un revivaliste de sommer les convertis de se lever, le droit pour un revivaliste d'exercer une sorte de pression, de violence — de violence sociale — sur les inconvertis ? Si Evan Roberts sait que tel individu est inconverti sans avoir besoin de recourir au procédé :

Assis ou *debout*, pourquoi n'userait-il pas de sa connaissance ? Il en use bien, et Torrey aussi, et tous les revivalistes ou missionnaires anglais ou américains, pour la connaissance obtenue par le procédé : debout ou assis ! La seule objection spécieuse qu'un Anglo-Saxon ait le droit d'élever, c'est que les inconvertis ayant chance d'être signalés à l'attention publique par la seconde vue de Roberts risqueront d'y regarder à deux fois avant de venir à la réunion. Mais, en définitive, cette crainte ne les écarte ni plus ni moins que la crainte d'être découverts par le procédé *assis* ou *debout*. Et Evan Roberts peut se réclamer de l'approbation de saint Paul et de la pratique de l'Eglise primitive : « Si donc toute l'Eglise est rassemblée en un même » lieu... si tous prophétisent et qu'il y entre quelque infi- » dèle, ou quelqu'un du commun peuple, il sera convaincu » par tous, il sera jugé par tous, et ainsi les secrets de » son cœur seront manifestés ; de sorte qu'il se prosternera » la face en terre, il adorera Dieu et il publiera que Dieu est » véritablement parmi vous. » (1 Cor. XIV, 23-25.) Les apôtres ont bien eu recours eux-mêmes en certains cas au don de seconde vue : Voyez par exemple l'histoire d'Ananias et de Saphira. Il est de même permis de se demander s'il n'y a pas une allusion à quelque don télépathique de seconde vue dans le passage de la première épître de Jean, relatif au péché qui mène à la mort et pour lequel l'apôtre ne dit pas de prier : il semble supposer un moyen de discerner ce péché. A coup sûr, Evan Roberts n'est pas infaillible, mais il n'y a peut-être pas tellement à se scandaliser de sa méthode. Si originale qu'elle soit, on pourrait soutenir — et on l'a soutenu dans la presse galloise — qu'elle n'était qu'un retour aux temps apostoliques. Il semble même que, d'après le quatrième Evangile, Jésus, lui-même, n'est pas sans s'être servi, le cas échéant, du don de seconde vue : qu'on se rappelle l'histoire de Nathanaël sous le figuier, l'histoire de la Samaritaine et de ses maris.

Deux points seulement me paraissent susceptibles d'être sérieusement critiqués chez Evan Roberts :

1° C'est l'emploi ultra-inquisitif qu'il fait soit du procédé assis ou debout, soit de ses facultés télépathiques. Mais à vrai dire cette critique, quoique susceptible de s'appliquer à quelques-unes de ses révélations télépathiques que nous raconterons plus loin, concerne surtout l'emploi des procédés tels que celui que j'ai appelé assis ou debout (1). Il me semble qu'il y a là décidément quelque excès — quoique à coup sûr cela ne me regarde pas, et si les Gallois sont contents, je n'ai rien à dire...

Par exemple, une fois dans une réunion, il y a un incrédule qui veut raisonner, discuter. Les revivalistes gallois ont pour principe de se refuser à des conversations de ce genre. Et ils ont bien raison. D'abord, comme ils sont relativement peu instruits, ils ne brilleraient peut-être pas dans une discussion méthodique. Mais puis et surtout leur attitude est très psychologique. L'affirmation, le témoignage, a une valeur communicative et contagieuse bien supérieure à celle de la démonstration ou réfutation (2). La répétition

(1) Ne rentrent pas sous cette rubrique les cas nombreux où Evan Roberts se borne à interroger l'assemblée en masse et reçoit une réponse collective dont il se contente. Par exemple, le 2 janvier, tandis que l'auditoire chante, Evan Roberts s'écrie : « Croyez-vous ce que vous chantez? » Et plusieurs dans l'auditoire crient : « Oui », et le chant repart de plus belle. Le 16 février, il interroge : « Ceux d'entre vous qui ont reçu Jésus-Christ, avez-vous trouvé quelque défaut en lui? » Et des *non* enthousiastes jaillissent de toutes les parties de l'auditoire. Le 17 février, il demande : « Est-ce que vous pouvez dire avec l'hymne que vous venez de chanter : « Jésus, tu es entièrement suffisant? » Un volume de *oui* répond. Le 19 février, c'est tout un dialogue : « Est-ce que vous croyez que Dieu exauce les prières? — Oui. — Est-ce que Dieu exauce les prières aujourd'hui? — Oui. — Pour obtenir une bonne réunion? » La réponse, ici, est moins prompte, ce qui amène, de fil en aiguille, le Revivaliste à insister sur le fait qu'il faut toujours avoir pour objectif la gloire de Jésus.

(2) Cf. mon article sur *le témoignage*, *Revue chrétienne*, 1er janv. 1905, p. 21 et suiv.

aussi a une force incalculable qui provient de ce que la chose répétée finit par s'incruster dans ces régions profondes du subconscient où s'élaborent les motifs de nos actions. Au bout de quelque temps — d'un temps qui peut se raccourcir singulièrement sous la pression d'une puissante suggestion collective — on arrive à ne plus pouvoir se débarrasser de l'assertion répétée devenue comme une obsession subliminale, on en vient à ne plus pouvoir ne pas y croire et ne pas agir en conséquence. Donc Evan Roberts est bien inspiré, psychologiquement, quand il défend d'argumenter et qu'il dit (ce que j'ai aussi entendu dire à Sydney Evans) : Témoignez ! priez ! Semblablement il a été bien inspiré, psychologiquement, dans le cas spécial que j'ai en vue lorsque, au lieu de répondre directement à l'incrédule, il a crié : « Que tous ceux qui croient que Jésus-» Christ est Dieu, veuillent bien se lever ! » Il y avait de quoi impressionner, suggestionner l'incrédule. En revanche, on hésite un peu devant des questions comme celle-ci qu'il lance dans la même réunion : « Y a-t-il ici quelqu'un qui soit au service du diable ? » Un homme a, paraît-il, le courage de se lever. Mais bientôt il se repent, et se tordant « dans une agonie qui semble surnaturelle, » il finit par accepter Christ en pleurant comme un enfant (décembre) (1).

Une autre fois, Evan Roberts ordonne : « Que tous ceux » qui lisent la Bible chaque jour se lèvent ! »

La moitié à peu près de l'assemblée se lève.

« Que tous ceux qui ont l'intention de lire la Bible chaque » jour dans l'avenir, veuillent bien se lever ! »

Un plus grand nombre qu'à la première question se lèvent, mais il y en a beaucoup qui restent encore assis.

« Que ceux qui prient chaque jour se lèvent ! »

(1) Ce passage subit d'un extrême à l'autre, cette instabilité mentale est très intéressante à constater au point de vue de la psychologie des foules.

« Que ceux qui ont l'intention de prier chaque jour dans » l'avenir se lèvent ! (décembre). »

A Loughor (déc. 25), Roberts demande de nouveau à ceux qui croient en Dieu de se lever — presque toute la congrégation se lève. Il leur demande s'ils lisent réellement la Bible chaque jour — une demi-douzaine de personnes se jettent à terre et pleurent amèrement.

A Morriston, il demande à ceux qui ont prié ce soir pour la conversion de quelque âme particulière dans la réunion de se lever. — La réponse est faible, peu se lèvent (30 décembre).

Ailleurs, il invite tous ceux qui ont fait de leur mieux pour Christ (who have done their best for Christ) à se lever. Pendant une bonne minute, personne ne bouge. Il y avait plusieurs ministres dans le *Set Fawr*, et dans un des sièges de côté était Mr Herbert Booth, fils du général Booth. Est-ce que personne ne se lèverait? C'était la question que chacun paraissait se poser. A la fin une femme dont les yeux étaient rougis par les larmes se lève en disant : « J'ai » essayé de faire de mon mieux ». Une autre femme suit avec une déclaration analogue. Appuyé sur la chaire, Evan Roberts sourit d'un sourire de compassion... Au bout de quelques instants, un pasteur se lève et explique pourquoi il ne s'est pas levé à l'appel de Roberts. Depuis le moment où l'appel a été lancé, il a senti qu'il avait bien fait de son mieux pour Christ, mais que pourtant tout ce qu'il avait fait n'était pas tout à fait aussi pur qu'il aurait pu et dû être. Evan Roberts remue la tête en signe d'approbation; alors un autre pasteur se lève et dit : « J'ai prêché l'Evan- » gile pendant des années, mais après chaque sermon j'ai » senti que j'aurais pu faire mieux (5 janvier). »

Enfin, pour clôturer cette série d'exemples, le 9 février, Roberts demande combien de personnes ont prié avant de venir à la réunion pour le salut des âmes, et seulement quelques-uns lèvent la main.

Les journalistes qui rapportent ces traits assurent que le revivaliste s'est bien gardé d'adresser aucune censure explicite à ceux qui, dans ces divers cas, ne se sont pas levés. Il ne leur a rien dit de désagréable. Il a bien fait. C'est égal, c'est tout de même pousser un peu loin l'inquisition — quoique à coup sûr cela mette de la variété dans les réunions et entretienne la sensation de l'imprévu : on ne sait jamais, quand on entre, quelle question ce terrible homme va vous poser... De même on pourrait trouver à redire à l'emploi que fait Evan Roberts de ses facultés parapsychiques pour révéler au public tel combat intime et très particulier qui se poursuit dans telle âme, ou telle attitude fâcheuse de tel ministre, etc... Evan Roberts répliquerait que les réunions ne peuvent marcher tant que ces obstacles ne sont pas enlevés. Il serait aisé de lui répondre que les réunions de Dan Roberts, de Sidney Evans, de Mrs Jones marchent bien sans qu'il y ait là personne pour exercer le don prophétique de lecture de pensée : le Réveil n'est pas solidaire du recours à ces facultés parapsychiques. Mais en dernière analyse, Evan Roberts se réfugierait derrière... « le Saint-Esprit ! » C'est le Saint-Esprit qui le pousse, affirmerait-il, et il ne peut résister au Saint-Esprit... Nous sommes ainsi conduits à la seconde critique que l'on peut adresser à Evan Roberts :

2° Le second point susceptible d'être sérieusement critiqué chez lui, c'est la constante certitude avec laquelle il attribue au Saint-Esprit absolument tout ce qui lui vient de son subconscient. En quoi il y a possibilité parfois de différer d'avis avec lui. Car enfin il y a danger à ériger immédiatement en parole divine tout ce qui jaillit des profondeurs souterraines de notre être. Du subconscient peuvent provenir non seulement les inspirations du Saint-Esprit, mais aussi d'autres inspirations moins recommandables. Evan Roberts lui-même a prononcé une parole très significative quand il s'est écrié, le 5 janvier, dans une réunion :

« Il y a trois esprits dans ce meeting : l'Esprit de Dieu, l'esprit » de l'homme et le mauvais esprit. » L'esprit de l'homme, ce sont les inspirations qui viennent de l'individu lui-même, tout bonnement et tout simplement, et aussi les inspirations qui viennent des autres individus présents, de la foule : ces dernières suggestions doivent être très fortes chez Evan Roberts, doué comme il l'est de facultés parapsychiques et télépathiques extraordinaires.

Cette facilité avec laquelle Evan Roberts prend pour indications spéciales du Saint-Esprit tout ce qui lui est ainsi révélé, tout ce qui lui arrive du sous-sol de la conscience et attribue au Saint-Esprit son don extraordinaire de lecteur de pensées, l'a entraîné parfois à des actes étranges, contestables, pour ne rien dire de plus.

Les exemples abondent. Il n'y a que l'embarras du choix.

Voici, par exemple, l'histoire de son refus d'aller à Cardiff :

Le 3 février, il avait eu une attaque de prostration nerveuse et avait été obligé de se soigner quelques jours. Le 8 février, quoique sa santé soit rétablie, il refuse d'aller à Cardiff où il est attendu et où l'on a fait toutes sortes de préparatifs pour le recevoir. Un pasteur de Cardiff vient le le voir et la conversation suivante s'engage entre eux :

« Est-ce que vous venez à Cardiff, demain ?

» Non.

» Est-ce que vous n'êtes pas encore assez bien pour » venir ?

» Ce n'est pas cela. Je me sens tout à fait bien et dispos.

» Alors, pourquoi ne venez-vous pas à Cardiff ?

» Les réunions de Cardiff ont pesé sur mon esprit depuis » cinq jours. J'ai prié constamment, demandant à Dieu » d'être guidé, et *la réponse de l'Esprit est : Tu ne dois pas » aller.* »

Le pasteur de Cardiff fait alors observer à Evan Roberts qu'il y a une relation étroite entre le corps et l'âme :

« Êtes-vous sûr que vous ne prenez pas une faiblesse

» physique ou une répugnance physique pour la réponse
» de l'Esprit ?

» *Je suis aussi certain d'avoir entendu l'Esprit que je le*
» *suis de mon existence.* »

Le pasteur demande alors à Evan Roberts si on peut espérer qu'il viendra dans un temps... futur :

» Oui, aussitôt que j'en aurai la permission, mais pas
» avant.

» Et les jeunes filles? Est-ce qu'elles ne viendront pas,
» elles ?

» Non, elles ne viendront pas. *J'ai interrogé l'Esprit à ce*
» *sujet,* aussi. »

Au cours d'une conversation avec un pasteur de ses amis, Evan Roberts a déclaré qu'une voix divine lui avait dit : — est-ce une voix intérieure? n'y aurait-il pas quelque chose de plus, une hallucination auditive? — « Si tu vas, je n'irai pas avec toi, » et comme on lui disait que son absence désappointerait vivement des milliers de gens à Cardiff, il répliqua : « Je n'y puis rien; je n'irai pas avec
» cette voix retentissant à mes oreilles. » — « Et les foules
» qui vous attendent? » — « C'est cela, répliqua-t-il, comme si cette question lui apportait la clef de l'énigme, l'explication de l'intervention prohibitive du Saint-Esprit, c'est cela, j'ai besoin d'être mis à l'arrière-plan ! » — « Est-ce
» que vous n'avez pas envie d'aller à Cardiff? » lui est-il encore demandé. — « Oh ! j'irai n'importe où *l'Esprit* me
» conduira, mais je ne veux aller nulle part sans lui. »

Questionné sur ce qu'il allait faire, où il comptait aller, il réplique : « Je le déciderai aussitôt que le pesant fardeau
» qui est sur mon âme sera écarté. »

Et finalement il va à Nantymoel au lieu d'aller à Cardiff.

En regard de cette conduite, je place la conduite de Wesley : Dans son journal, Wesley écrit, à la date du 15 octobre 1739, se trouvant précisément dans le Pays de Galles : « Je sentis en moi une forte aversion contre l'idée de

prêcher là (I felt in myself a strong aversion to preaching there). » S'il avait été Evan Roberts, il aurait dit : « Le » Saint-Esprit ne veut pas que je prêche. » Et il aurait renoncé à prêcher ou refusé de prêcher. Mais c'était Wesley, et malgré cette forte aversion (however) il se mit à prêcher et la suite du journal montre que cette décision fut bénie.

J'ajouterai que cette répugnance à aller à Cardiff était ancienne chez Evan Roberts. Car dans le compte rendu d'une réunion tenue à Pontycymmer le 18 novembre, je lis :

« Il y avait là un gentleman de Cardiff dans la maison au » moment où j'ai fait ma visite, et il insistait auprès de » Mr Roberts pour qu'il vînt dans la Métropole galloise... » J'ai prié ce matin, dit le jeune revivaliste, mais il n'y a » eu aucune indication pour moi d'aller à Cardiff, et jus- » qu'à ce que je reçoive un message de Dieu, je n'irai pas. » — Quel est votre programme pour l'avenir? lui deman- » dai-je. — Je ne sais pas, répliqua-t-il... »

Evan Roberts avait passé par dessus cette répugnance et avait accepté, mais, au moment de remplir son engagement, la répugnance devint plus forte que jamais et il y vit une défense du Saint-Esprit. On peut se demander si cette répugnance ne tient pas au caractère fortement anglais, anglicisé, de la population de Cardiff. A Cardiff, les trois quarts des prières et allocutions ont lieu en anglais; et Sydney Evans prononce ses discours d'abord en gallois, puis en anglais. La même raison qui a inspiré à Evan Roberts une répugnance croissante à parler une autre langue que le gallois pourrait lui avoir inspiré une répugnance croissante à visiter des localités insuffisamment galloises à son gré.

Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que, dans le numéro du 1er décembre 1904 du *British Weekly*, le Rév. Thomas Law raconte que, dans une conversation qu'il a eue avec Evan

Roberts, il l'a grandement exhorté à n'accepter aucune invitation pour l'Angleterre, et même « *à ne pas aller à Cardiff qui est essentiellement anglais.* »

Il se peut bien aussi qu'Evan Roberts ait été fortement influencé par des passages bibliques tels que celui-ci : « *Ayant été empêchés par le Saint-Esprit* d'annoncer la parole dans l'Asie, ils traversèrent la Phrygie et le pays de Galatie. Arrivés près de la Mysie, ils se disposaient à entrer en Bithynie ; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. » (Act. XVI, 6-7.) Toutefois, ce serait bien mal connaître Evan Roberts que de le croire capable d'imitation consciente, volontaire en de telles choses. Non. Si le souvenir de paroles semblables a agi sur Evan Roberts — ce que nous ignorons — c'est en passant par le subconscient et en s'y mêlant avec les autres motifs que nous avons déjà indiqués. Et peut-être, au lieu de dire qu'Evan Roberts a imité les chrétiens de l'Eglise apostolique, serait-il plus vrai de dire qu'Evan Rorberts, reproduisant spontanément leur mentalité, nous aide à les mieux comprendre et à les faire en quelque sorte revivre devant nous.

Voici un autre trait, d'un genre différent, qui montre encore l'usage contestable qu'il arrive à Evan Roberts de faire de ses dons prophétiques : Le 21 février, Evan Roberts fait tressaillir l'assemblée en déclarant qu'il a un terrible message à apporter. Il s'arrête, incapable de continuer. Il tombe à genoux, priant à haute voix, et les assistants se demandent avec inquiétude ce qu'il y a. Bientôt, il s'écrie avec passion : « *Il y a une âme perdue*, » et il explique au milieu de spasmes et de sanglots (1), que cette âme a été perdue parce que quelqu'un a désobéi aux inspirations du Saint-Esprit. « Trop tard, trop tard ! » s'écrie-t-il avec une grande passion, et il s'effondre en criant : « O Seigneur,

(1) C'est bien là un exemple caractéristique d'agonie produite par la lecture télépathique des pensées.

» pardonne ! Seigneur, pardonne ! O mes amis, c'est trop » tard, trop tard ; une âme perdue ! » La congrégation consternée éclate en sanglots ; il y a des personnes qui tombent à terre en pleurant. Lorsque le revivaliste reconquiert la possession de lui-même, il défend aux assistants de prier, — chose qu'il n'avait jamais faite auparavant, il avait bien souvent arrêté le chant, jamais les prières. « C'est » trop tard ! » s'écrie-t-il d'un ton tragique, et il explique que l'Esprit défend de prier pour l'âme perdue dont il s'agit. Il ajoute que c'est le message le plus terrible qu'il ait jamais eu à délivrer.

La lecture de ce récit met mal à l'aise. On regrette de voir l'évangéliste de l'amour et de la joie donner de plus en plus dans les prédictions ou constatations terrifiantes. Et l'on ne se sent pas tenu d'identifier sans plus à un jugement prononcé par Dieu même la sentence lancée par Evan Roberts. Comment Evan Roberts sait-il, ou plutôt comment est-il arrivé à croire savoir qu'une âme était damnée ? Il a lu peut-être dans une âme la persuasion qu'avait cette âme d'être définitivement perdue — persuasion si forte, si absolue, et accompagnée de tout un ensemble de sentiments et d'idées tellement digne d'un damné, qu'il a partagé, lui aussi, la même persuasion. Mais il y a tant de gens, dans les Réveils et ailleurs, qui ont passé par des périodes où ils se sont fermement crus damnés et qui en ont guéri !

C'est le lendemain de ce jour qu'a commencé la fameuse période des *sept jours de silence*, dont il est impossible de ne pas parler, car il y a là quelque chose de tout à fait singulier et de très important pour la psychologie d'Evan Roberts.

Le *mercredi* 22 février, à ce qu'a raconté Evan Roberts lui-même, au moment où il se préparait pour aller à la réunion qui devait avoir lieu ce soir là à Briton Ferry, il

avait déjà mis son pardessus, et tenait ses gants à la main, lorsqu'une voix lui dit : N'y allez pas !

« J'aurais dû dire auparavant, se reprend-il, qu'avant de » descendre, pendant que je me lavais, une voix m'avait » dit en gallois : N'allez pas à Briton Ferry. Lorsque je fus » descendu, la voix reprit : N'allez pas ! Nous étions tous » prêts... Je sentis un poids sur mon âme. Je rentrai dans » ma chambre, je m'assis sur une chaise, et je fus contraint » de prier pour le salut des âmes. Alors vint une seconde » explosion (outburst), un poids plus grand que l'autre, et » je fus contraint de tomber sur mes genoux dans une » grande agonie d'âme. La voix continuait de dire : N'allez » pas ce soir ! Alors j'essayai de rapporter le message au » Rév. Mardy Davies (qui attendait en bas), mais j'échouai, » et je fus contraint de l'écrire sur un morceau de papier. » A ce moment, une voix me dit : « Vous devez rester silen- » cieux pendant sept jours. » Les sœurs venaient d'arriver » à ce moment là, et après que Mr Mardy Davies fût parti, » je leur demandai par écrit de chanter le cantique de » Newman (Lead, kindly light). Le chant fut tendre et » solennel : elles pleuraient en chantant : « Un seul pas, » c'est assez pour moi ! » Elles chantèrent ensuite le canti- » que : « J'ai besoin de toi à chaque heure... » L'une d'elles » demanda : « Qu'allons-nous faire? » La réponse fut : » Attendez jusqu'à ce que je reçoive un message explicite » du ciel. Il a suggéré (ce mot était souligné par deux traits » dans le cahier où Evan Roberts a écrit ses réponses) que » l'une d'entre vous retournerait chez elle et que l'autre reste- » rait avec moi. » Au bout d'un certain intervalle de temps, » et après beaucoup de prières, la réponse vint : « Annie » doit demeurer ici pour me soigner, et Mary ira à la » maison pour se reposer, ou bien rejoindra Maggie et » Dan. »

Mary désigne une Miss Mary Davies de Gorseinon, qui n'est pas parente des deux demoiselles Davies plus connues (Annie et Maggie, les deux sœurs de Maesteg). Dan est le frère d'Evan Roberts.

Le *jeudi*, le cahier sur lequel Evan Roberts a consigné ses communications pendant la période de silence contient ces mots, instruction pour Miss Annie Davies :

« Il n'y a personne d'autre que vous qui doive me voir » pendant la prochaine semaine — pas même mon père et » ma mère. Je ne suis pas malade. Dites à Marie d'infor- » mer Dan qu'il n'a pas besoin de se troubler, car c'est la » volonté du Seigneur. Dites-lui de ne pas venir, car il ne » peut pas me voir. Je ne puis voir Mary ni Maggie. »

Les brochures du *Western Mail* ont publié, parfois un peu pêle-mêle, de nombreux extraits du cahier où jour par jour Evan Roberts consignait ses réflexions ; je ne les reproduis pas tous, bien qu'ils soient tous intéressants. Je me borne à insérer ici ceux qui peuvent jeter un jour spécial sur la psychologie d'Evan Roberts. — Il est digne de remarque que, presque chaque fois, Evan Roberts avait soin de noter exactement *l'heure et la minute* où il écrivait.

Premier jour. — Jeudi.

En causant postérieurement du premier jour de silence avec Awstin, Evan Roberts a déclaré :

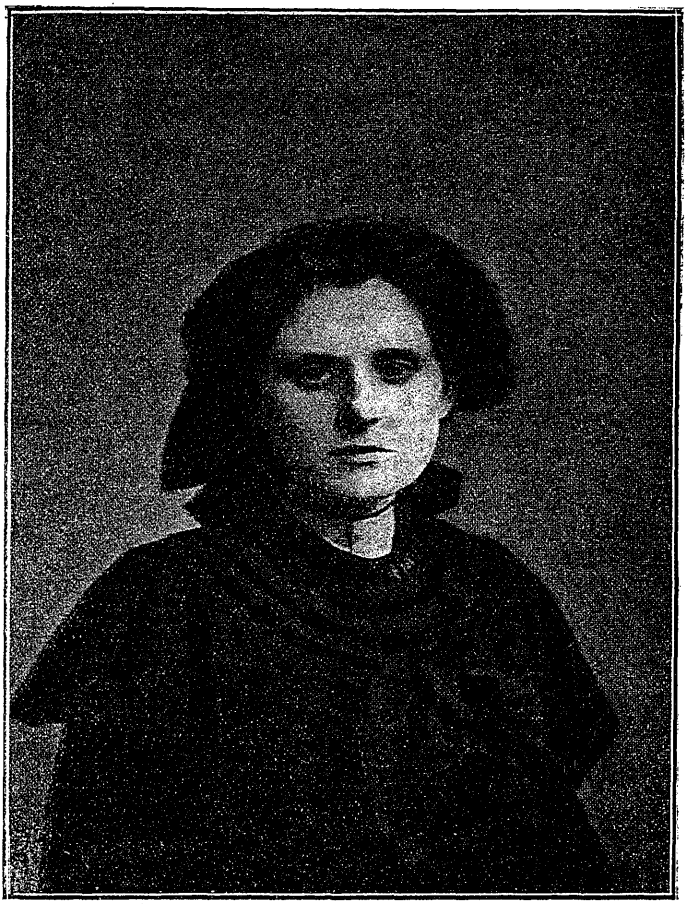
« Quand j'ai été laissé seul, l'Esprit a dit : « Maintenant, » veille et ne prononce pas une seule parole. » J'ai eu peur, » mais j'ai trouvé en me retirant dans ma chambre que ce » n'était pas un manque de pouvoir de parler de ma part » qui m'empêchait de parler, de sorte qu'il était évident » que c'était destiné à être pour moi une leçon d'obéis- » sance. »

Sur le cahier :

Jeudi, 4 h. 22 de l'après-midi.

« J'ai demandé au Seigneur un message et j'ai reçu la » réponse : « Esaïe, LIV, 10. » Une voix a parlé clairement » en anglais et en gallois. Ce n'était pas une impression, » mais une voix. Il y a eu à ce moment un combat dans » mon esprit au sujet de ce que les gens diraient de ceci. »

Ce même jour, Evan Roberts écrivit à ses hôtes Mr et Mrs Jones :



Miss Annie Davies.

« Mon père et ma mère,

« Je ne sais que vous dire, car ceci est très remarquable.

» Parce que, tout d'abord, je suis votre hôte, et pourtant » le Seigneur ne me permet pas de voir ni l'un ni l'autre de » vous.

» J'espère que vous n'aurez pas de dures pensées au sujet » de ceci. Je sais qu'il vous bénira sûrement pour cette » bonne hospitalité.

» En second lieu, il m'a été défendu de voir mes colla- » borateurs, Mary et Maggie Davies.

» Et en troisième lieu, le Saint-Esprit me dit que je ne » dois voir aucun de mes parents — pas même ma mère ; » et s'ils viennent, ils ne doivent pas me voir.

» Quelque chose de très important doit sortir de ceci.

» L'œuvre continue, et ici je suis mis de côté pour un » temps ; et si je discerne exactement la voix du Saint- » Esprit, je dois rester dans cette position pendant sept jours.

» Ce sera très dur d'être dans votre maison et pourtant » de ne pas vous voir.

» C'est dur pour moi et je sais que ce doit être dur pour » vous.

» Nous lisons dans Ezéchiel qu'il ne put pas parler pen- » dant une période de temps, mais mon cas est très diffé- » rent.

» J'ai le pouvoir, mais il m'est défendu d'en user.

» Le Seigneur m'a averti plusieurs fois de ne pas essayer » de dire un mot.

» Et maintenant, père et mère, si le Seigneur dit que je » dois rester dans cette chambre pendant une longueur de » temps quelconque sans voir personne, êtes-vous disposés ?

» Mais pourquoi devrais-je vous le demander ?

» Naturellement vous êtes disposés, pour l'amour de » votre fils.

» Il n'y a aucun besoin de vous demander de prier pour » moi, car vous le faites.

» Vous ne pouvez pas vous empêcher de prier pour votre » fils !

» N'est-il pas étrange que j'aie dû être mis de côté dans » votre maison ?

» Une chose est évidente : c'est la volonté de notre Dieu.

» Puisse Dieu vous bénir abondamment.

» Votre fils, Evan. »

Second jour. — Vendredi.

« En ce qui concerne le silence du premier jour, mon » expérience du premier jour a été Genèse 1/2 : « Les ténè- » bres étaient sur la face de l'abîme. » Mais, gloire soit à » son saint nom, l'Esprit du Seigneur se mouvait sur la » face des eaux. Le second jour, Dieu m'a donné un com- » mandement : « Qu'il y ait de la lumière. » Que la lumière » soit ; la lumière est venue dans mon âme, mais cette » obligation de veiller perpétuellement remplit mon ciel de » sombres nuages — qui planent et se fatiguent dans leur » route vers l'Ouest — un voyage de sept jours. C'est tou- » jours un voyage de sept jours vers un repos perpétuel. La » vie n'est qu'un voyage de sept jours. — Je ne puis lire » ma Bible convenablement, car tandis que je lis, je puis » découvrir quelque merveille, et instantanément laisser » échapper un mot d'acclamation, et ainsi priver ce silence » de sa force, car le silence est une arme puissante. Je » préfèrerais être comme Ezéchiel, incapable de parler. Si » j'étais incapable de parler, je n'aurais pas besoin d'être » toujours sur mes gardes. Peut-être pourtant la leçon que » ce silence est destiné à m'inculquer est-elle d'être vigilant. » Je dois m'instruire moi-même à dire avec mon bien-aimé » Jésus : « Que ta volonté soit faite ! »

» Hab. 2/1. — Je me tiendrai sur mes gardes, et me pla- » cerai sur la tour, et observerai pour voir ce qu'il me dira. » Je sais que les hommes diront que je veille en vain, mais » heureux sont ceux qui se confient dans le Seigneur. — » Mon esprit est plus léger aujourd'hui qu'hier soir. Ma » volonté est plus forte ; mon cœur est plus disposé à » dire : « Que je sois comme tu veux. »

» 5 heures du soir. — Je dois écrire. — Quand j'ai con- » templé mes mains, j'ai dit : Ce sont les mains de Jésus. » C'est Jésus qui possède mon corps, mon temps, mes » talents, mon argent, ma force, mon esprit, mes mains, » mes pieds, mon énergie, mon zèle, ma vie. »

Troisième jour. — Samedi, 11 h. 30 :

« Une vague de joie est venue dans mon cœur aujour-

» d'hui, vers 11 h. 30 — le son du nom de « Jésus, Jésus »
» prononcé à mon oreille est venu à moi, et j'étais prêt à
» sauter de joie, et j'ai pensé qu'Il est assez pour moi, assez
» pour tous les hommes — assez pour tous dans toute
» l'éternité. Ce troisième jour, j'ai reçu l'ordre de ne pas
» lire ma Bible — le jour aurait été plus facile pour moi
» autrement. »

Sur une autre page du cahier, Evan Roberts a écrit :

« Que ma conversation soit telle qu'elle puisse être im-
» primée et lue par le public sans amener de rougeur sur
» ma joue. Vivre une vie pratique — une vie de foi, de
» telle sorte que si je quitte le Pays de Galles sans un
» penny dans ma poche je serai satisfait. Troisième leçon :
» Parle, Seigneur, de telle sorte que je puisse distinguer ta
» voix de l'astuce du diable. »

Sur une demande d'Awstin, Evan Roberts réplique que cette pensée lui est venue après avoir médité sur la possibilité théorique (the bare possibility) d'écouter la voix du Malin au lieu de la voix de Dieu.

Du même jour :

« Ecrit sous la direction du Saint-Esprit à Godre'r Coed,
» Neath, de 5 h. 15 à 5 h. 30 de l'après-midi :

» Saint-Esprit purifie, et fais que je t'appartienne entiè-
» rement, à ta gloire, et garde-moi jusqu'à la fin, si fin il
» y a, dans ton service. Apprends-moi à servir, fais que
» je ne me lasse pas de servir. Donne-moi la joie du ser-
» viteur. Enseigne-moi à être aussi humble que je le désire,
» et aussi humble que Toi, le Saint et le Juste, tu veux que
» je sois. Ouvre mes yeux pour voir le travail. Remplis
» mon cœur, que tu purifies, de travail. Conduis mes pas
» vers le travail, non pas le mien, mais le tien. Que mes
» mains soient pures, afin que je ne souille pas ton œuvre,
» l'œuvre qui a coûté à Dieu son Sang, l'œuvre sanctifiée
» par la sueur, et par les larmes, et même par le sang du
» cœur de mon Dieu ; l'œuvre qui renferme toutes les

» richesses de Dieu, en elle, sur elle, derrière elle, la forçant
» à avancer. La forçant ! non, car Dieu ne force pas. C'est
» Satan qui force, Dieu gagne, il attire ; — ainsi, ô mon
» Dieu, attire-moi vers ton œuvre, garde-moi dans ton
» œuvre ; que ton œuvre m'empoigne, et fais de moi une
» puissance pour en attirer d'autres dans ton œuvre. Re-
» connais ton œuvre en un temps comme celui-ci ; recon-
» nais-le à cause de l'Expiation, et tiens compte de l'inter-
» cession de ton Fils, ton saint Fils, Jésus, et de tes fils,
» tes serviteurs. Accorde-moi le baptême de l'œuvre, pour
» l'amour du grand Ouvrier. Amen.

» Une bénédiction à celui qui le lit. »

Même jour, 7 h. 20 :

« Témoignage Royal. — Mt. 3/17.
Ciel
Roi Royal (Royal King)
« C'est Mon Fils Bien-aimé, en qui
Je
prends plaisir. »
Chants de louanges.
Moi, Evan Roberts, je prends plaisir — et vous ? »

Même jour, un étrange dialogue avec Satan :

« Satan est venu, mais il a été mis en fuite ; Satan, le
» père des mensonges, l'accusateur, va-t-en au feu éternel,
» va-t-en au lieu — le lieu à travers lequel ne circule aucun
» rayon de lumière, va-t-en au lieu où tu infliges de la
» souffrance et souffres de la souffrance — à l'éternité, va-
» t-en vers ceux qui ne connaissent aucune vérité, va-t-en,
» meurtrier, voleur. Tu as perdu le ciel. »

« Satan : Ton « va-t-en » ne me touche pas.

» Moi : Mais si bien l'autorité de Jésus. Va-t-en, Satan.

» Il fut forcé de fuir. Je souris de sa réponse. Je lui dis
» qu'il pourrait aussi bien s'en aller, car j'étais décidé à
» gagner, et il ne fut pas long à se dépêcher de partir. Il
» s'enfuira. S'il avait un corps visible, nous entendrions
» souvent ses pas, me disait-il hier. C'est un mensonge

» que tu prononces dans l'abîme du purgatoire — rien
» qu'un mensonge !!

» S'il en est ainsi (reprend Satan), nous pouvons nous
» toucher la main — mais! (reprend Evan Roberts) il y a
» cette différence entre nos deux mensonges. Le tien éloi-
» gne les gens de Jésus, tandis que le mien attire les
» gens vers lui. Merci pour la puissance de dire un men-
» songe !! (1) »

Le même jour, il écrit à Mr et à Mrs Jones :

« Chambre du Silence.

» Chers Mr et Mrs Jones,

» Lorsque vous m'avez fait dire que personne ne pénè-
» trerait dans ma chambre, un grand calme a rempli mon
» âme.

» Je suis véritablement reconnaissant de ce repos. Je
» jouis de la paix et du confort dans votre maison. Quand
» je lis ou pense, je dois être sur mes gardes pour ne pas
» laisser une parole sortir de ma bouche.

» J'ai déjà été béni, quoique je l'aie acheté à un prix
» élevé. Bien que je ne puisse pas voir vos figures, je puis
» me les représenter. Avant peu je vous regarderai en face,
» et je pense que l'éternité, si vaste qu'elle soit, sera trop
» courte pour effacer mon expérience dans cette chambre.

» Je sais que je serai un meilleur ouvrier pour le Maître

(1) Ces mots sont un peu obscurs. Je pense qu'ils font allusion aux attaques du Rév. Peter Price. Car en répliquant à ces attaques (31 janvier), l'éditeur du *Western Mail*, aprés avoir invoqué en faveur d'Evan Roberts les conversions opérées par son Réveil, avait ajouté : « Et ces convertis, d'après le Rév. Peter Price, doivent le nouveau principe qui opère en eux et les aspirations supérieures qui divinisent leurs vies à un faux Réveil *(sham Revival)!* Sûrement, l'histoire des Réveils religieux n'a jamais produit un trompeur aussi bon et aussi bienfaisant *(such a good and beneficent deceiver)* que M. E. Roberts. Même si sa mission n'était qu'une illusion et un piège *(a delusion and a snare)*, les résultats en seraient assez excellents pour que nous lui souhaitions bon succès. » (Voir la brochure *The Rev. Peter Price and Evan Roberts*, où l'on trouvera des déclarations analogues sous la plume de tel ou tel correspondant, par exemple p. 20, col. 2)

» après cette semaine, et ne pensez-vous pas que c'est bon
» de la part de notre Dieu de me mettre de côté après la
» plus grande réunion que j'aie eue.

» Dieu est amour.

» Que son amour vous remplisse tous deux, et que sa
» main vous guide jusqu'à ce que nous nous retrouvions
» pour ne plus nous séparer.

» A vous dans les liens de l'amour.

» Votre fils. »

Quatrième jour. — Dimanche, 6 h. du soir :

« N'attends pas d'aller au ciel avant de commencer à
» louer le Sang. Louer le Sang dans le ciel ne peut amener
» aucune âme à l'accepter. Louer en vaut la peine — si tu
» peux en chantant la louange de Jésus sur la terre amener
» une seule âme à l'accepter ; ce sera une chose plus grande
» que toute la louange au delà du tombeau jusque dans
» l'éternité. »

Pour ce même jour (1), Evan Roberts a encore écrit :

« Je vais être ce que Dieu désire que je sois. »

(1) Ce même jour, Evan Roberts a mis par écrit le récit d'un incident frappant arrivé une semaine avant à Pontrhydyfen, où il était avec le Rév. Ambroise Williams : « Il y a huit jours, j'étais à Pontrhydyfen,
» — trois étranges meetings, — la main du Seigneur nous guidant. Le
» Seigneur est merveilleux dans ses voies ! Lundi matin nous fîmes une
» promenade et nous grimpâmes la montagne, et Ambroise dit : « Te-
» nons une réunion de prière dans la carrière... » — « Très bien, ré-
» pliquai-je, faisons-le tous deux, vous et moi. » — Quand nous fûmes
» pas très loin et au-dessous de la carrière, nous vîmes un homme qui
» marchait vers nous et qui était à la même distance, mais en dessus
» de la carrière. Ambroise dit : « Voici un homme qui serait une pierre
» précieuse dans la couronne de Jésus ; pourrions-nous obtenir qu'il
» cède ? — Quel est son travail ? — Il est homme d'affaires. » Nous nous
» rencontrâmes à l'ouverture de la carrière. Ambroise dit quelques mots
» d'explication et d'introduction : « Voici Samuel John, Mr Roberts. Si
» nous pouvions le décider à rompre, il pourrait faire une grande œuvre
» pour Jésus. Il a une voix splendide. » Je continuai encore à le tenir
» par la main. *Il y a un pouvoir et un secret dans un serrement de*

Enfin, le même jour, Evan Roberts écrit encore quelques mots inspirés par une théière, la théière dont il se servait dans la chambre du silence.

« 4 h. 40 du soir. — Thé. — La théière est vidée, et » j'avais l'intention de faire venir Annie (Miss Annie » Davies) pour m'apporter un peu plus de thé. Je m'étais » attendu à obtenir cette question : Est-elle vide? — Oui, » elle l'est, car j'ai soif. Mes pensées sont allées droit au » Calvaire, où furent prononcés ces mots terriblement » étranges. « J'ai soif. » Le Créateur de toutes les sources » du monde criant : « J'ai soif! » Des nuages obscurs » étaient suspendus au-dessus de lui, mais ils ne conte- » naient pas une goutte pour Jésus! Il a bu à la coupe de » son Père tandis qu'il criait : « J'ai soif! »

» La coupe ne pouvait pas apaiser sa soif, et pourtant il » l'a bue tout entière jusqu'au fond, tandis que chaque » goutte le rendait altéré d'un océan !

« Donnez-moi à boire, » furent ses paroles à la source » de Jacob. C'est le cri d'aujourd'hui, et ses paroles nous » viennent du Grand Trône blanc comme une musique » sonore à travers le « vide de la perdition humaine. »

» *mains.* Une étoile diffère d'une autre étoile, et ainsi il y a une diffé- » rence entre une poignée de mains et une autre. *C'est le Saint-Esprit* » *qui m'a enseigné à serrer la main.* Bien des remerciements à Lui. » Puis sourire, un autre mystère *qui m'a été enseigné par l'Esprit* » *éternel.* Je lui demandai : « Avez-vous une raison quelconque pour » refuser? — Non. — Pourquoi ne cédez-vous pas à l'instant? Jésus a » besoin de vous, oui, venez maintenant, et demandez à Jésus de bénir » votre voix » — Et, me tournant vers Ambroise, je dis : « Dieu a » grandement béni ma voix. »

« Il n'est pas bon de regarder de trop près le visage d'un homme s'il » est sur le point de se décider. Un homme a conscience que son vi- » sage est un index de son cœur, et quand la volonté se soumet, son » visage le montre, mais un homme n'est pas disposé à ce que d'autres » remarquent la soumission. Puis, me décidant à le regarder (il faut » apprendre comment regarder en pareil cas), je lui parlai comme à » quelqu'un qui avait cédé, et puis je priai que Jésus pût richement » l'accepter et le bénir pour sa gloire.

» La nouvelle se répandit : Samuel John est resté en arrière. » (has remained behind.)

» Mais il demande de l'eau pour en donner. Si tu donnes » à Jésus seulement une goutte, il te donnera un océan. Je » ne sais pas si mon Jésus dans sa soif a eu une goutte de » la source, mais la femme a eu une mer — une mer — une » mer — et si Jésus n'a pas eu d'eau pour ses lèvres, il a eu » de l'eau pour son âme. « Où sont ces cent mille » convertis? »

» Ils sont de l'eau claire pour étancher la soif de Jésus, » mais il y a d'autres sources. Jésus tirera-t-il de l'eau de » la source de Bethléem? Où sont les héros qui iront à » travers les rangs des ennemis pour obtenir de l'eau pour » Jésus? Veux-tu aller! Désires-tu aller? Ne sois pas satis- » fait de lire purement et simplement au sujet des héros » — sois un héros toi-même! Tu as le pouvoir d'être un » héros, si tu es disposé à perdre ton âme pour l'amour de » la cause — l'es-tu?

» J'ai soif du Pays de Galles.

» J'ai soif de l'Angleterre.

» J'ai soif de l'Ecosse.

» J'ai soif de l'Irlande.

» J'ai soif du monde — présenterons-nous le monde à Jésus?

» Oui, nous le ferons! »

Awstin a ajouté à ces lignes quelques autres lignes d'Evan Roberts qu'il a intitulées : *Notes*. Elles se rapportent au même sujet et sont très curieuses, comme description, un peu obscure dans sa concision, d'une sorte de vision qu'a Evan Roberts de Jésus sur la croix criant : J'ai soif. Dans cette étrange vision, le Cédron, le nuage qui s'en va vers la mer, le Calvaire, le Ciel, les montagnes de Canaan, Jésus, sont tour à tour apostrophés, interrogés, exhortés, et, personnifiés, ils répondent... et la vision se prolonge jusqu'à ce qu'Evan Roberts, de la nature, passe aux hommes... Alors la vision s'arrête sur leur ingratitude, — et sur le rappel du tremblement de terre qui s'est produit au moment où le Christ a expiré :

« Calvaire (dit) au torrent du Cédron :

» Cédron? Cédron? Le Créateur meurt sur moi — et Oh! » il a soif. Cela me brise presque le cœur de l'entendre » crier! Cédron! Cédron!! Apporte une goutte d'eau à ton » Créateur!!

» Le Cédron : Amenez-le vers moi, et il sera satisfait. Il » m'a commandé d'aller à la mer, mais Oh! combien je » désirerais qu'Il m'appelle! Cédron, j'ai soif! et alors, en » moins d'une seconde je me précipiterais à ses lèvres » pures et sans souillures. Mais non, je dois aller à la mer.

» Le Calvaire : O vous sombres nuages, permettez à une » averse de tomber.

» Les Nuages : Non, nos trésors sont fermés à clef, et les » clefs pendent à la ceinture de Celui qui meurt sur toi. » Toi, Calvaire, tu dois extraire le clou de sa main d'abord. » Le peux-tu? Si tu le peux, fais-le tout de suite.

» Le Calvaire : Vous, cieux! cieux! Quelqu'un a lié mes » bras à mon côté. Je ne puis remuer ni main ni pied, et » je suis pressé par un terrible poids. Je suis presque suffo- » quant. Quel est ce terrible poids qui est sur moi? Monta- » gnes de Canaan! Hâtez-vous à mon secours!

» Non, disent-elles en secouant la tête, avec un visage » attristé. La main du Tout-Puissant nous empêche. Nos » mains sont comme si elles étaient liées à nos côtés. Si le » feu tombait et brûlait nos liens, alors nous nous élance- » rions vers toi!

» Le Calvaire : Voici, ici mon espoir périt. Les Mon- » tagnes savaient Son secret, les nuages Ses richesses et le » Cédron Sa sainteté sans tache, mais les hommes — » O mon cœur, il se brise, — il se brise — il se brise en » deux. Oh! oh!

» Un tremblement de terre. »

Cinquième jour. — Lundi. « Trop fatigué pour écrire. »

Puis un peu plus tard :

« J'ai été très près de Dieu cet après-midi — assez près » pour me faire transpirer (1). Je dois faire grande atten-

(1) A rapprocher de la phrase que nous avons déjà rencontrée dans

» tion, premièrement, à faire tout ce que Dieu dit — com-
» mande — et cela seul. Moïse s'est perdu lui-même ici
» — il a frappé le rocher. Secondement, d'apporter toute
» matière, si insignifiante soit-elle, à Dieu en prière. Josué
» s'est perdu lui-même ici : il a fait une alliance avec les
» Gabaonites, qui prétendaient vivre dans un pays éloigné,
« alors qu'ils vivaient tout proche. Troisièmement, d'obéir
» au Saint-Esprit. Quatrièmement, de lui donner *toute* la
» gloire. »

Là-dessus Evan Roberts fait remarquer à Awstin la façon dont le mot *toute* est souligné (toute la gloire). Il avait mis trois lignes sous le mot, et une voix lui dit d'en mettre une quatrième. Et il la mit.

Puis vient sur le cahier ceci : « Me voici, un vase vide;
» prend-moi, Seigneur ! »

Et ensuite l'expression d'un désir d'aller en Palestine :

« Je désire aller en Palestine. Si c'est la volonté du Sei-
» gneur, j'irai. J'aimerais d'y aller avant longtemps, afin
» de pouvoir utiliser ensuite mes expériences pour attirer
» les gens au pied de la Croix. J'aimerais de marcher sur
» les pentes du Calvaire, et, pendant que j'y serais, de
» penser au bienheureux Sauveur tandis qu'il dirigeait sa
» course avec ses pas lourdement chargés vers son som-
» met. » (1).

Et enfin :

« 9 h. 37. J'ai comme une velléité de crier : « Trois accla-

le récit des expériences de Roberts avant le Réveil : « J'étais en trans-
» piration par suite du refroidissement que j'avais pris et de ma com-
» munion avec Dieu. »

(1) Dès novembre, Evan Roberts avait rencontré, au cours de ses réunions, un évangéliste, Mr M. Taggart, qui avait raconté devant lui avoir visité la Terre-Sainte pour être capable de mieux parler des scènes associées avec la vie terrestre de Jésus de Nazareth.

» mations pour Jésus », ou, comme Tudno (un barde
» gallois connu) l'a chanté :

» Du ciel et de la terre, le sujet maintenant je chante,
» L'Homme-Dieu de ce monde-ci et du prochain. »

Enfin ce même jour, il écrit à ses hôtes la lettre suivante :

« Chambre du Silence.

« Suivant ma promesse, je vous envoie une copie de la
» prière (1), et je suis content, parce que *j'ai été mû par*
» *l'Esprit éternel à l'écrire. Je ne sais pas ce que le cahier*
» *que vous m'avez acheté vous a coûté, mais je sais aujour-*
» *d'hui qu'il est hors de prix.* Il m'est devenu cher à cause
» des choses précieuses (valuable) qu'il contient. Il contient
» une grande quantité de notre expérience tandis que nous
» passions à travers cette étrange période.

» Silence de sept jours — S. D. S. (2).

» L'ennemi a été terriblement persistant, mais, grâces
» au ciel ! le tranchant de son glaive est devenu à cette
» heure aussi épais que le dos. Il n'y a rien de tel que le
» bouclier de la foi pour émousser et éteindre tous les traits
» enflammés de l'Enfer.

» Il ne sert à rien à Satan de combattre contre le Tout-
» Puissant. Est-ce que l'Eglise de Dieu ne devrait pas Lui
» demander de lier Satan ? Il est à propos de dire cela,
» n'est-ce pas ? Quand Satan sera lié, le monde sera déli-
» vré de ses chaînes. Car le Fils de l'homme est venu pour
» détruire les œuvres du diable. Grâces lui soient rendues.
» Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres.
» Cher Mr Jones, vous pouvez avoir cette courte prière.
» *Ce sera une bénédiction pour des milliers, parce que c'est le*
» *fruit du Saint-Esprit.* Je désire qu'on en imprime des
» milliers de copies *sans en altérer un mot ou une virgule,*
» *ou un verset,* et je désire spécialement *que l'on conserve*
» *les traits qui soulignent,* car ils y mettent de la vie. *Le*

(1) Il s'agit, je pense, de la prière composée le samedi et dont nous avons déjà donné la traduction.

(2) Ce sont les initiales de l'anglais : *Seven Days' Silence.*

» *Saint-Esprit y met de « l'âme,* » et en fait une prière « vivante. »

» Bien des remerciements pour votre bonté et votre » affectueux service. Je serai capable de vous remercier de » ma bouche avant longtemps — quand la fin viendra — » alors je vous verrai face à face.

» De votre fils, Evan. »

Sixième jour.

« Vous vous souvenez que j'ai dit que j'aimerais aller en » Palestine. Oui. Eh bien! vous savez que j'ai dit que je » n'aurais point d'argent pour y aller. Eh bien! une dame » m'a écrit aujourd'hui offrant de me donner vingt livres » pour un délicieux voyage en Palestine. Diolch! »

5 h. 21.

» Prends ta plume et écris : Voici, je suis le Seigneur, » qui t'ai retiré des profondeurs. Je t'ai soutenu jusqu'à » maintenant. Lève tes yeux et regarde les campagnes ; » voici elles sont blanches. Souffrirai-je que tu dresses » une table devant mes ennemis ? Je suis vivant, dit l'Eter- » nel, les écluses des cieux sont ouvertes, et la pluie des- » cendra sur le sol altéré. Le désert sera décoré de fleurs, » et la prairie sera l'habitation des rois. La terre poussera » son jet et fleurira dans sa plénitude ; les cieux contem- » pleront avec joie les richesses cachées de la terre mani- » festant la gloire de Dieu. Ouvre ta main, et je la remplirai » de puissance. Ouvre ta bouche, et je la remplirai de sa- » gesse. Ouvre ton cœur, et je le remplirai d'amour. Re- » garde vers l'Occident, et appelle les milliers ; vers le Sud, » et dis : « viens » ; vers le Septentrion, et dis : « approchez- » vous. » Regarde vers l'Orient, vers l'Orient, vers l'Orient, » et dis : « que le soleil se lève et répande sa chaleur. Que » la vie germe. Que les nations qui ont rejeté mon nom » vivent. » Tourne-toi vers les rois, et dis-leur : « Courbez- » vous » ; vers les grands de la terre, et dis-leur : « Sou- » mettez-vous » ; vers les prêtres, et dis-leur : « Exercez le » jugement, la pitié, le pardon. » Vous, îles, mers et royau-

» mes, prêtez-moi l'oreille; je suis le Tout-Puissant.
» Lèverai-je ma verge sur vous? N'ai-je pas juré par le
» prophète Esaïe : Je le jure par moi-même, la vérité sort
» de ma bouche et ma parole ne sera point révoquée :
» Tout genou fléchira devant moi, toute langue jurera par
» moi. » (Esaïe XLV, 23.)

6 h. 52 du soir.

« Une voix : La foi des gens est éprouvée autant que la
» tienne. Ne t'ai-je pas soutenu durant quatre mois sur le
» pinacle, à la vue du monde entier? Si je t'ai soutenu en
» public, mon pouvoir est-il moins capable de te soutenir
» en particulier? Si je t'ai soutenu durant quatre mois, ne
» puis-je pas te soutenir durant sept jours? »

Septième jour. — 5 h. 17.

« A ma table, les larmes dans les yeux. Pourquoi? Je viens
» d'ouvrir mon cœur à mon Maître, et de lui dire que je
» suis seulement un ouvrier dans ses champs, faisant de
» mon mieux, tandis que d'autres, travaillant pour le
» même Maître, laissent son œuvre pour venir m'empêcher. »
(Ceci se rapporte à quelques lettres critiques et sarcastiques qu'il reçoit de temps à autre.) « J'ai demandé à mon
» cher Maître de me protéger. Je désire travailler pour
» mon Sauveur. Pourquoi ne pouvons-nous pas avoir les
» millions pour lui? Il est mort pour sauver les millions.
» Combien puis-je lui en amener? Je me sens beaucoup
» plus fort, maintenant que Dieu a exaucé ma prière. »

Pendant ces sept jours, le silence fut absolu; pas un mot ne fut prononcé même entre Evan Roberts et Miss Annie Davies qui lui apportait ses repas. Toutes les communications entre eux se faisaient par écrit.

Le premier mot prononcé par Evan Roberts, lorsqu'il rompit le silence, fut adressé à Dieu :

« Je reçus l'ordre, a-t-il raconté à Awstin, de me lever de

We read of, by the Prophet
that his tongue was made
"to cleave to the roof of his
mouth. And that the command
was:—

"Go, shut thyself within
thy house." Ezeciel III. 24. 25.

My Case is different — I can
speak, I have the Power —
but, I am forbidden to use
it.

It is not for me to question
"Why" — but to give Obedience.

Evan Roberts.

Fac-similé de la fin d'une lettre écrite par Evan Roberts à un reporter pendant les « sept jours de silence » à Neath.

» mon lit. Agenouille-toi. Ouvre tes lèvres et prie. Les pre-
» miers mots que je prononçai furent : Accepte-moi. Alors
» quand je sortis de la chambre, je vis Mr Jones, mon hôte,
» et nous nous saluâmes l'un l'autre très cordialement.
» Puis je rencontrai Mrs Jones et lui parlai ; peu après,
» Annie Davies arriva, et j'eus quelques mots de conver-
» sation avec elle. Puis vous êtes venu. »

Quant à ses projets futurs, Evan Roberts déclara qu'il irait à Liverpool, mais ne savait pas encore quand, le Saint-Esprit ne le lui ayant pas encore dit. Telle est sa situation dans sa première conversation avec Awstin à Neath, le 2 mars ; telle est encore sa situation dans une seconde conversation avec Awstin, le 10 mars, à Loughor, où il est allé se reposer dans sa famille (à partir du 5 mars). Le 10 mars, Evan Roberts s'est rendu à Newcastle-Emlyn, chez le Rév. Evan Phillips, refusant toujours de recevoir les visiteurs et d'annoncer son futur programme.

A coup sûr, comme le fait remarquer Awstin, Mr et Mrs Jones ont dû traverser là une semaine peu ordinaire. Recevoir Evan Roberts, l'avoir sous son toit, et ne pouvoir ni lui parler ni même le voir ! Et par dessus le marché être dans l'obligation d'éconduire poliment par dizaines et centaines les journalistes et les visiteurs de tout genre !... la situation n'était pas banale ! Et il fallait bien tout ensemble l'affection qu'ils portaient à Evan Roberts et leur persuasion qu'Evan Roberts était un prophète, pour les décider à accepter si bien cette véritable épreuve !

Les amis les plus chauds d'Evan Roberts sont bien forcés de reconnaître que cette semaine de silence est étrange, pour ne pas dire bizarre. Comment l'expliquer ? Un certain nombre de personnes ont dit *pendant la semaine* en question : c'est que l'œuvre de Roberts est terminée, il est épuisé, fini, on ne le verra plus en public ! En ce qui concernait le passé, l'assertion était exacte : nul doute sur la fatigue de Roberts. On aurait été fatigué à moins. Mais

en ce qui concernait l'avenir, l'événement a donné tort aux pronostics. — D'autres ont dit : Ses parents assurent que, de longue date, c'était l'habitude d'Evan Roberts de se retirer et de se renfermer dans une chambre pour prier... Il y a là un élément d'explication important, mais insuffisant : autre chose est de se retirer à certains moments et même assez longtemps dans sa chambre pour prier, et autre chose de s'y claquemurer pendant sept jours en se refusant non pas à écrire, mais à prononcer un seul mot. — D'autres ont dit : Les quatre mois de réunions quotidiennes avaient tellement affaibli sa constitution, et la tension continuelle de son esprit l'avait épuisé à un tel degré, qu'il a été obligé de s'arrêter et de prendre du repos. Il a commencé par sept jours de silence, et puis il s'est reposé chez lui à Loughor et chez le Rév. Evan Phillips, à Newcastle-Emlyn. Après quoi il est reparti en mission... Ici encore il y a une très grande part de vérité... Et je crois que nous n'avons qu'à grouper et à compléter ces explications pour arriver à l'explication psychologiquement vraisemblable. De ce que ses parents ont dit, il ressort que Evan Roberts, déjà avant le Réveil, était sujet à un certain *rythme* d'expansion et de concentration. Après des périodes pendant lesquelles il se donnait, agissait, parlait, venaient des périodes pendant lesquelles il se recueillait, se retirait, se taisait. Peut-être à la base de ce rythme mental, dont on pourrait dire qu'il était tour à tour social et individuel, centrifuge et centripète, y avait-il un rythme physiologique. Dans ce cas, ce rythme physiologique a été accru par le Réveil. Sinon, il a été ajouté par le Réveil et est venu augmenter l'intensité des oscillations du rythme mental. Après s'être dépensé sans compter dans les quatre mois de réunion, Evan Roberts a éprouvé un besoin secret, subconscient, de se reprendre, de se reposer de la foule, de se reposer de la parole, de se reposer des réunions, etc... Ce besoin surgissant en lui avec force et brusquement, jaillis-

sant tout à coup de la pénombre de son être subliminal, il l'a attribué, suivant son habitude constante, tout droit au Saint-Esprit. La voix intérieure qui ne faisait qu'exprimer en lui les propres vœux cachés de son âme — et de son corps, il l'a identifié immédiatement avec un ordre extérieur de Dieu. Au cours de cette semaine, l'idée lui vient bien qu'il serait *théoriquement possible* que les voix qu'il entend viennent du diable, et assurément il a bien dû se poser d'une façon *pratique* cette question lorsqu'il était en train de lutter avec lui-même pour savoir s'il irait ou non à la réunion de Briton-Ferry, ou pour savoir le cas qu'il devait faire des jugements que le monde porterait sur son silence. Mais il n'a pas l'air d'être seulement abordé par la supposition que ces voix pourraient n'avoir aucune origine surnaturelle, transcendante, ne venir ni de Dieu, ni du diable, procéder tout simplement... de lui-même. C'est bien pourtant *de lui-même* que tout paraît venir et *en lui-même* que tout paraît se passer. Son moi est divisé en deux moi : l'un qui désire continuer les réunions, l'autre qui en a assez et qui désire s'arrêter. Cette division se manifeste par les luttes, l'agonie qu'Evan Roberts a à soutenir et à subir lorsqu'il remonte dans sa chambre au lieu d'aller à Briton-Ferry. Dans celui des deux moi qui veut s'arrêter, Evan Roberts croit reconnaître Dieu lui-même, parce que c'est son moi le plus profond et parce que ce moi fait arriver son désir à la conscience réfléchie sous forme impérative, impérieuse : y a-t-il quelqu'un d'autre que Dieu qui puisse commander de la sorte? Ce qui montre que c'est bien le moi le plus profond de Roberts, c'est que la voix intérieure lui parle en *gallois* et qu'il éprouve le besoin de le noter lui-même. A un autre moment, Evan Roberts écrit : « *Une voix a parlé clairement en anglais et en gallois.* » Pourquoi cela? Il nous en donne de sa propre plume l'explication, c'est qu'il y avait lutte dans son âme, le moi profond parlait gallois, l'autre moi parlait anglais : « Il y a

» eu à ce moment un combat dans mon esprit au sujet de » ce que les gens diraient de ceci. »

La voix galloise, la voix profonde, c'est pour Evan Roberts la voix de Dieu (peut-être interprète-t-il la voix anglaise comme étant celle du diable?). Dès lors il cherche à expliquer à ce point de vue toute la situation — comme toutes les suggestions diverses de son subconscient. Dieu ne veut pas que je parle. Je pourrais parler, si je voulais. Autrement, si je ne pouvais pas parler, Dieu n'aurait pas besoin de me donner l'ordre de me taire. Je pourrais parler. Je désirerais parler. Il faut que je me fasse violence pour ne pas parler. Mais je ne parlerai pas. — Et comment sait-il, peut-on demander, comment sait-il qu'il peut parler, puisqu'il n'essaie pas? C'est que, comme l'indiquent les allusions explicites qu'il fait à Ezéchiel, il se compare lui-même au prophète et croit constater que sa situation est très différente. A Ezéchiel il a été dit : « Va t'enfermer dans » ta maison!..... *J'attacherai ta langue à ton palais*, pour » que tu sois muet. » (III, 25-27.) Et Evan Roberts, sans émettre de son, — puisque cela lui est interdit — constate que sa langue n'est pas attachée à son palais, qu'elle peut bouger : il en conclut qu'il pourrait parler s'il voulait. Je n'ai garde de contester le fait sur lequel s'appuie Evan Roberts. Nul ne peut savoir mieux que lui si sa langue est ou non attachée à son propre palais. Je l'en crois sur parole, et je lui donne acte du fait matériel. Mais il est permis sans impertinence de contester la conclusion — d'autant qu'on peut opposer à Evan Roberts... Evan Roberts lui-même. Effectivement il y a plusieurs manières d'être impuissant à parler. Et Evan Roberts, le premier soir, a écrit lui-même : « J'essayai de rapporter le message (« N'allez » pas ce soir! ») au Rév. Davies, mais *j'échouai, et fus* » *contraint* de l'écrire sur un morceau de papier. » Sa langue a beau n'être pas attachée à son palais : il n'en est pas moins réellement incapable de parler. L'inhibition est ra-

dicale. Et c'est seulement après cet échec, après cette impuissance, qu'il entend la voix lui dire de rester silencieux pendant sept jours. C'est donc au fond une *contrainte* réelle exercée par le subconscient qui est interprétée par la conscience réfléchie comme une *obligation* à laquelle la liberté peut à son gré obéir ou désobéir. De même lorsqu'il se sent poussé à ne plus lire la Bible, il est bien probable que c'est parce qu'une certaine fatigue nerveuse lui inspire le besoin d'un repos même à cet égard, mais il y voit un commandement exprès de Dieu, et pour se l'expliquer, il se donne à lui-même après coup cette raison, cette justification : si je lisais la Bible, je courrais le risque de me laisser entraîner à pousser une exclamation, et Dieu ne veut pas que je parle... Mais encore pourquoi Dieu veut-il que je ne parle pas? C'est pour m'éprouver, pour voir si je suis obéissant, pour m'enseigner l'obéissance. Voilà donc le motif de l'ordre de Dieu? Soit. Mais la façon dont Evan Roberts s'exprime met hors de doute la voie par laquelle il est arrivé à son interprétation : c'est par déduction. Comme il nous expose lui-même la marche de cette déduction, il nous met en état de la contrôler — et de la contester.

« J'ai trouvé, en me retirant dans ma chambre, que ce » n'était pas une impuissance à parler, de ma part, qui » m'empêchait de parler, *de sorte qu'il était évident* que » c'était destiné à être pour moi une leçon d'obéissance. »

Je pourrais parler. Donc si je ne parle pas, alors que je pourrais et que je désirerais parler, c'est que Dieu m'ordonne de me taire. Et si Dieu m'ordonne de me taire alors que je désirerais parler, *ce ne peut être que* pour m'éprouver et m'apprendre l'obéissance. Telle est la déduction de Roberts. Ne nous hâtons pas trop de l'accepter les yeux fermés. Car il lui arrive de varier ses interprétations, en s'exprimant toujours de manière à bien montrer que ce sont des interprétations émanées non du subconscient,

mais de la réflexion qui cherche le pourquoi : « Si j'étais » incapable de parler, je n'aurais pas besoin d'être toujours » sur mes gardes. *Peut-être* pourtant la leçon que ce silence » est destiné à m'inculquer est-elle d'être vigilant. » Assurément ces deux interprétations ne sont pas *contradictoires*. On peut les concilier. N'empêche qu'elles sont différentes. Et peut-être qu'en y songeant encore, Evan Roberts aurait continué de trouver d'autres « leçons que ce silence était destiné à lui inculquer. » Une fois admis par hypothèse — ou plutôt avec une inébranlable certitude — que le silence était un ordre de Dieu, il était assez naturel de se demander pourquoi cet ordre, de chercher — et de trouver, de trouver même plutôt trop d'explications que pas assez !

Un trait est de nature à étonner, voire même à choquer le lecteur français, c'est l'assurance avec laquelle Evan Roberts désigne comme un message explicite du ciel l'ordre prétendu de garder auprès de lui une jeune fille, une seule, Annie Davies, alors que les autres sont renvoyées et qu'il se refuse à voir personne d'autre pendant sept jours. Le Saint-Esprit aurait-il tenu réellement à ménager ce tête à tête prolongé entre le revivaliste et la jeune fille?... Il est bien vrai que le Saint-Esprit défendait à Roberts de parler, mais non pas d'écouter... et d'écrire et de lire. Et assurément, d'autres qu'Evan Roberts auraient pu voir dans cette suggestion plutôt une tentation qu'un ordre divin. Est-ce être ultra-profane que d'insinuer : les tendances, aspirations, préférences, inclinations qu'Evan Roberts porte au fond le plus caché de son être s'extériorisent à ses yeux, avec leurs objets précis, et lui reviennent sous forme de commandements divins — qui ne font que lui renvoyer sa propre pensée?

Il y aurait bien des remarques à présenter sur les réflexions qu'Evan Roberts a couchées sur le papier pendant sa retraite. L'importance principale de ces réflexions me paraît être de faire ressortir la confiance absolue avec la-

quelle Evan Roberts attribue à tout ce qui lui vient de son subconscient une origine et une valeur divines. Je trouve une preuve de cette valeur que Roberts attribue à ses inspirations subconscientes dans des phrases comme celles-ci : « Quelque chose de très important doit sortir de ceci. » — « Une bénédiction à celui qui le lit. » (Phrase presque catholique !) — « L'éternité, si vaste soit-elle, sera trop courte pour effacer mon expérience dans cette chambre. » Je trouve une autre preuve de cette valeur que Roberts attribue à ses inspirations subconscientes dans le soin avec lequel il note l'heure et la minute presque chaque fois qu'il écrit dans son cahier : — c'est qu'il écrit sous une impulsion puissante qui lui donne une sensation de contrainte ou d'obligation : « *Je dois écrire.* » Je trouve une autre preuve encore dans la façon dont Evan Roberts souligne certains mots, attire l'attention d'Awstin sur la façon dont il a souligné, déclare que c'est le Saint-Esprit lui-même qui est intervenu par une voix exprès pour lui enjoindre de mettre une quatrième barre de soulignement sous un mot déjà souligné trois fois !!! Je trouve enfin une autre preuve dans ces paroles exorbitantes dont il accompagne l'envoi qu'il fait à ses hôtes d'une prière qu'il a composée :

« Je suis content, parce que j'ai été mû par l'Esprit éter-
» nel à l'écrire. Je ne sais pas ce que le cahier que vous
» m'avez acheté vous a coûté, mais je sais aujourd'hui qu'il
» est hors de prix. Il m'est devenu cher à cause des choses
» précieuses qu'il contient. Il contient une grande quantité
» de notre expérience tandis que nous passions à travers
» cette étrange période. »

En vérité, il semble presque qu'Evan Roberts va proposer de mettre ce fameux cahier à côté des écrits des prophètes hébreux et des apôtres du Nouveau Testament ! (1).

(1) A Llangollen, après une conférence du Rév. Jos. Agar Beet, de

Et encore :

« Cher Mr Jones, vous pouvez avoir cette prière. Ce sera » une bénédiction pour des milliers, parce que *c'est le fruit* » *du Saint-Esprit.* Je désire qu'on en imprime des milliers » de copies *sans en altérer un mot ou une virgule ou un* » *verset,* et je désire spécialement que l'on conserve les » traits qui soulignent, car ils y mettent de la vie. Le Saint- » Esprit y met « de l'âme » et en fait une prière vivante. »

Tel était l'état d'esprit de l'auteur de l'Apocalypse quand il écrivait :

« Je le déclare à quiconque entend les paroles de la pro- » phétie de ce livre : Si quelqu'un y ajoute quelque chose, » Dieu le frappera des fléaux décrits dans ce livre; et si » quelqu'un retranche quelque chose des paroles du livre » de cette prophétie, Dieu retranchera sa part de l'arbre de » la vie et de la ville sainte, décrits dans ce livre. » (Apoc. XXII, 18-19.)

Lorsqu'on lit les notes et lettres et le journal d'Evan Roberts pendant la période de silence, l'impression première que l'on éprouve est plutôt déconcertante, pénible, on est presque tenté de se demander s'il n'est pas sur le point de dérailler... Mais en y réfléchissant de sang-froid, en envisageant la semaine de silence à la lumière de tout ce que nous savons d'Evan Roberts, en ayant bien présente à la mémoire la facilité avec laquelle il attribue au Saint-Esprit tout ce qui lui vient du sous-sol de sa conscience,

Londres, un gentleman s'est levé dans l'auditoire et lui a demandé s'il ne croyait pas que le Saint-Esprit se manifeste de nos jours comme autrefois, et si Evan Roberts ne devait pas être considéré comme infaillible (if Ev. Roberts was not to be taken as infallible), lorsqu'il déclarait avoir reçu un message de Dieu .. Le Dr Beet a protesté contre la prétendue infaillibilité d'Evan Roberts et a exprimé ses regrets de voir Evan Roberts mettre le Saint-Esprit en avant pour motiver telle ou telle de ses actions, comme par exemple son refus d'aller à Cardiff.

on s'explique ce qui avait d'abord étonné et non seulement on comprend Evan Roberts, mais on trouve qu'Evan Roberts aide admirablement à comprendre l'état mental *du prophète qui se croit inspiré.*

Le 13 mars, Evan Roberts recommence à prendre part à des réunions. Visiblement la tension de son être subsiste ; il continue de se développer dans la voie anormale où il est entré : le 13 mars, il dénonce « un grand nombre d'hypocrites » dans la congrégation, à Newcastle-Emlyn. — Le 14 mars, à Blaenanerch, il s'écrie : « Quelqu'un dans cet » édifice se moque » (is making fun). Un peu plus tard il annonce que Dieu a été compatissant, et a sauvé le moqueur. Au même endroit, le 15 mars, il arrête le chant en déclarant qu'il y a des gens brouillés, et que la paix doit s'établir pour que la réunion puisse continuer. Un peu plus tard, il déclare qu'il y a quelqu'un dans la réunion qui nie la divinité de la Bible, et il lui demande de se lever et de se confesser. Toute l'assemblée se met à prier pour que Dieu donne de la force à la personne à laquelle il est fait allusion. L'évangéliste lui commande par trois fois de se lever en la menaçant de la nommer si elle ne le fait pas. Il ajoute : « Ce n'est pas quelqu'un de ceux qui ont assisté à » la réunion de l'après-midi. » Personne ne se lève. « Alors, dit-il, je vais le nommer », et il dit le nom ; mais personne ne se lève. Un moment après il dit qu'il y a un autre obstacle, et qu'il y a quelqu'un dans l'auditoire qui est coupable d'avoir volé quelques-unes des mesures (measures) appartenant à la chapelle : « Vous ne devez pas le » confesser ici, mais arrangez-vous avec Dieu avant de » vous endormir ce soir. » Puis le ton d'Evan Roberts change, et il paraît heureux et joyeux. — Le 16 mars, à New-Quay, pendant qu'on chante, Evan Roberts est absorbé dans une prière silencieuse, et, à en juger par les contractions de son visage et de son corps, il semble être

dans une grande agonie. Quelqu'un dans la chapelle entonne un hymne. Mais deux vers n'ont pas été chantés qu'Evan Roberts *s'éveille comme d'une trance* (awakes as if from a trance) et s'écrie : « Arrêtez ! Arrêtez ! Il n'acceptera » pas ce genre de chant. Il y a un obstacle ici qui doit » d'abord être écarté. » Il paraît, comme on l'a su plus tard, qu'il s'agissait d'une désobéissance de la part de deux membres de l'Eglise. Il exhorte l'assemblée à prier pour que l'obstacle soit écarté. 4 ou 500 personnes prient et pleurent en même temps. Au bout d'un moment Roberts déclare qne la difficulté a passé, et qu'ils peuvent chanter maintenant. — Le 17 mars, à Henllan, il s'arrête au milieu d'une lecture de la Bible, grandement affecté et s'écrie : « Ce n'est pas clair ici. Il y a ici quelqu'un qui n'est pas en » paix avec ses voisins. » Ensuite il assure que c'est un homme et non une femme. Il ordonne à l'homme de prier. Bientôt son attitude change. Il dit en souriant : « Tout va » bien maintenant. »

Il entre à Newcastle-Emlyn, puis à Loughor. Son passage en chemin de fer produit partout une grande excitation. A Carmarthen, nombre de personnes viennent sans se gêner le regarder dans son compartiment, si bien que les amis d'Evan Roberts sont obligés de baisser les rideaux des portières tant que le train est arrêté.

Deux interviews dont le récit a été publié et qui se placent avant le départ d'Evan Roberts pour Liverpool méritent d'être notées :

Le Conseiller Johnston lui demande « si la direction du Saint-Esprit est toujours d'accord avec la Parole de Dieu ». — « Très certainement », réplique Evan Roberts qui ajoute : « J'ai été largement guidé par des impressions, » mais depuis le silence de sept jours j'ai réalisé la direc- » tion en entendant la voix de Dieu. » — « Entendez-vous » cette voix aussi distinctement que vous m'entendez ? » — « Dans un sens spirituel, oui. » — « Il est très nécessaire

» d'éprouver les esprits », observe une dame présente. — « Oui, répliqua Roberts; cela a été le motif de mon plus » grand conflit — discerner la voix de Dieu et celle de » Satan. » — Ni Evan Roberts ni ses interlocuteurs ne font entrer dans leur discussion le troisième terme, le terme naturel, humain : voix de Dieu, voix de Satan, voix de l'homme lui-même qui porte dans les couches profondes et cachées de son être des mystères ignorés de la conscience réfléchie.

Le professeur Young Evans raconte en ces termes son entrevue avec Evan Roberts :

« Depuis le silence des sept jours à Neath, il est devenu plus que jamais conscient de la proximité de la Divinité, et côte à côte avec l'accroissement de sa gaieté et de son entrain marche l'accroissement de sa soumission à la volonté de Dieu. Plus d'une fois, dans le cours de l'après-midi quand il était consulté sur des matières de peu d'importance apparente, il a hésité avant de répliquer, tandis que ses lèvres se mouvaient d'une façon très légère, mais très perceptible. La direction de l'Esprit est devenue maintenant une chose quotidienne pour lui, et, en tout ce qui touche à ses mouvements missionnaires, il requiert d'abord la suggestion de l'Esprit (1). Il est aussi devenu conscient d'une nouvelle puissance intérieure... Evan Roberts est aussi clairement un problème pour sa famille que pour ses amis du dehors. Même son frère Dan était impuissant à répondre à plusieurs questions posées à son sujet (2). Dans le cours de la journée, Evan Roberts attira l'attention sur l'élément prophétique du Réveil actuel, qui est destiné, pense-t-il, à devenir le plus grand qu'on ait jamais vu... A certains inter-

(1) La semaine de silence a fortifié en lui l'inclination à rapporter au Saint-Esprit toute impression venue de son subconscient.

(2) Ainsi en était-il pour Wesley (Cf. Davenport, Primitive traits in religious revivals, p. 169). Le beau-frère de Wesley aimait mieux lui écrire que lui parler; il lui écrivait : « Je ne sais comment me comporter en votre présence; votre présence crée une sorte de terreur sacrée (awe), comme si vous étiez un habitant d'un autre monde. »

valles il semblait que l'Esprit saisissait (catch) Evan Roberts et l'emmenait (take away) dans sa chambre... »

Ces derniers mots rappellent à notre esprit un mode d'interprétation psychologique que nous avons déjà mentionné. N'y aurait-il pas, dans le cas d'Evan Roberts, *imitation* des manières de faire des prophètes hébreux et des prophètes chrétiens de l'Eglise primitive? Cette imitation ne serait-elle pas la clef de la ressemblance? Nous repoussons énergiquement cette hypothèse, s'il s'agit d'imitation volontaire, consciente. Rien ne serait plus éloigné de la mentalité toute spontanée, primesautière et franche d'Evan Roberts. Mais, de même que l'obsession des souffrances du Christ a fini par reproduire en lui, pour ainsi dire automatiquement, l'agonie de Jésus, de même l'obsession des allures étranges des prophètes bibliques a bien pu aussi finir par reproduire automatiquement en lui ces mêmes allures. Semblablement, en parlant des visions, nous avons relevé, après les Gallois eux-mêmes, le fait que les symbolismes de l'Ancien Testament et du Nouveau étaient si familiers à Evan Roberts que les images bibliques tendaient à s'extérioriser en quelque sorte sous forme hallucinatoire pour produire ses *visions :* les façons de sentir, de parler, d'agir, des anciens prophètes pourraient aussi avoir tellement poursuivi Evan Roberts qu'il se soit mis, sans s'en douter, à les réitérer pour son propre compte. Mais la part de vérité qu'il peut y avoir dans ces explication n'entame en rien la conclusion à laquelle nous étions arrivés, à savoir que Evan Roberts nous aide admirablement à comprendre l'état mental du prophète qui se croit inspiré. Il faut bien se rappeler, en effet, que les prophètes hébreux postérieurs ont été vis-à-vis des prophètes hébreux antérieurs dans la même situation où est Evan Roberts vis-à-vis de tous les prophètes hébreux. Nul doute que les faits et gestes des tout premiers prophètes n'aient pu et dû exercer une in-

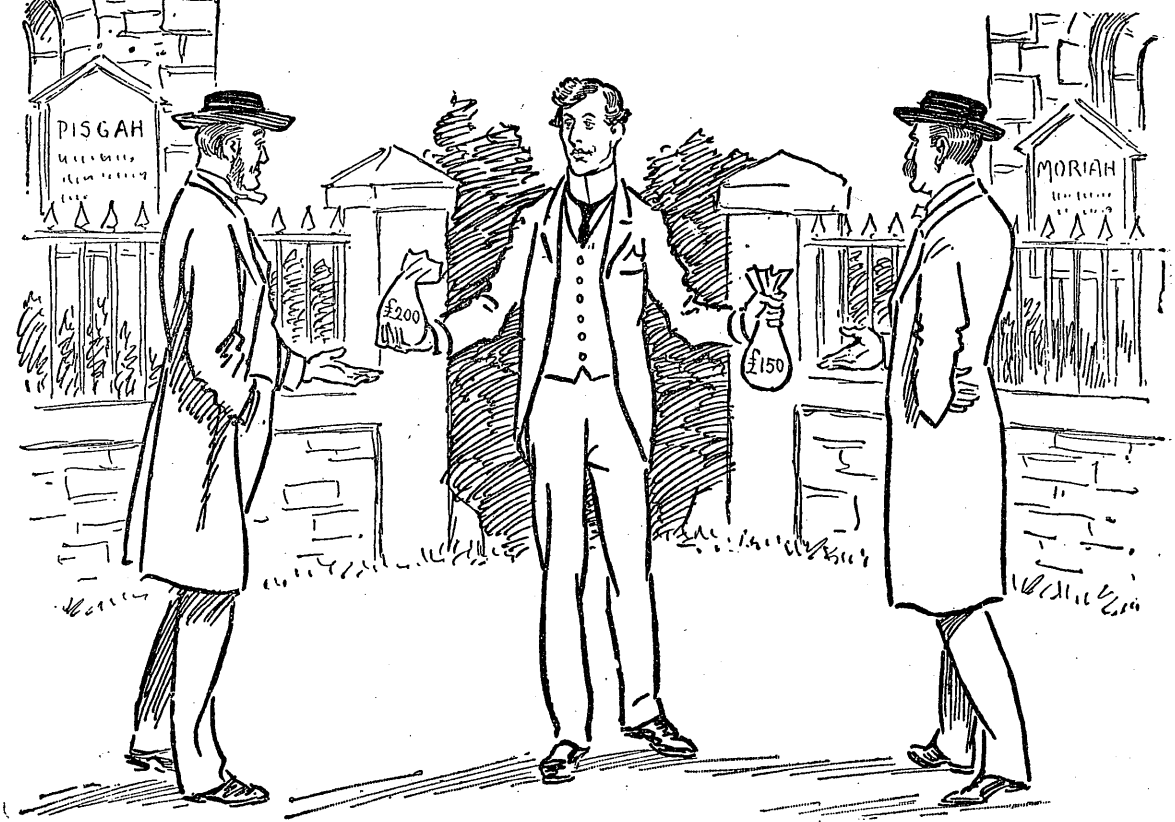
fluence suggestionnante sur les prophètes venus ensuite. Mais cette influence, ils ne l'ont exercée que sur les individus prédisposés à la subir. Et tout en la subissant les prophètes postérieurs ont manifesté une spontanéité indéniable. C'est aussi le cas pour Evan Roberts. L'imitation subconsciente, dans la mesure où elle a réellement existé, n'a fait que déclancher un exercice original du subconscient.. Elle a supposé avant elle, avec elle, après elle, une mentalité subliminale très caractérisée, la mentalité prophétique.

Avant de partir pour Liverpool, Evan Roberts déclare que, de même que les disciples jadis furent envoyés sans argent ni besace par leur Maître (1), lui veut donner tout son argent de façon à arriver à Liverpool sans un penny en poche. Et effectivement il distribue tout ce qu'il a, soit ce qu'il possède comme économies personnelles, soit ce qu'il a reçu comme cadeau en divers lieux en reconnaissance de ses services revivalistes. Il donne 200 livres (5,000 fr.) à Pisgah, et 150 livres (3,750 fr.) à Moriah, deux églises de sa ville natale, Loughor. Et il fait, en sus, divers dons particuliers dont quelques-uns seulement sont connus.

Un correspondant du *Liverpool Post* s'est plaint que les enseignements sociaux de Jésus n'aient jamais reçu d'Evan Roberts l'attention qu'ils méritent. Si Evan Roberts les avait compris, assure-t-il, et s'il avait voulu s'y conformer, il aurait distribué son argent parmi les pauvres au lieu de le donner aux Eglises, comme il l'a fait.

Ces libéralités une fois faites, Evan Roberts part pour Liverpool sous une impulsion mystérieuse et y arrive sans

(1) Là il y a bien de l'imitation. A force de méditer la Bible et de s'appliquer la Bible, Evan Roberts est tout naturellement entraîné à faire comme les hommes de la Bible, et il sent jaillir de son subconscient l'*ordre* de les imiter tantôt sur ce point, tantôt sur cet autre.



Evan Roberts se préparant pour la Mission de Liverpool.

être attendu; c'est une surprise générale; le comité avait ignoré la date presque jusqu'au dernier moment. C'est tout au plus si on avait pu — tant le départ de Roberts avait été brusque — avertir son hôte, le Rév. John Williams, qui est venu à sa rencontre. Mais dès qu'Evan Roberts est là, le bruit de son arrivée se répand comme une traînée de poudre. Pas besoin de faire de la réclame. Au contraire. Et l'organisation est vite réglée. Il est décidé que tous les services seront libres et ouverts à tous, sauf un meeting exclusivement destiné à la jeunesse, et trois meetings pour les Gallois n'appartenant à aucune Eglise. Pour ces quatre meetings, il est décidé que l'admission se fera par billets (tickets) : ce qui est nouveau dans les réunions d'Evan Roberts.

Il semble tout d'abord qu'Evan Roberts, reposé par la semaine de silence et les jours de repos qui ont suivi, va être tout à la joie, l'Evan Roberts des premiers temps. Souvent, pendant qu'on met le meeting à l'épreuve, il trouve moyen d'intercaler des commentaires et des exhortations appropriés, parfois humoristiques. Par exemple, on dit qu'une personne indécise est faible. « Eh bien! réplique Evan Roberts, pourquoi n'accepte-t-il donc pas la force éternelle? » — Une autre fois le cri retentit : « Il y a quelqu'un qui reste assis, là, au dessus de l'horloge. » « Eh bien! s'écrie Evan Roberts, c'est l'heure convenable pour accepter le salut! » — Quelqu'un déclare qu'il connaît bien trop les « tours » de ceux qui professent d'être chrétiens, à quoi Evan Roberts réplique : « Dans le grand » jour vous ne serez pas interrogé sur ce que vous avez » pensé au sujet d'autres personnes sur la terre, mais sur » ce que vous avez pensé au sujet de Jésus, et vous ne » serez pas appelé à porter le blâme pour autrui, mais le » blâme pour vos propres transgressions. » — Lorsque les assistants sont invités à lever la main pour montrer qu'ils ont accepté le salut, Evan Roberts dit : « Levez les mains.

» Rappelez-vous les bras étendus du Sauveur sur la croix » — étendus pour vous et pour moi. » — Une autre fois, on annonce la conversion du frère d'un ministre bien connu du sud du Pays de Galles. Evan Roberts réplique : « Oh! il a maintenant un frère bien meilleur, il a pour » frère Jésus! » — Une autre fois, pendant que le Rév. Williams exhorte les chrétiens de service (les stewards) à ne pas oublier de prendre les noms et les adresses des convertis, Evan Roberts intercale cette remarque : « Les » anges ont été plus prompts que vous. » — Une autre fois, le Rév. Williams s'écrie : « Les stewards veulent-ils parler » à ceux qui restent assis? » — « Ne laissez pas les stewards » vous enlever vos couronnes, crie Evan Roberts. Si vous, » simples membres, vous voyez des personnes assises, » parlez-leur vous-mêmes. »

C'est là le Roberts de la première période, et il y a là, si je puis ainsi dire, une veine qui n'est jamais complètement tarie pendant la période de Liverpool, même aux jours les plus tendus et les plus excités. — Evan Roberts continue d'être très sensible aux influences qui se dégagent de la foule. Le 4 avril, à Seacombe, il lui arrive de dire au cours de la réunion : « L'atmosphère spirituelle a changé, le » Saint-Esprit est ici maintenant. » C'est bien cela : Evan Roberts est sensible au suprême degré aux changements de l'atmosphère spirituelle. Et il accumule les prédictions optimistes.

Le 29 mars, il s'écrie au cours de la réunion : « Je n'ai » pas la permission d'en dire davantage. Il y a quelqu'un » d'autre ici qui attend pour parler. » Immédiatement un témoignage de femme jaillit du corps de la chapelle, suivi d'autres et nombreux témoignages de toutes les parties de l'édifice.

En plusieurs réunions, Evan Roberts prédit les conversions qui vont s'opérer. Le mercredi 5 avril, après plusieurs prédictions vérifiées, il s'écrie : « Offrez Jésus de nou-

» veau. Il y en a un prêt à venir. Il y a un membre d'Eglise » paresseux, oisif, honteux d'offrir Jésus. Il y a un Gal- » lois... » — Puis, après une pause, il ajoute : « ou une Gal- » loise prête à venir. » Et une voix de femme de la galerie s'écrie : « Je viens ! (Dyma fi'n dod). » — Evan Roberts prédit encore des conversions le 6 avril, le 7, le 8. Le 8, il lui arrive de dire une fois : « Aussi sûr que je suis sur cette » plateforme, il y en a un autre prêt, si seulement quel- » qu'un lui offre Jésus — à lui ou à elle. » — « En voici » une ! » s'écrie une voix de femme, et le *Diolch iddo* retentit. — Dans cette même réunion, la congrégation ayant récité trois fois de suite en gallois le verset : « Crois au Sei- » gneur Jésus-Christ et tu seras sauvé », quelqu'un demande qu'on récite le verset en anglais : « Non, réplique » Evan Roberts, pas en anglais; pas maintenant, en tout » cas. Aucun ami anglais ne se convertira ce soir. » Et il continue à prédire la conversion des Gallois, en désignant la partie de l'édifice où se trouvent ceux qui vont se convertir : « En voici un autre qui vient, pas dans la galerie, mais » dans le bas de la chapelle... » Le Rév. Williams veut faire réciter un verset. Mais Evan Roberts l'interrompt. « Pas encore ! », et, en effet, des réponses arrivent, des conversions sont en train de s'opérer... Le Rév. Williams prononce la bénédiction. Mais Evan Roberts paraît mal à son aise : « Il y en a un autre prêt à venir ; offrez-lui Jésus. » C'est un Gallois. Je pense qu'il est dans la galerie » et il indique la galerie la plus éloignée. « *C'est là que je suis attiré, en tous cas.* (That is where I am being attracted, at all events). » La galerie est mise à l'épreuve par un pasteur qui se trouve là, le Rév. Evans : « Il n'y a personne ici » dans ce cas, pour autant que nous pouvons en juger, » réplique-t-il à Evan Roberts. Mais Evan Roberts répète avec insistance que l'homme est dans la galerie, et il ajoute : « Le service a continué à cause de ce seul homme. Ceux » d'entre vous qui désirent s'en aller peuvent partir, mais

» je ne le puis. » On « éprouve » de nouveau la galerie. Toujours le même résultat. Personne ne garde sa main baissée. « Mais peut-être, suggère quelqu'un, ils ne sont pas tous membres. » Avant même que ces mots soient tout à fait prononcés, Evan Roberts s'écrie : « Êtes-vous tous » honnêtes ici? Je ne pense pas que vous soyez tous hon- » nêtes dans cette galerie? Ne levez pas vos mains si vous » n'êtes pas membres », et aussitôt vient une réplique du Rév. Evans : « Il y a ici un frère qui avait levé la main au- » paravant, mais qui ne l'a pas fait cette fois. » — « C'est l'homme en question », dit Evan Roberts. « Est-ce qu'il vient? Est-ce qu'il cède? » — « Il est en train de venir, » crie une voix. « Il est venu », ajoute le Rév. Evans, et plusieurs personnes battent des mains avec enthousiasme, tandis que d'autres, les larmes aux yeux, et même sur les joues, se regardent mutuellement avec un étonnement qui confine à l'effroi (awe). C'est dans cette même réunion du samedi 8 avril, qu'il y a eu 213 conversions opérées! Comme le dit la brochure du *Western Mail*, c'est un *record* même pour Evan Roberts. Pendant qu'on enregistrait le nombre des conversions, et lorsqu'on était au chiffre 197, Evan Roberts demanda aux assistants s'ils pensaient au chiffre 200, se demandant si on irait jusque-là. « Il y a, » dit-il, un danger dans une curiosité de ce genre. » Des voix retentissent : « Il en faut davantage, davantage. » — « En demandant davantage, dit Roberts, souvenons-nous du sang. »

Comme on a pu le voir par la défense faite de répéter un verset en *anglais* et par cette assertion catégorique : « Aucun ami *anglais* ne se convertira ce soir », Evan Roberts persiste plus que jamais à ne se préoccuper que des Gallois et à n'employer que la langue galloise. Les meetings de Liverpool sont confinés au gallois beaucoup plus que n'importe lequel des meetings tenus par le revivaliste au Pays de Galles. Il y a à Liverpool environ

30.000 Gallois. Mais ce n'est pourtant là qu'une colonie restreinte au sein d'une immense population anglaise.

Beaucoup de gens, à Liverpool, regrettent qu'Evan Roberts se confine si strictement au gallois. Lorsqu'il est allé à Birkenhead, le 31 mars, il aurait pu réussir, dit-on, à remplir le pavillon de Torrey-Alexander qui est encore debout et qui peut contenir 14,000 assistants. Mais il aurait fallu faire le service en anglais. Et Evan Roberts y répugne. De plus, Evan Roberts est très *ecclésiastique* au fond. Sauf une exception (Bridgend), il a toujours tenu ses réunions dans des chapelles, dans des lieux consacrés au culte public. Il n'est pas très enclin à opérer ailleurs. Et, après tout, le comité de Liverpool, en organisant une série de réunions dans différentes chapelles à tour de rôle et jusque dans les faubourgs ou les annexes de Liverpool, de préférence à une série de réunions centrales, ne s'est pas borné à se conformer aux désirs du revivaliste : il a maintenu le mouvement, dans Liverpool et le district, strictement dans les lignes qui ont conduit au succès dans les villes et les vallées du Pays de Galles. Mais les Anglais de Liverpool voient d'un mauvais œil ce revivaliste gallois qui sait l'anglais et qui s'obstine à ne pas le parler.

Que dis-je! non seulement il s'obstine à ne pas parler anglais, mais le voilà qui s'obstine parfois à ne pas parler du tout! Quand ça le prend, il garde si bien le silence, qu'on finit par l'appeler « l'évangéliste silencieux » (The Silent Evangelist). Dès la première séance, mercredi 29 mars, il commence par rester pendant *une heure et demie* muet sur sa chaise. Quand il se décide à ouvrir la bouche, il s'arrête après quelques mots brefs, il redevient encore silencieux pendant *une heure*. Puis il s'écrie que, quoiqu'il soit le mieux en forme possible (at his best), des centaines de personnes dans l'édifice, sinon en paroles, du moins par leur conduite, sont en train de lui dire *non*. « Le » résultat de cette désobéissance, assure-t-il, c'est que je

» n'ai pas la permission d'indiquer un hymne ou de con-
» duire le meeting. » Les foules s'en vont un peu désappointées, ce qui est naturel quand on considère que le revivaliste est resté muet pendant plusieurs heures. Et les Anglais de se plaindre et de se scandaliser des allures bizarres du revivaliste ultra-gallois et de l'évangéliste ultra-silencieux. A quoi pense donc ce jeune homme qui reste là assis, muet, comme qui dirait perdu dans des rêves, dans de lointaines visions? A quoi pense ce revivaliste nouveau style qui abandonne à elles-mêmes les assemblées qu'il devrait diriger et qui sont complètement épuisées, qui ont dépensé toute leur provision et leur capacité d'intérêt avant qu'il daigne prononcer un mot? En vérité, grommellent les Anglais, la multitude se rassemble et doit se rassembler non pour s'écouter elle-même, mais pour chercher et trouver quelque chose par le moyen du revivaliste qui l'a convoquée. Ce silence extraordinaire est dû évidemment aux effets de la tension nerveuse et du surmenage. Que ce revivaliste aille donc se reposer, prendre des douches, faire de la bicyclette, se coucher de bonne heure, et puis il reviendra, s'il veut : il aura chance alors d'être un peu plus raisonnable ! — Mais les Gallois de Liverpool, eux, n'ont cure de ces critiques. Ils accourent toujours plus nombreux, insatiables de voir Evan Roberts, s'ils ne peuvent l'entendre, de se trouver dans le même local que lui, de subir son magnétisme ; et lorsqu'Evan Roberts se tait, l'assemblée galloise n'en déchaîne que de plus belle des torrents de prières et de mélodies. Et d'ailleurs les Gallois prétendent que, même lorsqu'Evan Roberts ne dit rien, il ne laisse pas de diriger la réunion par son influence occulte : « les réunions sont toujours entièrement entre ses mains ; son « contrôle » est parfait. »

Le silence d'Evan Roberts dans les réunions n'est plus pour nous surprendre beaucoup après la semaine de silence. C'est en petit une reproduction des mêmes phéno-

mènes. Les Anglais n'ont pas tout à fait tort de soupçonner une fatigue nerveuse sous-jacente. C'est une fatigue nerveuse interprétée par le subconscient et transformée soit en un ordre positif de ne pas parler soit tout simplement dans l'absence d'ordre de parler. Et Evan Roberts se tait, de plus en plus décidé à ne parler que lorsqu'il s'y sentira intérieurement poussé, lorsqu'il aura, comme il dit, « un message du Saint-Esprit. »

On souhaiterait presque qu'il se soit enfoncé toujours plus dans ce silence, lorsqu'on voit les scènes excitantes qui se sont déroulées à partir du 1er avril, et dont il nous faut bien faire le récit.

Samedi, 1er avril. — Evan Roberts avait commencé la réunion avec une gaieté contagieuse (infectious gaiety) et la réunion marchait admirablement. Mais pendant qu'une dame était en train de chanter un solo, l'évangéliste, dont les dispositions avaient changé en un instant, déclara avec excitation que l'Esprit s'en était allé maintenant. « Ne chantez pas *Diolch* (grâces soient rendues...); il n'y » a pas de *Diolch* possible pour quelques-uns de ceux qui » sont ici, quoiqu'il y ait de la louange due au ciel pour » tout cela, » et avec des yeux étincelants d'indignation, les poings fermés, et la voix vibrante, il s'écrie : « Il y a ici des » membres d'Eglise, qui n'ont pas prié, et qui sont même » jaloux des conversions qui ont été opérées. Priez pour » obtenir le pardon. Ceci, oh ! ceci est terrible ! Jaloux » parce que Jésus est glorifié ! Il ne faut pas chanter encore. » Priez. » Un frisson de terreur parcourt tous les assistants. Partout dans la chaire, dans les galeries, dans le corps de l'édifice, hommes et femmes commencent à gémir, à pleurer en priant. Au bout d'un moment, Evan Roberts parle de nouveau : « Il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore de- » mandé pardon. L'œuvre marche admirablement, mais il » y a cinq personnes ici qui l'entravent. Veulent-elles sortir, » s'il leur plaît ? Il n'y aura pas d'autres conversions jusqu'à

» ce qu'elles sortent. Si l'état de choses ne s'améliore pas, » je m'en irai. Je ne puis plus le supporter. » Le Rév. John Williams suggère à demi-voix que les obstructionnistes pourraient être des non-adhérents (des personnes n'appartenant à aucune Eglise). « Non, non, dit Evan Roberts en » anglais; ce sont des chrétiens; ils sont toujours dans » cette chapelle. Peut-être leurs noms vont-ils être bientôt » donnés. » Un autre ministre suggère que ce pourraient être des amis anglais qui n'auraient pas compris. « Non, » non, réplique Evan Roberts. Ce sont tous des amis Gal- » lois. » Et là-dessus Evan Roberts a une véritable attaque d'angoisse, il gémit en se tordant, comme s'il éprouvait une intense douleur physique. « O Seigneur, prie-t-il à » haute voix, courbe-les, courbe-les » (bend them). L'assemblée se lamente à haute voix. Les femmes poussent des cris perçants et plusieurs sont sur le point de s'évanouir. La situation est extrêmement pénible, presque intolérable (excruciatingly painful, almost intolerable). Les ministres échangent des regards désespérés. « Courbe-les, ô Dieu » (Plyga nhw, Dhuw), crie Evan Roberts. Le paroxysme d'émotion atteint un tel degré qu'une panique est à craindre, surtout lorsque Roberts s'écrie : « Ne demandez pas à » Dieu de sauver. Il n'écoute pas maintenant. Trois de ces » cinq prêchent l'Evangile. Il y aura un de ces jours une » terrible soumission (littéralement une terrible courbure, » effectuée par Dieu, bien entendu : an awful bending). » Cette déclaration produit une terreur générale, et le Rév. John Williams qui redoute quelque crise épouvantable, essaie de terminer le service en prononçant la bénédiction. L'Evangéliste ne semble pas entendre, et dans tous les cas n'accorde aucune importance à cette clôture. Et la réunion continue. Quelqu'un commence une prière en anglais. « Non, non, dit Evan Roberts, *comme en état de trance* (as » though in a trance), ils refusent d'écouter; je ne sais pas » ce qui va advenir d'eux. » Un pasteur demande : « Ne

» pouvons-nous pas rendre grâces pour ceux qui ont été » sauvés ce soir ? » — « Non », réplique Evan Roberts avec sévérité et autorité. « Dieu ne recevra aucune action de » grâces ; Il ne recevra rien. Il a fermé le Ciel, pour ainsi » dire. J'ai déjà vu des meetings arrêtés de cette façon. » Une voix dans l'auditoire : « Nous vous verrons demain soir. » Evan Roberts : « Me voir ? Quelques personnes ver- » ront Dieu et sentiront sa main avant demain soir. Hâtez- » vous, amis, de sortir, ou demandez pardon. » — Un hymne est entonné. — « Non, non ! Il ne doit pas y avoir de » chant, » commande de nouveau le revivaliste. Bientôt, toutefois, le nuage noir est levé. Alors, souriant, Evan Roberts prononce : « Peut-être pouvons-nous chanter maintenant. Cela devient plus clair. » Puis, après un silence : « Maintenant je vous dirai ce que nous pouvons » faire avant d'aller nous coucher. Nous pouvons confier » ces cinq personnes à la sollicitude de Dieu. Nous chante- » rons maintenant et nous remercierons Dieu pour cela. » On chante, et les conversions recommencent de se produire jusque vers la fin de la réunion. — Il n'est vraiment pas bien surprenant qu'un journal de Liverpool ait cru pouvoir donner pour titres au récit de cet orageux meeting :

CINQ BREBIS NOIRES

ROBERTS SOULÈVE UN AUDITOIRE DE LIVERPOOL JUSQU'A LA FRÉNÉSIE

PAROXYSMES D'ÉMOTION. MENACES DE PANIQUE

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'accusation lancée par Evan Roberts semble avoir été fondée. Car un journal de Liverpool a publié, peu après cette réunion, une lettre frappante, signée par un avocat de Liverpool, et ainsi conçue ;

« J'étais présent à ce moment-là. Lorsque les noms des

convertis furent recueillis, un ministre était debout tout près de moi et derrière moi. Juste à ce moment un autre ministre s'approcha de lui, ayant à la main un morceau de papier sur lequel devaient se trouver les noms des convertis. Le dernier ministre dit au premier au sujet d'un jeune homme dont il avait pris le nom et qui avait prié avec une grande ferveur : « Ce n'est que du charlatanisme (humbug) », et il continua en portant contre ce jeune homme une accusation destinée à montrer qu'il était impropre à être un membre d'Eglise. Alors le premier ministre commença à parler d'Evan Roberts, et il dit : « Je l'ai entendu à Princes-Road et à Anfield, et je ne vois rien en lui, » Le second ministre approuva, disant : « Moi non plus, je ne vois rien en lui. » Ce fut peu après cela qu'Evan Roberts tomba dans ce paroxysme, et fit la déclaration relative aux cinq personnes, dont trois ministres, qui étaient pleines d'envie et de jalousie. »

Lundi, 3 avril. — Evan Roberts interrompt le Dr Philips au moment où il va mettre le meeting à l'épreuve, déclarant que « Dieu ne veut pas que le meeting soit éprouvé » (tested) maintenant, attendu qu'il y a des obstacles à » écarter, et que Dieu ne doit pas être volé de sa gloire. » Le meeting continue. Au bout de quelques instants, le Rév. Owens veut de nouveau essayer d'éprouver le meeting, mais Evan Roberts se lève et déclare que cela ne se peut. « Quelques-uns de ceux qui ont empêché, qui ont été un » obstacle sont partis, » déclare-t-il, « mais il y en a encore » d'autres ici. Ce qui arrivera, je ne sais; mais l'œuvre » doit continuer. » Tout à fait à la fin, Evan Roberts permet d'éprouver le meeting... Toutefois, avant de l'éprouver, il demande quelques minutes de prière silencieuse pour le salut des âmes. Le silence se fait. Au bout de quelques minutes, Evan Roberts déclare qu'un grand nombre de personnes membres d'Eglise ont refusé de prier, et que le Seigneur ne permet pas maintenant d'éprouver le meeting. La même scène se reproduit trois fois. A trois reprises

différentes Evan Roberts demande à l'assemblée de prier; chaque fois il déclare que la prière a été insuffisante, et défend d'éprouver le meeting. « Ce n'est pas le premier » service, déclare-t-il, qui ait été terminé sans épreuve » (without testing). Il ne doit plus y avoir de chant ni de » prière. Rentrez chez vous maintenant. J'espère que vous » demanderez pardon ce soir. » L'assemblée se disperse alors, un peu stupéfaite et effrayée de cette fin abrupte de la réunion.

J'ai eu sur cette réunion les impressions immédiates du vicaire de Rhos, qui y avait assisté, et qui est enthousiaste d'Evan Roberts. Ce qu'il apprécie surtout en lui, c'est son absolue sincérité.

« Il est entièrement sincère » (genuine). Rien au monde, aucune considération quelconque ne peut l'empêcher de manifester ses sentiments : « Vous pourriez lui donner l'hospitalité pendant six mois et le combler de bienfaits ; aucune considération au monde ne lui ferait faire ou dire quelque chose qui ne soit pas exactement conforme à ses sentiments. Il ne le ferait pas, même par égard pour vous. Quand il est triste, inquiet, mécontent, sa figure et son attitude le montrent tout de suite. Il rit de tout son cœur, en pleine réunion, quand il est content. »

Le vicaire admire beaucoup la conduite d'Evan Roberts dans le meeting où il a refusé d'éprouver (to test) les assistants, et ce à cause des inimitiés, des obstacles qu'il sentait. Pour aller ainsi contre le désir de tous et blesser les sentiments des 99 pour 100 de l'auditoire, il faut n'être pas un homme ordinaire, il faut être vraiment courageux, de ce courage civil qui n'est pas moins héroïque que l'autre et qui consiste à lutter contre un entraînement populaire, à refouler un courant, à émettre devant une assemblée dans un conseil, une opinion dissidente, isolée, en opposition avec celle de la majorité. Les trois-quarts des assistants désiraient que le meeting fût éprouvé, étant persuadés que

si le meeting était éprouvé, les résultats seraient excellents et clôtureraient dignement une bonne et féconde réunion. Ils ont été sûrement étonnés, beaucoup choqués de l'attitude de Roberts.

« Pour moi, j'ai été surpris tout d'abord, conclut le vicaire de Rhos, mais à chaque pas que je faisais vers la station pour attraper mon train, je sentais davantage qu'il avait agi sagement, qu'il avait raison. S'il avait éprouvé le meeting, un grand nombre se seraient levés comme membres de Christ qui étaient au fond pleins d'animosité, de rancune, et de sentiments qu'Evan Roberts désapprouvait. »

Mardi, 4 avril. — Parmi ceux qui étaient venus à la réunion à Seacombe, il y avait un écrivain socialiste bien connu, qui, parlant à quelques journalistes qui étaient ses amis et qui l'entouraient, se permit de traiter un peu légèrement le Réveil. Lorsqu'Evan Roberts entra et commença de parler, une des questions surprenantes posées par lui à l'assemblée au cours de son allocution fut celle-ci :

« Que penser du moqueur qui est ici? Le Seigneur ne veut pas qu'on se moque de lui; le jour viendra où il se moquera de ceux qui se seront moqués. Cela ne sert à rien de chanter lorsqu'il y a des obstacles dans le service. Est-ce que personne n'a murmuré une prière pour que cette moquerie soit écartée? N'importe qui? N'importe où? »

La question réduisit au silence le visiteur, qui devint tout à fait sérieux. Alors Evan Roberts déclara qu'il n'y avait plus autant de moquerie et que le rire s'était arrêté, mais que le moqueur était toujours présent. Immédiatement le visiteur quitta la chapelle, et, chose assez étrange, bien qu'il fût impossible à Evan Roberts de connaître l'homme en question ou de s'apercevoir de sa présence ou de son départ, le revivaliste releva immédiatement l'assem-

blée de l'ordre qu'il avait donné de ne pas chanter, et dit que le meeting était maintenant clair (clear).

Jeudi, 6 avril. — Evan Roberts court le risque d'être victime d'un accident de voiture, qu'on a d'abord tenu secret, mais qui a fini par s'ébruiter. Pendant une excursion qu'il fait avec quelques amis à « Hilbry Island, » le cheval de sa voiture s'emballe subitement et, à la terreur de tous, se précipite en droite ligne vers les falaises abruptes qui étaient à 60 ou 70 pas seulement. M. L. Jones, un ami d'Evan Roberts, conduisait. Avec une admirable présence d'esprit et par un effort surhumain, il réussit à détourner le cheval et à le faire arriver contre un char vide qui était entre la voiture et la mer. Un choc s'ensuit, et la voiture est réduite en miettes. Evan Roberts est projeté hors de la voiture. Alors le cheval attelé au char s'emporte lui aussi, et semble trépigner sur Evan Roberts, et l'une des roues du char passe sur la jambe gauche du revivaliste. On le relève presque évanoui. En ouvrant les yeux, il fait en souriant la remarque : « Voici encore un de ses tours » (c'est-à-dire, un des tours de Satan), mais il a de nou- » veau manqué son but. » La cheville était très enflée, mais il n'y avait rien de cassé. Un médecin présent lui recommande de renoncer à la réunion où il devait aller ce soir-là et de prendre quelques jours de repos. « Votre devoir est d'obéir au médecin, » lui dit alors son ami. « Ah ! répondit Roberts, le Grand Médecin m'ordonne d'y aller. » Et il y va, et nul, sauf le médecin et son ami, ne se doute dans la réunion qu'il vient d'avoir un si grave accident.

Vendredi, 7 avril. — Evan Roberts se rend au Town-Hall, où il est invité par le Lord-Maire qui a désiré lui donner une réception. Le fait est assurément remarquable. Des Français ne peuvent qu'être surpris — et presque jaloux — de cet hommage civique rendu par l'autorité suprême de la seconde cité de l'Empire britannique au Réveil dans la personne d'un jeune Gallois qui peu de mois

auparavant n'était qu'un humble mineur ou un obscur forgeron. Evan Roberts a paru enchanté de cette réception, a remercié le Lord-Maire et dit qu'il acceptait volontiers l'honneur qui lui était conféré, non à cause de lui-même, mais dans l'espoir que cela aiderait à la propagation du Réveil. Evan Roberts a d'ailleurs fait l'admiration de tous par la manière aisée dont il s'est comporté pendant cette réception. Il s'est montré un « gentleman naturel » (one of Nature's gentlemen), disait l'un des invités.

Après sa réception chez le Lord-Maire, Evan Roberts se rend à la réunion de la jeunesse convoquée au Sun-Hall, un vaste édifice capable de contenir 6,000 personnes. Inutile de dire que l'édifice était plus que bondé. C'était la plus grande assemblée qu'Evan Roberts eût jamais eue devant lui, et c'était aussi la première fois qu'il acceptait de présider une réunion en dehors d'une chapelle. Sur la plate-forme, parmi les notabilités nombreuses, avec le Lord-Maire, se trouvait Ian Maclaren — qui avait assisté aussi à la réception donnée par le Lord-Maire à Evan Roberts.

Au cours de la réunion se produit un incident dramatique. Evan Roberts arrête le service — les prières et tout — et dit d'abord en gallois, puis en anglais :

« Il y a ici un ami anglais dans cette réunion qui essaie de m'hypnotiser en ce moment même. Voulez-vous quitter l'édifice tout de suite ou demander au Seigneur de vous pardonner? Dieu ne veut pas être moqué. Nous ne sommes pas venus ici pour jouer. Nous sommes venus ici pour adorer le Seigneur. Nous ne sommes pas venus ici pour jouer avec les choses saintes de Dieu, et ceux qui se moquent de lui seront dispersés comme la paille devant le vent. Ces mauvaises pratiques... »

Et sans achever sa phrase, il se tourne de côté et d'autre, et scrutant l'assemblée en haut et en bas, à gauche et à

droite, il s'écrie : « Demandez à Dieu de l'abattre ou de lui » pardonner. Demandez tout de suite ; allons, tous ensem- » ble, allons, allons, — prions Dieu de l'écarter ou de lui » pardonner. » Ces paroles étonnantes créent tout d'abord un profond silence, mais bientôt jaillit un torrent de prières galloises et anglaises suivies peu après d'une magnifique explosion de chant. Au moment où le chant s'arrête, Evan Roberts se lève de nouveau et dit en anglais :

« Quelques-uns d'entre vous sont en train de prier le Seigneur de sauver cette personne. Je ne puis faire cela. Je puis prier qu'il soit enlevé de la face de la terre, mais je ne puis demander au Seigneur de le sauver... Il y a eu trop d'amusement avec les choses sacrées. Des gens qui viennent au temple du Seigneur pour jouer avec les choses qui ont coûté du sang divin. Il est temps qu'ils soient balayés ou qu'ils soient amenés à aider, au lieu de faire obstruction. C'est ici un lieu trop redoutable pour y jouer. Quelle folie ! Quelle folie — la créature se dressant contre le Créateur ! Cela confine à la démence (lunacy). Malheur à ceux qui viennent se mettre entre cette congrégation et Dieu — spécialement un membre. Mais, — ajouta-t-il après une courte pause, — cette personne n'est pas un membre. Quelques personnes pensent que nous sommes venus ici pour dire ce qui nous plaît. Mais non. Oh ! si nous pouvions tous vivre plus près de Dieu. Les secrets du Tout-Puissant sont avec ceux qui le craignent. Il y ici quelques jeunes gens qui sont membres et qui sont gallois, mais dont les mains ne sont pas pures. Ce soir, demandez à Dieu de pardonner vos péchés. Demandez en silence, sans baisser la tête ni fermer les yeux, de peur que les gens vous reconnaissent. »

Ajoutons tout de suite, avant de passer au récit du second fait dramatique de la soirée, que le Dr Walford Bodie, hypnotiste qui s'intitule le « moderne thaumaturge du Nord », et qui donnait à ce moment-là des séances chaque soir au théâtre lyrique de Liverpool, déclara le lendemain qu' « il acceptait la pleine responsabilité d'une tentative

d'hypnotiser le revivaliste ». « J'ai envoyé, dit-il, un de mes assistants au meeting du Sun-Hall pour essayer d'hypnotiser Evan Roberts, et j'ai le plaisir d'informer M. Roberts que l'homme qui a fait la tentative n'a pas encore été frappé par Dieu et est encore tout à fait bien. »

Je dois confesser qu'au cours de mon voyage en Angleterre et au Pays de Galles, j'ai trouvé quelques Anglais sceptiques qui m'ont dit : « L'assertion du Dr Bodie est une blague. Lorsqu'il a lu dans les journaux la conduite excentrique d'Evan Roberts au Sun-Hall, il s'est dit : Tiens ! voilà pour moi l'occasion de me tailler une petite réclame. Je vais dire que c'est moi qui l'ai hypnotisé. Oui, mais on sait bien que je ne pouvais être au Sun-Hall, puisque je donnais à cette heure-là une séance au Théâtre Lyrique... Eh bien ! je vais dire que j'ai envoyé un de mes « assistants. » Personne ne pourra me convaincre de mensonge. » — En revanche, j'ai trouvé d'autres Anglais convaincus de la possibilité et de la réalité de la tentative d'hypnotisation, même parmi les moins « emballés » pour le Réveil et les moins suspects de désirer *a priori* voir les prédictions d'Evan Roberts vérifiées : « Les sceptiques, m'ont-ils dit, sont ceux qui ne sont pas au courant des phénomènes d'hypnotisme, de suggestion, de télépathie. Pour qui est au courant de ces choses-là, il n'y a aucune raison de mettre en doute la sincérité et le sérieux à la fois d'Evan Roberts et du Dr Bodie. »

Dans tous les cas, il est intéressant de recueillir l'opinion du Dr Bodie sur Evan Roberts. Il l'a fait connaître dans une interview curieuse publiée dans les journaux et que j'ai lue à Cardiff le lundi 10 avril, le jour même de mon arrivée au Pays de Galles :

« Depuis quelque temps, a dit le Dr Bodie à un représentant du Liverpool Freeman, j'ai étudié avec soin le pouvoir d'Evan Roberts, qui m'intéresse grandement. Laissez-moi

dire d'abord que j'ai le plus grand respect pour le travail de l'Eglise. J'ai été personnellement éduqué pour le ministère de l'Eglise écossaise, et je serais, j'espère, le dernier à vouloir rabaisser l'œuvre des ministres. Eh bien ! j'en suis venu à ces conclusions au sujet d'Evan Roberts : C'est un hypnotiste d'un grand pouvoir. De cela, j'en suis convaincu. C'est sa faculté de mesmérisation, et l'air de mystère qu'il affecte, qui lui donnent sa maîtrise extraordinaire sur les auditoires. Il les approche et les affecte en se jetant d'abord lui-même dans un état hypnotique, c'est ce qui explique son silence et sa concentration pendant qu'il est sur la plate-forme, et c'est ce que confirme l'état d'épuisement dans lequel il tombe ensuite. Il descend d'une race adonnée au mysticisme depuis des générations, car il n'y a pas de lieu où la puissance occulte fasse plus appel à l'esprit qu'en Galles. Il n'y a pas de doute qu'Evan Roberts mesmérise réellement la majorité de ceux qui sont prêts à s'abandonner au pouvoir mystérieux ; et quoiqu'il puisse prétendre qu'il est fondé à employer les suggestions hypnotiques pour attirer les gens à la religion, il abuse grossièrement, à mon sens, d'un don qui n'a jamais été destiné à contraindre religieusement nos semblables. Si Evan Roberts, en se jetant lui-même dans ces trances hypnotiques, le fait sans intention explicite, il est un monomane. S'il le fait intentionnellement, le cas est pire. En appliquant constamment la suggestion hypnotique aux personnes de volonté faible qui lui servent de médiums sensibles, il leur fait beaucoup de mal, et n'aide nullement la cause de la religion. »

Mais il y a eu un second incident dramatique au meeting du Sun Hall. Pendant que le meeting était éprouvé, Evan Roberts était en train de prédire des conversions, lorsque tout à coup son front se rembrunit, et il déclare qu'un homme s'est plaint du dérangement d'être obligé de lever la main (1) pour cueillir une si glorieuse moisson. « La

(1) On verra plus loin, par le récit des réunions auxquelles j'ai assisté moi-même, que les invitations à se lever, à lever la main, à se rasseoir, puis à se lever de nouveau, etc., etc., se multiplient et se pro-

» personne qui est coupable de cela, doit demander tout de » suite pardon à Dieu. » Tous les chants, toutes les prières sont immédiatement arrêtés par le revivaliste dès qu'ils tentent de commencer, et Evan Roberts déclare que l'Esprit a commandé à l'homme qui avait grommelé de se lever et de se confesser devant la congrégation. Puis il dit : « Tel » est le message. Vous pouvez en faire ce que vous voudrez, » mais si vous ne vous levez pas, ne soyez pas surpris si » votre bras se déssèche et vient à pendre à votre côté de » telle sorte que vous ne serez plus capable de le lever » jamais. Faites comme il vous plaira, mais ce serait là » porter le signe de votre désobéissance toute votre vie. » Le Rév. Williams, là-dessus, émet la remarque que des choses tout à fait aussi étranges que celle-là se sont passées à des réunions précédentes et ont été vérifiées. Mr Evan Roberts : « Le coupable veut-il se lever et se confesser? Ce » n'est pas un Anglais. C'est un Gallois — ce n'est pas une » Galloise. Ce n'est pas un membre, ce n'est pas un diacre, » mais un ministre. Ce n'est pas un simple prédicateur, c'est » un ministre. Je ne serais pas surpris de le voir sur cette » plateforme ; en fait, il est sur cette plateforme (1). Priez » Dieu de le courber (plygy). » Aussitôt des douzaines de prières simultanées jaillissent de tous les côtés de l'édifice. Pendant qu'elles sont en train, un ministre baptiste, H.-R. Roberts, demande s'il n'est pas possible d'avoir le

longent quelquefois pendant un temps interminable, véritable et fatigante gymnastique collective.

(1) On saisit ici sur le vif (comme on a pu le faire d'ailleurs dans quelques autres exemples déjà cités) les *approximations successives* par lesquelles Evan Roberts, exerçant sa faculté prophétique de lecture de pensées, arrive peu à peu à identifier celui qu'il a en vue. Nationalité, sexe, fonction (pasteur ou laïque), endroit de la salle où se trouve l'individu : tout cela arrive peu à peu à la connaissance d'Evan Roberts, qui formule tout haut les révélations à mesure qu'elles lui parviennent. Là où lui voit des révélations progressives de Dieu, il est très permis de voir l'épanouissement progressif d'une divination télépathique purement naturelle.

nom afin que le blâme ne retombe pas sur tous les ministres indistinctement, ou, du moins, si on ne donne pas le nom publiquement, la personne ne pourrait-elle pas être prise en particulier pour qu'on prie avec elle? « Quant à » moi, ajoute malencontreusement le ministre, ma propre » conscience est claire. » Ce qui provoque cette riposte cinglante d'Evan Roberts : « Si votre conscience est claire, » pourquoi éprouvez-vous le besoin de le dire, ami? » Un autre ministre, un congrégationaliste, nommé lui aussi Roberts, se lève sur la plateforme et déclare avec irritation que samedi dernier et aujourd'hui on a attaqué des ministres... « Asseyez-vous », interrompt Evan Roberts. Mais le pasteur O. L. Roberts, insiste sur le droit qu'ont les ministres de se défendre. De partout retentissent des cris : « Honte! honte! » Et Evan Roberts, accompagné de sa sœur et de Miss Annie Davies, quitte la réunion qui devient toujours plus tumultueuse. Le Rév. Williams réussit pourtant à rétablir un peu de calme, et dit qu'il aurait été préférable que chaque ministre y regardât à deux fois avant d'entreprendre de poser des questions à un homme tel que Mr Evan Roberts. Une voix : « Mais pourtant il n'est qu'un » homme... » — « Vous n'avez pas besoin de nous le dire, » reprend le Rév. Williams... « S'il nous accuse, nous de- » vons nous défendre », proteste un ministre. « Mais pour- » quoi devez-vous vous défendre? » demande Williams. « Des choses étranges ont été dites cette semaine par » Mr Evan Roberts, et chaque fois la confirmation est arrivée » de là d'où on ne l'attendait pas... » Et le Rév. Williams rappelle les cas où les assertions de Roberts se sont trouvées vérifiées (les remarques de l'avocat sur les pasteurs, le moqueur socialiste de Seacombe, etc.). « Je serais le der- » nier à dire que Mr Evan Roberts a un pouvoir surnatu- » rel pour découvrir ces choses, mais il est remarquable » de voir que chaque fois ce qu'il dit se trouve vérifié... » Et il ajoute quelques mots qui réussissent à calmer les gens;

le meeting est mis à l'épreuve, et après la récitation de l'Oraison dominicale, l'assemblée se disperse.

Les admirateurs d'Evan Roberts déclarent que sans doute les scènes du Sun-Hall semblent contraires à tout ce qui constitue l'idée que l'on se fait généralement d'un service religieux. Mais, ajoutent-ils, « l'histoire est du côté du Revi-» valiste. Lorsque les changeurs et les vendeurs de pigeons » furent expulsés du temple, les orthodoxes (il s'agit d'orthodoxes en matière ecclésiastique, non d'orthodoxes en matière dogmatique), doivent s'être plaints du désordre » et avoir blâmé les paroles prononcées par le Maître. » (*Revival number*, 15 avril). Il faut observer qu'ici, comme toujours, l'assertion d'Evan Roberts n'a pas tardé à recevoir sa confirmation. A la fin de la réunion, deux ministres se sont approchés du Rév. Williams et lui ont dit qu'Evan Roberts avait parfaitement raison, qu'eux-mêmes avaient entendu deux ministres causer avant qu'Evan Roberts fît une remarque à ce sujet, et que l'un d'entre eux grommelait, se plaignant à l'autre des invitations fréquentes qui étaient faites de lever les mains. Et la brochure du *Western Mail* fait remarquer à ce propos que, durant la scène, le Rév. W.-O. Evans avait demandé à haute voix au revivaliste : « Mr Roberts, que voulez-vous dire par cwyno (se » plaindre)? Est-ce que ç'a été un murmure imperceptible, » purement intérieur, dans l'esprit de quelqu'un, ou la per-» sonne à laquelle vous avez fait allusion a-t-elle proféré » verbalement quelque murmure? » Le revivaliste, sans une seconde d'hésitation, avait répondu : « La personne s'est plainte à un autre. »

Ainsi une autre des déclarations d'Evan Roberts a été vérifiée, quoique les gens en question fussent assis si loin de lui qu'il lui ait été matériellement impossible d'entendre leur conversation.

Le nom du ministre qui avait grommelé d'être invité à lever si souvent la main est maintenant définitivement

connu, assurent les journaux. C'était un ministre de Liverpool. C'est ce qui est attesté par deux autres ministres, dont l'un a écrit au Rév. Williams.

Tout de même, ce sont là des réunions bien étranges, et l'on s'explique que, lisant dans le journal le récit de la séance du Sun-Hall, pendant un voyage en chemin de fer, Sir Alfred Jones, qui appartient à une Compagnie maritime, ait été tellement impressionné, qu'il soit descendu à la station suivante pour aller télégraphier à Evan Roberts : « Voyant à quel point vous avez besoin de repos et de changement d'air, je me fais un plaisir de mettre à votre disposition deux cabines de première classe pour vous et l'un de vos amis, si vous voulez aller faire une excursion en bateau aux îles Canaries ou à la Jamaïque, le tout gratuitement. »

Mardi, 11 avril. — Evan Roberts va assister dans l'après-midi à une réunion de dames (meeting for women) à laquelle il semble pourtant que les messieurs sont admis. Il reste longtemps silencieux. Bientôt il montre des signes de détresse. Quand il se décide à parler, il est sous l'empire d'une profonde émotion. « Il y a quelqu'un ici, déclare-t-il, » qui a résisté depuis quelque temps et qui continue de » résister aux impulsions de l'Esprit qui le pousse — ou la » pousse à se consacrer aux missions étrangères. » (Sensation dans l'assemblée). « Je ne puis parler davantage à » cause de cette désobéissance. Il y a des millions de païens » dans le monde qui ignorent l'Evangile, et pourtant il y a » quelqu'un dans cet édifice qui a refusé de leur porter la » lumière. Il — ou elle — doit demander pardon tout de » suite. » Alors se passe une scène émouvante. Avant l'arrivée du revivaliste, une jeune dame, dans la chapelle, avait prononcé une prière d'une remarquable ferveur. A la surprise de tous, c'est elle qui se lève en sanglotant lamentablement, et qui confesse publiquement qu'elle a été coupable de la désobéissance dénoncée. Depuis trois ans, elle se sent poussée à s'offrir pour la mission sur les collines de

Khassia (Assam), mais son amour pour sa famille et ses amis a été plus fort. Elle a aimé son *home* plus que le Christ. Alors elle se met à prier, à implorer le pardon : « Seigneur, » je cède, je cède (I surrender), fais de moi ce que tu » veux. » — « Bendigedig ! (béni soit Dieu !) » s'écrie le revivaliste avec joie. Mais une seconde après, il se laisse tomber en pleurant et en sanglotant dans la chaire : toute la congrégation est profondément remuée par cette scène pathétique. Redevenu maître de lui-même, Evan prononce une allocution sur le devoir de soutenir les missions étrangères.

C'est le soir de ce même jour qu'éclate, dans toute son intensité, le démêlé d'Evan Roberts avec l'Eglise libre de Liverpool. La crise avait été déjà préparée dans des réunions antérieures :

Dans la réunion du 31 mars, tandis que quelqu'un prie demandant à Dieu de venir plus près, Evan Roberts ouvre la Bible de la chaire, la feuillette rapidement comme s'il cherchait un texte qui lui échappe, et a l'air désireux de parler. L'auditoire commence de chanter un hymne, mais il l'arrête en disant que Dieu ne s'approchera pas jusqu'à ce que quelque chose soit éclairci et enlevé. Il y en a quelques-uns ici, déclare-t-il, qui ne peuvent pas prier l'Oraison dominicale. Ils peuvent la dire, mais il ne peuvent pas la prier, parce qu'ils ne pardonnent pas aux autres leurs offenses envers eux.

« Ne pensez pas que ce soit de l'imagination, ne dites pas que c'est de la fantaisie, c'est de la connaissance. Ils sont ici, aussi sûr que je suis ici, aussi sûr que Dieu est ici. Il y aura un temps amer pour quelques-uns d'entr'eux, à moins qu'ils ne pardonnent. Je ne puis les forcer à pardonner. Je ne puis que les inviter. Qu'ils pardonnent immédiatement, ou qu'ils disent à Dieu qu'ils ne le peuvent pas et lui demandent de les fortifier. Il est impossible d'adorer sans pardonner. »

Ces déclarations produisent une grande agitation : des prières frénétiques et simultanées jaillissent de tous les points de l'auditoire : « Courbe-les, Seigneur... Oh! par-» donne-nous et fortifie-nous pour que nous puissions » pardonner... » « Pardonne notre hypocrisie !... » « Courbe « la congrégation entière!... » L'assemblée entonne un hymne, mais Evan Roberts arrête le chant en répétant : « Il faut qu'il y ait une éclaircie (clearance). » Cris, pleurs, prières de l'assemblée. Evan Roberts s'interpose de nouveau et déclare que ceux auxquels il fait allusion sont des hommes importants, et qu'ils ne doivent pas être surpris s'ils sont écrasés et si leurs noms lui sont donnés pour qu'il les révèle... « Dieu, ajoute-t-il, se révèle lui-même par des moyens merveilleux en ces jours. » De nouvelles prières s'élèvent. Dans le nombre, la prière d'un jeune homme se fait spécialement remarquer. D'après le *South Wales Daily News*, c'est un des fonctionnaires principaux de l'Eglise libre de Galles, le corps qui s'est récemment détaché des Calvinistes Méthodistes à Liverpool. Il a pris une part éminente dans la pénible controverse qui a précédé cette séparation. C'est là, d'après le même journal, une lueur jetée sur ce qui se passe. Est-ce que des chefs (leaders) hostiles sont dans cette réunion, avec les cœurs encore remplis d'amertume et de rancune ? « Unis-nous, ô Seigneur, unis-nous », demande le jeune homme d'une voix perçante ; et il répète à plusieurs reprises son cri, suivis d'*amens* retentissants. « Nous sommes dans une confusion désespérée, Sei-» gneur ; ramène-nous à quelque semblant d'ordre. Nous » avons une peur mortelle de quitter cette réunion, jusqu'à » ce que nous soyons assurés que nous sommes tous frères » et sœurs en Christ. Courbe-nous jusqu'à ce que chaque » église dans le district soit prête à coopérer pour les pro-» grès de Ton Royaume. » Est-ce une allusion à la récente décision du Conseil des Eglises libres galloises de Liverpool de ne pas admettre l'Eglise libre galloise dans ses

rangs? D'autres déclarations semblent orientées dans le même sens. Le jeune homme, rendant grâces de ce que, quant à lui, il peut pardonner, demande que le même pouvoir soit donné aux autres, s'il y en a ici. « Oui, il y en a, » dit Evan Roberts. Un chant est entonné. Evan Roberts l'arrête : « Ne chantez pas, s'il vous plaît, ce n'est pas » encore clair. Il y en a encore qui refusent de pardonner, » qui résistent aux impulsions de l'Esprit. » Les lèvres du revivaliste remuent, et toute son attitude indique une prière silencieuse, passionnée, offerte par lui pour d'autres. « Quelqu'un, dit-il, pourrait penser que je n'aurais pas dû » intervenir dans la réunion, et aurait préféré le « hwyl », » mais purifier et nettoyer le meeting est plus important. » A plusieurs reprises il déclare qu'il y en a encore quelques-uns qui n'ont pas pardonné, et puis il donne le message : « Je suis contre vous, dit le Seigneur. » Quelques instants après, la congrégation tout entière répète à haute voix en gallois, puis en anglais, l'Oraison dominicale, et Evan Roberts, rayonnant de joie, déclare que l'Esprit permet de chanter le cantique : *Que tout genou soit plié...* « Chan- » tez-le, dit-il, avec autorité et pouvoir. » A partir de ce moment, le meeting reprend l'allure habituelle.

Le 7 avril, M. Parker, qui a assisté à la réunion du *Sun Hall*, fait dans l'Evangéliste le récit suivant :

« Dans le compartiment où nous avions pris place le même soir pour venir à Londres, se trouvait une personne qui avait assisté à la réunion, et qui nous a dit sa surprise d'y voir un homme qui avait été exclu de l'Eglise pour cause d'intempérance, et qui même avait occasionné un schisme déplorable. Cet homme, paraît-il, pour faire obstacle aux réunions d'Evan Roberts, avait fait imprimer secrètement des cartes d'entrée qu'il avait distribuées à ses adhérents, et, par ce moyen malhonnête, lui et ceux de son parti avaient pu pénétrer dans la salle. »

L'homme dont il s'agit est le Rév. W.-O. Jones, ministre

surintendant de l'Eglise libre galloise. Je n'ai pas eu le moyen de vérifier les deux accusations portées contre lui.

Le lundi 10, lorsqu'Evan Roberts, après une heure de silence, se lève pour parler, il ouvre, il ferme sa Bible, à plusieurs reprises ; puis déclare : « Je n'ai pas la permis-
» sion de lire le verset. Je ne puis pas. Mais pourquoi ?
» Quelques-uns d'entre vous savent pourquoi. Pouvons-
» nous dire que tout est clair entre nous et nos semblables
» et entre nous et le ciel ? Non. Et c'est la raison pour
» laquelle je ne puis lire le verset. »

Les assistants se demandent en vain quel est le mystérieux verset dont il s'agit ; ils ne reçoivent aucun éclaircissement. Un nouveau converti se dresse sur ses pieds, et demande à Dieu de « chasser le diable de ce lieu ce soir.
» Il n'a aucun droit d'être ici, Il est ici sous de faux pré-
» textes ; qu'il sorte ! qu'il sorte ! » En continuant sa prière, il fait allusion au récent schisme qui a séparé les églises galloises de Liverpool, et prie pour qu'un esprit de pardon puisse prévaloir de tous les côtés. Comme dans les occasions antérieures, toute allusion à ce sujet brûlant est promptement suivie d'une tentative de chant. Un ministre entonne un hymne, mais sans succès. Evan Roberts, qui fait peine à voir, tant le paroxysme qui l'a saisi est intense, arrête le chant. « Il y a ici quelque chose de terrible qui ne
» va pas, crie-t-il. Je l'ai senti dès que je suis entré, et le
» poids que j'ai supporté pendant la dernière heure a été
» presque intolérable. »

Une femme, puis un ministre, prient Dieu d'écarter les obstacles. Un Anglais qui ne se rend évidemment pas compte de ce qui se passe, récite un cantique anglais et puis se met à le chanter. Mais Evan Roberts s'y oppose : « Non, mon ami, nous ne devons pas chanter. Nous ne
» pouvons pas chanter maintenant. » Alors le Rév. W.-O. Jones, dont nous avons déjà eu et dont nous aurons encore l'occasion de parler, se met à prier le Seigneur

« de soumettre tout ce qui peut être dans leurs cœurs — toute obstination et tout orgueil — et de le rendre, lui, le Rév. Jones, comme un enfant. » « Tu sais toute l'affaire qui est arrivée dans cette cité, continue-t-il ; fortifie-moi et pardonne à chacun tout ce que chacun et moi-même nous avons fait et tout ce que j'ai pensé qu'ils avaient fait contre moi. Tu sais que j'ai essayé de faire ainsi, ô Dieu, et oh ! aide-les à me pardonner tout ce qui était déplacé et tout ce qu'ils ont considéré comme déplacé. Fonds nos cœurs ; aide-nous à nous unir dans un seul cœur, à travailler ensemble pour l'amour de notre Sauveur. Enflamme-nous du désir de sauver le monde, et de te donner toute la gloire. O Seigneur, visite cette cité plus puissamment que tu ne l'as jamais fait déjà. »

Pendant cette prière, on ne peut voir Evan Roberts qui est assis et incliné dans la chaire, mais on l'entend sangloter amèrement. Evan Roberts reste silencieux encore quelque temps, pendant que des prières se succèdent et que le Rév. Williams fait une petite allocution optimiste. Quelqu'un demande : « Pouvons-nous chanter maintenant ? »

« Non, dit Roberts, pas encore ; la place n'est pas claire... Vous pouvez prier autant que vous voudrez, car il est nécessaire de produire une éclaircie (clearance), non seulement pour ce service, mais pour l'avenir... J'ai vu à des services tels que celui-ci la pression devenir si forte que ceux qui étaient coupables de faire obstacle étaient forcés de se lever et de se confesser. Il se peut qu'il en soit ainsi ce soir, comme aussi le contraire est possible, car Dieu préfère ensevelir nos fautes plutôt que de les exposer... »

Enfin nous arrivons à notre mardi 11, réunion du soir. Ce jour-là, par extraordinaire, il y a eu deux réunions dans la journée, et il serait bien possible que cet excès ait tendu d'une manière démesurée les nerfs d'Evan Roberts et soit en partie responsable des événements du soir. — Evan

Roberts, presque aussitôt arrivé, se dresse dans la chaire, arrête le chant et demande : « Est-ce que ce lieu est clair? » J'ai peur que non. Est-ce que nous sommes venus ici » pour voir seulement, au lieu de venir pour adorer le » Dieu vivant? Est-ce que nous sommes venus ici pour » être divertis, au lieu de venir pour être sanctifiés? » — Une pause. — « Non, ce lieu n'est pas clair. Qu'est-ce, mes amis? » demande le revivaliste sauvagement. Et il se penche sur la chaire, la figure toute rouge, congestionnée, les veines gonflées. « Il y a, déclare-t-il, quelque chose d'extraordinaire qui ne va pas. »

Quelqu'un commence une prière : « S'il y a ici quelque » chose qui pèse sur ce... » — « Ne dites pas *si*, interrompt Roberts, ne dites pas *si*. » Et il s'assied pleurant et criant : « O Seigneur, courbe-les! » Ses grands sanglots sont terribles à entendre. Le Dr M'Affee qui l'a suivi de près depuis son accident de voiture jeudi dernier, se précipite à son secours. « O Seigneur, s'écrie Evan Roberts avec désespoir, c'est plus que je ne puis porter! » Puis il dit à l'assemblée : « C'est le fardeau le plus pesant que j'aie encore porté », et il s'arrête. On prie partout dans l'édifice. Evan Roberts, au milieu de violents sanglots, s'écrie : « Il est difficile d'obéir » toujours à Dieu; mais je dois le faire. Il n'est pas » aisé de le dire. Amis, priez pour que j'aie de la » force. » — « L'obstacle, dit-il un peu plus tard, est le » même que hier soir. Je dois donner le message. Vous » pouvez le croire ou ne pas le croire. Vous pouvez faire » comme vous voudrez, amis. » Et il succombe de nouveau à son émotion. A la fin, comme s'il faisait appel à toute son énergie pour se vaincre lui-même, il dit :

« Dieu m'a confié ce message il y a plusieurs jours, mais c'est seulement ce soir qu'il doit être révélé. Le message se rapporte à l'Eglise libre galloise. Voici le message. Faites-en ce que vous voudrez. Il vient directement de Dieu : Les fondations de cette Eglise ne sont pas sur le Roc. (Sensa-

tion.) Les fondations de cette Eglise ne sont pas sur le Roc. (Une voix : O Dieu, écarte l'obstacle !) Vous pouvez faire ce que vous voudrez de ce message, » répète-t-il.

La sensation produite par cette déclaration est extrêmement pénible. Plusieurs membres de l'Eglise libre sont présents dans l'auditoire. Depuis que la mission a commencé, des douzaines d'entre eux ont pris part aux réunions par leurs prières et leurs chants. Il se trouve que le Rév. W.-O. Jones qui a prié la veille, et dont le « cas » a conduit jadis à la séparation de l'Eglise libre en 1901, n'est pas là. Il a été présent à presque chaque réunion depuis l'arrivée de Roberts. Celui-ci parle de nouveau :

« Vous pouvez répéter mon message dès que vous voudrez. Les gens de l'Eglise libre m'ont envoyé beaucoup d'invitations à aller à des réunions chez eux ; mais l'invariable réponse que j'ai reçue quand j'ai prié à ce sujet a été un péremptoire : non. Un d'entre eux est venu me trouver hier soir, mais je n'ai pas la permission d'aller à eux. C'est là le poids qui a pesé sur moi la nuit dernière et tout aujourd'hui. J'aurais préféré n'avoir pas à délivrer ce message, mais il fallait que quelqu'un le dise ! Quand Dieu me confie un message, je ne puis le retenir. Délivrer des messages agréables est délicieux. Il est glorieux, par exemple, de prédire des conversions. Une ici, une là, une là-bas ; mais si nous avons la permission de dire des messages agréables, nous devons être prêts à délivrer les messages désagréables. Il est agréable d'amener le monde dans l'Eglise, mais nous devons d'abord purifier l'Eglise et la mettre d'aplomb. »

Un homme âgé près de la chaire se met à prier avec beaucoup de tendresse, rendant grâces de ce que le Roc des âges demeurait, et de ce qu'il était possible de placer l'Eglise libre sur les bonnes fondations.

« J'ai délivré le message, reprend Evan Roberts. Merci à

Dieu de ce qu'il m'a donné la force de le faire. Ne pensez pas que j'aie agi avec précipitation en le proclamant. J'aurais préféré ne pas le faire. Mais si je ne l'avais pas fait j'aurais été rejeté. J'ai eu déjà de terribles messages. Le plus terrible message que j'aie jamais eu a été à Cwmavon, où j'ai dû dire qu'une âme s'était perdue à cause de la désobéissance de quelqu'un. J'ai eu à dire cela, et j'ai eu à dire ceci ce soir. Je savais que ça allait être un terrible service. Je l'ai senti tout l'après-midi. Je l'ai senti quand je suis sorti de la sacristie pour entrer ici. Je me sentais presque trop faible pour marcher, mais c'est tout passé maintenant. Grâces à Dieu, la paix et l'unité sont toujours possibles. *Diolch iddo.* »

Le Rév. John Williams, l'hôte d'Evan Roberts, qui est aussi secrétaire de l'Assemblée générale des calvinistes méthodistes, croit alors devoir se lever pour protester qu'il n'est pour rien dans ce qui vient de se passer et que ce n'est pas lui qui a poussé Evan Roberts à attaquer l'Eglise libre. Evan Roberts se dresse. Changement à vue. Il est tout souriant. Il rit joyeusement et son rire est contagieux. Mais tout à coup il redevient sérieux.

« Ne pensez pas, amis, dit-il, que je sois tombé si bas que d'être enseigné par l'homme. Je ne répète jamais du haut de la chaire ce que l'homme me dit, mais uniquement ce que Dieu m'ordonne de déclarer. Quand j'ai reçu la première demande de l'Eglise libre, quelle a été la question ? Est-ce que Jésus est là ? S'il y est, j'irai. Je me rappelle ce jour-là très nettement, c'était pendant mon temps de silence à Neath. Je me soucie peu de l'endroit où je vais pourvu qu'il y vienne des gens. Je ne regarde pas à la dénomination. Si j'ai un message, je le donne. Qu'est-ce que cela me fait à moi, si Dieu le donne ? Nous devons avoir une Eglise qui marche droit, une Eglise propre, et chaude, et purifiée. Il est temps de purifier l'Eglise... Avant d'entrer, je disais que quelque chose de terrible allait se passer, mais je ne savais pas ce que c'était. J'ai eu à déclarer le message ou à être brisé en pièces, et — ajoute-

t-il avec un rire joyeux qui résonne à travers l'édifice bondé d'assistants, — je ne désire pas que cela arrive encore. »

La congrégation se joint au rire d'Evan Roberts. Et le meeting finit bientôt après.

On voit par ce récit qu'Evan Roberts — et le Rév. Williams aussi — ignorent profondément le mécanisme du subconscient dans la vie de l'esprit. Le Rév. John Williams s'est fortement défendu d'avoir poussé Evan Roberts à cette dénonciation. Et les gens de l'Eglise libre ont déclaré qu'ils croyaient le Rév. John Williams sur parole et acceptaient sa déclaration sans réserves. Mais le Rév. Williams a reconnu qu'il avait causé de l'Eglise libre avec Evan Roberts et à plusieurs reprises : « Je lui ai demandé de ne » rien dire au sujet de la sécession. Cela a été sur son » esprit pendant longtemps. » Sans se douter du résultat, le Rév. Williams a *chargé* le subconscient de Roberts et a préparé involontairement « *la bombe* ». A son tour, Evan Roberts confirmant les paroles du Rév. Williams, a dit : « Ne pensez pas que je sois tombé si bas que d'être ensei- » gné par l'homme (1). Je ne répète jamais du haut de la » chaire ce que l'homme me dit, mais simplement ce que » Dieu m'ordonne de déclarer. » Traduisez : Evan Roberts ne rapporte jamais consciemment ce qu'un homme vient de lui dire et ce qu'il se rappelle, de par sa mémoire réfléchie, lui avoir été dit par un homme, mais sans s'en douter, lorsqu'il croit se borner à énoncer un message de Dieu, il énonce un message qui lui vient de son subconscient où se

(1) Est-ce donc un si grand crime d'être enseigné par l'homme ? Mais c'est qu'Evan Roberts reproduit en soi l'état d'âme d'un saint Paul disant : « Je vous déclare que l'Evangile qui a été annoncé par moi n'est pas de l'homme, car je ne l'ai ni reçu ni appris d'un homme, mais par une révélation de Jésus-Christ. » Gal. I, 11-12). Evan Roberts nous aide à comprendre psychologiquement saint Paul !

sont emmagasinées les impressions produites par ses conversations avec tel ou tel.

La déclaration d'Evan Roberts — la bombe de Roberts ont dit quelques journaux (Roberts'Bombshell) — a produit une grande sensation dans Liverpool. Le Rév. W.-O. Jones a dit à un journaliste qu'il n'attachait aucune importance au prétendu message divin d'Evan Roberts et que cette dénonciation n'aurait aucune influence fâcheuse sur le développement de la jeune dénomination. Il a déclaré que l'Eglise libre avait tenu des réunions de Réveil avant l'arrivée d'Evan Roberts et que dans ces réunions il s'était opéré plus de conversions que dans toutes les autres Eglises galloises de Liverpool réunies.

« Je n'étais pas décidé, a-t-il ajouté, quant à la question de savoir si je prendrais part aux meetings d'Evan Roberts ou non, mais j'ai été pressé de le faire, et pour montrer que nous étions prêts à pardonner, plusieurs de nos membres ont essayé de voir Mr Evan Roberts, après son arrivée à Liverpool. Ils se sont présentés à la maison où loge Evan Roberts, mais n'ont vu que le Rév. D. Phillips, de Tylorstown, qui leur a toujours donné à croire que si je participais aux réunions, tout serait arrangé. On leur fit comprendre que tel était le sentiment d'Evan Roberts lui-même. Personnellement, j'avais tout le temps des soupçons et je n'ai jamais essayé d'approcher Mr Evan Roberts, ni par lettre ni autrement. Mes gens me pressaient toutefois de suivre les meetings, et c'est pour cela que j'ai participé à la réunion lundi soir... Je ne crois pas que Mr Roberts ait un pouvoir surnaturel ou que ses messages soient authentiques, quoique je sois persuadé que Roberts le croit. Dans toutes mes lectures je n'ai jamais rencontré aucun exemple d'occultisme ainsi employé pour la propagation de de la religion chrétienne. Je ne comprends certainement pas Evan Roberts. »

Dans une autre interview, le Rév. Jones a prononcé ces paroles qui contiennent une grande part de vérité :

« Oui, je crois qu'Evan Roberts est sincère, mais il a pris un tour dangereux ces derniers temps. La première chose de lui que je n'ai pas aimée a été sa semaine de silence. Puis il y a eu cet incident dans le sud du Pays de Galles où il a dit qu'il ne servait de rien de prier pour un certain homme, car il était perdu. Mais le meeting du Sun Hall a mis le comble... Je ne suis pas effrayé de l'effet produit sur notre congrégation. Les attaques de Roberts auront pour effet de l'accroître. A Liverpool, plusieurs des membres de l'Eglise calviniste méthodiste sympathisent fortement avec nous. Il y a aussi une forte sympathie pour nous dans tous le nord du Pays de Galles, et je suis convaincu que la mission d'Evan Roberts là est ruinée. » Le Rév. Jones a encore blâmé Evan Roberts de pratiquer à l'excès des manœuvres hypnotiques avec ses yeux. « Toute cette façon de regarder les gens, toutes ces allures mystérieuses ressemblent à s'y méprendre à l'hypnotisme... »

Un des partisans et soutiens du Rév. W.-O. Jones, Mr Rees, déclare que l'effet immédiat de cette attaque sera simplement de grouper plus fortement et de rendre plus actifs les membres de cette congrégation qui compte environ deux mille adhérents.

« Plus la base rationnelle d'une accusation est faible, dit-il, et plus on est enclin à invoquer l'autorité de Dieu. Les principes et croyances de l'Eglise libre sont ceux qui sont à la base de toutes les Eglises évangéliques de ce pays, et la différence entre notre Eglise et le corps calviniste méthodiste est une différence plutôt d'organisation que de n'importe quoi d'autre. »

L'Eglise libre possède sept chapelles à Liverpool, Birkenhead et Bootle. Et pendant la mission d'Evan Roberts, le samedi 15, on a posé solennellement les fondations d'une huitième chapelle.

Bien des gens, à Liverpool, comptaient sur la visite d'Evan Roberts pour effacer les dissentiments et réconcilier à fond les calvinistes méthodistes et l'Eglise libre du

Rév. Jones. Certainement, la conduite d'Evan Roberts n'a pas amené ce résultat.

Le vendredi 14 avril, Evan Roberts assistait à une réunion composée uniquement d'hommes — la première de ce genre pour lui. Evan Roberts était resté assis silencieux dans la chaire pendant deux heures, lorsque, à 9 heures, un ministre de Liverpool prie pour que les lèvres d'Evan Roberts soient ouvertes afin qu'il puisse délivrer un message, quel qu'il soit, qui puisse brûler les âmes de la congrégation. Immédiatement après, de dessous l'une des galeries, sort une voix qui dit en gallois : « Je propose que nous terminions ce meeting; il est absurde de continuer comme cela. » Là-dessus le Rév. Daniel Hugues, ministre baptiste de Chester, saute sur ses pieds dans l'un des bancs de devant. « Très juste ! » s'écrie-t-il en anglais. Puis, parlant avec excitation en gallois et montrant la chaire, il dit : « Puis-je poser une » question à Evan Roberts? T'es-tu réconcilié avec ton » frère avant de venir ici? Pourquoi joues-tu avec des » choses saintes comme celles-ci ! » Ce discours dramatique est étouffé par le chant de la congrégation, qui, après un premier cantique, en chante un second. Les chanteurs sont dirigés par un étranger muni d'une grande barbe noire qui, à l'ouïe des paroles du Rév. Hugues, s'est précipité sur les marches de l'escalier de la chaire, et du haut de cette position joue le rôle de chef d'orchestre. Dans une conversation particulière, cet homme a déclaré qu'il était venu de Barry à Liverpool exprès pour protéger Roberts. « Mais, lui est-il » demandé, saviez-vous qu'il devait être attaqué ce soir? » — Non, répondit-il, je ne le savais pas, mais j'ai été » poussé ici, et il me semblait que je savais pourquoi je » devais venir. Je n'ai pu dormir les deux dernières nuits à » force de penser à Evan Roberts. » Pendant qu'on chante, le Rév. Daniel Hugues, interrogé, déclare que par « frère » il a voulu désigner non un frère par le sang, (Dan Roberts, par exemple), mais un frère spirituel : il a voulu demander

à Roberts s'il s'était réconcilié avec le Rév. Jones, le chef de l'Eglise libre galloise. Après le chant, plusieurs prières s'élèvent pour l'évangéliste et pour ses critiques, demandant plus de lumière et d'amour. Evan Roberts reste toujours silencieux — le corps penché en avant et la figure ensevelie dans ses mains. Le Rév. Daniel Hugues met son pardessus, comme s'il se décidait à partir, mais il change d'idée, car il reprend sa place. Miss Annie Davies chante le cantique de Newman (Lead, Kindly light). Evan Roberts lève la tête et regarde. C'est la première fois depuis deux heures qu'il laisse apercevoir son visage. Ce visage est tout éclairé de sourires. La scène qui vient de se passer n'a en aucune façon déconcerté le revivaliste. Après quelques chants et quelques prières, le Rév. Evans éprouve le meeting, tandis qu'Evan Roberts reste toujours silencieux et souriant. Au moment où on commence un chant, un autre ministre, assis à côté du Rév. Daniel Hugues, et qui est visiblement agité, essaie de parler à l'assemblée; c'est le Rév. H.-M. Roberts, de Rhydlydau : « Avant que nous chantions, s'écrie-» t-il, je veux dire que j'ai vu une vision de tout ceci avant » de venir ici... » Mais c'est trop tard, l'assemblée est partie, elle épuise son hymne. Le Rév. Roberts se tournant vers ceux qui sont près de lui, s'écrie : « Ceci n'est pas l'œuvre » du Saint-Esprit, c'est l'œuvre du génie de l'homme. » Le chant fini, le Rév. Evans déclare le meeting terminé et invite les assistants à quitter la chapelle. Ceux-ci n'obéissent guère, on dirait qu'ils pressentent une nouvelle scène. Evan Roberts est toujours en chaire. *Il n'a pas dit un seul mot pendant toute la réunion.* Tout à coup une sorte de tumulte se produit; le public s'aperçoit qu'au milieu de discussions dont le bruit confus arrive seul jusqu'à lui, on fait précipitamment descendre de la chaire Evan Roberts et les deux demoiselles revivalistes qui entrent dans la sacristie, dont la porte est fermée et gardée par un sévère portier. Pendant ce temps, le Rév. H.-M. Roberts discute chaude-

ment avec d'autres ministres dans le voisinage de la chaire. Il déclare péremptoirement qu'il « sait de source certaine » que le Réveil est de fabrication humaine (man-made) et » qu'Evan Roberts n'est pas guidé par le Saint-Esprit, » et il s'écrie avec excitation, s'adressant aux ministres qui l'entourent : « Plus de la moitié d'entre vous sont de mon » avis, si vous aviez le courage de vos convictions. » Soudain il s'élance sur une chaise, et, faisant face à l'assemblée, il s'écrie : « Avant que vous partiez, je désire expliquer... » L'assemblée ne lui permet pas de continuer. Des cris formidables retentissent : « Honte ! Asseyez-vous ! Jetez-le dehors ! Enlevez-le ! (Take that coat off !) » Et une demi-douzaine d'hymnes sont entonnés en même temps. Le tumulte et l'agitation sont à leur comble, et le pasteur de l'Eglise, pour expulser l'assemblée est obligé de les menacer de tourner le gaz. Alarmée par cette mesure, la foule se décide à sortir. Ainsi finit cette scène incroyable qu'un journal de Liverpool décrit très exactement dans le titre en grosses capitales de son article : REVIVAL DISCORD (Discorde revivaliste). Les étranges événements de la soirée sont le sujet des discussions de tous dans la rue, et le verdict général est qu'Evan Roberts et ses opposants, aussi bien les uns que les autres, sont des gens si extrêmement étranges qu'il est impossible de les comprendre, eux et leurs méthodes. Un ami d'Evan Roberts a déclaré que si celui-ci n'avait pas ouvert la bouche pendant toute la réunion, c'est que Dieu ne lui avait donné aucun message, et que dès le début il avait senti cette opposition et compris qu'elle ne demandait qu'un prétexte pour se déchaîner.

L'un des interrupteurs d'Evan Roberts, le Rév. Daniel Hugues, a publié dans les journaux une lettre pour développer le reproche qu'il avait adressé à Evan Roberts de ne s'être pas réconcilié avec son frère. Dans la critique qu'il fait de l'attitude d'Evan Roberts vis-à-vis de l'Eglise libre galloise, il y a beaucoup de choses qui paraissent très

justes et très vraies, du moins à un étranger. Mais ce qui dépare cette lettre, ce qui l'a empêchée de produire un très grand effet, c'est le ton ironique qu'elle affecte; c'est la façon dont le Rév. Hugues s'empare des phrases et termes favoris d'Evan Roberts pour les lui appliquer. La lettre se termine ainsi :

« Les visions ne sont pas le monopole d'Evan Roberts. J'ai aussi reçu une vision ; elle vient de Dieu. Je l'ai reçue, c'est vrai, sans éprouver des paroxysmes physiques devant des milliers d'adorateurs montés à un haut diapason, mais dans le calme de la présence du Dieu de justice, d'amour, et c'est son Esprit qui me pousse à écrire. Je souhaiterais de n'être pas appelé à le faire, mais c'est le message de l'Esprit. Evan Roberts peut en faire ce qu'il voudra ; il vient directement de Dieu ; le fardeau est trop pesant pour que je puisse le supporter, je dois le délivrer. « Frère Evan » Roberts, regardez à vous-même et demandez pardon ; » confessez l'amère injustice que vous avez perpétrée. Re- » cherchez le Rév. W.-O. Jones, jetez-vous à son cou et » pleurez, il sera prêt à vous pardonner. Avant de parler » de nouveau au nom de Dieu, faites en sorte d'être récon- » cilié avec votre frère dans le ministère. Vous avez exacte- » ment deviné que l'« obstacle » était là — dans le minis- » tère. Regardez encore plus près de vous, et contemplez-le » qui entre dans la chapelle lorsque vous, vous faites votre » apparition. » Esprit de bonté, pardonne à ce jeune homme la faute qu'il a commise en excitant une querelle au nom de Dieu. Seigneur, courbe-le (Lord, bend him). »

La parodie est sensible — et fâcheuse (1).

(1) Un journal de Svansea reproduit une lettre d'un correspondant qui signe « un non-conformiste dégoûté » et qui compare ce qui se passe aux meetings de Liverpool avec ce que l'on voit dans « une visite à la chambre aux horreurs chez Tussaud » ; il affirme que si on a enrôlé de nouveaux convertis, en revanche on a dégoûté un nombre bien plus grand de personnes de la religion et des églises ; et faisant allusion à la retraite prochaine d'Evan Roberts, il écrit : « Ce sera un problème

Dans une interview, le Rév. Hugues déclare qu'il a l'intention de suivre « ce jeune génie » à travers le pays, et de délivrer une lecture en anglais et en gallois intitulée : « Evan Roberts expliqué et démasqué ». Sur quoi un pasteur a écrit à un journal de Liverpool pour relever le manque de charité du Rév. Hugues, et rapprocher son projet de suivre Roberts pour le dénoncer de ville en ville de la conduite des Juifs d'autrefois qui s'attachaient aux pas de saint Paul pour contrecarrer son œuvre.

Quant à l'autre critique d'Evan Roberts, le Rév. H.-M. Roberts, il a quitté Liverpool le samedi 15, et est arrivé à Denbigh, se rendant à Llansannan où il devait prêcher le dimanche. Là, il est entré dans une auberge, mais dès qu'il s'est fait connaître à la propriétaire, celle-ci lui a refusé nourriture et logement. Il a trouvé finalement un abri dans une autre auberge, mais il a eu alors à subir les interviews des notabilités religieuses de la ville qui sont venues le blâmer vivement de sa conduite à Liverpool. Le dimanche, il s'est fait conduire en voiture à la chapelle où il devait prêcher. Pendant qu'il officiait, il a reçu un message d'une autre chapelle où il devait prêcher l'après-midi, Tanyfron, dans la même paroisse, lui disant que ses services n'étaient plus requis. Il est rentré à Denbigh dans un très grand trouble d'esprit ; les ministres qui sont venus le voir l'ont trouvé en larmes : il leur a confessé qu'il se repentait de sa conduite vis-à-vis d'Evan Roberts. Vers la fin de la journée, avec ses deux amis, il s'est rendu à Chester et a eu une interview avec le Rév. Hugues, le dénonciateur d'Evan Roberts ; mais le Rév. Hugues, lui, ne s'est pas laissé toucher et a refusé de se repentir. Puis le pauvre Rév. Roberts a

pour le revivaliste (à son retour de Patmos, ou de n'importe quelle île qu'il choisira pour aller se reposer) de savoir comment *remettre sur le roc* tous ceux qu'il a éloignés. »

Toujours la même tendance à parodier les expressions de l'évangéliste.

télégraphié à Evan Roberts : « Personne ne croit plus à votre sincérité que je ne le fais maintenant... » Evan Roberts et le Rév. Williams lui ont envoyé en réponse un long et encourageant télégramme qui se terminait par une exhortation « à prendre courage, à se revêtir de son armure et à travailler avec une pleine énergie. » Sur ces entrefaites, le meeting mensuel des méthodistes calvinistes de Merioneth (Est) a voté des remerciements et éloges à Evan Roberts et a convoqué le Rév. H.-M. Roberts au prochain meeting pour qu'il vienne expliquer sa conduite. Accablé de tous les reproches reçus et malgré le réconfort apporté par le télégramme du revivaliste, le Rév. Roberts a fini par tomber dans un état nerveux qui l'a obligé à aller prendre, lui aussi, du repos — comme Evan Roberts, pendant une certaine période. A un journaliste, il a expliqué qu'à Liverpool, ce qui l'avait mis hors de lui, c'était le silence prolongé d'Evan Roberts. Mais il comprend maintenant ce silence. Il se repent de sa conduite, et espère réparer sa faute par un ministère plus zélé. Il croyait aussi qu'Evan Roberts avait des sentiments peu charitables à l'égard du Rév. W.-O. Jones. Il reconnaît son erreur, car il a trouvé (found) qu'Evan Roberts aime W.-O. Jones, et l'interview qui, il faut le reconnaître, a tout le temps une allure assez singulière et montre que le Rév. Roberts n'est pas dans son équilibre mental et a besoin de repos, l'interview se termine abruptement par cette déclaration : « Dans » mon esprit Evan Roberts s'approche de mon idéal de » Jésus-Christ (comes up to my ideal of Jesus-Christ), et » certainement n'est pas loin de lui dans sa manière (in his manner). » Cette fois, le Rév. Roberts, après être allé trop loin dans la critique, va presque trop loin dans l'éloge! — Le Rév. Roberts a comparu ultérieurement devant le meeting mensuel des méthodistes calvinistes, a expliqué et condamné sa conduite, a demandé — et obtenu — son pardon.

C'est le lendemain même de la scène tumultueuse du vendredi 14 avril, c'est le samedi que j'étais moi-même à Liverpool.

J'ai eu la satisfaction dans un sens — la déception dans un autre — qu'aux deux réunions auxquelles j'ai assisté, non seulement il n'y a pas eu de désordres — on avait pris de sérieuses mesures de police pour les éviter — mais Evan Roberts n'a fait aucun usage du don prophétique : point de dénonciation pas plus que de prédiction.

Voici, du reste, le récit des deux réunions auxquelles j'ai eu le privilège d'assister :

Parti d'Aberdare le samedi matin, j'arrive à Liverpool à 3 heures de l'après-midi. A peine débarqué, je me hâte de chercher la maison du Rév. John Williams, l'hôte d'Evan Roberts. La porte est assiégée de visiteurs. Et la tâche de la domestique qui remplit les fonctions de portière est loin d'être aisée. Pendant que je suis là à attendre mon tour de parlementer, deux ou trois personnes arrivent successivement et attendent. Des tas de gens veulent voir Evan Roberts ou, à son défaut, le Rév. Williams. Mais celui-ci est un véritable cerbère, qui ne laisse pas déranger le revivaliste et qui ne se laisse pas non plus facilement approcher lui-même. Depuis une quinzaine de jours que Roberts est là, le Rév. Williams s'est habitué à éconduire les visiteurs. Il est maintenant tout à fait endurci. Pour moi, je n'essaie même pas de demander Evan Roberts. Je me rabats sur le Rév. Williams et prie la bonne de vouloir bien lui présenter ma carte. La bonne revient avec ma carte qu'elle me rend très honnêtement et m'annonce que le Rév. Williams refuse de me recevoir. Je m'informe alors s'il y a un meeting ce soir, et où. — « Il y en aura un ce soir, » à 7 heures, m'est-il répondu ; c'est dans l'église du Rév. » Williams, pas très loin d'ici, Prince's Road. — Mais je » n'ai pas de billet. Je suis venu de loin. Cela me serait » très désagréable de ne pouvoir être admis. Ne pourriez-

» vous demander pour moi un billet au Rév. Williams ou
» tout au moins vous informer si je pourrais avoir une
» place? — Oh! je ne puis aller déranger le Rév. Williams,
» mais avec votre carte de visite vous serez sûrement
» admis. Seulement, à votre place. j'irais tout de suite.
» Tenez, c'est dans cette direction. Tournez à droite et
» vous verrez du reste les gens dans la rue. Ils doivent déjà
» faire queue! » — Déjà! et c'est à peine 4 heures! J'avoue avoir eu une minute d'incrédulité. Mais enfin comme je n'ai rien de mieux à faire, je me rends, en effet, à l'église de Prince's Road. Quand je l'aurai trouvée, je pourrai sans doute me promener un peu dans Liverpool. Dès que j'ai découvert la rue de la chapelle, je n'ai pas besoin de chercher longtemps la chapelle elle-même. J'aperçois immédiatement deux rangs de personnes qui font queue pour attendre l'ouverture des portes. Je constate que toutes ces personnes tiennent à leur main un billet. J'avise un policeman, je lui expose mon cas, lui montre ma carte de visite qu'il regarde avec une curiosité bienveillante. Il me dit : « Moi, je ne suis qu'un subalterne, allez parler au
» chef, vous le reconnaîtrez à sa casquette. » Je fais quelques pas, et c'est alors sur le trottoir que j'ai le plaisir de me trouver soudain nez à nez avec M. X..., ancien étudiant de Montauban, venu lui aussi à Liverpool pour assister aux réunions d'Evan Roberts. Après les premières expansions bien naturelles, nous nous mettons tous deux en quête. « Vous avez de la chance de m'avoir rencontré, lui
» dis-je. Je vous ferai entrer. Vous n'avez sur votre carte
» de visite que votre nom tout court. Ce n'est pas assez
» pour impressionner un policeman. Moi, sur la mienne,
» j'ai non seulement mon nom, pas plus impressif à coup
» sûr que le vôtre, mais ma qualité : professeur de théologie.
» Un Anglais peut comprendre ça : *professeur* ressemble à
» *professor*, *Théologie* à *theology*. J'ai déjà vu que le pre-
» mier policeman interrogé a compris. Venez avec moi. »

Nous cherchons le policeman en chef. Il nous renvoie aux membres de l'Eglise préposés au bon ordre (stewards). En passant de main en main, ma carte de visite commence à perdre sa blancheur première. On nous fait mettre dans un coin, près d'une porte de derrière, en nous disant d'attendre. Au bout d'un certain temps, le Rév. Williams arrive. On lui exhibe ma carte; il la reconnaît pour être celle du monsieur qu'il n'a pas voulu recevoir. Il nous fait entrer. On nous introduit dans une sorte de sacristie où se tient une petite réunion de prière pour les policemen de service, tous des gaillards solidement bâtis. Si les pasteurs de l'Eglise libre voulaient venir faire du tapage, ils trouveraient à qui parler. On chante, on prie. De temps à autre, un policeman en chef ouvre la porte et lance un nom : aussitôt l'un des policemen se lève, prend son casque, met sa ceinture et s'en va à son poste. Enfin on lève la séance et on nous fait passer dans l'église; c'est 5 h. 1/4 environ. Et le meeting n'est annoncé que pour 7 heures! L'église est grande, très grande ; elle peut contenir, dit-on, 1600 personnes assises, mais avec les personnes debout dans les couloirs et partout où il y a un espace libre, elle finit par abriter plus de 2000 personnes. Ce soir, elle se remplit peu à peu. Les chrétiens de service se donnent un mal immense pour surveiller le placement des gens et les faire mettre là où il faut, en les serrant autant que possible. Entre temps, on chante, mais les chants ne produisent pas autant d'effet dans cet immense local que dans les chapelles du Sud. En attendant la réunion, quelques assistants mangent des bouts de sandwiches ou des bonbons. A mon côté, séparée par une cloison de bois, est assise toute une famille : parents et enfants de tout âge. Les enfants étalent sur le rebord destiné normalement aux livres d'hymnes, des bonbons au chocolat. Cela me rappelle que j'ai par grand hasard, je ne sais comment, une vieille croûte de pain dans ma poche. Je l'extrais et la

dévore, regrettant son petit volume. Et je me promets la prochaine fois d'avoir avec moi une plus abondante provision.

Vers les 7 heures, le Rév. Williams arrive. Il monte en chaire, et au cours d'une allocution en gallois, dans laquelle il déclare qu'Evan Roberts est certainement un homme extraordinaire, et qu'il n'est pas surprenant que les gens diffèrent d'avis sur son compte, attendu qu'un grand homme, grand intellectuellement ou religieusement, divise toujours l'opinion du monde, il ajoute que les amis d'Evan Roberts ont été préoccupés de sa santé (1), si nécessaire pourtant pour l'œuvre qu'il lui reste encore à accomplir dans le nord du Pays de Galles, et qu'ils l'ont fait examiner aujourd'hui même à fond par quatre docteurs, spécialistes en différentes branches, et dont « les spécialités » recouvrent la totalité de la constitution humaine ». Ensuite il lit d'abord en gallois, puis en anglais, afin que nul n'en ignore, l'ordonnance médicale signée par les 4 docteurs :

« Nous avons examiné cet après-midi M. Evan Roberts.
» Nous l'avons trouvé mentalement et physiquement tout
» à fait sain. Il souffre des effets du surmenage, et nous
» considérons qu'il y a lieu de lui conseiller d'avoir une
» période de repos. »

Suivent les noms des quatre docteurs. Ainsi il est bien avéré qu'Evan Roberts n'a pas perdu la tête, qu'il n'est pas devenu fou, comme ses ennemis le prétendent. L'assem-

(1) Même les amis d'Evan Roberts sont étonnés et effrayés à la lecture des événements de Liverpool. Un correspondant du *Daily News* de Londres, très sympathique au Réveil, écrit une lettre à ce journal pour insister sur le danger qu'il y a à laisser Evan Roberts continuer des réunions, dans l'état de santé où il est, avec la tension nerveuse que trahit toute sa conduite S'il continue, il va tout droit à une catastrophe irréparable, il perdra la raison !

blée éclate en interjections joyeuses : *Halleluiah! Très bien! Diolch iddo! Bendigeddig!* L'allocution du Rév. Williams reprend en gallois, et je me demande avec anxiété si la période de repos d'Evan Roberts n'a pas déjà commencé, et si je vais ou non le voir paraître à la réunion. Cependant la réunion continue suivant le train habituel des réunions galloises. Les prières — et même les chants, mais surtout les allocutions et les prières — font décidément moins d'effet que dans les chapelles moins grandes du sud du Pays de Galles. Les *Amen! Hear!* sont moins fréquents et moins étoffés. Pourtant c'est exactement le même genre. La colonie galloise de Liverpool ressemble plus aux Gallois du Sud, comme nature et degré de ferveur qu'aux Gallois du Nord. Presque tout se passe en gallois. Il y a pourtant quelques prières en anglais.

Evan Roberts apparaît tout à coup en chaire, bientôt suivi de sa sœur et de Miss Annie Davies. Etrange figure! Aspect énigmatique! Sa simple apparition produit une impression profonde. Je ne puis me soustraire au petit frisson qui secoue perceptiblement l'assemblée. C'est comme si les cœurs battaient plus vite, c'est comme si les visages pâlissaient, c'est comme si s'imposait à tous la sensation indéfinissable que quelque chose de mystérieux et de capital va maintenant commencer. Il s'assied, et le buste droit, immobile, il regarde fixement l'auditoire, scrutant les visages, examinant longuement en tournant lentement la tête. Oh! ce regard volontaire et pénétrant, comme il sonde jusqu'au fond les âmes! et comme on a l'impression que sous l'ardeur de ce regard, les plus récalcitrants eux-mêmes sont pour ainsi dire forcés de changer de contenance, de trembler et de pâlir malgré eux! Cependant le meeting continue avec une ferveur redoublée. Ces gens, dont un très grand nombre sont venus attirés par la renommée de Roberts, ne paraissent pas songer à faire silence pour lui permettre de parler, pour l'écouter. Au contraire,

depuis qu'il est là, les prières et les chants s'enchaînent plus étroitement, jaillissent avec plus d'énergie et de fréquence. On dirait que sa seule présence est comme une excitation magnétique. Deux ou trois fois il se lève d'un mouvement à la fois brusque et souple, il feuillette nerveusement sa Bible pour trouver un texte, il le trouve et semble sur le point de parler. Mais les prières continuent toujours. Et il se tait. Il se rassied. Une fois, il a trouvé évidemment deux textes qu'il a l'intention de rapprocher et de comparer, car il plie les feuillets de la Bible de manière à avoir les deux endroits prêts sous la main. Mais on prie, on chante toujours. Il se rassied. Il se rassied même si bien, se cache si profondément et si parfaitement dans la chaire que j'en suis à me demander s'il n'a pas quitté la réunion! Pendant deux bonnes heures d'horloge, plus aucune trace d'Evan Roberts! Il a disparu! C'est vraiment une chose extraordinaire que ces 2,500 individus étroitement entassés, visiblement surexcités, restant là paisiblement durant plusieurs heures, avides d'entendre et venus pour entendre un jeune homme qui, quant à lui, demeure d'abord assis, ne disant rien, ne faisant rien, puis se lève, mais sans ouvrir la bouche et finalement disparaît dans la chaire. Pour ce qu'il a fait jusqu'ici Evan Roberts aurait aussi bien pu n'être que le subordonné sans importance du Rév. John Williams, attendant son tour de placer modestement un petit mot. Jamais on n'avait vu pareilles scènes en Angleterre. Ce n'était pas là le genre de Wesley ni de Whitefield, non plus que des Moody et Sankey.

Le Rév. Williams commence à mettre le meeting à l'épreuve. Il y a un ensemble de réponses déjà très satisfaisant. Peut-être l'incident le plus pathétique est-il celui qui s'est produit lorsqu'au sujet d'un jeune homme situé dans une des galeries, quelqu'un a crié : « Ce jeune homme » est dans une détresse infinie ; il est désireux de « se déci- » der » et disposé à le faire, mais lundi il doit retourner

» travailler parmi ses compagnons, et il a peur de tomber. » — Il ne faudrait pas croire que tous les inconvertis cèdent sur le champ. Il y a parfois du tirage. Il y a même des échecs. Un vieux, assis dans le banc devant moi, reste délibérément assis, quand on invite les chrétiens à se lever. Aussitôt trois ou quatre chrétiens ou chrétiennes, à tour de rôle, s'empressent de venir lui parler, pour l'exhorter, discuter avec lui, le supplier : ils ne gagnent rien. La tête aux cheveux blancs, de temps en temps, esquisse un geste de calme dénégation. Le visage ne trahit pas la moindre émotion. Ce qui m'étonne, c'est que ce vieillard reste là si longtemps à subir ce siège en règle qui doit l'ennuyer, puisqu'il ne le touche pas. A la fin, il se lève très calmement, et très posément, sans se presser, il s'en va, sans s'être décidé pour Christ.

Mais il est visible qu'on commence à trouver le silence d'Evan Roberts un peu long. On souhaite l'entendre : « Je » sais que plusieurs d'entre vous sont désappointés, s'écrie » le Rév. Williams, mais il y a beaucoup de prières en train » dans cette chaire ! Notre frère, M. Evan Roberts, est à côté » de moi à genoux, en prières depuis longtemps. » — Je me rappelle alors qu'à une réunion antérieure, Evan Roberts était resté si longtemps immobile au fond de la chaire, sans rien dire, la figure cachée dans ses mains, qu'un pasteur, se demandant si Roberts n'était pas complètement évanoui, s'est agenouillé à côté de lui et lui a murmuré une question dans l'oreille : le revivaliste lui a répliqué calmement qu'il n'avait reçu aucun message du ciel, et que par suite il ne pouvait parler. Ce soir encore, sans doute, le subconscient d'Evan Roberts est muet !

Là-dessus, la congrégation récite tout d'une voix en gallois l'invitation de Jésus : « Venez à moi, vous tous qui êtes » travaillés et chargés, et je vous donnerai du repos. » — « Acceptez Christ ! » s'écrie le Rév. Williams « et vous ne » serez jamais désappointés en lui. Il y en a des centaines

» ici qui l'ont accepté. Y a-t-il ici quelqu'un qui ait été » désappointé en lui? S'il y a quelqu'un, qu'il lève la main! » Mais personne ne bouge. « Est-ce que quelqu'un de vous a » été désappointé par Jésus? » répète le Révérend, et aussitôt s'élève de tous les points de l'édifice et retentit en un immense volume de son la réponse convaincue et passionnée : *Non! Non!*

Peu après, pendant le chant d'un cantique, Evan Roberts subitement se dresse. Il remue ses deux bras d'un geste impératif, et crie : *Hush! hush!* Instantanément toute l'assemblée s'arrête, saisie. Cet homme possède une autorité vraiment incroyable. Nul n'oserait lui résister. Il commence à parler. Je m'explique maintenant le mot sarcastique bien connu qui avait cours à propos de Whitefield : « Il pourrait » mettre une assemblée hors d'elle-même rien qu'en pro- » nonçant le mot *Mésopotamie.* » Tel est bien l'ascendant extraordinaire d'Evan Roberts. On n'a pas tort de relever et d'admirer le pouvoir merveilleux qu'il a de changer en quelques mots brefs toute l'atmosphère et tout le ton d'un meeting. Il parle. Alors se passe une scène que je qualifierai presque de fantastique. En réponse aux reproches d'Evan Roberts disant aux chrétiens de son auditoire : « Vous n'êtes pas à votre avantage ce soir, vous ne priez » pas assez, vous ne priez pas assez pour les inconvertis », des douzaines d'assistants commencent à prier à haute voix, tous en même temps, avec une ferveur croissante. Ils prient, ils prient encore. Et Evan Roberts n'est pas satisfait; courbé sur la chaire, secouant la tête, il accentue ses reproches : « Vous ne faites pas de votre mieux. Un grand combat est maintenant engagé. Le père du mensonge est ici et il fait de son mieux, lui. Vous ne faites pas de votre mieux, vous ne priez pas assez. » Les prières simultanées jaillissent de tous les points de l'immense édifice; elles croissent en nombre et en force. Et Evan Roberts exhorte toujours, toujours plus : « Priez! priez pour que le Christ

montre son autorité et expulse l'adversaire! Priez. » Les têtes se penchent pour la prière sous le souffle de l'Esprit, comme les épis de blé se penchent sous le souffle d'un vent puissant. Et Evan Roberts exhorte encore : « Oh! comme » le diable tient les âmes serrées ici ce soir! Priez! Que » chacun prie afin que Jésus puisse chasser Satan d'ici! » Allons, amis, priez, Jésus vient, Jésus est Roi. Priez, » amis, priez! » Des centaines d'assistants prient, et prient encore à haute voix; c'est comme une véritable *avalanche de prières* qui va grandissant, grandissant, emportant tout sur son passage. Quelles résistances pourraient tenir contre ce formidable assaut? Et Evan Roberts exhorte toujours. Mais tout à coup, ne pouvant plus maîtriser sa propre émotion, il s'effondre et tombe dans la chaire en criant : « *Achub, Jesu mawr, achub.* » (Sauve, grand Jésus, sauve!) Le saisissement, l'exaltation sont à leur comble. C'est maintenant l'assemblée tout entière qui est en train de prier à voix haute, toujours plus haute, et de toutes ces prières parallèles fondues dans un seul désir, une seule pensée : le salut des âmes, — se dégage comme une seule et unique voix, c'est la grande voix de la foule religieuse, la voix d'un océan qui monte, qui monte toujours, déferlant jusqu'au pied du trône de Dieu ses vagues, véritables lames de fond, où un millier d'êtres humains se donnent tout entiers corps et âme à la supplication éperdue pour la conversion des pécheurs! Y a-t-il lieu de s'étonner que dans un telle atmosphère plus de 75 conversions se soient opérées dans une seule et même réunion, au milieu d'explosions enthousiastes du *Diolch iddo?*

Mais ce qu'il est difficile de dépeindre — car ces choses ne se dépeignent pas aisément — ce sont les gestes, les attitudes d'Evan Roberts. Non seulement ses mains maigres et nerveuses, ses doigts longs et effilés sont animés d'un mouvement fébrile; non seulement sa tête s'agite d'un air mécontent, mais il fait trois ou quatre fois des gestes que je

ne sais vraiment comment décrire, des mouvements de mains véritablement extraordinaires. Ce doit être à propos de gestes analogues que M. Saillens a écrit : « Son geste est » remarquable : il embrasse toute la salle, semble ramasser » toutes les âmes en un faisceau, pour les porter ensemble » aux pieds de Dieu. » Il y a assurément quelque chose de cela dans les gestes que j'ai vus, mais le terme qui, sur le moment, s'est spontanément présenté à mon esprit pour caractériser ce que je contemplais, est celui de *passes magnétiques*. Oui, ce sont bien de véritables passes magnétiques que ces mouvements de main qui, chaque fois, font jaillir des douzaines, des centaines de nouvelles prières simultanées. Ces prières, toutefois, chose assez remarquable, jaillissent d'abord et surtout dans la partie de l'auditoire qui entoure Evan Roberts et qui est sur le devant. La partie qui est au fond semble trop éloignée pour sentir directement son action. On dirait que son influence, à peu près comme l'attraction d'un corps, rayonne autour de lui, mais avec une intensité qui s'affaiblit à mesure qu'augmente la distance des hommes touchés par son rayon (1).

(1) Il y a là quelque chose d'assez curieux que je rapprocherai du phénomène, signalé dans un chapitre précédent, au sujet du *hwyl* qui semble parfois éclater, sévir, dans une région déterminée et circonscrite de la chapelle. — On trouve des faits de ce genre, encore plus extraordinaires même, dans l'autobiographie de Haslam. Il raconte, par exemple, que dans la ferme de Frank « et dans un certain rayon autour de la ferme de Frank, les gens avaient le cœur accessible, et il était facile de les persuader de se donner à Jésus. En dehors de cette limite (spécialement dans la salle d'un meunier du voisinage), ils étaient endurcis et indifférents. » (De la mort à la vie, p. 66-67). Dans une autre réunion, « ce qu'il y avait d'étrange, c'est que la puissance du Seigneur ne se montrait que d'un côté de l'auditoire en séparant, par une ligne diagonale, ceux qui étaient prosternés et ceux qui étaient restés debout » (p. 73). Haslam explique ces faits en disant : « L'Esprit souffle où il veut. » Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre la distance géométrique du centre d'un cercle et la conversion? Quel rapport y a-t-il entre la diagonale d'un rectangle et l'action interne du Saint-Esprit? On ne fait peut-être que reculer la question et déplacer le mystère, mais enfin on

Ce n'est que peu à peu que la contagion s'étend et attaque, entraîne progressivement tout ce qu'il y a de chrétiens dans l'immense assemblée. A cette minute, tout en étant profondément ému par ce spectacle inouï d'une assemblée tout entière en ardente prière, je me sens désorienté en ce qui concerne le jugement à porter sur Evan Roberts. Est-ce qu'on aurait vraiment eu raison dans la presse, de l'accuser d'être un « mesmériste »? Il vient sans contredit d'en avoir l'allure.

Même, après cette colossale explosion de prières simultanées qu'il a réussi à provoquer, il ne paraît pas satisfait. Quand il parle, il continue de gronder, à en juger par ses regards, ses gestes, ses intonations. Le corps plié par dessus la chaire, se penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, se relevant, se baissant de nouveau, il promène avec insistance ses yeux scrutateurs et perçants autour de lui, dans les galeries, devant. Il cherche du regard, au milieu de la multitude des visages, l'indice de quelque âme anxieuse, récalcitrante ou émue. Il m'a semblé qu'il ne regardait pas au loin dans le fond. Est-ce que son influence ne pourrait aller jusque-là? — son influence ou son discernement? Je puis bien dire en tout cas que toutes les fois que son regard rencontrait le mien, je ressentais comme une vague impression d'inquiétude et de malaise. Ces yeux si brillants et si perçants déconcertent leur homme lorsqu'ils le regardent fixement. Et je ne pouvais presque me défendre — c'était absurde si l'on veut — mais je ne pouvais presque me défendre de me demander : Qui sait si cet homme étrange ne va pas lire en dedans de moi? Qui est-ce qui peut être sûr de n'avoir pas dans son arrière

entrevoit au moins la possibilité d'une explication future quand on dit : il doit y avoir là quelque courant magnétique, quelque processus physio-psychologique en connexion avec les faits d'hypnotisme, de suggestion, de médiumnité, de télépathie.

fond subconscient quelque pensée plus ou moins correcte, quelque sentiment plus ou moins avouable? Il faudrait vraiment être un saint... Et encore ne savons nous pas que la sainteté, pour nous autres humains, ne saurait consister à n'avoir jamais d'idées ou de sentiments répréhensibles, mais seulement à toujours les repousser, sitôt qu'ils surgissent, à toujours les refouler hors de la conscience normale? Si Evan Roberts allait m'interpeller et me dire que je fais obstacle à la réunion? Qui est-ce qui peut savoir? Le simple Gallois, qui n'a pas fait de psychologie, se sent tranquille s'il n'a pas la conscience précise et réfléchie d'avoir un gros interdit dans son âme. Mais quand, avec la psychologie contemporaine, on s'est un peu rendu compte du fonctionnement secret et des ressorts mystérieux et subconscients de l'arrière-fond de notre être, il ne suffit pas, pour être rassuré, que la conscience claire et réfléchie soit en bon ordre et en bon état. Qui sait ce qu'il y a dessous? Et ce sont justement ces dessous que les communications télépathiques réussissent à mettre en lumière.

Chose assez curieuse! Pas une seule fois, ni à ce moment-là ni à aucun autre pendant ces réunions présidées par Evan Roberts, la pensée ne m'a effleuré qu'Evan Roberts pourrait bien dénoncer en moi des *idées hérétiques*, des doctrines divergentes des siennes, un manque de foi en tels dogmes que lui juge indispensables. Et cependant je savais bien qu'il avait dénoncé l'Eglise libre comme « n'étant pas fondée sur le roc. » Mais c'est que la piété réelle, l'expérience religieuse, la vie, sont plus mis en saillie dans le Réveil gallois que la doctrine, et, même lorsqu'Evan Roberts attaquait l'Eglise libre comme « n'étant pas fondée sur le roc, » il avait en vue la piété et la moralité de cette Eglise plutôt que son orthodoxie. L'idée qu'Evan Roberts — qui d'ailleurs n'a guère, que je sache, exercé de cette façon son don de seconde vue, de lecture des pensées — pourrait me dénoncer comme

hérétique ne m'a jamais abordé là-bas. Elle ne m'est venue à l'esprit qu'au retour du Pays de Galles, en France, suggérée par d'excellents amis orthodoxes qui m'ont demandé avec malice : « Et vous n'aviez pas peur qu'il vous » dénonçât comme hétérodoxe? » A quoi je répondais : « Non, je n'y ai pas pensé; mais, vous savez, Evan Roberts » vous aurait trouvés tout aussi hérétiques que moi; il ne » suffit pas d'être orthodoxe *ici* pour être regardé comme » tel *là-bas*. »

Mais me voilà soulagé, rassuré. Evan Roberts reprend la parole. Cette fois le reproche et le mécontentement ont disparu. Il est satisfait. Il sourit. Une curieuse particularité, c'est que ce qui est simplement un sourire chez Evan Roberts devient souvent un franc et prompt rire chez un grand nombre de ses auditeurs. Et quand on recherche la cause de cette gaieté, on voit bien qu'il n'y a pas là proprement du comique, de l'humour, mais simplement de la joie, de la reconnaissance, du contentement qui se manifestent à propos et autour d'un mot familier... Mais Evan Roberts se déride de plus en plus. Il prononce une petite allocution qui devient toujours plus gaie, et au cours de laquelle l'auditoire n'est plus seul à rire : Roberts lui-même rit de tout son cœur.

C'est une allocution qui caractérise fort bien la prédilection d'Evan Roberts pour le rapprochement de divers textes bibliques et leur emploi successif ou simultané dans une même allocution : « Pour ceux, dit-il, qui ne sont pas » venus (1), voici une promesse, écoutez : « Car ainsi parle » le Seigneur, l'Eternel : Voici, j'aurai soin moi-même de » mes brebis, et j'en ferai la revue... » Et il y a quatre » choses, vous voyez : « Je chercherai celle qui était » perdue, je ramènerai celle qui était égarée, je panserai

(1) Expression technique dans le Réveil pour désigner ceux qui ne sont pas venus à Christ, qui ne se sont pas décidés à se convertir.

» celle qui est blessée et je fortifierai celle qui est malade. »
» (Ezech. XXXIV, 11-16.) Le troupeau, continue Evan
» Roberts, n'est pas laissé aux soins de mercenaires. Ce
» n'est pas Michel ni Gabriel, c'est le grand Berger lui-
» même qui a soin de ses brebis. Et remarquez l'impor-
» tance des pauvres brebis perdues... » Et feuilletant rapidement la Bible, Evan Roberts lit : « La domination
» reposera sur son épaule » (Es. IX, 5). « Lorsqu'il a trouvé
» la brebis perdue, il la met avec joie sur ses épaules »
» (Luc XV, 5). Vous le voyez, le gouvernement sera sur son
» épaule, » et ce disant, Evan Roberts ferme la grosse Bible et la met symboliquement sur sa propre épaule, « mais la
» pauvre brebis perdue, il la met sur ses deux épaules à la
» fois. » Et riant de tout son cœur à cette pensée, comme, d'ailleurs, son auditoire, il ajoute, employant une comparaison familière aux Gallois : « La chèvre sera sur son
» épaule, mais les brebis seront sur ses deux épaules à la
» fois. » ...Au milieu de cette allocution, il est brusquement interrompu par Miss Annie Davies qui se lève pour chanter avec enthousiasme le *Dyma Gariad fel y moroedd* (Torrents d'amour et de grâces), avec une autre mélodie que « la mélodie à la bouteille, » une mélodie que je ne connaissais pas encore. Evan Roberts s'arrête en riant. Il reprend son allocution quand le chant est fini. Bientôt après, le meeting est terminé, l'assemblée récite en gallois et en anglais l'oraison dominicale; le Rév. Williams prononce la bénédiction et la doxologie, mais pendant qu'on se retire, Evan Roberts, nous tournant le dos, interpelle un homme qu'il a aperçu à genoux dans la galerie en face de nous. Il l'adjure, le presse, lui cite des textes, lui fait debout toute une allocution — sans résultat, d'ailleurs, je dois le dire : l'homme ne se décide pas pour Christ.

Cependant nous sommes interrogés par nos voisins et voisines, qui apprennent avec intérêt notre nationalité exotique. Un jeune homme nous prend sous sa protection.

Il m'attrape par le bras, tandis que j'attrape par le bras mon ami X... ; le bon jeune homme nous tire violemment à travers la foule : « Venez! venez! » Nous suivons, en tâchant de ne pas trop écrabouiller les passants. Il nous conduit juste dans la chaire et nous fait asseoir aux places occupées un instant avant par les demoiselles Davies et Roberts. Nous dévisageons l'assemblée qui, tout en se retirant, a l'air de se demander ce que nous venons faire là. « Je vais vous présenter à Evan Roberts, » nous dit le bon jeune homme. Il s'approche du Rév. Williams, assis sur le devant avec Evan Roberts. Le Rév. Williams lui intime l'ordre de déguerpir au plus vite et de nous emmener à la sacristie. Un peu penauds, nous redescendons, toujours traînés, tirés par le bon jeune homme, à travers la foule, la cohue. Nous entrons dans la sacristie, nous attendons. Roberts finit par venir. Nous lui sommes présentés. Il nous regarde. Il nous touche la main. Je me souviens que, d'après le *Revival number*, il a la réputation d'être capable de lire le caractère des nouveaux venus, d'intuition, au premier coup d'œil, ou, d'après un mot prononcé, et de confirmer son jugement par le contact physique ; et que, d'ailleurs, il ne touche pas la main à tout le monde... Nous causons quelques minutes rapides avec lui, sans pouvoir échanger de part et d'autre des paroles bien caractéristiques et qui vaillent la peine d'être rapportées. Les journaux religieux ont dit et répété qu'Evan Roberts était très timide. Il est bien vrai qu'en général, soit d'après ce que j'ai vu, soit d'après ce que j'ai lu et ce qui m'a été raconté, il ne parle pas énormément en dehors des réunions, ne cause que fort peu et répond ordinairement par des phrases courtes et des monosyllabes. Mais je ne crois pas que ce soit de la timidité à proprement parler. On peut être peu causeur sans être précisément timide. Cette absence de loquacité est un trait de caractère qu'Evan Roberts a en commun avec tous les revivalistes gallois

que j'ai rencontrés. Tous, en dehors des réunions, sont relativement peu expansifs. Ils ne deviennent loquaces que lorsque l'esprit collectif, l'âme de la foule, la contagion et la pression de la multitude les saisit et, pour ainsi dire, les transforme. Au bout de quelques instants, Evan Roberts nous quitte avec un grand frisson nerveux qui secoue tout son long corps mince. « Il fait froid ici ! » Et il court mettre son pardessus. Il est aussitôt entouré par tant de gens avides de lui parler qu'il n'y a pas moyen de renouer l'entretien. Ce n'est pas ici, à Liverpool, comme à Ponteysyllte avec Mrs Jones ou à Aberdare avec Dan Roberts. — Je vais donner à Miss Annie Davies des nouvelles toutes fraîches de sa sœur Maggie que j'ai vue la veille, je la consterne en lui apprenant la nouvelle du départ de Miss Maggie pour l'Ecosse où est en train d'éclater un Réveil. On nous donne des billets pour le meeting qui doit avoir lieu à Birkenhead le surlendemain, — le dernier où Evan Roberts doive paraître avant de se retirer dans la solitude. Quand nous voulons sortir de la sacristie, impossible, la porte est solidement fermée. Nous sommes obligés de chercher celui qui détient la clef. A peine avons-nous franchi le seuil que la porte est refermée à clef derrière nous. Nous défilons entre des haies de curieux qui attendent et qui nous regardent bien sous le nez pour s'assurer que nous ne sommes pas Evan Roberts. Il y a là, dans les couloirs et surtout hors de l'église, une multitude énorme de personnes qui sont restées debout toute la soirée, dans l'espoir, soit de se faufiler dans l'église, soit de contempler Evan Roberts à la sortie. Plusieurs, massés derrière plusieurs rangs de spectateurs, n'auront rien vu, rien entendu ; pour tout agrément, ils auront pu percevoir un murmure, un bruit plus ou moins expressif, plus ou moins trompeur. Pourtant ils ne sont pas partis, ils éprouvent même un certain contentement d'être là, d'avoir été là. Il en est ainsi bien souvent dans les foules

fascinées par un spectacle ou un discours qu'un petit nombre seulement peuvent voir et entendre. La foule attire et retient la foule.

En attendant, il est onze heures passées ! Depuis 4 h. 1/2 de l'après-midi, nous sommes restés autour ou au dedans de cette église ! Et maintenant, impossible de trouver ouverts un restaurant, une boutique de « pain aéré », un café suisse ! Tout se ferme à onze heures. Nous allons à la gare. Le buffet est clos. Un policeman à qui nous exposons notre misère nous conseille affectueusement d'aller nous coucher l'estomac vide. Par bonheur, il se ravise, appelle un commissionnaire à la jambe de bois, qui, à travers une rue sombre et étroite, nous conduit à un hôtel de tempérance où vers minuit nous pouvons enfin nous restaurer. Je trouve dans mon calepin les lignes suivantes écrites le dimanche et qui résument mon impression du moment sur la réunion du samedi soir :

« ...Et cependant je dois dire : 1° Que j'ai été plus impres-
» sionné par les réunions d'Aberaman et d'Aberdare que
» par celle de Liverpool. Le local est bien grand à Liver-
» pool et l'assemblée bien considérable pour que puisse se
» réaliser d'une manière permanente cette union et cette
» fusion des individualités qui fait de la foule une famille
» et qui a donné lieu ou prétexte aux théories réalistes de
» la foule ; — 2° que j'ai été plus impressionné au point de
» vue religieux par Dan Roberts que par Evan. Evan, au
» point de vue de la force psychique et parapsychique, est
» évidemment très supérieur. Mais il est si étrange, si
» déconcertant, si inquiétant. Chez Dan Roberts et les
» Misses qui l'accompagnent, il y a plus de simplicité, de
» sérénité. Enfin il ne faut pas juger Evan Roberts sur
» une réunion. Mais je comprends qu'il provoque des
» admirations passionnées, presque un culte, d'une part —
» et, d'autre part, qu'il soulève les critiques les plus vives
» et les plus hostiles. Il me faudra retourner l'entendre et
» le voir après-demain. Mon opinion incertaine a besoin
» de se fixer. »

Le dimanche, Evan Roberts se repose. J'aurais pu essayer d'aller assister à quelque culte gallois, à quelque école du dimanche galloise. Mais une autre « attraction » l'emporte. Comment ne pas profiter de l'occasion pour aller entendre le fameux romancier Ian Maclaren, de son vrai nom le Dr Watson, qui prêche justement deux fois, matin et soir, dans son église de Sefton Park? Ce qui m'encourage d'autant plus à m'y rendre, c'est que le Dr Watson a déjà donné sa démission de pasteur et a à moitié pris sa retraite. Il n'attend, pour se retirer tout à fait, que d'avoir un remplaçant digne de son église et capable de lui succéder. Qui sait si, dans toute mon existence, j'aurai de nouveau la chance de l'entendre prêcher?... J'entre dans la confortable et coquette église quelques minutes avant le début du culte et obtiens, en ma qualité d'étranger, une très bonne place, ce que j'apprécie d'autant plus que le diacre m'a dit en confidence : « Vous savez, le Dr n'a pas la voix très forte. » C'est une tout autre atmosphère, à coup sûr, que celle du Réveil gallois. L'assistant, tout jeune homme, fait d'abord un petit sermon pour la jeunesse, ce que les Anglais appellent parfois une *sermonette*. Il dit : « La religion ne consiste pas » dans le sentiment, elle consiste dans l'obéissance. Les » sentiments sont la matière brute avec laquelle l'obéis- » sance est faite. » Et la réflexion ne manque pas de justesse et de profondeur. Puis le Dr Watson fait un sermon très remarquable sur Nicodème. Il étudie les diverses circonstances où les récits évangéliques nous montrent Nicodème parlant ou agissant. — Nicodème va de nuit vers Jésus. Il ne faut pas l'accuser de manquer de courage. Non. Mais Nicodème est le type du savant (scholar). Le savant, le lettré, n'aime pas la foule ; il n'appartient pas à l'espèce psychologique des gens qui n'ont qu'à entendre un revivaliste parler deux ou trois minutes pour se convertir et monter sur l'estrade rendre publiquement leur témoignage. Nicodème veut poser des questions,

réfléchir, juger, et il ne se sent pas enclin à dire tout haut et devant tous ce qu'il a dans le cœur. Voilà pourquoi il va trouver Jésus, non pas dans le jour, alors qu'il est entouré d'une foule de gens qui causent avec lui et l'interviewent, mais dans la nuit, alors qu'il pourra être seul avec lui (ceci par parenthèse, m'a rappelé tout à fait mes observations sur Dan Roberts et Miss Jones, etc... et l'absence chez eux de tout désir d'avoir des entretiens particuliers et confidentiels avec leurs visiteurs. Et Dan Roberts lui-même ne semblait guère éprouver le besoin de se préparer dans la solitude et la prière secrète à sa réunion du soir. Non. C'est dans la foule que ces excellents gallois vibrent et sont émus, c'est dans la foule que l'inspiration leur vient, que le travail de la cure d'âmes et des conversions se fait. Le Dr Watson a raison, c'est le contraire du tempérament *scholar*). Le Dr Watson dit encore : Nous ne devons pas condamner le tempérament populaire, sous prétexte qu'il manque de bon goût, etc. Mais nous ne devons pas davantage condamner le tempérament du *scholar*, parce qu'il n'est pas disposé à monter sur une estrade pour donner son témoignage. — Dans toute cette partie de la prédication, les allusions au Réveil gallois étaient transparentes, mais pleines de nuances, de tact, de mesure (1). C'était véritablement très remarquable.

Le Dr Watson dépeint ensuite Nicodème dans le Sanhédrin. Nicodème ne se met pas, au milieu de ses pairs, à rendre son « témoignage » à la façon d'un salutiste ou d'un

(1) Mr Stead prétend qu'à la première visite faite par Torrey à Liverpool, Ian Maclaren se tint un peu à l'écart, mais à la seconde visite il fut plus amical. Lorsque le Lord Maire, qui était un paroissien du Dr Watson, a reçu officiellement Torrey, le Dr Watson a été un des invités les plus remarqués ; et dans le banquet donné à cette occasion, il s'est déclaré le père d'un article anonyme publié récemment par le *Liverpool Daily Post and Mercury*, où, tout en disant que son point de vue théologique n'était pas le même que celui de Torrey, l'auteur faisait de grands éloges de la Mission.

revivaliste gallois. Non. « Cela me choquerait, s'il l'avait fait, » dit l'orateur. Nicodème défend Jésus, mais il le défend au point de vue de la loi : « Notre loi condamne-» t-elle un homme avant qu'on l'entende et qu'on sache ce qu'il a fait ? » Et la remarque de Nicodème arrive avec un tel à propos et remet si bien à leur place les Sanhédristes qui venaient de clamer : « Cette foule qui ne connaît pas la » loi, ce sont des maudits » — que les Sanhédristes furieux lui crient : « Es-tu aussi Galiléen ?... » Nicodème n'a pas manqué de courage, il s'est conduit en *scholar*.

Enfin, ajoute le Dr Watson, quand l'heure où la foule crie, chante, beugle, est là, le Dimanche des Rameaux, Nicodème est absent; mais quand il n'y a plus de foule et quand il y a du danger, Nicodème est là; il vient pour ensevelir Jésus...

C'etait bien, en somme, la prédication... d'un *scholar* que cette prédication du Dr Watson, — une belle prédication, suggestive, pleine d'idées, nuancée, admirablement bien dite. L'atmosphère intellectuelle, comme je le remarquai dès le début, est tout autre qu'au Réveil gallois ou qu'à la Mission Torrey. Dans cette Eglise, je me sens intellectuellement tout à fait à l'aise, parmi mes semblables. Ici il y a pâture pour la pensée autant que pour le cœur et la conscience. Ici je respire en entendant parler avec amour et vénération de l'*homme Jésus de Nazareth*, un peu trop oublié chez Torrey et même dans les réunions galloises... Mais il ne faut pas être étroit (one-sided). Il y a bien des façons de s'édifier et d'édifier, — et de convertir comme de se convertir. Le Réveil gallois, la Mission Torrey peuvent ne pas convenir à tous les tempéraments, mais la prédication d'Ian Maclaren aussi. Ces divers chrétiens réussissent auprès des auditeurs qu'ils ont en vue. Assurément il ne suffit pas de réussir, il faut mériter de réussir. Aussi n'hésiterai-je pas à dire qu'il y a dans la Mission Torrey, peut-être même dans le Réveil gallois, certaines choses que j'ai de la peine à ap-

prouver entièrement. Mais il y en a d'autres que je puis juger inapplicables telles quelles ailleurs, et très applicables, très heureuses chez les Anglais ou les Gallois, puisque ça réussit et puisque *en soi* ça n'est pas positivement mauvais et condamnable.

Le dimanche soir, je retourne entendre le Dr Watson. C'est un très beau sermon sur le *jugement dernier*. Il repousse tout jugement qui ne serait pas lié organiquement avec la vie que chacun mène ici-bas et avec le jugement que la conscience est en train d'exercer en chacun. Chacun aura ce pour quoi il aura travaillé. Celui qui aura travaillé pour le péché aura ce à quoi il a consacré sa vie ici-bas. « Je ne suis pas sûr qu'il en soit affligé. » (I am not sure he will be sorry for it.) Ian Maclaren repousse fortement l'idée que l'on sera sauvé ou condamné à cause de son credo. La Bible ne dit jamais cela. On sera jugé d'après sa conduite, d'après son caractère : Il cite le mot d'une vieille dame très orthodoxe, obligée de reconnaître que tel était bien l'enseignement de la Bible : « Je sens une profonde sympathie » pour cette vieille dame qui me dit une fois qu'elle pensait » qu'elle était fâchée de devoir constater que la Bible était » souvent si imprudente, si inconsidérée (so unguarded) » dans ses déclarations. »

En sortant de ce sermon qui n'eût contenté ni le Dr Torrey ni son célèbre converti Quenton Ashlyn, j'entends des gens qui discutent la prédication. Une dame dit à un monsieur : « Eh bien ! *il a dit* qu'il n'y avait pas d'enfer ! » Le monsieur n'est pas tout à fait de cet avis : « Non, *il a dit*... » mais je n'ai pas le droit de m'arrêter à écouter, je suis obligé de circuler et je manque la suite...

Sur ma route, je reste un petit moment à écouter des orateurs en plein air qui pérorent devant la Lime Street Station. Mais il fait froid. Il souffle un vent très vif. Je suis fatigué. Et ces réunions, d'ailleurs, sont très semblables à celles que j'ai si souvent fréquentées jadis à Hyde Park, à

Londres (1). Je rentre. La dame de l'hôtel me dit que ces réunions en plein air ont lieu régulièrement tous les dimanches jusqu'à onze heures du soir, même en hiver...

Le lundi après-midi, nous prenons avec M. X... le bateau à Liverpool pour nous rendre à Birkenhead, situé en face de Liverpool, de l'autre côté du bras très large de la Mersey. C'est à Birkenhead qu'Evan Roberts doit tenir sa dernière réunion avant sa retraite. Nous débarquons vers 4 heures et nous partons immédiatement à la recherche de la chapelle wesleyenne de Brunswick. Nous sommes bientôt fixés par la vue des gens qui sont déjà à faire queue dans la rue. Quoique nous ayons des billets, ou parce que nous avons des billets, il nous faut faire queue nous aussi pendant plus d'une heure. Il fait un froid glacial. De temps en temps il tombe quelques gouttes. Mais un vent violent emporte les nuages. Derrière nous, dans la file, un homme interpelle un de ses amis de la file parallèle et lui crie : « Ohé ! là-bas, » vous avez de la chance vous, vous avez un billet *bleu*, un » billet de première classe, un billet de *converti*. Nous au- » tres, ici, nous n'avons que des billets *jaunes*, des billets » d'*inconvertis*. » Effectivement, on fait entrer les billets *bleus* les premiers et nous restons encore à croquer le marmot sous la surveillance placide des policemen. Un homme, derrière moi, hasarde quelques critiques sur Evan Roberts : il est vertement rabroué par ses voisins. Une dame, devant moi, s'écrie : « On gèle ici ! Chantons pour nous réchauf- » fer ! » Et elle entonne un cantique que l'on chante avec elle. Enfin, vers 6 heures moins un quart, les portes s'ouvrent, et c'est une gigantesque poussée. Nous courons aussi vite que nous pouvons, X... et moi ; nous sommes obligés

(1) Voir mon article sur l'Evangélisation en Angleterre et la prédication en plein air. (*Revue du christianisme pratique*, 3e année, 1889-90, p. 566-598).

de nous contenter de l'espace libre entre les bancs en haut à la galerie. Mais nous réussissons à attraper des chaises qui se trouvent, je ne sais comment, à proximité et nous les installons, tant bien que mal, sur les marches d'escaliers. Nous sommes assis confortablement. Par malheur, au bout d'un moment, un laïque, debout devant l'orgue, se met à nous interpeller à voix haute, X... et moi, et nous somme de faire disparaître nos chaises : « C'est contraire à la loi, il » faut que tous les corridors soient libres, sans obstacles, » en cas d'accident. — Est-ce que nous sommes obligés de » partir ? — Non, non, vous pouvez rester ; vous pouvez » vous asseoir par terre, vous pouvez vous mettre à ge- » noux, vous tenir debout, vous pouvez même sauter en » l'air, si cela vous fait plaisir (you may jump), mais les » chaises sont interdites. » Nous nous levons et nous lui tendons nos chaises qui, circulant de main en main, parviennent jusqu'à lui et sont par lui remisées en lieu sûr. Nous nous asseyons par terre en attendant la réunion. Ça manque un peu de moëlleux. Quand le meeting commencera, nous nous tiendrons debout et nous y verrons très bien, car nous sommes tout près et au-dessus de la chaire : nous ne perdrons pas un seul des mouvements d'Evan Roberts. C'est égal, on est plus à cheval ici sur les règlements de police que dans le Sud. A Aberdare, à Aberaman, les diacres et anciens eux-mêmes allaient chercher des bancs dans la sacristie et les installaient en long dans les corridors, obstruant de propos délibéré toutes les avenues, et emprisonnant l'assistance...

Dans la galerie en face de nous de l'autre côté du temple nous voyons circuler une théière, avec des tasses, qui arrive et s'installe devant une bande de dames. Le rebord destiné aux livres d'hymnes sert de table. La fumée du thé bien chaud s'élève en spirale devant nos yeux, pleins de convoitise. Mais c'est presque comme dans la parabole de Lazare et du mauvais riche : il y a un grand abîme

entre nous. Heureusement qu'instruits par l'expérience nous avons apporté avec nous un sac en papier plein de biscuits. Nous procédons au petit repas. Un peu plus tard le Gallois voisin de X... lui fait part de sa propre provision de biscuits, que X... partage généreusement avec moi.

Le meeting commence; il est certainement moins chaud, moins enthousiaste que ceux du Sud, d'Aberaman et d'Aberdare, et même que celui de samedi soir à Liverpool. Peu ou point de *hwyl*, relativement peu de prières simultanées. Quelquefois des silences entre les prières et les cantiques. Le flot court d'une manière moins continue ; il s'interrompt quelquefois. Cela permet à Evan Roberts de parler. Il prend une part active, très active, à la réunion — plus que je ne l'ai jamais vu faire à Dan Roberts ou à Sidney Evans. Il est moins agité, moins nerveux que samedi et n'a plus ces gestes extraordinaires d'hypnotiseur. Mais il a toujours la même autorité de geste et de regard, la même façon de scruter le fond et le tréfond des gens d'un coup d'œil perçant, de remuer la tête quand il trouve que ça ne va pas. Je l'aime mieux en somme ce soir que samedi dernier. Est-ce que le repos d'hier dimanche l'aurait déjà un peu détendu et calmé? Au milieu de son allocution, Evan Roberts est interrompu par un tout petit enfant qui pleure et crie dans la galerie et que sa mère a toutes les peines du monde à calmer. Habituellement, quand pareille chose se produit dans les réunions galloises — et elle se produit souvent, vu qu'il y a toujours dans ces réunions un bon nombre de mamans avec leurs bébés — l'assemblée se met à chanter, couvrant les cris de l'enfant et elle chante jusqu'à ce que l'enfant se soit tu. Ce soir, on ne chante pas. Evan Roberts dit avec un sourire, en levant les yeux vers la galerie : « Ne vous inquiétez pas des » enfants. Oh ! si nous étions tous comme eux ! » L'enfant crie de nouveau. La mère se décide à sortir. Pendant

qu'elle sort, Evan Roberts s'écrie : « C'est peut-être un ser-
» mon pour quelqu'un. Ce doit être sûrement une leçon
» pour quelqu'un. Apprenons la leçon... » Et il se met à parler sur les larmes et les cris de Jésus en face de la mort, sur les larmes et les cris que les pécheurs doivent répandre et pousser sur le péché...

A un moment de la réunion, pendant que le Rév. Williams interroge le meeting, je vois Evan Roberts se laisser tomber sur le siège qui est à sa gauche, la figure crispée, et se tordre comme s'il éprouvait une vive douleur. Mais cela ne dure pas. Au bout de quelques instants, il se redresse, et reprend son attitude première, joyeuse et gaie.

Les deux demoiselles revivalistes prient en anglais. La sœur de Roberts fait une allocution en anglais. De temps à autre, à travers les fenêtres ouvertes, nous entendons des chants. Malgré la réunion supplémentaire organisée dans une chapelle voisine, une foule est restée là dehors autour de la chapelle, cherchant « à attraper quelque chose du feu à travers les fenêtres ouvertes ». Il y a un vrai meeting dans la rue. Parfois on discerne des fragments de prière : « O Seigneur... *O Arglwydd* » ! Une fois la foule extérieure chante le *Dyma Gariad* (sur l'air de l' « hymne en bouteille ») avec tant de force que le cantique traverse les fenêtres, envahit la chapelle, et les deux foules, l'intérieure et l'extérieure, s'unissent dans le chant du même cantique. Pendant que le meeting est mis à l'épreuve, Evan Roberts tantôt invite les pécheurs à la repentance, tantôt exhorte l'assemblée à prier, tantôt insiste sur les dangers de l'ajournement et sur le jugement à venir. « Il y a un frère ici, dit
» une voix au milieu de la chapelle, qui dit qu'il ne *sent*
» pas assez, et qu'il a souvent senti davantage. » — « C'est
» là le danger, dit Evan Roberts. Il en viendra à sentir de
» moins en moins. Il faut qu'il vienne maintenant. » Miss Annie Davies chante alors le beau cantique *« Dim ond Jesu »*, et lorsque résonne la dernière note, la voix, du

milieu de la chapelle, annonce : « Le frère a cédé, et parce » qu'il a cédé, un autre a cédé aussi. » — « Il y en a deux » ici, dit une autre voix, qui croient en Christ, mais ils ont » peur de venir, redoutant de pécher de nouveau demain. » — « Est-ce qu'ils ne croient pas à la puissance de Jésus? » demande Evan Roberts. « Leur place est dans l'Eglise. »

Ainsi finit, dans la paix et la joie, la dernière réunion de la mission de Liverpool qui a compté des jours si orageux. Au moment où l'on va se séparer, après la bénédiction prononcée par le Rév. John Williams, quelqu'un entonne le cantique anglais : « Jusqu'à ce que nous nous rencontrions de nouveau (Till we meet). » Toute l'assemblée se joint au chant, tandis qu'Evan Roberts debout dans la chaire a la figure illuminée et rayonnante de joie. On annonce 44 conversions — ce qui porte à 750 environ le nombre des conversions obtenues par la mission de Liverpool. Et l'assemblée se disperse.

A notre retour de Birkenhead, à 11 heures du soir, nous sommes escortés par un Gallois qui a été notre voisin à la chapelle. Il revient avec nous à Liverpool. Très aimablement il nous paie le voyage de Birkenhead à Liverpool en bateau.

J'avais lu, dans divers journaux, que parfois il y avait eu des réunions de prières et d'appels tenues dans les gares, sur les quais, en attendant le départ des trains, ou même dans les trains entre les stations. J'ai eu le privilège, ce lundi soir, d'assister à une réunion de ce genre, d'un caractère tout aussi original. Sur le bateau, en effet, le vent souffle avec force, la nuit est froide, nous entrons, pour nous mettre à l'abri, dans le salon. A peine le bateau se met-il en mouvement, qu'un ecclésiastique anglican, un *parson*, qui vient comme nous du meeting, se lève et entame très simplement une petite allocution. Il fait l'éloge et prend la défense d'Evan Roberts. Il le défend contre « la frénésie du diable et la furie de ses critiques. «

C'est un homme de Dieu. Le monde ne peut comprendre ce qui est spirituel. L'ecclésiastique anglican declare que, quant à lui, il est sauvé et qu'il ne serait pas un pasteur (a parson) s'il n'était pas un homme sauvé. Il raconte qu'il était jadis dans le commerce et que, s'il en est sorti pour devenir pasteur, c'est parce qu'il s'est converti. Il exhorte les passagers à se convertir : « Pendant que nous sommes » encore sur le bateau, et avant que nous abordions à » Liverpool, s'il y a ici quelqu'un d'inconverti, il peut se » donner à Dieu et accepter Christ. Oui, il peut accepter » Christ ce soir, tout de suite, dans l'instant qui suffit à » l'hélice du bateau pour faire un seul tour. Oh ! acceptez » Christ tout de suite, Christ qui est un merveilleux Sau- » veur et qui donne un merveilleux salut. » Puis il s'écrie : « Plusieurs d'entre vous, je crois, viennent comme moi de » la réunion d'Evan Roberts. Eh bien ! faisons comme à » la réunion ! Ayons nous aussi notre petit témoignage ! » Et il invite ceux qui sont chrétiens à lever la main, ce que nous faisons, X... et moi ainsi que le Gallois qui nous accompagne. Un grand nombre lèvent aussi la main. Ceux qui ne bougent pas n'ont l'air ni surpris, ni choqués, ni ennuyés. Ils regardent et écoutent avec calme, avec politesse, avec courtoisie. L'ecclésiastique se met ensuite à prier. La prière finie, il recommence à parler, à exhorter, jusqu'à ce que tout à coup le bateau s'arrête. C'est Liverpool. Le Gallois se lève et nous présente à l'ecclésiastique comme deux gentlemen venus de France pour voir le Réveil, et plusieurs jeunes gens s'approchent et s'empressent amicalement pour nous serrer la main et causer quelques instants avec nous. Puis on se disperse et chacun s'en va de son côté dans la nuit.

Rentré à mon hôtel, je donne à mon hôtesse quelques détails sur la réunion de Birkenhead. Je ne réussis pas à lui faire partager mon enthousiasme. Quand je lui raconte qu'Evan Roberts a parlé gallois tout le temps,

elle s'écrie : « Comme c'est stupide (silly) de sa part ! » J'ai beau lui expliquer que les trois-quarts des auditeurs étaient Gallois, qu'Evan Roberts s'estime envoyé d'abord aux brebis perdues de langue galloise... Je ne réussis pas à la convaincre. Et sa fille, qui collabore à la préparation de mon souper tardif, me déclare tout net : « Je ne crois pas en Evan Roberts ! »

Le lendemain, 18, Evan Roberts partait pour un repos prolongé.

C'est ici sans doute le moment de nous poser cette question : Comment la faculté prophétique, divinatrice d'Evan Roberts peut-elle bien s'exercer ? Il va de soi qu'il est difficile de répondre à une telle question autrement que par des conjectures et même peut-être des conjectures assez vagues.

On doit chercher tout d'abord à tirer autant de parti que possible des explications les plus simples, à leur faire rendre leur maximun. J'ai déjà signalé l'habitude qu'avait Evan Roberts et que le *Western Mail* signale, à la date du 30 décembre, d'observer attentivement les figures des assistants, de juger de leurs dispositions « par leurs visages, » comme lui-même, Evan Roberts, l'a déclaré à la même époque. Il faut ajouter que si Evan Roberts possède une grande aptitude native à l'observation de ses semblables, cette aptitude a dû s'épanouir, se développer par l'exercice. Au début, sans doute, Evan Roberts a dû observer avec effort volontaire d'attention. Mais par là-même il s'est exercé et habitué à observer, et, en même temps que son observation devenait plus aiguë, plus pénétrante, elle devenait aussi plus instinctive : de volontaire qu'elle était à l'origine, elle devenait peu à peu automatique en quelque sorte. Dans ces ordres de faits (1), l'habitude d'observer

(1) Cf. la façon dont le Dr Laurent s'y est pris pour s'entraîner à la

certains indices et l'habileté à en tirer des conclusions justes peuvent, de volontaires et réfléchies, devenir peu à peu instinctives, automatiques, et en même temps augmenter de précision et d'exactitude. Et il me semble qu'on peut très bien s'expliquer qu'Evan Roberts ne s'étant pas rendu compte de cette évolution rapide qui s'accomplissait en lui, et se trouvant tout à coup en présence d'un instinct très fort et très sûr, ait vu, dans cette manifestation du subconscient, ce qu'il voit dans toutes les manifestations intenses du subconscient : le Saint-Esprit agissant et parlant miraculeusement.

Cette voie d'explication n'est pas la seule. Il y en a encore d'autres — et nous ne sommes pas obligés de *choisir*, car bien des causes convergentes peuvent avoir concouru dans Evan Roberts pour porter chez lui à ce degré si extraordinaire le don de lecture des pensées. Il peut arriver aux résultats qu'il obtient par bien des méthodes, tantôt successives, tantôt simultanées. En bien des cas, ce n'est pas la *vue* qui lui a servi. Voici, par exemple, la façon dont nous est décrite, dans les brochures du *Western Mail*, la prédiction des conversions faites par Evan Roberts le 1er février. Après une prédiction réalisée et un chant exécuté : « bientôt, nous est-il dit, son attitude prend un » aspect sérieux. Il *ensevelit sa figure dans ses mains* et se » plonge évidemment dans la prière ; tout à coup il inter- » rompt le chant de nouveau en déclarant qu'une autre » âme s'est décidée pour Christ. » Ce n'est donc pas en explorant du regard l'assemblée qu'il a pu être instruit. De même, le 19 février, il accuse quelques personnes de s'être moquées pendant les prières. Et au cours de ses reproches, il prononce cette phrase caractéristique : « Je n'ai vu per-

lecture de pensées par le contact de la main (*Journal de psychologie normale et pathologique*, nov.-décembre 1905), p. 486-487.

» sonne, car mes yeux étaient fermés (1), mais l'Esprit » a vu (2). »

Comment alors Evan Roberts procéde-t-il? Quand ce n'est pas la *vue*, c'est l'*ouïe* qui entre en jeu. Evan Roberts a la perception du langage extérieur trop éloigné ou trop bas pour être perçu par les personnes ordinaires. Que l'on se reporte aux récits des réunions de Liverpool. On y verra Evan Roberts révélant la présence des « cinq brebis noires », dont quelques-unes ont critiqué ensemble, à voix basse, le Réveil. On y verra Evan Roberts révélant la présence d'un ministre qui grommelle d'être obligé de lever la main trop souvent, et lorsqu'on demande à Evan Roberts si ce ministre a *pensé* cela intérieurement ou s'il l'a dit à un voisin, il réplique, — ce qui se trouve vérifié, — qu'il y a eu échange de paroles. Or, le ministre et son voisin étaient trop éloignés de la chaire pour qu'il eût été matériellement possible à Evan Roberts de les entendre chuchoter par les moyens ordinaires d'audition. Il y a là de l'*hypéracousie*, phénomène bien connu des psychologues (3).

(1) On peut, — car si Evan Roberts se distingue de tous les Gallois par le développement extraordinaire de sa puissance télépathique, il n'est pas le seul Gallois à jouir d'une semblable puissance, — on peut rapprocher de ces faits le trait suivant : A une réunion tenue à Holyhead en juin, un aveugle se leva dans la foule, et faisant allusion d'une manière touchante à sa cécité, il s'écria : « Seigneur, quoique je sois » aveugle, je puis voir ta gloire, et hélas! je puis voir aussi que ton » serviteur qui est parmi nous sent que ce meeting est dur, et que plu» sieurs cœurs sont endurcis. » Et Evan Roberts a confirmé immédiatement cette assertion, en se levant et en disant : « Il y en a ici des centaines qui refusent de se courber ou de céder à l'influence divine. »

(2) Toujours la même certitude inébranlable, absolue, dans l'attribution au Saint-Esprit de ce qui lui vient du sous-sol de sa conscience.

(3) Cf. L. Laurent. Art. cité, p. 493 : il est évident que cette description ne peut s'appliquer telle quelle à Evan Roberts, puisque enfin il n'a pas été endormi par un magnétiseur et qu'il perçoit les paroles de gens quelconques. Mais l'*auto-hypnotisation* produit souvent des effets tout à fait analogues à ceux que produit l'*hétéro-hypnotisation*. Et nous nous rappelons la lettre du Dr Bodie, le mesméristе, qui déclare

Et il faut toujours ajouter que, pour l'hypéracousie comme pour l'acuité de l'observation visuelle, le subconscient entrant en jeu, Evan Roberts, en vertu de sa mentalité, se trouve comme inévitablement conduit à tout attribuer, avec une entière bonne foi et une entière conviction, à l'influence immédiate du Saint-Esprit.

Mais il est des cas où l'hypéracousie elle-même ne suffit pas. Ou du moins il faut alors admettre que l'hypéracousie prend des proportions véritablement télépathiques (1). On serait tenté de croire que, dans certaines conditions et circonstances, il peut se faire qu'Evan Roberts acquière la perception du *langage intérieur* par lequel la pensée s'exprime en plusieurs d'entre nous. On sait que, en plusieurs d'entre nous, la pensée se développe au moyen d'une sorte de parole intérieure qui va son train incessamment, se dévide sans arrêt, et ne cesse que lorsqu'on est empoigné par un orateur dont la parole extérieure se substitue à notre parole intérieure. Un psychologue de grand talent, M. Victor Egger, a étudié fort bien ce phénomène de la parole intérieure dans un livre devenu quasi-classique. Il n'a eu que le tort de généraliser à l'excès. Le phénomène de la parole intérieure n'est pas aussi universel qu'il l'avait cru. Il y a plusieurs types psychologiques différents. Ce qui me porte

qu'Evan Roberts s'hypnotise lui-même en chaire et explique ainsi ses silences prolongés dans les réunions. Bien qu'il y ait de très grandes différences entre le cas du sujet du Dr Laurent et le cas d'Evan Roberts, il y a cependant assez d'analogies pour qu'on soit autorisé à supposer que les révélations sensationnelles d'Evan Roberts sont susceptibles d'une explication psychologique naturelle cherchée dans cette voie.

(1) Cf. les observations du Dr Laurent sur la transmission de la pensée à courte distance, sans contact (art. cité p. 489-490) : encore ici il faudrait faire subir des corrections considérables à ces remarques pour les appliquer au cas d'Evan Roberts. Mais on peut se demander s'il n'y a pas là un système d'explication qui pourrait être employé, avec des modifications et des additions, pour rendre compte des transmissions de pensée à longue distance.

à croire à quelque mode supranormal possédé par Evan Roberts de percevoir la parole intérieure chez autrui, ce sont des déclarations comme celle-ci, dont la sincérité ne peut faire doute pour qui a étudié Evan Roberts : Dès le 16 décembre, à une époque où les dons parapsychiques commençaient à s'éveiller en lui, mais où il ne les utilisait pas encore dans les réunions, il a raconté le fait suivant : « Je sais quand des personnes prient pour moi » dans des lieux éloignés. Je puis les entendre. Il y a quel- » que temps, je causais avec le père de Sidney Evans. Dans » le cours de la conversation, je pouvais entendre une » femme qui priait pour moi dans une autre ville. Il n'y » avait pas à s'y tromper. » — C'est bien là, semble-t-il, de la télépathie authentique, de la télépathie, « cette façon de télégraphie sans fil ou d'induction à distance entre les organismes ou les subconsciences d'individus hors de la portée réciproque de leurs sens ordinaires. » (Flournoy). Evan Roberts perçoit donc télépathiquement le « langage intérieur », et peut-être cela explique-t-il comment il devine si bien si l'individu dont il lit et révèle les pensées est anglais ou gallois : il perçoit la langue de l'individu. Il serait intéressant de savoir s'il est capable d'interpréter ce qui se passe dans l'âme d'un étranger, français, allemand, dont il ne connaît pas du tout la langue, dont il ne peut, par suite, comprendre le langage ni extérieur ni intérieur. Il serait aussi intéressant de savoir si la perception du langage intérieur est le seul moyen dont il puisse user pour sa divination prophétique. A coup sûr, cette divination est limitée ; elle ne s'exerce pas toujours, ni sur tous. Est-elle réellement limitée, sinon en totalité, du moins en partie et surtout, par le langage intérieur? Serait-il peut-être capable, à l'occasion, de percevoir mentalement les images visuelles présentes à la pensée de tels ou tels membres de la réunion qui pensent surtout avec des images visuelles?... Cela serait assez difficile à étudier. Il faudrait être anglais ou même

gallois, et, par-dessus le marché, être un Pierre Janet ou un Flournoy, et rester là longtemps, très longtemps auprès d'Evan Roberts, afin de pouvoir le questionner et le requestionner. Encore n'est-il pas sûr que ce dernier se prêtât de bonne grâce à cet examen ; il est assez probable qu'il ne répondrait pas très volontiers à des questions où il sentirait une curiosité scientifique. Il va sans dire que je n'ai pu, pour mon compte, songer seulement à entreprendre sur lui une telle étude, car à Liverpool, avec toute l'excitation qui y régnait, l'opposition que Roberts avait soulevée, la curiosité, la masse des gens qui désiraient parler à Roberts, ou tout au moins l'approcher, le voir, il n'y avait pas à espérer causer avec Roberts longuement et calmement.

Un ou deux traits sont encore à noter. D'après les paroles d'Evan Roberts lui-même, comme d'après le témoignage de ses amis, la *prière* joue un grand rôle dans la lecture de pensées d'Evan Roberts. C'est pendant qu'il est en prière, soit simplement en prière pour le salut des âmes, soit en prière spéciale pour obtenir des « révélations de l'Esprit », — c'est alors que les indications prophétiques lui arrivent, émergeant de la pénombre du subconscient. Et c'est ce qui le confirme dans la pensée que ce sont bien effectivement des révélations miraculeuses de l'Esprit. Il serait pourtant très possible, sans nier pour cela le moins du monde la possibilité et la réalité de l'exaucement, l'efficacité extérieure et objective de la prière, de croire que dans l'espèce il s'agit d'un effet purement psychologique et humain. Psychologiquement, la prière est tantôt un moyen de remplir et de charger le subconscient et ainsi de préparer de futures et dramatiques explosions, tantôt un moyen de déclancher le subconscient en état de tension et de provoquer une explosion subite, par l'abandon que le moi officiel consent et réalise de lui-même, par le silence et le vide qui se font dans le champ de la conscience. En outre la prière pour les autres est un puissant moyen de

resserrer les liens de solidarité avec les autres, d'entrer avec eux dans un rapport qui peut devenir quasi-somnambulique, d'établir avec eux une sorte de courant télépathique : c'est ce qu'on pourrait mettre en lumière par d'innombrables exemples empruntés à tous les temps et à tous les pays.

Les critiques d'Evan Roberts, par exemple le Rév. Price, ont relevé la bizarrerie des procédés d'Evan Roberts qui, après avoir déclaré qu'il y a dans la réunion des choses troubles, des obstacles, après avoir sommé les coupables de se dénoncer ou de partir, après avoir interdit de chanter, etc... — au bout de quelques instants, sans que personne se soit dénoncé, sans que personne soit parti, change sans motif d'attitude, devient souriant, joyeux, exhorte à chanter avec entrain... Que signifient ces simagrées? demandent les critiques d'Evan Roberts. Elles s'expliquent très bien psychologiquement, répliquerai-je : c'est que, pour une raison ou pour une autre, l'espèce de pression affective qui s'exerçait sur l'âme d'Evan Roberts a cessé. Il ne ressent plus d'influence télépathique. Il n'est plus « attiré », comme il dit lui-même. Et soulagé, délivré, il redevient joyeux; car il ne fait que traduire extérieurement et qu'exprimer en paroles les impressions qu'il ressent.

Le 18 avril, comme nous l'avons dit, Evan Roberts partait pour un repos prolongé, et il était permis de se demander avec anxiété ce qui allait advenir du Réveil après la période extraordinaire de Liverpool et après la retraite d'Evan Roberts.

Les amis d'Evan Roberts avaient certes toute raison de protester contre l'explication aussi aisée qu'absurde des excentricités d'Evan Roberts donnée par quelques-uns de ses adversaires : il joue un rôle ! Lui, un charlatan ! A coup sûr, cette explication ne rend pas compte des faits. Quelque chose de plus qu'une mystification était requis pour

transformer les districts miniers du sud du Pays de Galles. Et qu'aurait-il à gagner à une mystification? Il est indifférent à l'argent, et a donné tout ce qu'il a reçu. La mystification ne lui est nullement indispensable pour gagner de la réputation ou pour produire de l'effet. Souvent la réunion a été déjà un glorieux succès lorsque les dispositions sombres l'envahissent. Mais enfin ces dispositions sombres, toutes sincères qu'elles sont, n'en constituent pas moins un danger. Ses amis protestent qu'il n'y faut voir qu'un accident sans importance, une particularité qui n'est pas essentielle à son œuvre. Plusieurs ne cachent pas qu'ils souhaiteraient qu'Evan Roberts pût maîtriser ses sombres dispositions (his dark moods). Ils concluent en disant : Evan Roberts est un prophète. Un prophète doit être pris tel qu'il est. Il est engendré ou baptisé, certainement pas fabriqué (made), et le monde ne peut qu'attendre l'apparition de l'élu, pour le rejeter à ses risques et périls, s'il le rejette. — Qu'Evan Roberts pense être un prophète et se conduise comme un prophète, spécialement lorsqu'il « délivre ses messages » en leur attribuant une autorité divine, il n'y a pas à en douter. Mais on se souvient de la parole si sage et si profonde de saint Paul sur les prophètes : « Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes. » (1 Cor. XIV, 32.)

Comme représentant d'une position intermédiaire entre amis et ennemis, je citerai un article paru dans le *South Wales Daily Post* dès le 17 avril, c'est-à-dire le jour même de la dernière réunion d'Evan Roberts à Liverpool : L'auteur de l'article ne craint pas de déclarer que le Réveil en tant que période d'excitation est « une chose du passé ». « Le Réveil religieux a dépensé sa force, à en juger par toutes les indications visibles. » Il soutient que, malgré ses excellents résultats et le bien final qu'il est permis d'en espérer, « il est impossible de résister à cette conclusion que le Réveil a échoué à réaliser les attentes qu'il avait provoquées. »

Il rappelle comment, au début du Réveil, on comparait le mouvement religieux actuel aux mouvements de Wesley, de Christmas Evans, des géants du Réveil méthodiste, et comment on élevait le Réveil d'Evan Roberts bien au-dessus de l'Armée du Salut. Et il trouve que maintenant il faut déchanter...

« Comme ce Réveil se montre essentiellement personnel dans son origine et sa direction, on est tenté de se demander quelle aurait été son histoire, la période de sa durée, la largeur et la permanence de son influence, si la principale figure avait été différente, en tempérament, capacité et caractère, d'Evan Roberts ? Est-ce que le Réveil aurait été possible sans lui ? Est-ce que son cours et sa nature seraient restés les mêmes, si Evan Roberts était resté ce qu'il était aux premiers jours, lorsqu'il se montrait à un public sympathique comme un modeste jeune homme sans prétentions, enflammé par un grand désir de répandre la foi chrétienne dans sa simplicité et sa réalité et de ramener tous ceux qu'il pouvait atteindre à reconnaître la vérité du christianisme ?

» Le Roberts d'avril 1905, continue l'article, n'est plus le Roberts de décembre 1904. Il y a eu développement, transformation, qui ont réagi sur le Réveil, arrêtant sa diffusion, limitant son influence, lui portant des coups mortels. L'ancien Evan Roberts était la simplicité en personne... Sa force résidait dans sa simplicité, dans son union avec la commune humanité... »

Le journal donne à entendre que l'Evan Roberts d'avril 1905 n'est plus tout à fait la même chose. C'est que de grands périls l'ont entouré incessamment.

« En un jour il s'est trouvé fameux, de cette renommée que les journaux peuvent accorder aujourd'hui ; les reporters l'ont cherché ; chacune de ses paroles a été notée, chacun de ses mouvements observé ; des théologiens ont fait retentir ses louanges ; des foules se sont pressées pour l'entendre, et il a été enveloppé dans une atmos-

phère où il a vu sa propre figure projetée comme celle d'une personnalité extraordinaire et presque divine. Il fallait un esprit robuste et un tempérament calme pour résister à cette pression extérieure qui croissait avec chaque succès nouveau. — Nous sommes un peuple émotif, et les congrégations à sa portée étaient prêtes, au figuré, à se prosterner devant lui... Est-il surprenant qu'il se soit développé rapidement et dans une ligne déplorée par ses meilleurs amis ? Rappelez-vous qu'il a une nature celte émotive ; son esprit est extrêmement tendu ; pendant des mois il s'est mû dans un milieu d'adoration directe et implicite de lui-même ; il a été encouragé, par l'avidité avec laquelle chaque suggestion de pouvoir surnaturel a été saluée, à abandonner la maîtrise d'un instinct profondément implanté dans la nature humaine — un instinct néanmoins irrationnel. Et le résultat peut être vu dans la semaine de silence, lorsque, comme le prophète voilé de Khorassan, il s'est retiré du monde, dans les messages cryptiques, plus ou moins incohérents, dans les violentes émotions publiquement manifestées, dans la fréquente pose comme lecteur de pensée, comme révélateur direct de la volonté divine — des amis zélés, mais peu judicieux inclinant son esprit toujours plus dans cette direction antinaturelle par la recherche avide de toutes les preuves capables de justifier ses prétentions implicites à posséder des pouvoirs supérieurs aux facultés mortelles.

« Et ainsi la fin est venue, ou s'approche rapidement. La voix de la critique se fait entendre ; l'extravagance produit sa réaction inévitable. Une force avec de grandes possibilités pour le bien a été étouffée, supprimée par une popularité fatale — par la faiblesse humaine pour le culte des héros. Le Réveil peut continuer encore plus ou moins longtemps, et les revivalistes peuvent tenir des services et attirer des foules, mais l'étincelle vitale qui rendait le Réveil réel et élevant, si elle n'est pas éteinte, est près de s'éteindre. Car la figure centrale a échoué à rester fidèle à son premier moi ; elle a cédé à la tentation de poser pour être plus qu'humaine, et par là elle a faussé compagnie aux hommes. L'anneau qui le liait à eux et rendait leur lot semblable au sien a été rompu. »

Peut-être l'auteur de cet article s'est-il un peu trop pressé d'enterrer le Réveil. Voici ce que, pour mon compte, j'écrivais en juin dernier :

« Evan Roberts doit être maintenant ressorti de sa re-
» traite pour reprendre sa carrière de revivaliste. Que
» va-t-il advenir de lui? Pour qu'il puisse continuer d'exer-
» cer une influence efficace et bénie, pour qu'il puisse ré-
» veiller le Nord comme il a réveillé le Sud, il faut d'abord
» que sa santé physique soit assez rétablie pour qu'il puisse
» supporter l'énorme tension nerveuse de ces réunions
» répétées. Il faut ensuite que cette tension nerveuse ne le
» fasse pas verser de plus en plus dans l'usage excessif de
» ses dons prophétiques et télépathiques. S'il se laissait
» aller à suivre cette voie, il courrait le risque d'en venir à
» un point où il compromettrait le Réveil gallois et pour-
» rait lui nuire sérieusement, non seulement d'une ma-
» nière directe, mais aussi d'une manière indirecte par
» l'influence que son exemple pourrait avoir sur les autres
» revivalistes. Déjà (1) cette influence s'est fait sentir sur
» Sidney Evans. Que la fatigue et la tension nerveuse,
» mettant Sidney Evans dans un état physique et mental
» analogue à celui d'Evan Roberts, le prédisposent à la
» contagion, c'est probable. Mais il y a à coup sûr la sug-
» gestion de l'exemple. Ainsi Sidney Evans cherche à
» exercer, dans un sens pessimiste, le don prophétique de
» lecture de pensée. Cela est visible dans le récit d'une
» réunion à laquelle assistait M. Parker et qu'il a décrite
» dans l'Evangéliste (7 avril) :

» Sidney Evans est convaincu que l'Esprit est contristé.
» Il y a dans l'assemblée des chrétiens qui ne s'accordent
» pas ; il y a des rivalités, des jalousies. Ces chrétiens em-
» pêchent les âmes de se convertir; il faut qu'ils sortent.
» On invite donc ces chrétiens à se retirer, et quelques

(1) Antérieurement même aux faits relatifs à Sidney Evans, le Rév. Peter Price, dans son fameux article (Double Revival in Wales), avait signalé les « imitateurs » d'Evan Roberts qui reproduisaient tantôt quelques-unes de ses paroles favorites, tantôt ses contorsions corporelles, ses soupirs, etc. (31 janvier 1905.)

» centaines s'en vont. Cependant d'autres rentrent et le bas
» de la chapelle est encore rempli. Sidney Evans insiste
» encore sur la nécessité de mettre de côté tout sentiment
» de rancune et d'animosité, puis il demande à tous ceux
» qui sont en paix avec leur prochain de se lever. Per-
» sonne ne reste assis. Pendant quelques minutes il scrute
» l'assemblée, cherchant à lire sur les visages les senti-
» ments des cœurs; puis il se déclare satisfait.

» On reconnaît la marque Evan Roberts. La voici en-
» core : Dans une réunion à Bridgend le lundi 8 mai, une
» jeune femme ayant prié pour demander à Dieu de par-
» donner à tous ceux qui sont venus pour critiquer, une
» autre jeune femme fait un semblable appel ardent à la
» pitié, et pendant plus d'un quart d'heure après avoir fini
» sa prière, on l'entend encore gémir : « Oh ! aie pitié ! aie
» pitié ! » Sidney Evans, dominé par l'émotion, serre
» convulsivement la Bible sur son visage, et joint ses
» larmes aux larmes de la jeune femme. D'ardentes
» prières se mêlent et se succèdent. Le revivaliste fait
» une tentative pour parler, mais à peine a-t-il pro-
» noncé quelques mots qu'il est obligé de s'arrêter, saisi
» par un paroxysme de douleur (he breaks down in a
» paroxysm of grief). Un peu plus tard, il réussit à se lever
» et à s'écrier : « Il y a ici un Judas. C'est un Anglais. Il y
» a ici un Judas. C'est la raison de toutes ces larmes. C'est
» *l'un des plus terribles messages* que j'aie jamais donnés. »
» — « Il est dans la galerie », crie un ministre. — « Oui »,
» réplique Sidney Evans, « et il est un membre d'Eglise. »
» — « Je ne puis pas garder le silence, s'écrie un pasteur;
» c'est *le meeting le plus terrible* auquel j'aie jamais assisté.
» Il y a ici quelqu'un auquel un appel est adressé pour la
» dernière fois... » Lorsque le meeting est mis à l'épreuve,
« un fait remarquable se passe », dit le *Revival number*,
» qui semble confirmer la déclaration de Sidney Evans : un
« homme reste assis qui a été jadis membre d'Eglise pen-
» dant cinq ans. Le revivaliste loue son honnêteté... » —
» L'imitation d'Evan Roberts à la fois par Sidney Evans
» et par quelques pasteurs et même la foule est sensible.
» Mais ce n'est pas tout. Le même numéro du *Revival*
» *number* nous apprend que MM. Sidney Evans et Jenkins

» étaient attendus à Porthcawl, mais ils n'ont pas paru, » Mr Sidney Evans déclarant qu'*il n'avait pas de message* » pour Porthcawl. Dans la soirée, il téléphone à celui qui » devait être son hôte à Porthcawl : « Veillez et priez. » Soyez en paix, car je suis votre Dieu. » *Il se confine dans* » *sa chambre* à Bridgend. » Et le *Revival number* nous » apprend que Sidney Evans a désappointé de la même » manière d'autres localités : Pyle, Penarth, Dinas, » Powis, Cadoxton, Barry. Le silence, l'absence de message, » le refus d aller là où l'on est attendu, tout cela c'est en- » core de l'Evan Roberts et pas du meilleur. — Si Evan Ro- » berts persistait dans ces façons d'agir étranges et y » entraînait ses imitateurs, le Réveil gallois courrait grand » risque d'être arrêté, compromis, gâté, et peut-être de » mal finir. Que si, au contraire, la santé physique lui » étant revenue et la maîtrise de soi-même avec, il rede- » vient l'Evan Roberts des premiers temps, ou du moins » n'use de ses facultés parapsychiques qu'avec discrétion, » il peut être encore l'instrument d'un puissant Réveil au » au Nord du Pays de Galles, comme aussi parmi les Gallois » de Londres où on lui prête l'intention d'aller en septem- » bre, qui sait? peut-être même parmi nos compatriotes » bretons dont la langue ressemble tellement au gallois » qu'un Gallois et un Breton se comprennent très aisé- » ment : on m'a assuré à Liverpool qu'Evan Roberts son- » geait à une mission en Bretagne. Qu'en sera-t-il de tous » ces projets? Nous ne savons. Il reste qu'Evan Roberts » mérite toute la reconnaissance des chrétiens pour le » bien qu'il a fait dans le passé et tous leurs vœux pour le » bien qu'il est susceptible de faire dans l'avenir; et qu'il » mérite toute l'attention des psychologues pour la rare » efflorescence de facultés extraordinaires qu'il présente. » Sa psychologie ne sera pas moins intéressante à étudier » dans l'avenir qu'elle l'a été dans le passé. »

Evan Roberts, en quittant Liverpool, s'est retiré dans le Nord du Pays de Galles, près de Bettwyscoed, à Capel Curig, presque sous l'ombre du fameux Snowdon. Pour la première fois depuis des mois, il prend un repos réel et

prolongé. Il va à bicyclette, rame sur le lac, grimpe sur les montagnes, fait l'ascension du Snowdon, se promène en voiture et refuse de voir les visiteurs. Il exprime le désir d'entendre de la bonne prédication, n'ayant pu assister à un sermon depuis des mois, et se rend pour cela à Festiniog. Il participe à la Sainte-Cène dont il ne s'était pas approché depuis le début du Réveil. On lui demande de collaborer à la distribution du « sacrement » à la congrégation ; il refuse humblement en disant : « C'est une fonction trop sacrée pour que je m'en acquitte. » Il est bien vrai que pendant son repos, Evan Roberts ne réussit pas à prendre sur soi de ne pas assister et participer de temps à autre à quelque réunion, mais c'est accidentel, imprévu, inattendu. En somme, il s'abstient et il se repose. Et après s'être reposé à Capel Curig, il continue de se reposer dans l'île d'Anglesey, terre élue des Druides et des Bardes, fertile en cultures, douce de climat, qui fut longtemps le centre de la vie galloise et qui rappelle par des noms et des ruines l'indépendance galloise.

Ces quelques semaines de repos prises par le revivaliste, après les mois de terrible tension du Réveil, lui font le plus grand bien au physique et au mental. On ne peut dire qu'elles fassent autant de bien au Réveil lui-même.

Le *Revival number* dit à deux reprises qu'il serait vain de contester que la retraite d'Evan Roberts dans la solitude a amené une diminution dans l'intensité du « feu » revivaliste. Dans tous les cas, cette retraite a amené dans la presse une diminution très marquée d'intérêt pour le Réveil. Les réunions de Liverpool avaient fourni de l'excellente copie au point de vue journaliste. Il y a eu disette après cela, et même lorsqu'Evan Roberts a repris son activité revivaliste à Anglesey, la presse n'a plus montré le même empressement et la même avidité à publier en détail le procès-verbal de ses réunions. Ce n'est peut-être pas un mal au point de vue religieux, dans les intérêts du Réveil lui-même. Si

ailleurs nous avons relevé les heureux effets de la publicité donnée au Réveil par les journaux, il est bien permis de se demander pourtant si, à côté des heureux effets, il n'y en a pas eu de fâcheux, et si, en particulier, cette publicité n'a pas pu contribuer parfois à pousser Evan Roberts et les revivalistes dans la voie des excentricités, dans la recherche des choses sensationnelles. Cependant une nouvelle espèce de réunion s'organise : les réunions en plein air. Notamment, le dimanche matin, les mineurs de différentes usines se réunissent en bien des endroits de bonne heure, sur le sommet de quelque colline et finissent leur meeting juste à temps pour que chacun puisse ensuite se rendre à sa propre chapelle pour le service régulier.

En juin, Evan Roberts sort de son repos pour commencer dans l'île d'Anglesey une superbe tournée de réunions : c'est de nouveau, semble-t-il, l'Evan Roberts des premiers jours, tout à l'allégresse et à l'amour, très sobre de manifestations déconcertantes. Il ne dénonce plus, n'attaque plus, n'exerce plus son don de lecture de pensée, n'a plus de paroxysmes d'angoisse. Il est joyeux, il est calme.

« L'occultisme qui avait tendu à mettre en péril et à remplir d'amertume quelques-uns des meetings de Liverpool, dit le Rév. Elvet Lewis, a été absent; il y a eu un retour à la simplicité et à la fraîcheur de ses premiers jours revivalistes. » (British Weekly, 15 juin.)

Un correspondant du *Christian World* (29 juin 1905) dont l'article a été reproduit par l'*Evangéliste* et par le *Journal religieux de Neuchâtel*, a suivi pendant toute une semaine les services spéciaux qu'Evan Roberts a tenus à Anglesey; il a étudié soigneusement les rapports d'une mission de quinze jours qui avait précédé cette semaine, et il déclare :

« Je n'ai découvert aucune prétention à un pouvoir

surnaturel quelconque, aucune manifestation de ce qui a été décrit comme la faculté de lire dans les pensées, ni aucune tendance malsaine. Evan Roberts lui-même n'a fait ou dit autre chose que ce que tout pasteur sérieux aurait pu dire dans les mêmes circonstances, à la seule exception de la réunion de Llangefni. Ce n'est qu'à un moment de notre conversation que je l'entendis parler d'une expérience que beaucoup de chrétiens n'ont pas faite :

« J'ai été miraculeusement soutenu, dit-il ; souvent, le matin, je me sentais trop faible pour penser à me lever. Me rappelant cependant le travail qui m'attendait, je demandais la force nécessaire et je faisais alors l'expérience d'une sensation remarquable : c'est comme si une force était répandue sur ma tête et de là découlait en un torrent de vie nouvelle à travers tout mon corps ; je me levais alors un homme nouveau, la lassitude avait disparu et je me sentais aussi capable de travailler que si je recommençais après une période prolongée de repos. »

» Dans une réunion publique, il donna à entendre, plutôt qu'il ne dit, qu'il avait été pendant la journée en lutte réelle avec l'ennemi de l'humanité. A ces deux exceptions près, je ne puis rien me rappeler qui pourrait frapper comme extraordinaire quiconque est familier avec les services religieux gallois. Evan Roberts est dans une disposition d'esprit particulièrement joyeuse et porte sur son visage le sourire heureux qui caractérisait les premières semaines de sa mission, mais qu'on n'y avait vu que rarement depuis quelques mois (1). »

Quoique le comté ne soit pas habité par une population très dense, Evan Roberts attire d'immenses foules, et sa tournée ressemble à une marche royale. Partout où il va, éclate le même empressement, la même excitation intense et soutenue qu'au Sud du Pays de Galles. Les foules

(1) Je dois dire, toutefois, qu'il semble lui arriver encore d'éprouver des agonies, des convulsions, et qu'il continue à refuser de temps à autre de se rendre là où il est attendu, sous prétexte que l'Esprit le lui défend.

s'assemblent si nombreuses qu'Evan Roberts est obligé de sortir des chapelles et de tenir ses réunions en plein air. — C'est pendant cette Mission que tombe l'anniversaire de son jour de naissance : il a maintenant 27 ans.

Mais voilà que dans le courant de juin, un journal religieux de Londres, le *Christian World*, met en circulation le bruit qu'Evan Roberts est fiancé avec Miss Annie Davies. Les amis d'Evan Roberts considérent ce bruit comme « un autre tour du diable » qui cherche par là à gêner Evan Roberts et Miss Annie Davies et à troubler leur collaboration dans la Mission d'Anglesey. Les représentants de divers journaux s'abattent aussitôt sur les parents d'Evan Roberts, à Loughor, sur Evan Roberts lui-même, sur Miss Davies enfin, pour savoir ce qu'il faut penser de cette rumeur qui défraie toutes les conversations. Partout le démenti est formel. Miss Annie Davies fait cette réplique que le *Revival number* déclare admirer énormément et que pour notre part nous trouvons assez curieuse dans son ascétisme : « Les gens ne savent pas combien Evan Roberts est près » de Dieu. S'ils le savaient, ils ne diraient pas de pareilles » choses. » Donc, quand on est très près de Dieu, il est impossible qu'on songe à se marier ! Et le *Revival number* ajoute : « Il est rassurant de penser qu'Evan Roberts et « Miss Davies sont décidés à ne pas permettre à cette inven- » tion stupide de les affecter un brin. C'est la meilleure » manière de tuer le canard : continuer leur œuvre, comme » si on n'avait rien dit. » Il est sûr qu'il y a là de quoi ennuyer les deux revivalistes. Et par exemple ils devaient être assez gênés à Llandudno, lorsque des petits vendeurs de journaux criaient à leurs oreilles : « Prochain mariage d'Evan Roberts, » ou lorsque leurs yeux s'accrochaient à ces mots écrits en grosses capitales sur les annonces de réclame placées un peu partout par les journaux. Les amis d'Evan Roberts insistent pour que le nombre des jeunes couples de sexe différent qui parcourent ensemble le pays

soit réduit (c'est ce que demande explicitement le Rév. Elvet Lewis (British Weekly, 15 juin).

Est-ce le résultat de ces bruits de fiançailles? Est-ce la fatigue produite par la Mission d'Anglesey? Est-ce autre chose ?... Toujours est-il que, la Mission d'Anglesey terminée, Evan Roberts se retire de nouveau à l'écart, n'apparaissant qu'accidentellement dans les réunions, et quand il y apparaît, cherchant modestement à se tenir à l'arrière-plan.

On signale sa présence au Collège théologique de Bala où il prononce une très belle allocution qui produit une impression profonde (5 juillet). J'y recueille quelques données autobiographiques qui pourront compléter ce que j'ai déjà dit des expériences religieuses d'Evan Roberts dans le chapitre sur les débuts du Réveil : « C'est par le » moyen de l'oraison dominicale que j'ai reçu les plus » grandes influences que j'aie jamais ressenties. Il y » a huit ans, nous étions une société de cinq personnes » au sommet d'une montagne, et les paroles : Que ton » règne vienne! se présentèrent à mon esprit avec une » telle puissance que je sentis une sorte de sainte frayeur » planer sur la cime où nous étions réunis. » — Dans cette même allocution, Evan Roberts raconte que le diable lui a dit une fois : « Tu es indigne d'être dans cette grande œuvre; tu ferais mieux de l'abandonner. » Pendant un certain temps, continue-t-il, « je n'ai su que faire, car j'igno- » rais qui me parlait. Mais il ne me fallut pas longtemps » pour découvrir que c'était le diable, car je me souvins » qu'un bon maître n'épouvante jamais ses serviteurs... » Plus vous vous élèverez dans la vie spirituelle, plus le » combat sera dur, et plus il sera difficile de discerner la » différence entre la voix du diable et la voix de Dieu. » C'est ma difficulté maintenant. S'il y a une règle pour » connaître cette différence, jusqu'à aujourd'hui je ne l'ai » pas découverte. Le diable est capable de rendre sa voix

» très semblable parfois à celle de Dieu. » Voix du diable, voix de Dieu, ce sont là pour Roberts les deux seuls termes de l'alternative. Il ne s'aperçoit pas qu'il y en a un troisième possible : voix de l'homme, non de l'homme officiel, mais de l'homme subconscient. — Il poursuit : « Il » y a eu une époque où j'avais économisé de l'argent, et » j'ai longtemps refusé de l'abandonner à l'appel de l'Esprit. » J'avais sacrifié tout à Dieu, excepté une chose, l'argent » que j'avais mis de côté sur les gages que j'avais gagnés » quand j'étais ouvrier. Mais j'ai obtenu à la fin de la force » pour obéir aussi dans cette chose, et oh! quelle joie!... » Ces lignes nous aident à comprendre les paroles prononcées par Evan Roberts dans son entretien avec les jeunes filles de New-Quay (voir notre chapitre III : Antécédents et débuts du Réveil) : « Je n'ai qu'à attendre le feu. J'ai construit l'autel; j'ai empilé le bois et préparé le sacrifice; je n'ai plus qu'à attendre le feu. » Ce rapprochement est tellement exact qu'Evan Roberts le fait lui-même dans son allocution de Bala : « L'autel doit avoir été préparé, le bois » mis dessus, et le sacrifice sur le bois, avant que vienne le » feu. L'Esprit ne récompense pas l'homme indolent... Il ne » couronne pas ce qui est pauvre ou bon, mais ce qui est le » meilleur. Nous devons faire de notre mieux avant d'atten- » dre la couronne de la satisfaction de Dieu... » — Enfin je détache encore de cette allocution de Bala le détail suivant : « Lorsque je suis allé à l'école, à Newcastle-Emlyn, j'étais » tellement troublé dans mon esprit que je ne savais que » faire. Je ne pouvais pas composer de nouveaux sermons, » et je ne pouvais pas prêcher les anciens, parce qu'il y avait » trop peu de Christ dans ces derniers. » Ces mots nous confirment dans la pensée que les expériences de Loughor étaient des expériences religieuses et mystiques en général, plus encore que des expériences spécifiquement chrétiennes (1).

(1) J'en trouve une nouvelle confirmation dans ce trait qui m'a

Après Bala, on signale encore la présence d'Evan Roberts à Llandrindod Wells, où se tient, au mois d'août, une convention dirigée par les chefs de la convention de Keswick et où le Rév. Meyer proclame la fusion, pour le plus grand profit des deux, du Réveil gallois et du mouvement de Keswick. Mais Evan Roberts y est plutôt auditeur qu'orateur.

M. Paul Passy, au mois de septembre, rencontre Evan Roberts, et, dans une lettre particulière, veut bien me raconter ainsi cette entrevue :

« Evan était à Llandrindod pendant mon séjour. Il se reposait surtout, mais recommençait à prendre part aux réunions. Pensant qu'il n'aimerait pas être dérangé, je ne voulais pas y aller; mais son ami et secrétaire Mardy Davies m'a vivement pressé de ne pas quitter le pays sans le voir. Je me suis donc rendu à Llandrindod avec Charles Sainton. Nous sommes tombés aussi mal que possible, à 10 heures du soir, au moment où Evan, qui sortait d'une réunion, était attendu pour souper. Malgré ça, il a été charmant, répondant clairement et posément à toutes nos questions, nous retenant plusieurs fois quand nous voulions partir, et priant chaudement avec nous pour le réveil de la France. Il m'a fait une impression de haute spiritualité, mais en même temps de beaucoup de bon sens, de naturel et de simplicité; rien qui ressemble à une exaltation maladive, encore moins à de la pose. Le lendemain matin, j'ai appris qu'il était allé se promener avec un autre

frappé en relisant les brochures du *Western Mail :* Le 16 décembre, dans une allocution à Hafod, Evan Roberts a raconté comment le Réveil l'a atteint. Il a dit qu'un soir, tandis qu'il était à Loughor, il marchait, allant de chez lui au bureau de poste, lorsque sur son chemin il dépassa une bohémienne qui le salua par ces mots : « Bonsoir, Monsieur! » Le mot : Monsieur, lui alla droit au cœur, et il se demanda pourquoi, en réponse à cette salutation bienveillante, il n'avait pas dit : « Bonsoir, Madame! » A partir de ce moment, il sentit que son cœur était plein de l'amour divin, et qu'il pouvait aimer tout le monde, sans distinction de couleur, de credo ou de nationalité. Le monde était changé pour lui maintenant.

jeune homme, inconverti, mais qui trouvait beaucoup de plaisir dans la société d'un homme si aimable et si enjoué. C'est le 13 septembre que j'ai vu Evan Roberts, et le 14 j'ai quitté le Pays de Galles. »

Depuis cette entrevue d'Evan Roberts avec M. Passy, je perds presque les traces d'Evan Roberts, sauf quelques rapides et fugitives apparitions çà ou là.

Ce n'est que le mercredi 15 novembre qu'il a quitté sa demeure avec l'intention arrêtée de recommencer une tournée revivaliste. Il a visité Pontycymmer, où il a eu, paraît-il, un peu de peine, mais où il a pourtant bientôt réussi à rallumer « le feu ». Il comptait rester dans la région jusqu'à la fin du mois, puis passer le mois de décembre et une partie de janvier dans le comté de Carnarvon, et se rendre ensuite dans le comté de Merioneth... « Si j'ai fait quelque chose l'année dernière, a-t-il dit un soir à Pontycymmer, cette année davantage encore sera accompli! » Nous allons voir ce qui est venu de nouveau arrêter son élan.

C'est dans le courant de sa tournée missionnaire à Anglesey qu'Evan Roberts s'est rencontré pour la première fois avec le fameux membre du Parlement, devenu depuis ministre, Mr Lloyd George. Désireux de faire la connaissaissance de Lloyd George et de l'entendre parler, Evan Roberts s'échappa un jour incognito et se rendit à Carnarvon où Lloyd George devait présider un meeting de révolte contre la loi scolaire (Education revolt convention). Mais la nouvelle de la venue de Roberts s'ébruita si bien qu'une grande foule vint l'attendre à la gare et le conduisit triomphalement chez le Lord Maire. Là, Evan Roberts et Lloyd George se rencontrèrent et Lloyd George supplia Evan Roberts de ne pas se rendre à la convention : autrement « elle se changerait instantanément en réunion de Réveil. » Evan Roberts se soumit.

La politique a rendu au Réveil sa politesse. Le parti

libéral ayant convoqué une convention nationale à Carnarvon, le 28 décembre, pour déterminer la politique galloise dans le nouveau Parlement, le président du Conseil de l'Eglise libre galloise télégraphia à Mr Lloyd George que la date choisie coïncidait avec une Mission d'Evan Roberts dans la ville. Lloyd George répliqua qu'à aucun prix il ne voulait entrer en conflit avec la Mission d'Evan Roberts, qu'il considérait comme bien plus importante que n'importe quelle convention politique, et qu'il prenait des mesures, avec la pleine approbation du président du parti gallois, pour ajourner la réunion jusqu'à la semaine suivante.

Le Réveil a immédiatement rendu à la politique sa courtoisie. Après délibération entre le revivaliste et le bureau du Comité de la Mission centrale, — Comité qui s'était constitué pour organiser les tournées d'Evan Roberts, — il a été décidé qu'Evan Roberts allait suspendre la Mission qu'il comptait présider dans le Carnarvonshire et qu'il romprait tous les engagements auxquels il avait consenti — et ce, afin de ne pas nuire à la campagne électorale, dont la date ne pouvait naturellement pas être changée. Une lettre envoyée aux églises non conformistes à travers tout le pays annonçait que le Réveil était provisoirement arrêté, mais qu'il reprendrait quand la campagne électorale serait finie. Seulement, disait la lettre, la tournée qui avait été organisée est si prolongée et il reste encore tant de places à visiter, qu'Evan Roberts sent que la tension est trop grande pour qu'il puisse physiquement la supporter, à moins qu'on ne lui accorde des intervalles de repos plus grands qu'on ne l'avait d'abord arrangé. Evan Roberts désire aussi faire de plus longs séjours dans les centres visités et espère que ce désir sera pris en considération quand on fera des arrangements pour reprendre la tournée missionnaire (British Weekly, 4 janvier). Il paraît, ce que la lettre ne dit pas, qu'Evan Roberts a laissé voir qu'il était médiocrement satisfait de l'organisation du Comité de

la Mission centrale. Il ne veut pas se laisser lier d'une manière si définie au papier; il préfère sa première méthode — qui consistait à arranger ses voyages au jour le jour, suivant les demandes des localités, l'état de sa santé, et ces impulsions intérieures qu'il regarde comme sacrées (11 janvier, British Weekly).

Mr Lloyd George et Evan Roberts.

Le Réveil a eu une indiscutable influence sur la campagne électorale : l'agitation politique et l'émotion religieuse s'y sont fondues et soudées d'une admirable et originale façon. Ceux qui se rappellent le tumulte et l'ivrognerie des élections dans le milieu du siècle dernier sauront apprécier le contraste. Dans telles villes ou tels villages du Pays de Galles, de grandes foules attendaient l'aube du jour en

chantant des cantiques du Réveil : on raconte qu'une foule agitée et excitée fut calmée par une mélodie sacrée que quelqu'un avait entonnée au bon moment. Un grand nombre de ceux qui auraient pu jadis être achetés « n'étaient plus sur le marché, cette fois » : le Réveil les avait changés. Un homme auquel on demandait de voter pour les conservateurs et qu'on cherchait à convaincre par le genre d'argument, c'est-à-dire de corruption, qui réussissait jadis, a répliqué : « Non, non, je vote avec la chapelle, cette fois. » Et Lloyd George, dont la majorité à Carnarvon s'était élevée jadis de 67 à 196, puis à 300 voix, a vu soudain — grâce au Réveil — sa majorité sauter de 300 à 1224 ! Encore un trait de l'alliance bien galloise de la vie politique et de la vie religieuse !

Mais une fois les élections terminées, le Réveil a-t-il réellement repris, comme on l'avait annoncé ?

Depuis janvier, Evan Roberts ne semble pas avoir recommencé ses tournées missionnaires ; du moins les journaux n'ont plus parlé de lui. La seule trace de son existence qui me soit tombée sous les yeux consiste dans un entrefilet du *British Weekly* (22 mars) qui signale sa présence à Gloucester : Evan Roberts y a assisté à deux services, mais n'a pas parlé. Le lendemain, il a visité les curiosités de la ville, entre autres la cathédrale, où il s'est assis à l'orgue pour jouer la mélodie *Sandon* (1).

Il n'y a pas à dire, on est un peu déçu par la conduite d'Evan Roberts depuis la mission d'Anglesey, lorsqu'on prend en considération le nombre de localités qu'il n'a jamais visitées et qui attendaient impatiemment sa venue, et l'on se demande, sans vouloir préjuger l'avenir, si sa carrière de revivaliste n'a pas été sérieusement compromise :

(1) Celle sur laquelle on chante le cantique de *Newman* (nº 9 du recueil de l'Etoile : Un seul pas à la fois).

1° Par la fatigue résultant des six mois de Réveil à jet continu ;

2° Par l'emploi peu judicieux des facultés télépathiques, qui a accru cette fatigue ;

3° Par toutes les excentricités de sa conduite à Liverpool (1) ;

4° Par les bruits relatifs aux fiançailles d'Evan Roberts avec Annie Davies, — bruits que ses pérégrinations répétées avec les jeunes filles revivalistes et sa prédilection visible pour Annie Davies étaient assez propres à faire naître à la longue.

On dirait, — ce n'est à coup sûr qu'une impression, et qui peut être erronée, — on dirait qu'après Liverpool, Evan Roberts était épuisé ; qu'il s'est un peu refait dans le repos de Capel Curig, assez pour présider la mission d'Anglesey, mais que cette mission triomphale, — dont le succès a peut-être été dû plus encore au souvenir de ce qu'Evan Roberts avait été jadis qu'à l'influence de ce qu'il était actuellement, — a été comme le dernier éclat d'une flamme sur le point de s'éteindre. Puisse cette impression se trouver entièrement démentie par les faits ! Nul ne s'en réjouira plus que nous.

(1) M. Elvet Lewis, grand admirateur et du Réveil gallois et d'Evan Roberts, avouait, le 7 décembre dernier, qu'Evan Roberts avait plutôt nui aux bonnes relations mutuelles des communautés galloises à Liverpool, et que les conversions de Liverpool s'étaient trouvées, à l'épreuve, les moins profondes et les moins durables de toutes celles qui se sont produites pendant tout le cours du Réveil.

CHAPITRE X

APPRÉCIATIONS ET RÉSULTATS

En présence des phénomènes surprenants, voire parfois bizarres, du Réveil gallois, ceux qui n'ont pas fait une étude approfondie des Réveils peuvent être tentés de prendre l'une ou l'autre de deux attitudes opposées, mais également condamnables.

La première consiste à vouloir considérer comme un miracle immédiat et direct de Dieu, tout, absolument tout, dans le Réveil, à envisager le Réveil gallois, par exemple, comme le type même du Réveil, de tout Réveil, par suite à tout approuver, à tout admirer sans critique ni réserve, et à vouloir tout reproduire sans modification.

La seconde attitude consiste à relever certains faits douteux, critiquables, et à dire : Vous voyez bien, il y a tel détail contestable, morbide, donc le Réveil gallois tout entier n'est qu'une manifestation absurde et malsaine, donc il ne faut pas de Réveil; la cause du Réveil est entendue, jugée et perdue.

En d'autres termes, n'est-ce pas ? *tout ou rien*. Eh bien ! je renvoie dos à dos ces deux conclusions simplistes comme

étant aussi *antireligieuses* et aussi *antiscientifiques* l'une que l'autre.

Dans tout Réveil, il y a la part de Dieu et il y a la part de l'homme. Dans la part de Dieu, tout est bon, ne peut être que bon; mais la part de l'homme est mêlée, ne peut pas ne pas être mêlée. Si d'aventure on trouve dans un Réveil des éléments contestables, cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas d'excellents. Et de ce que l'on y trouve des éléments excellents, cela ne veut pas dire que rien ne soit contestable. La foi religieuse s'unit à la science psychologique pour nous inviter à avoir un sens plus juste des états d'âme, une appréciation plus large, plus profonde, plus vraie de ce qu'est et de ce que peut être un Réveil. Pour mon compte, je n'ai jamais eu de peine, au Pays de Galles, à concilier en moi la critique et l'admiration, l'instinct scientifique de l'observation impartiale et l'instinct religieux de l'édification intense et émue. Je n'ai jamais eu de peine à me rappeler que quand Dieu agit sur les âmes, ces âmes, ensuite, traduisent leurs impressions suivant la nationalité, le milieu, le tempérament, et que l'action divine est une chose, et la manifestation humaine en est une autre.

En somme, comme la psychologie des foules est sensiblement la même au fond dans tous les domaines et dans tous les pays, quelles que soient les diversités produites par les nationalités, les circonstances, les lieux et les époques, il faudrait ne voir dans les Réveils que des sortes de crises épidémiques propres à la vie sociale, s'il n'y avait quelque chose de plus, à savoir le bien moral produit, le progrès moral, l'éclosion de personnalités consacrées désormais à la recherche et à la pratique de la justice et de l'amour. C'est là ce qui fait la valeur des Réveils. C'est là ce qui permet de voir dans un Réveil, en sus de la pure psychologie humaine, l'action surnaturelle de Dieu. « Vous les connaîtrez à leurs fruits. »

Il est sûr, pour qui étudie avec candeur et simplicité, en

faisant table rase des préjugés qui obscurcissent si souvent les choses, en pareille matière, aux yeux de tant de gens, il est sûr que les Réveils sont toujours mêlés, très mêlés au point de vue de la valeur morale. Comme dans la parabole l'ivraie se mêle au bon grain, il y a dans les Réveils un mélange parfois déconcertant de manifestations bienfaisantes et d'autres qui le sont moins. Avec des avantages indéniables, les Réveils ont aussi leurs inconvénients. La suggestibilité produite par l'influence de la foule multiplie parfois un peu trop les conversions. Sous l'influence du milieu, se produisent des exaltations soudaines, parfois passagères. Les gens qui se sont ainsi convertis, comme surchauffés, sans que la transformation soit profonde, se déconvertissent aussi facilement qu'ils se sont convertis ; l'orientation de leurs sentiments change avec une extraordinaire aisance, parce que ces sentiments étaient moins l'expression propre de leur être intime que le passage en eux d'un courant émotif venu d'ailleurs. Ils sont d'autant plus découragés, d'autant plus éloignés de la piété, lorsque l'effet de la suggestion est évanoui. Starbuck (1) estime que sur cent conversions individuelles ordinaires, 60 °/₀ durent. Des conversions produites par des Réveils, 13 °/₀ seulement tiennent bon. Il ajoute que, d'ailleurs, même avec ce déchet, le Réveil est bon, parce qu'il fait connaître, à ceux-là même qui retombent ensuite, l'état supérieur. Et Mr Stead a souvent exprimé une vue analogue. M. Flournoy estime cependant que bien des gens seraient arrivés à la vie supérieure sans le Réveil et en ont été, au contraire, empêchés par le Réveil, et que s'il peut y avoir des gens accessibles aux seuls procédés revivalistes salutistes, il en est d'autres, par contre, à qui cela fait du mal.

Voilà ce qu'il faut bien avoir dans l'esprit quand on veut entreprendre de juger le Réveil gallois. Il en résulte que

(1) The Psychology of Religion. London, 1899.

nous devons nous garder de mettre au premier plan, dans notre appréciation, soit admirative soit critique, des phénomènes très intéressants au point de vue psychologique, tels que le hwyl, les visions, les dons de seconde vue, les prophéties télépathiques, les lumières, etc., tous phénomènes très curieux, voire mystérieux, qui ne sont pourtant pas directement et intimement spirituels et moraux, qui ne sont au fond qu'une sorte de répercussion extérieure, diversement explicable, de la vraie et profonde réalité. Ce qui recommande à notre estime, à notre admiration, le Réveil gallois, ce n'est ni le hwyl, ni la seconde vue, ni les lumières, ce ne sont pas les miracles physiques et psychiques vrais ou faux, ce sont les miracles moraux et spirituels, les vies métamorphosées, c'est l'obéissance pratique et quotidienne à la volonté du Dieu saint.

Mais justement, ces miracles moraux et spirituels ont-ils été accomplis par et dans le Réveil gallois? Que faut-il penser du Réveil gallois au point de vue moral?

Le Réveil gallois a ses détracteurs. Mais les Réveils gallois antérieurs, ceux de Rowlands et de Harris, celui de 1859, ont eu les leurs. Or, il est digne de remarque que lorsque les Réveils gallois se sont produits, s'il y a eu des gens qui ont contesté leur valeur, qui les ont blâmés, ridiculisés, censurés, finalement les historiens impartiaux sont arrivés à reconnaître et à proclamer les heureux effets de ces mouvements religieux. Dans ses *Lettres et Essais sur le Pays de Galles*, Mr Henry Richard écrivait, en 1884 :

« Malgré quelques inconvénients sérieux (some serious
» drawbacks), personne, s'il est familiarisé avec la vie
» intérieure du pays, ne mettra en doute que les Réveils
» aient été d'une valeur incalculable pour la Prin-
» cipauté (1). »

(1) Henry Richard's Letters and Essays on Wales. London, 1884, p. 26-30. (Cité par MM. Rhys et Brynmor-Jones.)

En 1902, MM. John Rhys et David Brynmor-Jones ont déclaré à leur tour :

« Les gens qui critiquaient le Réveil (Diwygiad) du » dehors prétendaient quelquefois que c'était de la pure » hystérie religieuse, que le Réveil conduisait à l'oubli de » certaines conventions salutaires, et même à un relâche- » ment de la morale parmi les gens d'une disposition » instable. Mais quand la tempête spirituelle avait fini » de souffler, on trouvait qu'elle avait fait plus de bien » dans l'ensemble que de mal. Ceci a été prouvé dans » la plupart des districts par le commencement d'une » vie nouvelle de la part d'hommes jusque là adonnés à » des habitudes d'intempérance et accoutumés à dépenser » leurs heures de loisir à récolter du chagrin pour leurs » familles. Il n'est que juste d'ajouter que la plupart » d'entr'eux sont considérés comme ayant résisté à toute » tentation de retourner dans leurs anciennes voies (1). »

S'il en a été ainsi des Réveils antérieurs, n'y a-t-il pas des chances pour qu'il en soit de même du Réveil actuel ? C'est-à-dire n'y a-t-il pas des chances pour que, à côté des quelques défectuosités, des quelques fâcheuses conséquences, inhérentes, semble-t-il, à tout Réveil, bien qu'elles soient dans chacun en proportion variable, il y ait des résultats excellents, profonds, bienfaisants, durables ?

Cette question des appréciations et des résultats est si complexe, si délicate, que le lecteur voudra bien m'excuser, s'il trouve peut-être un peu de va-et-vient dans ce chapitre, voire quelques contradictions apparentes ou même réelles. Mon ambition, c'est d'être vrai et impartial, et de mettre honnêtement sous les yeux qui parcourront ces pages les éléments d'une opinion informée et éclairée.

Je commencerai par dire quelques mots des apprécia-

(1) The Welsh People. by John Rhys and David Brynmor-Jones. London, Fisher Unwin, 1902, p. 591.

tions typiques relatives au Réveil gallois que j'ai pu recueillir moi-même chez des juges compétents.

Ces appréciations sont très diverses.

Par exemple, dans une lettre particulière, un psychologue américain écrit :

« J'ai une certaine question dans l'esprit, c'est celle » de savoir si ces grands mouvements revivalistes accom- » plissent réellement autant qu'on le suppose. Un de » mes plans pour mon futur voyage en Europe, c'est » d'examiner le Pays de Galles un an après le grand » Réveil. Je désire savoir par moi-même si le mouve- » ment paraîtra à cette époque aussi important qu'il » paraît maintenant. J'espère apprendre des faits corres- » pondants au sujet de nos cités américaines qui ont été » si profondément remuées. Dans une petite cité que je » connais, où un très grand Réveil s'est produit il y a en- » viron cinq ans, les résultats ont été tels que les pasteurs » en sont venus à douter s'ils seraient disposés à voir le » Réveil se reproduire. »

Voici maintenant une lettre que je reçus avant de partir pour le Pays de Galles, d'un pasteur presbytérien d'origine américaine qui réside à Londres et qui venait de visiter lui-même le Réveil gallois; la lettre est datée du 3 avril :

« Les phénomènes dont vous serez témoin demandent » à être considérés avec beaucoup de soin, car s'il y a là à » coup sûr un feu céleste, j'incline à penser qu'il y a aussi » beaucoup de feu bizarre (étrange ou étranger?? strange » fire) et que les résultats dans six mois d'ici pourront » n'être pas ce que nous aurions espéré. Je confesse que je » ne comprends pas tout ce que j'ai vu et que je ne me fais » pas l'illusion de me croire capable de rendre compte de » tout. Il n'est naturellement pas possible pour nous de » tracer nettement la ligne de démarcation dans des phé- » nomènes pareils et de dire — jusqu'ici le spirituel et le » surnaturel, et jusque-là l'humain et le naturel, mais nous » devons dans nos propres esprits au moins essayer de

» faire cette classification. Vous aurez l'occasion de vous » ressouvenir de l'Eglise de Corinthe, et parfois de désirer » que les frères qui prennent part aux réunions se rap- » pellent que les esprits des prophètes sont soumis aux » prophètes, mais il n'y a eu rien de déréglé, de désor- » donné (disorderly), à aucune des réunions auxquelles » j'ai assisté. Certainement nous n'avions pas l'ordre rou- » tinier de notre service dominical ordinaire, bien au con- » traire. Chaque homme et chaque femme semblait donner » sa contribution particulière aux exercices, et il y avait » absence totale de tout ce qui aurait pu ressembler à une » prédication ou à une exhortation. Nous n'avions que du » chant (à ce point que j'en étais parfois plutôt fatigué), de » la prière (une demi-douzaine en même temps avec un » chœur continu d'*Amens* de la part de l'auditoire), et de » brefs témoignages relatifs à la position propre de l'indi- » vidu comme croyant. Il n'y avait pas un mot d'enseigne- » ment ou de doctrine, et s'il n'y avait pas eu des expres- » sions de confiance en Christ comme Sauveur et des » appels pour sa présence, je ne suis pas sûr que j'eusse » appelé les réunions des réunions *chrétiennes* (1). Sans » aucun doute, les résultats sociaux ont été très frappants » et louables, et les résultats religieux ont été aussi re- » marquables ; seulement il n'y avait rien de l'« œuvre de » la loi » (Law-work) que les vieux théologiens dési- » raient (2). — Le Dr Torrey est un *missionnaire* cherchant

(1) Mais aussi, dirai-je, il est vraiment difficile de savoir ce qui resterait des réunions galloises si on enlevait des hymnes et des prières toutes les expressions de confiance en Christ comme Sauveur, et tous les appels à la présence du Christ.

(2) Il est sûr que, comme l'a dit le Rév. Elvet Lewis, dans le Réveil gallois, il n'y a pas de *dies iræ*, c'est un *dies caritatis* perpétuel. Le péché est rarement dénoncé, ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas fortement haï. Mais le ton de l'accusation ou de la menace n'est pas celui du Réveil : c'est le ton de la grâce, et non celui de la loi. Toutefois, on ne peut pas dire que le Réveil gallois ait proprement innové à cet égard. Il en a été de même du Réveil de Rowlands et Harris au dix-huitième siècle : ils avaient commencé par la loi, mais bien vite ils ont discontinué la prédication de la loi pour ne prêcher que la grâce. Il en a été de même du Réveil ou de la Mission de Moody : Voir à ce sujet la

» *par la prédication* à conduire ses auditeurs à la repen-
» tance et à l'acceptation de Christ, c'est une chose tout à
» fait différente des réunions galloises. Tout prédicateur
» évangélique convaincu est un *homme à la Torrey* (a Tor-
» rey-man), mais il y en a peu en vérité qui ressemblent
» aux orateurs gallois. »

Des Anglais établis hors du Pays de Galles, passons aux Anglais qui vivent sur le territoire gallois. Ils ne sont pas en général très sympathiques au Réveil gallois. Ils lui demeurent ou étrangers ou indifférents ou relativement hostiles. Voici par exemple les impressions d'un pasteur wesleyen de Wrexham que j'ai interviewé. Je ne songeais pas tout d'abord à lui demander son appréciation : mon but était d'obtenir de lui quelques renseignements sur les lieux et les moments des réunions revivalistes, sur les faits et gestes de Mrs Jones, etc. Mais je m'aperçois bien vite qu'il n'est pas au courant du détail de la marche actuelle du Réveil dans sa propre localité. Au lieu de lui demander, je ferais mieux de lui donner des informations ! — Aussi bien le vicaire de Rhos ne m'a-t-il pas fait ce compliment : « Vous êtes en train de devenir un vrai *cicerone* du Ré-
» veil ! » — Un peu déçu, j'écoute d'une oreille distraite, songeant à abréger ma visite, pour courir à la gare prendre un train qui me conduira un peu plus tôt auprès de Mrs Jones... lorsque tout à coup l'intérêt commence à naître en moi : « Tiens ! tiens ! il dit des choses intéres-
» santes, ce pasteur ! Je ne perds pas mon temps en lui
» faisant visite, quoique le gain soit différent de ce que
» j'avais prévu ou cherché ! » Et en effet, le pasteur se met à me raconter que le Réveil gallois a été strictement limité, à Wrexham, à la population galloise : les Eglises de langue

très curieuse évolution des Réveils américains de Jonathan Edwards à Finney, de Finney à Moody, que décrit fort bien M. Kaltenbach. (Etude psychologique des plus anciens Réveils aux Etats-Unis.)

anglaise n'ont pas été touchées (1). Il me confesse que sa propre Eglise est froide, raide, formaliste, ritualiste. Il ne m'engage pas, puisque je me préoccupe de Réveil, à venir y assister au culte. Cela ne l'empêche de faire de grandes réserves sur le Réveil. Il croit que lorsque le Réveil sera apaisé, éteint, il y aura une grande *réaction*. « Croyez bien, » me dit-il, que, dans quelques semaines ou dans quelques » mois, il y en aura, de ces nouveaux convertis qui font de » si touchantes prières dans les réunions, il y en aura qui » retourneront au cabaret. Et là, au milieu de leurs liba- » tions multipliées de plus belle, ils se diront l'un à l'autre : « Hein, William, tu te souviens des belles prières que tu » faisais dans l'Eglise de Bethléem quand le Réveil t'avait » tourné la tête? — Et toi, Jim, tu te souviens des beaux » solos que tu chantais à l'Eglise de Jérusalem quand tu te » prétendais converti? » Et ils feront des gorges chaudes » de leur conversion et du Réveil! » Mon pasteur a l'air de penser que ce Réveil est plus émotif que moral, et ne craint pas d'affirmer qu'il y a des personnes, occupant certaines positions officielles et soi-disant converties par le Réveil qui mènent une vie moralement suspecte. Il se demande si, dans certains cas — il espère que ce n'est pas toujours et partout le cas — ce n'est pas un type inférieur, un idéal inférieur de vie chrétienne dont on se contente.

C'est là un jugement d'*Anglais*... Les Anglais sont tou-

(1) Ce renseignement concorde avec celui que m'avait donné la veille au soir le pasteur gallois hôte et ami de Mrs Jones, le Rév. Peris Williams. En m'affirmant que dans le district de Wrexham il y avait eu plus de 2.000 convertis, il avait ajouté que le Réveil était encore confiné, dans Wrexham, aux Eglises galloises : « Il ne touche pas la ville. » Wrexham est d'ailleurs une ville assez mélangée. Il y a beaucoup d'Irlandais catholiques. Le Rév. Williams déclarait aussi que, dans le nord du Pays de Galles, le Réveil n'a pas atteint les proportions qu'il a atteintes dans le Sud. Mais il était convaincu que les âmes étaient prêtes, et qu'Evan Roberts n'aurait qu'à se mettre à sa tournée dans le Nord pour que, bientôt, le feu du Réveil y fût complètement allumé.

jours un peu sujets à caution quand ils jugent les Gallois. Je dois dire qu'un autre pasteur *Anglais*, de Cardiff — celui qui m'avait déconseillé un voyage au Pays de Galles — s'était pourtant montré plus favorable au Réveil gallois ; car il m'avait écrit, à la date du 28 mars :

« Le Réveil a mis en évidence la personnalité et le pou-
» voir de l'Esprit divin, et le besoin et le privilège de son
» appui et de sa direction. Il a mis l'accent sur le pouvoir
» de la prière : des hommes ont été amenés droit de leurs
» lits et des cabarets en réponse à la prière publique, — et
» il a fourni plusieurs exemples encourageants de l'*influence*
» du témoignage des personnes récemment converties sur
» leurs amis. Il m'a entièrement convaincu que Dieu, qui
» est toujours prêt à sauver, qui veut sauver *tous ceux* qui
» sont disposés, *n'importe où, n'importe quand,* à venir vers
» lui avec repentance et avec foi en Jésus-Christ, *accorde*
» *parfois des saisons spéciales de gracieuse visitation* et que
» nous devons prier pour que ces saisons viennent leur
» préparer la voie et être disposés à coopérer, au jour où il
» manifeste sa puissance. »

Si des pasteurs anglais nous passons aux pasteurs gallois, le ton change. Sauf un pasteur congrégationaliste, dont la désapprobation était restreinte aux prières simultanées, — que condamnaient après tout saint Paul et Finney, — tous les pasteurs gallois que j'ai eu l'occasion de voir étaient enthousiastes de ce mouvement à la direction duquel ils prenaient pourtant si peu de part. J'entends encore un pasteur de Ferndale me dire avec une flamme profonde dans les yeux, avec le visage comme transfiguré par une irrépressible émotion :

« Oh ! si vous pouviez les suivre dans leur vie quo-
» tidienne, tous ces convertis du Réveil ! si vous pouviez
» voir leur amour mutuel, leur déférence réciproque,
» leurs prévenances, leurs attentions, leurs égards, leur
» délicatesse de conduite et de parole !... Du déchet ? il

» se peut qu'il y en ait; mais il s'est produit un bien
» incalculable qui ne sera jamais effacé. Tenez, c'est
» comme un liquide qui a bouilli. Il n'est pas le même après
» avoir bouilli qu'avant, quand bien même il s'est refroidi...
» Aussi longtemps qu'ils vivront, les enfants et les jeunes
» gens porteront la marque indélébile de l'ébullition par
» laquelle ils ont passé et passent maintenant. »

J'ai été très frappé de trouver parmi les plus emballés pour le Réveil un vicaire anglican (gallois), le vicaire de Rhos. Dans les conversations que j'ai eues avec lui ou qu'il a eues avec d'autres devant moi, il concède qu'en bien des endroits l'excitation s'est refroidie ou a disparu. Mais il est inévitable, dit-il, que l'excitation disparaisse. Il a la confiance, en revanche, que les résultats, eux, seront durables et excellents. Naturellement il y aura du déchet, des rechutes; il ne peut pas ne pas y en avoir. Mais il y a et il y aura des résultats durables. On se préoccupe de fournir des occupations et un milieu social pour les nouveaux convertis. En se convertissant, ils ont renoncé à leurs clubs qui se réunissaient dans les cabarets. On a ouvert les salles d'écoles et fondé de nouveaux clubs, n'ayant aucun rapport avec la boisson, et n'offrant aucune tentation de ce genre. On s'occupe d'instruire, d'édifier les nouveaux convertis. Et de ces efforts sortira un bien incalculable et permanent pour les Eglises et pour le Pays tout entier.

Voici un jugement plus nuancé, plus modéré que celui du pasteur de Ferndale et du vicaire de Rhos :

A Pontypridd, j'interviewe le ministre méthodiste qui a reçu chez lui Evan Roberts quand il est venu à Pontypridd en novembre ou décembre dernier. Il s'exprime avec beaucoup d'impartialité. Il assure qu'Evan Roberts est un homme tout à fait droit et sincère. Il proteste contre l'insinuation qui a été faite dans la presse qu'Evan Roberts a recours à des procédés d'hypnotisme, de magnétisme pour agir sur les foules. Evan Roberts, affirme-t-il, n'a jamais étudié le

mesmérisme; il ne s'est jamais occupé de choses semblables. (Remarque qui n'est pas très concluante; car Evan Roberts pourrait exercer des pouvoirs d'hypnotisme sans se rendre compte expressément qu'il fait de l'hypnotisme, sans avoir étudié scientifiquement l'hypnotisme.) Mais il croit qu'Evan Roberts sera bientôt usé, qu'il ne durera pas très longtemps. Pour provoquer et développer ce grand Réveil, Dieu a mis de côté tous les autres instruments, les pasteurs, les docteurs, les savants, etc.; il est allé prendre un simple mineur. Evan Roberts a été sûrement envoyé par Dieu. Mais Dieu ne lui a confié qu'une courte et temporaire mission. — « Que pensez-vous des dons prophétiques « d'Evan Roberts? » ai-je alors demandé. — « Eh bien! je » ne sais pas, m'a-t-il répondu; je ne puis expliquer, c'est » étrange... » Et après un instant de silence : « J'aime mieux » ne rien dire du tout. » — Il me raconte qu'en bien des endroits, le Réveil a supprimé la prédication. — « Et vous, lui » dis-je, est-ce que vous avez cessé de prêcher? — Moi? ja- » mais. » Et il me fait l'éloge de la prédication, fondement, d'après lui, et trait essentiel de la vie religieuse et ecclésiastique. Il a eu une soixantaine de conversions dans sa propre église. Mais le difficile, me dit-il, c'est de décider les nouveaux convertis à *travailler*. « Ils passeraient volontiers » tout leur temps à *chanter* et à *prier*. Ils changeraient vo- » lontiers toute situation en une réunion de prière (1). » Naturellement, conclut-il, il y aura, — il y a déjà du dé- » chet. Je ne le dirais pas, fait-il avec un sourire, je ne le » dirais pas en public. Mais c'est le fait. Il y en aura qui » retomberont. Il y en a déjà quelques-uns qui sont retom- » bés. C'est inévitable, mais il y a et il y aura des résultats

(1) Comme confirmation de cette assertion, on pourrait citer bien des faits : Dans une Université, les jeunes gens, les jeunes filles, sous le coup d'une impulsion soudaine, ont remplacé les leçons par des réunions de prière. Dans certaines écoles, les enfants ont laissé leurs leçons pour chanter et prier dès que les maîtres tournaient le dos...

» durables, et le Réveil, dans l'ensemble, aura fait une » œuvre merveilleuse. »

Je clôturerai cette série de témoignages ou d'impressions en extrayant quelques attestations significatives de l'enquête publiée par le *British Weekly* pendant l'hiver 1904-1905 : il y a eu là toute une série extrêmement importante de lettres écrites par différents pasteurs gallois sur le Réveil dans leurs localités respectives. Toutes ces lettres étaient chaleureusement sympathiques. Voici quelques échantillons symptomatiques et concordants de ces appréciations :

Le Rév. Elvet Lewis parle de « la profonde note éthique » de ce Réveil », et écrit : « L'émotionnel se cristallise dans » l'éthique. »

Le Rév. T. Esger James : « C'est un Réveil éthique dans » le meilleur sens. »

Le Rév. E. W. Davies : « Il est intensément réel et éthi- » que dans ses résultats. »

Le Rév. J. T. Jones : « Je ne puis pas accentuer trop for- » tement le côté éthique de ce Réveil. »

Le Rév. John T. Job : « Je n'ai aucune hésitation à dire » que le Réveil ici est décidément éthique. »

Un correspondant de Carnarvon : « Le Réveil a déjà pu- » rifié l'atmosphère morale de la ville. »

Il se peut toutefois que, même après ces derniers témoignages, il y ait encore des gens parmi mes lecteurs français — il y en a aussi en Angleterre — pour trouver que le Réveil gallois accorde trop au sentiment. Un journal médical anglais, *le Lancet*, a appelé le Réveil une *explosion hystérique*, une *débauche d'émotionalisme*, et n'a pas craint de déclarer que « si ces excès ne s'arrêtent, il y aura bientôt » lieu de bâtir une demi-douzaine d'asiles d'aliénés dans le » Pays de Galles. » — A cette accusation, le célèbre évan-

géliste écossais John Mc Neill (1), assistant à une réunion galloise, répondait en s'écriant, dans une prière : « Nous » avons entendu caractériser ce Réveil comme une » *débauche d'émotionalisme*. S'il en est ainsi, Seigneur, fais » que nous ne redevenions jamais sobres. Si c'est de la » débauche, alors il n'y a pas de sobriété dans le ciel où » nous allons ! » Et les Gallois répliquent volontiers : « Quoi ! une débauche d'émotionalisme, ce qui guérit les » ivrognes et les joueurs ! une débauche d'émotionalisme, » ce qui change le langage des poissards et pousse les » voleurs à restituer leurs biens mal acquis et les maris » emportés à ne plus battre leurs femmes ! Alors que la » débauche des émotions continue, jusqu'à ce que le der- » nier des alcooliques soit guéri de son impuissance et le » dernier des pécheurs sanctifié ! »

Un psychologue répliquera que des critiques analogues à celles du *Lancet* ont toujours été formulées aux heures des grands mouvements religieux, depuis la scène racontée par les Actes des Apôtres. Savonarole était accusé de se livrer à des démonstrations hystériques qui excitèrent le mépris et les sarcasmes de la cour des Borgia. Les premiers services des Puritains étaient dénoncés pour leurs excès. Wesley et Whitefield furent condamnés par les sages de leur temps comme se livrant à une débauche d'*émotionalisme* qui ne rentrait pas dans le catalogue de leur froide philosophie.

En somme, dirai-je, tout Réveil met en jeu d'une manière puissante, extraordinaire, le sentiment ; tout Réveil amène une explosion de sentiment. Si vous ne voulez pas de sentiment, ne parlez pas de Réveil. Seulement, à vrai dire, je ne sais si vous pourrez continuer de parler de piété : le langage courant se trompe-t-il du tout au tout lorsqu'il donne pour synonyme au mot *piété* l'expression *sentiment*

(1) Ne pas le confondre avec l'évangéliste australien du même nom.

religieux ? Et, à vrai dire, si vous ne voulez pas de sentiment, je ne sais si vous pourrez même parler de vie morale. Car non seulement la vie morale n'épuise pas la vie religieuse, mais la vie morale elle-même, comme telle, comporte des émotions. Dites que l'émotion n'est pas tout, dites même qu'elle n'est pas l'essentiel, j'y consens, à condition que vous ajoutiez que sans elle il n'y a ni vie morale ni vie religieuse forte, profonde, complète et normale.

M. Hirsch regrettait, à propos de la discussion sur le Réveil aux conférences de l'Oratoire (mai 1905), d'avoir été trop « timide ». S'il n'avait pas été paralysé par sa timidité, effectivement bien connue, il aurait « fait remarquer à » M. le professeur Bois, qui nous parlait admirablement » du rôle de l'émotion dans la vie spirituelle, et par cela » même dans tout Réveil, qu'il paraissait confondre l'exci- » tation avec l'émotion, l'une étant du domaine phy- » siologique et l'autre du domaine psychologique, l'une » étant de nature nerveuse, l'autre nous prenant au plus » profond de l'âme. » Je serai tenté de demander à mon amical critique : Votre distinction est-elle bien sûre ? La théorie psychologique moderne (W. James, Lange, Dumas) ne fait-elle pas énorme, presque même parfois à le faire unique et exclusif, le rôle du physiologique, du nerveux dans les émotions les plus profondes et les plus spirituelles ? Mais j'accorde pour mon compte qu'il peut y avoir de l'excitation sans émotion profonde — et dans tout Réveil c'est le cas (1) pour un nombre plus ou moins grand de per-

(1) Il est permis de croire que tel a pu être le cas à Loughor, patrie d'Evan Roberts. Dans le courant de l'hiver, les journaux ont publié la démission du Rév. Daniel Jones qui était pasteur précisément de la chapelle où Evan Roberts avait commencé sa carrière revivaliste deux mois auparavant. Et pourquoi ce pasteur a-t-il donné sa démission ? Parce qu'il n'approuve pas la façon dont les réunions ont été conduites pendant les deux mois écoulés Il y a eu tant d'excitation que le matériel a été fortement abîmé. Les dommages se sont élevés à 60 livres (1.500 fr.), et le pasteur a déclaré qu'il n'était pas juste d'imposer à

sonnes chez lesquelles l'émotion reste à fleur de peau, et, se bornant à l'excitation, aux pleurs, aux sanglots, à l'énervement, aux confessions publiques arrachées par des impressions trop charnelles, ne produit rien de sérieux ni de durable. — Mais s'il peut y avoir de l'excitation sans émotion profonde, la réciproque est-elle vraie ? Peut-il y avoir de l'émotion profonde, beaucoup d'émotion profonde, de l'émotion profonde collective dans une foule, sans excitation ? Cela se peut-il en particulier chez des gens tels que les Gallois ? La très grande majorité des Gallois m'ont paru, quant à moi, empoignés jusqu'au plus intime et au plus vital de leur être, et je ne crois pas qu'on puisse parler de simple excitation quand on a assisté soi-même à ces inoubliables réunions, quand on a senti s'exercer sur soi-même cette force mystérieuse qui fait tressaillir, qui ébranle, qui pénètre, qui remue, qui efface par intervalles le sentiment du temps et de l'espace, et qui laisse sous l'impression, sous la certitude d'une grande réalité inexprimée et inexprimable.

Je reconnais, certes, qu'il peut y avoir abus et déviation du sentiment. Il peut se faire — et dans tout Réveil c'est le cas pour un nombre plus ou moins grand de personnes chez lesquelles le sentiment ne produit rien de sérieux ni de durable — il peut se faire que le sentiment ne se dépasse pas lui-même, qu'il se prenne pour son propre but, qu'il

une église particulière le paiement de cette somme, — les frais résultant de dégâts commis dans des réunions d'alliance évangélique, — et que, dans tous les cas, il ne pouvait admettre que cela se prolongeât... Mais l'Eglise semble avoir laissé partir son pasteur, moins désireuse de le conserver que de maintenir ses réunions bruyantes et tumultueuses, et plus soucieuse de garder le feu actuel que préoccupée du paiement futur de ses dettes. Ajoutons que c'est sans doute pour aider à payer ces dettes, — et d'autres encore, — qu'Evan Roberts, avant de partir pour Liverpool, a fait de généreux cadeaux à deux églises de Loughor. — Mais le fait de l'excitation demeure. — Et nous l'avons, d'ailleurs, signalé nous-mêmes en parlant des manifestations physiques dans le Réveil.

n'y ait que sentiment, et alors la piété n'est qu'une sorte de jouissance sentimentale raffinée, et le sentiment réduit à lui-même s'use à la longue, quand il ne se produit pas une réaction, et la condition dernière finit par être pire que la première. Mais il y a aussi un cas différent — et c'est incontestablement celui de la plupart de ceux qui ont été touchés par le Réveil gallois — c'est celui où le sentiment se mêle étroitement à la vie morale, tantôt servant de moyen, tantôt apparaissant comme un résultat. Tantôt servant de moyen, ai-je dit, et en effet, il en est de l'être humain sous l'empire de l'émotion comme d'une barre de fer sous l'influence d'une flamme ardente, il se ramollit, il devient souple et malléable, et dans cet état, tandis que la flamme n'a pas encore cessé son action, vous pouvez faire prendre à ce métal la forme que vous voudrez ; lorsque, la flamme étant éteinte ou simplement éloignée, le métal se refroidira, il conservera indéfiniment la forme qu'il aura reçue, il sera transformé à jamais. De même le sentiment permet à certaines transformations radicales et définitives de se produire dans l'être humain, et ces transformations une fois opérées subsistent à jamais, lors même que l'émotion a disparu et que le train journalier de l'existence a repris. C'est ainsi que l'émotion peut être employée comme un moyen pour une fin spirituelle et morale et conduire à un changement profond, durable et fécond. Il est hors de doute que l'émotion a joué et joue encore ce rôle, en grand, dans le Réveil gallois. Mais non seulement l'émotion peut être un moyen, elle peut aussi être un résultat. C'est un fait qu'en bien des cas l'émotion sous sa forme pleine, débordante, suprême, ne peut jaillir et durer que là où les obstacles moraux ont disparu, là où il n'y a point ou plus d'interdit moral, là où l'ordre a été établi dans les consciences. Lorsqu'un laïque de Rhos m'expliquait la marche du Réveil à Rhos, il me disait avec une netteté parfaite : « Nous avons employé les premiers jours à

» purifier (to cleanse) nos cœurs, à purifier la maison de » Dieu ; ce n'est que lorsque nos cœurs ont été purifiés, » lorsque toutes les querelles ont été apaisées, les vieilles » dettes payées, les torts réparés, ce n'est qu'alors que le » Réveil a atteint toute sa force et que l'explosion du sen- » timent religieux est devenue irrésistible. » Et l'on sait le soin qu'Evan Roberts a mis de plus en plus à écarter les obstacles moraux, à sommer par exemple les personnes brouillées de se réconcilier ou de quitter la réunion, parce qu'autrement il serait impossible à la réunion de marcher. Ainsi, tantôt comme moyen, tantôt comme résultat, l'émotion est étroitement rattachée à la vie morale et religieuse féconde et complète. Elle provoque, facilite, produit l'obéissance pratique, la fidélité volontaire, la soumission effective à la conscience et à l'Esprit. Et elle résulte à son tour d'une telle vie. Cette fusion harmonique du sentiment avec la conscience et la volonté me semble admirablement réalisée dans le Réveil gallois, si on l'envisage dans son ensemble.

On insiste toutefois, et l'on allègue, pour appuyer les accusations du *Lancet* (hystérie, débauche d'émotionalisme), des faits précis, à savoir les *hospices d'aliénés !*

Une curieuse discussion sur les rapports du Réveil avec l'accroissement des cas de folie s'est produite au mois d'avril à l'hospice de Denbigh. Cet hospice, comme l'indique son nom (North Wales Counties Lunatic Asylum), reçoit les aliénés des cinq comtés de Denbigh, de Flint, d'Anglesey, de Carnarvon et de Merioneth. Au cours de la séance du comité, Mr Elwy Williams demande au docteur de l'établissement dans quelle mesure le Réveil a affecté le nombre des patients pendant le dernier trimestre.

Dr Cox : « C'est une question que j'ai examinée très atten- » tivement. J'ai fait une analyse. Durant les deux derniers

» mois, jusqu'au 20 mars, nous avons eu un nombre exceptionnel de pauvres admis, à savoir un total de 66 à partir du 1er janvier, — 36 hommes et 30 femmes. Des 36 hommes, 11, et des 30 femmes, 6, avaient été, semble-t-il, influencés fâcheusement par le Réveil en vigueur. Cela représente un total de 17, soit 25 °/₀ des patients admis. L'hérédité peut être mise en cause pour 5 hommes et une femme, et un de chaque sexe avait déjà souffert d'attaques précédentes. Restent 9 autres cas. On peut donc conclure de l'analyse que, pour 9 cas sur les 17, la cause première de l'aliénation mentale a été la ferveur religieuse. Il ne peut y avoir de doute qu'un grand nombre des patients étaient prédisposés à la folie par suite d'un dérangement mental hérité. D'autres, sans aucun doute, ont été affectés par le mouvement religieux, mais dans la majorité des cas il y a eu un penchant ou une faiblesse qui a été troublée par une influence émotive de ce caractère. »

Le Président : « Et dans quelques cas il n'y a eu aucune de ces influences troublantes ? »

Dr Cox : « Non. Il est extrêmement difficile de préciser toutes les circonstances et d'obtenir un récit exact de l'histoire passée des patients, mais ce que j'ai dit est une conclusion légitime. »

Dr R. Roberts : « C'est une conclusion générale. Le Réveil est très développé dans le comté de Merioneth (1), et j'aimerais savoir si la statistique pour les trois derniers mois montre qu'un plus grand nombre de patients ont été admis de ce comté que de tout autre. »

Dr Cox : « Oui, il y a eu un nombre plutôt plus grand de patients admis du Merioneth que des autres comtés, et ils doivent être attribués indirectement au mouvement revivaliste. »

Mr Elwy Williams : « Est-ce le résultat de votre observation des cas, ou est-ce une déduction que vous faites d'après les certificats d'admission ? »

Dr Cox : « Je m'appuie sur l'inspection des certificats, et

(1) C'est le comté de la visionnaire Mrs Jones.

» aussi sur mes propres enquêtes relativement à l'histoire
» des patients au moment de leur admission. »

Mr T. Griffith : « Est-ce que l'apparition des étranges lu-
» mières à Egryn rend compte de l'accroissement des cas
» du Merionethshire? » (Rires.)

Dr Cox : « Pour autant que je puis en juger, à entrer dans
» le détail, il ne peut y avoir de doute, je pense, sur le fait
» qu'une grande proportion vient du district de Merioneth
» souffrant de l'effet de ce mouvement; mais en analysant
» les cas, je trouve qu'il y a eu, sans aucun doute, une pré-
» disposition ou un penchant au dérangement mental, et,
» par conséquent, ces cas ont dû être affectés d'une façon
» plus sensible par l'excitation émotionnelle. »

Mr Thomas Williams : « Vous déclarez que la condition
» de 25 °/₀ des patients pauvres admis durant la période
» mentionnée est due à la ferveur religieuse, mais quel se-
» rait le nombre que vous attribueriez à la ferveur reli-
» gieuse en temps normal? Je sais qu'un certain nombre de
» cas sont ordinairement attribués à cette cause, et j'ai-
» merais savoir de combien la proportion est supérieure
» maintenant. »

Dr Cox : « Il y en a sans doute un grand nombre affectés
» par la religion en temps normal, mais je vous procurerai
» la statistique. »

Mr A. O. Evans (s'interposant) : « Je pense que nous avons
» eu tout à fait assez de ceci (très bien! très bien!) et je
» propose que nous passions à l'ordre du jour. »

Mr L. Jones Morris : « La déclaration faite par le docteur
» montre qu'il n'y a pas de motif pour s'alarmer. (Applau-
» dissement.) En fait, la déclaration est très satisfaisante. »
(Très bien! très bien!)

La discussion finit alors (1).

Cette discussion laisse à coup sûr des sentiments assez mêlés. On peut y joindre cette assertion que laisse tomber en passant et sans paraître y prendre garde un admirateur

(1) Procès-verbal publié par *The Liverpool Daily Post and Mercury*, 18 avril, le *Wrexham advertiser*, 22 avril, etc.

enthousiaste du Réveil gallois, M. Edgar Vine Hall : « Les » maîtres disent que les enfants ne leur donnent plus de » peine maintenant. *Les docteurs, d'autre part, expriment* » *quelques craintes.* » Un correspondant du *British Weekly* écrit :

« Le 13 décembre, on m'a montré une lettre écrite par » un garçon de quatorze ans, qui est à l'école de Llanrwst : » il parle du Réveil à ses parents, leur demande de prier » pour lui, raconte qu'il a vu Jésus-Christ. Puis il dit qu'il » a été à une réunion de prière la veille au soir jusqu'à » onze heures ; qu'il y en avait quatre priant en même » temps, et qu'un jeune homme dont il donne le nom, a » prié pendant une heure (an hour) et puis est tombé dans » une attaque de folie (« a mad fit » — l'expression est em- » pruntée à la lettre du jeune garçon). On m'a demandé, » continue le correspondant du *British Weekly*, si je vou- » drais arrêter l'œuvre parce que les gens deviennent fous ? » Non, ai-je répliqué, mais je pense que la responsabilité » pèse sur les chefs (leaders) et les anciens de restreindre » l'excès et de ne pas permettre des meetings prolongés » jusqu'à des heures tardives, onze heures, minuit, et plus » tard. »

Les Gallois enthousiastes défenseurs du Réveil répliquent : « Que ceux qui accusent le Réveil de remplir les hospices d'aliénés veuillent bien demander la statistique de ceux que l'alcoolisme y envoie, et ils constateront qu'il y a plus de personnes envoyées dans les hospices en un an par l'alcoolisme qu'il n'y en aurait, envoyées par le Réveil, pendant plusieurs années, en supposant que le Réveil se prolongeât pendant cette longueur de temps ! » J'admets sans peine l'exactitude de cette comparaison recueillie dans le *British Weekly*, mais ce n'est peut-être pas tout à fait la question. C'est assurément quelque chose que le Réveil... fasse moins de mal que l'ivrognerie ! La supériorité est-elle bien suffisante ? Encore si les défenseurs du Réveil disaient : le Réveil fait entrer quelques fous à l'hospice, c'est vrai, mais

en revanche combien de malheureux ne préserve-t-il pas d'y entrer en les détournant à temps de l'ivrognerie, grande pourvoyeuse des établissements semblables à celui de Denbigh! — Ce langage serait plus habile, il ne serait pas moins vrai... Il reste toujours qu'il y a, du fait du Réveil, quelques clients à l'hospice qui sans le Réveil ne s'y trouveraient point... Il faut en convenir, et ajouter que, en fait, des cas de folie passagère ou durable ont toujours été provoqués par les grands mouvements de foules — non pas seulement par les mouvements religieux, mais par les mouvements politiques, militaires, etc. et même, en dehors et plus ou moins indépendamment des foules proprement dites, par tous les grands événements nationaux ou internationaux, les grandes révolutions, les grandes catastrophes...

Il n'est pas difficile de s'expliquer le mécanisme psychologique de ces faits regrettables. L'émotion a une action dissolvante sur l'âme. Elle dissout les combinaisons familières, elle rompt le réseau des habitudes, elle dissocie les groupements ordinaires, démonte les mécanismes coutumiers. Lorsque les états de conscience sont ainsi désagrégés et rendus mobiles, la conséquence peut en être soit la ruine psychologique soit une réédification. Dans les cas les plus fréquents, les cas de conversion, à la démolition succède la reconstruction, les états de conscience s'orientent et se concentrent autour d'un principe de convergence : c'est un nouveau moi, un moi chrétien qui se forme. Mais dans certains cas, la démolition qui a tout jeté à terre, tout pulvérisé, tout délié, tout dénoué, n'est suivie par rien de positif; l'être demeure poussière amorphe et instable au sein de laquelle aucune combinaison nouvelle ne réussit à se former et à durer — ou bien la démolition est suivie d'une reconstruction bizarre, anormale, — et dans les deux cas, c'est le détraquement mental.

Tous les psychologues-sociologues ont remarqué depuis

longtemps que le nombre des fous est toujours relativement considérable dans les révolutions et dans les révoltes, non seulement parce que les fous y prennent part s'ils le peuvent, mais aussi parce que les grandes commotions publiques, politiques ou religieuses, font devenir fous ceux qui étaient *seulément prédisposés* à la folie, même d'une manière légère. Cela a été prouvé statistiquement, pour la première fois, je crois, à la fin du siècle passé, par Pinel, le fondateur de la psychiatrie moderne. Après lui, Belhomme, dans son œuvre : *Influences des commotions politiques* (Paris, 1872) fait remarquer la forte recrudescence des fous dûe aux révolutions de 1831, 1832 et de 1848. Bergeret signalait le même phénomène (*La politique et la folie* dans la *Gazette des hôpitaux*, avril et mars 1886) pour la même révolution de 1848. Lunier dans le volume : *Influences des événements et des commotions politiques sur le développement de la folie* (Paris, 1879) disait que les tristes événements de 1870-1871 avaient été la cause de 1,700 à 1,800 cas de folie du 1er juillet 1870 au 31 décembre 1871. Ramos-Meyia (Los nevrosis de los hombres celebres en la historia Argentina, Buenos-Ayres, 1878) exposait des conclusions semblables quant aux effets des révolutions arrivées à Buenos-Ayres, après 1816 (1).

On peut donc dire que plus un Réveil est intense, explosif, contagieux, violent, et plus il est à prévoir que le nombre des cas de folie provoqués par ce réveil sera considérable. Le Réveil gallois n'a pas échappé à cette règle : il y a là, je le reconnais, de quoi étonner, troubler, scandaliser, ceux qui considèrent le Réveil type revivaliste accentué comme le seul mode normal et complet de vie religieuse collective, ceux qui considèrent le Réveil comme

(1) Cf. aussi Legrand Du Saulle (*Le délire des persécutions*, Paris, Delahaye, 1873) au dernier chapitre. — Sighele (*La Foule criminelle*, p. 104, note).

un bloc exclusivement divin tombé du ciel tel quel. Mais il n'y a pas là de quoi surprendre ni choquer ceux qui se placent au point de vue plus psychologique et non moins religieux où nous nous sommes placé ici. Et certes nous hésiterions à nous approprier ces mots rapportés par le *British Weekly*, de deux personnes à qui l'on parlait des cas de folie de l'Hospice de Denbigh : « Est-ce que, de-
» mande l'une, est-ce que par hasard vous voudriez arrêter
» le Réveil parce que des gens deviennent fous (because
» people become insane) ? » — « Il vaut mieux, déclare
» l'autre, il vaut mieux aller au ciel à travers Denbigh que
» d'aller en enfer. » Ces propos qui respirent comme un parfum de fanatisme (1) et rappellent à certains égards la mentalité des inquisiteurs, nous ne saurions quant à nous les endosser tels quels. Mais en regard des quelques effets fâcheux, très fâcheux, très déplorables — il faut le reconnaître — produits par le Réveil, il convient, pour être juste dans une appréciation du Réveil gallois, de placer le tableau des effets excellents, des résultats admirables, et il faut le dire, infiniment plus *nombreux*.

Il y en aurait long à dire, en effet, si on voulait entre-

(1) N'y a-t-il pas aussi du fanatisme dans le fait suivant, s'il est authentique? Voici une coupure empruntée au *Liverpool Echo* et au *Truth* par un correspondant du *British Weekly*. Personne, que je sache, n'a démenti l'information : « Dans un récit du Réveil gallois, je lis que
» quelques curieux incidents se sont produits la semaine dernière dans
» le district de Rhos. L'un des plus curieux a été celui d'un mineur
» qui, ayant touché ses gages, est allé droit à une réunion de prière et
» a donné tout son argent pour aider le mouvement. Sa femme et ses
» enfants mouraient de faim, mais ils eurent beau supplier qu'on leur
» rendît un peu de l'argent : leur demande se heurta à un refus, les re-
» vivalistes estimant sans doute qu'ils avaient plus de droit aux gages
» de l'homme que sa famille affamée. Cela me paraît un résultat très
» honteux (very disgraceful) du mouvement, quoique j'ose dire que pour
» avoir exprimé cette opinion je provoquerai de nouveau la réplique
» que de telles matières sont absolument au delà de ma pauvre philo-
» sophie matérialiste. »

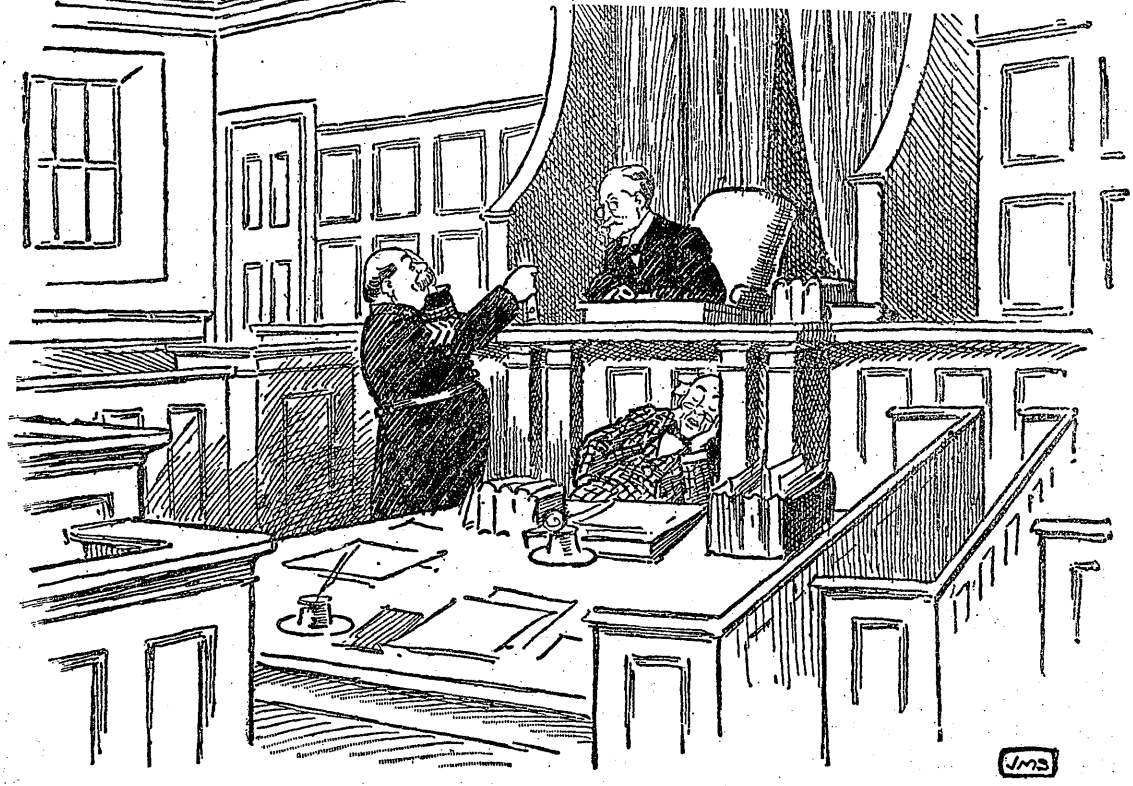
prendre d'exposer par le menu tout ce que le Réveil gallois a déjà produit et réalisé de bon, d'excellent. Comme le disent et le répètent les Gallois, l'histoire complète du Réveil ne sera jamais racontée, la moitié au moins de l'histoire du Réveil n'a jamais été et ne sera jamais dite.

Il n'y a pas de cour de police qui ne rende un bon témoignage au Réveil. Les crimes et les délits ont baissé considérablement dans les districts miniers. A Pontypridd, un juge de paix me racontait que, la semaine passée, au lieu de 70 « cas », il n'en avait eu qu'une quarantaine, et il attribuait cette diminution au Réveil. Ailleurs, c'est encore mieux : les juges se croisent les bras ; ils reçoivent une paire de gants blancs — ce qui est le symbole traditionnel de l'absence de cas délictueux. Plus de procès, plus personne aux tribunaux de police. Les prisons se vident peu à peu, personne ne remplace les détenus libérés périodiquement. — Dans son rapport annuel aux commissaires des prisons, le gouverneur de la prison de Carnarvon déclare que le nombre des femmes qui sont entrées dans la prison durant l'année écoulée a été inférieur à ce qu'il était depuis quelques années. Récemment, durant une période de sept semaines, une seule femme a été reçue, et le total pour le trimestre janvier-mars n'a été que de 15. « Ceci, je pense, » peut être légitimement attribué à l'influence du Réveil » gallois », ajoute le gouverneur.

Plus de rixes, plus d'ivrognes dans les rues ; au lieu de jurons, on entend des paroles de bienveillance et de fraternité ; au lieu de chants obscènes, des cantiques de louanges. La joie, le bonheur rayonnent sur tous les visages (1).

On comprend donc que le juge Gwilym Williams ait pu dire, à Cardiff : « On a chicané récemment le revivaliste

(1) Je rappelle ici ce que j'ai rapporté plus haut, d'après un laïque de Rhos, sur les changements survenus dans cette localité. M. Paul Passy, qui a visité Rhos quelques mois après mon passage, a constaté que ces changements tenaient bon. (Cloche d'alarme. Octobre et décembre 1905.)



FONCTIONS SUPPRIMÉES.

Le magistrat. — Quoi ? Point de cas ! Une autre paire de gants blancs pour moi ! Que signifie cela, huissier ?
L'officier de la Cour. — C'est le Réveil, Monsieur.

sur ses méthodes. Pour moi, les méthodes ne sont rien ; les résultats sont tout et les résultats sont excellents. » Et l'on comprend aussi que le chanoine anglican Wilberforce ait pu s'écrier dans un sermon, à l'abbaye de Westminster, à Londres, que le Réveil gallois a plus fait pour le bien du peuple en deux mois que les lois contre l'alcool en dix ans. Le vice dominant, l'ivrognerie, recule. Les cabarets se plaignent de ne plus faire d'affaires. Un débitant a vu descendre ses recettes de mille à cent francs par semaine. Un brasseur déclare qu'il vend par semaine 7.500 francs de bière de moins qu'autrefois. — Un avoué, après avoir subi l'influence religieuse du Réveil, a renoncé à être le conseil périodique (legal adviser) des brasseurs et a, par cette décision, perdu 50.000 francs. — Un commis-voyageur en vins et liqueurs racontait, dans un hôtel de Cardiff, ses expériences dans la vallée de Rhondda : « On ne me donne plus de commandes, disait-il, » je ne puis plus rien gagner. L'un de mes meilleurs clients » m'a dit qu'il n'avait besoin de rien, le Réveil lui ayant » enlevé ses plus fidèles consommateurs, lesquels autrefois » buvaient chaque semaine la moitié de leur paye. » — Un commis-voyageur en cristaux disait : « Les affaires vont très » mal, à présent ; dans les maisons où je vendais autre fois » quatorze douzaines de bocks, c'est à peine si j'en vends aujourd'hui une douzaine. » — Un grand nombre de cabaretiers ont fermé boutique, parce qu'ils n'ont plus de clients. Au début du Réveil, un cabaretier disait à un autre : « Si tout cela est du diable, nous rattraperons nos clients ; si c'est de Dieu, nous ne les rattraperons pas. » Les clients n'ont pas été rattrapés. — Dans un village presque tous les hommes s'étaient donnés à Dieu et avaient renoncé aux boissons alcooliques, pour lesquelles ils avaient naguère un déplorable penchant. Tout le monde était donc dans la joie, sauf le cabaretier, qui voyait avec dépit sa marchandise lui rester pour compte. Une pensée touchante se fit

jour alors parmi les nouveaux convertis. Il n'est pas convenable, dirent-ils, que ce pauvre cabaretier soit seul à s'attrister de ce qui nous réjouit tous. Il faut lui rendre possible, à lui aussi, la conversion et la joie. Et alors on fit une souscription dont le produit fut employé à acheter au débitant toute sa provision de boissons fortes, et triomphalement on alla répandre ces liqueurs maudites dans le ruisseau. — En bien des endroits, les cabaretiers ont fermé boutique parce que, saisis eux-mêmes par le Réveil, ils n'ont plus voulu vendre leurs drogues empoisonnées. Par exemple, grâce au Réveil, le village d'Esgairgeiliog, dans le comté de Merioneth, est devenu un village sans *public-house* (cabaret). La propriétaire du cabaret, le seul qui existât dans ce village, s'est convertie à l'une des réunions de Réveil, et son premier acte après sa conversion a été d'aller chercher une échelle et d'enlever de sa propre main l'enseigne placée au-dessus de la porte, et elle a dit à une réunion postérieure qu'elle ne s'était jamais sentie si heureuse dans toute sa vie qu'au moment où elle enlevait l'enseigne.

De même, des tenanciers de maisons de débauche et de mauvais théâtres ont fermé boutique. Des femmes perdues ont abandonné la prostitution. Les sociétés de football (1) ont été en plusieurs endroits dissoutes ; les matches de football ont été transformés en réunions de prière ; les joueurs les plus acharnés abandonnent leurs ballons, leurs cartes, leur ale, et leurs sanglants assauts de boxe, et vivent d'une vie sobre et divine, mettant aujourd'hui toute leur vigueur à travailler pour le Réveil. Les parieurs refusent l'argent gagné par les paris faits avant leur conversion ; des lutteurs qui gagnaient des prix s'occupent maintenant de gagner des âmes. Même les réunions musicales et lit-

(1) Les parties de football sont dans le Pays de Galles des occasions de paris et de débauches.

téraires, si chères au peuple gallois, se trouvent négligées. Des programmes de concerts ont dû être changés et composés d'hymnes et de chants spirituels, car les auditeurs ne pouvaient supporter la musique profane. Des *eisteddfodau* ont été ajournés ou transformés en réunions de prière. Dans bien des endroits, des hommes politiques venus pour tenir des réunions politiques ont compris que ce n'était pas le moment et se sont improvisés eux-mêmes revivalistes. Des conférences ont échoué. Le fameux député libéral M. Lloyd George devait tenir une réunion politique à Pwllheli. Mais il a télégraphié : « Très désireux qu'aucun obstacle ne vienne en aucune mesure rompre la pleine force du Diwygiad (Réveil), j'insiste pour que l'idée d'un meeting politique soit abandonnée. »

Au meeting annuel de l'Institut littéraire d'Aberdovey, le rapport du bibliothécaire a accusé une diminution de 338 dans le nombre des livres prêtés pendant l'année. Les mois pendant lesquels la diminution s'était produite étaient ceux de juillet et décembre ; et comme la réduction dans le dernier mois (décembre) portait presque exclusivement sur les romans, il l'a attribuée au Réveil religieux, qui a éclaté à Aberdovey en décembre. On peut ajouter qu'en bien des endroits des livres athées, libres-penseurs ont été brûlés par leurs propriétaires.

Les torts anciens sont réparés. Les dettes sont payées quand il y avait déjà prescription ; les biens mal acquis sont restitués. — Il y a neuf ans un cadran solaire et trois œufs avaient disparu d'un hôtel à Tylorstown : le cadran a été mystérieusement retourné au propriétaire avec trois timbres représentant la valeur des trois œufs. — Un camionneur de la mine de Pentre avait perdu il y a un an une tabatière en cuivre sur laquelle son nom était inscrit : cette tabatière lui a été renvoyée. — Il y a quatre ans environ qu'une dame de Risca avait perdu sa bourse contenant onze shillings. Bourse et argent lui ont été renvoyés

tout récemment par la poste. — Il y a huit ans un carrier avait ramassé une pièce d'or sachant à qui elle appartenait; converti par le Réveil, il la renvoyait en signant : Un pécheur repentant. — Un médecin disait : « Je ne sais trop » que penser de ce Réveil, mais en tout cas j'en aurai pro- » fité. — Avez-vous plus de malades? — Non, mais on me » paie de vieilles notes que je n'espérais plus voir rentrer. » J'en ai touché, de ces notes, pour environ 500 francs. »

Un chef de gare dans le Pays de Galles a reçu la lettre suivante, qui a paru dans le *Great Western Railway Magazine :* « Veuillez transmettre à la Compagnie les 40 centi- » mes en timbres poste que vous trouverez ci-inclus; ils » représentent le montant d'une erreur commise à son » préjudice quand j'ai pris mon billet. Je n'avais pas l'in- » tention quand j'ai pris mon billet de faire tort à la Com- » pagnie. Pourtant, lorsque j'ai vu que personne ne venait » me réclamer la somme, j'ai écarté la chose, comme bien » d'autres l'ont fait auparavant, en me donnant pour ex- » cuse ce sophisme : c'est à la Compagnie d'y regarder, » pas à moi. Mais ces réunions de Réveil sont nuisibles à » une semblable philosophie; de là les timbres inclus. Je » suis une autre victime de la conscience. Diolch iddo! » — Un pasteur écossais, le Rév. Thomas Simpson, a raconté, à son retour du Pays de Galles, qu'il était entré dans une boutique un matin et que l' « assistant » lui avait dit qu'il ne se passait guère de matinée que le courrier n'apportât des mandats pour payer des dettes en suspens. — Un drapier de Pontypool écrit dans le *Western Mail :* « Je » pense que c'est par suite du Réveil que j'ai reçu hier par » la poste la somme de 24 s., accompagnée d'une lettre » anonyme disant : « Veuillez recevoir ce petit règlement » d'un compte qui date de l'époque de votre père. »... La » lettre ne donne aucune indication sur l'expéditeur. Pour- » riez-vous m'aider à découvrir la date de la dette, même si » l'expéditeur ne désire pas révéler son nom? Je serais très

» heureux s'il voulait au moins donner la date, car il y a » maintenant plus de 31 ans que mon père est mort. » — Un correspondant de la « Presse » (Singapore) dit : « Il y a » un Réveil extraordinaire en train juste maintenant au » Pays de Galles. Je ne suis pas très chaud partisan de » cette espèce de chose, mais ce Réveil-là a mis de l'argent » dans ma poche. Nous avions perdu beaucoup d'argent » au Pays de Galles pendant les quelques dernières années, » et clôturé nombre de nos comptes avec des fermes gal- » loises par de « mauvaises dettes ». Dans la dernière quin- » zaine, nous avons reçu le paiement de tous nos débi- » teurs en défaut avec l'intérêt pour le temps écoulé. Je » crois à cette espèce-là de Réveil. » — M. Richards, président de l'Association des épiciers de Rhondda, reçut la lettre suivante : « Monsieur, je vous renvoie une médaille » et un diplôme qui m'ont été décernés à l'exposition de » 1903. Je les ai gagnés par des moyens illégitimes. Le jury » ayant critiqué mon empaquetage de pains de sucre, je » jurai formellement qu'un rival avait bouleversé mon » étalage et abîmé ainsi mon empaquetage, ce qui est ab- » solument faux. Dieu, qui est miséricordieux, m'a par- » donné, mais je sens le besoin de réparer ma faute en » vous renvoyant mon diplôme et ma médaille. Je vous » demande humblement pardon pour le mal que j'ai fait. » — Voici qui est encore plus touchant, et qui est même singulièrement émouvant : Un jour dans une réunion on vit se lever un homme qui raconta avec une poignante émotion qu'il était un déserteur de la marine anglaise, qu'il avait donc trompé son pays en manquant à ses engagements, et qu'il allait immédiatement se livrer aux autorités pour subir la peine qu'il avait encourue par sa désertion. C'est ce qu'il fit en effet. Hâtons-nous de dire que des amis influents intervinrent en sa faveur et obtinrent sa libération.

Les vieilles querelles sont apaisées; les ennemis se ré-

concilient. Et cela va jusqu'à l'apaisement des discussions et des brouilles... *ecclésiastiques!!* On cite deux églises indépendantes de Glyn-Neath qui depuis près de 12 ans étaient en mauvais termes, et qui se sont réconciliées : les ministres se sont touché la main devant une assemblée d'environ 400 personnes.

Dans un endroit où a sévi longtemps un conflit entre patrons et ouvriers, dont s'est occupé le Parlement, le conflit dit des carriers, nombre de familles restaient divisées, en lutte les unes avec les autres : tout cela a été comme balayé.

Les ouvriers se contentent de leurs salaires, et travaillent avec conscience. Bien des patrons déclarent que la qualité du travail faite par les mineurs s'est améliorée. Il y a moins de déchets. Les ouvriers vont à leur travail journalier le cœur tout à la joie.

Grâce au Réveil, des milliers de maris et de femmes trouvent maintenant pour la première fois de leur vie du plaisir à rester dans leurs foyers. Les enfants sont vêtus, nourris et élevés comme ils ne l'ont jamais été auparavant. Des maris retournent à leurs foyers abandonnés. Des enfants prodigues reviennent repentants dans leurs familles. Parfois ils se convertissent dans une réunion où ils se trouvent assister à l'insu de leurs parents présents aussi : et la conversion est suivie d'une reconnaissance, puis d'une réconciliation, qui se fait au milieu des larmes et des assentiments chaleureux de l'assemblée. — A Swansea, des travailleurs sont venus au work-house reprendre les parents pauvres qu'ils avaient confiés à l'Assistance publique. — Les tailleurs enregistrent avec satisfaction des commandes nouvelles, imposées par les scrupules de la « respectability. »

En Angleterre fleurit comme en France la mode des cartes postales illustrées. On en vend un assez grand nombre qui ont trait au Réveil gallois. L'une de celles qui a joui d'une légitime vogue représente le bonhomme Noël à

la barbe blanche contemplant une famille de mineurs confortablement installée autour d'une table sur laquelle figure un bon repas. Les petits enfants ont la mine toute réjouie, écarquillent les yeux et les doigts, et tandis que la femme se cache le visage dans sa main, le mineur, la tête levée et la fourchette et le couteau en l'air, répond au père Noël. Ce petit dialogue est inscrit au bas de la carte :

UNE AMÉLIORATION

Père Noël. — Ceci est très différent de l'état où je vous ai trouvé l'année dernière, Thomas. Qui puis-je remercier du changement ?

Le mineur converti. — Remerciez Dieu... et Evan Roberts !

Cette carte postale illustrée est comme l'emblême figuré des transformations profondes et radicales produites dans la vie de bien des mineurs gallois par le Réveil.

Voici un fait authentique qui fera toucher du doigt la réalité de ces améliorations :

Dans une ville du comté de Glamorgan, un homme qui, après avoir reçu une éducation libérale, s'était marié et était devenu père de deux enfants, était tombé dans de mauvaises habitudes qui lui avaient fait négliger ses devoirs vis à vis de l'Eglise, dont son père était un membre important, et ses obligations à l'égard de sa femme et de ses deux petites filles. Sa famille était très mal entretenue ; la pauvre femme avait dû vendre tout le mobilier pour se procurer de la nourriture et diverses choses indispensables. L'homme, autrefois bon père et bon époux, dépensait ses gages à boire...

Un soir il assista à une réunion de Réveil. La grande assemblée était en train de chanter un hymne favori, répétant et répétant plusieurs fois de suite sans se lasser, le refrain : « *Il se fait tard, il se fait tard, la porte de la pitié n'est pas encore fermée...* » Le chant de cet hymne éveilla

UNE AMÉLIORATION.

Père Noël. — Ceci est très différent de l'état où je vous ai trouvé l'année dernière, Thomas. Qui puis-je remercier du changement?
Le mineur converti. — Remerciez Dieu... et Evan Roberts !

quelque chose dans le cœur de cet homme. Il rentra chez lui, passa devant les cabarets qu'il fréquentait d'habitude, sans avoir l'idée d'y entrer, le refrain bourdonnant toujours à ses oreilles : *« La porte de la pitié n'a pas encore été fermée ! »* Tout en marchant, il se surprit lui-même à répéter cette simple prière : « Je te remercie, Seigneur, la porte de la pitié n'a pas été fermée. Aide-moi à passer à travers cette porte, Seigneur ! » Sa femme fut surprise de le voir rentrer si tôt, de le trouver si affectueux dans ses manières. Chacun des soirs qui suivit, il revint de même à la maison, sobre, mais souvent avec des traces de larmes sur les joues. Sa pauvre femme ne savait pas grand'chose du Réveil. Ses habits étaient trop misérables pour lui permettre de se rendre à un lieu de culte. Elle vivait beaucoup à la maison, considérant sa vie comme perdue et ayant renoncé à tout espoir de temps meilleurs. Le samedi vint. Le mari rapporta chez lui tout son argent, toute sa paie, — deux livres, 50 francs. Elle reçut l'argent, mais ne dépensa que 7 shillings, 8 fr. 75 — ce qu'elle dépensait d'habitude, quand elle pouvait recueillir cette somme. Pendant la seconde semaine, le mari rentra encore sobre à la maison chaque soir. Le second samedi, il donna de nouveau à sa femme la totalité de ses gages et se montra tendre et affectueux. Elle fut reconnaissante et de plus en plus étonnée, mais ne dépensa cette fois encore que la somme habituelle de 7 shillings. Pendant la troisième semaine, il continua de rentrer sobre à la maison chaque soir, mais fut un peu plus réservé dans ses manières, et sa femme crut deviner qu'il souffrait de quelque désappointement. Aucun changement ne s'était produit dans le logis durant la semaine, mais le troisième samedi la femme se décida à dépenser une partie de l'argent qu'elle avait reçu. Elle acheta quatre chaises de cuisine, une nappe, quelques couteaux et quelques fourchettes, de la vaisselle et quelques habits pour elle et ses filles. Quelle transformation ces modestes achats n'opérè-

rent-ils pas dans ce misérable intérieur ! L'homme rentra à la maison dans l'après-midi du samedi. La femme et les enfants étaient assis à table. Il ouvre la porte. Surpris du spectacle, il se hâte de la refermer en murmurant des excuses pour s'être ainsi introduit, pense-t-il, dans une maison étrangère. Il sort dans la rue, regarde le numéro de la maison : « C'est tout de même bien là ! se dit-il. J'ai la berlue ! Qu'est-ce qui m'est arrivé? » Il entre de nouveau, fait quelques pas, se trouve en face d'une table recouverte d'une nappe blanche et entourée d'enfants joyeux. Il croit de nouveau avoir fait erreur ! Il était, disent les Gallois qui racontent ce trait, *comme un agneau qui ne réussit pas à reconnaître sa mère qui vient d'être tondue !* Il allait ressortir une seconde fois, lorsque sa femme, qui semblait rajeunie de dix ans dans son vêtement neuf, lui dit enfin : « William, vous ne me reconnaissez pas ? » Il s'élança vers elle, tomba à son cou, l'embrassa, puis se mettant à genoux, il remercia Dieu de ce que *la porte de pitié n'était pas fermée,* il pria Dieu de lui pardonner son passé et de donner à sa femme et à ses enfants la force de le lui pardonner. La femme dit : *Amen,* en sanglotant... William est maintenant parmi les convertis, et chaque soir, avant d'aller se reposer, les époux font leur culte domestique et n'oublient pas de chanter ensemble le refrain : *La porte de la pitié n'est pas encore fermée.*

A tous ces faits, recueillis dans les journaux et les conversations et qu'il serait aisé de multiplier, j'ajoute les témoignages rendus, dans les réunions auxquelles j'ai assisté, par les convertis du Réveil à leurs conversions encore récentes. Oh ! ces témoignages, quelle éloquence ils possèdent dans leur simplicité, voire même leur trivialité ! En 1875, à l'époque d'une mission revivaliste de Moody et Sankey, Chamberlain déclarait à Birmingham qu'il est aisé de présenter des statistiques relativement au nombre

des hommes et des femmes qui, dans un état d'excitation contagieuse, ont affirmé qu'ils s'étaient convertis et qu'ils possédaient l'assurance du salut; mais qu'il est plus difficile de suivre ces cas, d'accompagner ces nouveaux convertis chez eux et de voir jusqu'à quel point cette conversion soudaine a amené des vies chrétiennes authentiques. Cette remarque ne s'applique pas aux témoignages qu'il m'a été donné de recueillir.

A Cardiff, j'ai entendu une femme montée dans le parquet s'écrier : « Il y a quelques mois, j'étais une ivrognesse, » la pire ivrognesse qui ait jamais marché en titubant » dans les rues. » Et effectivement la pauvre malheureuse porte bien sur sa figure et dans toute son apparence extérieure les traces de sa vie passée, et on n'a pas de peine à se la figurer telle qu'elle devait être lorsqu'elle allait « titubant dans les rues. » Mais son témoignage est si touchant que les larmes viennent aux yeux : « Maintenant, dit-elle, » maintenant je suis transformée. Non seulement Jésus » m'a sauvée, mais il m'a gardée pendant ces quelques » mois. » Ici l'assemblée interrompt pour entonner tout d'une voix le *Diolch iddo*. La femme fait un mouvement pour quitter le *Set Fawr :* le Principal Edwards assis à côté d'elle l'engage à rester. Quand le refrain est épuisé, la femme reprend son allocution, déclare que son mari est en train de se convertir, exhorte les assistants mariés à venir hommes et femmes à Jésus. Elle termine en disant qu'elle n'a jamais été si heureuse qu'aujourd'hui. Et l'assemblée de lancer à pleins poumons le cantique qui commence par ces mots : « Heureux jour que celui où Jésus a lavé mes péchés! »

Dans la même réunion à Cardiff, un homme s'écrie en rendant grâces à Dieu : « Avant ma conversion, j'allais au » cabaret, j'en sortais tard la nuit; quand je sortais, je ne » pouvais marcher ni me tenir debout, et il fallait que des » voisins me ramènent chez moi prodiguant des blas-

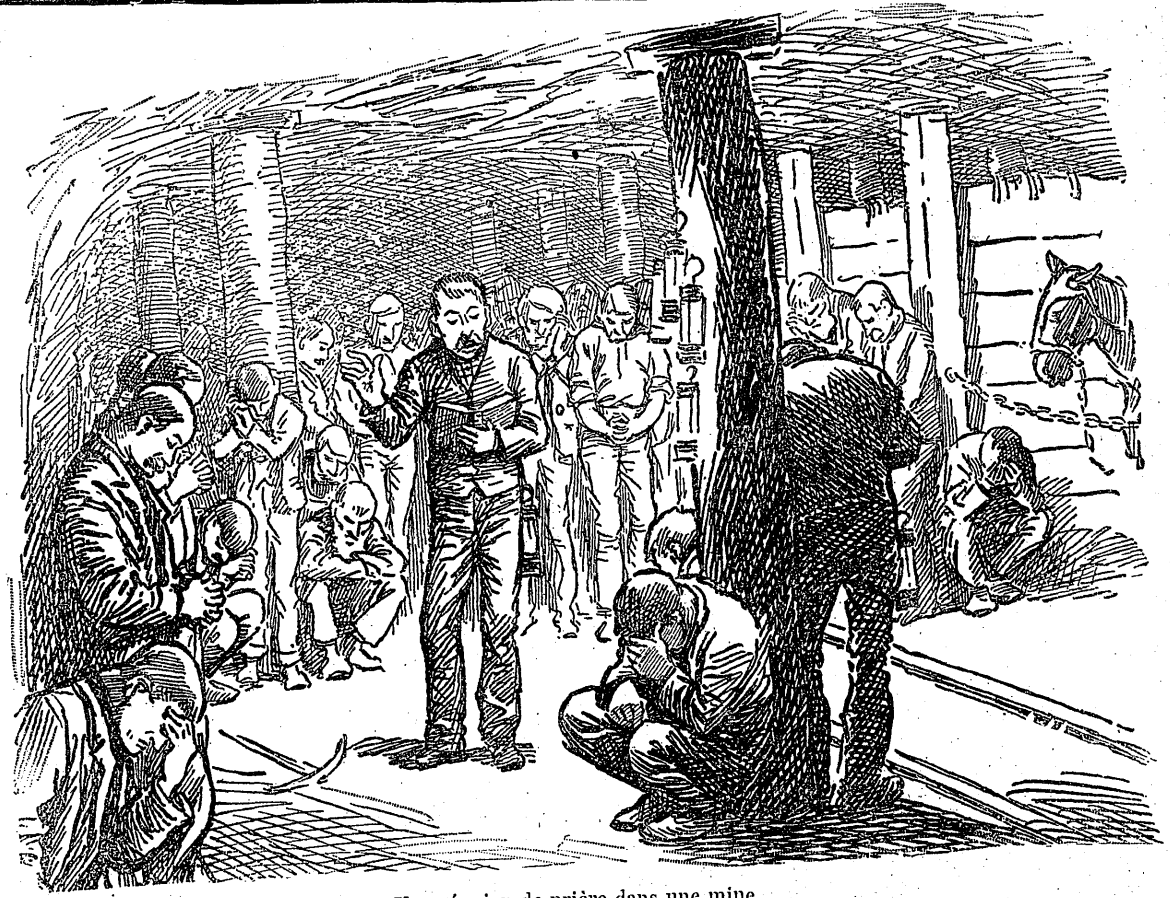
» phèmes et des injures. Maintenant ce n'est pas au ca-
» baret que je vais le soir, c'est à la maison de Dieu, et
» quand je sors, je marche seul, je marche droit, je rentre
» à une heure convenable chez moi et je rentre en chan-
» tant des cantiques ! »

A Aberdare, je fais la connaissance d'un converti du Réveil, un Mr Jones, qui me conduit chez Dan Roberts. Sur notre chemin, M. Jones est salué par tout le monde et il salue tout le monde. Il m'explique son cas. « Vous com-
» prenez, me dit-il, tout le monde me connaît. J'étais le
» plus grand ivrogne d'Aberdare autrefois. » Arrivés chez Dan Roberts, nous sommes introduits dans un salon où se trouvent déjà, avec Dan Roberts, plusieurs personnes. Et mon nouvel ami de s'extasier et de s'écrier : « Qui aurait
» jamais dit cela, il y a quelques mois, que je me trouve-
» rais un jour, moi, Jones l'ivrogne, dans une société de
» gens comme vous : un revivaliste (Dan Roberts), un
» pasteur et sa femme, un missionnaire et sa femme, un
» professeur de théologie (c'était moi). » Puis, avisant un monsieur qui était sans doute un laïque et qui ne rentrait pas dans les catégories précédentes, il l'interpelle : « Et
» vous, mon ami, vous avez bien aussi accepté Jésus-
» Christ, j'espère ? » — Et le laïque, avec un bon et joyeux sourire, de répondre : « Oui, je suis sur le roc ! » Peu après, nous nous rendons tous ensemble à la réunion, et vers la fin, au moment où les croyants se lèvent pour rendre témoignage, mon ami Jones se lève à son tour, prend la parole, rappelle son état passé, et le compare avec son état présent : « Je pèse tant de livres de plus à présent qu'au-
» trefois. » Et il donne le chiffre que je confesse avoir oublié. « Autrefois, dit-il encore, quand je me suis con-
» verti, au moment de signer l'engagement de tempérance,
» ma main tremblait — non pas d'émotion, mais d'al-
» coolisme. Je ne pouvais signer proprement mon nom.
» Maintenant ma main ne tremble plus, j'écris avec une

» parfaite aisance. Je suis même devenu le secrétaire d'une
» Société de tempérance. Et j'en suis très fier. Toutefois si
» je vous ai raconté tout cela, conclut-il, ce n'est pas que
» je désire me mettre en avant, c'est parce que j'ai peur
» qu'il n'y ait ici ce soir quelqu'un qui hésite à accepter le
» salut parce qu'il se croit un trop grand pécheur. Eh bien!
» je veux lui dire qu'il est impossible qu'il y ait un plus
» grand pécheur que moi, et que moi, pourtant, j'ai été
» sauvé par Jésus-Christ. »

A ces témoignages, je voudrais encore ajouter un récit : le récit d'une inoubliable réunion de prière — une réunion au fond d'une mine.

Un matin, à cinq heures, mon hôte vient me réveiller, et je pars déguisé, car mon hôte m'a affublé d'une vieille casquette et d'un vieux manteau de caoutchouc, pour me préserver de l'eau et de toutes les choses plus ou moins propres qui pourraient me toucher ou me tomber dessus dans la mine. Je traverse Pontypridd presque en entier. Les rues sont désertes. Les riches et les bourgeois dorment encore à cette heure ultra-matinale pour eux. Je ne rencontre de ci de là que quelques ouvriers qui se rendent à leurs travaux dans toutes les directions, quelques mineurs portant à la main soit leur lampe de sûreté encore inallumée, soit un bidon d'essence. Je quitte Pontypridd et je commence à grimper la côte qui conduit à la mine où je suis attendu, Penrhiw Pit, — mine bien connue maintenant en Angleterre et dans quantité de pays : c'est une des mines les plus visitées par les étrangers et où les réunions de prière sont le plus ferventes. C'est tout juste si à un carrefour douteux je réussis à trouver quelqu'un pour m'indiquer le chemin. Enfin me voici arrivé. Il y a déjà là quelques personnes : dames et messieurs, qui attendent, Je me trouve en pays de connaissance, car je rencontre un étudiant écossais qui a assisté avec moi et qui a parlé avant moi à une réunion de



Une réunion de prière dans une mine.

prière l'avant-veille. L'un après l'autre, les mineurs viennent devant nous faire vérifier et fermer leurs lampes de sûreté, avant de descendre dans la mine. Enfin notre tour arrive. Nous sommes neuf; cela fait dix avec notre conducteur : c'est juste le nombre permis par les règlements pour chaque fournée. Nous nous entassons comme nous pouvons dans la chambre étroite de l'ascenseur, serrés les uns contre les autres, et maintenant tant bien que mal notre équilibre. L'ascenseur s'ébranle. Curieuse impression que celle de cette descente dans le noir, et que celle du bruit sinistre et sourd du couvercle qui se rabat lourdement sur le trou béant par lequel nous avons été introduits dans les entrailles de la terre! Enfin, après un temps qui paraît très long, la machine cesse de descendre. Elle s'arrête. Nous voici arrivés à un carrefour éclairé à l'électricité. Nous sortons de la boîte obscure, et nous marchons par des galeries plus ou moins ténébreuses jusqu'à un autre carrefour. Chemin faisant, notre guide, — qui n'est autre, je crois, que Mr David Daniel, l'un de ceux qui ont pris le plus à cœur ces réunions de prière dans la mine de Penrhiw, — nous dit que la moitié des mineurs, dans cette mine, sont des chrétiens décidés. Bientôt nous commençons à distinguer dans le lointain le chant d'un cantique bien familier à nos oreilles, l'hymne de Pantycylin : *Conduis-moi, ô Toi grand Jéhovah!* chanté sur la mélodie : *Bryn Calfaria*. Le son enfle et grandit. Nous approchons. Il y a bien là, pour autant que je puis en juger, de 60 à 100 mineurs, assis, à genoux, accroupis dans la posture caractéristique et habituelle de leur travail quotidien, debout, dans toutes les attitudes, chacun muni de sa lampe de sûreté posée à côté de lui ou attachée à ses vêtements. D'autres lampes sont attachées à l'un des gros troncs d'arbre qui soutiennent la voûte. C'est un spectacle émouvant que celui qu'offrent ces lampes, brillant dans l'obscurité des galeries. On est invinciblement empoigné par ces voix d'hommes chantant à pleins poumons

l'original et impressif cantique gallois à trois cents mètres au-dessous du sol. On est saisi par ce spectacle étrange, qui évoque un instant le souvenir des catacombes romaines et des premiers cultes chrétiens. Mais dans ces catacombes de Pontypridd, le secret n'est plus nécessaire. Il n'y a plus de persécution. Il n'y a plus même de moqueries. Peut-être y en a-t-il eu au début du Réveil. Il n'y en a plus maintenant. Ceux-là même qui ne participent pas à la réunion la respectent. Cependant, pour n'être pas aussi tragiques que les réunions des catacombes romaines, ces réunions n'en sont pas moins émouvantes quand on réalise que ces formes humaines vagues et indécises ne sont autre chose que de pauvres mineurs qui passent dans ces sombres parages toute leur existence obscure. Ah ! ce ne sont certes pas des êtres efféminés, prompts à un sentimentalisme facile. J'étudie leurs attitudes, je scrute les visages de ceux qui sont le plus près, et je discerne des corps solidement charpentés, bien musclés, des figures qui portent les traces du dur travail souterrain. Et ils sont là, les yeux baissés dans la prière, car ils prient même lorsqu'ils écoutent la Bible, ils prient même lorsqu'ils chantent. Ils sont là, frémissant d'émotions intimes qui leur étaient inconnues il y a quelques mois, joyeux d'une joie qui passe à travers leurs chants, leurs lectures et leurs prières, et se communique à nos cœurs ; nulle part je n'ai mieux senti la profondeur et le sérieux du Réveil gallois, car c'est dans de semblables réunions matinales que ces ouvriers, obligés à un dur labeur, puisent quotidiennement la force d'exécuter avec une scrupuleuse probité leur tâche, et d'être des chrétiens fidèles et conséquents dans leur travail, dans leurs rapports réciproques, et jusque dans la façon de conduire et d'apostropher leurs chevaux ! « Le réveil, dit avec raison Mlle Merle d'Aubigné (1), fait l'affaire des patrons et des actionnaires

(1) Extrait d'une lettre particulière datée du 20 mars et racontant une

autant que celle des ouvriers. Le rendement des houillères augmente depuis le Réveil, car le mineur chrétien ne met plus dans le wagonnet la pierre avec la houille. Le cœur converti donne du charbon honnête. »

Le chant terminé, un mineur lit en anglais — car on sait qu'il y a des visiteurs étrangers et on désire qu'ils puissent comprendre, et d'ailleurs, à Pontyprydd même, l'anglais est aussi répandu et même plus que le gallois — un mineur donc lit à genoux, le livre près de sa lampe posée à terre ; il lit le premier chapitre de l'Evangile selon saint Jean, un chapitre qu'on aime beaucoup à lire à fond de mine. Et à coup sûr, les belles déclarations de l'apôtre prennent ici un sens tout particulier et un incomparable à propos :

« La vie était la lumière des hommes. La lumière luit
» dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue...
» Jean parut pour rendre témoignage à la lumière. Cette
» lumière était la véritable lumière, qui, en venant dans le
» monde, éclaire tout homme. Elle était dans le monde et
» le monde a été fait par elle. A tous ceux qui l'ont reçue,
» elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. »

La lecture finie, l'assemblée chante le bel hymne de Newman, véritable petite merveille du chant sacré, où tout est réuni : la beauté musicale d'une mélodie très simple et très pénétrante, la beauté littéraire d'une poésie admirable de forme et de fond. En voici la traduction qui a l'inconvénient d'être en prose, mais aussi l'avantage d'être littérale et exacte :

« Conduis-moi, bienveillante lumière, au milieu des
» ténèbres qui m'environnent, conduis-moi en avant. La nuit
» est sombre et je suis loin de la maison ; conduis-moi en

réunion de prière dans la mine de Penrhiw. La lettre a été publiée par le *Christianisme*, l'*Evangéliste*, le *Chrétien belge*...

» *avant. Garde mes pieds. Je ne demande pas à voir les*
» *horizons lointains ; un seul pas, c'est assez pour moi.*

» *Je n'ai pas toujours été ainsi et je n'ai pas toujours prié*
» *que ce soit toi qui me conduises. J'aimais à choisir et à*
» *voir mon sentier ; mais maintenant, toi, conduis-moi en*
» *avant. J'aimais le faux brillant du jour, et malgré quel-*
» *ques craintes, l'orgueil gouvernait ma vie. Ne te souviens*
» *pas des années passées !*

» *Ton pouvoir m'a si longtemps béni que sûrement il con-*
» *tinuera de me guider en avant, par dessus les landes et les*
» *marécages, par dessus les rochers et les torrents, jusqu'à ce*
» *que la nuit soit passée et qu'avec le matin me sourient ces*
» *figures d'ange que j'ai aimées depuis longtemps et que j'ai*
» *perdues un instant.* »

La traduction ne peut rendre tout ce que cette émouvante poésie renferme de profond, de mystérieux, d'implicite, de suggestif. Mais je puis certifier que lorsqu'on comprend bien le texte anglais d'une part, et que, de l'autre, on entend une assemblée galloise chanter ces strophes à demi-voix avec une émotion contenue ou à voix presque basse comme voilée par l'adoration, l'effet en est irrésistible, et il faudrait être bien maître de soi-même pour réussir à empêcher les larmes de vous monter aux yeux (1). Et là, au fond de la mine, l'hymne de Newman devenait plus saisissant et plus poignant encore.

Après le chant, un mineur prie en anglais. Il remercie Dieu du changement qui s'est opéré dans sa vie et dans la vie de ses camarades. Sa prière est, elle aussi, un chant, un chant de louange et d'adoration :

« Autrefois, dit-il, nos âmes étaient aussi noires que ces
» galeries obscures qui nous environnent, nos âmes étaient
» aussi noires que la houille. Oui, nos âmes étaient si som-

(1) On trouvera, avec une traduction très libre et vers la fin très délayée et très différente de l'original, la mélodie de ce chant au numéro 9 (Un seul pas à la fois) du recueil de l'*Etoile*.

» bres, les yeux de nos âmes étaient si aveuglés, que nous » ne pouvions pas plus y voir devant nous que les yeux » de nos corps n'y verraient si toutes nos lampes s'étei- » gnaient en cet instant. Mais merci à toi, Seigneur, merci » à toi, de ce que tu as fait luire ta lumière et de ce que » tu as éclairé nos âmes ! Merci à toi de ce que tu as allumé » pour nous la plus belle, l'unique lampe de sûreté qui ait » jamais été inventée pour des âmes humaines ! »

A coup sûr, la métamorphose qui s'est produite au fond de la mine de Penrhiw est grande. On s'en rend compte quand on lit ces lignes de Mlle Merle d'Aubigné :

« Les mineurs de Penrhiw ont eu jusqu'à présent une » tout autre réputation que celle d'hommes de prière. Il » y a quelque temps, plusieurs d'entre eux attaquèrent la » maison de M. Davies et comme celui-ci faisait mine de » se défendre, ils tinrent pendant dix minutes le couteau » au-dessus de sa tête. La frayeur de sa femme pendant » cette scène terrible amena une attaque de paralysie dont » elle souffre encore.

» Dans la mine de Penrhiw les blasphèmes et les jurons » pleuvaient de tous côtés, on se moquait des chrétiens. » Quand un jeune garçon descendait dans la fosse, chacun » se donnait le mot pour le corrompre le plus vite possible » et celui qui avait réussi à le faire broncher s'en glorifiait » devant ses camarades. Tout a bien changé depuis le » mois de novembre. »

Cependant, quelques-uns des visiteurs, entre autres une demoiselle, prient à leur tour.. Pendant quelques instants encore les prières anglaises et les prières galloises s'entremêlent. Et les paroles du psalmiste se réalisent en un sens littéral : « Des profondeurs j'ai crié, à toi, Seigneur ! — Sei- » gneur, entends ma voix ! » Ou, si on préfère un autre souvenir qui se présente aussi à la pensée, on songe au verset de l'Apocalypse qui parle de l'adoration universelle rendue à Dieu et à Jésus-Christ par toutes les créatures qui

sont non seulement dans le ciel et sur la terre, mais aussi *sous la terre*, et qui s'écrient : « A Celui qui est assis sur le » trône, et à l'Agneau, soit louange, honneur, gloire et force » aux siècles des siècles ! »

Jadis, au début du Réveil, on mettait le meeting à l'épreuve. Quelqu'un invitait les convertis, ceux qui sont sur le chemin de la lumière et de la gloire, à lever en l'air leurs lampes. Le spectacle devait être impressif. Mais lorsque les choses se sont peu à peu tassées, il a fini par devenir impossible d'attirer les non-convertis à la réunion. Et lorsque de matin en matin on a eu constaté que toutes les lampes s'élevaient et qu'aucune ne restait sur le sol, on a renoncé à l'épreuve. Les réunions ne sont plus que des réunions de convertis.

Quand l'heure du travail est arrivée, sept heures, un mineur prononce une bénédiction, et l'on se sépare en silence.

Notre conducteur nous fait placer dans un recoin pour attendre que la cohue soit dissipée, que les mineurs et les chevaux aient tous passé, et que chacun soit parti pour son travail. Nous voyons défiler devant nous ces pauvres bêtes qui passent toute leur vie sous la terre, car, une fois descendues, elles ne remontent plus vivantes. Mais il ne faut pas dire *pauvres* bêtes. Car leur sort est bien changé. Plus de mauvais traitements, plus de brutalités, plus de jurons, plus de coups de pied, comme autrefois. S'ils pouvaient parler, les chevaux ne seraient pas les derniers à rendre témoignage à l'efficacité et au sérieux du Réveil gallois. Comme le dit Stead, « dans ces longues galeries souterrai- » nes, où naguère les ouvriers juraient après leurs ponies » pour les stimuler, on n'entend plus que les refrains des » chants du Réveil. » Effectivement, un juron est chose très rare ; et lorsqu'il arrive à un mineur converti de s'oublier et de retomber dans son ancienne habitude, il se hâte de s'excuser auprès de ses compagnons et de tomber à genoux pour demander pardon à Dieu. Dans la mine de Penrhiw

comme dans plusieurs autres mines, les gros mots inscrits sur les portes ont été remplacés par des textes de la Bible.

Nous reprenons place dans l'ascenseur et bientôt nous émergeons de nouveau dans la pleine lumière. Je reviens à Pontypridd avec l'étudiant écossais et une demoiselle écossaise, celle qui a prié dans la mine et qui, avec une émotion dont elle est visiblement toute remuée encore, a rendu grâce à Dieu des leçons qu'il lui donnait par le moyen de ces mineurs, et du grand privilège qui lui était accordé de se trouver à une telle réunion de prière. Oui, c'est bien là la pensée qui s'impose à nos consciences, en même temps que l'émotion vibre dans nos cœurs : ces mineurs nous donnent une leçon de vie chrétienne conséquente et fidèle, et ils nous apprennent aussi comme à nouveau ce que nous savions déjà, mais ce qui prend pour nous l'aspect d'une découverte tant nous en comprenons le sérieux et la réalité, à savoir que le secret d'une vie conséquente et fidèle, c'est la prière, la prière individuelle, la prière collective, la prière sous toutes ses formes. Quand nous nous sommes vraiment séparés pour de bon, à Cardiff, la demoiselle écossaise m'a demandé mon nom et m'a donné le sien, en m'invitant à prier pour elle et en me promettant de prier pour moi et pour la France dans le cercle de prières dont elle fait partie à Edimbourg.

Or, ce n'est pas seulement à Penrhiw Pit, mais c'est dans un grand nombre d'autres mines, et ce n'est pas seulement dans quelques mines, c'est aussi dans des ateliers, des usines, des carrières, que de semblables réunions se tiennent quotidiennement : là, elles ont lieu au milieu du jour, pendant l'heure du dîner. Et l'on voit les ouvriers qui, autrefois, se dépêchaient de terminer leur repas pour pouvoir jouer aux cartes, se presser maintenant de déblayer le repas de leur corps pour nourrir leur âme dans la lecture de la Bible et la prière. — Et au nord du Pays de Galles, à ce que raconte M. Edgar Vine Hall, quand on se promène

dans la campagne, on peut voir çà et là un travailleur agenouillé, absorbé dans sa prière, et à côté de lui, ses outils oubliés.....

Dans tout ce qui précède, il y a, me semble-t-il, la preuve évidente que, malgré les accusations d'hystérie et de débauche d'émotionalisme qui peuvent se trouver vraies dans certains cas, malgré les quelques accroissements de folie religieuse à Denbigh et ailleurs, le Réveil gallois a fait un bien moral immense, incalculable ; il a produit des transformations individuelles et une transformation sociale où un chrétien ne peut que reconnaître et adorer l'action directe de Dieu !

Il serait à coup sûr excessif de dire : le Pays de Galles est devenu un vrai paradis terrestre, c'est la société idéale, c'est le Royaume de Dieu. Car le Réveil — nous avons expliqué pourquoi et comment — n'a gagné presque que des mineurs et des paysans : les classes supérieures, dirigeantes, intellectuelles, les patrons d'usines, les directeurs de mines, les employés supérieurs, etc., n'ont été que point ou peu touchés par le Réveil. Et dès lors, il est difficile que le Réveil ait réellement porté des fruits sociaux tels qu'on puisse dire : c'est la réalisation du Royaume de Dieu. Il a certes produit des fruits sociaux en abondance : il serait très injuste de le méconnaître. Mais je ne sache pas que l'administration, l'organisation du travail, les conditions civiles et politiques, aient été modifiées. Et ce n'est point là un grief contre les Gallois convertis ni un motif de douter de la réalité de leur conversion ou d'en déprécier l'importance. Nullement. Les modifications sociales et économiques dont je parle ne dépendent pas des conversions, même multipliées, de la classe populaire et ouvrière des Gallois : du moins elles n'en dépendent pas directement et immédiatement. Il faudrait que le Réveil atteignît les Anglais domiciliés en Galles, et même les Anglais d'Angleterre,

puisque la principauté de Galles est sous la couronne d'Angleterre.

Pour nous en tenir au Pays de Galles et aux Gallois, non seulement le Réveil n'a gagné que des mineurs et des paysans, mais il n'a pas gagné tous les mineurs et tous les paysans. Il y en a qui demeurent réfractaires. Et ceux-même qui ont été convertis ne sont pas, du jour au lendemain, devenus des saints parfaits. La conversion individuelle n'est qu'un début et doit être suivie de la sanctification : un Réveil n'est aussi qu'un commencement après lequel doit venir une transformation progressive et continue, une période d'organisation intérieure. Les Gallois, toujours abondants en images pittoresques, disent qu'un Réveil, comme une marée, couvre la côte à la fois de mauvaises herbes et de trésors, et cela prend ensuite du temps de diviser, trier, jeter de côté les mauvaises herbes, et ramasser et arranger les trésors. Dès le 22 décembre 1904, le Rév. J. Cynddylan Jones disait :

« Est-ce que le Réveil a chance de continuer? Oui, jusqu'à » ce qu'il ait achevé son œuvre, à savoir d'exciter les Eglises, » de consumer leurs impuretés, de les élever à un niveau » supérieur de vie spirituelle. Nous n'avons pas besoin » qu'il dure plus longtemps — la tension est trop grande. » C'est un cataclysme dans la création spirituelle, corres- » pondant à ceux du monde physique, qui inaugurent des » formes supérieures de la vie.... Tandis que c'est l'œuvre » du Réveil de faire sauter avec la poudre les blocs de pierre » dans la carrière, c'est la tâche du ministère régulier de » les tailler. En 1859, il y a eu une explosion semblable par » suite de laquelle 60.000 à 100.000 conversions ont été pro- » duites. La plupart de ces nouveaux convertis étaient des » pierres grossières sans contredit. Il a fallu quarante ans » de travail persévérant de la part des ministres pour les » tailler et les rendre capables d'entrer dans le temple spiri- » tuel. Il a fallu enseigner, corriger, guider, façonner. Mais » la dernière pierre détachée dans cette mémorable explo-

» sion a été enfin polie à la ressemblance d'un palais. Eh
» bien! Dieu dans ses compassions a visité de nouveau
» le pays; les pierres se détachent, la poudre agit, des
» milliers de quartiers de roche sont là — il faudra bien
» encore une quarantaine d'années pour les façonner. Mais,
» grâce à Dieu, les ministres gallois n'esquiveront pas
» la tâche. »

On a parfois, en France, ressenti et exprimé une certaine répugnance pour la manière dont les Gallois ont compté et additionné les conversions pendant les mois héroïques du Réveil, publiant des statistiques dans les journaux, donnant des chiffres précis... Je sais les critiques que ces procédés peuvent provoquer, et dans une certaine mesure j'y souscris. Mais pour être tout à fait juste, il faut comprendre. Ce qu'il faut comprendre, c'est que toutes les églises non-conformistes galloises (baptistes, congrégationalistes, méthodistes, wesleyennes) ont pour principe fondamental de n'admettre comme membres que ceux qui professent être nés de nouveau ; elles ne se recrutent ni par le baptême, ni par la première communion, mais par la conversion. Quand les conversions ne se produisent plus, elles dépérissent et meurent. En temps ordinaire, ces Eglises se recrutent par des conversions isolées, sporadiques ; mais de semblables conversions suffisent à peine à combler les vides produits par la mort et par d'autres causes. Les Eglises risquent alors de s'éteindre faute d'un recrutement suffisant. Mais lorsque éclate un Réveil comme le Réveil gallois, ces Eglises se trouvent du coup doublées, triplées, quadruplées, et au delà. Car chaque conversion est suivie invariablement d'une demande (spontanée ou provoquée) d'admission dans une Eglise. Aussi les Eglises galloises se voient-elles d'ores et déjà en possession de troupeaux tellement accrus, qu'en bien des endroits les chapelles existantes se trouvent trop petites pour la marche régulière de l'Eglise! Chaque Eglise est enrichie

d'une multitude de convertis inscrits parmi des membres effectifs et désormais soumis à son contrôle et à sa discipline. Il y a là, pour les Eglises et leurs pasteurs, avec d'immenses espérances, d'indicibles encouragements, une sérieuse responsabilité. Mais les chrétiens gallois ont le sentiment de cette responsabilité. A Cardiff, pendant les vacances de Pâques, une grande conférence de ministres des Eglises libres a discuté avec soin la question de savoir comment il fallait s'y prendre pour retenir et éduquer les nouveaux convertis. On a proposé aux Eglises d'ouvrir chaque soir des salles de lectures, d'avoir des classes bibliques, des associations d'évangélisation, etc. La question était à l'ordre du jour, et chaque Eglise particulière était invitée à faire connaître ses besoins, ses intentions, ses désirs, ses indications, à un comité nommé pour cela.

Et je ne puis m'abstenir de résumer ici un article très intéressant à ce sujet, publié dans le *British Weekly* du 30 mars par le Rev. Alexander Lewis. Il y raconte sa visite à l'Eglise méthodiste calviniste de la Trinité à Tonypandy, le 29 mars. L'Eglise de Tonypandy, je l'ai dit ailleurs, a été une des premières à sentir les effets de l'esprit du Réveil. Il y a de cela quatre ans environ : depuis cette époque, assure le Rév. Alexander Lewis, il ne s'est pas pas passé de semaine sans conversions. Pendant ces quatre ans, le nombre des membres de l'Eglise s'est élevé de 115 à 750, et celui des membres de l'Ecole du Dimanche de 180 à 900. Les convertis sont surtout des hommes : il y a dans le nombre des joueurs, des jureurs, des ivrognes, des boxeurs (au moins un). Le Rév. Alexander Lewis raconte qu'on a formé une douzaine de comités pour poursuivre les anciennes œuvres et de nouvelles œuvres qu'on a fondées ; dans chaque comité on a mis un ou deux anciens chrétiens, tous les autres sont des nouveaux convertis. Chacun de ces comités est réélu — et changé — chaque mois afin de donner à chacun la possibilité de participer à son tour d'une manière

effective à la direction de ces entreprises sociales, philanthropiques, chrétiennes. On va ouvrir une salle pour remplacer le rendez-vous social de la taverne, etc. La réunion de prière est tenue régulièrement par 350 personnes. L'Ecole du Dimanche réunit 900 élèves, dont 600 sont adultes. Le Rév. Alexander Lewis a vu dans la galerie du fond une classe de 110 jeunes gens, dont la majorité sont de récentes recrues, venues tout droit de la rue. L'un des diacres avait, dans une petite salle, une classe de 60 hommes, *tous* des nouveaux convertis, « matériel informe, brut, comme il disait, qu'il s'agissait de mettre en œuvre ». L'intérêt manifesté par tous pour toutes les activités anciennes ou nouvelles de l'Eglise, la soif d'action et d'instruction, ont réellement, d'après le Rév. Lewis, quelque chose d'impressionnant. A Tonypandy, le sermon mis à l'écart pendant les premiers temps du Réveil a repris sa place et l'expérience montre qu'après un Réveil l'œuvre de la prédication est d'une importance souveraine. Les convertis doivent être instruits, et pour certains genres d'enseignement il n'y a pas de méthode qui vaille celle du sermon. Le Rév. Alexandre Lewis a prêché au service du soir devant 1.300 personnes entassées dans une chapelle capable à peine de contenir 900 auditeurs assis. Les ailes, les marches de la chaire, le vestiaire, tout espace utilisable était occupé ; et pendant ce temps, il y avait dans un autre local à côté une réunion pour 500 enfants ! Et ce n'était rien là d'inaccoutumé ; de semblables foules ont rempli et remplissent la chapelle depuis des mois. L'auditoire était composé d'hommes principalement. Pas une femme dans la galerie. Le bas de la chapelle comptait deux fois plus d'hommes que de femmes. L'attention donnée par l'auditoire, la façon dont tous les assistants étaient suspendus à chaque mot du sermon, prouvaient assez, dit M. Lewis, que le sermon sera aussi important, si ce n'est plus, qu'avant pour former et façonner le caractère de la communauté.

CONCLUSION

Dans notre premier chapitre sur les cercles de prières, nous avons raconté les prophéties d'Evan Roberts, de Torrey, de tous les revivalistes et missionnaires gallois, américains, anglais, sur l'imminence d'un Réveil mondial.

On peut contester l'imminence, on ne peut pas contester en tout cas la nécessité d'un Réveil en France. Et comment aurais-je pu ne pas songer tout le temps à notre patrie, à nos Eglises, en étudiant sur place d'abord, et puis en étudiant, la plume à la main, le Réveil gallois ?

On a vu dans ce livre quelques-uns des résultats produits par le Réveil gallois — et aussi par les missions Torrey. Je songe ici aux résultats moraux et spirituels. Et je demande : Pourquoi n'aurions-nous pas, en France, nos missions et notre Réveil, sous des formes peut-être différentes, mieux appropriées à notre tempérament et à notre mentalité, à nos habitudes et à nos mœurs, mais avec une semblable action de l'Esprit de Dieu, avec moins d'excitation, d'émotionalisme, moins d'énervement, si possible, — surtout avec point de recrues pour les maisons équivalentes à celles de Denbigh ! — mais avec autant de changements dans les vies, avec autant de renouvellement pour les Eglises, avec autant de zèle pour le Royaume de Dieu !

Dans presque tous les endroits que j'ai visités au Pays de Galles, malgré ma très imparfaite possession de la langue anglaise, je me suis fait comme une loi de dire

quelques mots pour inviter ces frères à ne pas oublier la France dans leurs prières et à demander pour nous un Réveil. Partout les prières ferventes et émues ont aussitôt jailli. A Aberdare, un petit garçon de 10 ans a fait une touchante prière demandant à Dieu avec une insistance émouvante que nos églises protestantes soient assez réveillées pour être capables de porter le pur Evangile aux catholiques superstitieux ou indifférents. A Cardiff, à l'une des dernières réunions auxquelles j'aie assisté et participé, un vieillard est venu me trouver à la fin pour me dire qu'il priait tous les jours pour la France et qu'il me demandait quand je rentrerais en France, de le dire à mes compatriotes : « Je m'appelle Williams », a-t-il conclu. Et je m'acquitte de la commission.

Partout, au pays de Galles et ailleurs, on a prié pour nous : mais il s'agit que nous, de notre côté, nous ne rendions pas inutiles, par nos résistances ou notre tiédeur, et ces prières de nos frères et les desseins bienveillants de Dieu à notre égard. Il s'agit que nous ne croisions pas les bras ironiquement et sceptiquement en hochant la tête et en disant : « Un Réveil ! les conditions ne sont pas pro-« pices en France. Il est impossible d'avoir un Réveil en « France en ce moment. Attendons ! » Attendons ! Attendons... quoi ? Si les conditions ne sont pas propices, et je reconnais qu'elles laissent à désirer, c'est à nous de les rendre propices. Elles ne se rendront pas propices toutes seules. Et Dieu ne les rendra pas propices sans nous. C'est à nous de les rendre propices. Et mettons-nous-y tout de suite, et sans attendre. Le temps presse. L'heure où nous vivons est singulièrement grave et solennelle. Dieu visite son peuple. De toutes parts les étrangers sont accourus au pays de Galles, désireux de remporter dans leurs patries respectives une étincelle du feu gallois. Et ce feu s'est communiqué effectivement en bien des endroits, jusque dans les Indes, où sous l'influence des missionnaires gallois, un

Réveil a éclaté tout semblable à celui du Pays de Galles. Partout on soupire après le Réveil. Partout on prie pour le Réveil. Or, le désir du Réveil, la prière pour le Réveil, n'est-ce pas sinon le commencement, tout au moins la préparation et comme la prophétie du Réveil ? Dieu visite son peuple et se prépare à le visiter. N'éteignons pas, ne contristons pas l'Esprit !

Je sais tout ce que des Français peuvent objecter à tels ou tels traits du Réveil gallois. Mais il ne s'agit pas de rien reproduire servilement, littéralement, mécaniquement. Il ne s'agit pas de transformer en procédés extérieurs par une imitation superficielle ce qui ailleurs est l'efflorescence spontanée d'une vie profonde. Des quelques détails que j'ai donnés, il ressort, me semble-t-il, qu'il y a dans le Réveil gallois, comme dans tout Réveil, un élément humain à côté de l'élément divin, un élément naturel à côté du surnaturel. Dieu ébranle profondément les âmes par son Esprit, et puis ces âmes se manifestent à leur façon. Il en est ainsi au Pays de Galles. Il en doit être de même partout. C'est du dedans, c'est de l'intérieur de l'âme émue que doivent jaillir les manifestations humaines du sentiment, quelles qu'elles soient, pour être sincères, respectables, touchantes et légitimes et j'ajoute pour être efficaces et fécondes : des changements moraux et spirituels durables et profonds, ce ne sont pas des procédés extérieurs, des imitations superficielles qui peuvent les produire chez nous. Seul l'Esprit de Dieu agissant directement sur les âmes dans sa liberté et sa puissance le peut. Il s'agit donc tout simplement pour nous d'ouvrir avec candeur et sincérité notre âme à l'action d'en Haut et d'être dociles à l'Esprit de Dieu ; le Réveil, quand il éclatera, se manifestera au dehors comme il voudra et comme il pourra ! Ne nous opposons pas à ce qu'il éclate et n'attendons pas passifs et sceptiques qu'il nous tombe du Ciel tout fait, sans que nous ayons bougé pour cela !

Je disais, dans le précédent chapitre, que ce qui caractérise le Réveil gallois, c'est la fusion harmonique du sentiment intense avec la conscience et la volonté, la fusion du mystique et de l'éthique, du religieux et du moral. Oui, tel est le Réveil gallois : et c'est pourquoi il doit être pour chacun de nous une occasion de s'examiner soi-même. « Que pensez-vous du Réveil gallois? » demandait un ami au célèbre journaliste anglais, M. Stead, qui revenait du Pays de Galles. « Monsieur, répondit Stead très sérieux et très ému, la question n'est pas de savoir ce que j'en pense, « mais ce que *lui* pense de moi, de vous, de nous tous. » Et un pasteur écossais bien connu, le Rév. Hugh Black, disait à son tour après une visite au Pays de Galles : « Je » suis allé là-bas pour juger le Réveil, mais c'est le Réveil » qui m'a jugé. » Puisse-t-il nous juger aussi, quand il devrait nous condamner à nos propres yeux ! Puisse-t-il nous pousser à nous examiner devant Dieu pour savoir si notre piété est bien une piété complète et normale, telle qu'elle doit être pour être vraiment expansive et féconde ! Et puisse-t-il nous pousser à demander à Dieu qu'il nous rende capables, après avoir admiré le Réveil Gallois, de travailler au Réveil français !

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1

CHAPITRE PREMIER

Le cercle de prières 3

CHAPITRE II

Les Réveils antérieurs au Pays de Galles 28

CHAPITRE III

Antécédents et débuts du Réveil actuel 50

CHAPITRE IV

Mon voyage 94

CHAPITRE V

Mission Torrey et Réveil gallois 148

CHAPITRE VI

Etude psychologique sur les réunions galloises 198

CHAPITRE VII

Quelques revivalistes 327

CHAPITRE VIII

Mrs Jones 346

CHAPITRE IX

Evan Roberts 395

CHAPITRE X

Appréciations et résultats 558

CONCLUSION 610

TOULOUSE. — IMP. LAGARDE ET SEBILLE, RUE ROMIGUIÈRES, 2.

A LA MEME LIBRAIRIE

Ouvrages pour la Jeunesse :

Au bord de l'Ardèche, par Mme S.-E. ROBERT. In-12, 2 gravures. Broché. 0 50
— Joli cartonnage papier rouge imprimé en couleur. 1 »
— Relié demi-toile. 1 25

Les Amis de Lili, Histoires pour les enfants, par Amy LE FEUVRE. Nombreuses illustrations, jolie couverture illustrée. Broché. 1 »
— Élégante reliure toile, titre sur le plat. 1 60

Au Collège, Récit pour les jeunes garçons. In-8°, 3 gravures. Broché 1 75
— Cartonné en papier. 2 55
— Reliure demi-toile rouge, avec coins, titre sur le plat. 3 »

Pervenche, par E.-H. STOOKE, traduit par Mlles FRAYSSE et PASSEBOIS. In-8° cavalier, 20 illustrations. Broché. 2 »
— Jolie reliure demi-toile avec coins, titre sur le plat. 3 25

Contes de Noël, par Mme DE LA VILLE DE MIRMONT. Un beau volume in-16 carré, sur beau papier. Broché. 2 25
— Relié toile bleue, tranches rouges 3 25

L'Ami de la Jeunesse

JOURNAL MENSUEL ILLUSTRÉ

Paraissant le 15 de chaque mois

Joli recueil intéressant pour tous

COUVERTURE ILLUSTRÉE

Prix de l'abonnement { France..... 5 fr. »
Étranger..... 6 fr. 25

L'année commence le 15 Novembre.

Les numéros parus sont envoyés à tout nouvel abonné.

L'ALMANACH POUR LA JEUNESSE

Paraît chaque année le 1er Septembre.

Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Evangile depuis le temps des apôtres jusqu'à présent, par Jean CRESPIN, édition nouvelle précédée d'une introduction par Daniel Benoît et accompagnée de notes par Matthieu Lelièvre. 3 forts volumes in-8° jésus, 2533 p., sur deux colonnes, caractères elzéviriens 25 »

Commentaires de Calvin sur le Nouveau-Testament 4 volumes in-8° jésus, 2820 pages, sur deux colonnes, caractères elzéviriens. 30 »

Histoire ecclésiastique des Eglises réformées au royaume de France, par Théodore DE BÈZE, publiée d'après l'édition de 1580, avec des notes et des éclaircissements, par P. Vesson 2 vol. in-8° jésus, 1258 pages, sur deux colonnes, caractères elzéviriens. 10 »

Histoire des protestants de France, depuis l'origine de la Réformation, par G. DE FÉLICE, 8e édit, caractères elzéviriens. In-8° cavalier de xx-711 pages. 3 »
— Relié percaline, tranches dorées 5 »
— demi-chagrin, plats toile, tranches dorées. 6 »

Histoire des réfugiés huguenots en Amérique, par le docteur Ch.-W BAIRD, traduit par MM. A.-E. Meyer et de Richemond. Beau vol. in-8° cavalier de xx-632 pages, avec gravures, cartes géographiques et le plan de La Rochelle en 1620. 4 »
— Relié percaline tranches jaspées. 6 »
— — tranches dorées. 7 »

Année chrétienne (l'). Recueil de sermons pour chaque dimanche de l'année, par Henri BERNARD, pasteur à Mulhouse, avec une préface de M. Edmond de Pressensé, 2e édition. In-8° de XIV-770 pages. 3 »
— Relié demi-chagrin plats toile. 7 »

A travers les États-Unis, d'après Samuel MANNING, avec notes et additions considérables, par le traducteur du *Ministère de l'enfance*. In-4° de 224 pages, orné de 158 gravures ou vignettes. 3 50
— Relié en toile gaufrée or et noir avec des plaques spéciales, tranches jaspées 6 50
Id. tranches dorées 7 50

Pays de la promesse (le) (Palestine), par Samuel MANNING, traduit par E. Dadre, pasteur. In-4° de XII-264 pages, 141 gravures et cartes. 3 50
— Relié percaline gaufrée or et noir, avec des plaques spéciales, tranches jaspées. 6 50
Doré sur tranches. 7 50

BV
3777
.G7B6

1639932

BOIS

Le réveil au pays de Galles.

UCL 341-49

287531

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

11 345 185

BV
3777
.G7B6

1639932
SWIFT HALL LIBRAR